

BYZANTINOSLAVICA

МЕЖДУНАРОДНЫЙ ЖУРНАЛ ПО ВИЗАНТИНОВЕДЕНИЮ
INTERNATIONAL JOURNAL OF BYZANTINE STUDIES
REVUE INTERNATIONALE DES ETUDES BYZANTINES

*Avec la collaboration
de spécialistes des principaux centres byzantinologiques
rédigée par les professeurs de l'Université Charles*

B. HAVRÁNEK ET M. PAULOVÁ
(philologie) (sciences historiques)

*Rédacteur gérant, B. HAVRÁNEK
Secrétaire de la rédaction, B. ZÁSTĚROVÁ*

XIII

PRAGUE 1952-1953

PUBLIEE PAR LA COMMISSION D'ETUDES BYZANTINES
DE L'INSTITUT SLAVE DE PRAGUE

AVEC L'APPUI DU MINISTERE DES ECOLES, SCIENCES ET ARTS

IMPRIMEE PAR «KNIHTISK, N. P., Z. Z.» À PRAGUE

TABLES DES MATIERES DE LA XIII^E ANNEE:

К смерти И. В. Сталина	188—189
К смерти К. Готвальда	188—189

ARTICLES

H. E. DEL MEDICO/PARIS: Les Esséniens dans l'œuvre de Flavius Josèphe . . .	1, 189
M. HEPPELL/LONDON: The "Vita Antonii", a Lost Source of the "Paterikon" of the Monastery of Caves	46
M. LOOS/UHERSKÉ HRADIŠTĚ: Le prétendu témoignage d'un traité de Jean Exarque intitulé « Šestodnev » et relatif aux Bogomiles	59
H. EVERT-KAPPESOWA/ŁÓDŹ: Une page de l'histoire des relations byzantino-latines	68
Г. ГЕРАСИМОВ/СОФИЯ: Два славянских моливдовула XI и XIII веков	93
R. GUILLAND/PARIS: Le palais du Boukoléon. L'assassinat de Nicéphore II Phokas	101
ИВ. ДУИЧЕВ/СОФИЯ: La date de la révolte des Asénides	227
R. GUILLAND/PARIS: Les chapitres relatifs aux fonctions des dignitaires du traité du Pseudo-Codinos: chapitres 5, 6, 7 et 16. Traduction française . . .	233
V. GRECU/BUCAREST: La valeur littéraire des œuvres historiques byzantines . .	252
V. MOLÉ/CRACOVIE: L'antiquité gréco-romaine des Balkans dans la 2 ^e moitié du premier millénaire	271

ETUDES CRITIQUES

A. DOSTÁL/PRAGUE: Les derniers travaux soviétiques relatifs au «Slovo o polku Igoreve»	282
A. ФЛОРОВСКИЙ/ПРАГА: К изучению истории русско-византийских отношений	301
D. TALBOT RICE/EDINBURGH: Rome or the East	312

COMPTES-RENDUS

Сборник документов по социально-экономической истории Византии. Par M. Paulová/Prague	137
A. BON: Le Péloponnèse byzantin jusqu'en 1204. Par R. Guillard/Paris . . .	138
Κ. Θ. ΔΗΜΑΡΑΣ: Ἱστορία τῆς νεοελληνικῆς λογοτεχνίας. Par J. Irmscher/Berlin	140
K. WEITZMANN: Greck Mythology in Byzantine Art. Par D. Talbot Rice/Edinburgh	142
K. WEITZMANN: The Frescoe Cycle of S. Maria di Castelseprio. Par D. Talbot Rice/Edinburgh	143
История культуры древней Руси. Par Ив. Дуйчев/София	320
Н. К. ГУДЗИЙ: История древней русской литературы. Par A. Dostál/Prague	324
A. MIRAMBEL: Grammaire du grec moderne. Par J. Irmscher/Berlin	326
Κ. Μ. ΚΥΡΕΥ: Konstantyn Kostenecki w literaturze bulgarskiej i serbskiej. Ив. Дуйчев/София	328
Н. ПИГУЛЕВСКАЯ: Византия на путях в Индию. Par Н. Кappesowa/Łódź . .	334
F. ALTHEIM: Attila und die Hunnen. Ив. Дуйчев/София	341

NECROLOGIES

Louis Bréhier. Par R. Guillard/Paris	345
--	-----

BIBLIOGRAPHIE	145, 354
-------------------------	----------

BYZANTINOSLAVICA

Международный журнал по византиноведению
International Journal of Byzantine Studies
Revue internationale des études byzantines

*publiée par la Commission des études byzantines de l'Institut Slave de Prague
(Prague I, Valentinská 1)*

NUMERO 1

PRAGUE 1952

XIII^e ANNEE

rédigée, avec la collaboration de spécialistes des principaux centres
de byzantinologie, par

BOHUSLAV HAVRÁNEK

professeur à l'Université Charles IV
(philologie)

MILADA PAULOVÁ

professeur à l'Université Charles IV
(sciences historiques)

Rédacteur gérant, B. Havránek

Secrétaire de la rédaction, B. Zástěrová

Parait deux fois par an, en volumes de 10 à 12 feuilles de tirage

Prière d'adresser toute correspondance concernant la rédaction, au rédacteur
de la section visée:

M B. Havránek, Prague IV, Na valech 8.

Mme M. Paulová, Prague III, Nábřeží legií 59.

Abonnement annuel:

Tchécoslovaquie: Kčs 260,00

Etranger: \$ 5,20 (ou la somme équivalente en monnaie de chaque pays).

Conditions d'abonnement:

On peut s'abonner aux Byzantinoslavica dans toutes les librairies ou directement à l'Institut Slave. La diffusion en Tchécoslovaquie est assurée par l'Institut Slave de Prague, 1, Valentinská, Prague I, la diffusion à l'étranger par « Orbis », Société anonyme d'impression, d'édition et de publicité, département de l'importation et d'exportation, 30, Smečky, Prague II.

LES ESSÉNIENS DANS L'OEUVRE DE FLAVIUS JOSÈPHE

Introduction.

Depuis la découverte en 1948 de manuscrits hébreux dans une grotte de Judée, il a beaucoup été question des « Esséniens ». On a pensé que les manuscrits retrouvés devaient provenir d'un de leurs couvents, qu'ils faisaient partie de leur bibliothèque.

On admet l'existence des Esséniens comme un postulat: d'innombrables travaux ont paru traitant de leurs règles, de leurs coutumes, de leur rapport avec le christianisme, etc. Bien que n'ayant rien trouvé de typiquement « essénien » dans les deux manuscrits que j'ai récemment traduits et commentés (v. *Deux manuscrits hébreux de la Mer Morte*, éd. P. Geuthner, Paris, 1951), il m'est arrivé de mentionner cette secte au cours de mon exposé. Mais les doutes sérieux que j'avais, m'ont amené à revoir sommairement ce que nous savons de positif sur les Esséniens. J'ai donc essayé de faire le point, d'établir dans la mesure du possible quelle est la valeur de nos sources d'informations sur cette secte.

Si l'on excepte les auteurs chrétiens qui, à partir du III^e s., ont cité les Esséniens parmi les sectes hérétiques du passé et qui tous n'ont fait que reproduire des renseignements puisés à d'autres auteurs, nos sources d'informations se réduisent à peu de chose: deux chapitres dans une œuvre de Philon, une courte mention dans Plin^e, une autre attribuée à Dion Chrysostome, et quelques passages dans l'œuvre de Flavius Josèphe. Les écrits juifs et la littérature chrétienne des I^{er} et II^e s. ignorent jusqu'au nom des « Esséniens ». Comme les données les plus précises sur cette secte se trouvent dans Flavius Josèphe, il a paru utile de voir d'abord dans quelle mesure l'œuvre de Josèphe peut être considérée comme un témoignage réel et quelle est la valeur des renseignements sur les Esséniens que nous y lisons.

1. PHILON D'ALEXANDRIE.

Chronologiquement, la plus ancienne mention des Esséniens se trouve dans l'œuvre de Philon, écrivain juif qui naquit à Alexandrie vers 30 av. J.-C. Il s'y fit connaître comme philosophe néo-platonicien, fut nommé ethnarque par ses coreligionnaires et, en l'an 40 de notre ère, il fit le voyage de Rome pour défendre devant l'empereur Caligula les intérêts de sa communauté. A son retour, il fit peut-être un court séjour à Jérusalem; mais ce renseignement n'est pas certain. Il mourut dans sa ville natale en l'an 54.

Les Esséniens font l'objet de deux chapitres de son ouvrage *Quod omnis probus liber* (ch. XII—XIII; p. 457—459).¹ Dans un autre traité, Περὶ βίου θεωρητικοῦ ἢ ἱκετῶν ἀρετῶν² Philon a décrit la vie de certains moines juifs qui auraient vécu en Egypte et dans d'autres lieux et qu'il a nommés les « *thérapeutes* ». On a beaucoup discuté s'il fallait vraiment attribuer le traité *De la vie contemplative* au philosophe d'Alexandrie, s'il fallait identifier les « *thérapeutes* » avec les « *Esséniens* ». Les deux questions semblent devoir être résolues par l'affirmative.

Le nom des Esséniens: Ceux qu'on appelle « *Esséniens* », Philon les a nommés « *Esséens* » (Ἐσσαῖοι) ou θεραπευταὶ Θεοῦ. Comme aucune secte d'un nom approchant n'est mentionnée dans la vaste littérature juive, on a essayé d'expliquer le terme « *Essénien* » ou « *Esséen* » de diverses façons. On l'a rapproché du grec ὅσιοι « *saints* », dont l'équivalent hébreu aurait été *hs*; mais, à l'époque où Philon écrivait, *hs* avait pris une toute autre acception: on donnait à ce mot le sens de « *loin, éloigné* », notamment dans l'expression courante *has wešalôm* (« *loin de nous* »). Pourtant cette interprétation, proposée par De Sacy, a été suivie par Ewald, Wellhausen, Schürer:³ ce serait le grec ὅσιοι qui aurait donné naissance à la graphie Ὅσσηνοί employée par Epiphane pour désigner une secte différente des Esséniens: les Elkasaites (19^{ème} hérésie). Ces Ὅσσηνοί comme aussi les Ὅσσαῖοι qu'il mentionne plus loin (30^{ème} hérésie), n'ont rien de commun avec les « *Esséniens* » qui forment la 9^{ème} hérésie.

D'autres rapprochements ont été tentés avec l'hébr. *śh* « *faire* (des miracles) » ou avec le verbe *hzh* « *voir, avoir des visions* », pour supposer que les Esséniens étaient désignés comme *faiseurs de miracles* ou comme *voyants*. On a voulu rapprocher leur nom de celui de la ville d'Essa (Ant. XIII, XV. 3) (Hilgenfeld)⁴; d'autres (H. Graetz)⁵ l'ont rapproché du verbe *śh* « *nager* », — auquel on a voulu donner le sens de « *se baigner* »; on a même voulu (S. Baeck)⁶ faire dériver le nom des Esséniens de l'hapax biblique *'zn* (Dt. 23.14), sorte de pioche dont devaient se servir les Hébreux pour creuser des latrines dans le désert.

Aucune de ces explications n'est vraiment satisfaisante. De même devra-t-on abandonner l'idée de rapprocher le nom des Esséniens du verbe hébr. *hšh* « *se taire* », rapprochement qui tendait à faire des Esséniens un ordre qui aurait fait vœu de silence.⁷

Ce rapprochement a été favorisé par la mention dans le Talmud (*Shek.* 5, 6) d'une « *salle des silencieux* » (*lškt hš'ym*) au Temple de Jérusalem, où ceux qui avaient honte

¹ *Philonis Iudaei Opera quae reperiri potuerunt omnia*, éd. Th. Magney, Londres, 1742, II, 445—470.

² id. 471 sq.

³ *The Jewish Encyclopedia*, art. *Essenes*.

⁴ *Ketzergeschichte des Urchristentums*. 1884, 87—149.

⁵ *Geschichte der Juden*. Wien, 1853—1876, III. 91 sq., 697—703.

⁶ *Geschichte des jüdischen Volkes*. Frankfurt, 1906, 84.

⁷ Id. se référant à *Shek.* 5.6.

d'avouer leurs péchés pouvaient déposer leurs offrandes expiatoires en silence; les pauvres honteux pouvaient y recevoir des aumônes sans se faire remarquer. — Il est à supposer que cette mention dans le Talmud Babylonien est très tardive et ne repose sur aucune institution réelle.

Les auteurs contemporains font, le plus souvent, dériver le nom des Esséniens de l'hébreu *ḥsyd* (syr: *ḥasé*) « pieux », pour identifier cette secte avec les Hassidim (Assidéens) de l'époque des Macchabées.

Les Hassidim, fraction extrémiste du mouvement Pharisien, sont souvent mentionnés dans les Livres des Macchabées: leur nom est écrit en grec Ἀσιδαῖοι. Au début du soulèvement, ils formèrent une armée, frappèrent les pécheurs dans leur colère et les prévaricateurs dans leur fureur (I M. 2.42—44); au temps de Judas Macchabée, ils constituaient les troupes d'élite de la sédition (I M. 7.13; II M. 14.6). Ce n'étaient donc pas des moines menant une vie contemplative, hostiles au maniement des armes (Q. o. p. l. XII, 78).

Dans la suite, le nom de « Hassidim » fut donné à certains Juifs excessivement pieux; c'était presque un titre donné à des rabbins pharisiens (Tem. 15 b) et l'on disait que celui qui n'avait pas reçu l'instruction rabbinique, le paysan *'m h'rs*, ne pouvait être « Hassid » (Aboth 2.5). On a parfois reproché aux Hassidim leur formalisme excessif: de laisser se noyer une femme pour n'avoir pas à la regarder (Sota 3.4 — gem. 21 b), un enfant en attendant qu'il ait revêtu ses « tefillim » (id. — j. gem. 19a), etc.

Mais Philon avait appelé ses « Esséens » des θεραπευταὶ Θεοῦ. Cette expression a été souvent traduite par « serviteurs de Dieu », par suite de la ressemblance entre le grec θεράπων « serviteur » et θεραπευτής « guérisseur ». C'est pourtant par « guérisseurs de Dieu » qu'il faut rendre cette expression, comme cela a déjà été suggéré (Bellermand, Herzfeld, Geiger, etc.).⁸ La « guérison » au sens moral plus qu'au sens physique, la *rpw'h*, figure souvent dans les Psaumes et dans les prières des Juifs; elle est généralement associée à la « salvation », au « secours divin ». L'hébreu *rpw'h* a été traduit en araméen, dans les Targumin, par *'sywt'* (*asyûta'*); l'équivalent de « guérisseur » est, en araméen, *'sy'*. C'est vraisemblablement ce mot, auquel Philon a ajouté la désinence du pluriel grec (ἑσαιοί) qui traduit l'expression θεραπευταὶ Θεοῦ.

Les « thérapeutes »: Il est possible que le cénobitisme ait existé en Egypte avant l'introduction du christianisme; on sait que le monachisme chrétien a fait son apparition en Egypte où l'on trouve au IV^e s. les premiers monastères qui suivaient la règle de saint Pakhôme. Il se peut que déjà, au temps de Philon, quelques Juifs d'Egypte, séduits par l'idéal monastique, aient fondé des monastères sur une hauteur du lac Maria et même aux environs d'Alexandrie. Comme cela a été dit, rien n'empêche de croire que Philon n'ait étendu un peu sa matière, y trouvant occasion de développer l'idéal de la vie parfaite et du bonheur, comme il les concevait au moment où il écrivait. C'est la peinture d'un homme qui voyait parfois à travers ses rêves (H. Leclerc, DACL, art. Cénobitisme, col. 3057).

En tout cas, ni les « thérapeutes », ni les « Esséens » ne sont attestés

⁸ Cf. Herzfeld, *Geschichte des Volkes Israël*. III, 368, 388, 509 sq.; A. Geiger, *Jüdische Zeit*. Berlin, 1871. 30—56.

en Palestine où, aux dires de Philon, *ils habitaient dans les villages à cause de la simplicité des mœurs, et fuyaient les grandes villes à cause de l'immoralité des habitants* (Q. o. p. l. ch. XII). Du reste, à ce qu'on croit savoir, Philon n'aurait fait qu'un court séjour en Palestine, quand il revint de Rome âgé de plus de 70 ans; fort probablement, il n'avait jamais visité ce pays avant d'avoir écrit ses chapitres sur les « Esséens ». S'il y eut un début de monachisme juif en Egypte, cette tendance n'aurait certainement pas été comprise en Judée et s'y serait heurtée à la plus vive opposition.

Il est à supposer qu'au cours de son voyage à Rome, Philon a dû être questionné sur ces « Esséens » dont il avait mentionné l'existence. Cette secte devait piquer d'autant plus la curiosité, que de nombreux fonctionnaires et légionnaires romains vivaient en Judée et que, vraisemblablement, personne n'avait jamais rencontré un « Esséen ».

2. PLINE L'ANCIEN.

Ce que Philon raconta, Pline y crut. Cet auteur, qui devait mourir à Pompéi en 79, recopia les renseignements qu'il parvint à recueillir directement ou indirectement de Philon. Pour des raisons d'euphonie les « Esséens » devinrent sous sa plume des « Esséniens » (*Hist. nat.* V. 17). Lassé de la vie à Rome, comme tant de ses contemporains (*cf.* Juvénal, *Sat.* III), Pline concevait très bien que des hommes fatigués, ayant subi des revers de fortune, puissent éprouver le désir de se retirer dans quelque ermitage pour finir leurs jours à l'ombre des palmiers, « sans femmes, ayant renoncé à tout ce qui est de Vénus ».

Ne risquant guère d'être contredit, Pline fit remonter l'origine des Esséniens à des milliers de siècles et leur inventa un monastère dans une des régions les plus inhospitalières du monde, le désert d'Engadi à l'ouest de la Mer Morte. Sous sa plume, les rochers arides au-dessous du niveau de la mer, infestés d'insectes, — car les oiseaux ne peuvent y vivre sous la haute pression barométrique, — se couvrirent d'une végétation luxuriante; le désert où règne en été une chaleur torride devint une vraie Thébaïde. C'est là que plus de quatre mille vieillards sages étaient censés mener une vie heureuse loin des soucis de la vie quotidienne.

Le rêve de Pline, brodé sur la trame imaginée par Philon, a été souvent pris pour une réalité. Les progrès rapides du christianisme ont amené, dès la fin du II^{ème} s., des auteurs chrétiens, comme Hippolyte (*v. inf.*), à chercher à se documenter sur ces Esséniens, en qui on pouvait voir les fondateurs du monachisme. Car on croyait à cette époque ce qui était écrit, que ce fût par Pline ou par Strabon. Dans la suite, on a parfois discuté de quelques détails de la vie des Esséniens qui semblaient trop fantaisistes ou qui se contredisaient les uns les autres; l'existence même des Esséniens n'a jamais été mise en doute. Il était pourtant facile de reconnaître que Pline n'avait fait que transposer l'idéal monastique de Philon sur le mode bucolique chanté par Virgile.

Peut-être n'aurait-on pas attaché une telle importance aux quelques lignes de Pline, s'il n'y avait le témoignage « irrécusable » de Dion Chrysostome, les renseignements tellement précis et détaillés d'un Juif, Flavius Josèphe, qui avait vécu en Palestine et devait connaître personnellement les Esséniens. Nous verrons en quoi consiste réellement le « témoignage » de Dion Chrysostome, sur quoi reposent les renseignements qu'on lit dans Flavius Josèphe et quelle valeur il faut leur attribuer.

3. DION CHRYSOSTOME

Dans l'œuvre de Synésios de Cyrène, évêque de Ptolémaïs (370—413), on trouve un écrit intitulé Ἐκ τῶν Φιλοστράτου. Περὶ Δίονος — *Dio, vel de ipsius vitae instituto* (éd. D. Petau, Ἑπαντα τὰ εὐρισκόμενα, Lutèce, 1612, Fo 35 sq. — cf. P. G. LXVI, 1109—1164) dans lequel l'auteur discute des mérites du style de Dion Chrysostome, rhéteur grec du I^{er} s. de notre ère. A en croire Synésios, Dion aurait fait l'éloge éloquent d'une cité paisible des Esséniens, « située au bord de la mer Morte, près de Sodome, en plein centre de la Palestine ». L'œuvre de Dion Chrysostome ne nous est pas parvenue en entier et il nous est impossible de savoir exactement ce que le rhéteur grec avait dit, ni d'où il tenait son renseignement. Mais le fait que dans le même passage (Ed. Petau, fo 39) Synésios parle également de la description que Dion donnait de la vallée de Tempé et de la statue de Memnon laisse supposer que Dion tenait ses informations de l'Histoire Naturelle de Pline.

En effet, c'est dans Pline [*Hist. nat.* IV. 15 (8), 3] qu'on lit la description de cette vallée où coule le Penée qui refuse de mêler ses eaux à celles du Styx; c'est dans le même ouvrage (XXXVI. 11, 4) qu'il est question de la statue au temple de Sérapis à Thèbes qui rend un son quand elle est touchée par les rayons du soleil. C'est dans la même œuvre (V. 17) que Dion a dû lire la description de cette cité des Esséniens.

Il semble, à lire Synésios, qu'on reprochait à Dion Chrysostome d'utiliser des sources pas toujours dignes de foi; on l'accusait d'avoir chez lui des livres trop « émendés ». Dion Chrysostome a-t-il cru au Styx, à la statue de Memnon et aux Esséniens? Ce n'est pas certain, et de ce court passage dans l'écrit de Synésios il n'est guère possible de conclure que l'orateur grec possédait des renseignements de source plus sûre sur les Esséniens et leur habitat, qu'il n'en avait sur la vallée de Tempé et la statue de Memnon.

4. FLAVIUS JOSÈPHE.

Joseph ben Matathia naquit en Judée vers 37—38 de notre ère. D'après son autobiographie, Josèphe, ayant terminé ses études à l'âge de dix-neuf ans, alla s'établir à Jérusalem où il s'occupa de politique pendant sept ans. Il y contracta son premier mariage et (d'après le Yossipon arabe, ch. 112,

Fo 98/99 du mss. 1906 de Paris et cf. BJ. V, IX 4 fin.), il était probablement père de famille quand il entreprit, en 63, le voyage de Rome qui faillit lui coûter la vie, son voilier ayant fait naufrage dans l'Adriatique.

Quand il revint en Judée, Josèphe se trouva pris par la guerre et fut placé à la tête de l'armée de Galilée. Fait prisonnier à Jotopata, sa femme et ses enfants étant probablement morts à Jérusalem durant le siège, Josèphe, préférant les liens du mariage aux chaînes du prisonnier, épousa sur l'ordre de Vespasien une fille de Césarée qui était au nombre des captives. Mais, à peine libéré, il abandonna son épouse et suivit Vespasien à Alexandrie, où il contracta sa troisième union. Malgré ses nombreux déplacements, sa participation au siège de Jérusalem avec l'armée de Titus, sa nouvelle épouse eut le temps de lui donner trois enfants, dont les deux aînés devaient mourir en bas âge. En 74, fixé à Rome où il avait accompagné le triomphateur Titus, il prit prétexte de l'humeur de sa femme, qui lui était devenue insupportable, pour la répudier. Il épousa en quatrième nocces une jeune fille juive de Crète, « d'excellente famille et très vertueuse », dont il eut au moins deux autres fils nés respectivement en 76 et 78.

Bien que l'empereur lui eût fait don de vastes propriétés en Judée et que son frère cadet Bûnin (d'après le Yossipon de Venise) ait été nommé gouverneur de Jérusalem, Josèphe ne devait jamais retourner dans sa patrie. Fixé définitivement à Rome, où il devait finir par avoir sa statue (s. Jérôme, *De viris illustribus*, XIII; P. L. XXIII, 629), Josèphe rêvait d'y terminer ses jours dans la belle propriété qu'il s'était fait construire au bord du Tibre (à en croire le Yossipon de Mantoue).

En somme, rien dans la vie de Flavius Josèphe ne désigne particulièrement cet auteur pour être l'apologiste de la chasteté monacale, du cénobitisme. On est ainsi amené à se demander si vraiment Josèphe peut avoir été l'auteur des phrases sur les Esséniens qu'on lui attribue, si les chapitres qui traitent de cette secte ne sont pas dus à des interpolateurs dont les apports se font sentir nettement en d'autres passages de ses écrits.

Pour résoudre ce problème, il sera nécessaire de passer rapidement en revue sous quelle forme l'œuvre de Flavius Josèphe nous est parvenue. Le résultat de cette étude sommaire pourra paraître assez décourageant: il m'a semblé que cette recherche était pourtant nécessaire quand il s'agit d'établir la valeur d'un témoignage unique.

L'OEUVRE DE FLAVIUS JOSEPHE

On attribue généralement à Joseph ben Matathia (Flavius Josèphe) quatre écrits: un pamphlet qui a reçu le nom de « Contre-Apion », une « Autobiographie », une histoire des « Antiquités Judaïques » et une relation de la « Guerre des Juifs contre les Romains ». On suppose que Josèphe composa ses livres en araméen et que, de son vivant, ils furent traduits en

grec. Quelques phrases relevées dans ces écrits (dues probablement à des interpolateurs) ont permis de supposer que la « Guerre des Juifs » fut rédigée vers 77—78, réadaptée en vue de la traduction grecque vers 90, et que vers 93—94, quand Josèphe achevait ses « Antiquités Judaïques », il aurait songé à écrire une troisième version de la « Guerre des Juifs ».

Il faut d'abord souligner ici que Josèphe ne peut être considéré, ni comme l'auteur proprement dit des « Antiquités Judaïques », ni comme l'auteur de la « Guerre des Juifs » en entier. Pour ces deux ouvrages, il a dû avoir recours à d'autres sources, car on ne voit pas bien pourquoi il aurait raconté l'histoire sainte à ceux qui la connaissaient aussi bien que lui. De même, doit-on se demander si vraiment Josèphe a récrit en hébreu (sa « langue paternelle » n'était pas l'araméen) la chronique du règne d'Hérode et tant d'autres pages qui ne reposent pas sur son témoignage direct et qui devaient être bien connues de ses coreligionnaires.

Les « Antiquités Judaïques » et la « Guerre des Juifs » sont deux vastes compilations qui renferment probablement quelques passages de la main de Josèphe, mais dont les majeures parties doivent être attribuées à d'autres auteurs. Une telle compilation existe en hébreu : elle porte le nom de « Yossipon » et a été attribuée tardivement à Joseph ben Gorion, contemporain de Flavius Josèphe. Le « Yossipon » renferme probablement aussi l'écrit original de Josèphe, qui a été traduit en latin et christianisé, et qu'on désigne sous le nom d'« Hégésippe ». Pour l'étude des œuvres qui nous sont connues par des manuscrits grecs, dont aucun ne peut être daté avant le XI^e s. (*Codex A de l'Ambrosienne*), il peut paraître utile de ne pas s'arrêter uniquement au texte grec. Une tradition ancienne a donné naissance à l'Hégésippe, d'autres traditions ont abouti au Yossipon : on devra en tenir compte. Il peut être également utile de confronter les traductions de ces recueils qui renferment parfois une leçon plus correcte que celle que nous trouvons dans les plus anciens manuscrits. Pour ce qui est du Yossipon, deux traductions de ce livre au moins méritent d'être prises en considération : la version arabe et la traduction en yiddish. Les traductions anciennes du texte grec, et notamment la traduction latine, doivent encore faire l'objet de patientes recherches avant que l'on puisse affirmer qu'elles ne nous apportent rien d'important. La traduction en vieux russe est maintenant accessible et doit en tout cas être consultée pour tous les passages dont l'authenticité peut être suspectée.

Car, l'œuvre de Flavius Josèphe a été souvent remaniée : le recueil hébreu tout comme la version grecque ont reçu des adjonctions à diverses époques, souvent difficiles à déceler. Les rares citations du Josèphe grec qu'on rencontre dans les écrits des Pères de l'Eglise diffèrent très sensiblement du texte qui nous a été transmis et que nous considérons comme bien établi ; il est donc à supposer que, de leur temps, les livres qui circulaient sous le nom de Josèphe se présentaient sous une forme notablement différente. Il n'est pas possible de résoudre tous les problèmes qui se po-

sent, dans le cadre de la présente étude: il a, toutefois, paru utile d'en présenter quelques aspects plus en détail pour permettre de mieux comprendre comment les « Esséniens » ont pu figurer dans les œuvres dites de Flavius Josèphe.

1. Le texte hébreu et ses traductions.

L'œuvre connue sous le nom de « Yossipon » est, en réalité, un recueil d'écrits de différentes époques dont la compilation a été attribuée par les Juifs à Joseph ben Gorion, prêtre de Jérusalem et défenseur de la ville pendant la guerre contre les Romains, auteur présumé du VI^e Livre du Yossipon. De nombreux chapitres se retrouvent identiques dans l'œuvre grecque de Flavius Josèphe, ce qui a laissé croire que le Yossipon pouvait être une traduction en hébreu d'une traduction latine de la traduction grecque de certains passages des *Antiquités Judaïques* et de la *Guerre des Juifs*. On a donc attribué cet écrit soit à un rabbin juif qui aurait vécu en Italie méridionale au IX^e ou X^e s. (Zunz),⁹ soit à un imposteur encore plus tardif (J. Wellhausen).¹⁰ Ces opinions sont à revoir; les dates auxquelles des livres anciens ont été réunis en recueils sont importantes, mais elles ne permettent pas de préjuger des textes eux-mêmes. Une étude des différentes éditions et des manuscrits connus du « Yossipon » est en cours et doit permettre d'identifier plusieurs fragments incontestablement anciens, d'autres de dates plus récentes, ainsi que les apports des copistes qui ont parfois suivi des voies très différentes.

Pour la présente recherche, on a eu recours aux éditions et mss. suivants:

1. Edition de Mantoue (vers 1476) d'un texte compilé par Abraham Conath, médecin originaire de Constantinople, — recueil complet.
2. Première édition de Sébastien Münster (Worms, 1529). L'auteur a réuni en un volume plusieurs écrits dont quatre livres qu'il a réunis sous le titre: *Compendium elegans hystoriarum Iosephi, complectens: Acta LXX interpretum, Gesta Machabeorum, Facta Herodum, Excidium Hierosolymitanum*. — L'auteur ne donne aucun renseignement sur l'origine de son manuscrit (assez défectueux et incomplet).
3. Deuxième édition de Sébastien Münster (Bâle 1541), — recueil incomplet provenant (aux dires de l'éditeur) de Constantinople. Le texte est remarquable par l'élégance de son style et semble nous restituer par endroits des textes vraiment originaux.
4. Edition de Venise (1544) d'un texte compilé par R. Yehuda ben Moshé Moskoni (rabbin qui vécut probablement à Constantinople au XII^e siècle), à l'aide de cin

⁹ L. Zunz avait d'abord daté le Yossipon du IX^e s.; dans la suite, il voulut ramener la date de cette œuvre à 940 env. (*Zur Geschichte und Litteratur*, Berlin, 1845 et *Zeitschrift für die Wissenschaft des Judenthums*, 304 sq.), se rangeant à l'avis de Fr. Delitzsch, *Zur Geschichte der jüd. Poesie*, 39 sq. V. aussi *The Jewish Encyclopedia*, art. *Joseph ben Gorion*; R. H. Charles, *The Apocrypha and Pseudepigrapha of the old Testament*. Oxford, 1913, II, 657.

¹⁰ *Der arabische Josippus*, in *Abh. d. kön. Ges. d. Wissensch. zu Göttingen*, N. F. I, 4. Berlin, 1897, 47.

manuscripts plus ou moins défectueux. Le texte a été revu par David Ibn Yahya (Anagramme: R. Tham) d'Imola en Italie septentrionale.

5. Un *Compendium* de la première édition de Münster, publié sous la signature de Seb. Lepusculus, (Bâle, 1559), pour lequel l'auteur a aussi consulté d'autres sources.
6. Le manuscrit Hebr. 1280 de la Bibliothèque Nationale de Paris, — recueil complet exécuté en Italie en 1472, qui reproduit une version du texte établi par Juda Léon ben Moshé Mosconi, légèrement différente de celle éditée à Venise en 1544.

Les recueils les plus complets du Yossipon permettent de reconnaître que l'œuvre est composée d'au moins six ouvrages principaux (qui ne se retrouvent pas dans toutes les éditions) et de plusieurs fragments. Certains de ceux-ci semblent provenir d'une « Autobiographie » de Josèphe (?); d'autres sont de provenances diverses. Les ouvrages principaux sont:

1. Un recueil d'histoire et de géographie ancienne (dont plusieurs fragments proviennent des apocryphes de l'A. T.), comprenant entre autres:
 - a) la description des peuples du monde et leur répartition géographique,
 - b) une histoire légendaire de Rome depuis sa fondation,
 - c) une histoire légendaire des Mèdes et des Perses, avec des rapprochements avec les Livres de Daniel et d'Esther,
 - d) un recueil d'histoires légendaires sur Alexandre le Grand (sa naissance, son entrée à Jérusalem, ses voyages aux Indes, etc.), inspiré du *Roman d'Alexandre* du Ps.-Calisthènes.

Le titre ancien de ce recueil (dont on trouve parfois quelques parties seulement reproduites dans les mss. et les éditions) ne nous est pas connu.

2. Une histoire de la domination des Lagides et des Séleucides et de la révolte des Macchabées, jusqu'à la mort de Judas Macchabée. Cet ouvrage a dû porter le titre hébreu *spr mlhmt 'm yy* « Le Livre des guerres du peuple de Dieu ». D'après une notice (interprétée dans un autre sens par les copistes du ms.), l'auteur de cet écrit serait né en la 134^e olympiade (240—236): il aurait donc eu 76/80 ans à la mort de Judas Macchabée.
3. Une chronique des Hasmonéens depuis l'avènement de Jonathas jusqu'à la mort de la reine Salomé Alexandra (—67). Dans un passage déplacé (éd. Venise, p. 61 a), l'auteur semble déclarer qu'il avait 51 ans à la naissance de Jules César et 70 ans quand César « fut nommé chef, à l'âge de 19 ans ». Il serait donc né en 152, et devrait avoir eu 85 ans quand Alexandra mourut à l'âge de 73 ans. Son livre porte le titre « Chroniques de la reine Alexandra », *dbry mlkh 'lksndr*.
4. Un ouvrage achevé vers l'an 40 de notre ère, consacré principalement au règne d'Hérode, et dont le titre hébreu était *dbry byt hšny* « Chroniques du Deuxième Temple ».
5. Le récit de la « Guerre des Juifs contre les Romains » *spr mlhmh byn yhwlym wrwmyym* (éd. Venise, p. 92 b—109 a), probablement le seul livre qu'il faille vraiment attribuer à Flavien Josèphe, dont il retrace la carrière militaire durant la guerre. Les copistes l'ont attribué à Joseph ben Gorion. Il est parfois difficile maintenant de voir jusqu'à quel point les versions grecques et latines de la « Guerre des Juifs » n'ont pas influencé les copistes de ces chapitres du recueil hébreu.
6. Le dernier ouvrage repris par le Yossipon — (si l'on excepte l'histoire des « Dix captures de Jérusalem » et certains thrènes sur le sort de la ville sainte) — a porté le titre hébreu *dbry yrwšlm* « Chroniques de Jérusalem ». L'ouvrage, qui se présente comme l'écrit original de Joseph ben Gorion, semble avoir été composé par les rabbins de l'académie de Yabneh, à l'époque où R. Gamliel II n'avait pas encore été nommé « nassi » (env. 90).

Les traductions: Pour la présente étude, les traductions en yiddish du Yossipon (faites sur l'édition de Venise) ne présentent pas un grand intérêt. Par contre, nous aurons à tenir compte d'une traduction arabe ancienne qui a été sommairement décrite par J. Wellhausen (*Der arabische Josippus*, Abh. d. kön. Ges. d. Wissensch. in Göttingen, N. F., I, 4, Berlin, 1897).

Le texte arabe le plus complet est conservé dans un ms. de la Bibliothèque Nationale de Paris, (Ms. ar. 1906), achevé le 27 août 1342. Un autre ms. fragmentaire (ar. 287) présente avec les passages correspondants du ms. de base des variantes nombreuses et souvent importantes; on le date du XIII^e s.

Dans ses grandes lignes, le Yossipon arabe suit le plan établi par Mosconi (manuscrit de Constantinople reproduit par l'édition de Venise), mais semble être la traduction d'une autre rédaction (différente aussi de celle établie par Abraham Conath et reproduite par l'édition de Mantoue).

Le Yossipon, comme les autres recueils rabbiniques qui ont été souvent remaniés au Moyen Age, doit être utilisé avec précaution, en attendant que des circonstances plus favorables permettent d'envisager l'édition critique du texte. L'ouvrage renferme certainement une quantité de renseignements importants et, fort probablement, de nombreux passages originaux des livres qui furent traduits en grec dans l'œuvre de Flavius Josèphe.

2. L'Hégésippe.

Les deux derniers livres qui forment le Yossipon, — ceux qui constituent la matière principale de la « Guerre des Juifs » dans le texte grec de Flavius Josèphe, — ont été traduits en latin et christianisés au IV^e s. par un Juif converti du nom d'Isaac, qu'on a voulu identifier avec l'*Ambrosiaster*;¹¹ quelques manuscrits ont même attribué cette traduction à l'évêque Ambroise, à saint Ambroise, ou à saint Cyprien. R. Eisler a pensé pouvoir identifier l'auteur de l'Hégésippe avec Isaac Gaudentius Hilarius, personnage connu par d'autres traductions.¹²

L'Hégésippe est connu par plusieurs manuscrits et éditions anciens; l'édition critique de V. Ussani (*Corpus Scriptorum Ecclesiasticorum Latinorum*, LXVI, Leipzig, 1932) rend ce texte facilement accessible et permet sa confrontation avec la version grecque de la « Guerre des Juifs ».

Si pour d'autres études les adjonctions au texte original peuvent présenter un intérêt incontestable, nous ne retiendrons ici comme particulièrement importants que les seuls passages où il est question d'Esséniens dans la version grecque de la Guerre des Juifs. Nous verrons que, d'accord en

¹¹ P. L. XV, 2061—2326.

¹² Byzantinoslavica II (1930) 351. L'œuvre aurait été écrite vers 370. — Noter que « Gaudentius » et « Hilarius » ne font que traduire le prénom Isaac *yshq* (V. Gen. 21. 3—7; et cf. Gen. 18. 12—15).

ceci avec le Yossipon, l'Hégésippe omet ces passages. Par ailleurs, nous constatons d'autres omissions importantes dans l'Hégésippe: nous avons là une preuve certaine qu'à l'époque où ce livre fut écrit, — et il ne fut certainement pas traduit du grec, — un texte hébreu était connu qui ne reproduisait pas des chapitres entiers que nous sommes habitués de lire dans la version grecque de la « Guerre des Juifs ».

3. *Le texte grec et ses traductions.*

L'œuvre complète de Flavius Josèphe en grec a fait l'objet d'une édition critique de B. Niese (Berlin, 1887—1895), qui signale les variantes les plus importantes dans un imposant appareil. Le texte a été rendu plus facilement accessible au public français grâce à l'excellente traduction qui en a été faite sous la direction de Th. Reinach (Paris, 1905 *sq.*). Il en est résulté que l'original grec, d'une lecture souvent difficile, est assez rarement consulté et qu'on hésite souvent à aller à la recherche d'un sens plus précis pour un vocable, à essayer une autre interprétation d'une tournure de phrase qui prête à confusion. Le texte grec renferme encore beaucoup de points obscurs qui mériteraient une investigation plus approfondie.

La traduction latine: La traduction latine du texte grec de Flavius Josèphe n'a pas encore fait l'objet d'une édition critique. D'après une note de R. Eisler,¹³ V. Ussani avait réussi à cataloguer plus de mille manuscrits anciens dispersés parmi les bibliothèques d'Europe et présentant souvent des variantes très importantes. Le texte habituellement cité est attribué à Rufin (IV^e s.) mais, d'après une autre tradition, la version latine aurait été faite au VI^e s. par un groupe d'amis à qui Cassiodore aurait demandé ce service (*P. L. LXX*, 1133).

Il n'a pas été possible, dans le cadre de la présente recherche, d'essayer même d'aborder le problème de la version latine du Flavius Josèphe. Il est à supposer que des manuscrits grecs très différents ont été utilisés par les traducteurs, et une édition critique du texte latin nous réservera certainement de grandes surprises.

La traduction vieux-russe: La découverte d'un texte slave donnant la version russe de la « Guerre des Juifs » a fait couler en son temps beaucoup d'encre. Les uns ont voulu attribuer à cet écrit une importance qu'il n'avait certainement pas, les autres ont simplement déclaré qu'il ne méritait pas d'être pris en considération. Depuis la parution de l'édition critique réalisée par V. Istrin (Paris, 1934—1938), avec traduction française de P. Pascal et A. Vaillant, le « Josèphe slave » semble avoir été complètement oublié. Ici encore il faudra arriver à une plus juste appréciation des problèmes que pose ce texte. Il est important, mais pas tellement en fonction de ce qu'il ajoute à la version grecque connue: même si les ren-

¹³ *Byzantinoslavica* II (1930) 321.

seignements additionnels émanent de sources absolument sûres, ils ne peuvent être considérés que comme des interpolations. L'intérêt primordial du texte slave réside en ce qu'il omet. C'est par là qu'on pourra juger de l'ancienneté du manuscrit grec qui a été traduit.

On a prétendu que la version slave a été réalisée (on a dit ensuite « revue ») dans un milieu juif ou judaïsant de Russie. C'est décidément faux. Rien dans cet écrit n'indique une tendance philo-juive, au contraire. L'emploi fréquent des termes péjoratifs *Жиди*, *Жидокн*, à côté de celui plus correct de *Юдѣи*, dénote suffisamment dans quel esprit la traduction slave fut réalisée.

Quant aux multiples passages chrétiens qui figurent dans ce texte, il est impossible de penser qu'ils ont pu faire partie du manuscrit grec original et qu'ils ont ensuite disparu du texte grec qui nous a été transmis.

La version roumaine: R. Eisler a signalé l'existence d'importants fragments d'une version roumaine de la « Guerre des Juifs ». Ce texte ne m'a pas été accessible.

LA CONFRONTATION DES TEXTES ET L'IMPORTANCE DES OMISSIONS.

Comme on a pu le voir par ce court aperçu, il ne sera pas facile d'établir la part qui revient à Flavius Josèphe dans tous les écrits qui ont circulé sous son nom. De longs travaux préparatoires seront nécessaires et l'époque actuelle ne s'y prête pas particulièrement. Cependant, des résultats suffisamment appréciables ayant été déjà obtenus dans l'analyse d'autres chapitres de l'œuvre de Josèphe, il a semblé qu'on pouvait aussi s'attaquer aux passages mentionnant les Esséniens pour essayer de retrouver le texte original et ses aspects successifs après les diverses interpolations qu'il a subies.

Il est certain que la version grecque de la « Guerre des Juifs » renferme des chapitres entiers qui ne figurent dans aucune autre version de cette œuvre. Ainsi, d'après son autobiographie, Josèphe arriva à Jérusalem peu de temps avant l'entrée en scène de Ménahem, c'est-à-dire en juillet 66. Pendant les semaines où les bandes de Ménahem sévirent dans la ville, Josèphe vécut réfugié au Temple, d'où il ne sortit qu'après la mort du chef *gadduquite* (le 1^{er} Tishri 66). C'est à la suite du massacre du 10 Tishri que les Juifs furent entraînés dans la guerre, et que Josèphe eut le commandement en Galilée. Ainsi, le court règne de Ménahem ne peut avoir échappé à sa mémoire.

Pourtant, le Yossipon ne mentionne pas le nom de Ménahem. Tous les détails de cette sédition sont fidèlement rapportés, mais le personnage principal est passé sous silence.

D'autre part, on constate que les épisodes de Ménahem ne figurent

pas non plus dans la version slave de la « Prise de Jérusalem ». ¹⁴ Le silence du Yossipon et du Josèphe slave sur ce point tellement important ne peut s'expliquer ni par un oubli involontaire de Josèphe, ni par une censure de ce passage, inexplicable dans des écrits à tendances tellement diverses; il faut supposer que le compilateur du Josèphe n'a pas voulu parler en détail de Ménahem, parce qu'une légende était déjà née autour de ce personnage et qu'il préférerait passer sous silence un souvenir pénible pour les Romains et pour les Juifs. ¹⁵

L'omission de l'épisode de Ménahem (entre autres) dans la version slave prouve que le texte grec qui nous est parvenu a subi une série d'interpolations après la rédaction du manuscrit grec qui servit de base au traducteur russe et qui, sous ce rapport, est plus près du Yossipon. Dans l'étude des chapitres sur les Esséniens, nous verrons que ce deuxième interpolateur, — que nous nommerons l'amplificateur pour le différencier d'un premier interpolateur dont il sera question plus loin, — était en général très bien documenté. Les corrections qu'il a apportées au texte grec déjà interpolé (dont nous possédons la traduction russe), les chapitres qu'il y a ajoutés, sont tous basés sur des documents ou des renseignements dignes de foi. Quelle fut la source de ses informations pour la sédition de Ménahem? Il ne nous le dit pas, mais nous avons le choix entre Juste de Tibériade et tant d'autres historiographes de l'époque dont l'œuvre ne nous est pas parvenue. Flavius Josèphe s'était montré souvent très violent à l'égard de ses collègues, les traitant parfois d'imposteurs. Ici nous avons un cas intéressant où, grâce à l'intervention d'un interpolateur tardif, un fait historique de la plus haute importance est sauvé de l'oubli et restitué à la place où l'auteur n'avait pas voulu le faire figurer. Sans cette « amplification », nous n'aurions eu que les rares mentions éparses dans la littérature rabbinique pour nous renseigner sur la personnalité de Ménahem.

Mais le texte grec qui a servi de base au traducteur slave avait déjà subi un certain nombre d'adjonctions de la main d'un premier interpolateur. Ces passages se reconnaissent 1) à ce qu'ils ne figurent souvent ni dans le Yossipon, ni dans l'Hégésippe, et 2) à ce que, dans la version grecque qui nous a été transmise, ils se présentent parfois sous une forme sensiblement différente de celle que l'on trouve dans la version russe. Ils constituent l'apport de celui que nous appellerons le premier interpolateur et se caractérisent par une tendance nettement anti-juive (et anti-chrétienne) d'une part, par une admiration de tout ce qui est grec d'autre part;

¹⁴ R. Eisler, (ΙΗΣΟΥΣ ΒΑΖΙΑΕΥΣ... Heidelberg, 1928, I. 319—320) a soutenu que Flavius Josèphe aurait lui-même inséré ces épisodes dans la « deuxième édition » de son livre. Il déclare que c'est *ohne weiteres verständlich daß einem unmittelbaren Augenzeugen des Aufstandes, wie Josephus, höchst wichtige Vorgänge zunächst ganz entgangen waren und daß er sie erst nachträglich aus der Erinnerung anderer Beobachter nachtragen mußte.*

¹⁵ V. Deux manuscrits, 130—139.

ils doivent être, somme toute, assez faciles à distinguer de l'œuvre originale.

En troisième lieu, il faudra tenir compte des gloses et autres passages intercalés dans la version slave par le traducteur; ces fragments qui ne figurent ni dans la version grecque, ni dans le Yossipon, ni dans l'Hégésippe, se reconnaissent à certaines particularités sur lesquelles nous aurons à revenir plus loin.

Nous n'avons à nous occuper ici ni des adjonctions chrétiennes dans l'Hégésippe, ni des passages anti-chrétiens dans les différentes versions médiévales du Yossipon. Il est par contre utile de signaler que le Yossipon renferme quelques phrases vraisemblablement originales (p. ex. la date de la prise de Jérusalem par Pompée, de l'entrée d'Hérode à Jérusalem, etc.) qui n'ont été reprises ni par le traducteur initial de la première version grecque, ni par l'adaptateur de l'Hégésippe. Il se peut que ces détails aient été jugés peu importants à l'époque.

Pour l'étude des chapitres sur les Esséniens, nous n'avons à tenir compte que de trois interventions dans l'œuvre de Josèphe:

1. celle du premier interpolateur qui introduisit dans la « Guerre des Juifs » le chapitre sur les Esséniens que nous retrouvons dans la version slave: — nous verrons que c'est au même qu'il faut attribuer une interpolation tendancieuse dans l'« Autobiographie » de Josèphe;

2. celle de l'amplificateur qui apporta à la « Guerre des Juifs » certaines modifications qu'on ne retrouve pas dans la version slave: — nous verrons qu'il faut l'identifier avec l'interpolateur des « Antiquités Judaïques »;

3. celle du traducteur slave de la « Prise de Jérusalem ». Quoique relativement récentes, ces interventions présentent un intérêt incontestable pour l'étude des Esséniens.

I.

I. L'INTERPOLATEUR DE LA « GUERRE DES JUIFS ».

Les Esséniens ne figurent jamais dans le Yossipon et une seule fois (dans certains manuscrits vraisemblablement corrompus), dans l'Hégésippe. Dans la « Guerre des Juifs » ils sont plusieurs fois mentionnés, et, notamment, ils forment la matière d'un long exposé au Livre II (Ch. VIII, 2—14); à quelques détails près, ce chapitre se retrouve dans la version slave de la « Prise de Jérusalem ». Comme il est peu probable que ce texte ait été délibérément rayé d'un livre chrétien (Hégésippe) et d'un livre juif (Yossipon), alors qu'il continuait à figurer dans la version grecque de la « Guerre des Juifs », il est évident qu'il faut l'attribuer à un premier interpolateur qui a également imprimé sa marque à d'autres passages de cette œuvre.

Dès que l'on est amené à admettre que ce chapitre, — notre principale source d'informations sur les Esséniens, — n'est pas de la main de Josèphe, deux questions se posent :

1. Quelle a été la source à laquelle l'interpolateur a puisé ses informations sur les Esséniens ?

2. Dans quel but a-t-il inséré ici cette longue digression sur les sectes juives et les Esséniens en particulier ?

Ayant voulu vérifier si vraiment, comme on l'affirmait depuis si longtemps, les auteurs chrétiens se sont uniquement bornés à recopier le passage sur les Esséniens dans la « Guerre des Juifs », j'ai été amené à revoir plus attentivement le chapitre sur les Juifs dans un livre appelé *Philosophumena*, qui a fait beaucoup parler de lui lors de sa découverte. J'ai pu ainsi faire certaines constatations qui ont été à la base de la présente étude.

Les *Philosophumena* sont connus par un seul manuscrit du XIV^e s., découvert au Mont Athos en 1842; il est aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale de Paris (Suppl. gr. 464). L'ouvrage a d'abord été édité par les soins d'Em. Miller (Oxford, 1851), puis, accompagné d'une traduction latine, il fut réédité par Patricius Cruice (Paris, 1860). Longtemps attribué à Origène, puis, — à la suite d'un rapprochement avec une notice de Photius (*Bibliotheca*, cod. 48), — à Caius; un autre rapprochement avec le catalogue épigraphique d'Hippolyte (ligne 15) a permis finalement l'identification certaine de son auteur. L'ouvrage a été cité sous des titres très divers: *περὶ τῆς τοῦ παντός αἰτίας*; *περὶ τῆς τοῦ παντός οὐσίας*; *περὶ τοῦ παντός πρὸς ἅπασας τὰς αἱρέσεις σύνταγμα*; etc. Actuellement, il est édité sous le titre: *Φιλοσοφούμενα, ἢ κατὰ πασῶν αἱρέσεων ἔλεγχος*.

Sans avoir recours aux moyens violents, l'auteur veut dissiper « le labyrinthe des hérésies » et, après avoir passé en revue les croyances des Grecs, des Egyptiens et des autres païens, il discute ce qu'il appelle « l'hérésie des Juifs ». Comme on le verra par la comparaison des textes, le chapitre des *Philosophumena* sur les Juifs n'est nullement une copie du chapitre sur les Esséniens de la « Guerre des Juifs », mais un écrit original, parfaitement documenté, où il n'est question d'Esséniens que dans deux courts alinéas. Le reste de ce traité relate les mœurs et coutumes des diverses sectes juives et principalement celles des Juifs de la diaspora. C'est ce chapitre qui a été démarqué et paraphrasé par l'interpolateur qui l'a introduit dans la « Guerre des Juifs ». Comme les *Philosophumena* peuvent être datés avec précision des premières années du III^e s., on pourra également établir la date de l'interpolation.

Pour permettre une comparaison plus aisée du texte des *Philosophumena* avec celui de la « Guerre des Juifs », les passages correspondants ont été présentés en regard les uns des autres, dans une traduction qui serre le mot-à-mot d'aussi près que possible.

A. PHILOSOPHUMENA

IV, Les Juifs (Ἰουδαῖοι).

Les phrases en italique sont celles qui n'ont pas été reprises dans la « Guerre des Juifs » de Flavius Josèphe; les numéros en marge se réfèrent à l'édition de Niese.

- (119b) 18. Les Juifs formaient autrefois un peuple (Ἰουδαίων μὲν ἀρχῇθεν ἐν ἧν ἔθνος). *Un seul maître leur fut donné par Dieu: Moïse; et une seule loi (leur fut enseignée) par celui-ci. (Ils ne connaissaient qu') un seul pays: le désert, et une seule montagne: le Sinaï. Leur seul législateur est Dieu. Ceux-ci donc, (les Juifs), ayant traversé le fleuve Jourdain et hérité d'une terre boisée, se sont séparés en fractions, suivant des lois différentes de celle de Dieu, chacun expliquant les susdites (lois) différemment; ayant suscité des maîtres qui leur ont révélé des doctrines sectaires, ils se sont séparés en fractions dont nous exposerons la différence. Bien qu'en plusieurs lieux ils aient été divisés (en sectes) depuis de longues années, nous exposerons quand même leurs principes, ainsi que le reste, pour la facilité de ceux qui sont avides d'apprendre.*

- (119a) On distingue donc (διακρίνεται) chez eux trois catégories: ceux de la première secte sont les Pharisiens, ceux de la seconde les Qadduqites, et les autres les Esséniens.

- (120) « Ce sont eux qui s'appliquent à « la vie la plus vertueuse (τὸν βίον « σερνότερον ἀσχοῦσι), étant altruistes (φιλάλληλοι) et sobres. Ils « s'écarteront de toute œuvre de concupiscence (πάσης τε ἐπιθυμίας ἔργον « ἀποστρέφονται), ayant en horreur « même le fait d'en entendre parler. « Ils condamnent (ἀπαγορεύουσι) la « fornication et, acceptant de recevoir (ἀναλαμβάνοντες) les enfants « des autres, ils les élèvent (τεκνοποιοῦνται) et les dirigent (ἀγούσιν) « suivant leur propre morale, en les « éduquant et les faisant progresser « dans les études.

- (121) « Ils leur interdisent de fornicuer, comme eux-mêmes s'abstiennent de la fornication. Quant aux « femmes, bien qu'il faille être attentifs à leurs bienveillants con-

B. LA GUERRE DES JUIFS

Livre II, Chapitre VIII.

Dans la présente traduction, on s'est efforcé de maintenir, autant que possible, la version de R. Harmand (Paris, 1911). Il a fallu cependant revoir certaines tournures de phrases, modifier quelques expressions, pour bien faire ressortir les divergences avec le texte des Philosophumena. — Les phrases en italique sont celles qui ne figurent pas dans la version slave de la « Prise de Jérusalem » et qu'il faut attribuer à un deuxième interpolateur. Les numéros en marge se réfèrent à l'édition de Niese.

- 119 2. On pratique, en effet, chez les Juifs, trois sortes de philosophies: les sectateurs de la première sont les Pharisiens, ceux de la deuxième les Qadduqites; quant à ceux de la troisième, qui passent pour exercer la vertu (ὁ δὲ καὶ δοκεῖ σεμνότητα ἀσχεῖν) et qu'on nomme Esséniens,

quoique de race juive (Ἰουδαῖοι μὲν γένος ὄντες),

ils sont plus altruistes que les autres (φιλάλληλοι δὲ καὶ τῶν ἄλλων πλεόν).

- 120 Ceux-ci, d'une part répudient les plaisirs comme des vices (τάς μὲν ἡδονὰς ὡς κακίαν ἀποστρέφονται), d'autre part tiennent l'abstinence et le fait de ne pas se soumettre aux passions pour une vertu. Quant au mariage, il est chez eux un objet de mépris (ὑπεροψία); mais, en enlevant (ἐκλαμβάνοντες) les enfants des autres, à l'âge tendre favorable aux études, comme s'ils étaient leurs parents, ils leur impriment leurs propres mœurs.

- 121 Ils ne réprouvent pas le mariage en soi ni la descendance qui en dérive, mais ils se gardent de la dépravation des femmes et sont persuadés qu'aucune d'elles ne garde sa foi à un seul

« seils, ils ne se confient pas à elles
 « (οὐ προοδέχονται); en aucune fa-
 « çon ils ne croient aux femmes.

- (122) 19. Méprisant la richesse, *non seulement ils (les Juifs) ne s'écartent pas du secours aux nécessiteux, mais eux-mêmes non plus ne sont pas plus riches que les autres.* Du reste, il est de loi chez eux que celui qui entre dans la secte (juive) doit vendre ses biens réels et en faire apport à la communauté (τῷ κοινῷ προσφέρειν). Ce qui est reçu (de cette façon), le chef le répartit entre les nécessiteux. De cette manière, personne parmi eux n'est dans le besoin.

- (123) Ils n'usent pas de baumes (ἐλαίω δὲ οὐ χρῶνται); ceux qui sont contagieux se font enduire par le prêtre (μολυσμὸν ἡγούμενοι τὸ ἀλείφεισθαι). Ils désignent donc des surveillants (ἐπιμελεται) qui ont soin de toute la communauté, (οἱ πάντων κοινῶν φροντίζοντες) pour que toujours ceux qui sont atteints d'impétigo (πάντες δὲ αἰεὶ λευχειμονοῦσι?)¹⁶ soient isolés.

- (124) 20. Ils n'ont pas une ville à eux, mais individuellement, beaucoup vont s'établir ailleurs (ἐν ἐκάστη μετοικουσι πολλοί). Et si, venant de l'étranger, un de leur secte (un Juif) est de passage, toujours ceux de sa communauté le guident (ἡγούνται) et, même s'ils ne l'avaient pas vu auparavant, ils le reçoivent comme (on reçoit) les hôtes de la maison et les habitués (ὡς οἰκείους καὶ συνήθεις).

- (125) Errant autour du pays natal (περιῶσι δὲ τὴν πατρίαν γῆν) pour s'expatrier n'importe où (ἐκασταχόσε ἀποδημοῦντες), ils ne portent rien en dehors d'une arme; chaque ville a un préposé (προεστώτα) qui leur distribue ce qu'il a collecté, leur préparant vêtements et nourriture.

- (126) Leur habillement et leurs attitudes sont corrects (καταστολή δὲ αὐτῶν καὶ σχῆμα κόσμιον). Ils ne possèdent (οὐ κτῶνται) ni deux manteaux ni une double paire de chaussures; quand ceux qu'ils usent sont deve-

homme.

- 122 3. Contempteurs de la richesse, *leur esprit de communauté (τὸ κοινωνικόν) est merveilleux.* Il ne se trouve même pas quelqu'un chez eux qui ait un excédent de propriété. Il est, en effet, de loi que les biens de ceux qui veulent entrer dans la secte sont confisqués pour l'ordre (δημεύειν τῷ τάγματι τὴν οὐσίαν), de sorte que nulle part on n'aperçoit ni l'humiliation de la pauvreté, ni la suprématie de la richesse: l'argent de chacun, même (à celui des autres) comme s'ils étaient frères, forme un patrimoine unique.

- 123 C'est comme une souillure (κηλίδα) qu'ils considèrent l'huile; si quelqu'un d'eux a été enduit contre son gré, il s'essuie le corps. Quant au fait d'être non rasés (τὸ γὰρ αὐχμεῖν), ils le considèrent comme une belle chose, bien que toujours vêtus de blanc (λευχειμονεῖν)¹⁷ τε διὰ παντός. Ils élisent donc les administrateurs de la communauté et de l'indivision (χειροτονητοὶ δ' οἱ τῶν κοινῶν ἐπιμεληταὶ καὶ ἀδιαιρέτοι)¹⁸ pour la désignation des services de chacun, (πρὸς ἀπάντων εἰς τὰς χρείας ἑαυτοῦ?)

- 124 4. Ils n'ont pas une ville à eux, mais individuellement beaucoup vont s'établir à l'étranger (ἐν ἐκάστη μετοικουσι πολλοί) et, aux membres de la secte qui arrivent d'ailleurs, tout leur est étalé (πάντ' ἀναπέπταται) comme si c'était à eux (aux nouveaux venus); et ceux qu'ils n'avaient pas vus auparavant, ils les reçoivent comme des hôtes tout à fait habituels (ὡς συνηθεστάτους).

- 125 Aussi, ceux qui partent pour un séjour à l'étranger (ποιοῦνται τὰς ἀποδημίας) n'emportent absolument rien, sauf des armes à cause des brigands. Dans chaque ville, un tuteur (κηδεμών) de la communauté est spécialement chargé de mettre de côté des vêtements et des vivres pour les étrangers.

- 126 Leur timidité et l'aspect de leurs corps (καταστολή δὲ καὶ σχῆμα σώματος) sont semblables à ceux des enfants dressés sous la crainte (ὁμοιον τοῖς μετὰ φόβον παιδαγουμένοις παισίν). Ils ne changent (ἀμείβουσι) ni de vê-

¹⁶ V. commentaire.

¹⁷ V. commentaire.

¹⁸ Mot probablement corrompu; on attendrait [τῶν] ἀδιαιρέτων.

nus vieux (ἐπὶ δὲ τὰ παρόντα παλαιωθῇ), alors ils s'en procurent d'autres (τότε ἕτερα προσίενται).

- (127) Jamais ils ne se ruinent (οὐδὲν δὲ ὁλως cod.) puisqu'ils n'achètent et ne vendent pas: celui qui possède quelque chose donne à celui qui ne possède pas, et celui qui ne possède pas l'accepte (ὁ οὐκ ἔχει λαμβάνει).
- (128) 21. Le matin, sans se ranger (ἀτάκτως! cod.), ils demeurent constamment en prières, sans en rien faire entendre leurs voix avant d'avoir d'abord prononcé les louanges de Dieu (τὸν Θεὸν ὑμνήσωσι).
- (129) Après ceci, sortant (de leurs maisons), chacun accomplit le travail qu'il veut (ἕκαστοι ἐφ' ὃ βούλονται πράττουνσι) et, ayant travaillé jusqu'à la cinquième heure, il se repose (ἐπανίστανται). Ensuite, ils se réunissent de nouveau en un même endroit et, ceints de ceintures de lin (περιζώμασι τε λινοῖς περιζωσάμενοι) pour cacher la honte, ils se lavent entièrement à l'eau froide. Après s'être purifiés (μετὰ τὸ οὕτως ἀγνίσασθαι), ils se réunissent dans une maison (εἰς ἓν οἶκον), — personne d'une autre croyance n'entre dans la maison, — et prennent place autour (de la table) du réfectoire.
- (130) Ayant été assis suivant le rang (καθισάντων!! δὲ κατὰ τάξιν), en silence, on offre le pain et, ensuite, un mets quelconque dont il y a pour chacun une part suffisante.
- (131) Mais personne ne goûte à celui-ci avant que le prêtre n'ait prononcé la bénédiction (εἰ μὴ ἐπεύχεται εὐλογῶν ὁ ἱερεὺς). Après le repas, ayant béni (Dieu) de nouveau (ἐπευξαμένου πάλιν) comme au début, ils terminent de nouveau en glorifiant Dieu (ὑμνοῦσι τὸν Θεόν). Ensuite, les vêtements dont s'étaient revêtus les commensaux ayant été déposés comme étant sacrés (ἀποθέμενοι ὡς ἱεράς), — ils sont de lin, — ils reprennent de nouveau ceux qui sont dans le vestibule et vont peiner de nouveau aux travaux habituels jusqu'au crépuscule.
- tements ni de chaussures avant que les précédents soient complètement déchirés de partout (διαρραγῆναι παντάπασι) ou usés par le temps (δαπανηθῆναι τῷ χρόνῳ).
- 127 Rien n'est acheté ou vendu de l'un à l'autre; mais, à celui qui est dans le besoin, chacun donne de ce qu'il a, et l'autre emporte ce qui lui est nécessaire (τὸ παρ' ἑκείνου χρήσιμον ἀντιλαμβάνεται) et cela, s'il le désire, sans contrevaieur, sans gêne ni (obligation de) réciprocité de sa part envers l'autre.
- 128 5. En fait, leur façon de vénérer la divinité (τὸ θεῖον) est particulière. Avant que ne se lève le soleil, ils ne font entendre aucun mot profane, mais certaines prières (εὐχαῖς) traditionnelles, comme s'ils le suppliaient de poindre.
- 129 Après cela, chacun est envoyé par les préposés (ὑπὸ τῶν ἐπιμελητῶν) à un travail quelconque et, ayant travaillé jusqu'à la cinquième heure sans arrêt (συντόνως), ils se réunissent de nouveau en un lieu et, ceints d'une couverture de lin (ζωσάμενοι τε σκεπάσμασιν λινοῖς), ils se lavent le corps dans l'eau froide. Après cette purification (μετὰ ταύτην τὴν ἀγνείαν), ils s'assemblent de nouveau dans le même local, où il n'est permis à personne d'une autre religion d'entrer. Eux-mêmes, étant propres (αὐτοὶ τε καθαροί), entrent au réfectoire comme si c'était quelque temple sacré (καθάτερος εἰς ἅγιον τι τέμενος).
- 130 Et, s'étant assis silencieusement (καθισάντων μεθ' ἡσυχίας), le boulanger sert les pains à tour de rôle (ἐν τάξει); après quoi le cuisinier sert à chacun un plat d'un seul et même mets.
- 131 Le prêtre prononce d'abord la bénédiction (προκατεύχεται) sur la nourriture, et goûter à quelque chose avant la bénédiction (πρὶν τῆς εὐχῆς) est un péché (ἀθέμιτον). Le déjeuner fini, on bénit (ἐπεύχεται) de nouveau. Au commencement et à la fin ils rendent grâce à Dieu comme dispensateur de la vie. Ensuite, ayant remis en dépôt les vêtements comme s'ils étaient sacrés (ὡς ἱεράς καταθέμενοι τὰς ἐσθῆτας), ils retournent de nouveau aux travaux jusqu'au soir.

- (132) Au dîner ils agissent toujours de la même susdite façon. Personne jamais n'élève de murmures ni se joint (*ἀκολουθήσεται* cod.) à la voix d'autres turbulents. Chacun d'eux parle calmement, l'un cédant la parole à l'autre en bon ordre,
- (133) de sorte que pour ceux de l'extérieur c'est un mystère comment s'expliquer leur silence intérieur. Ils sont pondérés (*νήφουσι*) et partout et toujours c'est avec mesure qu'ils mangent (*μέτρη καὶ ἐσθίου-τες*) et qu'ils boivent.
- (134) 22. Tous obéissent au chef (*τῷ προστάτῃ προσέχουσι*) et se laissent persuader que ce qu'il a ordonné est comme une loi. Ils s'appliquent (*ἐσπουδάσασιν*) à la charité et à venir en aide aux souffrants.
- (135) Ils répriment toute irritation (*πάντων ὀργῆς ἀπέχουσι*) et rancune et tous (sentiments) similaires jugeant que ce sont des bassesses humaines. Personne chez eux ne jure: ce que l'un d'eux a dit est considéré comme un serment des plus puissants. Si l'un d'eux a été violent (*ὀμώσῃ*[!] cod.), il est condamné comme mécréant.
- (136) Ils étudient en se livrant à la lecture de la Loi et des Prophètes ainsi que de certains autres (écrits) concernant la constitution de ceux de leur foi (*τὸ σύνταγμα εἶη πιστῶν*). Ils ont beaucoup de curiosité (*πάνυ δὲ περιέργως ἔχουσι*) au sujet des plantes et des pierres et sont encore plus curieux de leurs pouvoirs, *disant que celles-ci n'ont pas été créées sans un but (défini)*.
- (137) 23. A ceux qui ont choisi d'apprendre la doctrine (*τοῖς δὲ βουλομένοις τῇ αἰρέσει μαθητεύειν*), ils n'enseignent pas immédiatement les traditions (*οὐκ εὐθέως τὰς*[!] *παράδοσεις ποιοῦνται*, s'ils ne les ont
- 132 Une fois de retour, ils soupent de la même façon, *en faisant asséoir avec eux les étrangers, s'il arrive qu'il y en ait de passage*. Ni un cri ni un tumulte ne souille jamais la maison; d'une façon ordonnée, ils cèdent la parole à autrui.
- 133 Et à ceux de l'extérieur, le silence intérieur apparaît comme quelque chose de terriblement mystérieux (*ὡς μυστήριον τι φοικτόν*); mais la cause en est (simplement) leur continuelle sobriété et le fait que la nourriture et la boisson sont mesurés par eux (*τὸ μετρίσθαι παρ' αὐτοῖς τροφήν καὶ ποτὸν*), tout juste assez pour se rassasier (*μέχρι κόρου*).
- 134 Rien ne peut être fait par les susdits qui n'aurait été ordonné par les préposés (*τῶν ἐπιμελητῶν προσταδάντων*), sauf deux choses (qui peuvent se faire) par leur propre autorité: l'assistance et la pitié. En effet, ils aspirent (*ὀρέγνιν*) à aider ceux qui sont dignes, *quand ils le veulent et qu'on les en prie, et à nourrir les nécessiteux*. Mais la distribution (*μεταδόσεις*) aux parents ne peut se faire sans l'autorisation des administrateurs.
- 135 (Considérant que) ceux qui s'éparignent l'irritation ont raison, (? — *ὀργῆς ταμίαι δίκαιοι*), ils retiennent leur colère, placent la foi au-dessus de tout, se mettent au service de la paix. Tout ce qui est dit par eux est plus fort qu'un jurement; mais ils s'abstiennent du serment qu'ils tiennent pour pire qu'un parjure. Car, disent-ils, celui qui ne trouve créance sans (invoquer) Dieu se condamne lui-même.
- 136 Etrangement (? *ἐκτόπως*) ils étudient au sujet des constitutions des anciens (*περὶ τὰ τῶν παλαιῶν συντάγματα*), choisissant surtout celles qui sont de profit pour l'âme et le corps. C'est là qu'ils recherchent (*ἀνερευνῶνται*) les particularités (*ιδιότητες*) des racines médicinales et des pierres, pour la guérison des maladies.
- 137 7. Celui qui manifeste une ferveur pour leur secte (*τοῖς δὲ ζηλοῦσιν τὴν αἵρεσιν αὐτῶν*), ils ne le reçoivent pas immédiatement (*οὐκ εὐθὺς ἢ πάροδος*). Mais, pendant un an, restant en dehors, il est instruit du régime (*ὑποτί-*

pas éprouvés auparavant. Pendant un an, ils leur offrent la même nourriture (τὰς ὁμοίας τροφὰς παρατιθέασιν), bien qu'ils soient (maintenus) hors de leurs réunions, dans une autre maison. Et ils leur donnent une hachette (ἀξινάριον), la ceinture de lin et un vêtement blanc.

- (138) Après cette année d'épreuve, s'ils ont vu sa continence, et bien qu'em-pêché d'approcher des « objets du culte » (τρώσειαν ἐγγίω [!] τῇ διαίτη), il (le néophyte) reçoit des choses plus pures (καθαροτέρους ἀπολαύεται cod.) que les premiers; mais en aucun cas (οὐδινέο [?]) il ne reçoit la nourriture avec eux (les anciens). Après avoir prouvé être capable de garder la continence pendant deux autres années, sa moralité est mise à l'épreuve et, s'il paraît digne, il est soumis au scrutin (κρίνεται) par ceux-ci.

- (139) Cependant, avant que celui-ci ne participe au repas commun (πρὶν δὲ αὐτοῖς συνεστιάθῃ), on le fait jurer des serments terribles: d'abord de vénérer Dieu, ensuite d'observer les droits de l'homme (τὰ πρὸς ἀνθρώπους δίκαια φυλάξειν), de ne commettre d'aucune façon une injustice quelconque; de ne jamais haïr ni l'injuste ni l'adversaire, mais de prier pour eux (μηδένα δὲ μήτε ἀδικούντα μήτε ἐχθρὸν μισήσειν, προσεύχεσθαι δὲ ὑπὲρ αὐτῶν), d'être l'allié de ceux qui sont dans leur droit (συναγωνίζεσθαι τοῖς δικαίοις), d'assister tous les croyants;

- (140) et surtout, de ne jamais désobéir à ceux qui exercent le pouvoir. Car, sans l'accord de Dieu (δίχα Θεοῦ συμβαίνειν cod.), nul ne peut exercer le pouvoir. Et, si lui-même est (jamais) appelé à régner, (il jure qu') en aucun cas il ne s'enorgueillira de son pouvoir (μηδέποτε ὑπερηφανεύσασθαι ἐν ἐξουσίᾳ) et ne fera usage d'aucune institution (loi) en dehors de celles qui sont coutumières (ἢ τινὶ κόσμῳ πλεῖον τοῦ ἔθους χρῆσασθαι);

- (141) d'être ami de la vérité, et de réprimander les menteurs, de ne jamais voler et de ne pas se souiller par la complicité en vue d'un profit illégal; — et de ne rien cacher aux membres de sa secte. A d'autres, (par contre), de ne rien raconter, même si on le forçait jusqu'à la mort.

θελναι δίαίταν) et on lui donne une hachette (ἀξινάριον), la ceinture déjà nommée, et un vêtement blanc.

- 138 Après avoir observé sa tempérance pendant cette année, on le fait approcher plus près du régime et il participe à une eau plus propre pour les purifications (καθαροτέρων τῶν πρὸς ἀγνείαν ὑδάτων μεταλαμβάνει); mais il n'est pas reçu aux manifestations de la vie commune (εἰς τὰς συμβιώσεις). Après avoir démontré sa constance, on éprouve encore ses mœurs pendant deux ans et, s'il paraît digne, il est admis dans la masse (εἰς τὸν ὅμιλον ἐγκρίνεται).

- 139 Mais, avant de toucher à la nourriture de la communauté (πρὶν δὲ τῆς κοινῆς ἔσθασθαι τροφῆς), il leur jure des serments terribles: d'abord de vénérer la divinité, ensuite d'observer les droits de l'homme et de ne jamais nuire à quelqu'un, ni sciemment ni par ordre, de haïr toujours les injustes et ceux qui se tiennent aux côtés de ceux qui sont dans leur droit (μισήσειν δ'αἰεὶ τοὺς ἀδίκους καὶ συναγωνεῖσθαι τοῖς δικαίοις —?),

- 140 de garder sa foi envers tous, surtout envers les gouvernants; car, sans l'aide de Dieu (δίχα Θεοῦ περιγενέσθαι) nul ne peut exercer le pouvoir. Et, (il jure aussi), si lui-même est (jamais) appelé à régner, de ne jamais pécher par excès de pouvoir (μηδέποτε ἐξυβρίσειν εἰς τὴν ἐξουσίαν) et de ne pas se parer, d'une façon excessive devant ses subordonnés par des vêtements quelconques ou par des ornements excessifs (πλεῖον κόσμῳ).

- 141 (Il jure encore) de toujours aimer la vérité et de s'opposer aux menteurs, de garder les mains pures de vol et l'âme (pure) de profits iniques; de ne rien cacher à ceux de sa secte et de ne rien dévoiler aux autres à leur sujet, même si on le torturait à mort.

- (142) En plus de ceci, il jure de ne jamais transmettre les dogmes autrement que de la façon dont il les a recus lui-même.

Ceux-ci sont les serments par lesquels sont liés (δεσμεύουσι) ceux qui entrent (dans leur secte) (τοὺς προσερχομένους).

- (143) 24. Si quelqu'un est en un état de péché quelconque (ἐν ἁμαρτήματι τινί), il est exclu de la religion (ἀποβάλλεται τοῦ δόγματος cod.). Le rejeté (ἀποβληθεὶς) va à une mort épouvantable, car il dépérit. Lié par les serments et les habitudes (τοῖς ἔθεσιν), il ne lui est pas possible d'accepter la nourriture des autres; il en advient que le corps dépérit de faim.

- (144) Quand ils sont à l'extrémité, parfois ils pardonnent (ἐλεῶσι cod.) à plusieurs dont ils ont pitié, (jugant que) ceci est suffisant (ὡς ἱκανὴν cod.) d'avoir été conduits par le châtement jusqu'à la mort.

- (145) 9. En matière de jugements, ils sont extrêmement droits et justes. Ils jugent quand ils sont réunis, pas moins de cent, et ce qui a été décrété par eux est immuable. Après Dieu, c'est le législateur qu'ils vénèrent et, si quelqu'un a blasphémé contre ce dernier, il est châtié (κολάζεται).

- (146) Ils enseignent (διδάσκονται) qu'il faut obéir à leurs chefs et à leurs anciens. Pendant que dix de ceux-ci sont en séance, personne ne peut parler si les neuf (autres) ne l'autorisent pas.

- (147) Ils se gardent aussi de cracher au milieu et du côté droit. Quant à l'abstention de travail le sabbat, plus que par tous (les autres), elle est observée par les Juifs (τὸ δὲ τῷ σαββάτῳ ἀπέχεσθαι ἔργου φροντίζουσι, μᾶλλον πάντων,] Ἰουδαίων). Non seulement ils préparent leur nourriture la veille pour ne pas allumer de feu, mais ils ne changent même pas de vêtement (σκευὸς μετατιθέασιν) et ne vont pas non plus au cabinet; *certain même ne dressent pas le lit* (οὐδὲ κλινίδιου[?] χωρίζονται).

- 142 En plus de ceci, il jure de ne jamais transmettre les dogmes autrement que de la façon dont il les a reçus lui-même; de s'abstenir de brigandage, et de conserver les livres de sa secte de la même façon que si c'étaient paroles d'anges (καὶ τὰ τῶν ἀγγέλων ὀνόματα).

Ceux-ci sont donc les serments par lesquels on enchaîne les récipiendaires (τοὺς προσιώντας ἐξασφαλίζονται).

- 143 8. Ceux qui sont pris en train de commettre un délit grave (ἐπ' ἀξιοχρεοῖς ἁμαρτήμασιν ἁλόντας), ils les chassent de l'ordre (ἐκβάλλουσι τοῦ τάγματος). L'expulsé (ἐκκριθεὶς), souvent, périt d'une mort misérable; car lié par les serments et les coutumes, il ne lui est possible d'accepter (μεταλαμβάνειν) aucune nourriture de la part des autres. Broutant l'herbe (ποηφάγων) il s'achève, le corps épuisé de faim.

- 144 C'est pourquoi, ayant pitié de plusieurs (de ces expulsés), ils les reprennent à leur dernier souffle, considérant suffisant pour ceux qui ont choisi le péché (ἱκανὴν ἐπὶ τοῖς ἁμαρτήμασιν), ce supplice imposé jusqu'à la mort.

- 145 9. En matière de jugements, ils sont extrêmement droits et justes et, se réunissant pas moins de cent pour juger, ce qui a été décrété par eux est immuable. Après le nom de Dieu, c'est celui de leur législateur qui est (le plus grandement) vénéré; et, si quelqu'un l'a blasphémé, il est condamné à mort (κολάζεται θανάτῳ).

- 146 Il est bon (chez eux) (ἐν καλῷ) d'écouter les anciens et la majorité; si dix sont réunis en séance, pas un ne dira mot sans la volonté des neuf (autres).

- 147 Ils se gardent de cracher au milieu et du côté droit et de toucher à un travail le septième jour, encore plus extraordinairement que les Juifs en général (ταῖς ἑβδομάσιν ἔργων ἐφάπτεσθαι διαφορώτατα Ἰουδαίων πάντων). Non seulement ils préparent leurs nourritures un jour avant, afin de ne pas allumer de feu ce jour-là, mais ils n'osent même pas déplacer un récipient (οὐδὲ σκευὸς τι μετακινήσαι θαρροῦσιν), ✠ aller au cabinet.

- (148) Les autres jours, quand ils veulent aller au cabinet, ils creusent un trou d'un pied (de profondeur) avec le pic (τῇ σκαλίδι) — il s'agit de la hachette (ἄξιναριον) qui est donnée en premier aux apprentis qui viennent à eux (τοῖς προσιῶσι μαθηταῖς) — et s'accroupissent enveloppés dans leurs manteaux (περικαλύψαντες τὸ ἱμάτιον ἱζάνουσι), disant qu'il ne faut pas offenser les regards (τὰς αὐγὰς).
- (149) Ensuite, ils remettent dans le trou la terre qu'ils en ont retirée et, pour faire ceci, ils choisissent les endroits les plus déserts. Et après ceci, ils se lavent immédiatement pour ne pas ressentir des souffrances du fait de la défécation (ὥς μὴ αἰνύσσης τῆς ἐκκρίσεως cod.).
- (150) 26. Divisés d'après l'année ([κα]τὰ [χρ]όνον) (d'études?), et tous ne pratiquant pas l'ascétisme de la même façon, ils (les Juifs) se séparent en quatre classes.
- D'autres (Juifs), encore plus pieux qu'il n'est nécessaire, vont jusqu'à ne pas prendre de monnaie en mains, disant qu'il n'est pas permis de porter une image, ni de la regarder, ni de la fabriquer. Aussi, aucun de ceux-ci ne pénètre dans une ville ni même ne passe par une porte où des statues ont été érigées, car il leur a été enseigné qu'il est contraire à la Loi de passer sous une image. D'autres encore, s'ils entendent quelqu'un médire de Dieu et de Sa Loi, et si c'est un incirconcis, ils le guettent jusqu'à ce qu'il soit seul en un lieu quelconque et le menacent de mort s'il ne se fait circoncire. Celui qui ne veut pas se laisser convaincre n'est pas épargné, mais égorgé. C'est pourquoi ils ont reçu leur nom de ceux qui les fréquentent: ils sont appelés « zélotes » et, par certains autres « sicaires ». D'autres ne se reconnaissent aucun maître en dehors de Dieu, même si on les torture pour les faire abjurer.*
- Cependant, les (Juifs) suivants, dont les règles sont considérées inférieures, veulent conserver les usages anciens, auxquels il ne faut jamais toucher. Si quelqu'un les touche (ὄν εἰ ψάσαιεν), immédiatement ils se lavent (εὐθέως ἀπολούονται), comme s'ils avaient été touchés par quelqu'un de race étrangère (ὥς τινος ἄλλοφύλου ψάσαντες).*
- 148 Les autres jours, ayant creusé un trou d'un pied de profondeur avec le pic (τῇ σκαλίδι), — il s'agit de la hachette (ἄξιναριον) qui est donnée par eux aux néophytes (τοῖς νεοφύτοις) — et enveloppés de leur manteau (ἱματίον) afin de ne pas souiller les regards de Dieu (ὥς μὴ τὰς αὐγὰς ὑβρίζοιεν τοῦ Θεοῦ), *in illo cacant* (θακεύουσιν εἰς αὐτόν).
- 149 Ensuite, ils rejettent dans la fosse la terre qui en a été retirée. Et, pour faire ceci, ils choisissent les endroits les plus solitaires. *Et, bien qu'il soit naturel de se vider de ses saletés*, ils ont l'usage de se laver (ἀπολούεσθαι) après ceci, comme s'ils s'étaient souillés (καθάπερ μεμιασμένοις).
- 150 10. Ils se divisent en quatre classes, suivant l'année de leur ascétisme (κατὰ χρόνον τῆς ἀσκήσεως);

et tellement les plus récents sont inférieurs aux plus anciens qu'à l'atouchement d'un de ceux-ci (εἰ ψάσαιεν αὐτῶν) celui-là (l'ancien) va se laver complètement (ἐκείνους ἀπολούεσθαι) comme s'il avait eu commerce avec un être de race étrangère (ἄλλοφύλῳ συμφυρέντας).

- (151) La plupart (οἱ πλείστοι) de ceux-ci ont une vie longue, de sorte qu'il y en a qui vivent plus de cent ans. *Ils disent que la cause en est leur très grande piété et, blâmant ceux qui se livrent à l'intempérance, ils sont sobres et chastes* (ἐγκρατιστὰς εἶναι καὶ ἀοργήτους).
- (152) La mort, ils la méprisent et se réjouissent au moment où, avec une bonne conscience, ils doivent trépasser.
Si l'on torture un de ceux-ci, afin qu'il maudisse la Loi ou qu'il mange des offrandes aux idoles,
- (153) en ayant l'air de ne pas souffrir (οὐ π[ον]ήσει), attendant patiemment la mort et subissant le martyre, il ne transgresse pas la conscience (ἵνα τὸ συνειδὸς μὴ παρέλθῃ).
- (154) 27. Chez eux (les Juifs) aussi on parle de la résurrection (ὁ τῆς ἀναστάσεως λόγος). Ils confirment même la résurrection du corps (τὴν σάρκα ἀναστήσεσθαι), qui serait immortel de la même façon que l'âme est immortelle.
- (155) Quand elle en est séparée, elle se trouve alors dans une région au souffle agréable et lumineuse, où elle repose jusqu'au Jugement.
- 151 Ils ont aussi la vie longue, au point que, chez beaucoup, elle dépasse plus de cent ans, à cause de la rigueur de leur régime (διὰ τὴν ἀπλότητα τῆς διαίτης), — à mon avis, — et de la vertu (καὶ τὴν εὐταξίαν).
- 152 Ils méprisent les dangers et triomphent de la douleur par la sagesse; quant à la mort, si elle se présente avec gloire, ils la croient préférable à l'immortalité. La guerre des Romains a prouvé la fermeté de leurs âmes: torturés et courbés, brûlés et brisés, ils ont été passés par tous les instruments de torture afin qu'ils blasphémassent le législateur ou mengeassent quelque chose de contraire à leurs coutumes. (Ils n'ont fait) ni l'un ni l'autre: ils se sont soumis à la souffrance (ὑπέμειναν παθεῖν), mais ils n'ont jamais flatté leurs tourmenteurs ni versé de larmes.
- 153 Souriant au milieu des supplices, et se moquant des bourreaux, ils rendaient l'âme avec joie, *comme si elle devait leur être rendue de nouveau* (ὥς πάλιν κομιτούμενοι).
- 154 11. En effet, chez eux, une croyance est déjà affirmée: que les corps sont périssables et que leur matière ne forme pas un tout (φθαρτὰ μὲν εἶναι τὰ σώματα καὶ τὴν ὅλην οὐ μόνιμον αὐτῶν); quant aux âmes, elles demeurent toujours immortelles et, (venant) de l'éther le plus subtil, elles se combinent aux corps comme des prisonnières attirées vers le bas par une sorte de maléfice naturel (ὡγγί τινα φυσικῇ).
- 155 Une fois déshabituées des liens de la chair, comme détachées d'un long esclavage, alors, joyeusement, elles se portent vers les hauteurs. Et, croyant les mêmes choses nobles que les fils des Hellènes, ils révèlent que les (âmes) bonnes sont mises en réserve dans un local au delà de l'Océan (τὴν ὑπὲρ ὠκεανὸν διατταν ἀποχεῖσθαι), en un pays qui n'est affligé ni de pluies ni de neiges, ni de chaleurs torrides, mais que rafraîchit toujours le doux zéphyr soufflant de l'Océan. Celles par contre qui ne valent rien (ταῖς δὲ φαύλαις) sont reléguées au plus profond abîme de l'obscurité et du froid, chargées de peines éternelles.
- (156) Cette région, les Hellènes, à ce 156 Il me semble que, dans le même

qu'on dit, l'avaient nommée « Îles Fortunées ». Mais d'autres de leurs dogmes aussi se rapprochent beaucoup de ceux des Hellènes; ils ont beaucoup de croyances en commun avec eux.

Il y a aussi chez eux (les Juifs) une pratique au sujet de la Divinité (une liturgie?) (ἄσκησις περὶ τὸ Θεῖον) plus ancienne que celle de tous les peuples, comme le démontrent hardiment tous ceux qui parlent de Dieu et de Sa création de ce qui existe. Ce n'est pas ailleurs que les origines sont racontées (disent-ils), mais dans les livres de la Loi des Juifs. Mais naturellement, il y a ce qu'ils ont reçu de Pythagore et des stoïciens par les élèves égyptiens de ceux-ci.

- (157) Ils (les Juifs) racontent aussi qu'il y aura un Jugement et un incendie final de tout (τοῦ παντός ἐκπύρωσιν) et que les injustes seront tourmentés éternellement:

- (159) il y a des gens exercés parmi eux qui le prophétisent et prédisent ce qui arrivera (ἀσχεῖται δὲ ἐν αὐτοῖς τὸ προφητεύειν καὶ προλέγειν τὰ ἐσόμενα).

- (160) 28. « Il y a aussi un autre ordre d'Esséniens, qui pratiquent leurs mœurs et leur genre de vie (τοῖς « μὲν αὐτοῖς ἦθεσι καὶ διαίτη χοῶμε-
« νοι), mais se différencient d'eux « pour ce qui est de la copulation « (ἐνὶ δὲ τούτων ἐδιαλλάττουσι τῷ γα-
« μεῖν), disant qu'ils commettent un « crime ceux qui se retiennent du « mariage (τοὺς ἀποποιήσαντας γά-
« μου). Une telle chose est faite pour « la suppression de la vie et il ne faut « pas retrancher la succession fi-

esprit, les Hellènes attribuent à leurs vaillants, nommés par ceux-ci héros ou demi-dieux, les Îles Fortunées; et aux âmes des méchants, (ils assignent) une région de l'impiété semblable à l'Hadès où, d'après la fable qu'ils (les Hellènes) racontent, certains Sisyphe, Tantale, Ixion et Tityas sont punis: d'abord, il y a (chez les Esséniens) l'incorruptibilité des âmes, ensuite l'exhortation à la vertu et la dissuasion du vice.

- 157 Il se produit ainsi, chez les bons, après une vie parfaite, l'espoir d'une récompense après la mort; et les méchants, — il faut le croire, — sont empêchés de se livrer à leurs instincts: car, même s'ils ont commis une (simple) erreur de leur vivant (εἰ καὶ λάθοιεν ἐν τῷ ζῆν), après la dissolution (du corps) ils subiront le châtement éternellement.

- 158 Ceux-ci sont donc les enseignements théologiques des Esséniens sur l'âme, appât irrésistible pour ceux qui ont une fois goûté à leur sagesse et s'y attachent (ἀφυκτον δέλεαρ τοῖς ἀπαξ γευσσαμένοις τῆς σοφίας αὐτῶν [ἐγ]καθιέντες).

- 159 12. Il y en a même parmi eux qui se font fort de connaître d'avance les choses à venir (τὰ μέλλοντα προγινώσκειν ὑπισχοῦνται), ayant été dressés depuis l'enfance (ἐμπαίδουτριβοῦμενοι) par les livres saints et divers (écrits) purs, et par les maximes des prophètes (καὶ προφητῶν ἀποφθέγματα). Rarement, sinon jamais, ils se trompent dans ce qu'ils annoncent.

- 160 13. Il existe aussi un autre ordre d'Esséniens, qui pensent de même que les autres (ὁμοφροῦν) sur le genre de vie et les mœurs et les lois, mais s'en séparent pour ce qui est de l'opinion sur le mariage (τῇ κατὰ γάμον δόξῃ). Car vraiment, ils retranchent la partie la plus importante de la vie, la descendance, ceux qui ne copulent pas (τοὺς μὴ γαμοῦντας). Il arriverait même, si tous pensaient ainsi, que très vite le genre humain disparaîtrait.

- « liale; car si tous pensaient ainsi, « finalement toute l'espèce humaine « serait retranchée.
- (161) « Ils essaient pendant trois ans « les fiancées, jusqu'à ce que se ré- « pètent trois fois les purifications « (ἐπὶ τρεῖς καθαρῶσιν), comme « preuve (soit) qu'elles sont capa- « bles de procréer, (soit) que celles- « ci sont stériles (εἰς [πείρα] τοῦ « δύνασθαι τέκτειν οὕτως ἄγονται).¹⁹ « Ils n'ont pas de rapports avec les « femmes enceintes, prouvant par « ceci qu'ils ne copulent pas pour le « plaisir, mais pour la nécessité « d'avoir des enfants. De même « qu'eux, les femmes aussi se lavent « complètement, mais celles-ci sont « couvertes d'une chemise de lin « (ἐπένδυμα ἐνδύμενοι λινούν), à la « façon dont les hommes (se cou- « vrent) d'une ceinture (ὁν τρόπον « οἱ ἄνδρες τὰ περιζώματα). Voilà « donc au sujet des Esséniens ».
- (162) D'autres, eux aussi des ascètes du peuple Juif, tant par leur race que par leurs lois, sont ceux qu'on nomme « les Pharisiens ». *Ils forment la majorité en tous lieux. En général, on les appelle « les Juifs » mais à cause de leurs propres doctrines qu'ils enseignent, on les surnomme du surnom d'« opportunistes » (καιρίους cod.). Ce sont eux qui conservent l'ancienne tradition, étudiant sans cesse, avec discernement, ce qui, d'après la Loi, est pur ou impur. Ayant ainsi interprété les termes de la Loi, ils procèdent à la promotion de maîtres en la matière. — Ce sont eux qui parlent du destin:*
- (163) certaines choses sont en notre pouvoir, d'autres sont en celui du destin; de même que certaines choses dépendent de nous, d'autres dépendent du destin. (Mais) Dieu est la cause de tout et rien ne se fait ni n'arrive sans Sa volonté. Ceux-ci aussi confirment la résurrection de la chair, et l'immortalité de l'âme, et le Jugement futur, et l'incendie final (ἐκπύρωσιν); (ils disent) que les justes seront incorruptibles (ἀφθάρτους) et que les iniques, par contre, seront damnés au feu inextinguible. — Voilà donc ce que sont les Pharisiens.
- 161 Ils essaient donc pendant trois ans les fiancées; après trois purifications (ἐπειδὴν τρεῖς καθαρῶσιν) comme preuve de leur capacité de procréer, elles sont épousées (? οὕτως ἄγονται). Et ils n'ont pas de rapports avec les femmes enceintes, prouvant qu'ils ne copulent pas pour le plaisir mais à cause de la nécessité d'avoir des enfants. Aux bains (λουτρά δὲ), les femmes sont enveloppées de vêtements (ἀμπεχομέναις ἐνδύματα), de la même façon que les hommes (sont ceints) d'une ceinture (καθάπερ τοῖς ἀνδράσιν ἐν περιζώματι). Telles sont donc les coutumes de cette classe.
- 162 14. Des deux sectes précédentes, les Pharisiens sont ceux qui se croient (δοκοῦντες) les interprètes exacts des lois et qui sont les auteurs (? cod. ἀπάγοντες emend. Hudson: ἐπάγοντες) de la première hérésie, en rattachant tout au destin et à Dieu.
- 163 Mais le fait d'agir suivant la justice ou non repose, pour la majeure partie, sur les hommes, chacun devant aussi aider le destin (βοηθεῖν δὲ εἰς ἕκαστον καὶ τὴν εἰμαρμένην). Les âmes de tous sont impérissables, mais seules celles des bons passent en un autre corps (μεταβαίνειν δὲ εἰς ἕτερον σῶμα). Celles des mauvais sont punies par un éternel châ- timent.

¹⁹ On attendrait ἢ ἄγονοι (au lieu de οὕτως ἄγονται).

- (164) 29. Les Çadduqites réfutent le destin, confirment que rien de mal ne se fait ni ne s'observe (spontanément) (τὸ μηδὲν τι κακὸν δρᾶν ἢ ἐφορᾶν ὁμολογοῦσιν)
- (165) et qu'il est dans le pouvoir humain de choisir entre le bien et le mal. Non seulement ils nient la résurrection de la chair, mais aussi ils pensent que l'âme ne survit pas (καὶ ψυχὴν μὴ διαμένειν νομίζουσι): *il n'y a rien que la vie (présente) et c'est à cause d'elle que l'homme existe. Il est possible de compléter (ce qu'ils pensent) au sujet de la résurrection: qu'en ensevelissant les cadavres sous terre, c'est la fin des créatures. Après la mort, il ne faut espérer rien de mauvais ou de bon; c'est la dissolution aussi bien de l'âme que du corps et en rien l'homme ne se différencie des autres animaux. Si donc un homme, de son vivant, a commis le mal et fait l'expiation, il a gagné d'échapper au châtement humain; si par contre il acquiert des biens et vante la richesse, c'est autant de gagné pour lui: Dieu ne s'occupe pas de chacun.*
- (166) Et autant les Pharisiens sont altruistes (φιλάλληλοι), autant les Çadduqites sont égoïstes (φιλαυτοί). *Cette hérésie est particulièrement pratiquée par les Samaritains. Ceux-ci observent les principes de la Loi, disant que vivre ainsi c'est mener une vie de bien, et qu'il faut laisser après soi des enfants sur terre.*
- Ils ne font pas attention aux Prophètes ni aux autres sortes de savaux; en dehors de la Loi de Moïse, ils n'interprètent rien. Voilà ce que sont ceux qui adhèrent à la secte des Çadduqites.*
- 164 Les Çadduqites par contre, la deuxième secte, suppriment absolument le destin et placent Dieu en dehors de l'action ou de la contemplation de n'importe quel mal (τὸν θεὸν ἔξω τοῦ δρᾶν τι κακὸν ἢ ἐφορᾶν τίθενται).
- 165 Ils disent donc qu'il s'agit pour l'homme de choisir le bien ou le mal et que, suivant la décision de chacun, il se dirige d'un côté ou de l'autre. Ils nient la persistance (τὴν διαμονήν) de l'âme et les châtements et récompenses à la façon de l'Hadès (τὰς καθ' ἁδου τιμωρίας καὶ τιμὰς).
- 166 Et, autant les Pharisiens sont altruistes et s'exercent à la bonne entente de la communauté (τὴν εἰς τὸ κοινὸν ὁμόνοιαν ἀσχοῦντες), autant les Çadduqites sont de mœurs très sauvages (τὸ ἥθος ἀγχιώτερον) entre eux et, dans leurs rapports avec les leurs, aussi rudes qu'ils le sont envers les autres.

Voilà ce que j'avais à dire au sujet des philosophies qu'on enseigne chez les Juifs.

COMMENTAIRE.

A première vue, on constate la grande différence entre les deux textes qui ont été rapprochés ici. Contrairement à l'opinion courante, suivant laquelle « les pages consacrées aux Esséniens par l'auteur des *Philosophumena* ne paraissent être autre chose qu'une transcription pure et simple des renseignements fournis par Josèphe » (DACL, art. *Cénobitisme*, col. 3057, n. 5), on observe que ceci n'est nullement le cas. L'auteur des *Philosophumena* avait à combattre ce qu'il appelait l'hérésie des Juifs: il a donc décrit les mœurs et coutumes des Juifs de son temps, leurs croyances et les

diverses sectes du judaïsme à travers les âges. S'il a nommé les Esséniens en deux passages de son chapitre, il est clair que tout ce qu'ils nous dit ailleurs se réfère aux Juifs en général ou à d'autres sectes du judaïsme.

Le chapitre intercalé dans la *Guerre des Juifs* de Flavius Josèphe, par contre, traite uniquement des Esséniens (sauf dans le dernier paragraphe 14). On pourra facilement se rendre compte que ce texte est une copie démarquée du chapitre correspondant des *Philosophumena*, l'interpolateur de la *Guerre des Juifs* ayant volontairement déformé la pensée d'Hippolyte. Il n'a pas parlé des Juifs en général, mais a attribué tous leurs « travers » à ces Esséniens dont il avait entendu parler et qui « passaient pour être » les Juifs les plus vertueux. Souvent, il s'est servi du même vocabulaire que l'auteur des *Philosophumena*, se contentant de jouer sur les mots qui peuvent être pris à double sens; mais plus souvent encore il a changé un mot, un préfixe, suffisants pour altérer le sens initial du texte.

Des deux textes qui sont rapprochés ici, il est facile de reconnaître lequel est le plus ancien: c'est incontestablement celui des *Philosophumena*. Parfaitement documenté sur les Juifs, Hippolyte a rapporté une quantité de renseignements exacts, pour lesquels nous avons de nombreux recoupements et qui tous peuvent être confirmés. L'interpolateur de la *Guerre des Juifs*, par contre, montre trop clairement son absolue ignorance du milieu juif pour que l'on puisse supposer que son chapitre ait été à la base du traité sur les Juifs des *Philosophumena*.

- A. 119. L'exposé d'Hippolyte commence par la constatation que les Juifs ont été autrefois un peuple. S'ils ont perdu leur indépendance, c'est parce qu'ils se sont écartés des commandements de Dieu, qu'ils se sont donnés d'autres maîtres que Moïse, qu'ils se sont divisés en sectes ayant chacune sa propre doctrine. Ces divisions ne sont pas récentes; aussi Hippolyte se propose-t-il de mêler des souvenirs historiques aux constatations qu'il a pu faire lui-même, « pour la facilité de ceux qui sont avides d'apprendre ». C'est peut-être la suggestion du nombre 3 qui lui fait dire qu'on distingue chez les Juifs trois catégories; en fait, il en citera un bien plus grand nombre et, pour commencer, il nous parlera des plus vertueux, des « Esséniens ».
- B. De tout ce long paragraphe, l'interpolateur de Josèphe n'a retenu que quelques éléments pour dire que les Esséniens, « quoique de race juive », sont plus altruistes que les autres.
- A. 120. La première « secte » dont Hippolyte fait mention est celle des Esséniens. A lire les quelques lignes qu'il leur consacre (120—121), on a l'impression très nette qu'Hippolyte a cherché à savoir ce que pouvaient être ces « Esséniens » dont on parlait, mais que personne n'avait jamais vus. Il a dû se renseigner auprès de ses informateurs juifs et, finalement, il a probablement vu dans le terme « Es-

sénien » une forme corrompue de l'hébreu *hazan* « surveillant d'une synagogue, chargé parfois de l'instruction des enfants ».

Comme cela se pratique encore de nos jours, les *hazanim* des petites communautés remplacent les maîtres d'école. Ils enseignent aux enfants l'hébreu et leur apprennent à lire. Le *hazan* était chargé de désigner les passages du Pentateuque que les enfants devaient lire à la synagogue (*Shab.* 11 a).

Phonétiquement, le rapprochement entre *hazan* et « Essénien » peut très bien se justifier.

Le *hazan*, qui devait entre autres veiller à l'ordre dans la synagogue, pouvait passer pour un homme vertueux; généralement, il était lui-même pauvre, mais devait procéder à la distribution équitable des aumônes aux autres pauvres de la communauté. Vue sous cet angle, l'observation d'Hippolyte que les *hazanim* mènent une vie vertueuse, sont altruistes et sobres, est parfaitement juste. Il est exact également que les *hazanim* interdisaient à leurs jeunes élèves « toute œuvre de concupiscence » et tout langage obscène: ils devaient veiller à ce que, dans les synagogues, les femmes soient confinées au gynécée.

Le terme ἐπιθυμία doit être pris ici dans son sens original; nous l'avons traduit par « concupiscence ». C'est dans la même acception que nous le retrouverons sous la plume de l'interpolateur de l'autobiographie de Flavius Josèphe (v. inf.).

- B. L'interpolateur de Josèphe a habilement joué sur les mots; sous sa plume les Esséniens sont devenus des anormaux pour qui tous les plaisirs sont des vices, le mariage même un objet de mépris. En modifiant un préfixe, il a fait des Esséniens des voleurs d'enfants qui s'arrogent le droit d'imprimer leurs propres mœurs à leurs jeunes victimes.
- A. 121. Dans l'exposé d'Hippolyte, le grec γαυέω doit être souvent pris pour l'équivalent de l'hébr. *znh*; c'est dans ce sens qu'il faut comprendre l'interdiction faite aux enfants d'avoir commerce avec les femmes. Naturellement, les *hazanim* devaient prêcher d'exemple; cela n'empêchait pas le lecteur, s'il lui arrivait de trouver une situation plus lucrative, de contracter mariage et d'avoir des enfants.
- Si, d'une part, les *hazanim* recommandaient à leurs jeunes élèves de suivre les conseils bienveillants des femmes (âgées) (cf. Prv. 1. 8 et *pass.*), ils les mettaient en garde contre certaines autres femmes (Prv. 31. 3 et *pass.*) et leur recommandaient de ne jamais trop se confier à elles (cf. *Aboth* 1, 5 et v. aussi *Test.* Ruben 3, 10; 4, 1 sq.; *Test. Juda* 17, 1; 18, 2).
- B. La phrase correspondante de l'interpolateur de Josèphe traduit les sentiments de certains païens à l'égard des femmes juives que l'on considérait comme faciles et dépravées.
- A. 122. Après cette explication des *hazanim*, en qui Hippolyte a cru voir les « Esséniens », l'auteur des *Philosophumena* revient aux Juifs en général; il s'étendra plus longuement sur ceux de la diaspora et

leurs communautés telles qu'elles existaient de son temps. Il relève leur pauvreté, en dépit de laquelle ils sont tenus de faire certains apports à la caisse de secours, de manière à ce que personne ne soit dans le besoin.

Il est clair que, ni dans cet alinéa ni dans les suivants, il n'est plus question de ceux qu'Hippolyte a appelés des « Esséniens ». La « secte » (par l'excellence), ἡ ἀρεσις, c'est le judaïsme en entier.

L'obligation de vendre les biens réels et d'en remettre la contre-valeur au chef de la communauté ne doit, probablement, pas être prise à la lettre. Les écoles rabbiniques, dont l'activité s'est maintenue après la destruction de l'Etat Juif, exigeaient de leurs élèves un apport substantiel à la caisse de secours (*Meg.* 27b); d'après le « Manuel de Discipline », les associations qadduqites auraient exigé de leurs adeptes l'apport de « toutes leurs connaissances et leurs forces et leurs richesses » (*Deux mss.*, 34); les membres des écoles rabbiniques devaient faire abandon de « leurs richesses et leurs gains » (id. p. 42).²⁰

Les premières communautés judéo-chrétiennes semblent aussi avoir exigé un pareil sacrifice de leurs adeptes (Ac. 2.43 sq., 4.32—37; 5.1—11); mais, dans la pratique, les dons n'allaient certainement pas si loin (cf. Ac. 5.4).

- B. Si l'on excepte les phrases dues à un deuxième interpolateur (l'amplificateur) et qui ne figurent pas dans la version slave, ce même alinéa est présenté sous un angle totalement différent par l'interpolateur de Josèphe. Les « Esséniens » se complaisent dans la misère; un changement dans le vocabulaire transforme le « don » à la communauté en une « confiscation » des biens au profit de l'ordre. Le but n'en est pas la charité, mais la constitution d'un vaste patrimoine unique.
- A. 123. Les phrases qui suivent dans les *Philosophumena* semblent légèrement corrompues par la faute des copistes, mais leur sens n'est pas trop difficile à rétablir, si l'on tient compte des prescriptions juives:

Le Talmud rapporte un dicton plaisant afin d'expliquer pourquoi il est licite pour les femmes d'user de parfums et d'onguents et pourquoi cela est interdit aux hommes. C'est, dit-on, parce qu'Adam fut créé de la terre et qu'en aucun cas la terre ne peut dégager une mauvaise odeur; Eve, par contre, fut créée d'une côte.

Cependant, des prescriptions plus récentes ont autorisé l'usage de baumes cosmétiques pour les hommes, notamment le sabbat (*Tosef. Shabb.* IV); les jours de jeûne par contre il était interdit d'employer toute sorte de pommade ou de parfum (*Yom.* 73 b; 76 b; *Shabb.* 86 a). Seul un malade enduit d'une pommade médicinale avait le droit de garder son onguent (*j. Taan.* 64 c).

Il est probable que, du temps d'Hippolyte, les Juifs appliquaient à la lettre les dispositions bibliques sur la lèpre et l'eczéma (Lev. 13; 14); le terme μολυσμὸν doit être pris dans le sens de « contagieux » (μολυσμένος); la suite de la phrase, également corrompue, doit vraisemblablement faire allusion aux baumes appliqués par les prêtres. Dans la phrase suivante, l'expression λευχειμονοῦσι, est certainement

²⁰ Pour les communautés juives de la diaspora, v. DACL. art. *Judaïsme*, col. 131—145.

corrompue; on s'attendrait à trouver un vocable composé de λειχήν, λιχὴν « impétigo » et de μόνωσις « isolement, mise en quarantaine ». Il est probable que les Juifs de la diaspora étaient très attentifs à ne pas laisser circuler dans les rues un de leurs atteints d'un eczéma. On commençait alors à accuser les Juifs de propager la lèpre (V. les accusations portées par Manéthon et Lysimaque dans *Contre-Apiion* I, 26; I, 34), accusation qui a été souvent reprise au Moyen Age.

- B. Ici encore, il faut écarter du texte de la *Guerre des Juifs* les phrases qu'on doit imputer à l'amplificateur et qui ne figurent pas dans la version slave. Dans ce qui revient incontestablement à l'interpolateur, on relève que les « Esséniens » considèrent les baumes « comme une souillure »; ce n'est pas la seule occasion où il soulignera que les « Esséniens » ont des vues spéciales sur la propreté et l'hygiène. En accentuant encore la corruption du vocable λευχειμονοῦσι dans les *Philosophumena*, il laisse croire que les « Esséniens » étaient toujours vêtus de blanc (λευχειμονεῖν); l'amplificateur a essayé de combiner cette affirmation avec la précédente (v. inf.).

Les phrases suivantes n'ont pas été reprises en entier par le traducteur russe, mais c'est bien au premier interpolateur qu'il faut les attribuer. Bien que leur sens précis soit assez difficile à établir, on croit comprendre que, dans l'esprit de l'interpolateur de Josèphe, les « Esséniens » élisaient des administrateurs qui avaient pour mission de gérer les biens de la communauté, destinés à rester indivis. On trouvera, du reste, plusieurs allusions à ceci: les administrateurs sont même parfois appelés des « tuteurs, curateurs » (κηδεμῶν 125). Dans sa version, ces « administrateurs » devaient assigner un travail à chaque membre de la communauté, sans faire de distinctions d'âge ou de condition. Ces services étaient en fait des obligations (χρεῖν), un travail ininterrompu (συντόνως 129) auquel l'« Essénien » devait se soumettre sans protester.

- A. 124. Parlant toujours des Juifs de la diaspora, Hippolyte mentionne leur philoxénie. N'ayant pas de patrie, beaucoup de Juifs vivent dans d'autres pays en qualité d'aubains; malgré leur pauvreté, ils sont toujours prêts à accueillir les coreligionnaires de passage, à les guider et à leur offrir l'hospitalité.
- B. L'interpolateur de Josèphe s'est contenté de changer quelques mots de son modèle: à l'étranger de passage, « tout lui est étalé (πάντ ἀναπέπταται) comme si c'était à lui »; (Hippolyte avait écrit simplement que ses coreligionnaires « le guident » ἡγοῦνται). On peut aussi relever plus loin la différence entre συνήθεις (dans Hippolyte) et συνθηεστάτους (dans la *Guerre des Juifs*).

A Rome, on reprochait souvent aux Juifs leur grande solidarité envers leurs coreligionnaires et leur indifférence envers les païens. Ainsi, Juvénal (*Satire* XIV, 96—106) disait: ... ils se gardent de montrer le chemin à ceux qui ont un autre

culte, ne guidant dans la recherche d'une source que les seuls circoncis. Tacite (Hist. V, 5) disait: Entre eux, fidélité têtue, pitié toujours prête; contre le reste des hommes, haine et hostilité.

A. 125. Les Juifs, dans la version d'Hippolyte, erraient autour de leur pays natal, cherchant un coin où ils pourraient s'établir pour y vivre en étrangers. Dans leur pérégrination, ils n'emportaient qu'une arme pour défendre leur seul bien, la vie; mais dans chaque ville, un *προεστώς* était chargé de recueillir des aumônes pour les étrangers et de leur assurer pour un certain temps l'habillement et la nourriture.

B. Pour l'interpolateur de Josèphe, les « Esséniens » qui partent en voyage (*τὰς ἀποδημίας*), armés par crainte d'être dévalisés par les brigands, ne se chargent pas d'un bagage inutile. Dans chaque ville, le « tuteur » ou « curateur » (*κηδεμὼν*) de l'ordre tient à leur disposition des réserves de vêtements et de vivres qu'il a amassées à leur intention.

A. 126. Malgré leur pauvreté, la mise des Juifs reste correcte (*κόσμιον*) et leurs attitudes sont décentes. Ils ne possèdent que ce qu'ils portent sur eux; quand leurs vêtements ou leurs chaussures sont usés, ils essaient de s'en procurer d'autres.

B. Le changement dans le vocabulaire permet à l'interpolateur de Josèphe d'exprimer ici toute autre chose: Le terme *καταστολή*, vu le contexte, doit être pris ici dans le sens de « timidité »; en transformant *σχῆμα* en *σχῆμα σώματος*, il fait allusion à la maigreur des « Esséniens » qu'il comparera à des enfants aux mines de chiens battus.

Dans la phrase suivante, nous ne trouvons aucune mention de la pauvreté des Juifs; on a l'impression que c'est par goût que les « Esséniens » ne changent (*ἀμείβουσι*) de vêtements ou de chaussures que quand ceux qu'ils portent sont complètement déchirés de partout ou usés par le temps.

Juvénal (*Satire III*, 147—153) se plaignait de ce que les Grecs, maîtres à Rome, raillaient la pauvreté et une mise négligée: *Tous ici ne trouvent-ils pas matière et prétexte à railler, dès qu'une lucerna est sale et déchirée, une toge un peu défraîchie, dès que baille le cuir d'un soulier éculé, ou que de multiples cicatrices y laissent voir le gros fil avec lequel les déchirures viennent d'être recousues? — Ce qui est le plus dur dans la lugubre pauvreté, c'est qu'elle rend les gens ridicules.*

A. 127. Dans une phrase, Hippolyte exprime son étonnement de voir les Juifs subsister malgré leur grande pauvreté: ne possédant rien, ils ne peuvent ni acheter ni vendre et sont au moins certains ainsi de ne pas se ruiner. Du reste, l'esprit de solidarité, qui existe chez eux, fait que celui qui a du superflu donne à celui qui manque du nécessaire et l'autre l'accepte (*λαμβάνει*) sans fausse honte.

B. L'interpolateur de Josèphe a commencé par changer quelques termes: ce qu'on offre au pauvre est « enlevé » (*ἀντιχομίζεται*). Il a développé sa pensée en ajoutant « sans contrevaleur, sans gêne ni aucune

obligation de réciprocité ». Ainsi, la charité faite à un « Essénien » ne rapporte que l'ingratitude.

- A. 128. Dans ce paragraphe (21), Hippolyte expose la vie quotidienne de ces Juifs qui vivaient dans la diaspora. Pour commencer, le matin personne n'ose prononcer un mot avant d'avoir récité la prière matinale et le *Shéma*, et cela sans avoir à se mettre en rang ni y être contraint d'aucune façon (ἀτάκτως).

Il existe un grand nombre de prescriptions rabbiniques sur la façon de réciter la prière matinale et particulièrement le *Shéma* (Dt. 6.4—8) (v. *Deux mss.*, 89). Entre la prière du soir et celle du matin aucune parole ne doit être prononcée (j. *Ber.* 1, 1; *Pes.* 1).

- B. L'interpolateur de Josèphe a complètement transformé le sens de cette phrase en disant que la façon des « Esséniens » de vénérer la divinité (τὸ θεῖον) est « particulière ». Pour lui, à la prière matinale, « certains εὐχαῖς traditionnels », étaient adressés au soleil, comme si on lui demandait de poindre (!).

- A. 129. Hippolyte raconte qu'après la prière matinale, chaque Juif va à son travail et « fait ce qu'il veut »; mais à l'heure de midi, il se « repose » pour se rendre au bain rituel avec ses coreligionnaires. Il souligne que les hommes ne se baignent pas nus (comme les Hellènes), mais portent des pagens de lin (cf. Jubil. 3, 31). Après cette purification, ils se réunissent dans « une maison » qui, pour conserver la pureté rituelle, est fermée à ceux d'une autre foi. C'est là qu'ils prennent leur repas en commun.

Les pagens dont les Juifs devaient se ceindre pour aller aux ablutions portaient en hébr. le nom de *klym h'wlyryn* (*Kilim ha'oléarin*). Ils étaient en toile cirée ou huilée (*Shabb.* 114 a) de couleur blanche; pour les femmes, on employait une étoffe similaire de couleur rouge dont on faisait des capes de bain; il en sera question plus loin.

- B. Reprenant son idée première (123), l'interpolateur de Josèphe veut que les « Esséniens » aient été envoyés par les préposés pour abattre leur tâche et qu'ils aient été tenus de travailler d'une façon ininterrompue (συντόνως) jusqu'à l'heure du repas. Sous sa plume, les « ceintures » de lin deviennent des « couvertures »; après une telle purification (!) les « Esséniens » peuvent se considérer « propres » et aller au réfectoire « comme si c'était quelque temple sacré (!) ».

- A. 130. L'ordonnance du repas des Juifs est très correctement rapportée par Hippolyte: on devait s'asseoir à table « suivant le rang » et en silence; celui qui présidait offrait à chacun un morceau de pain. Hippolyte rapporte encore que le repas comportait un seul plat, mais il y avait pour chacun une part suffisante.

- B. L'interpolateur de Josèphe a vu, chez les « Esséniens », le repas ordonné d'une manière toute fantaisiste: un boulanger était censé

remettre à chaque convive un pain individuel et un cuisinier devait apporter à chacun un plat d'un seul et même mets.

Il existe de nombreuses prescriptions juives sur la façon de se comporter à table. Bien qu'en principe on dût s'asseoir à table, en laissant la préséance aux plus âgés (*B. Bath.* 120 a), on laissait les premières places aux personnes les plus considérables (cf. *Lc.* 14.8—10).

Il était d'usage, chez les Juifs, d'avoir un seul pain pour tous les convives. Le samedi seulement, pour honorer le sabbat, il était prescrit de présenter deux pains à table (*Shabb.* 117 b). Toujours, celui qui avait prononcé la bénédiction devait « rompre le pain » et en donner une part à chacun après que tous les commensaux eussent dit « Amen » (*Ber.* 46 a; 47 a; *Hul.* 7 b; cf. aussi *Mc.* 14.22 ἄρτον εὐλογήσας ἐκλασεν καὶ ἔδωκεν αὐτοῖς; *Mt.* 26.26; *Lc.* 23.19). — V. *Deux mss.* p. 78—79.

Quant au mets, le plat était mis au milieu de la table et chacun y puisait à tour de rôle, comme cela se pratique encore en Orient.

- A. 131. Hippolyte rapporte très justement que le repas des Juifs ne devait commencer qu'après que le prêtre (ou à son défaut le maître de maison) eût dit la bénédiction du début (ἐπεύξεται εὐλογῶν); après le repas, on disait les bénédictions de la fin et à certaines occasions, on terminait par une glorification de Dieu (ὑμνοῦσι τὸν Θεόν). Ainsi, au temps de la Pâque, on terminait par le chant du *Hallel*.

Avant de se mettre à table, les convives devaient laisser dans l'anti-chambre leurs manteaux de travail et revêtir le *talet*h de lin; cette écharpe était considérée comme sacrée et, après le repas, elle était déposée dans le vestibule où chacun reprenait son manteau de travail pour retourner à ses occupations.

Le port du *talet*h aux repas, sans être obligatoire comme à la prière du matin et à la synagogue, était recommandé, notamment pendant que l'on prononçait les bénédictions (*Ber.* 51a) et au repas de Pâque. En principe, le *talet*h doit être en lin, mais de nos jours on en fait aussi en laine et en soie. C'est une écharpe munie de franges; à cause des noeuds aux quatre coins, appelés *šišith* (*Nu.* 15.38 sq.), cette écharpe est considérée comme un vêtement sacré. On ne peut la porter pour aller à son travail.

- B. Il est difficile de saisir toutes les nuances que l'interpolateur de Josèphe a voulu mettre dans ce passage; la forme verbale προκατεύχεται, avec ses deux préfixes, est difficile à comprendre. Il a insisté sur le côté « criminel » de toucher au repas avant la bénédiction et sur l'importance de la bénédiction finale.

C'est encore par des nuances de syntaxe, des variations subtiles dans les préfixes (καταθέμενοι au lieu de ἀποθέμενοι) qu'il modifie la narration du dépôt des *talet*h, mais il ne mentionne ni le vestibule où ces écharpes étaient déposées, ni le fait que les convives reprennent leurs vêtements de travail.

- A. 132—133. Après avoir parlé de la sobriété des Juifs, Hippolyte relève encore qu'ils ne sont pas bruyants et ne se mêlent pas des querelles des autres. Une réunion de Juifs peut paraître mystérieuse

à quelqu'un de l'extérieur, à cause du bon ordre qui y règne et de la façon policée qu'ils ont de se céder la parole à tour de rôle.

- B. L'interpolateur de Josèphe a simplement omis de mentionner « les autres turbulents » auxquels les Juifs ne mêlent pas leurs voix. Pour lui la raison de leur silence n'est nullement mystérieuse: si les « Esséniens » n'élèvent pas leurs voix, c'est uniquement parce que la nourriture et la boisson leur sont tellement mesurées, qu'ils ont « juste assez pour se rassasier » (μέχρι κόρου).

- A. 134. Le chef de la communauté juive, chargé de recueillir des vêtements et des provisions pour les émigrés (125), avait un grand pouvoir dans les communautés de la diaspora. Hippolyte rapporte que ce qu'il avait décidé avait force de loi et que nul ne pouvait se soustraire au devoir de charité qui lui était imposé par le προσετώς.

- B. Ici encore, l'interpolateur de Josèphe a complètement changé le sens de cette phrase. Les « surveillants » assignent aux Esséniens leur tâche quotidienne (123, 129), en dehors de laquelle il leur est interdit de faire quoi que ce soit.

Toutefois, on ne leur interdit pas d'avoir pitié et d'aller au secours de « ceux qui sont dignes »; mais il leur est interdit de donner quoi que ce soit à leurs parents, sans l'autorisation des administrateurs.

Cette restriction est la suite de l'assertion (120) que les « Esséniens » enlevaient les enfants des autres; l'interpolateur a donc supposé que certaines « distributions » devaient avoir lieu périodiquement, pour empêcher les parents de chercher à reprendre leurs fils.

Il est probable que l'interpolateur de Josèphe a pensé que ces enfants, ravis à leurs parents, auraient bien aimé venir en aide à leurs familles. Il faut cependant noter qu'aucune secte juive ne pouvait interdire l'aide aux parents: c'était le premier devoir de tout Juif et cette prescription (que l'interpolateur ignorait probablement) a été reprise par les premiers judéo-chrétiens (cf. Mc. 7.11—13; I Ti. 5, 4.8).

- A. 135. Parlant maintenant des Juifs en général, Hippolyte rapporte certaines prescriptions talmudiques, comme l'interdiction de garder rancune et de jurer.

Le commandement biblique (Lv. 19.17): *Tu ne haïras point ton frère dans ton cœur*, a été interprété dans le sens qu'il ne fallait pas garder rancune « dans son cœur » mais qu'il était licite de donner libre cours à sa haine (*Sifr. Ked.* 2,4). Au sujet de l'interdiction de jurer, v. *Deux mss.*, 65—66.

- B. Il est difficile de saisir exactement ce que l'interpolateur a voulu dire par la phrase ὁγῆς ταμίαι δίκαιοι. Faut-il comprendre que les « Esséniens » faisaient semblant de céder pour ne pas avoir de discussions? La suite ne contredit pas cette traduction et laisse supposer que l'interpolateur voyait dans le pacifisme des « Esséniens » une forme de lâcheté.

De même ne peut-on comprendre que la répugnance des « Essé-

niens » à croire aux serments était attribuée au fait que, pour eux, tout serment était par essence un parjure?

- A. 136. Hippolyte relève encore le fait que les Juifs se bornent à étudier le Pentateuque (la Loi) et les Prophètes ainsi que d'autres livres ayant trait à leur religion. Il mentionne leur intérêt pour les plantes et les pierres et pour leurs vertus, car, disent-ils, rien n'a été créé en vain (cf. *Prv.* 16.4).
- B. L'interpolateur de Josèphe a souligné l'étrangeté qu'il y a pour les « Esséniens » de se livrer à l'étude des « constitutions des anciens » (il ne mentionne ni la Loi ni les Prophètes). La curiosité naturelle (περιέργεια) est devenue une exploration méthodique (ἀνερεύνησις) des vertus médicinales des pierres et des plantes; l'étude n'a qu'un but utilitaire: la connaissance de ce qui est « profitable » à l'âme et au corps.
- A. 137. Le paragraphe suivant traite d'un tout autre sujet: il est question, dans les *Philosophumena*, de l'admission des Juifs dans les académies rabbiniques et les associations çadduqites. Ceux qui voulaient apprendre la doctrine juive n'étaient pas instruits immédiatement dans les « traditions »: pendant un an, le néophyte n'avait pas le droit d'assister aux réunions des rabbins; il suivait les cours « dans une autre maison », mais recevait la même nourriture que les rabbins. On lui remettait aussi une hachette pour le combat, une ceinture de lin huilé pour les ablutions et un *ḥaleth* pour la prière au temple.

Il est clair qu'il ne s'agit pas ici du prosélytisme juif; il n'est question ni de circoncision, ni de baptême. Les jeunes gens qui demandaient à poursuivre leurs études devaient être de jeunes Juifs âgés de 13 ans, c'est-à-dire ayant atteint l'âge de porter un pagne au bain et un *ḥaleth* à la synagogue. Il est probable qu'on leur confiait aussi une arme, le terme ἀσπίδιον désignant vraisemblablement une « hachette de combat » ἀσπίς (*ascia*).

A quelques menus détails près, les conditions d'admission dans les académies rabbiniques sont les mêmes que celles qu'on trouve rapportées dans le « Manuel de Discipline » (*Deux mss.*, 41—42). Vraisemblablement, les jeunes étudiants étaient logés et nourris par les *Yeshivoth*, comme cela se pratique encore dans certaines communautés.

- B. L'interpolateur de Josèphe, appliquant ces dispositions aux « Esséniens », et bien qu'il ait dit que les membres de cette secte « enlevaient » les enfants des autres à l'âge où ils étaient disposés aux études (120), a maintenu l'idée que le néophyte n'était pas reçu immédiatement. Les changements qu'il a apportés au texte des *Philosophumena* sont faciles à discerner: le postulant est celui qui « manifeste une ferveur pour leur secte »; il n'est pas question de l'enseignement des « traditions » ni de l'enquête préalable. Pendant un an, on le met au courant du régime qu'il devra suivre.

Le terme δίατρα est employé ici dans le sens habituel de « régime alimentaire »; on le trouvera souvent dans d'autres acceptions, notamment chez Hippolyte.

- A. 138. L'auteur des *Philosophumena* expose ensuite la situation du néophyte, après son année d'épreuve: s'il a prouvé sa continence pendant un an, il reçoit des « choses plus pures » mais il est toujours empêché d'approcher de certains δίαίτα et n'a toujours pas le droit de s'asseoir à la table des rabbins. Après deux ans de ce régime, s'il a subi les épreuves de façon satisfaisante, il est soumis au scrutin et peut être admis définitivement à l'accadémie.

Ici, le terme δίαίτα doit être pris dans le sens de « ornements, objets nécessaires pour l'exercice d'un culte » (v. *Diétaires et diaità* dans *Byz. Zeitschr.* 44 [1951], 413—415). Ce terme doit correspondre aux « choses pures des rabbins » dans le « Manuel de Discipline » (*Deux mss.*, 77).

- B. L'interpolateur de Flavius Josèphe qui, certainement, n'a pas compris les expressions employées par Hippolyte, a supposé que l'« Essénien », après son année d'épreuve, recevait « une eau plus propre pour les ablutions ». Après les deux années pendant lesquelles il lui était permis d'« approcher plus près du régime » (?), il était admis dans la « masse » sans aucune autre formalité de scrutin.²¹

- A. 139—140. La cérémonie qu'Hippolyte rapporte dans la suite est empruntée à un rituel d'admission dans une association çadduqite. Le texte suit presque mot à mot celui du serment qu'on lit dans le « Manuel de Discipline » (*Deux mss.*, 34—36). L'éventualité, pour le postulant, de parvenir un jour au sommet du pouvoir, est envisagée: ce rêve était caressé par les Çadduqites du I^{er} s., qui se croyaient appelés à reconstituer le royaume de Juda. Dans la formule du serment, telle qu'elle nous a été rapportée par Hippolyte, le récipiendaire devait s'engager, si ce cas se produisait, à ne pas s'enorgueillir de son pouvoir et à ne pas modifier les lois et institutions habituelles de Juifs.

Le terme νόσμος a plusieurs sens. Le contexte exige ici le sens de « régime, institutions, lois, ordre établi » (cf. *Odyss.* VIII, 492; *Thuc.* IV, 46; et *pass.*).

- B. C'est surtout sur cette dernière phrase que portent les modifications apportées au texte par l'interpolateur de Josèphe. Par une fausse interprétation du mot νόσμος, il a introduit dans le serment des « Esséniens » l'engagement de ne pas se parer devant leurs subordonnés de façon excessive et de ne pas chercher à les éblouir par un habillement luxueux ou par des « ornements » excessifs.

- A. 141—142. La suite du serment, dans la version d'Hippolyte, comporte l'engagement de ne pas transmettre les dogmes à ceux qui n'auraient pas prêté le serment prescrit. Ce paragraphe se termine par les mots: « Ceux-ci sont les serments par lesquels sont « liés » ceux qui entrent dans la secte. »

- B. L'interpolateur de Josèphe a ajouté ici quelques phrases et modifié quelques mots. Notamment, il a introduit dans le serment des

²¹ Pour le prosélytisme juif, v. *DACL*, art. *Judaïsme*, col. 147—148.

« Esséniens » l'engagement de « s'abstenir de brigandage » et de conserver les livres de la secte « comme si c'étaient paroles d'anges » (c'est probablement ainsi qu'il convient de traduire καὶ τὰ τῶν ἀγγέλων ὀνόματα). Il a envisagé l'éventualité pour l'« Essénien » d'être torturé, et a remplacé le mot « lié » par « enchaîné ».

- A. 143. Au paragraphe suivant, les *Philosophumena* nous ramènent aux rabbins de la diaspora qui essayaient de maintenir les traditions en usage en Palestine. Il est question de l'excommunication prononcée contre un Juif qui aurait commis un péché contre la religion: aucun fidèle ne devait lui céder de la nourriture *kasher* et, ne pouvant accepter la nourriture des païens, l'excommunié était pratiquement condamné à mourir de faim.

En fait, l'excommunication était généralement limitée à un an; mais elle pouvait être renouvelée pour une période plus longue, si l'hérétique n'avait pas abjuré ses erreurs.

- B. Dans le passage correspondant de la *Guerre des Juifs*, ce texte est appliqué à l'« Essénien » qui se serait laissé prendre en train de commettre un crime grave. Les termes « exclu de la religion » ont été remplacés par « chassé de l'ordre »; le « rejeté » est devenu « l'expulsé ». L'interpolateur de Josèphe a aussi jugé nécessaire de terminer son texte par l'image très poussée de l'expulsé condamné à « brouter l'herbe » (cf. le *Livre d'Adam slave* 30, 1).

- A. 144. Hippolyte fait état ensuite de la levée de l'excommunication avant la mort du coupable.

En général, l'excommunication était levée dès que le coupable avait abjuré ses erreurs. Les rabbins ne croyaient pas que leur pouvoir dépassait celui de la vie humaine et, pour ne pas priver un mourant du bénéfice de la résurrection, on supposait que tout excommunié avait abjuré son hérésie « une heure avant sa mort » (cf. *Aboth* 2.10).

- B. Cette disposition, appliquée aux « Esséniens » par l'interpolateur de Josèphe, comporte quelques changements dans les termes; mais les nuances assez subtiles sont difficiles à saisir.

- A. 145—146. Les tribunaux rabbiniques qui prononçaient l'excommunication avaient maintenu, dans la diaspora, les traditions du *sanhedrin*. On sait que le *sanhedrin* devait obligatoirement se composer de 71 membres. Hippolyte rapporte que les rabbins qui se réunissaient pour prononcer un jugement étaient tellement nombreux qu'on pouvait évaluer leur nombre à une centaine.

Il mentionne ensuite que le nom de Moïse était vénéré presque à l'égal de celui de Dieu (v. *Deux mss.*, 65—66), et que celui qui l'avait blasphémé était condamné (excommunié). Hippolyte rapporte encore que les rabbins respectent les « vieillards » (id., 75) et qu'une réunion rabbinique devait comporter au moins dix membres (id., 78).

- B. L'interpolateur de Josèphe n'a que peu modifié ce texte. Il a spé-

cifié que l'« Essénien » accusé d'avoir blasphémé le nom de Moïse était condamné « à mort », et qu'il était recommandé de suivre « la majorité ».

- A. 147. Hippolyte rapporte ensuite quelques coutumes juives qui lui ont semblé curieuses. Il relève qu'il est malséant de cracher en avant ou du côté droit; quant au repos sabbatique, que les Juifs observent plus scrupuleusement que tous les autres (c'est ainsi qu'il faut interpréter cette phrase, où il convient de suppléer une virgule entre les mois πάντων, et Ἰουδαίων), on a l'impression qu'Hippolyte a confondu le sabbat avec le Jour des Expiations, le « grand sabbat », pour lequel les rabbins avaient édicté toute une série de prescriptions.²²

Comme généralement on cédait le pas aux personnes plus honorables, ou comme on les avait à sa droite si l'on était placé à leur côté, le Talmud avait prescrit qu'« il est défendu de cracher en avant, mais en arrière c'est permis; à droite c'est interdit, mais à gauche c'est permis » (*j. Ber.* 6 c; V. aussi, *Deux mss.* p. 82).

Il est rappelé à diverses reprises dans le Talmud (*Mish. Yoma* 8, 1; *j. Ber.* 6 c; et *pass.*) que « le jour des Expiations il est interdit de manger et de boire, de se laver et de se parfumer, de mettre des chaussures et de coucher avec qq'un ». Longtemps la question de savoir s'il était permis d'aller au cabinet ce jour là a été débattue. Vraisemblablement, certains termes ont été mal compris par Hippolyte. La défense de se chauffer est devenue une interdiction de changer de vêtement. — Le terme σκεῦος a plusieurs sens; ici il doit être pris dans l'acception (peu usuelle) de « vêtement, tenue ». — Il faut supposer aussi qu'Hippolyte n'a pas su traduire l'expression rabbinique *tšmyš hmyth* « se servir du lit » (périphrase pour indiquer l'acte sexuel), ou qu'il a voulu user d'une périphrase similaire en écrivant οὐδὲ κλινιδίου χωρίζονται « ils ne dressent pas le lit » (χωρίζω dans le sens de « mettre en place, dresser »).

- B. En dehors des changements dans le vocabulaire, comme ἐφάπτεσθαι au lieu de ἀπέχεσθαι, on relève dans le passage correspondant de la « Guerre des Juifs » que plusieurs phrases ont complètement changé de sens. Les « Esséniens » sont censés observer le sabbat différemment des autres Juifs. N'ayant pas compris le sens dans lequel Hippolyte avait employé le terme σκεῦος, l'interpolateur de Josèphe écrit que les « Esséniens » n'osent même pas déplacer un ustensile; il omet de mentionner l'interdiction de « dresser le lit ».

- A. 148—149. Parlant de certaines habitudes d'hygiène des Juifs, Hippolyte mentionne la prescription biblique de creuser des latrines, les ordonnances rabbiniques sur le comportement chaste qu'il convient d'avoir au cabinet; l'habitude des Juifs de se laver en sortant du cabinet (*j. Ber.* 4 c) a été interprétée par lui comme une mesure d'hygiène particulièrement recommandée à ceux qui souffrent d'hémorroïdes.

Le terme σκαλίδι est probablement une forme dialectale pour désigner un « pic » (σκαλιστήριον) et n'a absolument rien à voir avec une « hachette de combat » (ἀξινάριον; ἀξίνη). La glose qui a été introduite dans le texte des *Philosophumena* est

²² Mais v. les ordonnances sabbatiques du *Livre des Jubilés* (50.6—13), notamment l'interdiction de coucher avec sa femme.

probablement due à un copiste qui a peut-être été influencé par la glose correspondante dans la *Guerre des Juifs*. Le terme μαθητεύεσθαι « apprentis », qui figure ici, n'apparaît pas ailleurs dans ce chapitre. Dans le texte biblique (LXX, Dt. 23.14), l'instrument pour creuser les latrines est appelé πάσσαλος.

Le grec „τὰς αὐγὰς“ est certainement à traduire par « les regards », si l'on tient compte des prescriptions rabbiniques sur le comportement au cabinet (v. *Deux mss.*, 81); (cf. Jdc. 3.24).

- B. Dans la version que donne de ce passage l'interpolateur de Josèphe, on relève d'autres régionalismes: ἀξινίδιον (pour ἀξινάδιον), θοιμάτιον (pour τὸ ἱμάτιον). La prescription de bienséance est devenue une crainte de « souiller les regards de Dieu »; une phrase particulièrement crue est ajoutée au premier paragraphe. L'obligation de se laver est interprétée comme la conséquence d'une souillure immonde.
- A. 150. Au paragraphe suivant, Hippolyte nous parle de certains Juifs très pieux, encore plus rigoristes que les quatre classes des écoles rabbiniques: *talmîd* (élève), *yehîd* (étudiant), *rab* (maître) et *zaqên* (géronte); (v. *Deux mss.*, 62; 74—75). Il est probable que, de son temps, les Juifs qui ne voulaient pas prendre en mains une monnaie à l'effigie d'une divinité ou d'un empereur étaient plus nombreux que de nos jours, — où de tels cas sont encore fréquents (comme chez certains musulmans).

Bien que cette interdiction soit mentionnée dans le Talmud (*Ab. Zar. Mish.* 3), elle était rapidement tombée en désuétude. On recommandait cependant à un tailleur de ne pas sortir le samedi en portant un fil, et à un banquier de ne pas se promener avec un dinar d'or dans l'oreille (*j. Shabb.* 3 b); — (mais v. *Test. Juda* 17.1; 18.2; 19.1 sqq.).

Les mœurs des zélotes et sicaires, qu'Hippolyte décrit à la suite, n'étaient, de son temps, que de vagues souvenirs remontant à l'époque qui précéda la guerre de 66—70. Il ne semble pas que la révolte de Bar Kochba ait été précédée de pareilles exactions. Il est ensuite question d'une autre secte, — celle des Qadduqites de la première moitié du I^{er} s., — qui ne voulaient reconnaître aucun maître en dehors de Dieu. Une troisième secte est encore mentionnée, celle des *Hassidim* qui connaissait peut-être encore quelques adeptes au temps d'Hippolyte. On sait qu'à l'époque qui précéda le soulèvement des Macchabées, plusieurs de ces Assidéens furent massacrés d'ordre des « hellénistes » et subirent les pires supplices sans abjurer leur attachement aux coutumes ancestrales. Les *Hassidim*, comme les Phari-siens de l'époque Hasmonéenne, entendaient vivre « à l'écart » et se croyaient souillés si un Juif non orthodoxe les avait seulement touchés.

- B. De tout ce long paragraphe, où il est question de tant de sectes différentes, l'interpolateur de Josèphe n'a retenu que quelques phrases qu'il a appliquées à ses « Esséniens ». Dans sa version, un « Essénien » qui aurait été touché par un jeune membre de la congrégation devait

se laver complètement, « comme s'il avait eu commerce » avec un être de race étrangère.

Le sens précis de cette expression nous échappe. Peut-être l'interpolateur voulait-il faire allusion à certaines habitudes d'hygiène intime des Juifs. — V. à ce sujet le fabliau rapporté par le Talmud (*j. Ber.* 6 c), et cf. *Lev.* 18.23; 20.15.

- A. 151—153. Parlant toujours des *Hassidim*, Hippolyte mentionne leur sobriété et leur chasteté. Plusieurs portant une longue barbe blanche (comme les *Hassidim* actuels), on les croyait très vieux. Hippolyte cite encore le fatalisme avec lequel les Juifs pieux acceptent l'idée de la mort, leur attachement à la Loi et particulièrement aux coutumes alimentaires, leur fermeté devant les supplices qui furent souvent infligés aux *Hassidim* pour les amener à enfreindre les prescriptions de la Loi (*V. IV. Mac.* 5. 2 sq.).

Indépendamment des animaux impurs, dont un Juif ne devait jamais manger la chair (*Lv.* 11.—; *Dt.* 14.3—21), il était interdit de consommer de la viande d'un animal qui aurait été immolé sur l'autel d'une divinité païenne (*V. Mish. Snh.* 8; *Mish. Ab. zar.* 2.3; v. aussi l'incident rapporté dans *j. Snh.* 21 b). Cette interdiction était étendue aussi à d'autres produits vendus à l'occasion d'une foire célébrée en l'honneur d'une divinité étrangère.

- B. L'interpolateur de Josèphe a considérablement amplifié ce paragraphe. Il explique la longévité de ses « Esséniens » par la simplicité de leur régime alimentaire (*V.* 133); quant à la sérénité devant la mort, il applique ces phrases à des « Esséniens » qui auraient subi le martyre à l'époque de la *Guerre des Juifs*, plutôt que de manger quelque chose de contraire à leurs coutumes.

Les Romains trouvaient les lois alimentaires des Juifs parfaitement ridicules (cf. Juvénal, *Sat.* VI, 160; XIV, 98—102).

- A. 154—158. Traitant des croyances des Juifs (dans leur rapport avec le christianisme), Hippolyte mentionne la foi en la résurrection de la chair et en la persistance des âmes jusqu'au jour du Jugement Dernier. L'Eden des Juifs est assimilé aux îles fortunées des Grecs, et Hippolyte réfute certaines allégations de Flavius Josèphe contenues dans le *Contre Apion*, dont le titre grecs est *περὶ τῆς τῶν Ἰουδαίων ἀρχαιότητος πρὸς τοὺς Ἕλληνας*.

Pour lui, les Juifs exagèrent en affirmant la haute antiquité de leurs livres; la religion juive doit beaucoup aux pythagoriciens et aux stoïciens et a été fortement influencée par les écoles philosophiques d'Égypte. Du reste, dit-il, les Juifs croient en un jugement après la mort (comme les Égyptiens) et en un incendie final qui détruira tout le monde actuel.

- B. L'interpolateur de Josèphe a complètement remanié ce passage, en étalant ses connaissances de la mythologie grecque (et son absolue ignorance des croyances juives). Sans même mentionner la résurrec-

tion de la chair, tellement caractéristique des croyances juives de l'époque, il s'étend longuement sur la nature de l'âme et ses liens charnels. Comme il ne pouvait utiliser le renseignement sur l'ἐκπύρωσις, il s'est lancé dans une longue digression sur les îles fortunées et l'Hadès, sur la vertu attribuée à cet enseignement des « Esséniens », supposé assez puissant pour empêcher les hommes de se livrer à leurs instincts. Il le compare à un « appât irrésistible » auquel se prennent tous ceux qui ont eu la faiblesse d'y goûter une fois.²³

En dehors des Qadduqites, qui niaient la survie, tous les autres Juifs croyaient fermement à la résurrection de la chair; on se faisait des images assez curieuses sur l'au-delà et le monde à venir (v. *Deux mss.*, 63—64 et *pass.*). Naturellement, dans un pays où l'on ne connaissait pas les rigueurs de l'hiver, on ne pouvait se représenter la géhenne comme « le plus profond abîme de l'obscurité et du froid » ni l'Eden comme un lieu « qui n'est affligé ni de pluies ni de neiges ». Au contraire, le paradis des Juifs était un lieu de fraîcheur, et l'enfer était conçu comme une vallée torride où brûlait toujours un feu inextinguible. Dans la croyance juive, les impies devaient être châtiés par le feu et non par le froid; (cf. *Test. Levi* 3, 1; *Henoch* 54.6; 103.8; et *pass.*).

- A. 159. A la fin de ce paragraphe, Hippolyte rapporte l'existence de nombreux ascètes juifs qui vont prophétisant et prédisant l'avènement du Jour de Yahvé (la fin du monde par l'ἐκπύρωσις et le Jugement Dernier qui amènera la punition des coupables).
- B. L'interpolateur de Josèphe a déformé le sens de cette phrase: dans son idée, il y a des « Esséniens » qui prétendent pouvoir prédire l'avenir. Ce sont ces enfants enlevés en bas âge à leurs parents (v. 120) et dressés à force de coups (? τριβω) ou par le fait qu'on leur a tellement rabâché (? τριβω) les livres saints et les « dictons » des prophètes, ἐμπαίδουτριβούμενοι, que rarement sinon jamais ils se trompent dans ce qu'ils annoncent.

Cette phrase a été cause d'une grande confusion, comme on le verra plus loin. Un deuxième interpolateur de Flavius Josèphe (celui que nous nommons l'amplificateur) a cru devoir faire de tous les devins, des « Esséniens » (v. inf.).

- A. 160—161. Hippolyte, à la recherche des « Esséniens », avait d'abord cru pouvoir identifier ce nom avec celui des *Hazanîm* (lecteurs des synagogues) (v. 120—121). Un autre rapprochement lui est ensuite venu à l'esprit: les « Esséniens » pouvaient bien être ces *Osséens* ou *Elkasaïtes*, dont il s'était longuement occupé au cours du livre précédant des *Philosophumena*.

Il a donc mentionné « un autre ordre d'Esséniens » qui considéraient le célibat comme un crime. On doit tenir présent qu'Hippolyte, contemporain d'Origène, était lui-même un adversaire du monachisme qui commençait à faire son apparition dans le monde chrétien. Il crut utile de ranger parmi les sectes juives les *Elkasaïtes* qui s'étaient aussi insurgés contre la propagande monastique, de raconter

²³ V. DACL art. *Judaïsme*, col. 147 sq.

certaines de leurs mœurs, sans entrer dans les détails de leurs doctrines. Non seulement ces hommes n'interdisaient pas à leurs élèves la copulation, mais ils prêchaient le mariage des jeunes.

D'après la coutume juive, une fille était considérée comme enfant jusqu'à l'âge de 12 ans. Dès que les premiers signes de la puberté se faisaient remarquer, elle devenait « jeune-fille »; à douze ans et demi elle était femme. C'est pendant ces six mois qu'elle devait être mariée (*Yeb.* 21 b; *Nid.* 65 a). On conseillait à un père, s'il n'avait pas trouvé un mari pour sa fille dans cet intervalle, de libérer un esclave et de le prendre pour gendre (*Pes.* 113 a). L'apparition des menstruations chez une fille non mariée était considérée comme une honte: elle cessait d'être vierge. Quand nous lisons dans l'Ancien Testament la formule « elle est vierge et n'a pas connu d'homme » (*Gen.* 24.16; *Jdc.* 21.12; et *pass.*), ce n'est pas un pléonasm; cela signifie simplement qu'elle n'a pas encore été réglée et qu'elle n'a pas été épousée, — car la virginité se perdait avec le premier sang.

Naturellement, dans les mariages entre enfants, l'époux pouvait avoir des déconvenues. Il pouvait se produire que la fille atteignît l'âge avancé de vingt ans sans avoir été réglée: dans ce cas, on supposait qu'elle serait toujours stérile (*Kid.* 4 a).

On comprend que, dans ces conditions, certains Juifs (ou Elkasaites) aient pensé aux « fiançailles ». Pendant trois ans le jeune mari devait attendre que sa femme fût réglée: si, dans cet intervalle, elle avait eu trois périodes successives, il pouvait la considérer saine et l'épouser. Dans le cas contraire, et quoique la jeune fille eût à peine quinze ans, il devait la considérer comme définitivement stérile et rompre les fiançailles. — Le terme ἄγονται qui figure dans le texte doit probablement être traduit par « sont stériles » (ἄγονοι).

Ce qu'Hippolyte nous raconte ensuite n'a rien de surprenant en soi. Il existe plusieurs superstitions sur les conséquences que peuvent avoir les rapports avec une femme enceinte et il eut été curieux de ne pas en rencontrer dans un milieu Elkasaites.

Nous ne savons pas sous quelle forme se présentait le syncrétisme de Zénobie, reine de Palmyre (267—272). Pollion rapporte qu'on disait d'elle que sa chasteté était telle qu'elle ne voulait connaître son mari que pour lui procurer une descendance, ne se donnant de nouveau à lui qu'une fois assurée de n'être pas encore enceinte (cf. aussi *Test. Issacar* 2,3).

Quant aux chemises de lin dont les femmes se couvraient pour leurs ablutions (V. 129), elles faisaient partie des vêtements habituels des Juives et étaient de couleur rouge (*Shabb.* 114 a); leur usage devait être très répandu chez des hémérobaptistes, comme l'étaient les Elkasaites.

- B. Avec de très légères variantes (peut-être aussi dans l'acception du terme ἄγονται, ἄγονοι), l'interpolateur de Josèphe a appliqué le même texte à un « deuxième ordre d'Esséniens ». On notera toutefois qu'au lieu de parler des ablutions rituelles, il mentionne les « bains » (λουτρά) où les femmes vont enveloppées de leurs vêtements qu'elles portent roulés autour de la ceinture (!).
- A. 162. Hippolyte nous parle ensuite longuement des Pharisiens de son temps, ceux qu'on appelait généralement « les Juifs » et qu'on

surnommait aussi « les opportunistes » (V. *Deux mss.* p. 13). Il mentionne leur façon méticuleuse de distinguer entre ce qui est pur et ce qui ne l'est pas, le privilège qu'ils se sont octroyé de procéder à la promotion de « maîtres » (rabbins).

B. L'interpolateur de Josèphe n'a retenu de cet exposé qu'une seule phrase: les Pharisiens « se croient » les interprètes exacts des lois et ont provoqué (?) la première hérésie en rattachant tout au destin et à Dieu.

A. 163. La croyance des Pharisiens au destin est plus longuement développée par Hippolyte: il nous dit que ceux-ci font une part égale au libre arbitre, qui lui-même dépend de Dieu. Il ajoute que les Pharisiens aussi croient en la résurrection de la chair, en l'immortalité de l'âme, en un Jugement Dernier et à une fin du monde par l'ἐκτύρωσις.

B. Pour l'interpolateur de Josèphe, les Pharisiens approuvent la tricherie et enseignement que l'homme peut « aider » le destin. Il omet de nouveau de parler de la résurrection de la chair et attribue aux Pharisiens une curieuse croyance en la métempsychose, les âmes des bons étant censées se réincarner en d'autres corps. L'ἐκτύρωσις et le Jugement Dernier ne sont pas mentionnés.

A. 165. Parlant des Çadduqites, Hippolyte mentionne leur doctrine des « Deux Voies », leur négation de toute survie après la mort et leur affirmation que l'ensevelissement du cadavre est la fin de tout (v. *Deux mss.* p. 50—51; 59—60). Il insiste sur leur matérialisme et leur attachement aux biens de ce monde.

B. Sensiblement réduites, nous trouvons quelques phrases de cet alinéa dans la *Guerre des Juifs*, avec une nouvelle allusion à l'Hadès des Grecs auquel les Çadduqites ne croient pas.

A. 166. Le dernier alinéa des *Philosophumena* qui nous intéresse ici comporte deux phrases qui semblent déplacées: elles se réfèrent certainement aux Elkasaites ou Esséniens du deuxième ordre (v. 160—161). Hippolyte nous dit que cette hérésie est surtout pratiquée par les Samaritains; (quoique ne pouvant être comptés parmi les Juifs), ils observent les principes de la Loi qu'ils jugent bons, et ne songent qu'à laisser des enfants sur terre.

Il est clair que ces phrases ne peuvent s'appliquer aux Çadduqites, qui se recrutaient parmi les seuls Juifs légitimistes et certainement point parmi les Samaritains.

Par contre, ce renseignement peut fort bien s'appliquer aux Elkasaites. Epiphane (*adv. haer.* XIX, 1) les avait appelés « Osséens » et avait affirmé qu'ils résidaient à l'Est de la Mer Morte; mais il avait rangé cette secte parmi les hérésies juives, alors qu'il avait désigné certains « Esséniens » comme une hérésie samaritaine (*id.* X). Comme les deux noms sont factices, on peut admettre qu'ils aient été confondus par Epiphane.²⁴

²⁴ P. G., XLI, 232, 260—269, 405, 960.

Au sujet des Çadduqites, Hippolyte mentionne leur égoïsme et le peu de cas qu'ils font des livres des Prophètes et de tous les écrits rabbiniques, se limitant à la stricte observance de la Loi de Moïse.

- B. L'interpolateur de Josèphe n'a retenu de ce passage que la mention de l'égoïsme des Çadduqites, dont il dit qu'ils sont de mœurs très sauvages et aussi rudes envers ceux de leur secte qu'ils le sont envers les étrangers.

Le but de l'interpolation et la personnalité de l'interpolateur.

Par la comparaison du texte des *Philosophumena* avec le chapitre sur les Esséniens de la « Guerre des Juifs » (avant les adjonctions d'une deuxième main), on se rend compte de deux choses :

A. Malgré certains anachronismes facilement compréhensibles chez un auteur qui ne tenait pas à faire l'historique exact des mouvements religieux juifs, on constate dans l'exposé d'Hippolyte une parfaite connaissance du milieu juif, une sérieuse documentation sur les diverses croyances des Juifs de son temps. Les quelques travers d'excessive bigoterie qu'il relève, il les mentionne avec condescendance, sans la moindre acrimonie.

Quant aux « Esséniens », on remarque immédiatement qu'Hippolyte a cherché à savoir ce que pouvait être cette secte dont on parlait de son temps, et qu'on voulait découvrir, peut-être pour justifier le monachisme naissant. On a nettement l'impression qu'Hippolyte a finalement renoncé à authentifier les « Esséens-thérapeutes » de Philon et les « Esséniens-cénobites » de Plin. De tout ce qu'on racontait, il n'a pu retenir en définitive qu'un vocable et a cherché la forme sémitique de laquelle il pouvait avoir été dérivé. Il s'est arrêté à l'équation « Esséniens = *Hazanîm* » et a parlé de ces pauvres lecteurs de synagogues, chargés de la distribution des aumônes et de l'éducation des enfants, gardiens de l'ordre et de la décence, professionnellement vertueux et chastes, sobres par nécessité autant que par devoir.

Hippolyte, qui s'était beaucoup intéressé aux Elkasaïtes, les a appelés (vers la fin de son exposé) des « Esséniens d'un autre ordre » ; peut-être les adeptes de cette secte se nommaient-ils déjà des *Osséens*. Il a parlé du mariage des enfants qui se pratiquait chez eux, de certaines de leurs mœurs intimes, sans se permettre de formuler un jugement à leur sujet. Tout ce qu'Hippolyte nous dit des « Esséniens » du premier ou du deuxième ordre peut paraître parfaitement juste, à la condition toutefois de faire abstraction de ce que Philon et Plin ont pu écrire sur les « Esséens » ou « Esséniens ».

Pour Hippolyte, visiblement, le terme « Esséniens » était un mot à la mode ; il ne pouvait pas passer les Esséniens sous silence et avouer qu'il n'en avait trouvé nulle trace. Faut-il rappeler combien de voyageurs ont ainsi cherché, au XVII^e s., des *mamamouchis* à la cour du Grand Turc ?

Hippolyte eut au moins la franchise de ne dire que ce qu'il avait pu contrôler; mais le seul fait d'avoir employé le nom d'« Esséniens » devait, dans la suite, être la cause d'une innommable confusion.

B. Ce n'est certainement pas le souci de la véracité qui a guidé l'interpolateur de la « Guerre des Juifs » quand il a paraphrasé le chapitre sur les Juifs des *Philosophumena*. En jouant sur les mots, en changeant parfois un vocable, parfois un simple préfixe, en supprimant quelques membres d'une phrase, il est arrivé à faire dire à son texte souvent le contraire de ce qu'Hippolyte avait écrit. On ne peut s'empêcher de voir dans tout ce chapitre sur les « Esséniens » et les autres sectes juives une violente satire contre les Juifs et l'on s'étonne que ceci n'ait pas été remarqué depuis le temps qu'on étudie Flavius Josèphe. Sous sa plume, les « Esséniens » sont devenus des voleurs d'enfants, aux mœurs insolites, qui se complaisent dans la saleté et ont en horreur tout ce qui est bien. Il a habilement glissé ce texte dans l'écrit d'un Juif, comme il a interpolé aussi quelques phrases dans l'« Autobiographie », pour discréditer l'auteur de ce livre et faire l'apologie de l'hellénisme dont il se faisait le champion.

Bien qu'il ne fût pas chrétien, l'interpolateur savait utiliser l'œuvre d'Hippolyte évêque de Rome. A en juger par certains régionalismes relevés dans son vocabulaire, que les copistes ont miraculeusement respectés, il était probablement Grec, originaire de l'Attique; selon toute vraisemblance, il vécut pendant la deuxième moitié du III^{ème} siècle (v. inf.) à Rome ou dans une autre ville importante d'Italie. On peut relever, entre autres, que l'interpolateur avait une certaine connaissance de la mythologie grecque et de la doctrine pythagoricienne de la métempsychose. Il devait être très jeune: il se plaît à étaler son érudition, il souligne tous les détails concernant l'instruction et l'éducation des enfants et nous lui devons la phrase savoureuse sur l'interdiction faite aux « Esséniens » de rien rapporter à leurs parents sans avoir demandé la permission. Sa jeunesse se manifeste encore par l'intérêt morbide qu'il prend aux détails vestimentaires et alimentaires: son manque de maturité ressort des phrases où il traite de questions sexuelles. Le fait qu'il insiste tellement sur certains détails scabreux, la crudité de son vocabulaire pourrait fournir à un psychiatre matière à une analyse plus poussée de sa personnalité.

On doit au même interpolateur bien d'autres phrases dans la « Guerre des Juifs »; ce n'est pas ici que nous voulons en parler. Mais il nous faudra nous arrêter à son interpolation dans l'« Autobiographie » où il est encore question des « Esséniens ». La « Guerre des Juifs », interpolée par lui, fut traduite en vieux-russe et nous est parvenue sous le titre de *описание пленин иерусалима* de la « Prise de Jérusalem ». Le texte grec, après ces premières interpolations, fut repris par un deuxième interpolateur, « l'amplificateur », dont il sera question plus loin.

(A suivre)

THE «VITA ANTONII», A LOST SOURCE OF THE «PATERIKON» OF THE MONASTERY OF CAVES

The *Paterikon of the Monastery of Caves* is of fundamental importance for the study of monasticism in Kievan Russia since it includes practically all the source material for the only religious house founded before the Mongol invasions of which detailed records appear to have survived.¹ In its most typical form, that of the *Second Cassian* redaction (1462),² it consists of thirty-eight discourses (*slova*) including one full-length *vita*, the Life of the Abbot Theodosius written by the monk Nestor towards the end of the eleventh century.³ Most of the remaining discourses were written early in the thirteenth century by the monks Simon and Polycarp; when Simon wrote he had left the Monastery of Caves and was bishop of Vladimir and Suzdal.⁴ The bulk of their work relates to the second half of the eleventh century, or even earlier, and is largely based on two lost eleventh century sources: the *Vita Antonii* (the Life of the hermit Antony who founded the monastery) and a private monastic chronicle which appears to have been kept, with some intermissions, from c. 1078 until the late twelfth century.⁵ There are no explicit references to this private

¹ The following abbreviations are used: КПП = Киево-Печерский Патерик, изд. Д. И. Абрамовича, С.-Петербург, 1911 и Киев, 1930; ПВЛ = Повесть Временных лет, изд. Д. С. Лихачева, Москва—Ленинград, 1950; ЖМНП = Журнал Министерства Народного Просвещения; ИОРЯС = Известия отделения русского языка и словесности, Академии Наук.

² Ed. Д. И. Абрамович, op. cit. References are to this edition. The *Paterikon* is extant in numerous MSS most of which fall into three principal redactions: the *Arsenian* redaction (1406), the *First Cassian* (1460) and the *Second Cassian* (1462). There is no edition of the *Arsenian* redaction, but variant readings from it are given in Abramovich's edition of *Cas. II* and V. A. Yakovlev's edition of a text based on *Cas. I*: В. А. Яковлев, *Памятники русской литературы XII и XIII веков*. СПб., 1872.

³ The date of the composition of the *Vita Theodosii* can be calculated from internal evidence. Nestor mentions the death of Prince Izyaslav I (КПП, Discourse 8, p. 61) which occurred in 1078 (ПВЛ, 1078, p. 133); and at the end of his work he alludes to Nikon as abbot (КПП, Discourse 8, p. 77), so that he was presumably writing before Nikon's death in 1088 (ПВЛ, 1088, p. 137).

⁴ See КПП, Discourse 14, p. 103; *Летопись по Лаврентьевскому списку*, изд. Ф. А. Бычкова, 1872, 1214 (p. 416), 1226 (p. 426).

⁵ This hypothetical work, known as the *Печерская летопись* (Chronicle of the Monastery of Caves), has been exhaustively analysed by A. A. Shakhmatov. See A. A. Шахматов, *Киево-Печерский Патерик и Печерская летопись*, ИОРЯС II (1897), 795—884 and A. A. Шахматов, *Житие Антония и Печерская летопись*, ЖМНП., 1898, part 316, 105—149.

chronicle in Old Russian sources, but an analysis of the narratives of Simon and Polycarp points unmistakably to a work of this kind⁶ and its existence does not appear to have been seriously questioned. The *Vita Antonii*, although better attested,⁷ has not generally been regarded as an historical source of any value⁸ and D. I. Abramovich has even doubted that there was such a work.⁹ A re-examination of available evidence has led the present writer to put forward a revision of these views.

This *vita* was evidently well-known in the Monastery of Caves by 1099 — i. e. within thirty years of Antony's death in 1072 or 1073¹⁰ — since it is mentioned in the *Paterikon*¹¹ in a remark addressed to Prince Mstislav Svyatopolkovich who died in 1099.¹² The absence of any reference to it in the *Vita Theodosii*, almost certainly written before 1088, suggests that it was written after that work; but there is no conclusive evidence for fixing more nearly the earliest date of its composition.¹³ However it

⁶ Шахматов, *Житие Антония и Печерская летопись*, 118—123.

⁷ Bishop Simon refers to it by name four times: КПП, Discourse 3, p. 8, Discourse 14, p. 102, Discourse 16, p. 106, note 22 (variant reading from the *Arsenian MS*), Discourse 19, p. 112, notes 54 and 55; and Polycarp three times: КПП, Discourse 27, p. 133, Discourse 30, p. 148, Discourse 33, p. 169. There are also references to the loss of the *vita*; see Shakhmatov, *op. cit.*, 105 and С. П. Розанов, *К вопросу о житии преподобного Антония Печерского*, ИОРЯС XIX (1914), кн. 1, p. 34.

⁸ See L. K. Goetz, *Das Kiever Höhlenkloster als Kulturzentrum des vormongolischen Russlands*, Passau, 1904, p. 14, note 1, p. 52 and М. Д. Приселков, *Очерки по церковно-политической истории Киевской Руси X-XII вв.*, СПб., 1913, p. 274. However two modern scholars appear to be prepared to accept information derived from the *Vita Antonii* as reliable in order to support a particular argument; see В. А. Мошин, *Русские на Афоне и русско-византийские отношения в XI—XII вв.*, *Byzantinoslavica IX* (1947) 61 and F. Dvorník, *The Making of Central and Eastern Europe*, London, 1949, 252.

⁹ Д. И. Абрамович, *Исследование о Киево-Печерском Патерике, как историко-литературном памятнике*, ИОРЯС VII (1902), кн. 3, p. 75.

¹⁰ Antony's death is noted under the year 1073 in the *Fourth Novgorod Chronicle* (Полное Собрание Русских летописей, IV, second ed., ed. A. A. Shakhmatov, Petrograd, 1915, 133). This is confirmed by a statement in the *Paterikon* that Theodosius "will depart this life in the second year after the death of Antony" (КПП, Discourse 2, p. 6) since Theodosius died in 1074. (*Ibid.*, Discourse 8, p. 74; ПВЛ, 1074, pp. 122 ff.)

¹¹ КПП, Discourse 33, p. 169.

¹² ПВЛ, 1099, p. 181.

¹³ In his article *Житие Антония и Печерская летопись*, Shakhmatov suggested that Polycarp thought that the *Vita Antonii* had been written c. 1073 (*op. cit.*, 114). Later he tried to fix the date more precisely from Bishop Simon's account of Eustratius the Faster (КПП, Discourse 16) and advanced the theory that the *vita* was written no earlier than 1087 and possibly after 1092 (Шахматов, *Разыскания о древнейших русских летописных сводах*, СПб., 1908, 276, note 1). М. Д. Приселков (*op. cit.*, 253—254) suggested that the *vita* could not have been written before 1089, since it was presumably the source for the account of the consecration of the Great Church of the Monastery of Caves (КПП, Discourse 6) which took place in that year. These conclusions do not conflict with any other available evidence, but can only be accepted tentatively since it is not certain that the accounts of Eustratius the Faster and of the consecration of the Great Church were based on the *Vita Antonii*.

was certainly written sufficiently soon after Antony's death for the author to have had access to first-hand accounts of his subject.

Part of the content of the *vita* is reproduced in the narratives of Simon and Polycarp: a detailed and vivid description of the foundation of the Great Church of the monastery in 1073;¹⁴ a short biography of one of Antony's earliest disciples, Moses the Hungarian;¹⁵ the fact that Antony tonsured his disciples himself;¹⁶ and a reference to a cave in which a Varangian treasure hoard was hidden.¹⁷ Nothing further is cited directly from the *vita*, but it must almost certainly have been the source for the scanty information about Antony's early monastic life which has survived in the *Account of why the Monastery of Caves is so called*,¹⁸ and for the references to Antony's gifts of healing explicitly mentioned by Polycarp¹⁹ and implied by Simon.²⁰ It would seem also to be the most probable source for Antony's flight from Kiev to Chernigov c. 1069 recorded in the 1074 entry of the *Primary Chronicle*²¹ and for the information about the building of the above-ground monastery which has been preserved in the *Account* but not in the *Vita Theodosii*.²²

The surviving fragments of the *Vita Antonii* suggest that its author was one of Antony's early disciples, or that one of these supplied him with information. He continually stresses the decisive part played by Antony at every important stage in the development of the monastery, even after he had ceased to be its active head. He evidently had a strong Grecophil bias

¹⁴ КПП, Discourses 1—3.

¹⁵ Ibid., Discourse 30.

¹⁶ Ibid., Discourse 14, p. 102. It is also stated in the 1051 entry of the *Primary Chronicle* that Antony tonsured his first disciples himself (ПВЛ, 1051, p. 106), which suggests that the *Vita Antonii* might have been one of the sources for this entry. See below, note 18.

¹⁷ КПП, Discourse 33, p. 169.

¹⁸ *The Account of why the Monastery of Caves is so called* (usually cited by its opening word *Skazaniye* = Account) has come down to us in two versions: (I) the 1051 entry of the *Primary Chronicle*, (II) КПП, Discourse 7, an expanded text in which two visits to Mt. Athos are ascribed to Antony and other additional material is introduced. Shakhmatov has suggested that the *Vita Antonii* was one of the sources for both versions, the other being a brief description of the origins of the monastery written by Nestor on the same lines as the corresponding part of the *Vita Theodosii* (Шахматов, *Житие*, 140—142). It is unfortunately impossible to tell which version of the *Account* has preserved the content of the lost *vita* more accurately. The question of the insertions into the expanded text in the *Cas. II* redaction of the *Paterikon* is discussed in detail by Shakhmatov (*Киево-Печерский Патерик и Печерская летопись*, 817—820) and more briefly by Abramovich (op. cit., ИОРЯС VII (1902), кн. 3, p. 261).

¹⁹ КПП, Discourse 27, p. 128.

²⁰ Ibid., Discourse 19, p. 112.

²¹ ПВЛ, 1074, p. 128.

²² Cf. ПВЛ, 1051, pp. 106—107 and КПП, Discourse 8, pp. 38—39. The description of the building of the above-ground monastery in the *Account*, although briefer than that in the *Vita Theodosii*, contains more facts.

and recorded in detail any incident which connected Antony, and through him the monastery, with Constantinople and Mount Athos.²³ His literary skill was considerable, especially his capacity to deal with a large amount of diverse material, and his gift for simple but forceful narrative.²⁴ Finally his work was inspired by deep religious feeling, which was perceived and transmitted by Bishop Simon. However, students of early Russian monasticism have usually treated the *vita* with suspicion, or at least reserve, because at a number of points it appears to contradict the *Vita Theodosii*, usually accepted as the more reliable source. Moreover the obvious Byzantine sympathies of the author have been regarded as discreditable to the authenticity of his work, and cited in favour of the theory that it was inspired by the Metropolitan of Kiev and written as a preliminary to the canonisation of Antony in preference to that of Theodosius.²⁵ Even if this were so, the information preserved in the *vita* would not necessarily be false.²⁶ On the contrary, a consideration of the facts recorded in it in relation to other contemporary sources, Russian and foreign, both confirms their authenticity and suggests that the *Vita Antonii* is a more valuable source than the *Vita Theodosii* for the origins of Kievan monasticism.

In the past historians have usually described the early history of the monastery in terms of the *Account*, supplemented by the *Vita Theodosii*.²⁷ From these two sources it appears that the monastery was founded by a hermit named Antony, a native of Lubech, who, after visiting Mount Athos and being tonsured there, returned to Russia in 1051 and settled in a cave above the river Dnieper recently vacated by Metropolitan Hilarion.²⁸ Disciples began to gather round him; among the first of these were a priest named Nikon, and Theodosius, son of a government official of Kursk. Soon they were joined by the son of one of the leading boyars of Prince Izyaslav, who was given the monastic name of Barlaam, and the prince's favourite eunuch, tonsured under the name of Ephrem. The tonsuring of these two monks aroused the anger of the prince who threatened to dig up the cave and imprison its occupants, but was dissuaded by his wife from carrying out this threat.²⁹ When the community numbered

²³ See for example "You are under the blessing of the Holy Mountain, by which the abbot of the Holy Mountain tonsured me, and I have tonsured you" (ПВЛ, 1051, p. 106). "The icons came from the Greeks, with the craftsmen, and the relics of the holy martyrs which are placed under the walls" (КПП, Discourse 3, p. 8).

²⁴ See especially *ibid.*, Discourse 2.

²⁵ Priselkov, *op. cit.*, 266—274.

²⁶ В. А. Пархоменко, *В какой мере было тенденциозно несохранившееся древнейшее житие Антония Печерского?* ИОРЯС XIX (1914), кн. I, p. 238.

²⁷ See for example Е. Е. Голубинский, *История русской церкви*, II ed., I/2, Москва, 1901—1904, pp. 569—581, and L. K. Goetz, *op. cit.*, 14—33.

²⁸ ПВЛ, 1051, p. 105.

²⁹ КПП, Discourse 8, pp. 28—34.

twelve³⁰ Antony withdrew to eremitic life after appointing Barlaam as head of the brotherhood. Numbers continued to increase, and Barlaam built a small wooden church above the cave; later it was decided to build living quarters there also. Antony was consulted about this, and not only approved but helped by asking Prince Izyaslav to give the monks the piece of land above the cave; the prince granted this request. About the time when the building of the above-ground monastery was completed, Prince Izyaslav appointed Barlaam abbot of the monastery of St. Demetrius which he had recently founded.³¹ The brethren asked Antony to choose a new abbot and he chose Theodosius;³² this was about 1062.³³ There was a rapid expansion in numbers, and to meet the needs of a larger community Theodosius introduced the Rule of the Studite Monastery in Constantinople.³⁴

The first point at which the evidence of the *Vita Antonii* contradicts this account is the date of Antony's return to Russia. In the 1051 entry of the *Primary Chronicle* it is implied that he returned in that year; and this is apparently confirmed by the evidence of the *Vita Theodosii*, from which it is clear that Barlaam and Ephrem, who appear to be among Antony's early disciples, joined the community after the accession of Prince Izyaslav in 1054.³⁵ There is however reason to believe that Antony returned to Russia at least twenty years earlier and that the monastery was founded c. 1031. The relevant facts are found in Polycarp's account of Moses the Hungarian (КПП, Discourse 30) based on the *Vita Antonii*.³⁶

"It is known about Moses," writes Polycarp, "that he was a favourite of Prince Boris. He was by birth a Hungarian, the brother of that George on whom Prince Boris placed a golden necklace. He was killed, together with Prince Boris, and his head cut off for the sake of the necklace."³⁷ After the murder of Boris Moses escaped to the prince's half-sister Predeslava; later he was taken prisoner with Predeslava and her household by

³⁰ Fifteen according to Nestor. (Ibid., 36.)

³¹ ПВЛ, 1051, p. 107; КПП, Discourse 8, p. 38. Nestor attributes the building of the above-ground monastery to Theodosius. (Ibid., 38—39.) The simplest explanation of this discrepancy is that Theodosius completed the work begun by his predecessor Barlaam. See В. Чаговец, *Жизнь и сочинения преподобного Феодосия Печерского*, Унив. Изв., Киев, 1901, № 6, p. 39.

³² ПВЛ, 1051, p. 107. Nestor says that the brethren chose Theodosius and then informed Antony of their decision (КПП, Discourse 8, p. 38).

³³ This is the date given by Nestor for the completion of the above-ground monastery which he places immediately after appointment of Theodosius as abbot. (Ibid., 39.)

³⁴ ПВЛ, 1051, p. 107; КПП, Discourse 8, p. 39.

³⁵ Ibid., 32—34.

³⁶ Ibid., Discourse 30, p. 148.

³⁷ This detail also appears in the *Primary Chronicle* version of the death of Boris and Gleb (ПВЛ, 1015, p. 91) and in the anonymous *Сказание и страсть и похвала святых мучеников Бориса и Глеба*, изд. Д. И. Абрамовича, Памятники древне-русской литературы, II, Петроград, 1916, pp. 35, 37. Shakhmatov has suggested that the *Vita Antonii* was the source for both accounts. (Разыскания, pp. 87, 261.)

Boleslav I of Poland when he entered Kiev in 1018³⁸ and removed to Poland as a prisoner of war. Here a wealthy Polish lady tried, unsuccessfully, to win his affections; Moses not only resisted her advances but decided to become a monk and was tonsured "by a monk, a priest by rank, from the Holy Mountain" (i. e. Mount Athos), for whose opportune appearance Polycarp offers no explanation.³⁹ The woman appealed to Boleslav to put pressure on Moses, but this was ineffective. Finally, enraged and humiliated by her failure to seduce him, she ordered him to be cruelly flogged and castrated; at the same time Boleslav expelled all the monks from the country. But retribution fell swiftly on the evil-doers. Shortly afterwards Boleslav died and a revolt broke out in Poland; and Moses managed to escape and returned to Kiev where he joined Antony who was then living in a cave. "This account of Moses," concludes Polycarp, "is written in the Life of our holy father Antony; for this blessed one came in the time of the holy Antony and departed to God in the fullness of faith, having spent ten years in the monastery, five years in captivity, and a sixth (? six) for his chastity."⁴⁰ If the reading "six years" is accepted⁴¹ it appears that Moses came to Kiev c. 1030—1031 after spending eleven years in Poland. Antony was evidently already in Kiev and Moses was his earliest known disciple. Hence it would appear that the Monastery of Caves originated c. 1031.

Unfortunately it is difficult to check this evidence because of the scantiness of reliable Polish sources for this period.⁴² There are however scattered references to Polish affairs in German and Russian sources which provide some check on Polycarp's account of Moses and enable its historical setting to be reconstructed. At one point the author of the *Vita Antonii* (Polycarp's source) was certainly mistaken: Boleslav died in 1025,⁴³ not

³⁸ ПБЛ, 1018, p. 97.

³⁹ The appearance of a monk from Mount Athos in Poland in the early eleventh century has aroused some interest. See B. Мошин, op. cit., 61 and F. Dvorník, op. cit., 252—253.

⁴⁰ КПП, Discourse 30, p. 148.

⁴¹ There is some confusion about the reading of the text at this vital point. Earlier in the story, the Polish lady who tried to seduce Moses says that he had spent five years as a prisoner of war and then a sixth with her. (КПП, Discourse 30, p. 147.) According to Shakhmatov (*Жизне*, 133, note 1) the *Arsenian* MS. here reads *6 lēt* (six years); he implies that this MS. also reads six years in the later relevant passage; but in neither case is six years given as a variant reading from the *Arsenian* MS. by Abramovich. Shakhmatov thinks that possibly six years was the reading of the *Vita Antonii*. This is a reasonable assumption, since the date of Moses' arrival in Kiev is part of a connected series, based on the fact that Antony's first disciples gathered together c. 1032—1033. See below.

⁴² For a convenient summary of available Polish sources, see P. David, *Les Sources de l'histoire de Pologne à l'époque des Piasts* (963—1386), Paris, 1934 and F. Dvorník, op. cit. 249.

⁴³ *Annales Cracovienses Compilati*, Mon. Germ. Hist., Script. XIX, 586; Cosmas Pragensis, *Chronicon Boemorum*, ibid., IX, 64.

c. 1030 as is implied in Polycarp's narrative (i. e. about eleven years after Moses had been taken to Poland as a prisoner). Nor is the revolt in Poland after his death mentioned in any independent source.⁴⁴ Apart from this, other sources appear to corroborate the account of Moses. The capture of two of Yaroslav's sisters — one of whom may well have been Predeslava — is attested in the *Primary Chronicle*⁴⁵ and in the *Chronicon* of Thietmar of Merseburg⁴⁶ (at this point a contemporary account); while the expulsion of the monks from Poland is confirmed by a passage in the *Vita Theodosii* where Nestor describes how Prince Izyaslav was about to punish Antony and his companions for the admission of Barlaam and Ephrem to the brotherhood. In this he attributes to Izyaslav's wife, formerly a Polish princess,⁴⁷ the following words: "Listen, my lord, and do not be angry. For thus it happened in our country when the monks fled on account of some misdoing and much evil was done in the land because of them. Take care, my lord, that it shall not be so in your dominions."⁴⁸ The princess does not say that the monks were expelled by Boleslav, but it seems reasonable to assume, as Polycarp does,⁴⁹ that she was referring to the incident mentioned in the account of Moses. Finally, the circumstances in Poland in the year 1031 were such that a Russian captive might well have escaped to his own country.⁵⁰ For that year the *Primary Chronicle* has the following entry: "Yaroslav and Mstislav collected a large number of troops and advanced against the Poles. They recaptured the cities of Cherven and laid waste the Polish country-side. They also captured many Poles and distributed them in various districts."⁵¹ These incidents are not mentioned in the *Anonymi Galli Chronicon* (the oldest Polish chronicle), nor in the very brief *Annales Cracovienses Compilati*; but from scattered references in German sources it is clear that one aim of the Russian expe-

⁴⁴ The death of Boleslav and the ensuing revolt in Poland are mentioned in the 1030 entry of the *Primary Chronicle* (ПВЛ, 1030, p. 101); but this cannot be regarded as an independent source here since the compiler probably used the same source as Polycarp, the *Vita Antonii*. (Шахматов, Разыскания, pp. 262—265.)

⁴⁵ ПВЛ 1018, p. 97.

⁴⁶ Thietmar of Merseburg, *Chronicon*, VIII, Chapter 32, p. 258, ed. F. Kurze, Hanover, 1889.

⁴⁷ N. de Baumgarten, *Généalogies et mariages occidentaux des Rurikides russes* Orient. Christ. IX (1927) № 35 (May), Table 1, № 23.

⁴⁸ КПП, Discourse 8, p. 34. F. Dvorník (op. cit., 251, note 61) says that the expulsion of the monks from Poland mentioned in the account of Moses is not substantiated by any reliable source. But it seems reasonable to accept the evidence of the *Vita Theodosii* as reliable here since the princess's remark was made in the presence of Nikon who was abbot when Nestor was writing, and who was, presumably, his source.

⁴⁹ КПП, Discourse 30, pp. 148—149.

⁵⁰ Moses is here regarded as a Russian, although he was a Hungarian by birth. He could easily have returned to Russia as late as 1031; it is not clear in what year he was taken to Poland.

⁵¹ ПВЛ, 1031, p. 101.

dition was to help Bezprym, the elder half-brother of King Mieszko, to gain the Polish throne.⁵² Bezprym had been expelled from Poland and had found a refuge at the court of Yaroslav the Wise. It is possible that the Russian invasion was accompanied by the popular outbreaks mentioned by Polycarp, although this cannot be substantiated. However there seems to be no reason to reject the fact that Moses escaped from Poland c. 1031 and joined Antony in Kiev.

It will be seen therefore that there is some positive evidence for taking the earlier date (c. 1031) for the foundation of the monastery. Moreover the evidence of the *Account*, which has always been taken to imply the later date (1051), does not appear to be supported by any other sources. It has always been assumed from the *Account* that Antony returned to Russia in 1051 and occupied a cave vacated by the priest Hilarion when he was appointed Metropolitan of Kiev in that year.⁵³ But very little is known about Hilarion. Apart from the information in the *Account*, the only reference to him in Old Russian sources is Bishop Simon's statement, quoted from the *Vita Antonii*, that he was tonsured by Antony;⁵⁴ from this it would appear that he was one of Antony's early disciples rather than his predecessor, for we are told in the *Account* that Antony himself tonsured his first disciples.⁵⁵ Moreover the *Vita Theodosii* does not provide any positive evidence about the date of Antony's return to Russia, nor indeed very much about the early history of the monastery. Nestor is a persuasive writer, but the early chapters of his work contain little information about the period before Theodosius came to Kiev some time during the decade 1050—60.⁵⁶ Their barrenness as an historical source is at first sight obscured by the skilful way in which the author adapts the material of his principal literary source, the *Vita S. Sabae* of Cyril of Scythopolis.⁵⁷ This is particularly apparent in his account of the reception

⁵² *Annales Hildheimenses*, 1031 (Patr. Lat., 141, col. 571), *Vita Chuonradi Salici*, Chapter 9 (ibid., 142, cols. 1233 and 1241). It seems reasonable to amplify the evidence of the Russian chronicle here from the information in the German sources. See H. Bresslau, *Jahrbuch des Deutschen Reiches unter Konrad II*, Leipzig, 1879, Vol. I, 332 and F. Dvorník, op. cit., 223, to whom I owe the references in the German sources.

⁵³ ПВЛ, 1051, p. 105.

⁵⁴ КПП, Discourse 14, p. 102.

⁵⁵ ПВЛ, 1051, p. 106.

⁵⁶ Theodosius came to Kiev about four years before Barlaam and Ephrem joined the community which was after the accession of Prince Izyaslav in 1054. (КПП, Discourse 8, pp. 32—34). Nestor describes their arrival immediately after the visit of the mother of Theodosius to Kiev (ibid., 29—31) and she came four years after her son. (Ibid., 29). Shakhmatov suggests that Theodosius came to Kiev as late as 1058 but his arguments do not appear convincing (Шахматов, *Разыскания*, 434).

⁵⁷ The Old Russian translation of this work, together with the Greek original, has been published by the Общество Любителей Древней Писменности (Society of the Connoisseur of Old Literature): *Житие святого Савы Освященного*, составленное Кириллом Скифопольским, изд. И. Помяловского, СПб., 1890.

of Theodosius by Antony,⁵⁸ in which the only reliable fact recorded is that Theodosius was tonsured by Nikon.⁵⁹ Nestor does not mention Moses the Hungarian as one of Antony's early disciples, but as he must have died some years before Theodosius came to Kiev,⁶⁰ this silence is no proof that he never existed.

Further, the evidence concerning Antony's withdrawal to eremitic life also suggests that the monastery was founded c. 1031. Both the *Account* and the *Vita Theodosii* place this withdrawal shortly after the gathering together of his first disciples.⁶¹ The *Account* also states that he spent forty years as a recluse;⁶² as he died c. 1073⁶³ he must therefore have retired to solitude c. 1033, which fits in with the earlier date for the foundation of the monastery.⁶⁴ It would appear moreover that the date of Antony's withdrawal was given in his *vita* and that this was the source for the forty years of solitude mentioned in the *Account*. It seems, therefore, that there are reasonable grounds, although no conclusive proof, for provisionally dating the foundation of the Monastery of Caves c. 1031, and Antony's withdrawal to eremitic life c. 1033.

In this case Nestor's statement in the *Vita Theodosii* that Antony first withdrew to solitude after Theodosius came to Kiev (i. e. after 1050)^{64a} cannot be accepted. On the other hand it is possible to suggest that Antony had already been living as a recluse for some time when Theodosius arrived. It was not unusual, according to the traditions and contemporary

⁵⁸ Cf. КПП, Discourse 8, pp. 28—29 and *Житие св. Савы*, 31—35.

⁵⁹ КПП, Discourse 8, p. 28. In the *Cas. I* (1460) and *Cas. II* (1462) versions of the *Vita Theodosii* the date of the tonsuring of Theodosius is given as 1032; but it is clear from Nestor's narrative that he did not come until 1050 at the earliest. [See note 56, above]. It is moreover significant that no date is given in the oldest extant MS. of the *vita*. (See *Сборник XII века московского Успенского Собора*, изд. Шахматов и П. Лавров, Москва, 1899, p. МΘ.) It would seem therefore that the date may have been inserted by a later copyist or editor who was familiar with the *Vita Antonii*. From this he would know that Antony's first disciples gathered together c. 1031 and that Antony withdrew to solitude c. 1033 (see below). Since Nestor places Antony's withdrawal after Theodosius came to Kiev (КПП, Discourse 8, p. 36), he assumed that Theodosius was tonsured some time between 1031 and 1033. Shakhmatov has suggested that the date 1032 was given in the lost *Chronicle of the Monastery of Caves* and that the compiler of the *Cas. II* redaction of the *Paterikon* took it from there (*Житие Антония и Печерская летопись*, 134—135).

⁶⁰ Moses must have died c. 1041, i. e. ten years after he came to Antony (КПП, Discourse 30, p. 148). Н. П. Барсуков, *Источники русской агиографии*, СПб., 1882, gives the date of Moses' death as 1043 (col. 383), but does not indicate how he reached this conclusion.

⁶¹ Nestor implies, though he does not explicitly state, that Theodosius was one of Antony's early disciples and he has usually been regarded as such. But it is possible to suggest that the evidence indicates that he was not. See below.

⁶² ПБЛ, 1051, p. 106.

⁶³ See above, note 10.

⁶⁴ КПП, Discourse 8, p. 36.

^{64a} See note 59.

practice of Orthodox monasticism, for hermits to emerge from eremitic life from time to time, and for abbots and monks to withdraw, sometimes temporarily, from cenobitic life;⁶⁵ and there is ample evidence that Antony's seclusion was not unbroken. He was consulted by the monks about the building of the above-ground monastery and the appointment of Theodosius as abbot,⁶⁶ and as late as 1061 he received personally and initiated into monastic life a rich merchant from Toropetz tonsured under the name of Isaac.⁶⁷ In 1068 he was visited by the princes Izyaslav, Svyatoslav and Vsevolod, together with the refugee Varangian prince Shimon, before their expedition against the Polovians,⁶⁸ and by Shimon again after the expedition.⁶⁹ The following year he left Kiev for a time because he had incurred the anger of Prince Izyaslav;⁷⁰ but he was back at the latest by 1072 for in that year, just before his death, he received four craftsmen from Tsargrad (Constantinople) and played the leading role in the choice of the site for the Great Church of the monastery.⁷¹ It is then very probable that he received Theodosius, and later Barlaam and Ephrem, during the decade 1050—60 while he was living as a recluse, just as he received Isaac c. 1061.

The fact that Theodosius, Barlaam and Ephrem were tonsured not by Antony but by Nikon⁷² further suggests that they came to the monastery after Antony's withdrawal to eremitic life, for the *Account* expressly states that Antony personally tonsured his first disciples.⁷³ It has been suggested that Antony did not tonsure Theodosius (and Barlaam and Ephrem) because he was not a priest;⁷⁴ however it is more probable that after his withdrawal to solitude the new members of the community were tonsured by its active head, and that when Theodosius came to Kiev,

⁶⁵ See, for example, Nicetas Stethatus, *Vita S. Symeonis Junioris*, ed. I. Hausherr and G. Horn, *Orient. Christ.* XII, № 45 (July and August 1928), ch. 59, pp. 78—80

⁶⁶ ПБЛ, 1051, pp. 106, 107.

⁶⁷ The date of Isaac's arrival in Kiev can be calculated from the *Primary Chronicle*. The 1074 entry states that after he was tonsured he spent seven years in solitude, practising rigorous asceticism. Then he was overcome by demons and discovered by Antony in a state of physical collapse. "About this time", says the chronicle, "it happened that Izyaslav returned from Poland and began to be angry with Antony because of Vseslav; and Svyatoslav caused Antony to flee by night to Chernigov." (ПБЛ, 1074, p. 128). Izyaslav's return from Poland is mentioned in the 1069 entry of the chronicle (ПБЛ, 1069, p. 116), from which it can be calculated that Isaac came to Kiev c. 1061.

⁶⁸ КПП, Discourse 1, p. 1.

⁶⁹ Ibid., 2.

⁷⁰ ПБЛ, 1074, p. 128. It is possible that Antony had reproached Izyaslav for breaking his oath to Vseslav. See ПБЛ, 1067, p. 112, *ibid.*, 1069, p. 116.

⁷¹ КПП, Discourse 2.

⁷² Ibid., Discourse 8, pp. 29, 33.

⁷³ ПБЛ, 1051, p. 106.

⁷⁴ Е. Голубинский, *op. cit.*, Vol. I, Part 2 (2nd ed. Moscow, 1903), 570, note. 1. On canonical practice with regard to tonsuring, cf. P. de Meester, *De Monachico Statu iuxta disciplinam Byzantinam*, *Fonti, Serie II, Fasc. X* (1942) 51, 383.

Nikon was acting in this capacity. This is borne out by Nestor's statement "He [Antony] ordered the great Nikon to tonsure him [Theodosius]; for he was a priest and an experienced monk."⁷⁵ Finally it is interesting to notice that Simon and Polycarp, who used the *Vita Antonii* extensively, never allude to Theodosius as one of Antony's early disciples, although they do mention a number of these by name — Moses,⁷⁶ Agapit,⁷⁷ Eustratius⁷⁸ and Hilarion.⁷⁹ One would therefore expect Theodosius to be mentioned if he were one of this early group.

It would seem therefore that the evidence of the surviving fragments of the *Vita Antonii* can be accepted as reliable for the foundation and early history of the monastery, and that of the *Vita Theodosii* for the period after Theodosius came to Kiev (1050 at the earliest). Working on this basis, the following sequence of events is suggested. Antony returned to Russia at least as early as 1030, and about 1030 or 1031 disciples began to gather round him, the first whose name has survived being Moses the Hungarian. About 1033, in accordance with contemporary practice, Antony withdrew to eremitic life and appointed as head of the community one of his disciples whose name has not survived.⁸⁰ But it was usual to consult him when important decisions had to be made, such as the choice of a new abbot and the construction of buildings above the ground. He also continued to advise individuals, including those wishing to enter the monastery, such as Theodosius who came some time after 1050, and Isaac who came c. 1061. But he did not tonsure them; this was done by the head of the community who was Nikon when Theodosius came to Kiev. From this point onwards there are no actual contradictions in the evidence provided by the *Vita Theodosii* and the *Vita Antonii*. Although the two sources give different information about the building of the above-ground monastery,⁸¹ the

⁷⁵ КПП, Discourse 8, p. 29.

⁷⁶ Ibid., Discourse 30, p. 148.

⁷⁷ Ibid., Discourse 27, p. 128.

⁷⁸ Ibid., Discourse 16, p. 106, note 22.

⁷⁹ Ibid., Discourse 14, p. 102.

⁸⁰ If Antony withdrew to solitude as early as 1033 his successor cannot have been Barlaam, as stated in both the *Vita Theodosii* and the *Account* (КПП, Discourse 8, p. 36; ПБЛ, 1051, p. 106), since he did not enter the monastery until after 1054. (See above note 56). The name of Antony's successor therefore appears to be unknown. It might have been Hilarion — hence the association of his name with a cave above the Dnieper mentioned in the *Account* — but this can only be a conjecture. One must assume that Nestor erroneously associated the appointment of Barlaam, whom he knew to be the predecessor of Theodosius, with the retirement of Antony, about which his knowledge was vague. From the sequence of events as given in the *Vita Theodosii* it might be suggested that Barlaam succeeded Nikon when he left Kiev and went to Tmutorokan. (See КПП, Discourse 8, pp. 35—36).

⁸¹ Cf. КПП, Discourse 8, pp. 38—39 and ПБЛ, 1051, pp. 106—107. It seems reasonable to assume that the *Vita Antonii* was the source for the information given in the *Account* which is not found in the *Vita Theodosii*. See above note 18.

foundation of the Great Church,⁸² and, possibly, the introduction of the Studite Rule by Theodosius,⁸³ they can be regarded here as complementary rather than contradictory. Since the *Vita Theodosii* provides a continuous account of the history of the monastery from the time when Theodosius came to Kiev until his death in 1074, it is the historian's best guide for this period; but it can be usefully supplemented by sources derived from the *Vita Antonii*, which evidently contained more detailed information about the building of the above-ground monastery and the foundation of the Great Church.

The neglect and subsequent loss of the *Vita Antonii* must remain an unsolved problem. It appears to have been well-known in the monastery at the end of the eleventh century and the beginning of the twelfth; this is clear from the remark ascribed by Polycarp to the monk Theodore.⁸⁴ Also there are good grounds, although no conclusive proof, for thinking that it was used as a source for the *Primary Chronicle* compiled not later than the second decade of the twelfth century,⁸⁵ and for the hypothetical private *Chronicle of the Monastery of Caves*.⁸⁶ Later in the twelfth century it must have been entirely neglected; this would seem to be the significance of Polycarp's words at the end of his narrative about Agapit the Physician: "Such were the things, and greater than these, that were done by these holy monks; and having called to mind their virtuous life, I marvel that the great deeds of our holy fathers Antony and Theodosius⁸⁷ have been passed over in silence. For if so great a light has been extinguished through our neglect, how should a ray of light shine forth from it — I mean those venerable fathers and our brethren? But as God has said, «No prophet is accepted in his own country».⁸⁸ Shakhmatov has suggested that when Bishop Simon studied the *Vita Antonii* there was only one copy in the Monastery of Caves⁸⁹ and there is no evidence of one elsewhere. The

⁸² Cf. КПП, Discourse 8, pp. 64—65, 69, and *ibid.*, Discourses 1—3.

⁸³ Shakhmatov ascribes to the *Vita Antonii* the reference in the *Account* to the monk Michael from whom Theodosius enquired about the Studite Rule (ПВЛ, 1051, p. 107), and further suggests that this was introduced by Antony much earlier in the history of the monastery (*Житие Антония и Печерская летопись*, 136—138). As there is no corroborative evidence for this, there seems no good reason for rejecting the simpler explanation of the difference in the two sources suggested by Golubinskiy: that Theodosius first heard about the Studite Rule from Michael and then sent to Constantinople (as stated in the *Vita Theodosii*) for further particulars. (See Голубинский, *op. cit.*, 608).

⁸⁴ КПП, Discourse 33, p. 169.

⁸⁵ Шахматов, *Разыскания*, chapter XII.

⁸⁶ *Id.*, *Киево-Печерский Патерик*, 825—826 and *Житие*, 135—137.

⁸⁷ The words "and Theodosius" are almost certainly an interpolation here. They are not in the *Arsenian MS.* (see КПП, Discourse 27, p. 132, note 40); moreover if Polycarp had been writing about two people he would presumably have used the dual form of the noun in the next sentence, which he does not. (See Шахматов, *Житие*, 111).

⁸⁸ КПП, Discourse 27, p. 132.

⁸⁹ Шахматов, *Житие*, 106.

neglect of the *vita* in the twelfth century points to a decline in Antony's popularity and influence of which the lateness of his canonisation is a further indication.⁹⁰ In the early thirteenth century there seems to have been a reaction against this attitude, attributable in some measure to Bishop Simon's researches into the early history of the monastery. It is possible that the *vita* was lost during the Mongol invasions.⁹¹ Since it is not included in any surviving redaction of the *Paterikon* it was presumably not available when the *Arsenian* redaction was compiled in 1406. Its loss appears to have been discovered in the sixteenth century;⁹² it is also mentioned in the 'Preface to the Orthodox Reader' at the beginning of the second (Old Russian) edition of the *Printed Paterikon*, but this reference throws no light on the circumstances of the loss.⁹³ Both the literary style and the content of the surviving fragments of the *vita* sufficiently indicate the seriousness of this loss. It is fortunate that Simon and Polycarp have preserved part of it, so that at least some reflections remain of that light which Polycarp, writing more prophetically than he knew, feared might be extinguished.

⁹⁰ Antony was apparently canonised some time between 1132 and the early thirteenth century. See Е. Е. Голубинский, *История канонизации святых в русской церкви*, Москва, 1903, 59—60.

⁹¹ A work purporting to be a Life of Antony was apparently written in Greek at Mt. Athos early in the nineteenth century, based on the tradition that Antony was tonsured at Esphigmenou. It seems to be a rare work; Abramovich mentions only one MS. known to him, in the Kazan Theological Academy (Абрамович, *op. cit.*, ИОРЯС VII (1902) кн. 3, p. 75, note 114). It is clear from his remarks and those of Голубинский, *История русской церкви* I, 2, p. 570, note 1, that this work has no connection with the lost *vita* and is of no historical value.

⁹² Шахматов, *Житие*, 105. See also С. П. Розанов, *op. cit.*, ИОРЯС XIX (1914), кн. 1, p. 34.

⁹³ The *Paterikon* was first printed in Polish in 1635 and then in its original language in the private press of the Monastery of Caves in 1661. This was not a critical edition; the first of these was that of В. А. Яковлев, *op. cit.* The reference to the loss of the *Vita Antonii* is on the twelfth page (unnumbered) of the Preface to the 1661 edition. In spite of this, the first item of the work is entitled "*Житие Антония*"; it is in fact Discourse 7 of the *Cas. II* redaction of the *Paterikon*, i. e. an expanded version of the *Account*.

LE PRÉTENDU TÉMOIGNAGE D'UN TRAITÉ DE JEAN EXARQUE INTITULÉ «ŠESTODNEV» ET RELATIF AUX BOGOMILES

D'après le fameux ouvrage du prêtre bulgare Kosma, intitulé « Beseda » et datant de la 2^e moitié du 10^e siècle — ouvrage dont l'importance pour l'histoire des vrais débuts du bogomilisme bulgare est de tout premier ordre — le mouvement bogomile serait apparue sous le règne du tzar Pierre (927—969). Chez le prêtre Kosma, in lit: « Ainsi arriva-t-il sur la terre bulgare, pendant le règne du pieux tzar Pierre. Là vivait un certain prêtre Bogomile (aimé par Dieu), mais en vérité il faudrait dire „non aimé par Dieu“, et celui-ci commença le premier à enseigner l'hérésie sur la terre bulgare. »¹ Le témoignage de Kosma se trouva confirmé par une lettre du patriarche de Constantinople Théophylacte (933—956) adressée au tzar Pierre, précieux document découvert au 20^e siècle seulement.² Il s'agit là d'une réponse à la seconde lettre³ que le tzar avait envoyée au jeune patriarche — son parent⁴ — pour lui demander des mesures à prendre contre l'hérésie apparue dans son pays. Dans sa réponse, le patriarche définit l'hérésie « récemment apparue »⁵ comme un mélange de doctrines manichéennes et pauliciennes.⁶ En réalité, il était déjà question de l'enseignement bogomile. Le patriarche avait reconnu que l'hérésie « récemment apparue » et que le tzar Pierre lui avait décrite dans sa lettre, correspondait, en somme, à la doctrine paulicienne, à certaines exceptions près dont il faut surtout relever l'ascétisme rigoureux, élément fondamental du bogomilisme bulgare mais entièrement étranger aux pauliciens.

L'ascétisme constituant un des traits les plus frappants du manichéisme, Théophylacte avait pu traiter la nouvelle hérésie de mélange de doctrines manichéennes et pauliciennes.

¹ Такоже сазачъ въ болгарскѣи зѣманъ в лѣта правокѣрнаго цѣря петра, бы поплъ ѡименемъ бѣсиналъ. а по истинѣ рѣши бѣс не аинаъ ѡже нача первое оучити ересь въ зѣманъ болгарскѣи. (М. Г. Попруженко, *Козма пресвитеръ, болгарскій писатель X вѣка*. Бѣлг. Старини XII (София, 1936) 2.

² К. М. Петровский, *Письмо патриарха константинопольскаго Теофилакта царю Болгарии Петру*. С.-Петербург, 1914.

³ La réponse du patriarche à la première lettre de Pierre concernant la nouvelle hérésie n'était pas suffisamment claire au souverain bulgare, qui se vit obligé de demander, dans une seconde lettre, des précisions nécessaires. La seconde réponse du patriarche est le seul document qui s'est conservé de cette correspondance. V. Петровский, l. c., 5.

⁴ Au sujet de la parenté entre le patriarche Théophylacte et l'épouse de Pierre, cf. D. Obolensky, *The Bogomils*. Cambridge, 1948, pp. 112, n. 1.

⁵ περὶ τῆς νεοφανοῦς --- αἰρέσεως (Петровский, l. c., 7.)

⁶ Μανχαϊσμός γάρ ἐστι, παυλιανισμὸς συμμιγής, ἡ τούτων δυσσέβεια. Ibid. 8.

Ainsi, tout en ne mentionnant expressément ni le bogomilisme ni son fondateur, le prêtre Bogomile, la lettre de Théophylacte peut être considérée, à juste titre, comme confirmation du témoignage de Kosma attestant la naissance de l'enseignement bogomile sous le tzar Pierre. Mais les tout premiers indices de ce mouvement religieux avaient sans doute pu se manifester auparavant, déjà sous le règne du grand tzar Siméon, père de Pierre (893—927), car la propagande des pauliciens d'Arménie, qui travaillait depuis longtemps le pays et dont les bogomiles adoptèrent la plupart des principes de leur doctrines, n'avait certes pas manqué de gagner certains adeptes en Bulgarie.⁷ Le mécontentement du peuple épuisé par d'interminables guerres remonte d'ailleurs au déclin même du règne de Siméon.⁸ C'est donc dès cette époque que commence sans doute à s'élaborer la doctrine hérétique fondée sur le dualisme philosophique et représentant une protestation énergique contre l'Eglise officielle et contre le régime politique et social de l'époque. Sous le tzar Pierre, au moment de la plus triste décadence d'un empire que Siméon avait amené à l'apogée de sa gloire, la nouvelle hérésie constituait déjà une menace sérieuse pour l'Eglise et le pouvoir politique de l'Etat, obligeant le souverain, on l'a vu, à demander, à Constantinople, des mesures à prendre, en face d'un danger aussi imminent.

Une autre question est cependant de savoir s'il existe des documents historiques susceptibles de prouver l'existence du bogomilisme dès le règne de Siméon. S'appuyant sur un des ouvrages les plus importants de l'époque de Siméon, le « Šestodnev » de Jean Exarque, le savant bulgare Jordan Ivanov a entrepris de résoudre ce difficile problème. Jean Exarque appartient aux plus grands écrivains de l'âge d'or de la littérature bulgare sous Siméon. Le tzar, grand admirateur des lettres, s'efforça de faire traduire en langue bulgare les meilleurs ouvrages de la littérature byzantine, surtout théologique. Aussi la partie essentielle du Šestodnev de Jean Exarque (ouvrage dédié à Siméon et commentant la création du monde en six jours) ne constitue-t-elle, on le sait, qu'une traduction ou adaptation des œuvres provenant des Pères de l'Eglise grecs et, en premier lieu, de Basile le Grand. Cependant, l'ouvrage de Jean Exarque n'en contient pas moins des passages originaux — témoignages précieux sur la vie bulgare de l'époque. Cette dernière circonstance a amené Ivanov à voir, dans une phrase tirée du Šestodnev, une confirmation de l'existence du bogomilisme bulgare sous le règne de Siméon.

Le passage sur lequel Ivanov a appuyé sa théorie est le suivant: « Ils devraient avoir honte, tous ces manichéens vilains et méchants et tous les Slaves païens... aussi n'ont-ils pas honte d'appeler le diable fils aîné »

⁷ Voir à ce propos D. Obolensky, l. c., 60—62, 80—82. -

⁸ Cf. B. H. Златарски, *История на българската държава през средните векове*, I, 2. София, 1927, 463.

(antérieur à Jésus, selon l'interprétation d'Ivanov).⁹ Le passage en question comprend deux phrases. La première (« ils devraient avoir honte, tous ces manichéens vilains et méchants et tous les Slaves païens ») est une citation très connue. Le fait de trouver les « manichéens » associés aux Slaves païens, a permis aux historiens d'appliquer l'invective d'Exarque contre les manichéens au milieu bulgare et d'y voir un témoignage attestant l'existence, sous Siméon, d'une hérésie dualiste parmi les Slaves bulgares. De quelle hérésie s'agit-il cependant? Le terme de « manichéens », figurant dans la phrase analysée, revêt, dans le langage des apologistes de l'orthodoxie, un sens très large, servant à désigner les partisans des doctrines dualistes en général. Dans le cas précité, il aurait également pu être question d'une doctrine spéciale qui avait eu des adeptes en Bulgarie avant Siméon déjà — le paulicianisme¹⁰ — interprétation qu'une analyse critique ne manquera cependant pas de réfuter. Pour comprendre le sens exact de la phrase mentionnée, il faut la replacer dans son contexte, qui nous révèle clairement l'idée de Jean Exarque. Interprétant le passage du premier livre de Moïse relatif au quatrième jour de la Création, Exarque démontre, en parlant du Seigneur, créateur du soleil, de la lune et des étoiles,¹¹ que le soleil et tous les corps célestes meurent autour de la terre sans jamais s'écarter, à leur gré, du trajet que Dieu leur avait assigné. Avec indignation, Exarque condamne l'aveuglement de ceux qui, attribuant au soleil une volonté individuelle, s'obstinent à ne pas voir, dans cette source de la lumière, un instrument docile de la volonté divine. Cette opinion hérétique sur le soleil est partagée, selon Exarque, et par les manichéens et par les Slaves païens. Il dit littéralement: « Ils devraient avoir honte, tous ces manichéens vilains et méchants et tous les Slaves païens et les langues impies, les vrais ennemis et les pères du mensonge qui prétendent que le soleil possède sa propre volonté, tout en voyant qu'il ne fait qu'obéir aux ordres de son Créateur. »¹² L'auteur du Šestodnev attribue donc aux manichéens et aux Slaves païens — que d'ailleurs il nomme d'un seul trait — une même interprétation du mouvement solaire. Sa phrase ne nous autorise cependant guère à conclure que Jean Exarque avait envisagé les manichéens vivant parmi les Slaves païens (en Bulgarie), donc les bogomiles

⁹ Да се срамлѣють оубо рѣши пошнѣнии и скеръни манихѣи и вси погании словѣне — — — тоже не стыдѣтъ сѣ днѣвола глаголю старѣиша сѣа (т. е. отъ Исуса). И. Иванов, *Богомилски книги и легенди*. София, 1925, р. 20.

¹⁰ Tel est, par exemple, l'opinion de F. Rački, dans l'étude intitulée *Bogomili i Patareni*. Rad Jugosl. Akad. znanosti i umjetnosti VII (1869) 99.

¹¹ О. М. Бодянский, *Шестоднев составленный Иоанном эксархом болгарским*. Москва, 1879, 104 sq.

¹² Да се срамлѣють оубо всѣх пошнѣнии. и скерънии манихѣи и вси погании словѣне. и ѣзъци злобѣнии. истиннии сопостатници. и родители лъжеви. иже сѣнце мѣнетъ соущи самовластно. и видѣи и. слоужѣи и работѣюще повелѣнии своего творца. (Jean Exarque, l. c., 115a).

à proprement parler. Le terme de « manichéens » ne saurait non plus, dans le contexte en question, être interprété dans le sens de « pauliciens ». Rien dans les sources historiques relatives au paulicianisme ne semble, en effet, attester l'existence d'une conception du soleil identique à celle que Jean Exarque attribue à ses « manichéens ». Il s'en suit que Jean Exarque vise les partisans du manichéisme authentique dont la doctrine et le culte réservent au soleil une place toute particulière.

Il est évident que, retranchée du contexte, la phrase mentionnée du Šestodnev ne pouvait que prêter à une interprétation erronée que, cependant, la plupart des savants contemporains continuent à maintenir, avec la seule différence que, en général, ils attribuent la mention de « manichéens » aux bogomiles. J. Ivanov a été le premier à formuler cette théorie qu'il corrobore par le renvoi à une autre phrase du Šestodnev que, on l'a vu, il rattache à la première: « Aussi n'ont-ils pas honte d'appeler le diable fils aîné » (antérieur à Jésus). A première vue, la seconde phrase vient compléter très heureusement la phrase précédente, nous disant que les manichéens considéraient le diable comme fils aîné de Dieu. La croyance déclarant le diable (Satan) pour frère aîné de Jésus, fils de Dieu, provient des bogomiles byzantins. De là, Ivanov conclut que l'invective de Jean Exarque contre les « manichéens vilains et méchants » visait non point les pauliciens mais déjà les bogomiles.¹³ La théorie d'Ivanov fut adoptée par plusieurs autres savants qui avaient omis de redescendre à la source originale pour y vérifier l'exactitude du passage cité.¹⁴

Et pourtant, la citation, sans avoir besoin d'être vérifiée, est de nature à inspirer de la méfiance. L'idée de Satan considéré comme fils aîné de Dieu est attestée chez les bogomiles byzantins, aux XI^e et XII^e siècles.¹⁵ Dans le cas des bogomiles bulgares, de pareils témoignages font défaut. Il importe tout particulièrement de signaler que même la « Beseda » du prêtre Kosma¹⁶ — document presque contemporain des événements analysés — n'en parle guère. Kosma avoue, il est vrai, qu'il avait dû renoncer à décrire toutes les erreurs bogomiles,¹⁷ mais il est invraisemblable qu'il

¹³ Иванов, I. c., 20.

¹⁴ Voir par exemple à ce sujet Obolensky, I. c., 95, 122, 185.

¹⁵ Michael Psellos, *De daemonum operatione*. PG., vol. CXXII, cols. 824—825; Euthymius Zigabenus, *Panoplia dogmatica*. PG., vol. CXXX, cols. 1293—1296.

¹⁶ La lettre du patriarche Théophylacte au tsar Pierre (laquelle est d'ailleurs loin d'attester la doctrine bogomile en question) a été omise sous ce rapport, car, tout en constituant une confirmation précieuse du témoignage que Kosma nous fournit au sujet de l'origine du bogomilisme sous le tsar Pierre, elle est sans utilité particulière pour une connaissance plus approfondie de la doctrine professée par les hérétiques bulgares. Elle cite un certain nombre d'anathèmes contenant des articles de foi que les hérétiques devaient abjurer pour être de nouveau admis dans l'Eglise orthodoxe, mais comme les articles proviennent, pour la plupart, d'ouvrages de polémique contre les pauliciens, on ne saurait décider dans quelle mesure ils coïncident avec la doctrine des bogomiles bulgares.

¹⁷ Попруженко, I. c., 17.

eût passé sous silence une hérésie aussi grave que la proclamation du diable pour fils de Dieu.

Un « argumentum ex silentio » ne saurait cependant parfaitement prouver la non-authenticité du témoignage d'Exarque. Mais l'analyse de la source-même est, par contre, susceptible de réfuter entièrement toutes les preuves invoquées par Ivanov. Ivanov cite, comme nous l'avons vu, les deux phrases d'un seul trait, et comme il n'indique pas la page respective du Šestodnev, le lecteur est amené à croire que, dans le document original, les deux phrases, se complétant mutuellement, se trouvent l'une près de l'autre. Or, après avoir consulté l'original,¹⁸ on constate qu'elles sont, tout au contraire, très éloignées l'une de l'autre. La seconde phrase (« aussi n'ont-ils pas honte d'appeler le diable fils aîné ») est à la page 8a du chap. I, la première (« ils devraient avoir honte, tous ces manichéens vilains et méchants »), à la page 115a. Chaque phrase relève d'un contexte entièrement différent. Nous avons déjà eu l'occasion d'analyser les raisons qui ont donné suite à une interprétation erronée de la première phrase, celle-ci ne nous autorisant guère à chercher les « manichéens » c'est-à-dire les partisans de l'hérésie dualiste, au moment de la rédaction du Šestodnev (sous Siméon), parmi les « Slaves païens » (en Bulgarie). Et le terme de « manichéens » ne saurait non plus, dans la phrase analysée, être appliqué aux pauliciens, car on ne dispose d'aucun témoignage susceptible de confirmer la doctrine que Jean Exarque attribue aux manichéens et qui, pour la même raison — on le verra — ne saurait non plus être mise en rapport avec les bogomiles.

Etant donné que la première phrase ne vise aucunement les bogomiles, il ne reste que d'examiner la seconde: « Aussi n'ont-ils pas honte d'appeler Satan fils aîné de Dieu. » Cette autre phrase a été également détachée, il faut le dire, de son contexte original. En remontant au passage respectif, figurant à la 8^e feuille du Šestodnev, on constate qu'il traite d'un sujet essentiellement différent de la doctrine bogomile déclarant Satan pour fils aîné de Dieu. Mais ce qui est tout à fait décisif, c'est le fait que le passage en question ne provient point de Jean Exarque, constituant une traduction presque littérale de Sévérianos, écrivain théologique grec. Sévérianos, évêque de Gabala (près de Laodicée en Syrie) et écrivain théologique, vécut dans la 2^e moitié du 4^e et dans la 1^{ère} moitié du 5^e siècle et mourut sous le règne de Théodose II (408—450). De ses ouvrages, il s'est conservé plusieurs homélies désignées, dans la plupart des manuscrits, par le nom de Jean Chrysostome, et dont il faut relever, en premier lieu, six homélies interprétant le récit de la bible relatif à la création du monde.¹⁹ La première des homélies contient, comme nous avons réussi à trouver,

¹⁸ „Šestodnev“ édition précitée, de Бодянский.

¹⁹ Cf. Johannes Zellinger, *Die Genesishomilien des Bischofs Severian von Gabala. Alttestamentliche Abhandl. VII, 1* (Münster i W., 1916).

le passage en question que Jean Exarque traduisit et inséra dans le premier chapitre de son commentaire à la création du monde.

Chez Sévérianos, on lit: « Il importe également d'être renseigné sur les allégories des hérétiques. Certains parmi eux ont l'audace de proclamer que les ténèbres, c'est le diable, et l'abîme, les démons. Lorsque Dieu dit: „Que la lumière soit“, c'est-à-dire le fils, le (diable)²⁰ est non seulement équivalent à celui-là, mais il lui est antérieur. Voilà une hérésie qu'il ne convient pas même de mentionner, et que nous n'avons citée que pour vous (en) avertir. »²¹

Dans le Šestodnef, on lit: « Il faut connaître même la dépravation des hérétiques, car les hérétiques osent prétendre que les ténèbres, c'est le diable, et l'abîme, les démons. Lorsque Dieu dit: „Que la lumière soit“, cela signifie „que le Fils soit.“ Aussi n'ont-ils pas honte d'appeler Satan antérieur au Fils.²² Car, si les démons signifient l'abîme et le diable les ténèbres, et que Dieu dit: „Que la lumière soit“, c'est-à-dire le Fils, le (diable) lui est (c'est-à-dire au Fils) non seulement équivalent mais antérieur. Il ne conviendrait pas de mentionner une telle déshonnêteté, s'il ne fallait vous avertir de toutes ces hérésies. »²³

La comparaison des deux textes montre clairement que la phrase « aussi n'ont-ils pas honte d'appeler le diable antérieur au Fils », bien que n'étant pas une simple traduction, forme pourtant une partie inséparable d'un passage traduit d'un auteur grec. On ne saurait donc la ranger parmi les passages originaux du Šestodnef, lesquels, loin de représenter une traduction ou paraphrase de textes grecs, proviennent de Jean Exarque et

²⁰ Mots entre parenthèses indiqués par nous.

²¹ δεῖ δὲ μὴ ἀγνοεῖν καὶ τῶν αἰρετικῶν τὰς ἀλληγορίας. αἰρετικοὶ τινες ἐτόλμησαν εἰπεῖν ὅτι σκότος ὁ διάβολός ἐστιν, ἡ δὲ ἄβυσσος, οἱ δαίμονες· ὅτε δὲ εἶπεν ὁ θεός, γενήθῃτω φῶς· τούτέστιν ὁ υἱός· οὐ μόνον αὐτοῦ ἐστιν ἰσότης, ἀλλὰ καὶ πρεσβύτερος. ἀλλὰ ταύτης μὲν τῆς ἀσεβείας οὐδὲ μνημονεῦσαι δεῖ. ὑπὲρ δὲ τοῦ μὴ ἀγνοεῖν ὑμᾶς τὰ λεγόμενα προσηγάγομεν. Severiani Gabalorum episcopi in mundi orationem, oratio I. — Sancti patris nostri Joannis Chrysostomi archiepiscopi Constantinopolitani opera omnia quae exstant vel quae ejus nomine circumferuntur, t. VI., éd. Montfaucon. Parisiis, 1724, p. 442 A.

²² La phrase тоже не стыдѣтсе дѣвола глаголюще старѣнша сѣа а été traduite par Ivanov et par d'autres savants dans le sens de: Aussi n'ont-ils pas honte d'appeler le diable fils aîné (c'est-à-dire fils de Dieu). Du texte mentionné de Sévérianos-Exarque, l'on ne saurait toutefois déduire que le diable est le fils aîné de Dieu. Dans le mot de сына dans la phrase analysée, nous voyons un génitif de comparaison qu'il faut traduire comme suit: « Aussi n'ont-ils pas honte d'appeler Satan antérieur au Fils ».

²³ поѣа же ѣстъ намъ ѥ ѥретичьско ѥзвращеннѣ еѣдѣти ѥретичи бо дрѣвноуше глагола ѥко тма ѣст дѣвола. а безѣннѣ еѣсове. нгда же рече бѣ боудан свѣ рече да сѣа боудетъ рече. тоже не стыдѣтсе дѣвола глаголюще старѣнша сѣа. ѥама бо еѣсове безѣннѣ соутъ. а дѣвола тма. потом же рече бѣ. боудан свѣтъ. рече сѣа. то не тѣчнѣ с тѣма ѣстъ равенъ причсти. нѣ ѥ старѣн. нѣ сего бичьстнѣ нѣ нѣк поминати. нѣ да ѥ вѣ еѣте блудиты (Jean Exarque, l. c., глава преа, pp. 8a—8b).

nous fournissent des renseignements précieux sur la Bulgarie sous Siméon. Il en résulte que la seconde phrase de la citation d'Ivanov ne peut non plus être interprétée comme témoignage de Jean Exarque sur l'existence du bogomilisme en Bulgarie, sous le règne de Siméon. Elle ne touche ni les manichéens, ni les Slaves païens. Le plus ancien document relatif au bogomilisme bulgare est donc à voir dans la lettre du patriarche Théophylacte laquelle atteste l'existence de l'hérésie bogomile dès le fils de Siméon, Pierre.

Après avoir réfuté la preuve d'Ivanov, on perd le seul témoignage semblant attester, même chez les bogomiles bulgares, l'existence d'une doctrine déclarant Satan pour fils aîné de Dieu. Mais certains savants ont cru découvrir une autre confirmation de cette hérésie bogomile dans l'ouvrage de Kosma. Pour le démontrer, ils partent d'un passage où Kosma fait allusion à la façon dont les hérétiques bulgares interprètent la parabole de l'Evangile de St. Luc sur le fils prodigue.²⁴ Selon Kosma, c'était Christ que les bogomiles prenaient pour le fils aîné mentionné dans cet Evangile, le fils cadet, qui avait trompé le père, étant le diable.²⁵ Le rapport entre le diable et le Christ est, on le voit, le vrai contraire de la croyance professée par les bogomiles byzantins. H. Ch. Puech a entrepris de concilier cette contradiction. Il part du fait qu'une partie de la doctrine des bogomiles byzantins, doctrine dont l'expression la plus authentique se trouve chez Euthyme Zigabenus, est constituée par tout un « mythe » relatif à Satan, fils aîné de Dieu, qui, s'étant révolté contre le Père, fut banni du ciel et devint, après sa chute, le créateur du monde.²⁶ M. Puech suppose l'existence de ce « mythe » chez les bogomiles bulgares dès l'âge de Kosma. Selon lui, l'interprétation allégorique que les bogomiles donnent du parallèle du fils prodigue et que Kosma a enregistrée, exprime le rapport, mutuel entre Satan et Jésus non au début mais à la fin du « mythe » bogomile d'après lequel la primogéniture passa, après la chute de Satan, à Jésus.²⁷ (La même conception est partagée par Obolensky).²⁸ Cette dernière conclusion ne nous paraît cependant pas suffisamment justifiée. L'existence d'une certaine doctrine chez les bogomiles byzantins ne prouve aucunement que cette même doctrine fût partagée également par les bogomiles bulgares. La littérature relative au bogomilisme néglige, en général, les différences séparant les bogomiles bulgares de ceux de Byzance. Mais en dépit de l'intime relation existant entre ces deux branches d'une seule doctrine religieuse, l'on ne saurait perdre de vue les multiples nuances

²⁴ Luc. XV, 11—32.

²⁵ Слышаще бо въ евангеліи Господа рекша притчу о десяти сыноу Христа оубо творять старшимаго сына, меньшаго же еже есть зблуднаго штица діавола мѣнати (Попруженко, l. c., 26).

²⁶ Euthymius Zigabenus, l. c., cols. 1293—6.

²⁷ H.-Ch. Puech — A. Vaillant, *Le traité contre les Bogomiles de Cosmas le prêtre*. Paris, 1945, pp. 190—192.

²⁸ Obolensky, l. c., 123.

qui, relevant, en partie, de milieux géographiques différents, les distinguent très nettement et qui, sans pouvoir être précisés en vue du manque de sources historiques, n'en laissent pas moins d'avoir une importance toute particulière. Le « mythe » bogomile relatif à la chute de Satan accuse justement une de ces différences essentielles. Il est sûr qu'il était divulgué par les bogomiles de Byzance, de même que par ceux de Bulgarie. Ces derniers l'avaient même décrit dans leur « livre secret » du XI^e ou XII^e siècles,²⁹ qui passa aux cathares de l'Ouest et se conserva en traduction latine connue, dans le monde scientifique, sous le nom de *Liber Sancti Iohannis*.³⁰

Il importe d'ailleurs de remarquer que, dans cette version bulgare du mythe bogomile, Satan n'est pas désigné comme fils aîné de Dieu. Mais si, au moment de la conception du « livre secret », c'est-à-dire aux XI^e—XII^e ss., le mythe bogomile bulgare différait de celui de Byzance, il avait pu en être ainsi même du temps de Kosma, au X^e s. En outre, rien dans l'ouvrage de Kosma ne semble témoigner d'une systématisation des idées bogomiles en forme de mythes à son époque. L'hypothèse de M. Puech considérant ladite allégorie bogomile comme expression du rapport mutuel entre Christ et le diable, dans le stade final du « mythe » bogomile relaté par Euthyme Zigabenus, devient, par là-même, dépourvue de son fondement solide. La tentative de l'auteur qui a voulu mettre d'accord le témoignage de Kosma avec les sources byzantines, nous apparaît, par conséquent, erronée, le renseignement de Kosma devant, à notre avis, être interprété indépendamment de tout. Dans ce cas le témoignage de Kosma devient un simple commentaire de l'interprétation allégorique que les bogomiles bulgares donnent du récit biblique. L'ouvrage de Kosma atteste d'ailleurs clairement la tendance très nette qu'accusent les bogomiles de son époque, à prêter à tous les récits du Nouveau Testament (le seul livre de l'Écriture qu'ils admettaient) un sens figuré et spirituel. Ainsi ne manquèrent-ils point de substituer aux deux frères du récit figurant dans la parabole si simple et si humaine du fils prodigue, deux êtres transcendants, Christ au bon fils et le diable au méchant. Mais rien dans l'ouvrage de Kosma ne nous autorise à supposer que les bogomiles eussent tiré, de cette substitution, toutes les conséquences et que cette allégorie les eût amenés à considérer, à leur époque, *le diable* comme *frère de Jésus*. Il est curieux de constater que, nulle part, l'on ne trouve chez Kosma l'affirmation selon laquelle les bogomiles eussent déclaré le père des deux frères de la parabole pour Dieu-Père. Le témoignage de Kosma ne saurait donc, on le voit, fournir une preuve irréfutable de ce que, à l'époque de

²⁹ Interrogatio Iohannis et apostoli et evangelistae in cena secreta regni celorum de ordinatione mundi istius et de principe et de Adam. R. Reitzenstein, *Die Vorgeschichte der christlichen Taufe*. Leipzig — Berlin, 1929.

³⁰ Le terme de « livre secret » provient d'Ivanov: cf., de celui-ci, *Богомилски книги и легенди*.

l'auteur, les bogomiles bulgares considéraient le diable comme frère de Jésus. Par conséquent, il paraît entièrement inutile de vouloir insister aussi sur le fait que, dans la parabole du fils prodigue, le diable figure comme frère cadet, alors que, dans les sources byzantines, on le désigne comme frère aîné³¹

En bref, ni le Šestodnev qui ne mentionne point encore les bogomiles, ni le Beseda de Kosma — témoignage le plus authentique et le plus complet relatif au bogomilisme bulgare — ne confirment l'existence d'une doctrine bogomile déclarant *le diable fils aîné de Dieu*.

Le silence de Kosma nous autorise à considérer, pour le X^e siècle au moins, l'existence d'une pareille doctrine en Bulgarie comme peu vraisemblable, d'autant plus que les sources postérieures relatives au bogomilisme (« livre secret », rapport sur le concile de Tirnova en 1211, le Synodik du tzar Boril et la biographie de St Théodose de Tirnova du 14^e siècle³²) ne nous offrent aucun témoignage sur ce sujet. Cependant, le silence de ces documents, peu nombreux d'ailleurs et insuffisants à mettre en lumière l'évolution du bogomilisme bulgare durant une période de quatre siècles, ne constitue pas non plus une preuve irréfutable de ce que la doctrine bogomile mentionnée n'ait jamais existé dans ce pays. Si, d'un côté, l'influence des idées et opinions des bogomiles byzantins sur leurs corréligionnaires bulgares ne peut être rejetée à priori, il serait, de l'autre côté, également injuste de vouloir appliquer mécaniquement tout ce que l'on sait du bogomilisme byzantin, à la secte bogomile de Bulgarie.

³¹ C'est déjà M. Weingart qui voit, dans la conception bogomile du récit du fils prodigue, relatée par Kosma, une simple interprétation allégorique de la parabole. S'appuyant sur Kosma, il a cependant tort de rejeter entièrement le témoignage d'Euthyme Zigabenus sur la foi bogomile, considérant Satan comme fils aîné de Dieu.

³² M. Т. Попруженко, *Синодик царя Борила. Български Старини VIII* (София, 1928.) — *Житиѣ и жизньъ преподобнаго отца нашего Феодосіа*, ed. В. Н. Златарски. София 1904

UNE PAGE DE L'HISTOIRE DES RELATIONS BYZANTINO-LATINES

Le clergé byzantin et l'Union de Lyon
(1274—1282)

Michel VIII Paléologue est le restaurateur de l'empire byzantin, et le fondateur de la dernière dynastie sur le trône qui en a vu passer tant. Pendant tout son règne, ce souverain dut veiller, l'épée à la main, à la sûreté de son Etat, menacé de l'Orient et de l'Occident. C'était surtout le danger de la part des latins qui préoccupait Michel; en Italie, Mainfroy d'abord, ensuite Charles d'Anjou, beaucoup plus dangereux encore, car soutenu par la papauté; en Grèce les principautés latines, étaient ses ennemis, toujours prêtes à s'allier lorsqu'il s'agissait d'attaquer son Etat, et ne pouvant d'ailleurs s'agrandir qu'à ses dépens. Se sentant trop faible pour parer à tous ces dangers, Michel VIII, contre l'hostilité des princes latins, chercha la protection du pape. Cette protection il ne pouvait l'obtenir que sous la forme d'une union religieuse; aussi quelques années après son avènement, il entama des négociations avec le St Siège. Elles furent longues et laborieuses et ce n'est que vers leur fin, qu'il se décida à en faire part au patriarche et au clergé, car, tout autocrate qu'il fût, il se rendait bien compte qu'il lui serait impossible de faire l'union sans eux. D'ailleurs il avait des raisons sérieuses pour tenir en secret¹ sinon ses négociations avec les papes, au moins leur objet exact: excommunié par le patriarche Arsène à cause du crime commis sur la personne de l'héritier légitime de l'empire, il se trouvait dans une situation assez équivoque vis-à-vis de l'église orthodoxe. Aussi chercha-t-il, pendant plusieurs années, à adoucir le patriarche avant de se décider à le remplacer.² D'un autre côté, n'étant pas sûr de l'issue de ses négociations, il ne voulait probablement pas agiter d'avance les esprits par des projets qui pouvaient fort bien ne point se réaliser.

Ces projets n'étaient cependant pas si secrets pour que le clergé grec ne s'en doutât point; l'empereur y fit d'ailleurs lui-même des allusions soit pour sonder le terrain, soit pour le préparer. Ainsi Pachymère nous

¹ Cf. L. Wadding, *Annales Minorum*, IV. Romae, 1732, p. 223, § I. Il s'agit d'une lettre où Michel VIII informe le pape Urbain IV de ses entretiens avec Nicolas, évêque de Crotone, qui l'a initié à la doctrine catholique: ...*clandestine ad Maiestatis nostrae praesentiam personaliter se conferret (Nicolas) sit ex ore ipsius veritatem fidei quam confitetur Sancta Romana ecclesia... graeco audiemus sermone...* Quelques lignes plus loin: *Remanet ergo totum negotium ad discretionem Vestrae Püissimae Sanctitatis...*

² Pachymeris Georgii De Michaelo et Andronico Paleologis, *Corpus Script. Hist. Byz.*, Bonnae, 1835, vol. I. De Michaelo III, 19, p. 211.

conte que son maître avait rassemblé les évêques pour se plaindre de la dureté du patriarche à son égard, et leur notifia son dessein de s'adresser, s'il y était forcé, aux autres Eglises et notamment au pape romain, pour obtenir l'absolution de son forfait.³ Mais le clergé grec — toujours aux dires de Pachymère — était loin de voir dans ces déclarations l'annonce sérieuse d'une union des Eglises,⁴ sachant bien que les basileis remettaient de temps en temps cette question sur le tapis, soit pour obtenir certaines concessions de la part de l'Eglise orthodoxe,⁵ soit pour réaliser un but politique.⁶ Aussi écoutaient-ils sans trop s'alarmer, les propos de l'empereur et, conformément à son désir, se prêtaient complaisamment à la société des moines catholiques qui se trouvaient à Constantinople.⁷ Le pape Clément IV écrivit — il est vrai — le 4 Mars 1267 directement au patriarche Joseph,⁸ mais, tout en parlant, dans sa lettre, de l'union, il le fit en termes vagues, sans aucun détails précis.⁹ Ce ne fut qu'après l'élection de Grégoire X et après s'être décidé à accepter les conditions du St Siège que Michel VIII dévoila entièrement ses projets.¹⁰

Lorsque, à l'automne de 1273, une légation papale arriva à Constantinople¹¹ pour obtenir la réponse décisive de l'empereur et la porter au pape encore avant le concile de Lyon, Michel VIII convoqua les plus éminents d'entre ses prélats et ses magistrats, et leur annonça sa volonté de conclure une union avec l'Eglise occidentale.

³ Ibid.

⁴ Ibid., V, 10, p. 368.

⁵ Cf. E. Лопарев, *Унионизм Императора Мануила Комнина*. Виз. Врем. XIV (1910) 334; A. Лебедев, *История разделения церквей в IX, X и XI веках*. Москва, 1900, 307.

⁶ Cf. W. Norden, *Papsttum und Byzanz*, Berlin, 1903, 341—378 sur les projets d'union de Théodore I Lascaris et de Jean Vatatzes.

⁷ Pachym. l. c.

⁸ Wadding, op. cit., IV., 275, § III.

⁹ Ibid. En parlant de ses conditions, il dit: *viam... quam ideo presentibus non duximus inserendam quia eam magnifico viri Michaeli Paleologo Imperatori Graecorum illustri nostris litteris plenius explicamus...* Expressions semblables dans la lettre d'invitation au concile que Grégoire X adressa au patriarche le 23 Octobre 1272: *... Magnifico Viri Michaeli Paleologo, Imperatori graecorum... nuntios et litteras destinamus per... persuasiones varias qualitati tractatus ipsius aptas et utiles nec non alias, quas ad felicem exitum tam salutaris negotii expedire putavimus... explicando. Quae cum tibi per easdem litteras innotescenda speramus, praesentibus non duximus repetenda*. Ibid., 352, § V.

¹⁰ Pachym. V, 9, p. 366: *συνεχῶς οἱ πάπαι ἀπὸ τῆς ἀπὸ τοῦ θανάτου... Donc à cette époque, époque de l'activité unioniste de l'empereur, au moins deux papes, c.-à.-d. Urbain IV et Clément IV, devaient être morts*. P. 369: *... τέλος τοῦ κατὰ Συρίαν Γρηγορίου... εἰς τὸ πατικὸν προσκληθέντος ἀξίωμα...* et une page plus loin, il parle de la légation de Grégoire X dont Jean Parastron fit partie; or cette légation dut arriver à Cple vers le début de 1273. J. Guiraud, *Les registres de Grégoire X*. Paris, 1892, 73, No. 195; A. Potthast, *Regesta Pontificum Romanorum*. Berolini, 1875, No. 20638. Grégoire X fut élu en 1272.

¹¹ J. Müller, *Die Legationen unter Gregor X*. Römische Quartalschrift 37 (1927) 80.

Persuadé, au début de ses rapports avec le St Siège, de la nécessité qu'il y avait à convoquer un concil œcuménique, Michel VIII avait, depuis totalement changé d'avis; les longues années de son règne, non exemptes de troubles religieux, ainsi que ses négociations interminables¹² au sujet de l'union, lui avaient fait comprendre qu'un concile, loin d'être une assemblée susceptible d'apporter une solution aux différends divisant les Eglises, deviendrait immédiatement un lieu où chaque parti s'efforcerait d'imposer son dogme aux autres. Cette conviction l'amena non seulement à éviter, mais à défendre toute discussion théologique.¹³ Désormais, il ne voyait dans l'union qu'une mesure politique dont il attendait certains avantages, laissant au temps d'apaiser l'hostilité que des siècles avaient accumulée, et qu'au moment donné l'intolérance mutuelle ne pouvait qu'augmenter. Aussi n'hésita-t-il point à jouer un double rôle, car, tout en assurant les pontifes romains de sa docilité et de son zèle catholique, il s'efforçait, en même temps, de ménager les sentiments orthodoxes de ses sujets. Donc, pour faire accepter l'union à son clergé, il la lui présenta sous un jour faux. Infiniment profitable à l'Etat — disait-il — l'union se bornait en somme à trois concessions de la part des grecs: la commémoration des papes, leur droit de juridiction, leur primauté — simples formalités auxquelles l'éloignement de Rome ôtait toute importance réelle.¹⁴ Ceci n'était pas vrai: en plus de ces concessions, le pape exigeait que l'Eglise byzantine acceptât l'enseignement catholique sur la procession du St Esprit et sur l'existence du purgatoire, et qu'elle adoptât l'usage des azymes.¹⁵ Cependant, loin d'aborder les exigences pontificales en matière religieuse, Michel VIII assura, au contraire, ses prélats qu'aucune innovation ne serait introduite dans l'enseignement et les usages de l'Eglise grecque — promesse qu'il confirma un peu plus tard par un chrysobulle solennel.¹⁶

Cependant, même sous l'aspect mutilé dont l'empereur l'avait revêtue, l'union se heurta immédiatement à l'hostilité de la plupart de l'assemblée; le clergé grec partageait certes, avec la grande majorité des Byzantins, l'aversion pour tout rapprochement avec les latins, aversion enracinée depuis des siècles et augmentée encore par cinquante années d'occupation latine. Il avait toutefois, pour se méfier de l'union, des raisons beaucoup plus sérieuses: dans le vaste empire byzantin la religion avait

¹² Les négociations au sujet de l'union commencèrent en 1261. Norden, Absch. II.

¹³ Pachym. VI, § 23, 476, 478.

¹⁴ Op. cit., V, § 11, 12, p. 374 sq.

¹⁵ Wadding, IV, 269, § II. Raynaldus, *Annales*, t. IV. Coloniae, 1694, ad 1272.

¹⁶ Op. cit., V, § 20, p. 395. En narrant l'ambassade du pape Nicolas III en 1279, le chroniqueur fait dire à Michel VIII: « Je vous ai jadis promis (au clergé) de ne rien céder aux latins, et un document, muni d'une bulle d'or et conservé aux archives de l'église, est une preuve de cette promesse... » Or ce chrysobulle émis « jadis » ne pourrait se rapporter qu'aux premières négociations en 1273/4 ou à l'ambassade du pape Jean XXI; mais, comme Pachymère passe cette ambassade entièrement sous silence, le document en question fut émis, selon toute probabilité, à l'époque du concile de Lyon.

toujours joué un rôle politique de tout premier ordre.¹⁷ Depuis les croisades et les conquêtes latines en Orient, elle était devenue un lien rattachant les territoires perdus à la patrie commune, puisque leurs habitants restaient toujours soumis à l'autorité du patriarche constantinopolitain.¹⁸ Comment réagiraient contre l'union ces orthodoxes qui, malgré toutes les vexations supportées,¹⁹ restaient toujours si profondément attachés à leur Eglise? Le moment n'était pas non plus très heureusement choisi pour promulguer cette union: la destitution du patriarche Arsène, homme vertueux et pieux, qui n'avait encouru la colère de l'empereur que par l'ardeur qu'il avait mise à défendre une juste cause, avait provoqué une indignation dans le peuple. De là, un de ces schismes locaux, si fréquents à Byzance, s'était produit,²⁰ et les prélats n'étaient probablement pas sans se demander à quel degré cette nouveauté qu'on venait de leur proposer, allait augmenter le trouble déjà existant. La population était, depuis quelques années, divisée entre les partisans du patriarche destitué, les Arsénites, qui ne voulaient point reconnaître l'autorité de Joseph, et les partisans de celui-ci, les Joséphites.

Les objections relevant du domaine religieux étaient encore plus graves; d'abord les concessions demandées par l'empereur n'étaient pas, aux yeux de son clergé, aussi insignifiantes qu'il s'efforçait de les faire paraître. Elles ne portaient aucune atteinte, il est vrai, aux dogmes ni aux rites de l'orthodoxie, mais la reconnaissance de la primauté et de la juridiction romaine ainsi que la commémoration du pape — et celle-ci deviendrait au surplus un acte public — impliquaient en elles-mêmes une entrée en communion avec les latins; or les latins étaient pour l'Eglise d'Orient, tout comme les grecs pour celle d'Occident, des hérétiques avérés. Les prélats se rendaient bien compte qu'en renouant des relations avec les hérétiques, ils commettaient un grand péché, dont on pourrait les accuser un jour. De surcroît, la responsabilité de cet acte devait être prise de leur propre autorité puisque la chose allait se décider en dehors d'un concile œcuménique. Cette idée froissait les prélats.²¹ Jamais, depuis le début du schisme, même aux temps de la domination latine à Byzance, les grecs n'avaient renoncé à l'idée d'une grande assemblée entre orthodoxes et latins, unique moyen, selon eux, de régler tous les différends entre les deux Eglises.²² Ils y persistèrent jusqu'au bout, et l'on découvre

¹⁷ Cf. Norden, *passim*.

¹⁸ J. B. Cotelier, *Monumenta ecclesiae graecae*. Lutetiae Parisiorum, 1686, II, 465. Deux lettres du patriarche Germain II à l'Eglise de Chypre.

¹⁹ Ibid.

²⁰ Pachym. IV, 28, p. 314.

²¹ Pachym. V, 11, p. 369 sq.

²² Cf. A. Катанский, *История попыток к соединению церквей в первые четыре века по их разделению*, СПб, 1868, sur les efforts unionistes d'Alexis I^{er}, de Manuel I^{er} et d'Alexis III^e; W. Holtzmann, *Die Unionverhandlungen zwischen Kaiser Alexios I*

cette idée à la base de toutes les négociations des siècles suivants.²³

Si toutefois personne d'entre le clergé, hormis quelques familiers de l'empereur, ne voulait soutenir le projet de ce dernier, personne non plus n'osait le contredire ouvertement. Ce ne fut que Jean Veccos, chartulaire de la grande église, qui, après de longues hésitations et sommé par le patriarche d'exprimer son avis, déclara le premier qu'il tenait les latins pour de grands hérétiques,²⁴ ce signifiait pour qui voulait entendre, qu'on ne devait avoir aucune relation avec eux.

La fermeté est contagieuse et, dans une atmosphère pleine d'opposition, la démarche de Veccos marque le début d'un mouvement qui ne cessa de toute la durée de l'union.

Ce mouvement se serait tout naturellement groupé autour du chartulaire,²⁵ mais l'empereur, tant pour le punir de son audace que pour se débarrasser de lui, voulut tout d'abord le traduire en justice, sous un prétexte futile. Lorsque ce projet échoua, par suite de l'attitude ferme du patriarche qui refusa de livrer aux magistrats civils un de ses fonctionnaires, Michel VIII fit, sans autres procédés, arrêter l'infortuné et le jeter en prison.²⁶

Privés de leur membre le plus éminent, les adversaires de l'union se rangèrent auprès du patriarche. Malgré l'impossibilité de fixer leur nombre exact, on peut soutenir qu'il était considérable et qu'il embrassait tout ce qu'il y avait de plus instruit dans l'Eglise grecque.²⁷ Il s'augmenta encore des Arséniates²⁸ qui, oubliant leurs griefs contre Joseph, vinrent le soutenir à un moment qu'ils jugeaient si grave pour l'orthodoxie. Le premier soin de l'opposition fut de rassembler en un seul écrit tout les arguments en faveur de leur thèse; composé chez Joseph en présence de ses partisans et avec leur concours, relu et approuvé par eux, cet écrit fut ensuite envoyé à l'empereur en réponse à sa proposition.²⁹ Le principe de la primauté romaine y étant combattu comme contraire à la hiérarchie adoptée par l'Eglise grecque, le droit d'appel à Rome ne pouvant être admis. Ce qui était superflu d'ailleurs car, l'enseignement latin sur la procession du St

und Papst Urban II im Jahre 1089. Byz. Zeitschr. XXVIII (1928) 38; A. Heisenberg, *Neue Quellen zur Geschichte des lateinischen Kaisertums und der Kirchenunion.* München, 1923; J. Cotelier, *op. cit.*, III, 510: lettre du clergé grec, vers 1215, au pape Innocent III pour lui demander la convocation d'un synode, en vue de conclure l'union.

²³ M. Villier, *La question de l'union des Eglises entre grecs et latins depuis le concile de Lyon jusqu'à celui de Florence*, dans la Rev. de l'Hist. Eccl. XVII (1921-22), sur l'activité de Barlaam en Occident, sur les projets unionistes de Manuel II, p. 21 sq., 30 sq.; l'union de 1439 fut conclue à un concile oecuménique.

²⁴ Pachym. V, 12, p. 375.

²⁵ Tel était au moins l'avis de Michel VIII, comme en témoigne Pachymère V, 14, p. 379.

²⁶ Op. cit., V, 13, p. 378.

²⁷ Ibid.

²⁸ Ibid.

²⁹ Op. cit. V, 14, p. 380.

Esprit y étant qualifié d'hérésie, il en résultait clairement une condamnation de l'Eglise romaine et, par conséquent, de toute relation avec celle-ci. Le « tomos » se terminait par un blâme sévère des usages latins et un panégyrique de l'Eglise grecque dont les doctrines étaient seules capables d'assurer le salut éternel.³⁰

La lutte était engagée. Pour se rattacher plus étroitement ses partisans, mais surtout pour donner de l'éclat à l'affaire et pour en faire une cause nationale, Joseph se décida à écrire une lettre circulaire, par laquelle, tout en exhortant les fidèles à la persévérance, il les initiait au conflit entre le clergé et le pouvoir civil, et, personnellement, s'engageait par serment à ne jamais accepter l'union proposée.³¹

Si l'initiative et la composition de cette circulaire reviennent, comme le prétend le chroniqueur, au moine Job Iasite, ami et élève de Joseph,³² celui-ci ne fut pas seul à la signer; au contraire, il convoqua à ce sujet une réunion d'évêques, qui, après avoir pris connaissance de la lettre, l'appuyèrent tous de leurs signatures, sauf quelques-uns qui étaient « plus prévoyants ».³³ Cette circulaire, de même que le « tomos », était l'expression des sentiments généraux du clergé grec en ce moment.

Tout porte à croire que beaucoup d'entre ces signataires adhèrent ensuite à l'union.³⁴ Aussi l'assertion de Métochite³⁵ et de Pachymère³⁶ que Joseph y aurait adhéré aussi — n'était-ce pour son serment — paraît-elle fort problématique. Un changement d'opinion n'était pas si rare à Byzance, et Joseph aurait pu passer au camp ennemi comme d'autres l'avaient fait et même plus facilement que ceux-là, car l'empereur lui portait une sincère affection³⁷ en même temps qu'il tenait particulièrement à se le concilier.³⁸ Donc si le patriarche, dont les adversaires même s'accordent à reconnaître les grandes qualités,³⁹ fut toujours considéré comme chef du parti anti-latin et s'il resta fidèle à ses engagements, rien ne s'oppose à croire que ces engagements n'aient été en même temps ses convictions.

L'attitude des prélats était un dur coup pour l'empereur;⁴⁰ il avait surtout compté réaliser l'union à l'aide du patriarche, et il fallait le faire contre lui. Il prévoyait aussi la nécessité de remplacer Joseph — si celui-ci s'obstinait à persévérer dans sa décision — par un autre, et ç'aurait été le

³⁰ A. Demetrakopoulos, *Graecia Orthodoxa*. Leipzig, 1872, 57—60.

³¹ Pachym. V, 16, p. 382.

³² Ibid.

³³ Ibid.

³⁴ Op. cit., V, 16, p. 384; 17, p. 385.

³⁵ Demetrakopoulos 57—60.

³⁶ Pachym. V, 16, p. 382; 17, p. 385.

³⁷ Ibid. VI, 15, p. 457; V, 17, p. 385.

³⁸ Ibid. V, 16, p. 383.

³⁹ Ibid. V, 28, p. 414; A. Mai, *Nova Patrum Bibliotheca*, VIII. Romae, 1852, 36.

⁴⁰ Pachym. V, 16, p. 383.

troisième patriarche destitué en sept années. Or, ces sortes de destitutions provoquaient toujours des troubles dans les masses populaires, déjà alarmées et excitées par la circulaire.⁴¹

Malgré cela, il poursuivit son but avec sa ténacité habituelle, se servant tantôt de la persuasion, tantôt de la violence; il fit composer un écrit en faveur des latins,⁴² il réunissait les prélats,⁴³ les haranguait, leur exposait la situation vraiment dangereuse de l'empire: Charles d'Anjou ayant repris un peu plus tôt ses préparatifs de guerre, interrompus par la croisade de St Louis,⁴⁴ menaçait Byzance d'une invasion qui pouvait être fatale dans ses suites. En faisant ainsi appel aux sentiments nationaux du clergé, le basileus lui répétait constamment qu'aucune atteinte ne serait portée au Symbole et qu'il n'avait nulle intention d'accorder au pape quoique ce fût outre les trois concessions précitées.⁴⁵ Il tenta en même temps son clergé par l'espoir d'un arrangement dans la question des Eglises orthodoxes qui se trouvaient sous la domination latine,⁴⁶ ainsi que dans l'organisation des Eglises de Serbie et de Bulgarie, érigées, au grand mécontentement des grecs, pendant l'occupation latine, l'une en archevêché, l'autre en patriarcat.⁴⁷

La seconde méthode de l'empereur consistait à châtier quelques-uns d'entre les opposants, pour montrer aux autres le danger auquel ils s'exposaient par leur insoumission. Non content d'avoir emprisonné Veccos, il condamna à l'exil le rhéteur de la grande église, Manuel Holobolos, qui avait passé du parti unioniste au camp orthodoxe.⁴⁸ D'autres déportations suivirent, des charges pécuniaires furent imposées, sous un prétexte au moins étrange, à ceux qui étaient considérés comme adversaires de l'union: Constantinople ayant été reprise par l'empereur sur les Latins, toutes les maisons de la ville lui appartenaient — soutenait-il — par droit de con-

⁴¹ Maï, 40. — Cf. aussi Pachym., V, 18, p. 389, où une certaine partie du clergé s'oppose à l'union, déclarant devoir régler sa conduite sur celle du patriarche.

⁴² Pachym. V, 14, p. 378.

⁴³ Ibid. V, 16, p. 383—4; 18, p. 386.

⁴⁴ Norden, 424.

⁴⁵ Pachym. V, 20, p. 395.

⁴⁶ L. Delisle, *Notes sur cinq manuscrits de la Bibliothèque Nationale et sur un manuscrit de la Bibliothèque de Bordeaux*. Paris, 1877, 83. Mémoire de Michel VIII à Grégoire X.

⁴⁷ Ibid.

⁴⁸ Holobolos s'opposa à la volonté du monarque au cours d'une réunion à laquelle le patriarche était présent (Pachym. V, 20, p. 391 sq.). Comme celui-ci se retira au couvent de Periblepton le 11 Janvier 1247, et que les disputes au sujet de l'union commencèrent selon toute probabilité vers l'automne 1273 (cf. supra), c'est entre l'automne et le début de 1274 qu'il faut placer l'incident en question. La narration de Pachymère, souvent chaotique au point de vue chronologique, n'observe pas toujours la suite des événements. Aussi les vexations subies par les anti-unionistes, placées, dans son récit, après le départ de la légation grecque à Rome, peuvent, selon toute probabilité se rapporter aussi à l'époque antérieure à l'envoi de l'ambassade.

quête, et il imposa aux opposants le loyer arriéré pour toutes les années de l'occupation latine.⁴⁹

Après quelques mois de cette lutte, la résistance des prélats commença à fléchir. Un parti finit par se former auquel on donna le nom de prolatin, et qui, dans sa grande majorité, s'était décidé à accepter l'union telle que l'empereur la leur présentait, c'est-à-dire comme une mesure politique, regrettable sans doute, mais indispensable aux intérêts de l'Etat, n'offensant en rien le dogme religieux et pouvant, de ce fait, passer à la rigueur pour un compromis admissible — cette « οἰκονομία » que l'Eglise orthodoxe connaissait bien et que la subtilité de l'esprit grec avait inventée pour concilier la sévérité des principes immuables avec les exigences de la vie quotidienne. Hauts dignitaires d'Etat en même temps que gens d'Eglise, ils l'acceptèrent comme on accepte un mal quelconque pour en éviter un autre plus grand encore. La conversion de Veccos aussi inattendue qu'opportune, apporta un appui considérable aux efforts de l'empereur.

Ayant consacré ses loisirs forcés de prison à la lecture des argumentations en faveur des latins que l'empereur lui avait complaisamment fournies,⁵⁰ le chartulaire changea d'opinion et embrassa le parti unioniste, mettant à son service sa science et ses talents.⁵¹ Richement doué par la nature, d'une rare intelligence, d'une belle stature, éloquent, instruit — Jean Veccos est incontestablement une des figures les plus remarquables du XIII^e siècle byzantin. Etrange personnalité à laquelle les écrivains catholiques ont voué leur sympathie, en relevant son zèle pour l'établissement de l'union,⁵² tandis que les écrivains orthodoxes l'accusent d'avoir trahi sa religion pour des buts personnels.⁵³

Aucune de ces opinions ne me paraît entièrement justifiée. Il faut noter d'abord que Veccos ne devint jamais catholique au sens exact du mot, n'ayant jamais reconnu la supériorité de l'enseignement latin sur l'orthodoxe. Scrutant les écrits, il vint à la conviction que les différences entre les grecs et les latins n'étaient pas essentielles et qu'avec de la bonne volonté réciproque, elles pouvaient être écartées; dès lors, considérant, d'un côté, tous les avantages de la paix ecclésiastique, de l'autre tous les dangers auxquels l'on s'exposait en la rejetant, il devint partisan de l'union. D'autres que lui l'ont fait, mais ce qu'on lui reprochait c'est d'avoir de son gré dépassé les limites marquées par l'empereur, en soutenant qu'il n'y avait rien d'hérétique ni de condamnable dans l'enseignement latin

⁴⁹ Pachym. V, 19, p. 391.

⁵⁰ Ibid. V, 15, p. 381.

⁵¹ Ibid.

⁵² R. Souarn, *Tentatives d'union avec Rome. Un patriarche grec catholique au XIII^e s.* Echos d'Orient (1899/1900) 299; V. Grumel, *Un ouvrage récent sur Jean Veccos.* Ibid. No. 437 (1925) 26.

⁵³ Gedeon, *Πατριαρχικαὶ πίνακες*. Cple., 1898, 394; K. Zotos, *Ἰωάννης ὁ βεκκὸς πατριάρχης Κωνσταντινουπόλεως ὁ Λατινοφών.* München, 1920. Cet ouvrage ne m'est connu que par un compte-rendu très détaillé du R. P. Grumel, Echos d'Orient (1925) 26.

sur le Symbole; or — trait intéressant encore et fort caractéristique — ni lui ni ses amis les plus proches n'ont jamais personnellement professé le « Filioque » ni essayé de l'imposer à l'Eglise grecque. Gregoras nous dit même qu'ils n'ont jamais collituré avec les latins.⁵⁴ Leur catholicisme tirait sa source non pas d'une conversion mais d'une tolérance tout à fait exceptionnelle à leur époque. Quant à la cupidité de Veccos qui aurait décidé de son attitude, les écrivains orthodoxes ont tort de l'en accuser: pour gagner les bonnes grâces du basileus, il aurait suffi à Veccos de se conformer à ses ordres. Le fait même qu'il les avait dépassés prouve sa sincérité. S'il l'avait fait par un accès de zèle maladroit, rien de plus facile que de se rétracter. Un fait cependant reste incontestable: au début, Veccos était anti-unioniste, il fit preuve de ses sentiments par la réponse qu'il donna publiquement à l'empereur, et, si à ce moment, le patriarche Joseph l'avait sommé de parler, ce n'était pas qu'il eût lui-même manqué de courage, ou qu'il eût voulu, par envie, perdre Veccos auprès du souverain. Joseph avait prouvé par la suite qu'il avait assez de fermeté pour persister dans ses convictions. Il avait courageusement défendu Veccos de la vengeance impériale à laquelle il n'avait pas hésité à s'exposer lui-même et il n'était pas non plus si pauvre rhétoricien⁵⁵ qu'il ne pût prendre lui-même la parole. Il est donc fort probable qu'il la livra à Veccos en vertu d'un accord préalable car, comme il a été déjà dit, les prélats, sans connaître les détails des négociations avec Rome, présumaient déjà qu'elles avaient été entamées, rien ne s'opposant à ce qu'ils eussent d'avance examiné entre eux la question. Joseph s'adressa à Veccos comme on s'adresse à quelqu'un de son propre parti, en qui l'on place entière confiance,⁵⁶ et dont on apprécie l'esprit subtil et les profondes connaissances.

Veccos n'avait donc changé d'avis qu'en prison, lorsque ce revirement d'idée était en même temps un moyen de salut pour lui et un chemin ouvert aux plus hautes dignités. Sans soupçonner les mobiles de sa conduite, il faut avouer que c'était une coïncidence fatale tant pour lui que pour le bien même de la cause qu'il embrassa: désormais, l'on ne cessera de lui reprocher cette conversion tardive et l'on doutera de sa sincérité.⁵⁷

En tout cas, l'adhésion de Veccos au parti latin fut un événement de grande importance. Hormis toute autre considération, son exemple seul agissait sur les craintifs et les indécis, dont le nombre était considérable, car, dans les controverses religieuses toujours si compliquées, nombreux

⁵⁴ N. Gregoras, *Byzantina Historia*, vol. I., cap. V, § 2 (Corpus Script. Hist. Byz., éd. Bonnae, 1839).

⁵⁵ Pachym. V, 2, p. 338, sur le voyage de Joseph en Orient, et les discours qu'il a tenus aux moines et à Nicéphore Blemmyde lui-même.

⁵⁶ Op. cit., V, 12, p. 375: ... τοιαῦτα τοῦ βασιλέως λέγοντος, ὁ πατριάρχης ... τὰ πιστὰ φέρων τῷ χαρτοφύλακι ὡς αὐτίκα ἐλέγχοντι...

⁵⁷ Mai, 44. Pachym. VI, 24, p. 484 (les reproches adressés publiquement par les frères Racul au patriarche Jean Veccos).

étaient ceux qui, ne sachant trop de quel côté était la vérité, plaçaient leur confiance en ceux qu'ils pensaient être plus savants qu'eux-mêmes,⁵⁸ et Veccos passait pour une lumière de l'Eglise orthodoxe.

Bref, au début du 1274, un parti officiel pro-unioniste se forma à Constantinople et il fut possible à l'empereur d'envoyer une réponse affirmative aux propositions du pape Grégoire X.⁵⁹ Il était temps, le concile devant se réunir le 1^{er} Mai de cette même année.

L'accord promulgué à Lyon se compose de deux éléments constitutifs : la déclaration de l'empereur ainsi que celle de son fils, le co-empereur Andronic II, et la déclaration du clergé grec. Dans une lettre apportée par sa légation, Michel VIII professait son adhésion à l'Eglise catholique en acceptant l'enseignement sur la procession du St Esprit, sur l'existence du purgatoire, en reconnaissant la confection de l'Eucharistie sur les azy-mes, la primauté du St Siège, et son droit de juridiction.⁶⁰ Son fils et héritier avait adressé au pape un écrit presque identique à celui de son père.⁶¹ Un serment solennel fut prononcé par le grand logothète, Georges Acropolite, au nom de son maître à la quatrième session du concile, le 6 Juillet 1274. Par ce serment, Michel VIII promettait fidélité et obéissance au Siège Apostolique.⁶²

La légation grecque apporta également un écrit de la part du Synode, convoqué à Constantinople au sujet de l'union. A côté des louanges décernées à cette œuvre si sainte, si méritoire, et de l'admiration, exprimée à l'empereur qui y contribua par son zèle infatigable — menue monnaie de la chancellerie byzantine — les prélats grecs reconnaissaient la primauté du patriarche romain, son droit de commémoration dans les églises grecques et tous les privilèges dont l'Eglise romaine jouissait avant le schisme.⁶³ Phrase vague et prêtant à des sous-entendus, car, avant la rupture définitive de 1054, l'Eglise byzantine ne reconnaissait ni la suprématie du St Siège, ni son droit de juridiction en matière religieuse. Quant aux questions du dogme et, notamment, à celle de la Procession du St Esprit, elles n'étaient pas même effleurées dans la lettre. Par contre certains détails encore jettent un jour singulier sur cette missive unioniste : on y a brièvement inséré un récit de l'opposition du patriarche Joseph, ce qui est tout à fait compréhensible, étant donné que le nom du premier prélat de l'Eglise grecque manquait parmi les expéditeurs de l'écrit, mais quels motifs donne-t-on de la conduite de Joseph ? Il n'a pas voulu admettre le principe de la primauté papale,⁶⁴ ce qui n'était pas tout à fait exact, car on l'a vu, Joseph s'était posé en défenseur de l'orthodoxie et la primauté

⁵⁸ Maï, 40.

⁵⁹ Delisle, 70 ; Wadding, IV, 392 ; la lettre des prélats porte la date du février 1274.

⁶⁰ O. Raynaldus, ad 1274, § 14 ; Wadding, 389.

⁶¹ Hefele-Leclerc, *Histoire des conciles*. Paris, 1914, VI, 174.

⁶² L. c.

⁶³ Wadding, 392, § 4 ; O. Raynaldus, ad 1274 ; Delisle, fol. 129, No. 371.

⁶⁴ Wadding, l. c ; Delisle, l. c.

n'était pas son unique objection. Cependant, c'est cette question que souligne le clergé grec comme d'une importance capitale, et probablement pour donner plus de valeur au sacrifice accompli par eux-mêmes, qui ont cédé sur ce point. Ensuite, il est dit dans la lettre que Joseph avait dû se retirer dans un couvent où il devait attendre le retour de la légation et, au cas où l'union serait consommée sans qu'il consentit à changer son attitude, on l'obligerait à se démettre de sa dignité.⁶⁵ En composant leur lettre, les prélats n'étaient donc point sûrs que l'union serait conclue — et ils avaient certes raison, puisque, contrairement à leur maître et à son fils, ils avaient été loin de souscrire aux demandes du pape. Pour terminer leur écrit, ils ajoutaient que, si le pape le désirait, l'union pourrait être considérée comme conclue — sur la base de leurs déclarations évidemment —, les questions laïques devant être traitées avec les envoyés de l'empereur.⁶⁶

Quels étaient les signataires de cette missive unioniste? Le patriarcat byzantin embrassait à cette époque 100 métropoles et 44 archevêchés auto-céphales.⁶⁷ Ce nombre pourrait cependant se trouver bien exagéré si l'on considère qu'une grande partie de ces métropoles et archevêchés étaient alors, déjà ou encore, entre les mains des Turcs et des latins. Et, si les élections *in partibus infidelium* se pratiquaient à Byzance, il est tout de même possible que ces évêques, strictement titulaires, et dont l'entretien tombait entièrement à la charge du gouvernement, ne fussent pas toujours régulièrement nommés. Par conséquent, le nombre de 144 titulaires n'aurait pas été habituellement atteint, ce qui augmenterait l'importance du nombre des signatures qu'on trouve au bas de l'acte en question, par rapport à ceux d'entre les prélats qui n'avaient pas signé. Le nombre de ces signatures varie, selon les copies dont on dispose, entre 35 et 38, et, si l'on y trouve des métropoles aussi importants qu'Ephèse, Nicée, Héraclée du Pont, d'autres sièges tels qu'Andrinople, Cyzique ou Corinthe n'y sont point représentés. Certains signataires comme le métropolite d'Iconium, n'étaient que des titulaires d'un siège fictif et dépendaient entièrement des bonnes grâces de l'empereur. Tout compte fait, il reste qu'à force de pression et de persuasion, Michel VIII avait réussi à rallier à son projet un certain nombre d'évêques, nombre assez considérable au point de vue de la quantité et de l'importance des sièges, mais que, dans son désir de régler cette question rapidement et avec le moins d'éclat possible, il a eu recours à ceux d'entre les prélats qui, soit hasard, soit ordre impérial, soit circonstances, se trouvaient à la capitale.⁶⁸ L'acte

⁶⁵ Ibid.

⁶⁶ Wadding, l. c.

⁶⁷ S. Vailhé, *Constantinople (Eglise de ...)* dans le Dictionnaire de Théologie Catholique, t. 3/2., col. 1303—1519. Cf. col. 1402: *Notitia episcopatum*.

⁶⁸ La lettre des évêques grecs en traduction latine chez Wadding, IV, p. 392; Delisle, 70; la réponse du pape Grégoire X chez Mansi, *Amplissima Collectio*, XXIV. Venetiae,

émanait uniquement de l'Eglise byzantine à laquelle vinrent se joindre ensuite celles de Bulgarie et de Serbie.⁶⁹ Ni l'Eglise de Trébizonde, ni aucun des trois autres patriarchats n'y prirent part, bien que le patriarche d'Antioche résidât presque continuellement à Constantinople⁷⁰ et que celui d'Alexandrie tint à se concilier la bienveillance du basileus.⁷¹

Dans ces conditions, Michel VIII se rendait bien compte que l'envoi de l'ambassade à Lyon ne tranchait nullement encore la question de l'union, et rien ne prouve mieux cet état d'esprit que l'arrangement qu'il fit avec le patriarche Joseph: cet adversaire implacable de l'union, renvoyé au couvent de Periblepton dès le 11 Janvier 1274,⁷² fut autorisé à garder son titre de patriarche œcuménique, tous ses privilèges et tous ses revenus, et il était convenu qu'au cas où l'union n'aboutirait pas, il reviendrait tout simplement à son poste, sous réserve de ne garder nulle rancune aux prélats prolatins.⁷³

S'étant ainsi assuré de deux côtés, l'empereur ne cessait de lutter avec l'opposition dont il ne voulait probablement pas que le bruit parvînt aux oreilles du pape. Malgré les discours et les remontrances dont on les abreuvait, la majorité du clergé grec s'obstinait à refuser l'union. Certains rejetaient d'emblée les trois articles, déclarant que le bien de l'Etat relevait entièrement du domaine du prince, tandis qu'il appartenait aux ecclésiastiques de veiller sur la doctrine religieuse et de la remettre intacte aux générations futures.⁷⁴ D'autres acceptaient à la rigueur la primauté et la juridiction,⁷⁵ qui pouvaient rester en réalité une vaine formule sans aucune publicité, mais la commémoration leur paraissait un obstacle insurmontable.

En face d'une pareille attitude, le basileus multiplia les destitutions et les exils.⁷⁶ Il infligea publiquement un châtiment cruel à Holobolos, qui,

1780, col. 79. — J'ignore ce que devint l'original; quant aux copies, elles présentent des différences sérieuses: Wadding donne 36 signataires, dont un se désigne une fois comme métropolitain et, une autre fois, comme archevêque autocéphale. Delisle n'a que 35 signatures dont 3 sièges impossibles à identifier. Enfin la liste de Mansi contient 38 noms. Les différences ne se bornent pas uniquement au nombre: certains titulaires figurent sur une liste et manquent sur l'autre, tels sièges sont nommés ici métropoles, ailleurs archevêchés. Le métropolitain de Nicée ne figure que chez Mansi, celui de Nicomédie nulle part (bien que Le Quien, *Oriens Christianus*, I., c. 54, le cite comme signataire de la déclaration unioniste). Cela surprend d'autant plus que ces évêques ainsi que Théodore de Cyzique étaient des partisans notoires de l'union. Un examen très minutieux de ces listes avec une identification des personnages mentionnés, présenterait un intéressant sujet d'étude, bien que fort compliqué.

⁶⁹ Wadding, V, 258.

⁷⁰ Pachym. VI, 1, p. 428.

⁷¹ Ibid. VI, 1, p. 429.

⁷² Ibid. V, 17, p. 385.

⁷³ L. c.

⁷⁴ Op. cit., V, 18, p. 389.

⁷⁵ L. c.

⁷⁶ Op. cit., V, 19, p. 390.

du couvent où on l'enferma, continuait à s'agiter contre l'union.⁷⁷ Dix autres personnages, probablement des anti-latins les plus actifs, furent châtiés en même temps que lui.⁷⁸ Parmi eux se trouvait aussi le favori de Joseph, Job le Iasite,⁷⁹ qui peut-être expiait ainsi la part prise à la composition de la fameuse circulaire. Enfin pour combler la mesure, l'empereur ordonna à tous les clercs un acte d'adhésion à l'union sous peine du crime de « lesae majestatis ».⁸⁰ Certains, terrifiés mais fermes, prirent la fuite, d'autres cédèrent et beaucoup furent alors rappelés de l'exil et restitués dans leurs fonctions.⁸¹

C'est sous ces auspices que l'union fut conclue. Elle n'introduisit aucun changement dans l'Eglise orthodoxe, sauf que le nom du pape fut remis dans les diptyques. En même temps l'empereur, heureux d'avoir réalisé son projet et escomptant les avantages politiques qu'il lui apportait, désirait — dans l'intérêt même de son œuvre — apaiser l'irritation qui se faisait sentir dans l'Eglise, étendre du calme sur l'événement accompli et les craintes qu'il avait suscitées.

Le premier obstacle qu'il rencontra sur ce chemin fut la déposition de Joseph, qui s'imposait et qui ne se fit pas sans un certain bruit. Ce bruit, ce fut Joseph qui le provoqua: l'unité religieuse quasi rétablie, celui qui avait été son adversaire ne pouvait en aucun cas rester à la tête de l'Eglise orthodoxe. Mais, malgré son serment, Joseph ne se hâtait nullement de se retirer et il fallut bien convoquer un synode, qui déclara le patriarche automatiquement déposé par le fait même de la conclusion de l'union, qu'il avait juré de ne jamais accepter.⁸² Pourquoi donc Joseph, préparé d'avance à l'éventualité d'abandonner son siège, avait-il joué cette petite comédie, dont l'issue était aisée à prévoir? Il faut croire qu'il l'avait fait exprès pour donner plus de retentissement à l'affaire et pour prendre l'air d'une victime, ce qui servait à merveille les buts de l'opposition.

Michel VIII se rendait compte de la situation délicate des affaires

⁷⁷ Ibid. V, 20, p. 391.

⁷⁸ Op. cit., V, 20, p. 395 Pachymère donne deux renseignements sur la date de ce châ-timent: il eut lieu le 6 Octobre, six jours après la mort de l'ex-patriarche Arsène et presque une année après l'incident entre Holobolos et Michel VIII. Or on ne connaît pas exactement l'année de la mort d'Arsène. Quant à la dispute en question, M. Treu le place au début de 1273 et reporte ainsi le châ-timent à l'Octobre de ladite année, mais Pachymère dit explicitement: οἱ δὲ τοῦ κλήρου ... καθικέτευσον τὸν κρατοῦντα ἀνείναι αὐτοὺς τῆς ὁργῆς ... μέχρι ἂν οἱ πρέσβεις ἐκ Ῥώμης ἐπαναξέωξουσιν, donc l'incident eut lieu après le départ de la légation destinée au concile évidemment, puisque c'est d'elle qu'il s'agit dans les pages précédentes. Cette légation étant partie au mois de Mars 1274 (Pachym. V, 21, p. 396), il serait plus exact peut-être de rapporter le supplice de Holobolos et de ses compagnons à l'automne de 1274.

⁷⁹ L. c.

⁸⁰ Ibid.

⁸¹ Ibid.

⁸² Op. cit., V, 22, p. 398. C'est à tort donc que Vailhé (Diction. de Théol. cathol. vol. 3/2, col. 1393) dit: le patriarche Joseph donna sa démission ainsi qu'il s'y était engagé.

de l'Eglise et voulait placer sur le siège patriarcal Jean Veccos qui, grâce à ses qualités personnelles et à son zèle pour l'union, lui paraissait seul capable sinon de faire triompher le nouveau régime, au moins de lui préparer la voie.

Conformément à la volonté impériale, Veccos fut élu; l'élection eut lieu le 26 Mai et l'intronisation le 2 Juin 1275.⁸³ Avec ce choix, le basileus croyait avoir déposé les affaires de l'Eglise entre des mains sûres et habiles, et, animé des meilleures intentions, il promit à son protégé tout son appui en lui demandant le sien en échange.⁸⁴

Veccos n'avait pas justifié les espérances que son maître plaçait en lui. Faut-il en conclure que le choix de l'empereur était erroné? Mais nul autre à la place de l'exchartulaire n'aurait pu faire aboutir l'union, et sa tâche à lui était encore plus compliquée par le fait qu'il occupa le siège de son prédécesseur comme un déserteur du parti orthodoxe et que, malgré tout, il semblait un peu escompter ainsi le prix de sa conduite. Parmi les difficultés, les intrigues, les embûches du patriarcat constantinopolitain, auprès d'un prince despotique, violent et hypocrite, sa vie semble avoir été dure, sa tâche bien ingrate, d'autant plus que l'empereur ne l'aimait guère. Tant qu'il en avait besoin, il le ménageait, supportait même ses légitimes reproches, ses démarches parfois audacieuses,⁸⁵ mais, au fond, il lui en voulait et leurs relations, qui ne furent jamais sans nuages, tournèrent vite à l'aigre.⁸⁶

Pendant les quelques premières années cependant ils furent d'accord sur la conduite à adopter par rapport à l'Eglise. Conformément à l'ordre formel de l'empereur,⁸⁷ Veccos évita tout débat, toute controverse au sujet de l'union, bien que ce silence dût beaucoup lui coûter. Il développa en même temps une énergique activité bienfaisante,⁸⁸ que l'empereur secondait de son mieux, espérant ainsi le rendre populaire et gagner des partisans au nouveau régime qu'il représentait.

Pour entraver l'action des antilatins, l'empereur leur défendit de se réunir,⁸⁹ mais en même temps il n'exerça aucune pression pour faire introduire les usages et les rites latins,⁹⁰ et, conformément à sa promesse, parut

⁸³ Ibid. V, 24, p. 403.

⁸⁴ L. c.

⁸⁵ Op. cit., V, 24, p. 405—406.

⁸⁶ A la liberté que le patriarche eut d'abord de fréquenter l'empereur, on substitua bientôt les audiences en règle et un intermédiaire (op. cit., V, 25, p. 408 sq.).

⁸⁷ Cf. Pachym. VI, 23, p. 478, où l'on reproche à Veccos d'avoir traité dans ses écrits du dogme de la procession du St. Esprit malgré le décret qui imposait silence à ce sujet.

⁸⁸ Pachym. V, p. 403.

⁸⁹ L. Allatius, *Graecia Orthodoxa*. Paris, 1652, II, 657. Traité de Méliteniote où il dit que les adversaires de l'union s'assemblaient en cachette pour débattre les questions théologiques.

⁹⁰ Ibid. 914. (*De Processione...*) aussi Veccos, 54 (*De iniusta sua depositione*).

se contenter des concessions obtenues. Contrairement aux violences dont il avait fait précéder l'union, il s'efforça, dans la première période qui suivit, à la patience et à l'indulgence envers ses adversaires. On a vu qu'il avait fait entièrement grâce à ceux qui, quittant le parti opposé, s'étaient pliés à sa volonté; de même en destituant Joseph il ne lui témoigna aucun mécontentement, mais encore lui assigna pour séjour un couvent non loin de la capitale, excellente station climatique,⁹¹ lui laissant toute liberté de recevoir et de fréquenter quiconque lui plaisait⁹² et le pourvoyant largement de moyens pour vivre.⁹³ Il paraît même avoir eu des égards pour Job le Iasite,⁹⁴ après le supplice qu'il lui avait infligé.

Malgré cette attitude conciliante, les antilatins ne désarmaient pas; empêchés d'agir ouvertement, ils organisaient des réunions clandestines,⁹⁵ refusaient farouchement tout contact avec ceux qui penchaient pour l'union,⁹⁶ mais surtout excitaient les esprits et entretenaient l'agitation à l'aide d'une arme redoutable, parce qu'elle entretenait dans la controverse les grandes masses des laïques: la publicité. Les libelles polémiques pleuvaient de toutes parts,⁹⁷ médissant de l'empereur, du patriarche, calomniant l'Eglise romaine et l'union.

Du couvent où on le força de se retirer, Joseph restait le chef de l'opposition. Il recevait continuellement tous les antilatins qui accouraient vers lui pour chercher le réconfort de sa présence, l'encouragement de sa bénédiction. Et il accordait l'une et l'autre à profusion.⁹⁸ Et lorsque l'empereur lui fit notifier son mécontentement, il répondit, sans y mettre trop de façons, qu'il préférerait une déportation dans une place déserte à un changement d'attitude.⁹⁹

Si bien disposé qu'il fût envers Joseph, Michel VIII se vit forcé de sévir et il le condamna à un dur exil dans la forteresse de Chela, aux confins de la mer Noire,¹⁰⁰ tandis que ses intimes furent dispersés dans des endroits divers.¹⁰¹

⁹¹ Pachym. V, 22, p. 399. Lors de sa maladie, c'est là que les médecins recommandent à Veccos de se retirer à cause de la salubrité du lieu (ibid. V, 28, p. 413.).

⁹² C'est ce qu'il faut conclure du fait qu'il y recevait tous les ennemis de l'union. Op. cit., V, 29, p. 417.

⁹³ Ibid.

⁹⁴ Job ne fut exilé qu'en 1277.

⁹⁵ Allatius l. c.

⁹⁶ Ibid; Pachym. V, 23, p. 399.

⁹⁷ Pachym. V, 28, p. 415.

⁹⁸ Pachym. V, 29, p. 417.

⁹⁹ Ibid. 418.

¹⁰⁰ Ibid. V, 29, p. 419. Cet exil dut avoir lieu en 1277, car plus loin (VI, 22, p. 475) Pachymère raconte qu'ayant passé l'hiver à Chela, Joseph y souffrit tant du climat, qu'il était sûr de succomber s'il était forcé d'y passer l'hiver suivant. Il sollicita donc de l'empereur l'assignation d'un autre lieu de séjour. A quelle date cela se passa-t-il? Le chroniqueur nous mande que l'entrevue entre l'empereur et l'ex-patriarche, au cours de laquelle celui-ci exposa sa demande, eut lieu en Juin, sans mentionner l'année, mais

Tel était l'état des choses et, malgré le calme apparent, le schisme dans l'Eglise grecque allait en augmentant toujours,¹⁰² lorsqu'au printemps de 1277 arriva une légation du pape Jean XXI.¹⁰³ A Rome on s'était aperçu que l'union, telle qu'elle était, n'était nullement ce que, selon l'opinion des pontifes, elle devait être et qu'ils voudraient qu'elle fût. En effet, l'hérésie grecque, pour ainsi dire, existait toujours et quant à la primauté romaine, elle n'avait pas encore eu l'occasion de se manifester. Il leur sembla donc que tant l'Eglise que le St Siège étaient lésés dans leurs droits et ils se mirent énergiquement à faire valoir ceux-ci. Le pape Jean XXI réclama donc un serment d'obéissance de la part de l'empereur et de son fils Andronic, prêté publiquement si possible, ou au moins en présence de plusieurs personnes notables, tant laïques qu'ecclésiastiques et confirmé par des chrysobulles impériales et les dépositions de témoins. Quant au clergé grec, la légation devait s'appliquer à obtenir de lui avec l'aide de l'empereur, une profession de foi conforme à ce que *docet et tenet et praedicat Sancta Romana Ecclesia* ainsi qu'une reconnaissance formelle de la primauté romaine. On devait veiller spécialement à ce que le « Filioque » fût inséré au Symbole et chanté publiquement.¹⁰⁴ Enfin les nonces étaient tenus de visiter les diverses localités de l'empire byzantin pour vérifier si l'union y était observée et pour dresser des procès-verbaux de toutes les professions de foi et des abjurations du schisme. Ces actes devaient être conservés dans les archives.¹⁰⁵

Ces demandes, naturelles et justifiées aux yeux du pape, apparurent révoltantes aux prélats grecs et cela par suite du fait que l'union à Rome et l'union à Byzance n'étaient pas envisagées de la même manière.

comme il dit, quelques lignes plus bas, que l'empereur venait d'apprendre récemment l'élection du « nouveau » pape Nicolas III, j'ose soutenir que Joseph adressa sa prière à Michel VIII en Juin 1278; Nicolas III ayant été élu pape le 25 Novembre 1277, l'ambassade qui annonçait son élection n'arriva probablement pas à Cple avant le printemps 1278. Cette nouvelle, apprise encore avec un retard par suite d'un voyage de l'empereur en Orient, put sembler récente en Juin. Donc l'hiver dont se plaint Joseph — et on a bien l'impression que c'était un seul hiver — dut être celui de 1277/8, ce qui place la date approximative de son exil entre printemps et automne 1277. Cela nous permet de fixer aussi la date du début de la polémique anti-unioniste: pendant son séjour à Laura, le patriarche Veccos en était submergé. Or comme à cette époque le patriarche Joseph s'y trouvait encore, il faut croire que la publication de ces libelles battait déjà son plein entre 1275, date de l'élection de Veccos, et 1277, date à laquelle Joseph quitta Laura.

¹⁰¹ Op. cit., V, 29, p. 419. Job le Iasite fut alors incarcéré sous bonne garde dans une forteresse au bord du Sangarios (ibid.), ce qui prouve qu'après son châtimement, il lui fut permis de rester auprès de Joseph et qu'il continuait toujours à braver les desseins du basileus.

¹⁰² Op. cit., V, 23, p. 400.

¹⁰³ V. Grumel, Dict. Theol. Catholique, IX, col. 1391.

¹⁰⁴ E. Martène, *Veterum scriptorum et monumentorum ecclesiasticorum et dogmaticorum amplissima collectio*, VII. Lutetiae Parisiorum, 1724, 246 sq. Instruction aux légats.

¹⁰⁵ Ibid.

Le parti du clergé grec qui s'était laissé amener à une entente avec les latins, ne l'avait fait que sous certaines réserves qu'il était décidé à maintenir, et bien qu'avec le temps ces prélats eussent dû se rendre compte du subterfuge à l'aide duquel l'entente religieuse avait été obtenue, ils s'en préoccupaient peu, l'entreprise toute entière leur ayant été représentée comme une mesure politique dont ils remettaient volontiers le souci et la responsabilité à l'empereur. Ainsi, loin de vouloir éclaircir le malentendu créé par celui-ci, ils aidaient encore à l'entretenir, d'un côté pour ne pas s'attirer la colère de leur maître, d'autre part pour ne pas abolir d'un seul coup cet avantage politique que, partenaires plus faibles, ils ne pouvaient obtenir qu'au prix de sacrifices bien lourds pour eux, quoique insuffisants pour Rome.

Si telle était l'attitude des prélats pro-unionistes, que pouvait-on attendre des adversaires de Rome et de grandes multitudes du peuple, chez lesquelles le nom seul de l'union réveillait l'aversion et l'hostilité?

Michel VIII se trouva donc dans un embarras profond; désireux toujours de garder une paix avec Rome, il satisfait personnellement à toutes les demandes qu'on lui faisait et y força son fils Andronic.¹⁰⁶ La question devenait beaucoup plus compliquée lorsqu'il s'agissait du clergé, mais, comme au moment de l'arrivée de l'ambassade pontificale à Constantinople, un synode venait de s'y terminer, Veccos composa en son nom un écrit — *tomos* — et l'accompagna d'une lettre personnelle.¹⁰⁷ Ce « *tomos* » ne nous est pas parvenu et il est impossible tant de juger exactement de son contenu que de dire s'il a été composé au nom du synode tout entier ou seulement d'un groupe de ses membres. En tout cas personne d'entre le clergé ne s'est laissé amener à un acte de soumission ou de profession de foi. Quant à Veccos il exposa son « *credo* » dans sa lettre: il y reconnaissait la primauté du St Siège, son droit de juridiction, le droit d'appel à Rome au cas d'un différend entre les ecclésiastiques. Mais quant au « *Filioque* », au lieu d'admettre la formule latine, il déclarait simplement qu'il n'y avait au fond aucune différence essentielle entre celle-ci et celle adoptée par l'Eglise grecque, et qu'on pouvait, sans commettre un péché, réciter l'une ou l'autre. De même il reconnaissait une égale importance aux azymes et aux non-azymes, en ajoutant toutefois que les orthodoxes avaient toujours employé ceux-ci pour l'eucharistie. Et il terminait sa lettre en notant que l'Eglise grecque devait conserver ses propres rites et usages,¹⁰⁸ faisant ainsi entendre que les demandes du pape ne sauraient être acceptées. Lui-même d'ailleurs était loin de s'y conformer, il avait non seulement évité soigneusement la formule de la procession de foi prescrite par le St Siège, mais encore adopté un certain ton d'égalité et d'indépendance,

¹⁰⁶ Theiner-Miklosich. *Monumenta spectantia ad unionem ecclesiae graecae et romanae*. Vindobonae, 1872, p. 8, 15, 22.

¹⁰⁷ *Op. cit.* 21.

¹⁰⁸ *Ibid.*

assez incompatible avec l'esprit de soumission à l'autorité romaine, que le pape aurait aimé voir chez un prélat grec. Ce n'est point ici la reconnaissance de l'enseignement catholique que l'on constate dans la lettre de Veccos, mais une comparaison entre les deux religions tendant à prouver que leurs dogmes sont au fond conformes et que le différend qui les sépare ne repose que sur un malentendu réciproque. Ce point de vue — d'autant plus intéressant qu'il reflétait l'état d'esprit du groupe le plus irénique du clergé grec — était cependant tellement différent de celui professé à Rome, qu'il ne pouvait s'attendre à un bon accueil.

La lettre de Veccos nous permet de juger par son contenu de celui du « tomos » car, comme chef du parti pro-latin le patriarche avait dû aller beaucoup plus loin que ses prélats.

Quoiqu'il en soit, le but de Michel VIII était atteint, car l'ambassade de 1277 fut suivie, dans les relations entre Rome et Constantinople, d'une accalmie de deux ans, mais si le changement sur le St Siège avait servi les calculs de l'empereur, en apportant un délai dans les revendications romaines, ce calme passager ne régnait point dans l'Eglise grecque.

Les demandes papales, si adroitement qu'elles fussent éludées, avaient dû susciter une certaine irritation et un trouble; une irritation, car elles étaient bien la preuve des droits acqui par les pontifes romains (droits que l'empereur s'efforçait tant à représenter comme illusoire); un trouble parce qu'on devait bien comprendre qu'à moins d'une modification des opinions à Rome, il faudrait bien, un peu plus tôt, un peu plus tard, souscrire aux exigences posées par les papes ou renoncer à une entente avec eux.

Et c'est probablement par suite de ces considérations, pointes au dépit de voir le parti pro-latin plongé dans l'inertie, tandis que ses adversaires ne cessaient leur activité, que le patriarche Veccos se décida à prendre publiquement la défense de l'union.¹⁰⁹

Jusqu'alors il avait agi dans un milieu restreint, rassemblant des synodes,¹¹⁰ où la question de la paix religieuse était débattue entre le clergé. Dès lors, il se mêla à la polémique, s'adressant ainsi aux grandes masses de la population.

¹⁰⁹ Pachymère ne dit rien sur l'époque à laquelle Veccos prit part à la polémique. On n'en trouve aucune indication dans les écrits de celui-ci, mais encore pendant son séjour à la Laura, il était décidé à garder le silence (Pachym. V, 28, p. 416). Ce séjour eut vraisemblablement lieu en 1276 ou 1277; d'autre part la disgrâce de Veccos date du printemps 1279 (cf. infra) et elle fut précédée de machinations de ses collègues contre lui, surtout de l'évêque d'Ephèse (Pachym. VI, 10, p. 451 et aussi 28, p. 480). Or Isaac d'Ephèse détestait Veccos à cause de son activité en faveur du « filioque » (l. c.): ... ὁδὲν καὶ συχνὰς συνόδους καθίστα [βεκκός]... καὶ βίβλους ἀνείλκεν καὶ ἄλλας ἐξερρίβετο πλείστας... Cette publication des livres dut donc avoir lieu après le départ de Laura et avant la disgrâce du patriarche.

¹¹⁰ Theiner-Miklosich, l. c.; Mansi, XXIV, c. 189; Raynaldus 268, § 42.

Quel est le contenu de ses écrits qui sont nombreux¹¹¹ et qui ont le plus contribué à créer à leur auteur la réputation de « patriarche catholique » ?

Comme jusqu'à ce moment, ni les rites ni les dogmes de l'Eglise orthodoxe n'avaient été atteints par le fait de l'union, les opposants n'avaient pu prendre leur défense et avaient dû se rabattre sur le seul argument à leur disposition : l'hérésie des latins qui rendait condamnable toute communion avec eux, en exposant ceux qui s'y décidaient à la colère divine et au péril de la damnation.¹¹²

Le but de Veccos était de réfuter ce raisonnement et de préparer ainsi la voie à l'union, en combattant les préjugés et l'hostilité générale qui rendaient impossible sa réalisation. Mais ceci l'amena tout naturellement à aborder les points litigieux. Se basant sur les Pères de l'Eglise, comme St Maxime, St Grégoire de Nysse, Basile le Grand, St Athanase,¹¹³ il soutint que l'expression grecque „διά τοῦ υἱοῦ“ et la latine « ex filio » sont identiques dans leur sens strict et que, par conséquent, il n'y a aucun mal à tolérer et à admettre l'addition latine.¹¹⁴ Certains écrits de Basile le Grand et de St Athanase — avançait-il — contenaient à leur origine l'expression latine du Symbole.¹¹⁵ La même tendance conciliante était observée par rapport aux certains usages latins qui choquaient les grecs ; sans recommander p. ex., à l'Eglise orthodoxe l'onction des prêtres,¹¹⁶ Veccos déclarait qu'elle ne présentait rien d'anti-canonique.¹¹⁷ La séparation des Eglises n'étant que l'effet de différends que la cupidité et l'orgueil de Photius avait attisés et entretenus, tant que cela avait servi ses buts personnels, le rétablissement de l'unité religieuse non seulement n'offensait en rien l'orthodoxie, mais représentait un retour à l'état originaire et naturel des choses.¹¹⁸

La tentative du patriarche eut l'effet le plus funeste ; tout d'abord, elle fournit à l'opposition l'occasion guettée en vain depuis longtemps : une attaque contre les dogmes de l'orthodoxie. Ils en prirent la défense avec un éclat qui servait leurs intérêts.

¹¹¹ Publiés par Migne, *Patr. Graeca*, 141 et Allatius, *Graecia Orthodoxa*, I.

¹¹² Pachym. V, 28, p. 415, aussi la lettre des moines athonites (en russe). Constantinople, 1925. Elle est tirée des documents publiés par Ф. Успенский, *История Афона*, Восток христианский, СПб, 1892.

¹¹³ Allatius, *Graecia Orthodoxa*, I, 60—224 ; *De Unione Ecclesiarum. — De Processione Spiritus Sancti*. P.G. 141, p. 15—155.

¹¹⁴ Ibid.

¹¹⁵ Allatius, op. cit. — *De unione Ecclesiarum*.

¹¹⁶ P.G. 141, p. 158 : Περὶ τῆς ἐνώσεως..., où il est dit que la paix avec Rome s'est faite : καὶ τῶν ἡμετέρων ἐθῶν καὶ τάξεων ἀμεταποιήτως. — Ibid. 962 : Περὶ τῆς ἀδικίας..., où il proteste d'avoir introduit des nouveautés dans les habitudes de l'Eglise orthodoxe.

¹¹⁷ Ibid. 926—941, aussi 155.

¹¹⁸ Ibid. 727—863, aussi 155.

Aux arguments des Veccos, ils en opposèrent une multitude d'autres : les mêmes écritures étaient commentées d'une manière différente ;¹¹⁹ rejetant d'emblée certains témoignages, mettant en doute l'authenticité des autres, on supposait des changements et des interpolations dans le texte,¹²⁰ car le passage en question se rencontrait dans certains manuscrits pour être omis dans les autres.¹²¹ Quant à Photius que l'Eglise grecque s'était habituée à considérer comme une sorte de héros national, les adversaires de Veccos déclaraient avec indignation que ce patriarche, défenseur de l'Eglise dont il était chef, loin de tolérer les hérésies latines, avait au contraire amené les latins à y renoncer.¹²²

Mais il est encore plus intéressant peut-être de noter les dissentiments que cette polémique causa parmi les unionistes. La démarche de Veccos avait, pour ainsi dire, forcé chacun à se prononcer sur le sujet si violemment débattu. Des différences essentielles surgirent dans ce parti entre ceux qui envisageaient l'union comme une mesure passagère ou un compromis sans réelle importance et ceux qui auraient désiré qu'elle fût un accord loyal, basé sur une estime et une confiance réciproques. Tandis que certains d'entre ce parti, comme le grand logothète Georges Acropolite,¹²³ le grand chartulaire Constantin Méliténite,¹²⁴ l'archidiacre du clergé de la grande Eglise Georges Métochite,¹²⁵ se rangèrent auprès du patriarche pour le

¹¹⁹ Allatius, op. cit., I, 331 sq. : *De Processione*... les arguments des opposants ressortent de la réponse même de Veccos.

¹²⁰ Ibid. 225 sq.

¹²¹ Ibid. 228. V. Laurent, *Le symbole « Quicumque » et l'Eglise byzantine*. Echos d'Orient XXXV (1936) 385.

¹²² Grumel, *Le décret du Synode Photien de 879/880 sur le Symbole de foi*. Echos d'Orient XXXVII (1938) 357.

¹²³ Bien qu'il eût composé jadis deux dissertations sur la Procession du St Esprit où il impute la faute du schisme aux latins. Demetratopoulos: *Ἐκκλησιαστικὴ βιβλιοθηκὴ*, I., 35; A. Heisenberg, *G. Acropolitae opera omnia*, II, 30—45, 45—66 (il écrivit à cette époque un ouvrage en faveur du dogme catholique); M. Jugie, *Acropolite Georges*. Diction. d'hist. et de géogr. eccl. I, col. 377—379. Paris, 1912.

¹²⁴ Allatius: *De Processione*... *Oratio*, I, 642—765. Dans un élan de zèle un peu étrange, Méliténite n'hésite pas, dans ce traité, à attribuer toutes les défaites politiques, subies par l'empire byzantin depuis deux siècles, à la colère divine, que les grecs se sont attirée en se séparant de l'Eglise romaine.

¹²⁵ Allatius: *De utriusque ecclesiae occidentalis atque orientalis perpetua in dogmate de purgatorio consensione libri III*. Coloniae, 1648, 631, 668. A ces trois champions de l'union, il faut en ajouter un certain nombre d'autres : Théophane de Nicée qui prit part à la légation de 1274 et fut chaleureusement recommandé au pape (Delisle, 70); on le voit de nouveau en 1280 membre de la dernière ambassade envoyée à Rome (Pachym. VI, 30, p. 505). Théodore de Cyzique fut envoyé en légation auprès du pape Jean XXI (Raynaldus, XXIV, 263). Selon Métochite ce prélat soutenait Veccos encore sous Andronic II et fut exilé (Maï, 126). Léon d'Héraclée prit part, avec Théophane de Nicée, à ladite ambassade (Pachym. l. c.). Théodore de Sugdae dut être un partisan fervent de la paix avec Rome, car il est le destinataire de plusieurs lettres de Veccos, fort amicales, datant de son patriarcat, où, tout en répondant aux questions de son correspondant, le chef du parti

soutenir dans cette lutte, d'autres — et ils formaient la grande majorité — s'abstenaient de prendre part à la polémique pour ne pas déplaire au basileus, mais ne se gênaient pas de protester, soit entre eux, soit au cours des assemblées que Veccos convoquait dans l'espoir de convaincre ses confrères,¹²⁶ d'avoir jamais souscrit à autre chose qu'une „οἰκονομία“ et, se référant aux promesses de l'empereur, s'indignaient de la tentative qu'on faisait de corrompre les dogmes. C'est pendant une séance pareille que Mélèce d'Athènes s'emporta tellement en présence même de l'empereur, qu'en rejetant sa crosse, il se déclara prêt à quitter immédiatement son pallium et à partir en exil, plutôt que de souscrire à l'opinion du patriarche.¹²⁷

A ces doctes combats des érudits, la société byzantine assistait tout entière, troublée, inquiète, agitée,¹²⁸ se demandant avec effroi si ce « Filioque », qu'on s'efforçait de lui représenter comme inoffensif aujourd'hui, n'allait pas lui être imposé demain.

Rien ne pouvait plus contrarier Michel VIII que cette guerre théologique qu'il avait voulu à tout prix éviter. Dans la ferveur de son zèle, Veccos non seulement avait dépassé les ordres de son maître, mais était allé à l'encontre de ses desseins. Sa démarche souleva une vague d'indignation générale, qui, alimentée par la polémique et des disputes, prenait chaque jour des proportions plus grandes, de telle sorte que l'empereur se vit forcé d'abandonner sa politique conciliante et d'intervenir.¹²⁹ Il appliqua les mêmes méthodes qu'en 1273/4: supplice, prison, exil,¹³⁰ en quoi il ne fit que servir la cause de l'orthodoxie en lui fournissant des martyrs.

Son ressentiment se tourna vers celui qu'il estimait être l'auteur du trouble. Excité encore par les ennemis du patriarche,¹³¹ sans toutefois désavouer officiellement son activité prolatine, il l'aurait volontiers remplacé

unioniste résout ses doutes sur la Procession du St Esprit. Ces explications sont destinées à parer les attaques dont Théodore fut l'objet dans son diocèse (P. Gr. 141, 290). A cette liste on pourrait encore joindre, selon toute probabilité, les noms de 7 évêques qui, avec Théodore de Sugdae, prirent part au synode tenu par Veccos au mois de Mai 1280, pour constater les altérations, faites par un certain Escatismenos dans le texte de Grégoire de Nysse, où avait été effacée la formule « ex filio » (Allatius, op. cit., 366. Le Quien, col. 287. Mansi, col. 365).

¹²⁶ Pachym. VI, 23, p. 481.

¹²⁷ Ibid.

¹²⁸ Pachymère, qui, au début appartenait au parti orthodoxe (il avait pris part dans la composition du « tomos » contre les latins. Pachym. V, 14, p. 380) et qui passa ensuite aux unionistes, car on le voit parmi les familiers de Veccos (VI, 5, p. 438, aussi VI, 13, p. 454), nous dit clairement que l'intervention de celui-ci n'avait fait qu'aggraver le conflit. (VI, 23, p. 483.)

¹²⁹ Mai, 87.

¹³⁰ Pachym. l. c.

¹³¹ L. c.

sur le siège patriarcal par un autre, et comme pour préluder à cette démarche, il le poursuivit de vexations,¹³² permit de le calomnier et d'élever contre lui d'ignobles accusations.¹³³

Fatigué de l'inutilité de ses efforts, découragé par l'hostilité qui l'entourait, Veccos s'était décidé à démissionner.¹³⁴ Ce que l'empereur aurait probablement accepté, si l'arrivée d'une ambassade du pape Nicolas III n'avait donné un autre tour aux événements.¹³⁵

Cette ambassade était une réponse à la légation byzantine du 1277, destinée à Jean XXI et portant le « Tomos » synodal, la lettre de Veccos et la profession de foi des autocrates. Nicolas III, successeur de Jean XXI, avait bien entre temps envoyé des légats à Michel VIII pour lui notifier son avènement,¹³⁶ mais les soucis des premiers mois de son pontificat ne lui avaient pas permis de s'occuper de l'union.¹³⁷ Il reprenait maintenant la question là où elle avait été laissée par la mort prématurée de Jean XXI.

Il ne fut pas long à s'apercevoir que, malgré toutes les belles paroles et toutes les apparences, on avait été loin à Byzance de satisfaire aux demandes du St Siège. Décidé à poursuivre une politique ferme, il écrivit à Michel VIII en lui reprochant le non-accomplissement de l'union. Il sermonna le clergé grec, lui notifiant expressément que la profession de foi qui renfermait l'enseignement de l'Eglise latine sur la profession du St Esprit et le purgatoire, devait être observée à Byzance sans aucune restriction. Il exigeait qu'ils fissent profession de cette foi *omnes et singuli singulariter* par devant les légats qu'il leur envoyait. Ils devraient en outre reconnaître publiquement la primauté romaine et abjurer le schisme. Dans l'instruction dont il munit ses légats, il les chargeait de visiter les diverses localités de l'empire pour se convaincre si l'union y avait été réalisée, de persuader l'empereur de tolérer auprès de lui un légat pontifical en permanence et d'amener le clergé grec à solliciter du St Siège une levée des sentences lancées contre eux par suite du schisme et de demander confirmation dans leurs dignités.¹³⁸

La situation dans l'empire byzantin se prêtait moins que jamais à l'accomplissement de ces demandes. En effet, l'opposition anti-latine, qui, dès le début, n'avait cessé de germer était à ce moment à son apogée. Elle embrassait toutes les classes de la société, se manifestant en pamphlets contre

¹³² Op. cit., VI, 10, p. 450 sq.

¹³³ L. c. On l'accusa d'impudicité et de dilapidation des biens ecclésiastiques.

¹³⁴ Op. cit., VI, 13, p. 454. C'était au mois de Mars 1279.

¹³⁵ L. c.

¹³⁶ La réponse de Michel et du patriarche à cette ambassade se trouve chez Raynaldus, 275.

¹³⁷ Op. cit., 276, ad 1278: ...*moram... quam ipsius sedis vacatio ... et nostrae promotionis novitas induxerunt habeat Tuae Mansuetudinis circumspectio excusatam.*

¹³⁸ Wadding, V, 33, § VI; Martène, 265 sq; Raynaldus, ad 1278, §§ 7, 8, 9, 10, 11.

l'empereur, complots, trahisons, résistance sourde du clergé, résistance ouverte du peuple.¹³⁹

En apprenant, parmi toutes ces difficultés, l'arrivée des légats, Michel VIII n'eut d'autre pensée que de recourir à la politique qui l'avait si bien servi à deux reprises déjà : tergiverser, gagner du temps. Comment d'ailleurs aurait-il pu laisser les légats parcourir son Etat où ils n'auraient constaté que la conservation des rites et dogmes orthodoxes et une répugnance générale contre l'union ? Comment proposer à son clergé la présence permanente d'un légat pontifical, lorsqu'il leur avait si solennellement assuré que la suprématie romaine resterait une formule sans aucune importance ?

Le premier soin de l'empereur dans cette situation critique fut de cacher aux yeux des envoyés romains le véritable état des choses. A cet effet, le concours de Veccos lui était indispensable. Faisant donc appel à la générosité du patriache, il le pria d'oublier ses rancunes et de recevoir amicalement les légats, afin qu'ils ne pussent soupçonner toute la gravité du conflit dont, à leur insu, ils devenaient les témoins.¹⁴⁰ Un peu plus tard, il restitua Veccos solennellement sur le siège patriarcal, sans toutefois satisfaisant à sa légitime demande de châtier ses calomnieurs.¹⁴¹

Il convoqua ensuite les membres du clergé et, renouvelant ses anciennes promesses, leur garantit de nouveau l'inviolabilité de l'enseignement orthodoxe, en défense duquel il était prêt — disait-il — à prendre les armes lui-même contre l'univers tout entier. Ce n'est qu'au nom de l'intérêt commun qu'il demandait à son clergé d'accueillir avec bienveillance l'ambassade pontificale, en celant leur ressentiment contre l'union, d'écouter avec calme les propos de celle-ci, condamnés d'emblée à rester lettre morte.¹⁴²

Il lui était cependant impossible de dissimuler entièrement le véritable état des choses, car si d'un côté la querelle au sujet du « Filioque » avait été trop retentissante pour ne point laisser certains échos parvenir aux oreilles des légats, le pape lui-même n'était pas, d'autre part, sans être renseigné sur la manière dont l'union était envisagée à Byzance.¹⁴³

Dans ces circonstances, Michel VIII préféra faire voir aux légats la situation sous un aspect choisi par lui-même. Avec un faux semblant de sincérité, il leur fit visiter les prisons, leur exhiba les détenus, et, dans

¹³⁹ H. Evert-Kappesowa, *La société byzantine et l'Union de Lyon*. *Byzantinoslavica* X (1949) 28—41.

¹⁴⁰ Pachym. VI, 14, p. 455 sq.

¹⁴¹ Ibid. VI, 17, p. 460.

¹⁴² Ibid. VI, 15, p. 457—458.

¹⁴³ Les ordres catholiques établis à Constantinople constituaient un excellent service de renseignements pour Rome (Cf. Pachym. VI, 14, p. 456: ... οἱ δὲ [τῶν ἡμετέρων ... σχιζομένων] ... καὶ πολλοῖς τῶν ἐν ἐκείνοις φρερίων μιγνύντες χλεύην ἔλεγον τὴν εἰρήνην εἶναι ... et ibid. 15, p. 457 le discours de l'empereur: ... ἐπεὶ δὲ τῶν ἡμετέρων τινὲς ... καὶ μᾶλλον οἷς ἀνδάνει τὸ σχιζεσθαι ... φρερίοις ἐντυχόντες κατὰ πού τὴν περὰ αὐτῶν χλεύην τὴν εἰρήνην εἶπον ...]

un élan d'indignation, il leur en livra deux des plus coupables ou des plus dangereux,¹⁴⁴ démontrant ainsi que s'il se heurtait à une résistance dans l'accomplissement de ses engagements, il savait la réprimer énergiquement et rester toujours maître de la situation.

Ce fut Isaac, métropolite d'Ephèse, qui accompagna les envoyés romains dans cette étrange inspection,¹⁴⁵ et c'est là une preuve de plus de l'appui que les membres du haut clergé apportaient à la politique du souverain, car Isaac d'Ephèse était un des adversaires les plus acharnés du « Filioque ».¹⁴⁶

Cependant, tout en se prêtant aux visées du souverain, les prélats grecs trouvaient absolument impossible de remplir les demandes du pape. Faire amende honorable de leurs anciennes croyances, solliciter l'absolution du St Siège, une confirmation dans leurs fonctions, c'était, à leur avis, confesser par ces actes mêmes que leur religion était fausse, c'était, dans une certaine mesure, l'abjurer, et ils ne voulaient à aucun prix le faire.

Cependant, pour atteindre le but que se proposait l'empereur, il fallait répondre aux lettres du pape. On usa ici du même artifice que deux ans plus tôt: la réponse, précise de la part de l'empereur, fut évasive de celle du clergé et, sans décliner les demandes du pontife, elle n'y satisfaisait pas non plus.¹⁴⁷

Ce qui surprend surtout, c'est de voir Michel VIII ajouter au bas de l'acte une quantité de fausses signatures, qui devaient représenter les noms d'évêques imaginaires.¹⁴⁸ Le chroniqueur prétend que l'empereur agit ainsi par orgueil, pour faire parade à Rome de la multitude des sièges épiscopaux de son empire.¹⁴⁹ Comme, cependant, il n'avait jamais auparavant fait preuve d'une pareille faiblesse (pas même à l'époque de la première adresse collective destinée à Lyon) et que, d'autre part, le nombre des évêques n'était pas si minime à Byzance pour justifier de pareils moyens, on est plutôt porté à croire que, s'il le fit c'était parce que les signataires effectifs de l'acte, ambigu pourtant, étaient trop peu nombreux.

Les apocrisiaires partis, les querelles reprirent de nouveau, avec d'autant plus d'irritation que l'objet de l'ambassade s'était, selon toute vraisemblance, assez ébruité pour devenir une menace aux yeux des unionistes modérés et un sujet d'indignation pour les orthodoxes implacables.

Cette hostilité entre les deux courants d'idées ne cessa point, jusqu'à ce que l'entente avec Rome se fût définitivement brisée en 1281, lorsque le St Siège, fatigué par les ruses du basileus, finit par l'excommunier.¹⁵⁰

¹⁴⁴ Ibid.

¹⁴⁵ Op. cit., VI, 16, p. 459.

¹⁴⁶ Ibid. VI, 23, p. 480.

¹⁴⁷ Theiner-Miklosich, 13; Raynaldus, ad 1280, § 19.

¹⁴⁸ Pachym. VI, 17, p. 461.

¹⁴⁹ L. c.

¹⁵⁰ A. Potthast, op. cit., nos. 2174, 21815, 21896, 21948; Raynaldus, ad 1282, § 8, 10.

Cette mesure fut certainement été un coup rude pour la fierté et les espoirs¹⁵¹ de l'empereur, qui y répondit en faisant cesser la commémoration du pape dans les églises grecques.¹⁵² S'il ne permit aucun acte d'hostilité publique à l'adresse de l'union, qu'il ne rompit pas officiellement (car, en effaçant le nom du pape des diptyques, il abolissait ce qui, effectivement, en existait, la primauté et la juridiction étant restées pure formule, et aucune autre demande papale n'ayant été accomplie) et s'il n'abjura pas personnellement la foi catholique, que d'ailleurs il ne pratiquait point, ce n'était pas uniquement pour ne point avouer son échec.¹⁵³ Mais, ayant été témoin de fréquents changements sur le Siège Apostolique, il se disait peut-être qu'au cas du décès de Martin IV, dont il connaissait bien les sympathies anjovines, un pape plus favorable aux grecs pourrait être élu, et les relations entre les deux Eglises renouées. Il pouvait fort bien, alors, se permettre d'attendre et de guetter le moment propice, n'ayant plus un besoin urgent de la protection du St Siège, à cause des Vêpres Siciliennes.

¹⁵¹ Pachym. VI, 30, p. 505.

¹⁵² L. c.

¹⁵³ L. c.

ДВА СЛАВЯНСКИХ МОЛИВДОВУЛА XI И XIII ВЕКОВ

I.

Печать Киевского тысяцкого Ратибора (1079—1113)

Несколько лет тому назад на рынке в Константинополе был куплен для коллекции Народного археологического музея в Софии редкий сфрагистический памятник, связанный с прошлым Киевской Руси XI века (см. рис. 1).

Моливдовул представляет круглую пластинку из свинца, 25 мм. в диаметре. Его поверхность покрыта светлозеленой патиной. Буквы и образ святого хорошо сохранились. На одной стороне печати находится славянская трёхстрочная надпись: «От Ратибора». На оборотной стороне представлен поясной образ св. Климента. Он изображен с нимбом, бородой и епископским омофором. Правой рукой он благословляет, а в левой держит, вероятно, книгу (евангелие), которая теперь не видна.

По обеим сторонам образа помещена надпись: ☉(агюс) Климент. Буквы одинаковые. Резчик старался передать их характерное начертание.

Буква А изображена один раз как раздвинутая лестница с короткой поперечной черточкой, а второй раз — с плечом, наклоненным влево и другой, придавленной по середине.

Более характерно начертание буквы Р. В обоих случаях дуга не лежит перпендикулярно против отвесного плеча, а выгнута наверх.

В букве Б горизонтальная черта длинее обыкновенного.

Е представляет дугу с прибавленной по середине горизонтальной черточкой.

ω состоит из двух прицепленных на общем плече дуг.

М — вершина угла между двумя наклоненными плечами не доходит до их нижних концов.

Буквы по своему начертанию похожи на соответствующие буквы надписей двух известных русских свинцовых печатей XI века.¹

В надписи около бюста Климента титул передан в греческой форме сокращением: ☉(агюс), а имя — по славянски — Климент.

Эта особенность встречается на свинцовых печатях,² а также в надписях на некоторых иконах и в стенописи XI—XVI в. в России.³

¹ Н. П. Лихачев, *Материалы для истории византийской и русской сфрагистики*. Труды музея палеографии. Ленинград, 1928, 108, обр. 55 и 114, обр. 59.

² Лихачев, 57, 73, 85, 94, 101 и пр.

³ И. Грабар, *История русского искусства*. Москва, т. VI, 1, стр. 112, 136, 198, 199, 49, 22, 33 и пр.

Поясной образ на оборотной стороне нашего моливдовула представляет не св. Климента, папу римского, а одного местного мученика того же имени, культ которого был установлен в Керчи гораздо раньше прихода св. Кирилла, который по недоразумению объявил мощи Климента в Керчи мощами римского папы Климента.⁴

Форма краткой надписи на оборотной стороне необычна. Она не встречается на известных до сих пор русских моливдовулах X—XIII вв., в которых обыкновенно надпись или определяет, чья печать,⁵ или же содержит формулу:

Господи помози рабу своему..., перевод характерной формулы византийских моливдовулов: *Κύριε βοήθει*.⁶

Здесь надпись лаконически сообщает, от кого происходит данный документ, или письмо, к которому был прикреплен моливдовул, замещающий само лицо — *шт ратибора*.

Другой моливдовул с подобной надписью и образом святого был найден много лет тому назад в Керчи.⁷

Люценко, который издал этот моливдовул, не понял надписи около поясного образа св. Климента, и пишет, что трудно объяснить значение букв, видимо славянских.

Он считает, что это образ св. Николая, который изображается по тому же шаблону, с высоким лбом, не очень длинными пышными волосами и с епископским омофором. Наверное, автор связал образ моливдовула с местным святым Николаем, епископом Тмутаракани.⁸

Арциховский упоминает ещё два других моливдовула Ратибора, найденные на Таманском полуострове.⁹

Одна из этих печатей изображена в книге «История культуры древней Руси».¹⁰ Она — с хорошо сохранившейся поверхностью, её надпись и образ схожи с находящимися на издаваемой нами печати, которая сделана другой матрицей.

Собственник моливдовула Ратибор — личность известная в истории Киевской России XI века.¹¹

⁴ F. Pastrnek, *Dějiny slovanských apoštolů Cyrilla a Methoda*. Praha, 1902, 24 et sq.

⁵ Лихачев, 22, 24, 35, 71 и пр.

⁶ G. Schlumberger, *Sigillographie de l'Empire byzantin*. Paris, 1884, 29.

⁷ Е. Люценко, О древней вислой свинцовой печати с надписью «от Ратибора» и пр. Труды третьего археол. съезда, II. Киев, 1878, 165 сл.

⁸ В. А. Мошин, Николай, епископ Тмутараканский. *Seminarium Kondakovianum* V (1932) 49 сл.

⁹ А. Арциховский, Введение в археологию. Москва, 1947, 187.

¹⁰ История культуры древней Руси. Домонгольский период. Под редакцией Воронина и Каргер. Москва, 1951, 444, рис. 223а.

¹¹ Н. М. Тупиков, Словар древне-русских личных собственных имен. СПб., 1903, 334.

В Лаврентьевской летописи¹² говорится следующее о Ратиборе:

В 1078 году Олег Святославич, оставленный без ленного владения Киевским великим князем Всеволодом, явился в Тмутаракань¹³ и вместе с Борисом Вячеславичем вошел в связь с разными куманскими князьями, которые двигались к Дону и в степях по восточному берегу Днепра. Прогнав Всеволода из города Чернигова, Олег был разбит на Нежатиной ниве (где погиб Борис). Куманы отступили в свои степи, а Олег вернулся снова в Тмутаракань. В следующем (1079) году Олег подбудил своего брата Романа и снова с толпами куманов двинулся на Чернигов; но куманы, вероятно подкупленные Всеволодом, заключили с ним мир и на обратном пути убили Романа, а самого Олега отправили в Грецию (Византию).¹⁴

Всеволод немедленно присоединил Тмутаракань к своим владениям и послал туда своим наместником Ратибора.

Но не прошло и года, как и в Тмутаракань явились новые беглецы из Руси — Давид Игоревич и Володар Ростиславич; пленив наместника Ратибора, они завладели Тмутараканью (1081 г.).

Имя Ратибора упоминается ещё раз во время управления Владимира Мономаха.

Нахождение печати наместника Киевского великого князя в Константинополе — весьма важное обстоятельство. Это показывает, что Ратибор посылал свои грамоты и в Константинополь.

II.

Моливдовул Тырновского патриарха Висариона.

Между печатями, приобретенными за последние несколько лет для коллекции Народного археологического музея в Софии, особое место занимает по своему значению моливдовул одного неизвестного из других источников Тырновского патриарха.

Эта редкая свинцовая печать заполняет значительную пустоту в болгарской сфрагистике, которая, благодаря скудности материала, недостаточно хорошо изучена.

Кроме приблизительно двадцати печатей из золота, позолоченного серебра и свинца болгарских светских владетелей и военачальников,¹⁵

¹² Лаврентьевская летопись, 85 (изд. Археограф. комиссии, СПб., 1846); Люценко, 167; Лихачев, 139; Мошин, 58 сл.

¹³ Мошин, 48 сл.

¹⁴ Лихачев, 56 и 61.

¹⁵ Н. Мушмов, *Монетите и печатите на българските царе*. София, 1924, 156 сл.; Т. Герасимов, *Три старобългарски моливдовула*. Изв. на Българ. археол. институт, VIII (1934) 350 и сл.; Герасимов, *Оловни печати на българските царе Симеон и Петър*. ИАИ, XII (1939) 354 и сл.; Герасимов, *Един подправен златен печат на Константин Асеня*. Изв. на Българ. Истор. Друж. XIX—XX (1940—1941) 66 и сл.; M. Lascaris,

у нас нет ни одной печати лиц гражданской администрации, а несколько времени тому назад не было известно ни одной печати болгарского патриарха или подчиненных ему митрополитов и епископов.¹⁶

А такие печати между тем существовали, так как канцелярия патриарха, следуя обычаю средневековой дипломатики, употребляла свинцовые печати с именем и титулом главы церкви. Печати составляли существенную и неотъемлемую часть официальных и других документов, так как ими подтверждалась истинность содержания издаваемых в канцелярии актов, посланий и т. п.¹⁷

Моливдовул, который мы ниже описываем, дает нам представление о виде, форме и содержании официальных печатей Тырновских патриархов начала XIII века.

Кроме того, при отсутствии местных письменных памятников, этот моливдовул получает значение источника для уяснения некоторых сторон прошлого Тырновской патриархии, в особенности в первые годы её самостоятельного существования.

Наш моливдовул, по рассказу лица, у которого его купили, найден был несколько лет тому назад — неизвестно при каких обстоятельствах, — в окрестностях Белени (Северной Болгарии).

Он очень хорошо сохранился. Поверхность его покрыта блестящей зеленой патиной, местами потрескавшейся. Пластинка овальной формы, 40 мм. в диаметре, толщиной в 2 мм. и весом 20,75 гр. (рис. 2).

Лицевая сторона: Вознесение Христово. В нижнем поясе сцены Богородица в рост, прямолично, окружена ангелом и апостолами. Наверху Христос, сидящий прямолично в овальном сиянии, поддерживаемый двумя летящими ангелами. Всю сцену окружает ободок из зерен. Богородица с руками, сложенными на груди. В левой она держит свиток.

Оборотная сторона: Четырехстрочная надпись.

+
 висариѡн
 млстѣѡ бжѣ
 ѣж пѣрнарх
 болгарѡм

Надпись читается: + Висарион милостью божией патриарх болгар.

Следует сразу отметить, что как изображение, так и надпись отличаются старательной выработкой, которая обнаруживает руку искусного резчика печатей. Поэтому этот моливдовул можно считать образ-

Sceau de Radomir Aaron. Byzantinoslavica III (1931) 3 и сл.; V. Laurent, Bulgarie et princes bulgares dans la sigillographie byzantine. Echos d'Orient XXXVII (1939) 428 сл.

¹⁶ Единственная известная до сих пор печать болгарского духовного лица — это печать Георгия Чърнеца и синкеля IX века, см. Герасимов, ИАИ, VIII, 356 и сл.

¹⁷ V. Laurent, *Le titre de patriarche oecumenique et la signature patriarchale. Rev. des études byz. VI, 1 (1948) 14.*

Рисунка 1



1:1

Рисунка 2



1:1

цом тогдашнего нашего гравировочного искусства, от которого, к сожалению, сохранилось совсем незначительное количество памятников.

Сцена Вознесения Христова на моливдовуле имеет характерные иконографические черты, установленные издавна в христианском искусстве.¹⁸ Только фигура Богородицы, которая занимает центральное положение в нижнем поясе композиции, представляет особенность, которая её выделяет из ряда знакомых изображений Богородицы в рамках этого евангельского сюжета.

Обыкновенно она изображается молящейся (*orans*) с поднятыми в сторону руками.¹⁹ На нашем моливдовуле она изображена с руками, сложенными на груди, и со свитком в левой руке.

Близкую параллель этой редкой иконографии типа Богоматери мы находим в одной миниатюре Евангелия XI в. в Синайском монастыре.²⁰ И в ней Богородица изображена с положенной на грудь правой рукой и со свитком в левой, опущенной немного вниз.

Интересно отметить и другую особенность композиции. Фигура на лево от Богородицы не охарактеризована как ангел, как следовало бы ожидать. Она держит свиток, как и другие апостолы, и не имеет крыльев, как другая фигура ангела, направо от Богородицы. Вторая фигура апостола на лево представлена в профиль, на право с более индивидуальными чертами. Её правая рука завернута в химатион и видна только кисть с расставленными пальцами, как жест удивления.

Отмеченные особенности в иконографии Вознесения Христова дают нам основание предположить, что резчик этого моливдовула воспроизвел в общих чертах (вследствие малых размеров ядра печати) какую-нибудь известную, чтимую икону Вознесения, которая быть может хранилась в патриаршем кафедральном соборе.

Редкий тип Богородицы нашей печати, держащей свиток в руке — новый вклад для изучения иконографии Богоматери.

Изображение Вознесения Христова поставлено на патриаршем моливдовуле, как эмблема главного города патриархии. И это дает нам основание принять, что наша печать — не Преславского, а Тырновского патриарха, так как известно, что патриаршая церковь в Тырнове была посвящена Вознесению Христову.

Этот обычай ставит образ покровителя патриаршей церкви (её храмового праздника) на печати главы церкви, был правилом в средние века. Например, на одном моливдовуле Иерусалимского патриарха изо-

¹⁸ Н. Кондаков, *Иконография Богоматери*, I. Петроград, 1914, 207 и сл.; Д. Айналов, *Еллинистич. основы византийского искусства*. С.-Петербург, 1900, 185; А. Heisenberg, *Grabeskirche und Apostelkirche*. München, 1908, 196 сл.

¹⁹ О. М. Dalton, *Byzantine Art and Archaeology*. Oxford, 1911, 240, 241, 378; О. Wulf, *Beschreibung der Bildwerke d. christl. Epoche*. Berlin 1914, III, 2, табл. IV; ИАИ IV, 192 и сл., табл. XXV; Кондаков, цит. соч., II (1915) 55.

²⁰ Кондаков, II (1915) 390.

бражено на одной стороне Воскресение Христово — храмовой праздник кафедрального собора в Иерусалиме.²¹ На другой свинцовой печати одного Александрийского патриарха изображен св. Марк,²² а на печати Антиохийского патриарха — св. Петр и Павел, патроны патриаршей церкви в Антиохии.²³

Точно так же и на печатях сербских патриархов всегда изображен патрон патриаршей церкви.²⁴

Церков Вознесения Христова в Тырнове (патриаршеского Трънока града църкви възнесения хѣа²⁵, ... въ величїи патриархи църквї стго възнесїна.)²⁶ находилась, как известно, на самом высоком месте Царевица, где видны остатки её основ. Когда построена эта церковь — неизвестно.²⁷ Из одного письменного источника мы узнаем, что она существовала во время Калояна²⁸ (1197—1207). Возможно, что она была построена для нужд возобновленной патриархии ещё во время Асеня I (1187—1196).

Буквы надписи на оборотной стороне моливдовула одинаковые, довольно высокого рельефа, который бросает глубокую тень.

Более характерно начертание следующих букв, помогающих датировке печати.

Буква А следующей формы: её плечо с наклоном на лево, дуга начинается немного выше середины плеча и приближается выше его нижнего конца.

Б — Её горизонтальное плечо длиннее обыкновенного и торчит над дугой.

В — Обе дуги соединяются в середине отвесного плеча. Нижняя более выпуклая.

Е — Язычек короткий и не выходит дальше двух концов её хребта.

Ж — Высечена в виде трех прямых плеч, скрещенных между собой.

Н — Горизонтальное плечо поставлено выше середины отвесных плеч.

М — Вершина угла между двумя отвесными плечами не доходит до их нижних концов.

Ѓ — Треугольник над тремя ножками большой.

ω — Состоит из двух дуг, соединенных коротким плечом. Внешние концы завернуты внутрь.

²¹ J. Ebersolt, *Catalogue des sceaux byzantins du Musée de C-ple*. Rev. Numism. (1914), no 460 (139).

²² G. Schlumberger, *Sigillographie de l'Empire byzantin*. Paris, 1888, 320.

²³ Schlumberger, 313; *ibid.* 125. — Laurent, *Echos d'Orient*, XXVII (1928) 419.

²⁴ Р. Груич, *Печати српских патријараха и т. д.* Гласник Скоп. Науч. Др. (1935) 233 и сл.

²⁵ М. Попруженко, *Синодик царя Борила*. Бѣлг. Старины VIII (1928) 85.

²⁶ И. Иванов, *Български старины в Македония*. София, 1931, 424.

²⁷ А. Протиц, *Българска историч. библиотека*, III (1930) 151; Н. Мавродинов, *Еднокорабната и кръстовидна църква и пр.* София, 1931, 94.

²⁸ Иванов, 424.

Вобщем буквы надписи по своему начертанию имеют сходство с буквами датированных надписей XIII в. Но между ними есть буквы, которые своей палеографией отличаются от известных надписей XIII в. в Тырнове; у них более архаичные формы, которые приближают их к надписям времени Ивана Асеня II (1218—1241).

Такова буква В, в которой обе дуги связаны, как в надписи из Теке-Кузлуджа (Избул) Новопазарского округа, датированной XI—XII в.,²⁹ также как в надписи из села Кърчево, Демирхисарского округа (Валовища) времени Калояна (1197—1207)³⁰ и в надписи на серебряном блюде Цузмена XII—XIII в.³¹

Архаичное начертание имеет и буква М, у которой вершина угла не доходит до нижних концов двух отвесных плеч. Такое же начертание этой буквы находим в указанных выше надписях и в надписи Самуила.³²

И для следующих букв: Е, Н, Ж, Ъ, ѿ мы находим близкие параллели в надписях, датированных до первой четверти XIII века.

Точно так же и знаки сокращения в нашей надписи имеют более старинное начертание. В то время, как титулы в надписях времени Ивана Асеня II изогнуты, со сломанными и подвернутыми концами, здесь они представлены в виде длинных, прямых черт, так, как мы их находим в самой древней славянской надписи на камне Самуила,³³ в надписи из Кърчево.³⁴

Подчеркнутые палеографические особенности некоторых букв надписи дают нам основание датировать моливдовул временем раньше царствования Ивана Асеня II.

Ещё вначале мы упомянули, что тырновский патриарх с именем Висариона неизвестен ни из списка патриархов в Бориловом синодике,³⁵ ни из других письменных источников. Выше мы установили, что печать относится в первой четверти XIII в., когда, очевидно, и был патриархом Висарион.

Известно, что первый глава возобновленной братьями Асенем и Петром независимой болгарской церкви был архиепископ Василий, которого Калоян в одном из своих писем к папе называет патриархом (*patriarcha meus*),³⁶ а в другом месте — просто архиепископом.³⁷

²⁹ В. Иванова, *Старобългарски надпис при Теке Кузлуджа*. ИАИ, VII (1935) 320.

³⁰ Иванов, 30; И. Дуйчев, *Из старата българска книжнина*, II. София, 1944, 27, 306 и сл.

³¹ Б. Цонев, *Палеографска оценка на Цузменовия надпис*. Минало, III (1914), кн. 9, стр. 4 и сл.

³² Ф. Успенский, *Надпис Царя Самуила*. Изв. Рус. Археол. Инст. в К-ле, IV (1899) 3 и сл.; Иванов, 23 сл.

³³ Успенский, 23 и сл.

³⁴ Иванов, 29 и сл.

³⁵ Попруженко, 91.

³⁶ Ив. Дуйчев, *Преписката на папа Инокентия III с българите*. Годишник на Соф. Ун., Ист. фил. фак. XXXVIII, 3 (1942) 96.

³⁷ Дуйчев, 90 и сл.; Дуйчев, *Из старата българска книжнина*, II, 8, стр. 299.

Сам Василий в одном письме к папе называет себя архиепископом и пастырем Загоры.³⁸ Имя Василий не встречается среди Тырновских патриархов синодика Борила. Не указаны также имена его преемников, так как болгарская православная церковь со времени Ивана Асеня II осуждала нашу унию с Римом.³⁹ Потому упоминания о них были вычеркнуты из болгарской церковной литературы.

Так как мы не находим в синодике Борила имени Висариона нашего моливдовула, то следует заключить, что он был одним из преемников Василия. С какого и по какое время Висарион занимал Тырновский патриарший престол — пока трудно установить, так как мы не знаем, до какого года Василий занимал Тырновский патриарший престол и не было ли после него других патриархов. Как бы то ни было, новооткрытый моливдовул помогает пополнить список Тырновских патриархов ещё одним, о котором, как упомянуто, пока нет никаких иных сведений.

Из надписи этого моливдовула мы узнаем, что полный титул этого патриарха, а наверное, и всех остальных в XIII веке был: божией милостью патриарх болгар. Он отличается от титула более поздних Тырновских патриархов XIV века. В одной заметке патриарх Феодосий подписался так: *Θεωδοσίη μλστιη ββήη πατριάρχъ всѣмъ блга(рымъ).*⁴⁰

В нашем памятнике нет слова «всем».

Титул на моливдовуле Висариона по традиции соответствует титулу официальной подписи патриарха, поставленной зеленым чернилом на издаваемых от его имени грамотах, посланиях и т. п. Титул патриарха на моливдовуле Висариона показывает, что желание царя Калояна, что бы болгарские духовные лица, признавая верховную власть папы, «держали закон, обычай и последование, которых придерживались блаженнопочившие цари всей Болгарии и Валахии, наши прежние предшественники и мы...»,⁴¹ было принято и за главой болгарской церкви был негласно признан титул патриарха,⁴² который был синонимом автокефальности. Этот титул, благодаря политическим причинам, долго, — до 1235 г. — отказывался за болгарской церковью признать восточный вселенский патриарх.

³⁸ Дуйчев, *Преписката*... 88; Дуйчев, *Из старата българска книжнина* II, 4, стр. 295.

³⁹ П. Ников, *Принос към историческото изворознание на България и историята на българската църква*. Списание на Бълг. Акад. на Науките XX (1921) 16.

⁴⁰ Иванов, 235; Дуйчев, *Из старата бълг. литература* II, 171 и 389.

⁴¹ Дуйчев, *Преписката*..., 96 и сл.

⁴² Косвенным свидетельством, что папа признал титул патриарха Василия и его непосредственных преемников на Тырновском патриаршем престоле, является следующий пассаж в одном письме Димитрия Хоматиана: «болгарский так называемый патриарх (Василий) был действительно возведен в патриаршее достоинство римским папой», см. Ников, 27, зам. 1.

LE PALAIS DU BOUKOLÉON L'ASSASSINAT DE NICÉPHORE II PHOKAS*

I.

La situation à Byzance, à la fin du règne de Nicéphore II Phokas.

Proclamé à Césarée par son armée, le 3 juillet 963, couronné à Constantinople le 16 août de la même année, par le patriarche Polyeucte, au milieu de l'allégresse générale, Nicéphore II Phokas, le 20 septembre 963, avait épousé par amour la belle Théophano, veuve de Romain II.

En l'automne 965, après la victorieuse campagne de Cilicie, il était rentré triomphalement à Byzance, au milieu d'indescriptibles ovations. Sa gloire, son prestige étaient alors à leur apogée. Mais, peu à peu l'enthousiasme du début tomba et de nombreuses causes, fort bien mises en relief par G. Schlumberger¹ contribuèrent à rendre Nicéphore II Phokas profondément impopulaire dans toutes les classes de la société.

Dès l'année 967, des troubles graves se produisirent : échauffourée du 21 mars 967, tumulte à l'Hippodrome, émeute du 9 mai 967.² De son côté, l'Eglise ne pardonnait pas à l'empereur certaines mesures, qui lésaient ses intérêts, ses privilèges et sa discipline, et, en particulier, son projet de vouloir faire proclamer martyrs les soldats morts à la guerre.³ Les moines, plus spécialement visés, manifestaient leur hostilité. Quant à la noblesse, durement traitée par Nicéphore II Phokas, dont la générosité n'était pas la vertu dominante, elle aspirait à un changement de régime. Beaucoup songeaient à restaurer l'autorité légitime des jeunes empereurs, maintenus en tutelle par l'usurpateur. Sans doute, l'armée restait fidèle, mais elle était occupée à des expéditions lointaines ; certains thèmes étaient, d'ailleurs, dévoués à Jean Tzimiskès, que les mécontents désignaient secrètement comme l'empereur de demain. En somme, en l'année 969, la grande majorité de la nation était hostile à Nicéphore II Phokas. Il ne se faisait, du reste, aucune illusion sur les dispositions de ses sujets à son égard et il se sentait sérieusement menacé.

Soupçonnait-il les intrigues de Théophano, que la rumeur publique accusait d'avoir partie liée avec Jean Tzimiskès ? C'est assez probable et Manassès l'affirme même.⁴ Quoi qu'il en soit, sans avoir peut-être la certi-

* Suite des études sur le Boukoléon, v. *Byzantinoslavica* X, 16—27 ; XI, 61—71, 187—206 ; XII, 210—237.

¹ G. Schlumberger, *Un empereur byzantin au Xe s. Nicéphore Phocas*. Paris, 1890, ch. XI.

² G. Schlumberger, *op. cit.*, 541—542.

³ Zonaras III, 506. — Cf. G. Schlumberger, *op. cit.*, 393, 536.

⁴ Manasses, 5821—5822.

tude de la trahison de sa femme, Nicéphore II Phokas se doutait que quelque complot se tramait dans l'ombre. Les avertissements officiels ou secrets ne lui manquaient pas. Nicéphore II Phokas avait donc à faire face à un double danger : une conspiration de palais et un soulèvement populaire.

Pour parer au premier danger, une conspiration de palais, Nicéphore II Phokas consentit à laisser surveiller l'impératrice et il éloigna son complice Jean Tzimiskès, qu'il disgrâcia, se réservant de prendre à l'occasion des mesures plus sévères. Y eut-il rupture complète, comme on l'a prétendu, entre Nicéphore II Phokas et Théophano ? Rien ne permet de le supposer.

Un historien de l'époque Léon diacre⁵ affirme que Nicéphore II Phokas, toujours profondément épris, avait pour sa femme une tendresse sans bornes, εὐνοίαν ὑπὲρ τὸ προσήκον παρεῖχεν αὐτῇ, ἐκτόπως τῆς ὥρας ταύτης ἦν το μένος. Zonaras⁶ prétend, il est vrai, que Nicéphore II Phokas s'était détaché de Théophano et avait rompu tout commerce avec elle, soit par satiété, soit par continence, si bien que l'impératrice irritée de cet abandon et, de plus, inquiète pour la sécurité de ses fils, se serait alors jetée dans les bras de Jean Tzimiskès. Glykas,⁷ Cédrene⁸ et Manassès⁹ déclarent au contraire que ce fut Théophano qui se détacha de Nicéphore II Phokas, dont les austérités lui déplaisaient et dont la chasteté lui paraissait une offense. Il y a une nuance.

Les chroniqueurs occidentaux sont, en général, défavorables à Nicéphore II Phokas ; il suffit de parcourir la *Legatio* de l'évêque de Crémone, Liutprand, pour être fixé sur les sentiments des Latins à son égard. Quant au témoignage des chroniqueurs orientaux, il est infiniment suspect. Tous chargent Nicéphore II Phokas, l'implacable ennemi de leur race et cherchent à innocenter Théophano, poussée à bout par les indignes traitements de son brutal époux et craignant pour la vie de ses enfants.¹⁰

La vérité, qui se dégage des récits des divers chroniqueurs, est que Nicéphore II Phokas, vieilli, las, accablé de soucis, se montra moins ardent qu'aux premiers jours de son mariage ; son caractère s'altéra et sa piété tourna au mysticisme. Effrayé par des présages sinistres et par de sombres prédictions, il se crut abandonné de Dieu et, dans son espoir de fléchir la colère divine, s'imposa de rudes austérités, portant cilice et dormant à même le sol ; par esprit de pénitence, il en vint même à s'abstenir de tout plaisir de la chair. Que dans ces conditions, Théophano, jeune, belle et gaie, ait pris en aversion son maussade mari, on ne saurait s'en étonner ; sa liaison avec le brillant et séduisant Jean Tzimiskès s'explique sans peine

⁵ Leo diac. 85.

⁶ Zonar. III, 516.

⁷ Glykas 572.

⁸ Cedr. II, 375.

⁹ Manasses, 5794—5797.

¹⁰ G. Schlumberger, op. cit., 746, note.

et il est assez probable que ce fut elle qui, autant par amour que par ambition, décida son amant à conspirer.

Théophano fut-elle poussée à faire assassiner son époux pour défendre l'existence de ses fils, comme les chroniqueurs orientaux et occidentaux le laissent entendre? Il faut rappeler que Zonaras¹¹ est le seul auteur byzantin qui se soit fait l'écho de ces rumeurs, sans insister d'ailleurs.

L'accusation lancée contre Nicéphore II Phokas, d'avoir voulu se débarrasser de ses jeunes associés pour laisser l'empire à son frère Léon Phokas, repose vraisemblablement sur des bruits malveillants répandus par les assassins de Nicéphore II Phokas pour excuser leur crime. Il est aussi fort possible que Léon Phokas ait caressé l'espoir de succéder à son frère, en éloignant les héritiers légitimes du trône; sa haine, contre Jean Tzimiskès, en qui il voyait un rival, s'expliquerait de même. Manassès¹² affirme que Nicéphore II Phokas se montra au début un véritable père pour les enfants de Théophano. Ces sentiments se modifièrent-ils dans la suite? Trop d'exemples dans l'histoire de Byzance donnent créance à l'accusation portée contre Nicéphore II Phokas pour qu'on puisse se prononcer.

Quoi qu'il en soit, Théophano, malgré son aversion et ses craintes, était trop habile pour rompre ouvertement avec son époux, sur lequel elle gardait toujours une incontestable emprise et une influence qu'elle avait tout intérêt à ménager. Cette emprise, nous en avons la preuve dans le fait que Théophano, bien que soupçonnée, continua à vivre à la cour. Cette influence apparaît dans le fait que Jean Tzimiskès, bien que suspect, fut cependant rappelé d'exil, sur l'intervention de l'impératrice et malgré l'opposition de Léon Phokas. Léon diacre,¹³ généralement bien informé, nous montre, en effet, Théophano, peu de temps avant le drame, arrachant à la faiblesse de son époux le rappel de Jean Tzimiskès.

Ainsi, jusqu'au dernier moment les rapports entre l'empereur et l'impératrice furent loin d'être aussi tendus qu'on l'a supposé et rien ne permet d'affirmer que Nicéphore II Phokas, tout en s'abstenant par mysticisme de tout commerce avec Théophano, ait retiré son affection à cette dernière, soupçonnée peut-être mais non convaincue de trahison, au point de la traiter en étrangère et en ennemie.

Jean Tzimiskès, de vieille noblesse arménienne, titré magistros, créé domestique des Scholes d'Orient, apparenté à Nicéphore II Phokas ἀνέψιος πρὸς μητρόν,¹⁴ était incontestablement l'un des personnages les plus en vue de l'empire à cette époque. Mais il était trop ambitieux pour se contenter longtemps d'un rôle de second plan. Ses imprudences ou celles de ses amis,

¹¹ Zonar. III, 516.

¹² Manasses 5747.

¹³ Leo diac. 84.

¹⁴ Leo diac. 58.

le firent accuser, non sans raison peut-être, d'aspirer au trône¹⁵, accusation grave et dont les conséquences pouvaient être terribles. Il est fort probable que Léon Phokas, ennemi juré de Jean Tzimiskès, poussa l'empereur à prendre contre le prétendant éventuel des mesures rigoureuses. Nicéphore II Phokas retira à Jean Tzimiskès son commandement militaire et le fit passer dans l'administration civile, en le nommant logothète du drome. C'était à la fois un affront et une déchéance, τιμωρία.¹⁶ D'après Philothée, en effet, le domestique des scholes occupait le 5^e rang et le logothète du drome le 37^e rang dans la hiérarchie des offices. Nous ignorons, du reste, la date de la révocation de Jean Tzimiskès, qui exerçait encore son commandement militaire lors de l'expédition de Cilicie en 965, et Liutprand¹⁷ déclare qu'en 968, le logothétat du drome était occupé par Léon Phokas.

Il est probable, d'ailleurs, que Jean Tzimiskès n'exerça pas longtemps ses fonctions de logothète du drome, si tant est qu'il les ait jamais exercées car, à la suite de dénonciations, ὑποψία,¹⁸) il fut exilé dans ses terres avec défense d'en sortir. C'était la disgrâce complète, disgrâce qui peut se placer dans le courant de 968. Sur l'intervention de Théophano, Jean Tzimiskès fut rappelé et même reçu en audience par Nicéphore II Phokas; toutefois, on ne lui permit pas de fréquenter le Grand Palais; il fut consigné à Chalcédoine, ce qui ne l'empêcha pas d'avoir avec l'impératrice de secrets rendez-vous, au cours desquels l'assassinat de Nicéphore II Phokas fut décidé. Théophano consentit même à cacher les complices de Jean Tzimiskès dans une des chambres du Grand Palais. Une perquisition ordonnée à la suite d'avertissements anonymes, mais conduite avec mollesse, demeura sans résultat. La fatalité s'en mêlait.

En somme, dans les derniers mois de l'année 969, la situation se présentait ainsi: Nicéphore II Phokas se sentait menacé; des dénonciations et des avertissements anonymes l'entretenaient dans un état de continuelle inquiétude; les insinuations perfides de son frère Léon Phokas le troublaient profondément; pourtant, il hésitait encore à croire à la trahison de Théophano; cette femme, qu'il avait passionnément aimée, gardait toujours sur son cœur un singulier ascendant. L'éloignement de Jean Tzimiskès lui paraissait une mesure de précaution suffisante pour couper court aux intrigues et aux conspirations.

Pour parer au second danger, celui d'un soulèvement populaire et d'une attaque du Grand Palais, Nicéphore II Phokas entreprit de fortifier sa demeure. A ce sujet, G. Schlumberger écrit ce qui suit:¹⁹ « Nicéphore

¹⁵ Zonar. III, 517; Manasses 5824.

¹⁶ Zonar. 516.

¹⁷ Liutprand, *Relatio de legatione Constantinopolitana*. Script. Rerum Germ. Liutprandi opera. Hannoverae et Lipsiae, 1915, 183.

¹⁸ Glykas 572.

¹⁹ G. Schlumberger, op. cit., 544—545.

entreprit de fortifier la vaste enceinte du Palais Sacré qui, chose curieuse, se trouvait à cette époque tout à fait sans défense... Il avait aussi décidé d'avoir dans cette enceinte un *kastron*, donjon, ou palais fortifié, où il habiterait désormais... D'abord, on éleva cette portion du nouveau rempart, qui devait séparer le Palais de la ville et qui, partant de la Corne d'Or, s'en allait par-dessus la colline redescendre jusqu'au rivage de la Marmara... Puis, ce fut le tour d'élever la résidence fortifiée où Nicéphore, de plus en plus en défiance de ses sujets, tenait à habiter désormais. Il voulut que ce fût plutôt un *kastron*, un donjon véritable qu'une demeure de souverain paisible... L'emplacement de ce palais-citadelle, que Léon diacre désigne sous le nom significatif d'acropole, fut choisi à une très faible distance de la mer, sur les ruines d'un édifice antérieur, tout près du Boukoléon, ce port particulier des basileis, situé au pied de l'enceinte palatiale, sur la rive de la Marmara; il en prit même le nom, sous lequel il est connu dans l'histoire. La construction de ce château, que tous les chroniqueurs s'accordent à représenter comme formidable, fut très vivement poussée... L'impatience de Nicéphore était extrême d'aller habiter dans ce haut palais du Boukoléon et d'abandonner à cet effet les demeures palatines habituelles... Le basileus périt assassiné le jour même où le château du Boukoléon étant achevé, les clefs de portes lui en avaient été solennellement remises. » G. Schlumberger ajoute que Nicéphore fut assassiné dans ce château même du Boukoléon qu'il venait de faire reconstruire et où il était venu coucher pour la première fois ce soir-là.²⁰

Schlumberger déclare formellement²¹ s'appuyer sur l'autorité de Labarte et ne saurait dans ces conditions être tenu pour responsable de nombreuses erreurs du monographe du Grand Palais. Labarte, en effet, écrit, à propos du palais du Boukoléon:²² « L'Anonyme (Anon. I, 9; Codin 100, Preger, Script. orig. CP. II, 256) rapporte que Théodose II édifia le palais du Boukoléon, qui s'élevait près du port de ce nom, au-dessus des murailles. Mais l'Anonyme s'est trompé en attribuant à cet empereur seul la construction du Palais, qui existait près du Boukoléon au XI^e siècle, car Nicéphore Phocas éleva près du Boukoléon un château-fort, dans l'enceinte duquel il dut renfermer l'ancien palais de Théodose II. » Après avoir rappelé, d'après Léon diacre,²³ que Nicéphore avait entouré la demeure impériale de hautes murailles et de fortifications, Labarte poursuit: « Il paraît que Nicéphore ne se crut pas encore en sûreté, car Cédrenus (II, 369) ajoute qu'il construisit « une acropole »... Cette citadelle n'était autre que le palais du Boukoléon augmenté et converti en château-fort. »

A ce propos, Labarte cite un texte d'Anne Comnène,²⁴ où il est ques-

²⁰ G. Schlumberger, op. cit., 752—753 et notes.

²¹ G. Schlumberger, op. cit., 545, note.

²² J. Labarte, *Le Palais impérial de CP et ses abords*. Paris, 1861, 210—211.

²³ Leo diac. 64.

²⁴ An. Comn. I, 137; Leib, I, 105.

tion du Palais bas τὸ κάτω Παλάτιον, opposé au Palais haut, τὸ ὑπερκείμενον παλάτιον, et il affirme que la citadelle, ἀκρόπολις, qui existait dans l'enceinte de la demeure impériale était le palais du Boukoléon, bâti au bord de la mer, près du port; cette forteresse se composait de deux parties: le Palais bas, qui était sans doute l'ancien palais de Théodose et le Palais haut, c'est-à-dire le donjon qui s'élevait au-dessus des murailles. Poursuivant ses citations, Labarte invoque un texte de Nicéas,²⁵ où il est question d'un bassin de porphyre, qui se trouvait primitivement dans l'atrium à ciel ouvert du koiton de l'empereur Nicéphore II Phocas, en haut du Boukoléon et il en conclut que le Palais haut du Boukoléon était bien celui que Nicéphore Phocas avait construit et dont il fit son habitation personnelle. D'après Labarte, c'est au palais du Boukoléon que Nicéphore II Phocas fut assassiné. « Il est constant, insiste-t-il, par les récits de Léon diacre et de Cédrenus, que la forteresse qu'habitait Nicéphore s'élevait au bord de la mer et près du port, et que cette forteresse n'était autre que le palais du Boukoléon. » Enfin Labarte termine en déclarant que le château de Bouche-de-Lion de Villehardouin et des chroniqueurs des croisades n'était autre que le palais du Boukoléon, autrement dit, la forteresse construite par Théodose II et agrandie par Nicéphore Phocas.

Toute l'argumentation de Labarte repose sur une interprétation erronée des textes cités et sur une série de confusions. Labarte, d'ailleurs, n'avait fait que reprendre la thèse de Du Cange dans sa *Constantinopolis christiana*.²⁶

Les fortifications du Grand Palais.

Le palais impérial était-il sans défense, à l'époque de Nicéphore Phocas, comme le prétend Schlumberger? Assurément non. Sans être une forteresse, dans toute l'acception du mot, le Grand Palais était alors solidement protégé et capable de résister non seulement à un coup de main, mais même à un siège en règle. C'est, d'ailleurs, ce que constate Liutprand, en termes formels, lors de sa première ambassade, à la cour de Constantin VII Porphyrogénète, en 949: «C. P. palatium, non pulchritudine solum, verum etiam fortitudine, omnibus, quos unquam perspexerim, munitionibus praestat.»²⁷ La constatation de Liutprand est antérieure d'une vingtaine d'années à l'érection des nouveaux remparts par Nicéphore II Phocas; l'observation de Millingen²⁸ n'a donc pas la portée que lui attribue son auteur. Dans sa Legatio, Liutprand ne fait, d'ailleurs, aucune allusion aux récentes fortifications du Palais impérial.²⁹

²⁵ Nicéas 149.

²⁶ Du Cange, *CP Christiana* II, 4, 6; *Triclinium Nic. Phocae*. Cf. *Notae ad Alexiadem* II, 473—474.

²⁷ Liutprand, *Antapodosis*, Migne, PG 136, 886.

²⁸ A. van Millingen, *Byzantine Constantinople*. Londres, 1899, 281.

²⁹ La première ambassade (*Antapodosis*) de Liutprand, envoyé par le roi d'Italie Bérenger II à Constantin VII Porphyrogénète, est de 949, selon Schlumberger (Nic.

Avant le règne de Nicéphore II Phokas, le Grand Palais était donc loin d'être sans défense. Au cours des siècles, il avait maintes fois résisté victorieusement à des coups de main et à des attaques furieuses, autant à cause de ses solides murailles qu'à cause de sa forte garnison. Sous Léon I (457—474), après l'assassinat d'Aspar, les Goths s'étaient vainement rués à l'assaut de la demeure impériale.³⁰ Sous Zénon (474—491), Marcien, fils d'Anthème et gendre de Léon, après avoir forcé les troupes impériales à se réfugier au Grand Palais, n'avait pas réussi à s'en emparer.³¹ Le nom de φρουρά, donné au Grand Palais est, du reste, significatif.

En temps d'émeute ou de révolution, les empereurs se contentaient de faire fermer les rares issues de leur palais et le flot populaire s'arrêtait impuissant devant les murailles. Ce fut le cas pour l'émeute du Trisagion, sous Zénon.³² Pendant la terrible sédition Nika, Justinien I put se maintenir dans son palais, que le peuple hésita à forcer. D'ailleurs, à la fin du VII^e siècle, Justinien II, qui avait des raisons de redouter une révolte, mit le Grand Palais en état de défense, en l'entourant d'un rempart, τὰ τοῦ παλατίου περιτειχίσματα, dont Etienne le Perse dirigea les travaux.³³ L'attaque infructueuse de Constantin Doukas, pendant la minorité de Constantin VII Porphyrogénète (913—919), démontre au surplus que la demeure impériale était à l'abri d'une surprise. Constantin Doukas échoua du côté de l'Hippodrome et ne fut guère plus heureux du côté de la Chalçè.³⁴ Le fait que les assaillants dirigent invariablement leurs efforts sur les portes mêmes du Grand Palais, prouve que le Grand Palais était difficilement accessible partout ailleurs.

Nous connaissons mal le système de défense du Palais, avant les travaux exécutés par Nicéphore II Phokas. Le Livre des Cérémonies ne nous livre aucun renseignement à ce sujet. Du côté de la mer, le mur maritime formait une barrière presque infranchissable, percée de loin en loin de quelques poternes. Pour attaquer le Grand Palais par le Boukoléon, il fallait disposer d'une flotte, comme Romain I Lécapène. A l'ouest, entre la mer et la Sphendonè, il existait très probablement un mur de clôture, ainsi que le suppose avec raison Labarte.³⁵ Le saillant d'Hormisdas avec son palais-monastère entouré d'une enceinte, οἱ ἱεροὶ περιβόλοι,³⁶ contribuait à la

Phocas, 598), de 946 ou entre 948 et 950, d'après d'autres auteurs; la seconde ambassade (*Legatio*) de Liutprand, envoyé par l'empereur d'Allemagne Othon à Nicéphore II Phokas, est de 968. Sur la date des deux ambassades de Liutprand, voyez la note de Pertz, Migne PG 136, 770—771. Cf. G. Schlumberger, *Nic. Phocas*, 600.

³⁰ Malalas 371.

³¹ Theoph. 196; Jean d'Antioche (Müller, FHG IV, 619).

³² Theoph. 237.

³³ Theoph. 562; Leo gramm. 154, Cedr. I, 773.

³⁴ Zonar. III, 459.

³⁵ Labarte, *Le Palais impérial*, 105.

³⁶ Vie d'Eutychios, PG 86, V, 37.

défense. Jamais au surplus le Grand Palais ne fut attaqué de ce côté. Plus haut, le flanc est de l'Hippodrome, le palais du Kathisma, les Nouméra et la Chalçè constituaient une ligne protectrice. Au nord, les quartiers des Scholes, des Excubiteurs et des Candidats étaient certainement fermés par des murs du côté de la ville. Au-delà de la Magnaure, dans la direction de l'est jusqu'à la mer, la présence d'une muraille avant l'érection des remparts de Nicéphore II Phokas est plus que probable. Basile I, qui éleva de nombreux édifices à l'est du Grand Palais, ne les laissa très vraisemblablement pas sans protection. Liutprand³⁷ fait allusion à une porte grillée du côté du Tzikanistèrion et son témoignage est confirmé par celui du Livre des Cérémonies.³⁸

Avant le règne de Basile I (877—886), le Grand Palais ne s'étendait pas à l'est jusqu'à la mer, puisque l'empereur dut acheter des terrains pour établir le nouveau Tzykanistèrion.³⁹ Le mur, bâti par Justinien II (685—695 et 705—711), se trouvait sans doute plus à l'ouest, à quelque distance de la terrasse du Phare. Le Grand Palais semble, du reste, avoir été sérieusement protégé du côté de l'est, car les sources ne signalent aucune attaque sur ce point, avant le XI^e siècle. L'attaque du Grand Palais par le Tzykanistèrion, à l'époque de Michel V (1041—1042) est, d'ailleurs, une attaque accessoire.

En réalité, le Grand Palais n'était guère vulnérable que par l'Hippodrome et par la Chalçè. Aussi est-ce dans ces parages que les empereurs avaient massé la garnison palatine: les Vigiles, les Scholaires, les Excubiteurs et les Candidats. Le rempart de Justinien II n'était probablement qu'un simple mur d'enceinte; en tout cas il était, semble-t-il, assez délabré au X^e siècle. Nicéphore II Phokas conçut donc le projet d'entourer le Grand Palais d'un puissant rempart crénelé, flanqué de distance en distance, d'énormes tours, reliées entre elles par des chemins de ronde.

Voici en quels termes Léon diacre parle des remparts construits par Nicéphore II Phokas: « Nicéphore, ayant entrepris de construire un mur d'enceinte du côté du palais où le sol s'incline en pente vers la mer, le relia de l'autre côté à la mer. Le mur élevé et solide, que l'on voit aujourd'hui, est son œuvre et il réussit, comme il l'espérait, à mettre ainsi la demeure impériale en sûreté. »⁴⁰ C'est évidemment par le côté ouest que Nicéphore II Phokas commença la construction; sur ce point, en effet, la déclivité du terrain était en certains endroits très accentuée.⁴¹ C'est, d'ailleurs, par l'ouest que le Grand Palais était le plus vulnérable.

³⁷ Liutprand, *Antapodosis*, PG 136, 886.

³⁸ Cer. II, 15, 586.

³⁹ Theoph. Cont. 328.

⁴⁰ Leo diac. 64.

⁴¹ Pierre Gylles, *Top. CP. I, VII*: « (clivis) a Propontide vero non modo proclivibus et praecipitibus, sed etiam ad perpendicularum directis... ».

Léon diacre⁴² place la construction du mur vers l'année 966, avant l'émeute qui se produisit au cours de la procession à la Théotokos de Pègè, le jour de l'Ascension, le 9 mai 967.⁴³ La date de 966 paraît bien prématurée. Léon diacre confond souvent, en effet, les époques, et sa chronologie n'est pas toujours très sûre. Il rejette ainsi en 967 l'expédition de Manuel et de Nicétas en Sicile, alors que cette expédition eut lieu avant, en 964.⁴⁴ Léon diacre a très vraisemblablement confondu l'expédition de Sicile de 964 avec l'expédition d'Italie de 968—969. Le mot αὐτός, dont il se sert,⁴⁵ paraît, d'ailleurs, justifier cette hypothèse. Il faut ajouter qu'après avoir parlé de l'expédition de Sicile, Léon diacre passe aussitôt à l'expédition de Syrie, en 968. C'est le 19 juillet 968 que Nicéphore II Phokas envoya une flotte sous les ordres du patrice Eugène au secours des thèmes byzantins d'Italie. L'expédition se termina en 969 par la défaite d'Ascoli.⁴⁶ Zonaras ne suit pas non plus un ordre rigoureux dans l'exposé des événements. Il signale d'abord la construction du rempart et immédiatement après, il parle de l'expédition de Syrie, puis il fait allusion à l'émeute populaire, lors de la procession de la Théotokos de Pègè.⁴⁷ Cédrene⁴⁸ et Glykas⁴⁹ procèdent de même sans méthode.

Il est assez difficile de savoir si la construction du rempart de Nicéphore II Phokas fut commencée avant ou après l'émeute du 9 mai 967. Quoi qu'il en soit, il est certain que les travaux se poursuivirent pendant plusieurs années et ne furent achevés qu'à la fin de 969.⁵⁰ Il est singulier que Liutprand, qui séjourna à Byzance du 4 juin au 2 octobre 968, n'ait fait aucune allusion à ces importants travaux, qui excitèrent tant de mécontentement chez la population de la capitale. Le silence du vindicatif prélat ne peut s'expliquer que par l'état de demi-captivité où on le tenait pour des raisons politiques.

En dehors de Léon diacre, de nombreux historiens et chroniqueurs font mention du rempart de Nicéphore II Phokas, en termes qui ne prêtent à aucune équivoque:

Zonaras, III, 507: ἡ τῶν βασιλείων τῷ τείχει περιβολή.

Zonaras, III, 508: τὰ βασίλεια τείχει ἐστεφάνωσεν.

Zonaras, III, 512: τείχει περιέζωσε τὰ βασίλεια.

Glykas, 572: τὸ τεῖχος κτίζων τῶν παλατίων.

⁴² Leo diac. 64.

⁴³ Chaque année, le jour de l'Ascension, les empereurs devaient accomplir un pèlerinage à la Théotokos de Pègè, Cer. I, 18.

⁴⁴ G. Schlumberger, *Nic. Phocas*, 446; cf. J. Gay, *L'Italie méridionale et l'empire byzantin*... Paris, 1904, 312—313.

⁴⁵ Leo diac. 65.

⁴⁶ G. Schlumberger, *op. cit.*, 635, 685, 687, 693; cf. J. Gay, *op. cit.*, 312—313.

⁴⁷ Zonar. III, 508—509.

⁴⁸ Cedr. II, 369—370.

⁴⁹ Glykas 572—573.

⁵⁰ Zonar. III, 508; Cedr. II, 370.

Cédrène, II, 369: ἡ τοῦ τεῖχους κτίσις τῶν παλατίων.

Ephrem, v. 279—280: τὸ τεῖχος ἀπερηρμένον ὃ κυκλόθεν τέτευχε τοῖς ἀνακτοροῖς ὀψιπενές τ' ὃν καὶ περιδρομον λίαν

Toutes les sources sont au surplus d'accord pour constater le profond mécontentement que suscita chez le peuple la construction du rempart. Les Byzantins voyaient avec terreur le palais impérial transformé en une acropole, véritable caprice d'un tyran décidé à opprimer ses sujets. C'est ce que Zonaras explique en termes très nets: « Il couronna le palais impérial du rempart que l'on voit aujourd'hui. Les citoyens jugeaient que c'était une acropole et que c'était même une mesure d'un tyran dirigée contre eux-mêmes. »⁵¹ Cédrène exprime la même idée, en termes un peu différents: « La construction des remparts du Palais indigna les citoyens. Il détruisit, en effet, nombre d'édifices situés autour du palais et qui avaient été élevés pour contribuer à sa beauté et à sa grandeur, et il se créa une acropole, un nid de tyran, menace dirigée contre ses infortunés sujets. »⁵²

Dans les textes précités, c'est le mur qui détermine l'acropole, en séparant le Grand Palais du reste de la ville; il n'est question que d'un mur d'enceinte; il n'est fait aucune allusion à une acropole proprement dite, région haute d'une ville, séparée de la région basse par une ligne de remparts, ni à ce formidable donjon, dont parlent Labarte et Schlumberger. Ni Léon diacre, ni Glykas ni Ephrem ne font mention de ce prétendu donjon, et les textes correctement interprétés de Zonaras, et de Cédrène ne disent rien de ce que Labarte et Schlumberger veulent leur faire dire. Millingen⁵³ l'a fort bien fait remarqué.

Il y a lieu, d'ailleurs, de noter que, si Nicéphore II Phokas avait construit un donjon dans l'enceinte du Grand Palais, les sources auraient tout au moins indiqué sa position et en auraient donné une description sommaire. Or, les textes sont muets et ceux que Labarte a invoqués pour établir l'existence de son fameux donjon ont été mal interprétés par lui.

Au témoignage de Zonaras et de Cédrène, le rempart bâti par Nicéphore II Phokas était encore debout au XII^e siècle; il est probable qu'il subsista jusqu'à la disparition du Grand Palais. Etienne de Novgorod, qui visita Byzance en 1350, déclare que les murs du Palais de Constantin étaient très élevés, plus hauts que les murailles mêmes de la ville.⁵⁴ A cette époque, les remparts du vieux palais impérial étaient, d'ailleurs, dans un état lamentable de délabrement et incapables, au dire de Grégoras,⁵⁵ de résister à une attaque.

⁵¹ Zonar. III, 508.

⁵² Cedr. II, 369-370.

⁵³ Millingen, *Byz. CP*, 281—282.

⁵⁴ B. de Khitrowo, *Itinéraires russes en Orient*. Genève, 1889, 120.

⁵⁵ Nic. Gregor. II, 735.

Cédrène prétend, on l'a vu, que, pour établir la ligne des remparts, Nicéphore II Phokas fut obligé de sacrifier divers édifices en bordure du Grand Palais. Nous ignorons lesquels. Il est, d'ailleurs, naturel que l'empereur ait cherché plutôt à restreindre qu'à élargir le périmètre du Grand Palais. St Serge et le palais-monastère d'Hormisdas restèrent certainement en dehors de la nouvelle enceinte.

A l'ouest, le rempart partait très vraisemblablement d'un point du mur maritime, situé à l'est de St Serge, à proximité de la porte du Lion, Tchatladi-kapou, comme le suppose Millingen, pour monter dans la direction du nord, la pente assez raide conduisant au plateau sur lequel se trouvait le Grand Palais. Le rempart passait en avant des Skyla. La très haute tour du Kenténarion qui protégeait les Skyla, tour dont il est plus d'une fois question dans l'histoire de Byzance,⁵⁶ fut très probablement bâtie par Nicéphore II Phokas. Il n'en est pas mention, en effet, dans le Livre des Cérémonies. D'autre part, aucun autre empereur, semble-t-il, n'exécuta de nouveaux ouvrages de défense au Grand Palais, au cours des XI^e et XII^e siècles. La première mention de la tour du Kenténarion date, en effet, de 1185, lors la prise du Grand Palais par le peuple révolté contre Andronic I Comnène.⁵⁷

Le quartier militaire des Vigiles situé dans la cour de Daphnè, entre l'Hippodrome couvert et le palais du Kathisma soudé au flanc est de l'Hippodrome, resta en dehors de la ligne des remparts de Nicéphore II Phokas, comme le démontre le récit de Nicolas Méсарitis. En effet, c'est seulement après avoir dispersé les troupes macédoniennes, défendant les abords du Grand Palais du côté de l'Hippodrome, que les partisans du César Jean Comnène purent atteindre la porte Caspienne, située au pied de la tour du Kenténarion et pénétrer par là dans l'Hippodrome couvert sur lequel s'ouvrait la porte des Skyla.⁵⁸

Au-delà des Skyla, le rempart, toujours en direction du nord, allait rejoindre la Chalcè, englobant le Tricline et le Tribunal des XIX Lits. A partir de la Chalcè, le rempart courait en direction de l'est jusqu'aux murs maritimes, qu'il rejoignait dans le voisinage d'Ahour-Kapoussi, comme l'admet Millingen, enfermant ainsi dans son enceinte l'Eglise Nouvelle, le nouveau Tzykanistèrion et les édifices construits par Basile I. Le rempart de Nicéphore II Phokas entourait, comme l'indiquent les textes, l'ensemble des grands édifices, qui composaient la demeure impériale; mais, pour l'établir, on fut nécessairement obligé de détruire ou d'endommager certains édifices d'importance secondaire, situés sur les limites extrêmes du Grand Palais, comme l'a écrit Cédrène.

⁵⁶ Nicéas 431; Méсарitis, *Die Palastrevolution des Johannes Komnenos*, éd. A. Heisenberg. Würtzburg, 1907, 27.

⁵⁷ Nicéas 451.

⁵⁸ Méсарitis, op. cit., 24, 25, 27.

Au surplus, il n'est pas impossible de supposer que la Chalcè, les quartiers militaires des Scholes, des Excubiteurs et des Candidats, ainsi que le saillant de la Magnaure soient restés en dehors des remparts. La Chalcè, dont une partie servait de prison et dont l'autre fut transformée en église par Jean I Tzimiskès, ne semble pas avoir été enfermée à l'intérieur d'un mur d'enceinte. Autant qu'on en peut juger par les textes, on continua à pénétrer dans la Chalcè par le cancel et par les portes de bronze, sans avoir à franchir auparavant la porte massive d'un rempart.

Constantin IX Monomaque, en effet (1042—1054), assiste à un triomphe du haut de son trône, disposé sur le parvis, προτεμένισμα, de l'église du Christ Sauveur de la Chalcè.⁵⁹ La présence d'un rempart devant la Chalcè semble ainsi difficilement acceptable. Le 9 mars 1044, Constantin IX Monomaque, par ailleurs, fut assailli par la populace, au moment où il sortait à cheval de l'église du Christ Sauveur.⁶⁰ Il n'est toujours pas question d'un rempart au-delà de la Chalcè.

Théodose, révolté contre Michel VI Stratiotikōs (1056—1057) délivre sans grandes difficultés les prisonniers de la Chalcè; mais averti que la garnison palatine massée autour du Grand Palais, περί τὰ βασιλεία, s'apprêtait à marcher contre lui, il s'empressa de se réfugier à Ste Sophie.⁶¹ Comment Théodose aurait-il pu si aisément pénétrer dans la Chalcè, si les abords de l'édifice avaient été protégés par un puissant rempart? Si l'accès des Skyla était défendu par des tours et des herses de fer, au témoignage de Mesaritis, il n'en était pas de même pour l'accès de la Chalcè; aucune fortification spéciale n'est mentionnée dans ces parages. Nicétas⁶² montre Manuel Comnène faisant son entrée au Grand Palais par la porte que seuls les empereurs avaient le droit de franchir à cheval, la porte de bronze de la Chalcè; il ne signale pas que Manuel Comnène ait eu à franchir auparavant la porte d'un mur d'enceinte. Andronic I Comnène au sortir de Ste Sophie, où il venait d'être couronné, traverse à cheval l'église du Christ Sauveur de la Chalcè, pour rentrer au Grand Palais.⁶³ Il n'est pas fait mention du passage de l'empereur par une porte percée dans les remparts, avant l'église. Le descripteur anonyme de Byzance au XV^e siècle⁶⁴ parle encore de l'église du Christ Sauveur de la Chalcè et de l'ikone miraculeuse suspendue au-dessus de sa porte. L'église était donc visible du dehors et non masquée par un mur élevé.

Le rempart de Nicéphore II Phokas, s'il ne couvrait pas la Chalcè et les quartiers des gardes, passait probablement au nord du Tribunal des XIX Lits et du Consistoire pour se continuer dans la direction de l'est.

⁵⁹ Zonar. III, 623; cf. Psellos, Sathas IV, 143, éd. Renauld, II, 7.

⁶⁰ Cedr. II, 556; Glykas 596.

⁶¹ Zonar. III, 656; Cedr. II, 613.

⁶² Nicét. 69.

⁶³ Nicét. 353.

⁶⁴ B. de Khitrowo, *op. cit.*, 228.

Le quartier des Vigiles, situé à l'ouest, du côté de l'Hippodrome, se trouvait en dehors du rempart de Nicéphore II Phokas; pourquoi n'en aurait-il pas été de même pour les quartiers des gardes, situés au nord?

Pour veiller sur leur demeure, les empereurs faisaient de plus en plus appel aux mercenaires barbares, désignés d'une façon générale sous le nom de Varanges. Certes, ces gardes étrangers étaient ordinairement fidèles et sûrs, mais ils étaient parfois sujets à de brusques colères, surtout lorsque l'ivresse travaillait leur cerveau. Michel Attaleiates⁶⁵ raconte l'anecdote suivante. Sous le règne de Nicéphore III Botaniatè (1078—1081), au cours d'une parade militaire à laquelle l'empereur assistait du haut des remparts, les Varanges, préposés à la défense du Grand Palais, se révoltèrent, excités par l'ivresse et tentèrent d'escalader les murs avec des échelles. Repoussés par les contingents grecs de la garnison palatine, ils continuèrent leur résistance, barricadés dans l'une des tours du mur d'enceinte, qui leur servait de corps de garde. Michel Attaleiates n'indique pas où se déroula la scène. Si c'est à l'ouest du Grand Palais, son récit n'apprend rien de neuf, car on sait que de ce côté les quartiers militaires se trouvaient en dehors de l'enceinte fortifiée; si c'est au nord du Grand Palais, on aurait la preuve que le rempart de Nicéphore II Phokas n'englobait pas les quartiers des Scholaires, des Excubiteurs et des Candidats. Au début du XII^e siècle, et sans doute bien avant, les Varanges occupaient les anciens quartiers des gardes avoisinant la Chalcè, si l'on en croit Zonaras.⁶⁶ Au début du XIII^e siècle, ils étaient encore stationnés dans les mêmes parages.⁶⁷

Lors de la révolte du César Jean Comnène contre l'impératrice régente Marie et le protosébaste Alexis, les troupes césariennes occupèrent l'Augoustéon et, pour les déloger, les troupes impériales attaquèrent la place par l'ouest et s'emparèrent du Milion.⁶⁸ Si les remparts du Grand Palais avaient dominé de près l'Augoustéon, le mouvement tournant des impériaux se comprendrait mal et la position des césariens eût été intenable, exposés qu'ils étaient au tir plongeant de leurs adversaires, postés derrière les créneaux des remparts. Lorsque Jean II Comnène, après la mort de son père Alexis I Comnène (1118), voulut prendre possession du Grand Palais, on l'avertit que les Varanges, cantonnés dans les Excubiteurs, ne permettaient à personne de traverser leur quartier et de s'approcher du Grand Palais. Il fallut parlementer.⁶⁹ Nicétas, qui raconte l'incident,⁷⁰ nous apprend qu'à cette époque le Grand Palais était fermé par de puissantes

⁶⁵ M. Attaleiates, ed. I. Bekker, Bonnae, 1853, 294—295.

⁶⁶ Zonar. III, 763.

⁶⁷ Mesaritis, 24: ἡ τῶν πελεκηφόρων οἰκησις.

⁶⁸ Nicét. 307—308; cf. Mordtmann, *Esquisse topographique de Constantinople*. Lille, 1892, § 7. Le récit de ces événements dans Labarte, *Le Palais impérial*, 41, est rempli d'erreurs.

⁶⁹ Zonar. III, 763—764.

⁷⁰ Nicét. 12.

herse. Les Varanges permirent à Jean II Comnène d'entrer au Grand Palais, mais immédiatement après, ils baissèrent les herse, si bien que le nouvel empereur se trouva prisonnier dans sa propre demeure. Comme aucune herse n'a jamais été signalée du côté de la Chalcè, il se pourrait que la herse en question fût celle d'une issue du rempart de Nicéphore II Phokas, issue donnant accès du quartier des gardes à l'intérieur du Grand Palais. Mésaritis signale lui aussi la présence de herse à la porte située au bas de la tour du Kénténarion, dans le voisinage des Skyla.⁷¹

Le rempart de Nicéphore II Phokas était fort élevé, ὑψηλόν, ὑψιτενές,⁷² il était muni de créneaux⁷³ ἐπαλξεις, et flanqué de loin en loin de tours, πύργος,⁷⁴ πυργόβασις,⁷⁵ ἄκρη,⁷⁶ reliées entre elles par des chemins de ronde, διαδρομοί,⁷⁷ περιπάτον;⁷⁸ de distance en distance des portes à herse étaient percées dans les murs.⁷⁹ Il est certain que la construction du rempart de Nicéphore II Phokas dut modifier singulièrement la physionomie du Grand Palais et lui donner l'aspect d'une véritable forteresse. L'accès de la demeure impériale devint de plus en plus difficile à l'émeute. Enfermé dans ses puissantes murailles, dont les abords étaient défendus par les quartiers des gardes, le Grand Palais pouvait désormais braver les colères populaires; pour le forcer, il fallait livrer de sanglants combats. Lorsqu'en 1042, le peuple révolté contre Michel V se rua à l'assaut du Grand Palais par l'Hippodrome, autrement dit par l'ouest, par les Excubiteurs, autrement dit par le nord et par le Tzykanistèrion, autrement dit par l'est, 3.000 assaillants restèrent sur place.⁸⁰ Le récit de Mésaritis⁸¹ montre au surplus la difficulté qu'on avait à pénétrer de force dans le Grand Palais, même mal gardé.

Le prétendu donjon du Boukoléon.

De ce qui précède il résulte que Nicéphore II Phokas se borna à entourer le Grand Palais d'un solide rempart, dans l'espoir de le mettre ainsi à l'abri soit d'une surprise soit d'une attaque. La construction par Nicéphore II Phokas d'un « formidable donjon » ne repose donc sur aucun fondement. Cette constatation rend singulièrement suspecte la thèse de Labarte, reprise et développée par Schlumberger, au sujet de l'assassinat de Nicéphore II Phokas. Ce dernier ne fit ni restaurer ni agrandir ni en-

⁷¹ Mésaritis, op. cit., 25—27.

⁷² Leo diac. 64., Ephrem 2796—2797; cf. B. de Khitrowo, op. cit., 120.

⁷³ M. Attaleiates 296; Nic. Gregor. II, 735—737.

⁷⁴ Nicét. 451.

⁷⁵ Mésaritis, op. cit., 27.

⁷⁶ M. Attaleiates 296.

⁷⁷ M. Attaleiates 295.

⁷⁸ Nic. Gregor. II, 735.

⁷⁹ Nicét. 12; Mésaritis, op. cit., 25, 27.

⁸⁰ Cedr. II, 538; Glykas 591.

⁸¹ Mésaritis, op. cit., 24—25.

tourer d'une enceinte spéciale l'antique palais du Boukoléon de Théodose II. Dès lors, il n'avait aucune raison de s'y retirer pour se mettre à l'abri des intrigues et des complots.

L'argumentation de Labarte. L'argumentation de Labarte⁸² peut se résumer ainsi :

1. L'Anonyme c'est trompé ou plutôt a omis de signaler la restauration et l'agrandissement par Nicéphore II Phokas de l'ancien palais du Boukoléon de Théodose II.

2. Nicéphore II Phokas a entouré le Palais d'un rempart.

3. Nicéphore II Phokas a construit en outre dans l'enceinte palatiale une acropole, autrement dit, une citadelle, une forteresse, un donjon.

4. Cette acropole n'est autre que l'ancien palais du Boukoléon de Théodose II, considérablement agrandi et converti en château-fort.

5. Cette acropole se composait de deux corps de bâtiments, un palais bas et un palais haut.

6. Le donjon, bâti par Nicéphore II Phokas, n'est autre que le « chastel de Bouchelyon » des chroniqueurs occidentaux des croisades.

7. Nicéphore II Phokas abandonna le Grand Palais pour aller habiter le palais du Boukoléon qu'il venait de construire et les empereurs, ses successeurs, habitèrent souvent ce même palais-forteresse.

8. Nicéphore II Phokas fut assassiné dans le palais-forteresse du Boukoléon qui s'élevait au bord de la mer, près du port palatin.

9. Les palais du Boukoléon et le port du Boukoléon se trouvent dans les parages d'Ahour-Kapou.

10. Un texte de Nicétas⁸³ prouve d'une manière décisive l'exactitude de cette thèse.

Réfutation de l'argumentation de Labarte. Que valent toutes ces raisons ?

1. L'Anonyme⁸⁴ écrivait un demi-siècle environ après l'assassinat de Nicéphore II Phokas, assassinat qui eut un très grand retentissement. Il serait inexcusable de n'avoir fait aucune allusion à la restauration et à l'agrandissement par Nicéphore II Phokas du palais du Boukoléon de Théodose II et au drame dont ce palais avait été le théâtre. Son silence est significatif. Labarte suppose⁸⁵ que, sous le nom de palais du Boukoléon, on désignait au XI^e siècle deux édifices, l'ancien palais de Théodose II et le donjon bâti au-dessus par Nicéphore II Phokas. Nous avons vu qu'il existait bien deux palais du Boukoléon, mais que ces deux palais avaient été bâtis par Théodose II et qu'ils se trouvaient assez éloignés l'un de l'autre, sans communication entre eux.⁸⁶

⁸² Labarte, *Le Palais impérial*, 210—213; cf. 91.

⁸³ Nicét. 149.

⁸⁴ Anonyme I, 9; Codinos 100, Preger, Script. Orig. CP II, 256.

⁸⁵ Labarte, *Le Palais impérial*, 91.

⁸⁶ Cf. R. Guiland, *Le palais du Boukoléon*. Byzantinoslavica XI (1950) 70—71.

2. La construction d'un rempart par Nicéphore II Phokas est attestée autour du Grand Palais par toutes les sources. Il ne peut y avoir de contestation sur ce point.

3. Labarte prétend que Nicéphore II construisit dans l'enceinte palatiale une acropole. Il faut remarquer que Léon diacre, contemporain de Nicéphore II Phokas, ne parle que d'un rempart et ne fait aucune allusion à une autre construction.⁸⁷ Glykas⁸⁸ et Ephrem⁸⁹ ne parlent, eux aussi, que du rempart.

Labarte s'est mépris sur le sens du mot ἀκροπόλις, employé par Cédrene⁹⁰ et par Zonaras.⁹¹ Le texte de Zonaras, que Labarte omet de citer, explique le texte de Cédrene. L'acropole dont il est question, n'est autre que le Grand Palais lui-même, transformé en citadelle par le mur d'enceinte qui le séparait du reste de la cité. Il suffit, d'ailleurs, de lire le passage de Cédrene, invoqué par Labarte, pour se convaincre que Cédrene, comme le constate Millingen,⁹² ne dit rien de ce que Labarte prétend lui faire dire. Pour bâtir un donjon au bord de la mer, Nicéphore II Phokas n'aurait pas été dans la nécessité de détruire ou de bouleverser divers édifices s'élevant tout autour du Grand Palais. Un simple mot mal interprété a entraîné Labarte à des erreurs graves topographiques et historiques.

4. Labarte situe d'autorité au Boukoléon le prétendu donjon de Nicéphore II Phokas, mais ni Léon diacre, ni Cédrene, ni Zonaras, ni Glykas, ni Ephrem, en parlant des constructions effectuées par Nicéphore II Phokas, ne font allusion au Boukoléon. Cette « acropole », que Labarte a transformée en donjon, n'est même pas située par Cédrene et Zonaras. En citant les palais du Boukoléon, les Patria, évoquant le nom lointain de Théodose II, passent sous silence le nom récent et illustre de Nicéphore II Phokas, oubli dont Labarte a évidemment raison de s'étonner. Il faut ajouter que le terme d'« acropole », donné à un donjon bâti au bord de la mer, bien au-dessous du Grand Palais, serait pour le moins singulier.

5. A l'appui de sa thèse, Labarte invoque à tort un texte d'Anne Comnène.⁹³ Le palais bas, τὸ κάτω παλάτιον, est bien l'un des palais du Boukoléon de Théodose II, mais le palais haut, τὸ ὑπερκεῖμενον παλάτιον, n'est autre que le Grand Palais impérial lui-même qui, dans son ensemble, avait pris officiellement, à la fin du XI^e siècle, le nom de palais du Boukoléon, comme nous l'avons vu.⁹⁴ Trompé par cette appellation nouvelle du Grand Palais et sans tenir compte de l'explication donnée par Anne Comnène à ce

⁸⁷ Leo diac. 64.

⁸⁸ Glykas 572.

⁸⁹ Ephrem 2796—2797.

⁹⁰ Cedr. II, 369.

⁹¹ Zonar. III, 508.

⁹² Millingen, *Byz. CP*, 181—182.

⁹³ An. Comn. I, 137, éd. Leib. I, 105.

⁹⁴ Cf. R. Guillard, *op. cit.*, 67.

sujet, Labarte identifie le palais haut du Boukoléon avec le fameux donjon qu'avait construit Nicéphore II Phokas au Boukoléon. Par une inconséquence bizarre, Labarte,⁹⁵ commentant un autre passage d'Anne Comnène,⁹⁶ où il est également question du palais haut, τὰ ὑπερχεῖμενα τῶν ἀνακτόρων déclare que, par « palais haut », Anne Comnène n'a pu entendre que l'ancien Palais impérial lui-même. En interprétant diversement deux textes similaires, Labarte ruine lui-même sa propre thèse. Le palais-bas est incontestablement l'un des palais maritimes, le palais-haut est incontestablement le Grand Palais. Alexis I Comnène venait de prendre possession de la demeure des empereurs byzantins; il n'avait aucune raison d'aller s'établir dans un « acropole ».

6. Vers la fin du XI^e siècle, le Palais impérial, on l'a vu,⁹⁷ prit officiellement le nom de Palais du Boukoléon. C'est sous ce nom qu'il est constamment désigné, au XIII^e siècle, par Villehardouin⁹⁸ et les chroniqueurs occidentaux.⁹⁹ Labarte ne s'est pas rendu compte de cette mutation de nom. Pour lui, le « chastel de Bouchelyon » n'est autre que l'« acropole » de Nicéphore II Phokas. Il ne s'étonne même pas de voir Villehardouin ne citer que le palais du Boukoléon et celui des Blachernes, comme si le Grand Palais avait cessé d'exister. En s'appuyant sur le témoignage des chroniqueurs occidentaux pour établir l'existence du donjon de Nicéphore II Phokas, Labarte a ainsi commis une grave erreur.

7. Labarte prétend que Nicéphore II Phokas, inquiet pour sa sûreté, abandonna le Grand Palais pour aller s'installer dans le donjon qu'il venait de construire, et dont il fit sa résidence habituelle. Il faut d'abord constater qu'aucune source ne fait mention de cet événement. Le fait, pour un empereur, de désertir le Grand Palais pour aller s'enfermer dans une citadelle, même assez voisine, est cependant trop contraire aux usages pour n'avoir pas été signalé.

Sans doute, les empereurs, pour des motifs de convenance personnelle, quittaient parfois leurs luxueux appartements proches du Salon d'Or pour aller s'installer provisoirement dans quelque autre pièce du Grand Palais. Théophile logeait, selon les saisons, soit dans la Perle soit au Carien.¹⁰⁰ Souvent les empereurs venaient habiter la Magnaure pendant les premiers temps de leur mariage.¹⁰¹ On sait également que les impératrices se transportaient à la chambre de la Porphyra, au moment de leurs couches.¹⁰² Pour des raisons de piété, les empereurs avaient aussi l'habitude

⁹⁵ Labarte, *Le Palais impérial*, 178.

⁹⁶ An. Comn. II, 287, Leib. II, 171.

⁹⁷ Cf. R. Guiland, op. cit., 67—68.

⁹⁸ G. Villehardouin, *La conquête de CP*, ed. Edm. Faral. Paris, 1939, II, table.

⁹⁹ C. P. Riant, *Exuviae sacrae Constantinopolitanae*. Genève, 1877—1878, II, passim.

¹⁰⁰ Theoph. Cont. 143—144.

¹⁰¹ Cer. I, 39, 196; I, 41, 214; Theoph. Cont. 816; Leo gramm. 230, mariage de Michel III avec Eudoxie; Theoph. Cont. 694, mariage de Léon VI avec Théophano.

¹⁰² An. Comn. I, 295, éd. Leib. II, 60—61.

de coucher quelques nuits dans de modestes cellules, communiquant avec les sanctuaires vénérés du Grand Palais. Ces déplacements à l'intérieur même du Grand Palais n'avaient rien au surplus que de fort naturel; les empereurs restaient, d'ailleurs, à proximité des grands triclines, centres de la vie officielle.¹⁰³ Les chroniqueurs, qui prennent soin de noter les moindres déplacements des souverains, n'auraient certainement pas manqué de commenter la grave décision de Nicéphore II Phokas. Leur silence est significatif.

Que Nicéphore II Phokas ait fait sa résidence habituelle de cet énigmatique donjon du Boukoléon, on ne saurait le soutenir, même en admettant comme vraie la thèse de Labarte. Ce dernier s'appuie, en effet, sur un texte de Cédreène pour établir l'existence du donjon-acropole du Boukoléon.¹⁰⁴ Or, Cédreène déclare formellement que les travaux entrepris par Nicéphore II Phokas venaient seulement d'être terminés, lorsque l'empereur fut assassiné.¹⁰⁵ Schlumberger est plus logique, lorsqu'il écrit: « Nicéphore périt assassiné, le jour même où le château du Boukoléon étant achevé, les clefs des portes lui en avaient été solennellement remises. »¹⁰⁶ Ainsi, en supposant que Nicéphore II Phokas ait construit un donjon, il n'aurait pas eu le temps d'y habiter.

Aux XI^e et XII^e siècles, les empereurs byzantins continuèrent, d'ailleurs, à habiter le Grand Palais, tout en faisant des séjours plus ou moins longs au palais des Blakhernes. Jamais ils ne résidèrent dans les palais maritimes du Boukoléon, quoiqu'en dise Labarte. C'est dans le cadre grandiose du Grand Palais impérial, tel que le Livre des Cérémonies l'a décrit, que se déroula la vie officielle des empereurs des XI^e et XII^e siècles. Jamais un historien n'a fait allusion à une réception ou à une cérémonie ayant pour théâtre les salles d'un donjon situé sur le bord de la mer.

Si la puissante forteresse, imaginé par Labarte avait existé dans l'enceinte palatiale, les empereurs traqués dans leur palais par la révolution, s'y seraient réfugiés pour prolonger leur résistance. Or, l'histoire montre les empereurs qui prennent la fuite, sitôt les portes de leur palais forcées, abandonnant ainsi tout espoir de lutte. Michel V le Calfat et Andronic I Comnène s'embarquent à la hâte, dès qu'ils sentent le Grand Palais sérieusement menacé. Lorsque, le peuple se révolte, c'est au Grand Palais qu'il s'attaque soit par l'Hippodrome soit par la Chalçé; lorsque les portes cèdent sous les coups des assaillants, le Grand Palais tombe tout entier et la garnison capitule. Pas de siège partiel d'acropole ou de donjon fortifié.¹⁰⁷ Assiégés dans l'immense palais par les soldats soudoyés par la veuve d'Alexis Apokaukos, les malheureux partisans de Jean VI Cantacuzène,

¹⁰³ An. Comn. II, 156—157, éd. Leib. II, 71.

¹⁰⁴ Cedr. II, 370.

¹⁰⁵ Cf. Zonar. III, 512.

¹⁰⁶ G. Schlumberger, *Nic. Phocas*, 547; cf. 753 et notes.

¹⁰⁷ Cf. par ex., le coup de main du César Jean Comnène, Mésaritès, op. cit. passim.

traqués de toutes parts, se réfugient dans le monastère de l'Eglise Nouvelle.¹⁰⁸ Il n'existait donc pas de donjon dans l'enceinte palatiale.

La décision, qu'aurait prise Nicéphore II Phokas, de quitter le Grand Palais pour s'enfermer dans un donjon fortifié, peut-elle se justifier par la situation? Rien ne permet de le supposer. Le Grand Palais était en état de défense, capable de résister à une attaque. Sur ce point, l'empereur était rassuré. Que Nicéphore II Phokas se soit méfié des intrigues entre les deux c'est fort probable. Toutefois, il n'y avait pas eu rupture entre les deux époux, au témoignage des sources. Jusqu'au dernier moment, Théophano fut reçue par Nicéphore II Phokas et eut avec lui des entretiens intimes.¹⁰⁹ Si Nicéphore II Phokas avait suspecté Théophano au point de voir en elle l'instigatrice d'un complot dirigé contre lui, il se serait bien gardé de l'amener dans ce donjon du Boukoléon, où il ne se serait plus senti dès lors en sécurité. Cependant, nous savons de façon certaine, par les récits des historiens, que Théophano assista au drame du 10 décembre 969 et guida peut-être même les assassins.

8. Labarte affirme que Nicéphore II Phokas fut assassiné dans le donjon du Boukoléon, qu'il avait fait construire, et son opinion a été acceptée par les auteurs modernes. Dans son dramatique récit de l'assassinat de Nicéphore II Phokas, Schlumberger suit pas à pas les indications topographiques de Labarte.¹¹⁰ Ebersolt¹¹¹ déclare que Nicéphore II Phokas se fit construire un appartement dans le palais du Boukoléon de Théodose II et que c'est devant ce palais qu'aborda Jean I Tzimiskès pour assassiner Nicéphore II Phokas. Millingen, de son côté, suppose également que Nicéphore II Phokas ajouta un corps de bâtiment au vieux palais du Boukoléon et que c'est là qu'il fut assassiné.¹¹²

Il faut tout d'abord constater qu'aucun historien byzantin ne dit que Nicéphore II Phokas fut assassiné dans le palais du Boukoléon. Cédrene¹¹³ dit simplement que Nicéphore II Phokas fut assassiné à l'intérieur du Grand Palais, ἐνδὸν τοῦ παλατίου. Il est certain que si le drame s'était passé dans l'un des palais maritimes, cette circonstance n'aurait pas manqué d'être signalée par les narrateurs.

Le drame du 10 décembre 969 eut, comme il a déjà été dit, un très grand retentissement. Les historiens l'ont exposé dans tous ses détails. Comment admettre que ces historiens aient omis d'indiquer le détail le plus important et n'aient pas songé à préciser le lieu même du crime? La seule explication que l'on puisse donner est que le lieu du crime ne pouvait faire de doute. Nicéphore II Phokas, n'ayant pas quitté son palais pour se trans-

¹⁰⁸ Nic. Gregor. II, 737.

¹⁰⁹ Leo diac. 84, 86.

¹¹⁰ G. Schlumberger, op. cit., 753—755, cf. 544—545.

¹¹¹ J. Ebersolt, *Le Grand Palais et le Livre des Cérémonies*. Paris, 1910, 147—148.

¹¹² Millingen, *Byz.* CP 281 et 283.

¹¹³ Cedr. II, 378.

porter dans un palais maritime, ne pouvait être assassiné que dans son palais; Nicéphore II Phokas, n'ayant jamais restauré, agrandi et fortifié le palais maritime du Boukoléon, n'avait aucune raison de s'y trouver, au moment de son assassinat.

Les historiens byzantins ne pouvaient prévoir l'interprétation abusive que l'on ferait des expressions dont ils se sont servis. Ils décrivent la scène de l'assassinat dans le cadre du Grand Palais, tel que le livre des Cérémonies nous le fait connaître; la scène s'adapte exactement au cadre. Pourquoi insister davantage? Le théâtre du crime est suffisamment situé. En transportant la scène de l'assassinat dans le cadre d'un palais maritime du Boukoléon, malgré le silence des sources sur ce point, les auteurs modernes ont rendu la scène inintelligible. Les récits de Labarte et de Schlumberger se heurtent à de réelles impossibilités. En se référant au plan de Labarte, les péripéties du drame deviennent inintelligibles. Pour les rendre compréhensibles, il faut pouvoir grouper à proximité d'une terrasse élevée, le port palatin du Boukoléon, la chambre à coucher de l'empereur, le gynécée et le Salon d'Or. Le donjon du Boukoléon, tel que le conçoit Labarte et dans la position qu'il lui assigne, ne remplit pas ces conditions dans leur ensemble. Il est beaucoup trop éloigné du Salon d'Or, où Jean I Tzimiskès se transporta, aussitôt après l'assassinat, pour revêtir les insignes impériaux.

A moins d'admettre que toutes les portes du Grand Palais soient restées ouvertes pendant la nuit, hypothèse inadmissible, si l'on se reporte au règlement d'ouverture et de fermeture du Grand Palais,¹¹⁴ l'itinéraire de Jean I Tzimiskès ne se comprend pas. Comment, après leur forfait, ce dernier et ses complices ont-ils pu sortir du donjon du Boukoléon et de son enceinte, sans éveiller l'attention des gardes? Comment ont-ils pu pénétrer par la porte à un battant sur la terrasse du Phare, et de cette terrasse au Salon d'Or, sans rencontrer un serviteur pour les arrêter et donner l'alarme? Comment, lorsque la garnison palatine enfin alertée, menace d'enfoncer les portes pour massacrer les assassins, Jean I Tzimiskès, devant le danger pressant, se contente-t-il d'envoyer l'un de ses complices chercher sur la terrasse du donjon du Boukoléon la tête de Nicéphore II Phokas, pour la montrer aux soldats? Etant données les circonstances, le transport de cette tête fraîchement coupée sur un parcours assez long paraît invraisemblable.

Labarte esquivé les difficultés; il se borne à situer l'attentat, sans se préoccuper des suites. Quant à Schlumberger, il décrit toute la scène, mais son récit émouvant est malheureusement inexact. L'assassinat eut lieu, d'après lui, dans le Kastron du Boukoléon, et aussitôt après Jean I Tzimiskès se retrouva au Salon d'Or, tandis que ses complices brandissaient la tête de Nicéphore II Phokas à la lueur des torches devant le peuple

¹¹⁴ Cedr. II, I, 518—519.

épouvanté, levant les yeux vers la masse sombre des bâtiments du Boukoléon. Bornons-nous à constater que le Kastron du Boukoléon, situé au nord de la mer et englobé dans l'enceinte des remparts construite par Nicéphore II Phokas autour du Grand Palais, était invisible de la ville. Ainsi, au point de vue historique comme au point de vue topographique, l'assassinat de Nicéphore II Phokas dans un palais maritime du Boukoléon, est impossible.

9. C'est à tort que Labarte a situé dans les parages d'Ahour-Kapou le Palais et le port du Boukoléon. Millingen, nous l'avons indiqué,¹¹⁵ a réfuté l'opinion de Labarte sur ce point. Nous avons, par ailleurs, fixé la situation des deux palais maritimes du Boukoléon et celle du port palatin. Il n'y a pas lieu d'y revenir. L'erreur initiale commise par Labarte rend, au surplus, toute son argumentation très suspecte.

Le drame du 10 décembre 969 a-t-il eu pour théâtre le palais du Boukoléon voisin de Tchatladi Kapou, comme semble le supposer Millingen? Certainement non. L'opinion de Millingen se heurte aux mêmes objections que celle de Labarte. Nicéphore II Phokas n'avait aucune raison de se réfugier au palais du Boukoléon de Tchatladi-Kapou, où il ne s'était d'ailleurs ménagé ni appartement ni villa, quoi qu'en pense Millingen. Ajoutons encore que la distance entre le palais du Boukoléon et le Salon d'Or était assez grande.

L'hypothèse de l'assassinat de Nicéphore II Phokas dans le palais du Boukoléon de l'est, la prétendue maison de Justinien, serait plus défendable. Le palais en question se trouvait, en effet, à proximité du port palatin et à peu près dans l'axe de la terrasse du Phare; de ce palais on pouvait facilement monter par l'escalier du Boukoléon sur la terrasse du Phare et gagner ainsi le Salon d'Or. Le trajet était direct et assez court.

Cette hypothèse, pour séduisante qu'elle paraisse tout d'abord, ne peut cependant être retenue, devant les objections formulées plus haut: absence de tout renseignement disant que l'assassinat de Nicéphore II Phokas aurait été accompli dans un palais maritime; les péripéties du drame, d'après les récits des historiens, n'ont pu se dérouler que dans le cadre du Grand Palais; impossibilité pour Jean I Tzimiskès et pour ses complices de sortir du Grand Palais sans éveiller l'attention des gardes; impossibilité pour Jean I Tzimiskès et pour ses complices de pénétrer sur la terrasse du Phare et au Salon d'Or, les portes de la demeure impériale étant soigneusement fermées et gardées la nuit.

10. Le texte de Nicéas,¹¹⁶ invoqué par Labarte, par Millingen et par Ebersolt, pour démontrer que Nicéphore II Phokas avait agrandi ou aménagé l'un des palais maritimes du Boukoléon, est extrêmement intéressant. Il est clair que, si Nicéphore II Phokas construisit une « villa » au Bouko-

¹¹⁵ Cf. R. Guiland, *Le Boukoléon. La plage du Boukoléon*. Byzantinoslavica X (1949) 18.

¹¹⁶ Nicéas 149.

l'éon ou s'y fit aménager soit un appartement soit même une simple chambre, c'était dans l'intention d'en faire sa résidence, sinon habituelle, du moins occasionnelle. Dans ces conditions, il peut sembler logique de supposer que l'empereur, à la veille de son assassinat, inquiet des avertissements mystérieux qu'il recevait, ait pris la résolution, pour dérouter les conspirateurs, d'aller coucher au Boukoléon. Aussitôt averti, Jean I Tzimiskès se serait hâté de profiter de l'occasion favorable qui se présentait. En effet, comme le dit Schlumberger,¹¹⁷ le palais du Boukoléon, voisin de la mer, offrait de grands avantages pour l'accomplissement d'un crime projeté.

Le texte de Nicéas, de quelque façon qu'on l'interprète, ne justifie, en tout cas, d'aucune manière la thèse de Labarte. Il y a loin entre la modeste chambre, signalée par Nicéas, et le puissant donjon imaginé par Labarte. Au surplus, il convient avant tout de fixer la position précise de la chambre précitée.

II.

La chambre de Nicéphore II Phokas.

Nicéas raconte l'anecdote suivante:¹¹⁸ « Un jour, un courtisan paria avec l'empereur Manuel Comnène de boire toute l'eau contenue dans un bassin de porphyre, qui se trouvait jadis dans l'atrium à ciel ouvert situé au-dessus du Boukoléon de la chambre à coucher de l'empereur Nicéphore Phokas, bassin que l'empereur actuel avait fait récemment transporter dans la grande galerie dorée, qu'il venait de faire construire: »

Quelle était cette grande galerie dorée, construite par Manuel I Comnène? Nicéas¹¹⁹ nous apprend que ce dernier avait fait construire dans chacun des deux palais, κατ' ἄμφω τὰ ἀνάκτορα, le Grand Palais et le palais des Blakhernes, une vaste galerie merveilleusement décorée et ornée de peintures représentant ses exploits. Kinnamos¹²⁰ parle lui aussi du tricline, bâti par Manuel I Comnène au Grand Palais et des peintures qui le décoraient. L'artiste, par flatterie, avait tellement exagéré les hauts faits de l'empereur, que ce dernier en fut lui-même mécontent et fit peut-être enlever les dites peintures.

Le texte de Kinnamos est précis: ἐκ τοῦ κατὰ νότον τῆς πόλεως ἐπὶ τοῖς παλαιότεροις ἀρχαίοις τῷ βασιλεῖ τούτῳ ἐγγεγραμμένου δόμου. Le tricline en question se trouvait bien au Grand Palais. Ce tricline n'est autre que la salle désignée par Mésaritès sous le nom barbare de Moukhroutas, ὁ Μουχρουτάς.¹²¹ La description de Mésaritès¹²² correspond bien avec la brève

¹¹⁷ G. Schlumberger, *Nic. Phocas*, 753, n. I.

¹¹⁸ Nicéas 169.

¹¹⁹ Nicéas 269.

¹²⁰ Kinnamos 171—172.

¹²¹ Mésaritès, op. cit., 44, 46.

¹²² Cf. J. Ebersolt, *Le Grand Palais*, 149.

indication de Nicétas: χρυσόπαστος μέγιστος ἀνδρῶν. Pachymère¹²³ l'appelle τὸν Μανουηλίτην τρίκλινον, du nom de son fondateur. Le Moukhroutas avait été, en effet, bâti par l'empereur Manuel I Comnène, au témoignage même de Mésaritis.¹²⁴ Ce dernier dit, en effet, que le Moukhroutas, ἡ περσικὴ σκῆνη, était l'œuvre d'un frère du grand-père du César Jean Comnène le Gros, τὸ τῆς πρὸς πάππου συγγενικῆς ἔργου χειρός. Le frère en question n'était autre que l'empereur Manuel I Comnène. Le César Jean Comnène était, en effet, le petit-fils du célèbre grand domestique Jean Axouch, d'origine arabe; son père, Alexis Axouch, avait épousé une fille d'Alexis Comnène, fils de l'empereur Jean II Comnène. Par sa mère, dont il avait relevé le nom, selon la coutume, le César Jean était donc l'arrière-petit-fils de l'empereur Jean II Comnène, et son grand-père, Alexis Comnène, était le propre frère de l'empereur Manuel I Comnène.¹²⁵

Le Moukhroutas, ou tricline de Manuel I Comnène, ou grande galerie dorée, d'après la situation que lui assigne Mésaritis,¹²⁶ δῶμα τοῦ χρυσο-τρικλίνου ἀπτόμενον, ὡς πρὸς δυσμὴν διακείμενον correspond exactement à l'ancien Lausiakos du Livre des Cérémonies. La présence au Moukhroutas d'un grand escalier, ἡ ἀνοδος τοῦ Μουχρουτᾶ... αἱ βαθμίδες... ἡ κλίμαξ... ἡ τοῦ Μουχρουτᾶ κλίμαξ,¹²⁷ et d'un autre escalier tournant, ἡ ἑτέρα ἀνοδος λαβυρινθώδη,¹²⁸ confirme l'identité du Moukhroutas avec le Lausiakos. Le grand escalier du Lausiakos est souvent cité dans le Livre des Cérémonies.¹²⁹ L'escalier tournant signalé sous le nom de κοχλίας, dans le règlement d'ouverture du Grand Palais,¹³⁰ faisait communiquer le Lausiakos avec les passages de l'Erôs, qui continuaient en direction de l'ouest les passages des XL saints.

Le Moukhroutas de Mésaritis communiquait directement avec le tricline de Justinien II, comme le Lausiakos du Livre des Cérémonies. Ebersolt¹³¹ suppose avec raison que le Moukhroutas avait été élevé sur l'emplacement de l'ancien Lausiakos. Cependant, semble-t-il, le Lausiakos ne fut pas reconstruit, mais seulement magnifiquement restauré et embelli par Manuel I Comnène. C'est donc au Lausiakos que fut transporté le bassin de porphyre, dont parle Nicétas.

L'idée de faire transporter d'un palais maritime du Boukoléon au Lausiakos un bassin de porphyre paraît singulière, sans être invraisemblable cependant. Il y a lieu de remarquer, d'ailleurs, que Nicétas ne dit nullement, quoi qu'en pense Labarte, que le bassin en question provenait du palais du

¹²³ Pachym. II, 197.

¹²⁴ Mésaritis, op. cit., 45.

¹²⁵ Cf. Cange, *Familiae byz.* 175—179. Mésaritis, Notes, 64.

¹²⁶ Mésaritis 44.

¹²⁷ Mésaritis 44, 46.

¹²⁸ Mésaritis 45.

¹²⁹ Cer. I, 14, 91; I, 32, 175. Cf. Cer. I, 52, 263; I, 66, 297; I, 14, 91.

¹³⁰ Cer. II, I, 518.

¹³¹ J. Ebersolt, *Le Grand Palais*, 214, n. I.

Boukoléon. Il déclare simplement, ce qui est bien différent, que ce bassin décorait l'atrium de la chambre à coucher de Nicéphore II Phokas, atrium qui se trouvait en haut, ἄνωθεν ou au-dessus, ἐπάνω du Boukoléon, autrement dit qui dominait le Boukoléon. Par Boukoléon, Nicéas entend-il désigner la plage, le palais ou le port du Boukoléon? La question est importante.

Il ne peut s'agir, semble-t-il, de la plage du Boukoléon. Nicéas veut préciser la position de l'atrium, et l'indication serait bien vague, car la plage du Boukoléon s'étendait tout le long du Grand Palais. Il ne peut non plus s'agir des palais du Boukoléon. Comme il existait deux palais maritimes, Nicéas aurait spécifié la position du palais qu'il avait en vue; il aurait tout au moins averti le lecteur qu'il faisait allusion à un palais, en écrivant ~~ἄνωθεν~~ ~~ou~~ ~~ἐπάνω~~ τοῦ παλατίου τοῦ Βουκολέοντος. Il faut ajouter que la position d'une chambre à coucher, κοιτών ou d'une pièce quelconque οἶκος, isolée sur la terrasse supérieure d'un palais, paraît bien étrange. Que Nicéphore II Phokas se soit fait aménager un appartement à l'intérieur de l'un des palais du Boukoléon, on pourrait l'admettre, mais qu'il se soit fait construire un pavillon sur la plate-forme même de l'un de ces palais, le fait est moins admissible. S'il ne s'agit ni de la plage ni des palais du Boukoléon, il ne peut dès lors être question que du port du Boukoléon, port que les sources byzantines désignent souvent sous le nom de Boukoléon, sans autre précision.

En nous informant que l'atrium de la chambre de Nicéphore II Phokas domine le port du Boukoléon, Nicéas situe exactement sa position. Nicéas nous apprend également que Nicéphore II Phokas habita réellement la chambre qui garda son nom. Cette chambre, précédée d'un atrium à ciel ouvert, qui dominait le port palatin, était incontestablement distincte de la chambre qu'occupaient ordinairement les empereurs, au Palais Sacré, sur le flanc méridional du Salon d'Or. Elle ne devait pas, toutefois, en être très éloignée, car les appartements impériaux se trouvaient, on l'a vu, à proximité de la terrasse du Phare, au pied de laquelle était le port.

Comme Nicéphore II Phokas n'avait certainement pas abandonné le Grand Palais, même dans les derniers mois de son règne, car les sources en auraient fait mention, comme il continua jusqu'au bout à remplir son rôle de souverain, ce qui impliquait sa présence au Grand Palais, on peut supposer que la chambre qu'il s'était fait construire, pour y coucher à l'occasion, devait être assez rapprochée du Salon d'Or, centre de la vie officielle. Tout porte à croire que Nicéphore II Phokas, pour ne pas donner créance à des bruits malveillants, ne déserta pas la chambre impériale qu'il habitait depuis son avènement au trône, et qu'il n'utilisa qu'assez exceptionnellement et pour des motifs spéciaux la chambre que l'on avait aménagée à son intention.

Ces motifs, les renseignements que fournissent les historiens sur l'état d'esprit de Nicéphore II Phokas pendant la dernière période de sa vie, per-

mettent de les deviner. Pressentant sa fin prochaine et persuadé que Dieu s'était retiré de lui, Nicéphore II Phokas, triste, sombre et préoccupé, multipliait ses pénitences et ses austérités, portant cilice et couchant sur le sol. Sa piété tournait au mysticisme; il avait renoncé aux plaisirs des sens et passait une partie de ses nuits en prières.

Dans cet état d'esprit, le gynécée lui devenait importun; le luxe des appartements impériaux l'offusquait; il aspirait à la solitude et se sentait mieux en sûreté à l'ombre des sanctuaires. Comme tous les Byzantins, il avait une particulière dévotion pour la Théotokos; il est donc naturel qu'il ait cherché asile à proximité d'une église palatine, placée sous le vocable de la Mère de Dieu. Dans ses périodes de découragement et de dépression morale, Nicéphore II Phokas avait alors la ressource de quitter la chambre impériale pour aller se réfugier dans sa petite cellule toute proche, adossée à l'église de la Vierge et communiquant avec elle.

L'exemple de Nicéphore II Phokas n'est pas unique; les souverains byzantins avaient l'habitude de ces retraites pieuses, comme le prouve l'anecdote suivante. Anne Comnène¹³² raconte que son père, Alexis I Comnène, faillit être assassiné dans une petite chambre, κοιτώνισκος, où les empereurs venaient coucher à l'occasion. Cette petite chambre était située sur le flanc gauche de l'église palatine de la Théotokos, église souvent confondue avec celle de St Démétrius, qui lui était contiguë. Sur le flanc droit de l'église se trouvait un atrium pavé en marbre, et la porte qui conduisait du dit atrium à l'intérieur de l'église, était ouverte à tout venant. Les conjurés avaient formé le projet de pénétrer par cette porte de l'église et d'enfoncer ensuite la porte qui, de l'église, conduisait à la chambre où dormait l'empereur.¹³³ L'église à laquelle fait allusion Anne Comnène, n'est autre que la célèbre église de la Théotokos du Phare, située tout près des appartements impériaux, sur la terrasse qui dominait le port du Boukoléon.

Le texte d'Anne Comnène éclaire d'un certain jour le texte de Nicéas; l'analogie est frappante. S'il existait sur le flanc gauche ou nord de la Théotokos du Phare une chambre à l'usage des empereurs, il pouvait bien exister une chambre sur le flanc droit ou sud de l'église. L'*αἶθριον ἔδαφος* d'Anne Comnène rappelle singulièrement l'*αἰθριώδης αὐλειος* de Nicéas.

L'église de la Théotokos du Phare s'élevait, comme nous l'avons vu, dans la région méridionale de la terrasse du Phare; son flanc droit ne devait pas être bien loin de l'extrémité sud de ladite terrasse. L'atrium, situé devant la chambre de Nicéphore II Phokas, s'étendait probablement jusqu'aux balustrades de la terrasse, d'où l'on dominait le port palatin du Boukoléon. Ainsi s'explique l'expression de Nicéas, *ἡ αἰθριώδης αὐλειος... ἡ ἀνωθεν τοῦ Βουκολέοντος ὑπτιάζουσα*. L'atrium en question était à ciel ouvert et ne semble pas avoir été entouré de murs; il faisait partie de la terrasse

¹³² An. Comn. II, 159—160. Leib, tome III, 71—72.

¹³³ J. Ebersolt, *Le Grand Palais*, 145.

du Phare et ne se distinguait sans doute du sol environnant que par la richesse de son pavement. L'αἶθριον ἔδαφος, dont parle Anne Comnène, n'était de même qu'un large seuil ou parvis pavé de marbre.

La chambre où Alexis I Comnène faillit être assassiné, n'est certainement pas celle qu'avait occupée Nicéphore II Phokas, car Anne Comnène n'aurait pas manqué de rappeler ce détail important. Mais il n'est pas impossible que l'atrium pavé de marbre, signalé par Anne Comnène, ne fût identique avec l'atrium qui se trouvait devant la chambre de Nicéphore II Phokas, d'après Nicétas. Sur un même atrium pouvaient fort bien s'ouvrir la porte de la chambre de Nicéphore II Phokas et la porte méridionale de l'église.

L'atrium signalé par Anne Comnène, se trouvait sur le flanc droit ou méridional de la Théotokos du Phare; l'atrium signalé par Nicétas, se trouvait du côté du Boukoléon, par conséquent vers l'extrémité méridionale de la terrasse du Phare. La chambre de Nicéphore II Phokas ne pouvait donc être située que sur le flanc méridional de la Théotokos du Phare.

Pour fixer la position de la chambre de Nicéphore II Phokas, nous nous sommes appuyés sur des considérations générales, sur les récits des historiens et sur le texte de Nicétas rapproché du texte d'Anne Comnène. Mais un passage de Nicolas Méсарitis fournit, semble-t-il, un argument décisif.

Méсарitis nous a laissé le récit très curieux de la prise du Grand Palais impérial par le César Jean Comnène, en 1201. Les partisans du César, après avoir forcé l'entrée du Grand Palais, se répandirent à l'intérieur et quelques-uns d'entre eux pénétrèrent sur la terrasse du Phare, dans l'intention de piller la célèbre église de la Théotokos. Méсарitis, prêtre de la Théotokos du Phare, s'efforça de protéger sa chère église contre les assaillants, qui semblaient porter leurs efforts du côté méridional de ladite église. Pour cela il se plaça vers la chambre impériale de Nicéphore II Phokas.¹³⁴ Heisenberg¹³⁵ déclare qu'il s'agit de la chambre à coucher des appartements impériaux, ὁ ἑρὸς κοιτών,¹³⁶ située sur le flanc sud du Salon d'Or, à l'ouest de l'église de la Théotokos du Phare; cette chambre aurait été construite par le tyran Phokas, au début du VII^e siècle. Ebersolt¹³⁷ accepte cette singulière explication.

Aucun historien n'attribue à Phokas (602—610) la construction d'une chambre à l'usage des empereurs dans les appartements impériaux voisins du Salon d'Or. Si une pareille chambre avait existé, le Livre des Cérémonies en aurait fait mention. Au surplus, il serait invraisemblable qu'au XIII^e siècle, on ait encore désigné sous le nom de son constructeur une simple chambre édifiée six siècles auparavant par un tyran obscur et détesté, d'autant plus qu'Héraclius s'était empressé de débaptiser les édifices qui

¹³⁴ Méсарitis, 35.

¹³⁵ Méсарitis, Notes 68.

¹³⁶ Cedr. I, I; 7, 12; cf. Reiske, Comment. 51.

¹³⁷ J. Ebersoldt, *Le Grand Palais*, 90 et 169.

pouvaient rappeler la mémoire de son odieux prédécesseur.¹³⁸ Le Phokas auquel Mésaritis fait allusion, n'est pas le tyran Phokas du VII^e siècle, mais Nicéphore II Phokas, dont la mémoire fut toujours en honneur à Byzance. La chambre de Phokas, ὁ βασιλικὸς κοιτὼν τοῦ Φωκά, signalée par Mésaritis n'est autre que la chambre de Nicéphore II Phokas, ὁ κοιτὼν τοῦ βασιλέως Νικηφόρου τοῦ Φωκά dont parle Nicéas.

Mésaritis situe la chambre en question sur la terrasse du Phare, contre le flanc méridional de l'église de la Théotokos du Phare. Nicéas déclare que l'atrium de cette chambre dominait le Boukoléon, autrement dit, le port palatin. La position est la même. Le port du Boukoléon, on l'a vu,¹³⁹ se trouvait au bas de la terrasse du Phare; l'atrium précité, qui dominait le port, ne pouvait donc être situé que sur la terrasse même du Phare dans sa partie méridionale, sur le flanc sud de l'église de la Théotokos.

Il n'y avait certainement pas au Grand Palais deux chambres de Nicéphore II Phokas, dont l'une, citée par Mésaritis, se trouvait sur la terrasse du Phare, et dont l'autre, citée par Nicéas, se serait trouvée sur la plate-forme supérieure d'un palais maritime. Les deux chambres ne sont en réalité qu'une seule et même chambre, dont Mésaritis précise la situation. Le texte de Mésaritis éclaire et explique, d'ailleurs, le texte de Nicéas.

La chambre de Nicéphore II Phokas devait être fameuse dans les fastes du Grand Palais pour qu'il en soit fait mention sous ce nom par les historiens du XII^e et du XIII^e siècle. Cette célébrité ne s'expliquerait guère, si Nicéphore II Phokas avait simplement habité à l'occasion ladite chambre; elle s'explique naturellement: Nicéphore II Phokas fut assassiné dans cette même chambre. Il est, en effet, presque certain que Nicéphore II Phokas fut bien assassiné dans la chambre qu'il s'était fait aménager et que, en souvenir de ce tragique événement, la chambre prit et conserva pendant des siècles le nom de l'empereur. Tout prouve que la petite chambre bâtie sur la terrasse du Phare contre le flanc méridional de l'église de la Théotokos, et dont l'atrium dominait le port palatin, fut le théâtre du drame.

Désireux d'avoir une chambre paisible pour venir s'y reposer et prier, Nicéphore II Phokas ne pouvait choisir un emplacement meilleur. Sur la terrasse du Phare, il était isolé, tout en se trouvant très près des salles officielles du Grand Palais; de la chambre sacrée des appartements impériaux à la chambre de la terrasse du Phare, le trajet était extrêmement court par le Makron et les Portes d'argent. A tout instant, l'empereur pouvait passer d'une chambre à l'autre, sans éveiller l'attention. Comme la nouvelle chambre communiquait avec l'église de la Théotokos, l'empereur pouvait à toute heure du jour et de la nuit invoquer la Panhagia, en qui il avait placé sa confiance.

¹³⁸ Preger, Script. orig. CP, II, 170.

¹³⁹ Cf. R. Guiland, *Constantinople byzantine. Le Boukoléon. La plage du Boukoléon. Byzantinoslavica* X (1949) 43.

L'assassinat de Nicéphore II Phokas. Les récits des historiens.

Les récits des historiens, où sont consignés tous les détails qui précéderent, accompagnèrent et suivirent l'assassinat, justifient pleinement la situation attribuée à la chambre de Nicéphore II Phokas.

Voici d'abord le récit de *Léon diacre*,¹⁴⁰ contemporain des événements. C'est le 10 décembre 969. Ce jour-là un avis anonyme avertit l'empereur qu'il sera assassiné pendant la nuit par des conspirateurs cachés dans le gynécée. L'empereur tend le libelle accusateur à son parakimomène Michel et il donne l'ordre de faire une perquisition. L'opération, dirigée avec mollesse, ne donne aucun résultat. On visite tout, sauf la pièce, τὸ δωμάτιον, où se dissimulent les conjurés. L'impératrice, selon son habitude, se rend auprès de Nicéphore II Phokas avec lequel elle a un entretien familial; en sortant, elle lui recommande de ne pas fermer la porte de sa chambre, car elle a l'intention de revenir dans un instant. Nicéphore II Phokas passe la soirée à prier et à faire de pieuses lectures; enfin, vaincu par le sommeil, il s'étend sur un épais tapis de pourpre, roulé dans une peau de panthère, sous la protection des saintes ikônes décorant les murs.

Cependant, les conjurés sortent de leur cachette et guettent l'arrivée de Jean Tzimiskès, postés sur la terrasse du palais d'en haut, περὶ τὰ ὑπαίθρα τῶν βασιλείων ὑπερώων. Le vent soufflait avec rage et la neige tombait dru. Le gnômon marquait la 5^e heure de la nuit, soit entre 10 et 11 heures du soir. Enfin, Jean Tzimiskès débarque avec quelques amis au Boukoléon. Un léger sifflement avertit de sa présence les conjurés qui, du haut de la terrasse, font le guet, ἄνωθεν ἐπὶ τῶν ὑπαίθρων προκύπτουσιν.¹⁴¹ Penchés sur la balustrade de la terrasse élevée, les conjurés, malgré les ténèbres, essayaient évidemment d'apercevoir la barque amenant le chef anxieusement attendu. La terrasse, dont il est ici question, ne pouvait être que l'héliakon du Phare, qui dominait le port palatin. A l'aide d'une corbeille attachée avec des cordes, les conjurés sur la terrasse hissent Jean Tzimiskès et ses amis. Cette périlleuse ascension s'accomplit sans accident, contrairement à toute prévision humaine, παρὰ πᾶσαν ἀνθρώπινην ὑπονοίαν, et les assassins sont ainsi introduits dans la place. Tirant aussitôt leurs épées, ils se dirigent vers la chambre impériale et s'approchent du lit; le lit était vide. Frappés d'épouvante, ils songent un instant à se jeter à la mer, mais l'eunuque du gynécée, qui leur servait de guide, leur montre l'empereur endormi. Ils l'entourent, le frappent et l'insultent. S'asseyant sur le lit impérial, Jean Tzimiskès donne l'ordre de traîner à ses pieds Nicéphore II Phokas, dont le sang ruisselle d'affreuses blessures; il l'apostrophe et, se jetant sur lui, lui arrache la barbe; alors, tous se mettent à le frapper à la fois; percé de mille coups, Nicéphore II Phokas expire.

¹⁴⁰ Le diac. 80.

¹⁴¹ Le verbe προκύπτειν signifie regarder de haut en bas, soit d'une fenêtre, soit d'une balustrade, soit de tout lieu proéminent. Cf. J. Ebersolt, op. cit., 101, note.

Son forfait perpétré, Jean Tzimiskès se précipite au Salon d'Or pour chausser les chaussures de pourpre, emblème du pouvoir impérial, et il prend place sur le trône. Cependant, l'éveil est donné; la garde palatine alertée se rassemble menaçante. Alors, Jean Tzimiskès envoie l'un de ses complices couper la tête de Nicéphore II Phokas; cette tête sanglante est montrée aux soldats par une lucarne et le tumulte s'apaise. A Byzance, on s'inclinait vite devant le fait accompli. Pendant toute la journée du onze décembre, le cadavre de Nicéphore II Phokas resta étendu dans la neige sur la terrasse, κατὰ τὸ ὑπαιθρον.

Le récit de *Zonaras*¹⁴² est aussi précis que celui de Léon diacre. Jean Tzimiskès aborde au Boukoléon, sur la plage située au sud du Grand Palais; il est hissé en haut, ἄνωθεν, dans une corbeille avec ses compagnons: Michel Bourtzès, Léon Abalantès, Théodore dit Atzypothéodore et deux autres personnages, par les serviteurs de Théophano. Les conjurés, grâce à la complicité de l'impératrice, pénètrent dans la chambre où Nicéphore II Phokas reposait, couché à terre. Le meurtre accompli, pour apaiser les gardes du corps accourus à la rescousse, on leur montre par une fenêtre la tête coupée de l'empereur.

*Cédrène*¹⁴³ fait voir Jean Tzimiskès abordant de nuit au port artificiel situé en bas du Grand Palais, et hissé de là avec ses compagnons dans une corbeille jusqu'en haut. Les conjurés pénètrent alors dans la chambre impériale; ne trouvant pas l'empereur dans son lit habituel, ils se croient trahis et songent à se jeter à la mer. Mais ils rencontrent un eunuque du gynécée qui les guide, ὅπ' αὐτοῦ ὁδηγοῦνται, et ils découvrent Nicéphore II Phokas couché par terre, roulé dans une couverture de pourpre et recouvert d'une peau d'ours. Nicéphore II Phokas est frappé, puis traîné jusqu'aux pieds de Jean Tzimiskès, qui s'est assis sur le lit impérial. Nicéphore II est enfin achevé et on lui coupe la tête afin de la montrer aux gardes accourus de toutes parts pour défendre leur maître.

A quelques détails près, *Glykas* donne la même version que *Cédrène*.¹⁴⁴

Ephrem ne nous apprend rien de nouveau, et se contente de signaler la périlleuse ascension de Jean Tzimiskès,¹⁴⁵ ἀνῆλθεν ἡλίβατον ἄνοδον.

Les *chroniqueurs arabes*, parfois assez bien renseignés, prétendent que Théophano avait caché les conjurés dans l'une des chapelles du Grand Palais et qu'elle les introduisit dans la chambre où dormait Nicéphore II Phokas par une petite porte qui faisait communiquer la chapelle avec la chambre. Dans le tumulte qui suivit l'assassinat de Nicéphore II Phokas 70 gardes du Grand Palais auraient été tués par les partisans de Jean Tzimiskès.¹⁴⁶

¹⁴² Zonar. III, 517—519.

¹⁴³ Cedr. II, 375—376.

¹⁴⁴ Glykas 573.

¹⁴⁵ Ephrem 2811.

¹⁴⁶ Excerpta ex hist. arab. à la suite de Léon diacre 383, 388.

Tous les récits qui précèdent concordent entre eux, à peu de chose près. Il n'est pas impossible, d'ailleurs, que Théophano n'ait caché ses complices dans une chapelle palatine, la Théotokos du Phare ou St. Démétrius. Cette circonstance expliquerait pourquoi la perquisition ordonnée par Nicéphore II Phokas, n'eut pas de résultat.

Que quelques gardes palatins aient été tués, en essayant de secourir ou de venger leur maître, rien ne s'y oppose; il est même fort probable qu'il y eut lutte et que Jean Tzimiskès et ses partisans coururent de sérieux dangers. Ainsi s'explique la décision de Jean Tzimiskès, d'exhiber la tête de Nicéphore II Phokas; le moment était critique; il fallait se hâter d'enlever aux assaillants tout prétexte d'intervenir.

Toutes les péripéties du drame, telles qu'elles ressortent des récits des historiens, trouvent leur explication naturelle, si la scène se déroule dans le cadre de la terrasse du Phare, des appartements impériaux, de la chambre de Nicéphore II Phokas et du Salon d'Or; elles sont inintelligibles dans un autre cadre.

Examinons les récits du drame, en les complétant les uns par les autres. Théophano a caché ses complices dans quelque recoin obscur de l'une des chapelles palatines, la Théotokos du Phare ou St. Démétrius. A la tombée de la nuit, Nicéphore II Phokas s'est retiré dans sa chambre sacrée. Il est inquiet et troublé par les avertissements qu'il a reçus. L'impératrice vient le rejoindre et s'efforce par ses propos de détourner les soupçons de son époux. Elle se retire, en priant l'empereur de ne pas fermer la porte de sa chambre, car elle a l'intention de revenir dans quelques instants.

Resté seul, Nicéphore II Phokas se livre, selon son habitude, à de pieuses méditations et à la prière, puis, vaincu par le sommeil, il songe à se coucher. Il ne se couche pas dans le lit impérial, mais, sans doute, par esprit de mortification, il s'étend par terre, roulé dans une couverture de pourpre et une peau de panthère ou d'ours.

Cependant, les conjurés sont sortis de leur cachette, et du haut de la terrasse du Phare ils scrutent l'horizon. Enfin, Jean Tzimiskès débarque au port du Boukoléon, au pied de la terrasse du Phare, et on le hisse avec ses compagnons sur celle-ci. Par les soins de Théophano, la porte du Makron de la chambre à coucher est ouverte; les conjurés peuvent sans peine pénétrer dans la chambre à coucher, dont la porte n'est pas fermée. Ils entourent le lit impérial, prêts à frapper, mais le lit est vide. Alors, se croyant trahis, ils sont saisis d'une immense terreur; leur désarroi est si profond qu'ils ne songent plus qu'à fuir, en essayant de gagner la mer par le même moyen dont ils s'étaient servis pour s'introduire dans le Grand Palais, autrement dit, à l'aide de cordes. C'est le sens, semble-t-il, de la phrase un peu énigmatique de Léon diacre: καὶ κατακρημνίζειν αὐτοὺς ἐπὶ τῶντο πρὸς θάλασσαν. Il est certain que les conjurés ne pouvaient avoir la pensée de se jeter dans la mer, du haut de la terrasse du Phare, mais il leur était possible de se laisser glisser jusqu'au rivage, en utilisant les

cordes avec lesquelles on les avait hissés, quelques instants auparavant.

De ce qui précède, il semble résulter que les conjurés, croyant leur coup manqué, sont sortis à la hâte de la chambre impériale vide pour revenir sur la terrasse du Phare, dans l'espoir de se sauver, en reprenant le chemin de la mer. C'est alors que l'eunuque du gynécée, qui leur servait de guide, leur montre, ὑποδεικνύει, l'empereur dormant à terre, roulé dans des couvertures.

Et voici la scène de l'assassinat. Cédrene dit que les conjurés, voyant le lit de l'empereur vide, et se croyant trahis, s'apprêtaient à fuir, en se précipitant (vers la mer), lorsqu'ils rencontrèrent un eunuque du gynécée, qui les conduisit jusqu'à l'endroit où Nicéphore II Phokas dormait, couché à terre et roulé dans des couvertures, ὅπ' αὐτοῦ ὁδηγοῦνται καὶ καταλαμβάνουσιν αὐτὸν ἐπ' ἐδάφους κείμενον.

D'après le récit de Léon diacre, il semble que Nicéphore II Phokas ait été assassiné dans la chambre sacrée des appartements impériaux. Le récit de Cédrene est moins affirmatif, sans être concluant. Assurément, le récit de Léon diacre est exact dans ses grandes lignes, mais il n'est peut-être pas très complet et l'enchaînement des faits laisse à désirer. Certaines explications données par Léon diacre, ne satisfont pas l'esprit; on a l'impression que l'omission de quelque détail intéressant rend la narration obscure.

Jean Tzimiskès a amené avec lui cinq compagnons déterminés; il trouve au Grand Palais d'autres complices; tout ce monde pénètre dans la chambre sacrée; le lit est vide, et personne n'a l'idée d'inspecter la chambre, ne fût-ce que du regard. Nicéphore II Phokas est étendu à terre dans un coin de la pièce, roulé dans une couverture de pourpre, et personne ne le remarque. La chose est invraisemblable. Au Grand Palais, si les salles d'apparat et de réception étaient vastes, les chambres privées avaient des dimensions restreintes. Sans même prendre le soin de fouiller la chambre, les conjurés pris de panique s'enfuient, prêts à tenter à l'aide de cordes une périlleuse descente jusqu'à la mer. C'est à ce moment que l'eunuque, qui les avait guidés, leur montre l'empereur endormi. Comment cet eunuque n'a-t-il pas aperçu plus tôt Nicéphore II Phokas? Chargé, sans doute, par Théophano de guider les conjurés, il devait être au courant des habitudes de Nicéphore II Phokas. Enfin, puisque les conjurés ont fui et sont en train d'exécuter leur projet d'évasion par la mer, comment cet eunuque peut-il leur montrer l'empereur couché dans sa chambre?

Cédrene est mieux inspiré que Léon diacre en disant que les conjurés, au moment où ils s'apprêtent à regagner la mer, rencontrent un eunuque du gynécée, qui les conduit à l'endroit où l'empereur dormait. Il est permis de supposer que Théophano, avertie de ce qui se passait, dépêcha l'un de ses serviteurs pour révéler à ses complices la retraite probable de Nicéphore II Phokas.

Si les conjurés ne trouvèrent pas l'empereur dans sa chambre sacrée,

c'est que celui-ci ne s'y trouvait pas, en réalité. Tout porte à croire que Nicéphore II Phokas, agité de sombres pressentiments et désireux de se mettre sous la protection de la Théotokos, quitta sa chambre sacrée, après la visite de l'impératrice, pour aller se réfugier dans la chambre qu'il avait fait aménager sur le flanc de l'église du Phare. Ignorant cette circonstance, les conjurés pénétrant dans la chambre sacrée et n'y trouvant pas Nicéphore II Phokas, se hâtent de revenir sur la terrasse du Phare, pour tenter de descendre à l'aide de cordes jusqu'au rivage, afin de gagner la barque qui les avait amenés. C'est à ce moment qu'un eunuque, envoyé par Théophano avertie de ce qui se passait, guide les conjurés dans la chambre où dormait l'empereur. Théophano, au courant des habitudes de son époux, devait savoir que, si Nicéphore II Phokas n'était pas dans sa chambre sacrée, il ne pouvait être que dans sa nouvelle chambre, adossée à la Théotokos du Phare.

Léon diacre et les autres historiens ont fort bien pu ignorer l'existence de cette dernière chambre. Léon diacre a dû recueillir la version qui circulait au sujet de l'assassinat; il a appris que Nicéphore II Phokas n'était pas dans son lit, mais dormait à terre sur les couvertures, et il a supposé que cette couchette improvisée se trouvait dans la même pièce que le lit. En transportant la scène de l'assassinat dans la chambre du Phare, dite plus tard chambre de Phokas, toutes les péripéties du drame s'enchaînent et s'expliquent naturellement. Si l'on admet que l'assassinat a été commis dans la chambre sacrée, l'enchaînement des faits est rompu et tout essai d'explication devient difficile.

Le brusque désarroi des conjurés est peu vraisemblable, leur retour dans la chambre sacrée, après leur tentative d'évasion, se justifie mal. La scène du meurtre dure trop longtemps; les assassins devaient avoir hâte d'en finir, pour étouffer les cris et les appels de leur victime. Comment ces cris et ces appels n'ont-ils pas été perçus? Pour que le plan hardi de Jean Tzimiskès pût réussir, il fallait agir vite et sans bruit; or, les conjurés s'acharnent sur leur victime et l'insultent, sans craindre de donner l'éveil aux gardes du Grand Palais. Dans la chambre du Phare, le danger n'était pas le même, car cette chambre était isolée et les appels de l'empereur, couverts par le sifflement du vent et le grondement de la mer, ne risquaient pas d'être entendus. Sur la terrasse du Phare, les assassins pouvaient opérer en sécurité, sans avoir besoin de trop se hâter.

Sans doute, ni Nicéas ni Mésaritès ne disent expressément que Nicéphore II Phokas fut assassiné dans la chambre qui portait son nom; mais le seul fait que ladite chambre ait conservé pendant des siècles le nom de l'empereur lâchement assassiné est significatif. Cette chambre tragique ne fut certainement jamais plus habituée, et c'est pourquoi on voit Alexis I Comnène et les autres empereurs faire leurs pieuses retraites dans une cellule adossée, comme la chambre de Nicéphore II Phokas, à l'église de la Théotokos du Phare, mais sur le flanc opposé.

De la chambre du Phare au Salon d'Or, le trajet était très court, par la Porte d'argent et le Makron de la chambre à coucher. Jean Tzimiskès, le crime accompli, put donc rapidement faire son entrée dans le Salon d'Or pour y revêtir les insignes impériaux. Menacé par la garde palatine enfin alertée, il put également faire apporter immédiatement la tête coupée de Nicéphore II Phokas, afin de la montrer aux soldats.

Que l'on situe le crime lui-même dans la chambre sacrée ou dans la chambre de Nicéphore II Phokas, attenante à l'église de la Théotokos, il est certain que le drame se déroula dans son ensemble au Grand Palais, dans le cadre restreint de la terrasse du Phare, des appartements impériaux et du Salon d'Or. Le palais maritime du Boukoléon doit être mis hors de cause; quant au prétendu donjon du Boukoléon, imaginé par Labarte, il doit être rayé de la topographie du Grand Palais.

Du port du Boukoléon à la terrasse du Phare.

La périlleuse ascension de Jean Tzimiskès.

L'entreprise de Jean Tzimiskès était non seulement périlleuse, mais même si invraisemblable que les empereurs n'avaient pas jugé bon de faire garder le port du Boukoléon.¹⁴⁷ Pour pénétrer du port du Boukoléon dans l'enceinte palatiale, il fallait, à moins d'escalader les murs maritimes, passer par une porte percée dans ses murs, porte conduisant à l'escalier du Boukoléon, montant à la terrasse du Phare.

Les récits des historiens montrent clairement que Jean Tzimiskès ne passa pas par la porte des murs maritimes, qui devait naturellement être fermée et gardée. Labarte¹⁴⁸ suppose que Jean Tzimiskès fut hissé par ses complices sur la plate-forme du donjon du Boukoléon, et Schlumberger a adopté cette version. Puisque le donjon du Boukoléon, tel que le concevait Labarte, n'existe pas, il est inutile d'insister. On pourrait prétendre que Jean Tzimiskès a été hissé sur la terrasse supérieure de l'un des palais maritimes du Boukoléon, et c'est à cette version que semblent se rallier Millingen¹⁴⁹ et Ebersolt.¹⁵⁰

Nous avons vu que Nicéphore II Phokas n'a jamais habité les palais maritimes du Boukoléon, et que la chambre qu'il s'était fait construire se trouvait sur la terrasse du Phare; nous avons vu également l'impossibilité topographique de situer la scène du crime dans l'un des palais maritimes, trop distants du Salon d'Or. Si Jean Tzimiskès s'était simplement fait hisser du rivage sur la terrasse de l'un des palais maritimes, cette entreprise n'aurait rien eu d'extraordinaire. Andronic Comnène, en effet, s'évada

¹⁴⁷ Nicéas 169; cf. Kinnamos 234.

¹⁴⁸ Labarte, *Le Palais impérial*, 212.

¹⁴⁹ Millingen, op. cit., 281, 283.

¹⁵⁰ J. Ebersolt, *Le Grand Palais*, 148.

seul, à l'aide d'une simple corde de fortune, du palais maritime du Boukoléon.¹⁵¹ Kinnamos dit, d'ailleurs, que les murailles n'étaient pas très hautes à cet endroit.

Les historiens sont unanimes à déclarer que Jean Tzimiskès fut hissé directement du quai du port palatin, où il venait d'aborder, sur une terrasse élevée, qui, comme nous l'avons vu, ne pouvait être que la terrasse du Phare; il fallait donc que cette terrasse donnât à pic sur le quai du port. Ainsi se trouve une fois de plus justifiée la position attribuée au port du Boukoléon, au pied de la terrasse du Phare, ὁ κατὰ τὸν φάρον λιμήν, comme l'indique avec exactitude Pachymère.¹⁵²

Ce port était très rapproché des murs maritimes, ἀγχοῦ τῶν τειχῶν λιμήν¹⁵³ et son quai devait s'appuyer contre les murs. Comme l'a constaté le voyageur Thévenot, à hauteur des principales échelles de la ville, les murs maritimes s'infléchissaient vers l'intérieur pour loger le port. Il devait en être ainsi devant le port du Boukoléon. Le Grand Palais, bâti sur la colline, n'était pas bien éloigné de la mer, *in tumulo attingenti*, dit Pierre Gylles¹⁵⁴ et la tour du Phare se dressait sur la hauteur au-dessus de la mer, *in alto et supra mare*, au témoignage de Buondelmonti.¹⁵⁵

La terrasse du Phare était certainement la région du Grand Palais la plus rapprochée de la mer, et la partie méridionale de cette terrasse, appelée à cause de sa position, héliakon du Boukoléon, devait dominer le port. Il est fort possible qu'un rond-point formant saillie sur la terrasse, se soit avancé à pic au-dessus des murs maritimes et du quai du port. Ce rond-point surplombait le quai du port, d'une hauteur que l'on pourrait évaluer approximativement à 25 ou 30 mètres. Pierre Gylles écrit, en effet: *Palatium positum erat in tumulo mare attingenti, is altitudinem circiter centum passuum edito*.¹⁵⁶ L'auteur veut probablement dire que, du rivage il fallait faire environ une centaine de pas pour gravir la pente qui conduisait au Grand Palais. Comme la pente était assez forte, on peut supposer que ces cent pas représentaient une hauteur d'environ 25 à 30 mètres. La terrasse du Phare n'était pas plus élevée au-dessus du niveau de la mer que le sol de la Sphendonè de l'Hippodrome. Le rond-point en saillie, supposé avoir existé sur la terrasse du Phare, se trouvait peut-être devant la chambre de Nicéphore II Phokas. Nicéas¹⁵⁷ nous apprend, en effet, que l'atrium de ladite chambre s'étendait au-dessus du Boukoléon, ἀνωθεν τοῦ Βουκολέοντος ὑπὲρ αὐτοῦ, ce qui implique une position dominante et même surplombante.

¹⁵¹ Nicéas 169; Kinnamos 234.

¹⁵² Pachym. II, 391.

¹⁵³ Guillaume-Joseph Grelot, *Relation nouvelle d'un voyage de Constantinople*. Paris, 1680, 68.

¹⁵⁴ P. Gylli *De topogr.* CP I, 7.

¹⁵⁵ Ch. Buondelmonti, *Descriptio urbis CP*, à la suite de Cinnamos. Bonn, 180.

¹⁵⁶ P. Gylli *De topogr.* CP I, 7.

¹⁵⁷ Nicéas 149.

Conclusion.

Nicéphore II Phokas fut donc assassiné dans le Grand Palais, ἐνδὸν τοῦ παλατίου, comme le dit Cédrene,¹⁵⁸ et non dans l'un des palais maritimes du Boukoléon. L'assassinat eut lieu soit dans la chambre sacrée des appartements impériaux, soit, bien plus probablement, dans la chambre que l'empereur s'était fait construire ou aménager. Cette chambre, que Nicétas désigne sous le nom de Chambre de Nicéphore Phokas, est identique avec celle que Mésaritits appelle chambre à coucher de Phokas. Elle était située sur le flanc méridional de l'église de la Théotokos du Phare, et était précédée d'un atrium ouvert, dallé de marbre, se prolongeant en rond-point ou balcon, d'où l'on dominait à pic le quai du port palatin du Boukoléon et les murs maritimes qui englobaient ledit port.

Jean Tzimiskès, ayant abordé au port du Boukoléon, fut hissé directement du quai de ce port, dans une corbeille attachée avec des cordes, jusqu'au rond-point de la terrasse du Phare, et put ainsi pénétrer dans le Grand Palais, après avoir heureusement effectué une ascension aussi périlleuse qu'imprévue.

Pour se rendre du port du Boukoléon, situé en dehors des murs maritimes, au Palais sacré, situé sur une hauteur, Jean Tzimiskès ne pouvait employer que l'escalade. On ne s'introduisait pas la nuit dans l'enceinte palatiale, sévèrement gardée.

Les interprétations de Labarte sont erronées et son plan ne cadre pas avec les données du drame. Le récit de Schlumberger est imaginaire et ne tient pas compte de la topographie du Grand Palais. Le donjon du Boukoléon, tel que le conçoivent Labarte et Schlumberger, n'a jamais existé.

L'assassinat de Nicéphore II Phokas dans l'un des palais maritimes du Boukoléon est historiquement et topographiquement impossible. Les récits des historiens ne permettent pas de situer le drame ailleurs qu'au Grand Palais. Le drame du 10 décembre 963 ne peut s'expliquer qu'en situant à proximité d'une terrasse élevée, dominant le port palatin, les appartements impériaux, le gynécée, la chambre de Nicéphore Phokas et le Salon d'Or. Cette terrasse ne peut être que la terrasse du Phare. C'est donc sur cette terrasse qui, au moins sur un point, devait surplomber les murs maritimes et le quai du Boukoléon, que fut hissé Jean Tzimiskès. L'exacte disposition des lieux est peut-être difficile à saisir; on parvient cependant à se l'expliquer ainsi:

Les murs maritimes devaient s'infléchir pour loger le bassin du port du Boukoléon, creusé sur la plage, au bas de la terrasse du Phare. Les murs en question devaient donc s'avancer jusqu'au pied de la colline abrupte, sur le plateau de laquelle se trouvait la terrasse du Phare. Par son flanc

¹⁵⁸ Cedr. II, 378.

méridional, cette terrasse dominait donc presque à pic les murs maritimes. Si l'on admet l'existence d'un rond-point ou d'un balcon en saillie sur la terrasse, ce rond-point, ce balcon pouvaient fort bien surplomber les murs et le quai du port. Les architectes byzantins avaient l'habitude de ces constructions hardies pour créer d'intéressants points de vue dans les lieux dominants.

Le récit de Léon diacre démontre clairement que, du haut de la terrasse du Phare, on avait vue sur le quai du port palatin qui touchait aux murs maritimes, et qu'on pouvait de cette même terrasse faire descendre sur le quai du port une corbeille attachée à des cordes. La conclusion s'impose: la terrasse du Phare, au moins en un endroit, surplombait le quai du port du Boukoléon. Comment cette disposition avait-elle été réalisée? On peut envisager à ce sujet diverses hypothèses; nous avons indiqué celle qui semble être la plus probable.

Dans son 10^e problème, Héron le Jeune¹⁵⁹ fait allusion à un cadran solaire gravé ἐν τῷ ἀξιαγαστῷ βασιλικῷ πρὸς νότον παρακυπηρίῳ τοῦ Βουκολέοντος... ἐπὶ τῶν πρασινῶν κοσμηταρίων. « Sur l'architrave en marbre vert... de l'admirable balcon (?) impérial du Boukoléon, au midi. » Nous avons situé ce βασιλικὸν παρακυπηρίον dans le palais du Boukoléon de l'ouest; en l'absence d'indication précise, nous aurions pu aussi bien le placer dans le palais du Boukoléon de l'est, où la présence d'un balcon est certaine. Il n'est pas impossible que sous l'expression παρακυπηρίον τοῦ Βουκολέοντος¹⁶⁰ Héron ait voulu désigner le rond-point ou le balcon de la terrasse du Phare, qui dominait le port du Boukoléon. Mais ce n'est là qu'une hypothèse, sur laquelle il n'y a pas lieu d'insister. L'utilité d'un cadran solaire ainsi placé n'apparaît pas.

¹⁵⁹ Th. Martin, *Recherches sur la vie et les ouvrages d'Héron d'Alexandrie*, Mémoires de l'Ac. des I. - et B. - L., 1^{ère} série, IV, 1854, 308—311.

¹⁶⁰ J. Ebersolt, *CP byzantine et les voyageurs du Levant*, Paris, 1918, 254.

РЕЦЕНЗИИ

REVIEWS

COMPTES-RENDUS

Сборник документов по социально-экономической истории Византии. Академия Наук СССР. Институт Истории. Москва, Издательство Академии Наук СССР, 1951, pp. 320.

Le recueil précité constitue, en principe, un manuel adapté aux besoins particuliers de l'enseignement supérieur et contenant, en traduction russe, un ensemble de textes soigneusement choisis. Pour satisfaire au devoir fondamental de tout historien-marxiste, lequel consiste à étudier, en premier lieu, l'aspect social et économique de l'évolution historique, les auteurs du recueil ont rassemblé de nombreux documents qui, provenant des sources les plus variées, se prêtent admirablement à illustrer l'histoire économique et sociale ainsi que la lutte des classes à Byzance. Les documents ont été répartis en quatre groupes, suivant l'ordre plutôt thématique que chronologique, chacun des groupes réunissant différents thèmes particulièrement susceptibles de caractériser les périodes principales de l'évolution sociale de l'Empire. En outre chaque groupe est précédé d'une introduction qui explique les *thèses* caractéristiques pour la période en question et qui fournit au lecteur les indications des sources respectives. Le recueil témoigne de la riche activité des byzantinologues soviétiques qui sont, aujourd'hui, déjà en état de s'appuyer sur les résultats de laborieuses recherches effectuées par tout une équipe de spécialistes et, profitant des résultats de leurs travaux personnels, de publier des manuels de cette sorte, établis avec beaucoup de science et de méthode.

Chacune des quatre périodes principales que les savants soviétiques distinguent dans l'histoire de Byzance a été analysée dans un chapitre spécial:

- Partie I (recueillie par N. V. Pigulevskaja): Examen de l'aspect social et économique de la période byzantine primitive. Décomposition du régime esclavagiste et naissance de la féodalité aux IV^e—VI^e siècles.
- Partie II (E. E. Lipšic): Colonisation slave et épanouissement de la féodalité byzantine aux VII^e—IX^e siècles.
- Partie III (M. V. Levčenko): Féodalité byzantine. Etablissement des grandes propriétés foncières et asservissement des paysans. Affaiblissement du pouvoir centralisé durant le processus de féodalisation de l'empire (X^e—XII^e siècles).

Partie IV (P. T. Gorjanov) : Déclin de la féodalité byzantine. Mouvement social au déclin de l'âge byzantin. Chute de l'empire. (XIII^e—XV^e siècles).

Le recueil reproduit des extraits de documents d'origine byzantine (grecque), latine, syrienne, française, des textes de papyri byzantins, de codes, de chroniques, de traités d'histoire, de chartes, de la correspondance diplomatique, etc. Plusieurs textes ont été traduits en russe pour la première fois, p. ex. *Expositio totius mundi*, ouvrage d'un intérêt tout particulier et dont V. Levčenko s'est servi dans sa remarquable étude sur l'évolution intérieure de l'empire d'Orient aux V^e—VI^e siècles (v. *Byzantinoslavica* X, 76—81), Marc le diacre, Vie de Porphyre, évêque de Gaza, Chronique de Monemvasia, Loi agraire, Théophanes, Théophanes cont., etc. L'ouvrage comprend 187 documents et pièces annexes : bibliographie à l'histoire sociale et économique de Byzance, 4 cartes (Byzance aux VI^e, X^e, XIV—XV^e siècles avec plan de Constantinople aux VI^e—XIV^e siècles). Le lexique des termes spéciaux établi par A. P. Každan, agrégé de l'Institut de pédagogie à Tulla, et placé à la fin de l'ouvrage est d'une grande utilité.

La critique soviétique reproche aux éditeurs du recueil de ne pas avoir suffisamment éclairci certains problèmes d'une importance fondamentale sinon de les avoir omis entièrement (Z. Udal'cova dans «Вопросы Истории» X/1951/141—146). Le recueil a néanmoins réussi, nous semble-t-il, à pleinement réaliser le but que les éditeurs se sont proposé et qui consiste à documenter clairement les principales thèses de la conception et de la périodisation marxistes de l'histoire byzantine. Il n'y a pas de doute que ce recueil ne devienne un manuel recherché, même en dehors des frontières de l'URSS.

M. Paulová/Prague

Antoine Bon, *Le Péloponnèse byzantin jusqu'en 1204*. Paris, Presses Univ. de France, 1951, pp. XII, 231 + 4 cartes. Bibliothèque Byzantine, publ. sous la direction de P. Lemerle. Etudes, 1.

M. A. Bon, professeur à la Faculté des Lettres de Montpellier, comble par cet ouvrage une lacune importante dans l'histoire de l'empire byzantin. Le Péloponnèse byzantin, en effet a été fort peu étudié, faute de documents. Mr. A. Bon a eu le courage d'entreprendre une étude de cette province de l'empire byzantin et il a fait appel à toutes les sources qui pouvaient le renseigner sur son sujet. Aux sources littéraires, byzantines ou étrangères, aux quelques actes qui nous sont parvenus, chrysobulles, traités ou actes conciliaires ou encore *Notitiae episcopatum*, Mr A. B., qui est un archéologue de haute valeur, a fait appel aux vestiges archéologiques, architecture, peinture, sigillographie, numismatique, en un mot, do-

cuments de tous les aspects de l'activité humaine, auxquels il s'est adressé pour contrôler les textes, les préciser, les éclairer. Cette union de l'historien et de l'archéologue a donné d'excellents résultats. Sans doute, bien des points restent obscurs et, dans l'état actuel de nos connaissances, bien des questions ont dû être évoquées plutôt que traitées de près. Il n'en reste pas moins vrai que l'ouvrage de Mr A. B. est une mine de renseignements précieux, fondés sur une connaissance presque exhaustive des sources, et qui apporte sur bien des problèmes, les invasions slaves, en particulier, des vues intéressantes, résultat d'un minutieux examen et obtenu grâce à une méthode d'une sévère exactitude.

L'ouvrage comprend 5 chapitres. Le chapitre I étudie Le Péloponnèse de l'époque romaine jusqu'au règne de Justinien (p. I-26) : organisation civile, progrès du christianisme et organisation de l'Eglise, premières invasions et le Péloponnèse vu d'après les géographes et les voyageurs. Le chapitre II, de beaucoup le plus important (p. 27—87) est consacré à La population du Péloponnèse. Invasions et incursions étrangères (VI^e—XII^e siècles). Successivement, Mr A. B. étudie les invasions slaves, qu'il éclaire grâce aux données archéologiques et à la toponymie, les populations du sud-est du Péloponnèse, Tsakoniens et Maniotes, les incursions arabes et bulgares, aux 9^e et 10^e siècles, les établissements d'Occidentaux, de Normands, au 12^e siècle, les Juifs, enfin, dans cette partie de l'empire. Le chapitre III est l'un des plus intéressants : Organisation civile, religieuse et militaire (p. 88—118). C'est à son sujet que l'on voit combien les sources dont nous disposons sont maigres. Mais Mr A. B. en a tiré tout ce que l'on pouvait en tirer pour étudier de près la question du thème du Péloponnèse. Le chapitre IV, La vie sociale, économique, intellectuelle et économique (p. 119—152) apporte beaucoup de détails neufs et fait largement appel aux données archéologiques de toute nature ; le chapitre V, enfin, Le Péloponnèse à la veille de la 4^e croisade (p. 153—176) présente une bonne géographie du Péloponnèse à la fin du 13^e siècle et expose clairement la situation de cette région où les indices de décadence sont manifestés et nombreux. L'ouvrage se termine avec trois précieux Appendices. I. Tableau des villes citées par Ptolémée, l'Anonyme de Ravenne, les *Geographica* de Guido, Peutinger et Hiéroclès (p. 183—185) ; II. Liste des fonctionnaires du Péloponnèse mentionnés dans les textes, les sceaux ou les inscriptions de la période du IV^e au XII^e siècle (p. 186—207), premier essai de prosographie du Péloponnèse byzantin pour cette période, liste précieuse, malgré la brièveté de certaines notices, mais qui sont exactes et précises. III. L'Eglise du Péloponnèse du IX^e s. au XII^e siècle (p. 208—209). Un double Index, Index des auteurs (I. Auteurs anciens et documents ; II. auteurs modernes, p. 211—216), II, Index Général (p. 217—227), que l'on regrette de ne pas être plus détaillé, terminent cet excellent ouvrage, œuvre d'un archéologue et d'un historien rompu de longue date à son métier.

R. Guillard / Paris

K. Θ. Δημαράς, 'Ιστορία τῆς νεοελληνικῆς λογοτεχνίας. 2 t., pp. 262 + 323; Athènes, Ἴκαρος (1948) et (1949).

Grand est le nombre des manuels relatifs à l'histoire littéraire de la Grèce moderne. Des livres plus anciens, nous nous contentons de citer Rudolf Nicolai, *Geschichte der neugriechischen Litteratur*, 1876; A. R. Rangabé, *Histoire littéraire de la Grèce moderne*, 1877; Karl Dieterich, *Geschichte der byzantinischen und neugriechischen Litteratur*, 2^e éd., 1909, et D. Hesseling, *Histoire de la littérature grecque moderne*, 1924; des travaux plus récents, nous mentionnons les ouvrages suivants: Θρ. Σταύρου, *Στοιχεῖα ἱστορίας τῆς νεοελληνικῆς λογοτεχνίας*, s. d.; Ἡλ. Βουτιερίδης, *Ἱστορία τῆς νεοελληνικῆς λογοτεχνίας*, 2 vol., 1923—1927; Ἀρ. Καμπάνης, *Ἱστορία τῆς νεοελληνικῆς λογοτεχνίας*, 5^e éd., 1948; Γλαῦκος Ἀλιθέρσης, *Ἱστορία τῆς νέας ἑλληνικῆς λογοτεχνίας*, 1938; Ἱ. Παναγιωτόπουλος, *Στοιχεῖα ἱστορίας τῆς νεοελληνικῆς λογοτεχνίας*, 1938; Ἀλ. Καθάρειος, *Ἡ ἑλληνικὴ λογοτεχνία, καλλιτεχνία καὶ ἐπιστήμη διὰ μέσου τῶν αἰώνων*, 1948; Ἀδ. Παπαδήμας, *Νέα ἑλληνικὴ γραμματολογία*, t. 1 (1948). Malgré ce grand nombre d'études, les philologues cherchent en vain un ouvrage qui, à la manière du livre de Krumbacher sur la littérature byzantine et de l'œuvre de Goedeke et de ses collaborateurs sur les époques importantes de la littérature allemande, nous présenterait l'histoire de la littérature grecque moderne avec la clarté et l'objectivité nécessaires et qui, en même temps, nous donnerait, dans la mesure du possible, une bibliographie complète des travaux érudits relatifs au même sujet. Ce sont en premier lieu, les spécialistes étrangers qui sentent tout particulièrement cette lacune, que la plus pénétrante étude d'un écrivain à tout point de vue remarquable ne saurait combler. Notons d'ailleurs que, jusqu'à présent, la plupart des historiens de la littérature grecs se recrutent parmi les écrivains. Vu toutes ces circonstances, quel jugement faut-il porter sur ce nouvel ouvrage publié par la librairie Ἴκαρος en deux volumes brochés, très bien imprimés?

L'auteur du présent ouvrage, qui part de la philosophie des Anciens, a fait une étude sur la sophistique attique (Δοκίμιον περὶ τῆς φυσικῆς Θεολογίας τῶν Σοφιστῶν τοῦ Ε' π. Χ. αἰῶνος) et facilité à ses compatriotes l'accès de Parménide (Εἰσαγωγή στὴν φιλοσοφία τοῦ Παρμενίδη καὶ μετάφραση τῶν „Πρὸς ἀλήθειαν“). Dans ses travaux plus récents, il s'est occupé surtout de la littérature grecque moderne: Ἡ γλωσσικὴ θεωρία τοῦ Δ. Καταρτζῆ (1940); Τὰ νεανικὰ χρόνια τοῦ Κοραῆ (1940); Ἡ ἑλληνικὴ σκέψη καὶ τὸ θέμα τοῦ ρωμαντισμοῦ στὰ χρόνια 1829—1839 (1945); Οἱ πηγὲς τῆς ἔμπνευσης τοῦ Κάλβου (1946); Κωστῆς Παλαμᾶς ([1947]); Προϋποθέσεις καὶ δοκιμὲς τοῦ ἑλληνικοῦ ρωμαντισμοῦ (1947). Cette longue liste, qui ne comprend guère l'œuvre entière de Dhimaras, prouve largement que l'auteur possède les aptitudes nécessaires pour la grande tâche dont il s'est chargé. On peut, en effet, constater, que son histoire littéraire est nettement supérieure à celles de ses prédécesseurs. Quelles sont les limites que l'auteur s'est assignées

et comment a-t-il classifié la matière? Dans l'introduction, il définit λογοτεχνία au sens le plus large du mot comme ensemble de documents linguistiques écrits, à l'exception de la littérature spéciale. Il admet néanmoins que celle-ci se trouve, en action réciproque continue avec la littérature proprement dite, et que, par conséquent, il faut en tenir compte dans l'histoire littéraire fût-ce d'un point de vue différant nettement de celui qu'adopte nécessairement une description de l'évolution de la discipline respective. L'expression de « grec moderne » n'est pas considérée comme définition chronologique, mais plutôt comme terme linguistique, de sorte que les ouvrages écrits „ἀρχαϊκά“ n'entrent pas en considération, sauf ceux qui contiennent des témoignages précieux sur la mentalité de l'époque respective. Dhimaras commence donc son livre par la description d'une source extrêmement importante de la littérature néo-grecque, à savoir par la chanson populaire de l'époque byzantine en langue vulgaire et dans laquelle il reconnaît la suite immédiate de la poésie populaire de l'antiquité classique. Il termine son livre par l'année 1922, année de la catastrophe grecque; il traite encore, dans un supplément, des tendances les plus récentes de la littérature néo-grecque, dont il lui paraît prématuré de donner une appréciation objective à cause du manque de distance historique indispensable. Nous sommes sûrs de trouver, dans cette histoire littéraire, tous les auteurs d'importance auxquels Dhimaras a tenu à ajouter même des noms d'une valeur plutôt éphémère ou locale. Les faits biographiques ont en général été traités assez sommairement, et le milieu social d'où les écrivains proviennent et pour lequel ils travaillent, reste presque entièrement hors de question. C'est là un manque qu'un lecteur progressiste ne saurait s'empêcher de reprocher à l'auteur.

Pour le cas d'une nouvelle édition, nous nous permettons d'ajouter quelques propositions relatives à la bibliographie qui, comme nous espérons l'avoir démontré plus haut, est d'une importance particulière dans un pareil ouvrage. La classification de la matière en „Ἐκδόσεις“, „Πηγές καὶ βοηθήματα“ et „Παραπομπές“ ne se prête pas à l'emploi pratique, le lecteur étant forcé de chercher à trois endroits ce qui pourrait facilement être réuni à un seul. De plus, nous constatons avec regret que les listes ont été dressées exclusivement à l'usage des lecteurs grecs, ce qui ne facilite point l'emploi de ce manuel aux érudits étrangers. Quant à l'épopée de Digénis (cf. II, 218 et suiv.), le livre de Dhimaras ne devrait omettre ni la nouvelle traduction italienne de Salvatore Impellizeri (Florence, 1940), ni les nombreux travaux parus sur ce sujet dans les revues européennes. Dhimaras n'en cite que les travaux de Polits, de Kyriakidhis et de Grégoire. Il serait approprié de mentionner non seulement la traduction, mais aussi le titre original de l'ouvrage de Wachsmuth: « Das alte Griechenland im neuen » (cf. II, 217). Enfin, il nous semble très utile, en citant les éditions d'écrivains anonymes, d'en signaler le titre exact; par exemple, il ne suffit point de nommer l'éditeur Γ. Μηλιάδης et l'année 1925 pour l'édition du roman

de Belthandros et de Chrysantze (cf. II, 219). Le présent livre qui, malgré les grandes exigences de l'auteur envers lui-même et ses lecteurs, est écrit en Δημοτική, prouve, une fois de plus, que la langue néo-grecque populaire peut être employée, sans le moindre inconvénient, dans les textes scientifiques les plus difficiles.

J. Irmscher / Berlin

Kurt Weitzmann, *Greek Mythology in Byzantine Art*. Princeton University Press, 1951, pp. 217+253 figures on 60 collotype plates.

Dr. Weitzmann has recently added another volume to the series of works on Byzantine manuscripts that he has published during the last few years. It is again concerned with the survival of Hellenistic elements in the ninth and tenth centuries, but the material with which he deals is of a more concrete character than in some of the previous works, in that there is no disputing the date of the manuscripts which he publishes. The book, indeed, is not so much an analysis of stylistic factors, as a straightforward publication of two little known manuscripts, which he calls the Pseudo-Nonnus and the Pseudo-Oppian. Both are concerned with classical mythological, and the copies he publishes were extensively adorned with pictures illustrating the texts, and closely following classical models.

The manner in which the old themes survived over the centuries is astonishing and the illustrations are of very great interest, for they constitute what is a practically unknown chapter in the story of Byzantine art. The illustrations themselves, however, are not of absolutely first rate quality from the artistic point of view; they are not, for example, to be compared with those of Paris Greek 139 or 510. But they have a bearing on wider issues of artistic interest, for on the basis of them Dr. Weitzmann enters into a new examination of the well known group of caskets known as the "Rosette" caskets, among which some of the finest pieces of Byzantine ivory carving are to be numbered. There has in the past been a good deal of discussion with regard to the dating of these caskets, for they have sometimes been classed as "iconoclast", and sometimes they have been assigned to the ninth and tenth centuries. In the light of the evidence here assembled, there can no longer be any serious dispute of the ninth-tenth century dating.

The themes of the manuscripts have an additional interest, for they were sometimes transposed to Christian usage, and Weitzmann shows that even in comparatively late times Christian iconography continued to draw fresh inspiration from classical pictures. Indeed, the formation of Christian art was by no means complete by the ninth century; its growth and its iconography continued to develop, not only as the result of the creation of new illustrative material, but also by the readoption of old-non-Christian themes available in manuscripts preserved in the libraries.

This revival of interest in classical themes was one of the most important factors in the constitution of what is usually known as the Tenth century Byzantine Renaissance. This was followed by a second Renaissance in the twelfth century, which was inspired, thinks Weitzmann, more by the work of the tenth century Renaissance than by any direct contact with classical models. As the works of this second Renaissance comprised paintings and mosaics on a very grand scale and of outstanding quality, the nature of the debt that it owed to that of the tenth century is of the greatest interest to art historians.

Dr. Weitzmann is to be congratulated on the production of this book, which puts before us a new aspect of Byzantine art in the ninth and tenth centuries. As in all his works the scholarship is profound, and the conclusions are admirably argued and supported. It is fully illustrated, with excellent plates, and is also admirably printed. *D. Talbot Rice/Edinburgh*

Kurt Weitzmann, *The Fresco Cycle of S. Maria di Castelseprio*. Princeton University Press, 1951, pp. 101+78 figures on 32 plates in colotype.

The paintings of Castelseprio were first published by their discoverers in 1948,¹ and were then assigned to the seventh century, and explained as the result of Syrian influence on Italian soil. In the work under review Dr. Weitzmann argues that they should be dated to the tenth century, and explains the rather eastern elements that occur in style and iconography alike as due to Constantinople; he even goes so far as to suggest that the paintings were by a Greek.

Archaeological evidence is scanty, and serves only to show that the paintings must have been done before 945, owing to the fact that there is a graffito upon them postulating an earlier date. Stylistically, again, the evidence is not complete, for the paintings are battered, and the work is in just that manner which has proved so difficult to date in the past. But on balance the later date seems the more probable, and it would seem best to accept it unless very strong evidence to the contrary is produced. Once more, in fact, we probably have to do with a work of the ninth century Renaissance. The case for the artist being a Greek is less well supported, and it would seem more likely that he was an Italian, though he must have followed a Byzantine prototype very closely.

The quality of these paintings is considerable, and even in the fragmentary state in which they have come down to us, they are of considerable artistic importance. But their greatest value lies perhaps in the fact

¹ G. P. Bognetti, G. Chierici and A. de Capitani d'Arzago, *Santa Maria di Castelseprio*. Milan, 1948.

that they prove that the "dark" ages were in parts of Italy at least not quite as dark as has sometimes been supposed, and that the chain of artistic development survived in Italy, unbroken, almost until the dawn of the new age that we know as Romanesque.

Dr. Weitzmann's book is well illustrated, but the plates are in monochrome, and the book should be used in conjunction with the original publication, where the plates are in colour, and serve to convey something of the real quality of the originals.

D. Talbot Rice / Edinburgh

БИБЛИОГРАФИЯ

BIBLIOGRAPHY

BIBLIOGRAPHIE

Rédacteur en chef: M. Paulová. Collaborateurs: D. Angelov (D. A.), A. Boehr-van Rijnbach (A. B. R.), P. Charanis (P. Ch.), D. Dimitrov (Dim.), A. Dostál (A. D.), A. Elian (A. E.), H. Evert-Kappesowa (Kap.), A. Florovskij (Fl.), A. Frolov (A. F.), R. Guiland (R. G.), M. Gyóni (M. Gy.), J. M. Hussey (J. M. H.), J. Irmscher (Irm.), F. V. Mareš (F. V. M.), D. Papas (Pap.), M. Paulová (M. P.), A. R. Sodano (A. R. S.), J. Vašica (jv.), B. Zástěrová (Zst.).

1. LITTERATURE ET FOLKLORE

A. Littérature scientifique.

M. V. ANASTOS, *Pletho and Strabo on the Habitability of the Torrid Zone*. Byz. Zeitschr. Traduction et commentaire du § 2 de l'ouvrage de Gemistos Pléthon, intitulé Διόρθωσις ἐνίων τῶν οὐκ ὀρθῶς ὑπὸ Στράβωνος λεγομένων. Voir le texte grec publié par A. DITTER dans: Isis 27 (1937) 442—443. Irm.

ANNE COMNENE, *Alexiade*... (V. Byzantinoslavica X, 150; XI 281). — Comptendu: D.M.F., Irenikon 24 (1951) 273. R. G.

S. ANTONIADIS, Πτοχοπροδορικά. Mélanges offerts à Octave et Melpo Merlier. Athènes, 1951, pp. 11. — Etude de littérature comparée. Ces poésies, dues à quelques humoristes contemporains de Théodore Prodrome, peuvent être rapprochées de poésies d'inspiration semblable en Italie (Dante, Boccace), en Angleterre (Chaucer) et en France (Villon). R. G.

R. AUBRETON, *Démétrius Triclinius et les recensions médiévales de Sophocle*. Paris, Les Belles Lettres, 1949, pp. 289. — Rev. by J. IRIGOIN in Rev. Etudes Grecques LXIV (1951) 382—386; R. M. RATTENBURY in Class. Rev. (N. S., 1951) 151—153; V. LAURENT, Rev. des Etudes Byz. IX (1952) 262—263. — A. shows that most of the exegetical scholia commonly attributed to Triclinius since Turnebus first printed them in 1553 are by Thomas Magister and the set of scholia described by Dindorf (1852) as σχόλια νεώτερα are by Moschopulus. He examines the MSS. on which Triclinius drew and concludes that the work of T. is above all »celle d'un métricien«. J. M. H.

H. BENRATH, *Die Kaiserin Theophano* (31.—37. Tsd.). Stuttgart, Deutsche Verl. Anst., 1950, pp. 570+1 tab. — Réimpression du roman historique paru en première édition en 1940 et fait après une étude scrupuleuse des sources.

(38.—42. Tsd.). Ibid., 1951, pp. 570. Irm.

E. BIKERMAN, *Les Maccabées de Malalas*. Byzantion XXI (1951) 63—84. — Cet épisode se trouve dans le VIII^e livre de la Chronographie de Jean Malalas. Malalas apporte seulement comme fait nouveau le fait qu'Epiphane aurait consacré à Athéna le temple de Jérusalem. L'intérêt du récit de Malalas est de donner un écho lointain de la version séleucide de la révolution maccabéenne, telle qu'on l'exposait encore au 6^e siècle à Antioche. R. G.

G. BÖHLIG, *Untersuchungen zum rhetorischen Sprachgebrauch der Byzantiner mit besonderer Berücksichtigung der Schriften des Michael Psellos*. Dissertation. München, 1949. Maschinenschrift, pp. XVIII, 283. — La présente étude analyse le pont linguistique entre « Der Attizismus » par W. Schmidt et « Sprachlicher und stilistischer

Index zur Rede des Großdrungars Gregorios Antiochos » par F. Dölger, dans la *Byzantinische Zeitschrift* 40, 1940, 402—405. Michel Psellos y figure comme représentant de la rhétorique byzantine moyenne. Ce ne sont que les cent premières pages de chacun des deux tomes de la nouvelle édition des « scripta minora » de Psellos, par Kurtz et Drexel, qui ont été étudiées pour la présente recherche. L'auteur prouve que les différences linguistiques entre les atticistes de l'Empire romain et ceux de la dernière époque byzantine sont peu considérables et ne nous permettent pas de parler d'une évolution linguistique, mais plutôt d'une tradition extrêmement conservatrice. Irm.

CONSTANTINE PORPHYROGENITUS, *De administrando imperio*... éd. GY. MORAVCSIK — R. J. H. JENKINS. (V. *Byzantinoslavica* XI, 90—93, 121, 281; XII, 288). — Comptes-rendus: W. ENSSLIN, *Gnomon* 22 (1950) 193—194; PH. KOUKULES, *Ἑπετηρίς Ἑτ. Βυζ. Σπ.* 20 (1950) 343—347; V. LAURENT, *Erasmus* 3 (1950) 764—766; E. MEYER, *Museum Helveticum* 7 (1950) 254—255; S. ANTONIADIS, *Museum, Maanblad voor Philol. en Geschiedenis* 56 (1951) 100—101; A. DAIN, *Bull. de l'Association Guillaume Budé* III. s. No. 3. (1951) 93—94. M. Gy.

BÍBORBANSZÜLETETT KONSTANTÍN, *A bírodalom kormányzása*. — CONSTANTINE PORPHYROGENETE... (V. *Byzantinoslavica* XII, 289). — Compte-rendu: M. GYÓNI, *Századok* 85 (1951) 255—257. M. Gy.

CONSTANTINO PORFIROGENITO, *De thematibus. Introduzione - Testo critico - Commento*. A cura di A. PERTUSI. Città del Vaticano, 1952, pp. XV, 210 + 3 pl. (Studi e Testi, 160). — Edition critique, attendue avec impatience depuis longtemps. Excellent travail. Une importante Introduction (p. 1—55) précède l'édition du texte (p. 57—100), consacrée à l'oeuvre et à l'auteur du traité, un important commentaire (p. 103—183) suit le texte; il donne, pour chaque thème, les sources de son histoire, les limites territoriales, la nature du commandement et son histoire, la capitale, et quelques notes sur le texte même. Deux Tableaux très pratiques indiquent, le premier, les textes mentionnant chaque thème, le second, les siècles auxquels apparaissent les divers thèmes. Une carte localise les thèmes et les villes citées dans le texte. Enfin, un Index nominum et rerum, un Index Graecitatis, un court Index grammatical et l'indication des sources et témoignages complètent cette excellente édition. R. G.

C. COURTOIS, *Auteurs et scribes. Remarques sur la Chronique d'Hydace*. *Byzantion* XXI (1951) 23—54. — Chronique s'étendant de 379 à 469, se signalant par sa précision et son exactitude. — Le texte qui nous est parvenu n'est pas celui d'Hydace mais un texte mutilé, farci d'additions maladroites et défiguré par des corrections malvenues des copistes. Nécessité d'éliminer du texte les contradictions et fautes qui l'encombrent. R. G.

A. DELATTE, *Les portulans grecs*... (V. *Byzantinoslavica* X, 151, 332; XI, 281). — Compte-rendu: D. B. M., *Irenikon* 23 (1950) 122—123. R. G.

H. E. DEL MEDICO, *Les Esséniens dans l'oeuvre de Flavius Josèphe*. V. ici p. 1. M. P.

K. TH. DEMARAS, *Ἱστορία τῆς νεοελληνικῆς λογοτεχνίας*. Vol. I, 262; II, 323. Athènes, *Ἰκαρος* (1948) et (1949). — Compte-rendu: J. IRMSCHER, ici p. 140. M. P.

H. ERBSE, *Untersuchungen zu den attizistischen Lexika*. Berlin, Akademie-Verl., 1950, pp. 256. — Abhandlgn. d. Dt. Akad. d. Wiss. zu Berlin, Phil.-hist. Klasse, 1949. 2. — Comme point de départ de ses travaux, l'auteur a choisi la tradition des scolies d'Homère. Les recherches réunies dans ce volume traitent les problèmes suivants: 1. Die Attizisten Aelius Dionysius und Pausanias, eine Hauptquelle des Eustathius. 2. Zur Quellenbehandlung des Eustathius. 3. Aelius- und Pausaniasfragmente in der *Συναγωγή λέξεων χρησίων* sowie im *Etymologicum Genuinum*. 4. Das Verhältnis der Attizistenglossen zu Hesych. 5. Das Attizistenexemplar des Eustathius (der Hyparchetypus?). 6. Die attizistischen Fragmente in den Plato-Scholien. 7. Phrynichus, Moeris und die Thucydides-Glossen des Aelius. 8. Ueber die Beziehungen der Attizisten zum V. Bekkerschen Lexikon und zu dessen Quellen. 9. Aelius- und Pausanias-Glossen in der Scholienliteratur, bei Grammatikern und bei den Gegnern des Attizismus. 10. De Athenaei

codice Eustathiano. L'auteur a enrichi son livre d'un recueil de fragments des atticistes Aélius Denys et Pausanias. Irm.

D. GHINIS, Λόγος ἀνέκδοτος Κωνσταντίνου Ἀρμενοπούλου εἰς τὴν προφύρτιον ἐορτὴν τοῦ ἁγίου Δημητρίου. Ἐπετηρίς Ἐτ. Βυζ. Σπ. XXI (1951) 145—162. — Texte publié d'après le cod. 2118 (Suppl. 118) de la Bibl. Nation. d'Athènes. Ce discours semble avoir été prononcé à la fin de la vie de l'auteur, mort vers 1383. R. G.

V. GRUMEL, *Une fable d'Esope dans Photius. Les trois grappes*. Παγκάρπεια. Mélanges H. Grégoire, III. Ann. de l'Inst. de Philol. et d'Hist. Orient. et Slaves XI (1951) 129—132. — Lettre à Georges de Nicomédie, où Photius, pour le mettre en garde contre l'abus du vin, lui rappelle une fable qu'il attribue à Esope. R. G.

R. GUILLAND, *Autour du Livre des Cérémonies de Constantin VII Porphyrogénète*. Actes du VI^e Congrès Intern. d'Etudes Byz., II, Paris, 1951, 171—182. — La Mésè ou Régia; noms différents pris par la Mésè; mots synonymes désignant la Mésè; la Mésè ou ἀγορά. Synonymie des termes Ῥηγία, Μέση, πλατεῖα, ἀγορά, désignant la grande rue centrale de Byzance. R. G.

A Hand book of Slavic Studies. Ed. by L. I. STRAKHOVSKY. Cambridge, Mass., 1949, pp. XXII, 753. — Compte-rendu: V. UNBEGAUN, Irenikon 24 (1951) 407—408. J. M. H.

Henri de Valenciennes, *Histoire...* publ. par J. LONGNON (V. Byzantinoslavica X, 333). — Compte-rendu: ИВ. ДУЙЧЕВ, Byzantinoslavica XII, 258—260. M. P.

M. HEPPELL, *The "Vita Antonii", a lost Source of the "Paterikon" of the Monastery of Caves*. V. ici p. 46. M. P.

G. HOFMANN, *Quellen zu Isidor von Kiew als Kardinal und Patriarch*. Orient. Christ. Period. XVIII (1952) 143—157. — L'auteur publie la lettre d'Isidore adressée à l'Office de Florence (datant du 7 Juillet 1453 et conservée en latin), sa lettre à Pierre Cosimo de Médicis (du 12 Septembre 1464, en italien), deux lettres de l'archevêque de Zara Maphaeo Vallaresso à Isidore (du 8 Mai 1454 et du 11 Janv. 1456, en latin) et deux décrets des doges de Venise au profit d'Isidore (du 9 Novembre 1461 et du 15 Mars 1462, en latin). Suit une appréciation critique d'autres documents encore. F. V. M.

J. M. HUSSEY, *The Writings of John Mauropous: A Bibliographical Note*. Byz. Zeitschr. 44 (1951) 278—282. — Compte-rendu sommaire des différentes éditions des œuvres de Jean Mauropous et des études sur cet auteur. Irm.

P. JOANNOU, *Psellos et le Monastère Tà Νερσοῦ*. Byz. Zeitschr. 44 (1951) 283—290. — Le monastère de Narsou et Péghé était un monastère d'hommes situé près des murs occidentaux de Constantinople, au Nord de la Porte Dorée Psellos, né à Constantinople, avait des relations étroites avec ce monastère, qui devint son lieu de séjour pendant le temps de son exclusion forcée de la vie publique. Pourtant il n'est pas probable que le monastère ait aussi été le lieu de mort de Psellos. La source la plus importante de ces faits, est représentée par les lettres de Psellos. Irm.

J. KALITSUNAKIS, *Τὸ μεσαιωνικὸν στιχοῦργημα „Βίος καὶ πολιτεία τινὸς δοκιμωτάτου καὶ σοφωτάτου γέροντος"*. Byz. Zeitschr. 44 (1951) 304—314. — Paraphrase et observations critiques, linguistiques et exégétiques sur le poème composé peu avant la chute de Constantinople et publié dans: Wilhelm Wagner, *Carmina Graeca medii aevi*, Leipzig, 1874, pp. 277—303. Irm.

A. KURFESS, *Heilungsversuch an einem schwierigen Sibyllinum*. Würzburger Jahrbücher f. d. Altertumswiss. 2 (1947) 373—376. — Observations sur le texte d'Or. Sib. VII 118—138 accompagnées de la traduction allemande du passage en question. Irm.

U. LAMPSIDIS, *Φιλολογικά εἰς τὴν χρονικὴν σύνοψιν Κωνσταντίνου τοῦ Μανασσῆ*. Ἐπετηρίς Ἐτ. Βυζ. Σπ. XXI (1951) 163—173. — C. M. a été formé à l'école des rhéteurs. Il a voulu rédiger une œuvre littéraire. C. M. ne peut être né en 1130, car il aurait écrit sa Chronique Brève dans sa toute première jeunesse, ce qui n'est guère vraisemblable. R. G.

B. LAOURDAS, Παρατήρησεις ἐπὶ τοῦ χαρακτήρος τῶν ἐπιστολῶν τοῦ Φωτίου. Ἑπετηρίς Ἑτ. Βυζ. Σπ. XXI (1951) 74—109. — Jugements de Photios sur les recueils de lettres lus par lui. Etude des lettres par catégorie; étude du style et renseignements fournis par les lettres de Photios. R. G.

V. LAURENT, Σφραντζῆς et non Φραντζῆς. Byz. Zeitschr. 44 (1951) 373—378. — Notes sur l'orthographe du nom du chroniqueur Georgios Phrantzes. Irm.

V. LAURENT, *Sphrantzès et non Phrantzès. A nouveau!* Rev. des Etudes Byz. IX (1952) 170—171. — Preuves nouvelles que la forme exacte du nom de l'historien est Sphrantzès. R. G.

P. LEHMANN, *Briefe an Ulrich Fugger*. Byz. Zeitschr. 44 (1951) 379—388. — Edition commentée de deux lettres de la Bibliothèque Universitaire de Heidelberg (dans le Cod. Pal. Lat. 1914, copie de 1760, dans le Monacensis Lat. 1832 fol. 1—6v). L'expéditeur est le Dr. jur. utr. Martin Gerstmann (1527—1585), qui fut plus tard évêque; le destinataire est Ulric Fugger (1526—1584). La première lettre a été expédiée de Venise le 5 juin 1557, la seconde, également de Venise, date du 7 mars 1561. Irm.

P. LEMERLE, *Actes de Kutlumas...* (V. Byzantinoslavica X, 159). — Compte-rendu: A. Φ. Βιшнякова—А. П. Каждан, Виз. Врем. IV (1951) 207—210. M. P.

M. B. ЛЕВЧЕНКО, Ценный источник по вопросу русско-византийских отношений в X веке («Записка готского топарха»). Виз. Врем. IV (1951) 42—72. — L'auteur examine l'origine et le fond historique de l'ouvrage dit «Zapiska gotskogo toparcha». A son avis, l'ouvrage provient, originairement, de Bulgarie et se rattache non point à la Crimée et à son ambiance «gothe» mais plutôt aux relations que la Bulgarie et Byzance entretenaient sur le Danube et le Dniester, et, plus exactement, à la guerre gréco-bulgare sous Basile II, durant la dernière décade du X^e siècle. L'auteur accentue en même temps l'étroite relation entre la Russie et les Slaves danubiens, dont «Zapiska» reflète une image fidèle. Fl.

Ε. Θ. ΛΙΠΣΙΩΤΗΣ, К вопросу о светских течениях в византийской культуре IV века (Κασία). Виз. Врем. IV (1951) 132—148. — Analyse de l'activité littéraire de Kassia, femme de lettres byzantine qui vécut dans la 1^{ère} moitié du 9^e siècle. Fl.

Ljetopis popa Dukljanina. Ed. V. MOŠIN. Zagreb, 1950, pp. 105. — Compte-rendu: M. LASCARIS—H. GREGOIRE, Byzantion XXI (1951) 237—243. P. Ch.

R. J. LOENERTZ, *Note sur une Lettre de Démétrius Cydonès à Jean Cantacuzène*. Byz. Zeitschr. 44 (1951) 405—408. — La première des onze lettres de Démétrius à l'empereur Jean Cantacuzène, publiée par G. Cammelli (Démétrius Cydonès, Correspondance 1930, 7—9, n° 4), fut écrite à Bérée (Macédoine) en 1345, non pas en 1349, d'après l'opinion de l'éditeur, ni en 1347 non plus, date proposée par G. Mercati, Studi Bizantini e Neellenici 3 (1931) 203—205. Irm.

R. J. LOENERTZ, *Les recueils de Lettres de Démétrius Cydonès...* (V. Byzantinoslavica X, 333). — Compte-rendu: D. M. F., Irenikon 24 (1951) 247—248. R. G.

H. LÖWE, *Cassiodor*. Romanische Forschungen 60 (1948) 420—446. — Conférence universitaire sur la vie, l'œuvre et l'importance de Cassiodore. Irm.

M. I. MANOUSSAKAS, *L'édition des romans byzantins*. Actes du premier Congrès de la Fédérat. Int. des Associations d'Et. Class. Paris, 1951, pp. 245—251. R. G.

M. I. MANOUSSAKAS, Ὁ ποιητὴς Γεώργιος Χοῦμνος νοτάριος Χάνδακος. Ἑπετηρίς Ἑτ. Βυζ. Σπ. XXI (1951) 280—282. — Le poète Georges Choumnos (avant 1493) serait le même personnage que le notaire candiote, son homonyme. R. G.

M. MATHIEU, *Une source négligée de la bataille de Mantzikert: Les «Gesta Roberti Wiskardi» de Guillaume d'Apulie*. Byzantion XX (1950) 89—103. — Analyse du passage des Gesta, III, 1—110, comparé au récit de Michel Attaleiates, qui semble avoir été son modèle; Guillaume aurait rencontré à la cour du fils de Robert Guiscard, Roger, des survivants normands de la bataille de Mantzikert. R. G.

M. MATHIEU, *Sur la date des Gesta Roberti Wiskardi*. Παγκόσμια. Mélanges H. Grégoire, III. Ann. de l'Inst. de Philol. et d'Hist. Orient. et Slaves XI (1951) 269—282.

— Ils sont antérieurs à 1099; leur première édition doit être placée entre 1088 et 1098; tout le début du chant III date de 1098. R. G.

S. G. MERCATI, *Giambi di Giovanni Tzetze contro una donna schedografa*. Byz. Zeitschr. 44 (1951) 416—418. — Στίχοι τοῦ Τζέτζου κατὰ γυναικὸς σχεδογραφουμένης du Codex Vallicellanus gr. 103 (F. 68) f. 220. Texte et introduction. Irm.

G. MISCH, *Geschichte der Autobiographie*, I, 2. — Bd. I: *Das Altertum*. Frankfurt a. M., Verl. Schulte Bulmke, 1950³, pp. XIII, 355—712. — Troisième édition fort augmentée, d'un ouvrage désormais classique sous plusieurs rapports. Aux pages 549 et suiv. de la deuxième partie du tome premier, l'auteur traite de l'apogée de l'autobiographie vers la fin de l'antiquité: Libanius, Nestorius, Synésios, Grégoire de Nazianze, Augustin et d'autres. Irm.

GY. MORAVCSIK, *Bericht des Leonardus Chiensis über den Fall von Konstantinopel in einer vulgärgriechischen Quelle*. Byz. Zeitschr. 44 (1951) 428—436. — L'auteur s'est déjà occupé à plusieurs reprises d'une chronique byzantine anonyme, dite *Historia Turcorum* (XVI^e siècle; cod. Barberinus gr. 111; cf. Gy. Moravcsik, *Byzantinoturcica* I, 160—162) qu'il voulait faire paraître en édition critique. Depuis quelque temps, G. Th. Zoras a consacré à la même source plusieurs articles de vulgarisation, mais sans tenir compte des constatations nullement négligeables de Gy. Moravcsik. Etant donné que M. Zoras se prépare également à donner une édition critique du texte en question, Gy. Moravcsik a jugé utile d'y fournir une contribution concernant une des sources de la *Historia Turcorum*; tout récemment, il a réussi à démontrer que le récit de la prise de Constantinople remonte au rapport de langue latine que Léonard de Chio adressa, le 16 août 1453, au pape Nicolas V. Comme il résulte de l'analyse des passages parallèles, la *Historia Turcorum* et Laonikos Chalcocondyles puisèrent dans une source commune (rédigée en italien ou en grec vulgaire) dont l'auteur avait presque littéralement traduit certaines parties du texte de Léonard, tout en complétant son récit par des renseignements tirés d'autres sources. Telle est la filière par laquelle quelques détails du rapport de Léonard ont pénétré dans la *Historia Turcorum*. Dans les notes critiques, M. Moravcsik a reproduit les leçons proposées par M. Zoras, mais précisément ces notes nous suggèrent l'idée qu'il vaudrait mieux confier à Gy. Moravcsik la tâche de préparer l'édition critique de la *Historia Turcorum*. M. Gy.

L. OECONOMOS, *Remarques sur trois passages de trois historiens grecs du Moyen-Age*. Byzantion XX (1950) 177—183. — Malalas, XVIII, 457, 22 Bonn; Nicétas Choniata 688, 14 Bonn; Kinnamos 84, 16 Bonn. L'interprétation de ce dernier passage n'est pas certaine. R. G.

G. I. PASCHALI, *Untersuchungen zu Cassiodors Institutiones*. O. O. (1947), pp. 58 = Marburg, Phil. F., Diss. v. 14. Sept. 1947. — A la base de l'édition publiée par R. A. B. Mynors en 1937, G. I. Paschali aborde un grand nombre de problèmes posés par les «*Institutiones*» de Cassiodore: les deux préfaces; la manière de citer de Cassiodore; notes critiques sur le texte; le style et le langage de l'auteur; la personnalité et le travail de Cassiodore. Irm.

L. PAUST, *Die Nacht in der griechischen Dichtung*. O. O. (1946), pp. 156. = Tübingen, Phil. F., Diss. vom 6. Nov. 1946. — L'auteur tient compte de la poésie des premiers siècles byzantins. Irm.

A. PERTUSI, *La fortuna di Boezio a Bisanzio*. Γα' ἀνάπτυξιν. Mélanges H. Grégoire, III. Ann. de l'Institut. de Philol. et d'Hist. Orient. et Slaves XI (1951) 301—322. — La polémique religieuse et les discussions philosophiques engagèrent les Grecs à mieux connaître les œuvres latines. Maxime Planude traduisit le *De consolatione*, dont le nombre de manuscrits indique la faveur que connut cette traduction; il traduisit aussi la *Vita Boethii* et ses *Scholii*. Il traduisit aussi le *De differentiis topicis*, qui le fut aussi par Prochoros Cydonès; Manuel Calecas traduisit, à son tour le *De Trinitate liber*, qui fut mentionné dans la 7^e session du Concile de Florence, le 21 mars 1439. R. G.

B. RUBIN, *Der Fürst der Dämonen. Ein Beitrag zur Interpretation von Prokops Anekdotai*. Byz. Zeitschr. 44 (1951) 469—481. — Les remarques sur les démons dans

les Anekdotia montrent combien P., malgré l'étalage de son rationalisme et son agnosticisme rationnel, a été influencé par la conception chrétienne. R. G.

A. SALAČ, *Quelques épigrammes de l'Anthologie Palatine et l'iconographie byzantine*. Byzantinoslavica XII (1951) 1—28. M. P.

A. SEVERYNS, *Arethas et le Venetus d'Homère*. Acad. royale de Belgique, Bull. de la Classe des Lettres. 5^e Série, XXXVII (1951) 279—306 + 3 pl. h.-t. — Le Venetus A. «incomparable joyau», a pour éditeur Aréthas de Césarée. Ce splendide manuscrit de l'Iliade, exécuté suivant ses directives (blancs ménagés pour permettre à Aréthas, suivant son habitude, de mettre les notes et commentaires nécessaires), est une collation du texte de l'excellente édition α, qui a servi de point de départ avec un texte d'une autre édition, excellente elle aussi, dont Aréthas a noté des variantes dans les blancs ménagés sur ses ordres par le copiste, lorsque celui-ci transcrivait le manuscrit modèle α. Etude importante pour l'homéologie byzantine. R. G.

A. SIGALAS, *Révision de la méthode de restitution du texte des romans démotiques byzantins*. Παγκάρχεια. Mélanges H. Grégoire, III. Ann. de l'Institut. de Philol. et d'Hist. Orient. et Slaves XI (1951) 365—410. — Importance étude. L'auteur se demande d'abord: à quoi est dû le manque d'éditions critiques des textes vulgaires, et si la restitution des textes populaires byzantins est possible; il indique que son but personnel est de trouver les moyens d'arriver à reconstituer autant que possible le texte primitif, mais il prévient que ses remarques sont sujettes à modification, car il n'a pu avoir à sa disposition tous les éléments nécessaires à son étude. Ensuite, l'auteur étudie la tradition du texte du roman «Lybistros et Rhodamnè»: manuscrits, éditions, relation des manuscrits entre eux et leur valeur, le cod. Escorialensis IV, 22, du XVI^e s. Puis il étudie la question de la restitution du texte primitif et il présente une restitution des vers 1—167, accompagnée de remarques et d'une étude du Prologue. Le point de départ de cette étude est la solide édition de Mme Lambert-Van der Kolf. L'auteur arrive aux conclusions suivantes: ce roman avait pour modèle les romans occidentaux, comme Belthandros et Chrysantza, mais dans une langue assez proche de la langue parlée. Plus tard, on a ajouté des éléments puisés dans les romans savants et des éléments empruntés à la poésie populaire. L'auteur remarque aussi qu'une fois le texte épuré le héros apparaîtra beaucoup plus naturel, pleurant et s'évanouissant moins souvent et ayant moins de temps pour écrire tant de lettres amoureuses. Enfin, la question de la langue sera éclaircie. On verra que le lieu de composition du roman ne peut être que la Crète, Rhodes ou une autre île, mais en tout cas certainement pas Chypre. On résoudra enfin la question de la date. La question de la tradition orale ou écrite des textes démotiques sera ainsi plus aisément résolue. R. G.

I. SNEGAROV, *Неизвестен досега препис от разказа «Чудо с българина Георги»*. Изв. на Института за Бълг. Ист. III—IV (1951) 295—296. — Le texte du «Miracle de St George et le Bulgare», conservé dans un manuscrit de l'Académie Bulgare, du XIV^e ou XV^e siècle, contient des notices restées inconnues jusqu'à présent. M. P.

G. SOYTER, *Die Glaubwürdigkeit des Geschichtschreibers Prokopios von Kaisareia*. Byz. Zeitschr. 44 (1951) 541—545. — Procope est un homme de son époque. Son langage, qui prend pour modèle les auteurs classiques, correspond tout à fait à l'usage de son temps et ne manque pas de clarté. Il s'occupe moins de l'étude et de la critique des sources que des événements de son temps, qui absorbent toute son attention. L'hommage qu'il a rendu à Justinien dans «De aedificiis» est très modéré en comparaison avec les hommages usuels à Byzance, ce qui, pourtant, n'empêche pas de constater que l'historiographe vivait toujours en rapports tendus avec son empereur. Irm.

G. SOYTER, *Byzantinische Quellen zur deutschen Geschichte*. Ausgew. u. erkl. Paderborn (u. a.), Schöningh, 1951, pp. 72. — Schöninghs griech. Klassiker, Nr. 31. — Anthologie de 37 textes d'historiens byzantins choisis au point de vue du jugement porté sur les Allemands par les Byzantins. Irm.

P. E. STEPHANOU, *Jean Italos, philosophe et humaniste* (Orientalia Christiana Analecta, 134). Rome, 1949, pp. 124. — Compte-rendu: R. GUILLAND, Rev. Etudes Grecques LXIV (1951) 400—401. M. P.

S. M. STERN, *An Embassy of the Byzantine Emperor to the Fatimid Caliph Al Muizz*. Byzantion XX (1950) 239—258. — Récit d'après le Kitab al majalis wal-musayarat (texte arabe et traduction anglaise) d'une ambassade de Constantin VII Porphyrogénète à Al-Muizz en 957/958. Etude du document. R. G.

I. ŠEVČENKO, *A new fragment of Sappho?* Annals of the Ukrain. Acad. of Arts and Sciences in the USA 1 (1951) 150—152. Cited here for references to Theodore Metochites. J. M. H.

N. B. TOMADAKIS, 'Ο Ἰωσήφ Βουέννιος καὶ ἡ Κρήτη κατὰ τὸ 1400... (V. Byzantinoslavica X, 157; XI, 284). — Compte-rendu: F. DÖLGER, Byz. Zeitschr. 45 (1952) 68—69. M. P.

C. A. TRYPANIS, *Medieval and Modern Greek Poetry. An Anthology*. Oxford, Clarendon Press, 1951, pp. LXIII, 285. J. M. H.

A. TURYN, *The Sophocles Recension of Manuel Moschopoulos* in Transactions of the American Philol. Association 80 (1949) 94—173. — Rev. by R. M. RATTENBURY in Class. Rev. 1 (N. S., 1951) 151—153; J. IRIGOIN, Rev. Etudes Grecques LXIV (1951) 382—386; V. LAURENT, Rev. des Etudes Byz. IX (1952) 264. M. P.

З. В. УДАЛЬЦОВА, *Византийский историк Критовул о южных Славянах и других народах Балканского полуострова в XV в.* Виз. Врем. IV (1951) 91—121. — S'appuyant sur l'ouvrage provenant de l'historien grec Critobule du XV^e siècle (historien dont on connaît l'orientation turcophile) et relatif à Mahomet II, l'auteur étudie la situation intérieure de la Serbie, de la Bosnie, de l'Albanie et de la Valachie au XV^e siècle. Une analyse plus approfondie a été consacrée à l'histoire du siège de Belgrade en 1456 et à la situation économique des pays balkaniques. Fl.

К. Н. УСПЕНСКИЙ, *Очерки по истории иконоборческого движения в византийской империи в VIII—IX вв.* Феофан и его хронография. Виз. Врем. IV (1951) 211—262. — Continuation de l'ouvrage commencé au t. III de «Виз. Врем.» — Cf. Byzantinoslavica XI, 284. 323. M. P.

Sibyllinische Weissagungen. Urtext u. Übers. Ed. A. KURFESS. (1.—3. Tsd.). (München), Heimeran, 1951, pp. 374. — Tusculum. — Choix des Oracula Sibyllina. Texte grec (souvent différent du texte proposé par Geffcken), traduction allemande, commentaire critique et explication des faits, avec un exposé de la nature et de l'influence de la poésie sibylline. Irm.

L. G. WESTERINK, *Some unpublished Letters of Blemmydes*. Byzantinoslavica XII (1951) 43—55. M. P.

A. W. ZIEGLER, *Stimmen aus der Völkerwanderung. Eine Ausw. v. Texten aus d. lat. altchristl. Literatur*. Hrsg. u. erl. Regensburg, J. Habbel, 1950, pp. 154. — Ce choix de textes d'écrivains latins chrétiens de l'époque de la grande migration des peuples a pour but d'exposer les jugements portés sur les événements historiques par des auteurs de l'époque comme p. ex.: Cyprien, Ambroise, Jérôme, Orose, Chronica Gallica, Quodvultdeus, Salvien de Marseille, Victor de Vita, Eugippius, Jordanis, Grégoire le Grand, Bède le Vénérable. Les textes choisis sont précédés d'introductions d'histoire littéraire et suivis d'un vocabulaire. Irm.

A. W. ZIEGLER, *Vier bisher nicht veröffentlichte griechische Briefe Isidors von Kijev*. Byz. Zeitschr. 44 (1951) 570—577. — Texte et commentaire des quatre premières lettres d'Isidore de Kiev contenues dans le Cod. Vat. gr. 914, s. XV. Irm.

A. W. ZIEGLER, *Die restlichen vier unveröffentlichten Briefe Isidors von Kijev*. Orient. Christ. Period. XVIII (1952) 135—142. — L'auteur publie les quatre autres lettres d'Isidore de Kiev (en original grec avec une sommaire critique textuelle). Dans l'introduction, il résume les données historiques des lettres, leur contenu et donne plusieurs renvois bibliographiques. F. V. M.

B. Littérature populaire.

В. П. АДРИАНОВА-ПЕРЕТЦ, «Слово о полку Игореве» и русская народная поэзия. Изв. Акад. Наук СССР, Отдел. Литературы и Языка IX, 6 (1950) 409—418. — L'auteur du Slovo emploie les mêmes principes de s'exprimer de la nature et de ses héros qu'on trouve dans la littérature folkloristique à l'époque de la Russie Kiévienne, au Moyen Age de même qu'au temps de Puškin. A. D.

S. IMPELLIZZERI, *La morte di Digenis Akritas*. Atti del Museo Pitre I (1950) 5—42. — Compte-rendu: G. GUILLAND, Rev. Etudes Grecques LXIV (1951) 401. M. P.

R. JAKOBSON, *The Puzzles of the Igor's Tale on the 150th Anniversary of its First Edition*. Speculum XXVII (1952) 43—66. — Largely a review of A. Mazon's position on the Slovo of Igor which the author rejects. P. Ch.

Д. С. ЛИХАЧЕВ, Слово о полку Игореве. Историко-литературный очерк. Москва-Ленинград, Акад. Наук СССР, 1950, pp. 164. — Contributions aux commencements de la Russie Kiévienne du point de vue du Slovo. — Compte-rendu: A. H. РОБИНСОН, Изв. Акад. Наук СССР, Отдел. Литературы и Языка X, 4 (1951) 403—406. M. P.

A. MAZON, *L'auteur probable du Poème d'Igor*. Comptes-rendus de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres (1944). — Compte-rendu négatif par N. K. GUDZIJ, Изв. Акад. Наук СССР, Отдел. Литературы и Языка IX, 6 (1950) 492—498. M. P.

A. SCHMAUS, *Philopappos ~ Maximo-Szene und Kaiserepisode im altrussischen Digenis*. Byz. Zeitschr. 44 (1951) 495—508. — Contribution à l'éclaircissement des relations entre les différentes rédactions de l'ancien roman russe de Digenis. Irm.

H. SCHREINER, *Der geschichtliche Hintergrund zu Imberios (Pierre de Provence und Margaron)*. La belle Maguelonne. Byz. Zeitschr. 44 (1951) 524—533. — Imberios, alias Pierre, est identique à Pierre II, couronné roi d'Aragon par Innocent III, le 11 novembre 1204. Il était marié avec Marie, fille de Guillaume VIII et d'Eudoxie. Après avoir prêté serment de lutter contre les ennemis de la foi, il obtint du pape le gonfanon, espèce d'étendard, dont nous retrouvons l'attribut, la clef de saint Pierre, dans le roman de Pierre. Pourtant tout cela n'empêcha pas Pierre de se joindre aux Albigeois en 1213 à cause de liaisons de parenté. Il tomba dans la bataille de Muret, le 13 septembre 1213. D'après ces faits historiques, le roman de Pierre ne peut pas avoir été composé avant la fin du 13^e siècle. Il semble que la version grecque soit antérieure aux versions romanes. Irm.

Слово о полку Игореве. Под редакцией... В. П. АДРИАНОВОЙ-ПЕРЕТЦ. Москва-Ленинград, Акад. Наук СССР, 1950, pp. 484+2 cartes. — Nouvelle édition du texte du Slovo par D. S. ЛИХАЧЕВ, avec la reproduction fac-similée de la première édition de 1800. Traduction et commentaire. — Compte-rendu: S. WOLLMAN, Slavia XXI (1952) 67—77. M. P.

Слово о полку Игореве, сборник исследований и статей. Под редакцией... В. П. АДРИАНОВОЙ-ПЕРЕТЦ, Москва-Ленинград, Акад. Наук СССР, 1950, pp. 478+21 pl. — Compte-rendu: В. КУЗЬМИНА, Изв. Акад. Наук СССР, Отдел. Литературы и Языка IX, 6 (1950) 499—501; S. WOLLMAN, Slavia XXI (1952) 77—82. M. P.

M. TSANGARAKIS, *Die Dreiheit als Aufbauelement in der volkstümlichen Epik der Byzantiner*. Dissertation. München, 1950. Maschinenschrift, pp. 96. — La trinité, qui est un élément constructif bien connu de la poésie épique (cf. p. ex. L. Milatović, *Dreiheit und Dreigliederungsprinzip bei Homer im Vergleich mit dem serbischen Heldenlied*; thèse de Leipzig, 1941), se trouve également dans la poésie populaire du moyen-grec comme élément de division de l'épopée entière, comme trinité épisodique dans des énonciations centralisées, qui, par des pléonasmes, sont amplifiées en trinités, et finalement dans l'anaphore. Irm.

C. Folklore.

F. W. v. BISSING, *Ein christliches Amulett aus Ägypten*. Festschrift zur Feier des zweihundertjährigen Bestehens der Akad. d. Wiss. in Göttingen, II, Philol.-Hist. Kl. (1951) 75—82. — Notes sur une amulette copte du 5^e siècle, conservée au musée Kestner à Hanovre. Irm.

C. BONNER, *Studies in Magical Amulets, chiefly Graeco-Egyptian*. Ann Arbor, Univ. of Michigan Press (London, Oxford Univ. Press) 1950, pp. XXIV, 334+25 pl. — Favourably rev. by H. J. ROSE in *Class. Rev.* 1 (N. S., 1951) 213—214. J. M. H.

G. A. MEGAS - G. K. SPYRIDAKES, Βιβλιογραφία της ελληνικής λαογραφίας τῶν ἐτῶν 1939—1947, ὑπὸ ... Ἑπετηρίς Λαογρ. Ἀρχείου, τόμος Ε' (1945—1949) 1951, 159—266. — Importante bibliographie de 1571 Nos, répartis en trois sections: ouvrages généraux, folklore grec, folklore étranger (peuples balkaniques, autres peuples de l'Europe, peuples asiatiques). Bibliographie très minutieuse et très claire. Les ouvrages sont classés dans chaque rubrique par ordre chronologique. Un Index des noms d'auteurs et des pseudonymes et une Table des matières détaillée facilitent l'usage de cet ouvrage de valeur. La bibliographie des années 1921 à 1938 paraîtra dans le prochain tome de l'Annuaire. R. G.

M. MERLIER, *Présentation du Centre d'études d'Asie Mineure. Recherches d'ethnographie*. Byzantion XXI (1951) 189—200). R. G.

L. SADNIK, *Der Regenbogen in der Vorstellung der Balkanvölker*. *Byz. Zeitschr.* 44 (1951) 482—486. — L'idée du dragon de l'arc-en-ciel, qu'on trouve sous formes diverses chez les peuples des Balkans, semble être venue des Grecs, ce qui est attesté par Pseudo-Plutarque *De fluviis* et Hésychius, s. v. ἰρις. Irm.

2. MANUSCRITS ET DOCUMENTS (PAPYROLOGIE)

Acta Conciliorum Oecumenicorum iussu atque mandato societatis scientiarum Argentoratensis edidit E. SCHWARTZ. Tomus tertius. Berlin, Walter de Gruyter & Co., 1940. — Compte-rendu: I. BACKES, *Hist. Jahrbuch* 62—69 (1949) 858—861. Irm.

B. ALTANER, *Patrologia*. 3. ed., aggiornata e ampliata dall'autore, riveduta dal Dott. A. FERRUA. Torino, Casa Editrice Marietti, 1944, pp. XX, 385. — Compte-rendu: W. WILBRAND, *Theol. Rev.* 44 (1948) 29—32. Irm.

S. BASTAV, *Ordo Portae*. (V. Byzantinoslavica X, 158). — Compte-rendu: I. JANNACCONE, *Byzantion* XXI (1951) 232—237. R. G.

CL. CAHEN, *Seljukides de Rum, Byzantins et Francs d'après le Seljuknameh anonyme*. Παγκόσμια. Mélanges H. Grégoire, III. Ann. de l'Inst. de Philol. et d'Hist. Orient. et Slaves XII (1951) 97—106. — Manuscrit anonyme persan de la Bibl. Nat. de Paris (Suppl. persan 1553) de la fin du 13^e s., donnant certains renseignements sur les relations entre Seljoukides de Rum, Byzantins et Francs et montrant surtout comment l'histoire de ces relations était vue par un Musulman de moyenne culture à la fin du 13^e s. R. G.

A. DAIN, *La tradition des stratégestes byzantins*. *Byzantion* XX (1950) 315—316. — Coup d'oeil sur la tradition manuscrite et la méthode d'édition des stratégestes du 4^e au 10^e siècle. R. G.

J. DARROUZES, *Bulletin critique*. *Rev. des Etudes Byz.* IX (1952) 172—191. — Notes critiques sur des Catalogues récents des études paléographiques et des éditions récentes de textes byzantins. R. G.

L. DELATTE, *Note sur les manuscrits astrologiques du Mont Athos*. Παγκόσμια. Mélanges H. Grégoire, III. Ann. de l'Inst. de Philol. et d'Hist. Orient. et Slaves XI (1951) 107—112. — Certains traités sont inédits; d'autres méritent d'être publiés, étant donné la forme sous laquelle ils se présentent. R. G.

F. DÖLGER, *Bericht der Kommission für das Corpus der griechischen Urkunden des Mittelalters und der neueren Zeit*. Jahrbuch d. Bayer. Akad. d. Wiss. (1949—1950) 54—55. — Depuis le 1^{er} Avril 1949, Gertrud Böhlig est collaboratrice scientifique de la Commission. Durant la période du compte-rendu, la Commission s'est particulièrement occupée à remettre en ordre les matériaux rapportés de leurs lieux d'abri. Irm.

F. DÖLGER, *Kommission für die Herausgabe des Corpus der griechischen Urkunden des Mittelalters und der neueren Zeit*. Jahrbuch d. Bayer. Akad. d. Wiss. (1950) 161. — La Commission a poursuivi ses préparatifs pour l'impression des régestes de 1282 à 1453. Irm.

F. DÖLGER, *Über den Plan eines Corpus der griechischen Urkunden des Mittelalters und der neueren Zeit. Stand und Methode*. Actes du premier Congrès de la Fédération Intern. des Assoc. d'Et. Class. Paris, 1951, pp. 150—158. R. G.

F. DÖLGER, *Der heilige Berg Athos und seine Bücherschätze*. Nachrichten f. wissensch. Bibliotheken. (1951) 46—61. — Beiheft 1: *Bibliotheksprobleme der Gegenwart*. — Les livres conservés dans les couvents de l'Athos sont peu nombreux et absolument insuffisants pour des études scientifiques. Aujourd'hui, il existe encore 10 500 manuscrits environ dans les couvents de l'Athos. Comme la Montagne Sacrée a perdu, pendant les derniers siècles, les manuscrits les plus précieux, qui ont été volés, pillés ou vendus, les collections actuelles ne renferment guère que des écrits théologiques et édifiants, dont la plupart sont des copies récentes. Par contre, les couvents de l'Athos possèdent de très nombreux documents de l'époque byzantine. Il est cependant très difficile aux savants «européens» d'avoir libre accès à ces archives, étant donné la méfiance et l'ignorance absolue des moines. Irm.

H. GERSTINGER, *Zwei anscheinend bisher unbekannte griechische Handschriften der Steirischen Landesbibliothek in Graz*. Byz. Zeitschr. 44 (1951) 158—164. — Deux mss. du 16^e s.: le premier est une collection de chants liturgiques avec le système des neumes; le second, de plus grande valeur, provenant du monastère de St Sabas en Palestine ou de son xénodocheion de Jérusalem, comprend des textes variés, tels que pénitentiels, akolouthies, prières. R. G.

F. HALKIN, *Manuscrits grecs à Messine et à Palerme*. Anal. Bolland. LXIX (1951) 238—281. — Complément important aux divers inventaires connus des manuscrits hagiographiques grecs de Messine. Nombreux textes inédits signalés pour la première fois. L'Index Sanctorum (p. 277—281) permet de se rendre compte combien la Bibliotheca Hagiographica Graeca (1909) se trouve enrichie par l'étude du R. P. H. On souhaite, comme l'auteur, voir enfin publier un recueil complet des documents grecs relatifs aux saints de Calabre et de Sicile. Présentation très claire, permettant de distinguer les textes déjà cités par le R. P. Delehaye mais pour lesquels le R. P. H. apporte des renseignements nouveaux et des textes non signalés jusqu'ici. R. G.

G. HOFMANN, *Ein „Handschriften“-Verzeichnis des Athosklosters Dionysiu aus dem Jahre 1627*. Byz. Zeitschr. 44 (1951) 272—277. — Au commencement de l'année 1627, le prêtre Alexandre Basilopoulos, chargé par la Congrégation de la Propagande de Rome, parcourut l'Athos. Rien que sur la bibliothèque du monastère il a laissé une note dans laquelle il mentionne 27 titres avec les incipit relatifs. Pourtant, à l'aide de l'œuvre d'Ehrhard, on peut constater qu'il ne s'agit là que de cinq manuscrits anciens et que tous les autres livres du monastère ont été passés sous silence, bien que Basilopoulos prétende n'avoir rien omis dans son ouvrage. Irm.

E. J. KNUDTZON, *Die Wiederbelebung der internationalen Papyrologie*. Berlin, Akademie-Verl., 1950, pp. 19. — Deutsche Akad. d. Wiss. zu Berlin. Vorträge und Schriften, H. 39. — La reprise de la collaboration internationale des papyrologues s'effectua en principe au 6^e Congrès de l'Association des Papyrologues, réuni à Paris en 1949. Détails relatifs à la papyrologie moderne aux pays scandinaves. Irm.

B. LAOURDAS, *The Codex Ambrosianus Graecus 81 and Photius*. Byz. Zeitschr. 44 (1951) 370—372. — Comme il résulte d'une lecture soignée de la « Bibliotheca »,

Photius avait sa théorie à lui sur l'épistolographie. Si l'on compare le choix de lettres avec les notes d'Ambrosianus Graecus 81, la conclusion s'impose que ce codex remonte à la tradition humaniste ouverte par Photius. Irm.

V. LAURENT, *Un nouveau répertoire des catalogues de manuscrits grecs. Additions et Corrections*. Rev. des Etudes Byz. IX (1952) 252—259. — Corrections à l'ouvrage de Marcel Richard. R. G.

R. J. LOENERTZ, *Correspondance de Manuel Calécas*. Studi e Testi, 152. Città del Vaticano, 1950, pp. XII, 351. — Ed. de 89 lettres d'après les autographes conservés à la Bibliothèque Vaticane dans le cod. Vatic. gr. 1879. — Compte-rendu: R. GUILLAND, Rev. Etudes Grecques LXIV (1951) 534. M. P.

P. MAAS, *Ein Kyrillos-Glossar auf Papyrus*. Byz. Zeitschr. 44 (1951) 409. — Le code de papyrus s. VII, publié sous le n° 8 par Lionel Casson et Ernest L. Hettich, *Excavations at Nessana*, 2 (Literary Papyri) et qui a été trouvé au Negheb, fait, à l'insu des éditeurs qui n'ont pas reconnu le véritable état des choses, partie du groupe de glossaires nommés de Cyrille. Irm.

A. MARICQ, *Le manuscrit d'Eustathe de Thessalonique: « La prise de Thessalonique en 1185 »*. Byzantion XX (1950) 81—87+1 pl. — Corrections au texte de G. Tafel et de I. Bekker d'après le cod. Basil. A III, 20. R. G.

Die Papyri als Zeugen antiker Kultur, hrsg. v. Generaldirektor der ehemals Staatlichen Museen zu Berlin. Berlin. Akademie-Verl., pp. 55+8 tab. — Compte-rendu: G. MALDFELD, Deutsches Pfarrerblatt 50 (1950) 411. Irm.

M. RICHARD, *Pour un inventaire sommaire des manuscrits grecs des bibliothèques mineures*. Actes du premier Congr. de la Fédérat. Int. des Assoc. d'Et. Class. Paris, 1951, pp. 158—162. R. G.

A. RUBIO I LLUCH, *Diplomatari de l'Orient català (1301—1409). Col·lecció de documents pera la història de l'expedició catalana a Orient i dels Ducats d'Atenes i neopàtria*. Barcelone, 1947, pp. LXV, 800 (Institut d'Estudis Catalans). — Compte-rendu: P. LEMERLE, Rev. Etudes Grecques LXIV (1951) 529—530. — Le volume contient sept cent dix-sept documents. M. P.

Sammelbuch griechischer Urkunden aus Ägypten, V, 3. Nach d. Tode F. Preisigkes fortges. v. F. BILABEL. Wiesbaden, Komm. O. Harrassowitz, 1950. — Contient les numéros 8245—8963. L'éditeur annonce le dernier fascicule, qui contiendra des textes ainsi que les index de tout le cinquième volume. Irm.

P. SANZ, *Griechische literarische Papyri christlichen Inhaltes*, I. (Biblica, Vaterschriften und Verwandtes). Baden bei Wien, Rohrer, 1946, pp. 137. — Mitteil. aus d. Papyrussammlung der Nationalbibliothek in Wien (Papyrus Erzherzog Rainer), N. S., 4 — Compte-rendu: W. SCHUBART, Theol. Lit. Ztg. 75 (1950) 85—86. Irm.

W. SCHUBART, *Griechische literarische Papyri*. Berlin, Akad. Verl., 1950, pp. 108. — Berichte über d. Verhandlg. d. Sächs. Akad. d. Wiss. zu Leipzig. Philol.-hist. Kl., Bd. 97, H. 5. — De l'époque byzantine, nous ne possédons qu'un seul texte chrétien (n° 44) traitant de la mort et de la rédemption, ainsi que, probablement, plusieurs parchemins d'un codex contenant un commentaire sur les Skyrioi de Sophocle (n° 21). Irm.

L. WENGER, *Aus fünfzig Jahren juristischer Papyrusforschung*. Aus Antike und Orient, Festschrift Wilhelm Schubart zum 75. Geburtstag (1950) 133—145. — Essais de papyrologie juridique du demi-siècle dernier. Irm.

3. BIBLIOTHEQUES ET ARCHIVES

M. L. CONCASTY, *Le Fonds « Supplément Grec » du Département des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale de Paris*. Byzantion XX (1950) 21—26. — Ce Fonds est essentiellement formé des mss. entrés après 1740 et comprend les mss. achetés par Minoides Mynas, E. Miller, surtout en Orient et en Italie et les fonds de quelques

collections particulières, ainsi que les copies de manuscrits se trouvant à l'étranger.

R. G.

M. PETTA, *La nostra biblioteca dalla fine della guerra 1945—1951*. — Boll. B. Gr. Grottaferrata V (1951) 236—240. — Rapport sur l'état actuel de la bibliothèque de Grottaferrata (dommages de guerre, catalogues, livres nouveaux, service et activité culturels).

F. V. M.

M. RICHARD, *Répertoire des Bibliothèques*... (V. Byzantinoslavica X, 336; XII, 293). — Compte-rendu: D. M. F., *Irenikon* 24 (1951) 135.

R. G.

4. LANGUE, METRIQUE ET MUSIQUE

B. BISCHOFF, *Das griechische Element in der abendländischen Bildung des Mittelalters*. Byz. Zeitschr. 44 (1951) 27—55. — Esquisse d'une étude sur la connaissance du grec en Occident jusque vers 1200, dans ses rapports avec l'histoire du latin médiéval: emploi des caractères grecs, connaissance de la grammaire, du vocabulaire, ouvrages publiés en grec, endroits où vivaient des Grecs savants.

R. G.

C. CARATZAS, *Etymologies byzantines*. Byzantion XXI (1951) 55—62. — Etymologie du nom de l'église athénienne du XI^e s. appelée Καπνικαρέα. Vient de καπνικόν, impôt sur le foyer; καπνικάρης fonctionnaire levant cet impôt et ayant probablement bâti cette église.

R. G.

AIKATHERINE CHRISTOPHILOPOULOU, Σιλέντιον. Byz. Zeitschr. 44 (1951) 79—88. — Les auteurs byzantins ont parfois déclaré — non pas tout à fait avec raison — σιλέντιον synonyme de σύγκλητος. Les silences, dont le nom vient du silence dû à l'empereur, sont des assemblées cérémonieuses, dans lesquelles on publiait les décrets de l'empereur, prononçait des avancements, accueillait des ambassadeurs et, parfois aussi, rendait la justice.

Irm.

H. E. DEL MEDICO, *Diétaires et διαίτα*. Byz. Zeitschr. 44 (1951) 413—415. — Le rapprochement avec l'hébreu, où le mot διαίτα signifie « ornements, objets précieux », permet de penser que les diétaires étaient chargés de veiller sur le trésor impérial, entreposé au διαίταρχιον. Le nom d'ἐβδομάριοι, qui leur est donné, permettrait de penser qu'il y avait un roulement parmi le personnel de la Chambre.

R. G.

G. DEVAL, *Manuscrits en notation byzantine dans les bibliothèques publiques de Budapest*. Acta Antiqua Acad. Scient. Hung. 1 (1951) 247—260 (avec un résumé russe). — L'auteur a examiné 11 manuscrits contenant des notes byzantines. Le plus ancien remonte au XII^e siècle, le suivant au XVI^e, sept manuscrits au XVIII^e et deux autres, présentant le système de notation de Chrysanthé, à une période encore plus récente. La Papadikè qui se trouve dans un de ces manuscrits (Oct. gr. 9. M. N.) accuse des affinités avec le meilleur manuscrit de la Papadikè qui se trouve à Léninograd (Cod. Petropolit. 711). Dans deux manuscrits (Duod. graec. 4. M. N. et Quart. graec. 9. M. N.) l'auteur voit de nouvelles preuves de la théorie de W. Meyer, d'après laquelle la séquence serait d'origine byzantine. Ces deux manuscrits renvoient au fait que la séquence de l'hymne Akathistos (VII^e s.) a été interprétée par deux chœurs (ψάλλεται δύορον).

M. Gy.

D. J. GEORGAKAS, *Dialektisches aus Rhodos. Ein Beitrag zu Lautlehre, Wortbildung, Flexion und Wortgeschichte*. Byz. Zeitschr. 44 (1951) 143—157. — Contributions à l'étude du dialecte de Rhodes; supplément d'Agapitos G. Tsoponakis, *Contribution à l'étude des dialectes néogrecs*. Athènes, 1940.

Irm.

H. GREGOIRE, *Encore les Melniki-Melingi*. Byzantion XXI (1951) 280.

R. G.

H. HICKMANN, *Kirchenmusik der Ägypter*. Musik und Kirche 17 (1947) 162—164. — Aperçu relatif à la musique sacrée en Egypte moderne et qui nous permet de conclure à certaines particularités de la musique liturgique du christianisme primitif et de l'époque byzantine.

Irm.

H. HICKMANN, *Ein unbekanntes ägyptisches Saiteninstrument aus koptischer Zeit*. Die Musikforschung 3 (1950) 1—11. — Notes sur un cordophone surgi récemment sur le marché d'antiquités du Caire et qui date d'entre le 5^e et le 9^e siècle. Irm.

J. IRMSCHER, *Orthographische Reformen der Sowjetgriechen*. Zeitschr. f. Phonetik 4 (1951) 320—327. M. P.

S. JANNACCONE, *Osservazioni linguistiche sulla descrizione greca della Porta e dell'esercito del sultano*. Boll. B. Gr. Grottaferrata V (1951) 172—177. — Notes linguistiques à l'édition de Şerif Bastav de *Ordo Portae, Description grecque de la Porte et de l'armée du sultan Mehmed II*, dans le recueil de Moravcsik: Magyar-Görög Tanulmányok ... Budapest, 1947. (Cf. Byzantinoslavica X, 158). F. V. M.

J. JANÓW, *Leksykografia wschodnia do końca XVII w. Cz. I: Uwagi o „Azbukownikach” i „Rozmówkach bizantino-rosyjskich”*. Sprawozdania Polskiej Akad. umiejętności 2 (1951) 129—35. — Rapport présenté par l'auteur sur son travail philologique relatif aux influences byzantines sur la formation de la langue russe. L'«Azbukownik» est une sorte de dictionnaire raisonné qu'on peut rapporter au XIII^e s. L'auteur démontre comment, au cours du temps, les influences Occidentales avaient fini par remplacer celles de Byzance. Kap.

E. KOSCHMIEDER, *Grammatischer Prosareim in kirchenslavischen Beichtgebeten*. Byz. Zeitschr. 44 (1951) 324—342. — La rime grammaticale en prose est démontrée à l'aide d'une prière de confession en slave ecclésiastique qui se trouve aux pages 277—285 du manuscrit 1318 de l'ancienne bibliothèque municipale de Breslau. La rime en prose remonte à des modèles grecs; elle s'est, cependant, développée dans l'ancien slave ecclésiastique. Irm.

PH. KOUKOULES, *Ἡ νεοελληνικὴ γλῶσσα καὶ τὰ βυζαντινὰ καὶ μεταβυζαντινὰ ἔθιμα*. Mélanges offerts à Octave et Melpo Merlier, Athènes, 1951, pp. 7. — Importance de la langue grecque actuellement parlée, pour une meilleure connaissance de la civilisation byzantine, en particulier. Exemples cités. R. G.

ST. P. KYRIAKIDIS, *Σημειώματα*. Byz. Zeitschr. 44 (1951) 358—361. — 1. La recension de l'Escorial de l'épopée de Digenis remonte au 13^e siècle. Preuve en sont les Turcs qui, à cette époque-là, avaient envahi l'Asie Mineure et y sont mentionnés plusieurs fois à des endroits où la tradition plus ancienne avait mis le nom de «Sarrasins». 2. Notes sur le mot ἀπαργιάζω = ἐγκαταλείπω, ἀφήνω, παραιτῶ. Irm.

ST. P. KYRIAKIDIS, *Γαμήλιον δημῶδες Βυζαντινὸν ᾠσμα*. Ann. de l'Inst. de Philol. et d'Hist. Orient. et Slaves, XI (1951) 179—183. — Reconstitution d'un chant nuptial en vers, se trouvant dans le Livre des Cérémonies, I, ch. 81, dont la forme métrique avait échappé à Maas, à Politis et à Vogt lui-même. Indication du mètre et corrections au texte. R. G.

D. P. MANTZURANES, *Σφζόμενα τοπωνύμια ἐκ τοῦ ἀρχαίου κτηματολογίου τῆς Λέσβου*. Byz. Zeitschr. 44 (1951) 410—412. — Les noms de lieux de Lesbos font preuve d'une continuité étonnante qui remonte jusqu'à l'antiquité. Le cadastre de Mytilène, le seul de l'île, partiellement conservé et allant jusqu'au troisième siècle, est une source d'une valeur exceptionnelle. Irm.

GY. MORAVCSIK, *Κομέντον — печенежское или русское слово?* Acta Antiqua Acad. Scient. Hung. 1 (1951) 225—233. — A propos de l'intervention d'une armée péchénergue en Asie Mineure. Jean Skylitzès fait remarquer (éd. Bonn. 588₁₂) que chez les Péchénergues les délibérations étaient connues sous le nom de κομέντον. Telle est la raison pour laquelle certains auteurs y voyaient tantôt un terme péchénergue, tantôt un mot roumain adopté par les Péchénergues. Quant aux chercheurs russes, ils considéraient κομέντον — à la base d'un passage de Léon le Diacre où il est question des délibérations des boyards russes (éd. Bonn. 150₂₁₋₂₂) — comme un terme d'origine russe. M. Moravcsik démontre que κομέντον et ses nombreuses variantes se rencontrent souvent non seulement dans les textes épigraphiques grecs de l'époque romaine, mais encore dans les différentes sources byzantines du VI^e siècle au XI^e. Il s'agit de l'emprunt du latin *conventus*. Les deux auteurs byzantins que nous venons de

mentionner ne se servaient donc pas des termes correspondants des langues russe et péthénègue, mais d'un terme byzantin (« délibérations d'Etat »), propre à désigner les délibérations des Péthénègues et des boyards russes (cf. GY. MORAVCSIK, *Byzantinoturcica* II, 21 sq.). M. Gy.

R. PALIKAROVA—VERDEIL, *La musique byzantine chez les Slaves (Bulgares et Russes) aux IX^e et X^e siècles*. Actes du VI^e Congrès Intern. d'Etudes Byz., II. Paris, 1951, pp. 321—330. A. F.

H. POESCHEL, *Die griechische Sprache. Geschichte u. Einführung*. München, Heimeran, 1950, pp. 351. — Le présent livre s'adresse aux lecteurs cultivés mais non initiés, parmi lesquels il s'efforce d'éveiller l'intérêt pour la langue grecque, ses particularités et son évolution. L'histoire de la langue grecque au Moyen Age et aux temps modernes est mentionnée dans l'exposé intitulé „Dreitausend Jahre Griechisch“ (p. 7 et ss.). Irm.

M. RICHARD, Ἀπὸ φωνῆς. Byzantion XX (1950) 191—222. — Aux 5^e-7^e s. l'expression signifie « pris au cours de », « d'après l'enseignement oral de ». Entre le 7^e et le 9^e s. une transformation de l'enseignement supérieur à Byzance fait perdre complètement à cette expression son sens primitif et précède n'importe quel nom d'auteur. Elle signifie: « de, par, selon, d'après ». R. G.

G. ROHLFS, *Griechischer Sprachgeist in Süditalien...* (V. Byzantinoslavica XI, 125). — Compte-rendu: H. LANSBERG, *Romanische Forschungen* 60 (1948) 587—589. Irm.

G. ROHLFS, *Historische Grammatik der unteritalienischen Gräzität*. Mit 4 Abb. und 1 Übersichtskt. München, Bayerische Akad. d. Wiss., S. H. Beck in Komm., 1950, pp. 264. — Sitzungsberichte d. Bayer. Akad. d. Wiss., Philos.-hist. Kl., N. F. Jg. 1949, H. 4. — Phonétique, morphologie, formation des mots et syntaxe comparées des dialectes grecs modernes de la Calabre et de la Pouille méridionales. Quant aux textes à servir d'exemples, l'auteur a choisi une fable d'animaux et une collection de proverbes en joignant au texte original italien la version grecque en patois de Bova et de Zollino. Irm.

G. ROHLFS, *Eine griechische Sprachprobe aus Kalabrien*. Byz. Zeitschr. 44 (1951) 463—468. — Traduction grecque du conte intitulé « Il diavolo e le figlie del pescatore » notée par l'auteur à Bova Marina en 1938. Ne s'applique pas aux recherches des contes. Irm.

B. di SALVO, *La trascrizione della notazione paleobizantina. Io - i Syndesmoi e i Syndesmoi con il klasma nel modo primo. II^o - il Xeron-Klasma e il Kylisma nel modo primo*. Boll. B. Gr. Grottaferrata V (1951) 92—110, 220—235. F. V. M.

E. SCHWYZER, *Griechische Grammatik, II. Syntax und syntaktische Stilistik*. Vervollst. u. hrsg. v. A. DEBRUNNER. München, C. H. Beck, 1950, pp. XXII, 714. — Handbuch d. Altertumswissenschaft, II, 1, 2. — En principe l'ouvrage tient aussi compte du développement du bas grec et, dans une annexe, du grec moderne. — Compte-rendu: H. FOURNIER, *Rev. Etudes Grecques* LXIV (1951) 350—357. Irm.

H. SIEGERT, *Griechisches in der Kirchensprache. Ein Sprach- und Kultur-geschichtliches Wörterbuch*. Sprachwissenschaftliche Studienbücher, hrsg. v. H. Krahe. Heidelberg, C. Winter Universitätsverl., 1950, pp. 234. — Compte-rendu: A. GUILLAUMONT, *Rev. Etudes Grecques* LXIV (1951) 382. M. P.

K. SPYRIDAKIS, Ποιηταὶ δημῳδῶν ᾠμάτων εἰς Τραπεζοῦντα κατὰ τὸν ΙΔ' αἰῶνα. *Αρχαῖον Πόντου* XVI (1951) 263—266. — Les textes byzantins parlent de παιγνιώται et même de leur corporation, dans la première moitié du 14^e siècle. L'auteur montre que παιγνιώτης désigne un instrumentiste, qui jouait d'un instrument appelé d'un nom générique παιγνίδι. En même temps, les παιγνιώται composaient ou chantaient des chants, formés de quatre distiques ou plus. R. G.

A. VAILLANT, *Grammaire comparée des langues slaves, I*. Paris, 1950, pp. 320. Collection des langues du monde publ. sous la direction de H. Hierche, Sér. grammaire, phil., littérature, VI. — Compte-rendu: Π. C. ΚΥΖΗΛΟΒ, *Изв. Акад. Наук СССР*,

Отдел. Литературы и Языка X, 4 (1951) 393—403.

M. P.

J. VAŠICA, *A propos de la notation byzantinoslave*. Byzantinoslavica XII (1951) 179.

M. P.

E. WELLESZ, *Music in the treatises of Greek Gnostics and Alchemists*. Ambix 4 (1951) 145—158. — W. advises caution in attempts to establish connections between speculations on music in alchemical treatises (e. g. the 7th c. *Anonymus* on the making of gold) and actual Byzantine musical theory.

J. M. H.

E. WELLESZ, *A History of Byzantine Music and Hymnography*... (V. Byzantinoslavica X, 338; XI, 85; XII, 295). — Rev. by I. WOLFF, *Traditio* VII (1949—1951) 496—498; P. LEMERLE, *Rev. Etudes Grecques* LXIV (1951) 533.

P. Ch.

E. WELLESZ, *Eastern Elements in Western Chant*... (V. Byzantinoslavica XI, 288). — *Compte-rendu*: L. T., *Boll. B. Gr. Grottaferrata* V (1951) 128—130. F. V. M.

5. THEOLOGIE

A. Littérature théologique.

K. ALGERMISSEN, *Konfessionskunde*⁶. Celle, 1950, pp. XV, 910+33. Nouvelle édition remaniée, complétée et perfectionnée, comprenant six parties dont la seconde a trait aux Eglises d'Orient. — *Compte-rendu*: E. HERMAN, *Orient. Christ. Period.* XVII (1951) 238—239.

F. V. M.

B. ALTANER, *Der griechische Theologe Leontius*... (V. Byzantinoslavica XI, 288.) — *Compte-rendu*: H. DÖRRIES, *Theol. Lit.-Ztg.* 75 (1950) 616.

Irm.

B. ALTANER, *Augustinus und Eusebios von Kaisareia. Eine quellenkritische Untersuchung*. *Byz. Zeitschr.* 44 (1951) 1—6. — Saint Augustin a lu l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe dans la traduction de Rufin. Pour la Chronique et l'Onomastique il s'est servi de la rédaction de Saint Jérôme. Il n'a donc pas connu le texte original de ces œuvres. Il est cependant impossible de dire s'il a connu d'autres œuvres d'Eusèbe.

Irm.

B. ALTANER, *Patrologie*... (V. Byzantinoslavica XII, 295). — *Compte-rendu*: I. ORTIZ de URBINA, *Orient. Christ. Period.* XVII (1951) 232—233.

F. V. M.

BASILE de CESAREE, *Traité du Saint-Esprit*... (V. Byzantinoslavica X, 162). — *Compte-rendu*: D. AMAND, *Byzantion* XX (1950) 364—375.

R. G.

BASILE DE CESAREE, *Homélie sur l'Hexaéméron*. Texte grec, introduction et traduction de S. GIET. Paris, Ed. du Cerf, 1950, pp. 539. (*Sources chrétiennes*, 26). — One of the best volumes in this series with good introduction, index and adequate bibliography. — Rev. by E. des PLACES, *Rev. Etudes Grecques* LXIV (1951) 525—526.

J. M. H.

F. BERTRAND, *Mystique de Jésus chez Origène*. Paris, 1951, pp. 156. — *Compte-rendu*: I. HAUSHERR, *Orient. Christ. Period.* XVII (1951) 475—476.

F. V. M.

H. M. BIEDERMANN, *Das Menschenbild bei Symeon dem Jüngeren, dem Theologen*. Würzburg, Augustinus-Verl., 1949, pp. 117. — Das östl. Christentum, N. F., H. 9. — Voici l'image de l'homme obtenue d'après les œuvres du mystique Siméon Neos Theologos (949—1022): L'homme, créature de Dieu, est bon par sa nature, mais en même temps enclin au péché. Par l'intermédiaire de la purification et de la vertu, il peut trouver la grâce divine, qui lui permet de parvenir à la vision de Dieu et même à l'union avec Dieu en faisant disparaître la différence entre la vie présente et la vie future.

Irm.

K. BONIS, Αἱ τρεῖς „Κανονικαὶ Ἐπιστολαὶ“ τοῦ Μεγάλου Βασιλείου πρὸς τὸν Ἀμφιλόχιον, μητροπολίτην Ἰκονίου (ca. 341/45-395/400) καὶ τὰ γεννώμενα ἐκ τούτων προβλήματα. *Byz. Zeitschr.* 44 (1951) 62—78. — Etude des mss., caractère populaire de ces lettres et volonté bien arrêtée de leur auteur de leur donner un caractère général; les lettres « canoniques », connues, d'après l'auteur, au 4^e s.; sens du mot κανονικός. L'auteur conclut avec Ed. Schwartz, contre O. Bardenhewer, que les Κανονικαὶ Ἐπιστολαὶ étaient connues bien avant le concile in Trullo, de 692.

R. G.

R. DEVREESE, *Essai sur Théodore de Mopsueste*... (V. Byzantinoslavica X, 338; XI, 288). — Rev. by E. HONIGMANN, *Traditio* VII (1949—1951) 478—480. P. Ch.

F. DÖLGER, *Die Johannes-Damaskenos-Ausgabe des byzantinischen Instituts Scheyern*. Byzantion XX (1950) 303—314. — Exposé de l'état où se trouve la monumentale édition de Jean Damascène, œuvre de longue haleine, pleine de difficultés et qui requiert la collaboration de tous les spécialistes, sans laquelle il serait bien difficile de mener à bien cette entreprise si importante, en particulier, pour les études byzantines.

R. G.

J. C. M. FRUYTIER, *Het Woord MYSTHPION in de Catechesen van Cyrillus van Jerusalem*. Nijmegen, Centrale Drukkerij, 1950, pp. X, 196. — Rev. by A. RAES, *Orient. Christ. Period.* XVII (1951) 474; G. W. H. LAMPE in *Journ. Theol. Stud.* 3 (N. S., 1952) 121—122. — F. includes a valuable survey of the use of the term *μυστήριον* in the centuries preceding Cyril.

J. M. H.

G. GIOVANELLI, *L'ultimo grande innografo-melode Italo-greco s. Bartolomeo confondatore e IV Egumeno di Grottaferrata*. Boll. B. Gr. Grottaferrata V (1951) 189—200. — Texte d'une communication prononcée au VIII^e Congrès international de byzantologie à Palerme.

F. V. M.

G. GRAF, *Geschichte der christlichen arabischen Literatur*. Vol. I: *Die Übersetzungen*. Città del Vaticano, Biblioteca Apost. Vaticana, 1944, pp. XLIV, 662; vol. II: *Die Schriftsteller bis zur Mitte des 15. Jahrhunderts*. Ibid., 1947, pp. XXXI, 512. — Studi e testi 118, 133. — Compte-rendu: B. SPULER, *Der Islam* 29 (1950) 253—255.

Irm.

V. GRUMEL, *Remarques sur la Dioptra de Philippe le Solitaire*. Byz. Zeitschr. 44 (1951) 198—211. — La véritable Dioptra primitive est constituée par les « Pleurs » de Philippe composée en 1095; ce nom leur a été donné par l'auteur lui-même. Le titre de Dioptra a été ensuite étendu par association à la Dialaxis de l'âme et du corps, composée en 1097, et a été appliqué à l'ensemble des deux œuvres. Cet usage s'est tellement implanté que, dans la tradition manuscrite, on voit le titre désigner principalement la Dialaxis elle-même, tandis que les « Pleurs » ou bien ne constituent plus que le premier ou le dernier livre de l'ensemble portant ce nom, ou bien en sont frustrés, quand ils se trouvent à l'état isolé.

Irm.

E. v. IVANKA, *Zur Geistesgeschichtlichen Einordnung des Origenismus*. Byz. Zeitschr. 44 (1951) 291—303. — L'histoire de la lente assimilation et défaite de l'origénisme est l'histoire de la défaite de la conception du monde selon les païens, apportée avec l'héritage antique, par la nouvelle conception du monde, la conception chrétienne. Cette lutte se poursuivait jusqu'à l'époque byzantine comme le montre l'œuvre de Maxime le Confesseur, encore entachée d'origénisme.

R. G.

S. JARGY, *Les « fils et filles du pacte » dans la littérature monastique syriaque*. Orient. Christ. Period. XVII (1951) 304—320. — L'étude analyse la signification des termes en question chez différents auteurs.

F. V. M.

R. KEYDEL, *Ein dogmatisches Lehrgedicht Gregors von Nazianz*. Byz. Zeitschr. 44 (1951) 315—321. — Les huit poèmes en hexamètres nommés autrefois arcanes et qui, dans Migne PG 37, 397, se trouvent à la première place parmi les œuvres poétiques de Grégoire de Nazianze, forment un ensemble en ce qui concerne leur structure et leur contenu; ils constituent un poème didactique sur les faits de la foi chrétienne, sur la nature de Dieu, son action dans le monde spirituel et terrestre et sur la certitude de l'âme de retrouver le salut éternel dans cette action divine. Au point de vue poétique, Grégoire, qui n'avait pas de modèles pour ce genre de poésie, n'a pas bien réussi; ce qu'il a créé, ce sont des sermons versifiés; mais il est bien possible que ce poème ait donné lieu aux poèmes dogmatiques de Prudence.

Irm.

A. KOMINIS, *Συγγωγή ἐπιγραμμάτων εἰς τοὺς τέσσαρας Εὐαγγελιστάς. Ἐπεριχὴς Ἑρ. Βυζ. Σπ.* XXI (1951) 254—279. — Edition de toutes les épigrammes se rapportant aux quatre Évangélistes, au nombre de 58. Edition critique, Introduction (date, auteur, métrique, abréviations, bibliographie).

R. G.

R. LEYS, *L'image de Dieu chez saint Grégoire de Nysse. Esquisse d'une doctrine.* Paris 1951, pp. 146. — Compte-rendu: I. H., Orient. Christ. Period. XVII (1951) 477. F. V. M.

S. LYONNET, *Les origines de la version arménienne et le Diatessaron.* Roma, 1950, pp. 304. — Avant la version générale de la traduction arménienne de l'Evangile (Zohrab), il avait existé une traduction plus ancienne faite d'après un modèle syrien. Il ne s'agit là cependant ni de la *versio syra sinaitica* ni de la *syra curetoniana*, mais d'un texte proche du Diatessaron de Tatien. — Compte-rendu: I. ORTIZ de URBINA, Orient. Christ. Period. XVII (1951) 473—474. F. V. M.

A. MERCATI, *Nuovi documenti pontifici sui monasteri del Sinai e del monte Athos.* Orient. Christ. Period. XVIII (1952) 89—112. — L'auteur publie les lettres suivantes: 1. de Grégoire XIII Pro monasterio et monachis Montis Synay hortatorium (du 5 Janv. 1581), 2. du même auteur Pro monasterio Montis Synay in Arabia hortatorium pro restauratione (du 2 Mars 1584), 3. de Sixte V Pro Daniele et aliis monachis Hortatorium (pro Athos; du 11 Août 1589), 4. de Sixte V Pro Anthimo hieromonaco greco. Hortatorium (également pro Athos; du 28 Mars 1590), 5. d'Innocent IX Aux monastères d'Athos (du 23 Décembre 1591), 6. de Grégoire XIII Hortatorium pro redemptione fratrum beati Pauli primi eremitae (du 22 Décembre 1572), 7. de Clément VIII Pro Georgio Fraxonta ex insula Pathmos. Hortatorium (du 13 Novembre 1592), 8. du même auteur Pro Machario et Cyrillo ordinis S. Basilii in monasterio Grecorum Hierosolymitan (du 5 Juillet 1597), 9. d'Urbain VIII... monachis in insula Strophada commorantibus (du 28 Mars 1624), 10. deux lettres du monastère sur l'île de Pathmos à Innocent XI (de 1681 et 1680), 11. une lettre du monastère de Chilandar au Mont Athos à Paul V (du 13 Avril 1618). La formule de la signature et l'inscription sur le cachet sont en slavon ecclésiastique, la lettre est en italien. F. V. M.

J. T. MINISCI, *Un importante documento per la storia dei monasteri basiliani di Calabria e delle loro biblioteche nel sec. XV.* Boll. B. Gr. Grottaferrata V (1951) 137—147. — Texte de la conférence prononcée au Congrès international de byzantinologie à Palerme. Parmi les manuscrits, non enregistrés jusqu'à présent, de la bibliothèque de Grottaferrata, on trouve le manuscrit intitulé *Liber Visitationis Apostolicae monasteriorum ordinis S. Basilii factae in Regno Neapolitano MCCCCLVII*. Les actes en question contiennent des renseignements généraux sur les monastères, les questions des moines et des abbés, l'inventaire (celui des bibliothèques y compris), les admonestations et les prescriptions. Suit une liste des 78 monastères visités. F. V. M.

G. MÜLLER, *Lexicon Athanasianum*... (V. Byzantinoslavica XII, 298). — Rev. by C. D. KILPATRICK in Class. Rev. 1 (N. S., 1951) 239—240. A valuable tool of scholarship, especially for trinitarian, christological and monastic language; the inclusion of proper names makes it also of value to the secular historian. K. regrets that Müller did not use Ludwig's ed. of *Epistula ad Epictetum* (Jena, 1911) and Robinson's ed. of *De incarnatione*, or the Berlin edition as far as possible. — Rev. by I. ORTIZ de URBINA, Orient. Christ. Period. XVII (1950) 475.

10 (Schluß)-Lieferung. Berlin, 1952.

J. M. H.

P. NAUTIN, *Hippolyte Contre les Hérésies; Fragment, étude et son édition critique.* Paris, 1949. pp. 280. — Compte-rendu: I. ORTIZ de URBINA, Orient. Christ. Period. XVII (1951) 229—230. F. V. M.

P. NAUTIN, *Homélies Pascales I: Une homélie inspirée du Traité sur la Pâque d'Hippolyte.* Etude, édition, et traduction par ... (Sources chrétiennes, 27) Paris, Ed. du Cerf, 1951, pp. 203. — N. discusses his reasons for dating the sermon after the Arian controversy. — Rev. by E. des PLACES, Rev. Etudes Grecques LXIV (1951) 525—526. J. M. H.

J. M. NIELEN, *Kirchenväterbriefe aus dem Alltag*... (V. Byzantinoslavica XI, 126). — Compte-rendu: W. SCHNEEMELCHER, Theol. Lit.-Ztg. 75 (1950) 615—616. Irm.

J. OVERBECK, *Der Einfluß des Pseudo-Dionysius auf die Sakramenten- und Kirchenlehre des hl. Albert des Großen*. O. O. (1948), VIII, 94, pp. 37. — Bonn, Kath.-theol. F., Diss. v. 21. Dez. 1948. — Le Pseudaréopagite a influé sur la scolastique occidentale à l'instar de peu de théologiens orientaux. Ce fait peut être constaté avant tout dans l'œuvre d'Albert le Grand, dont le pivot est formé par la doctrine des sacrements. Albert doit à Denys des impulsions essentielles, notamment en ce qui concerne la pénétration spéculative de cette doctrine et sa relation avec la théologie d'autres vérités de la révélation. Irm.

M. PETTA, *Saggio bibliografico sui monasteri basiliani d'Italia*. Boll. B. Gr. Grottaferrata V (1951) 46—76. — Bibliographie en partie annotée des travaux relatifs aux monastères basilien italo-byzantins. 189 annotations (ouvrages généraux: bibliographie, documents, histoire, arts; monographies: établies individuellement pour chaque monastère). F. V. M.

W. M. ROGGISCH, *Platons Spuren bei Basilius dem Großen*. Euskirchen, 1949, pp. 177. (Maschinenschrift). — Bonn, Phil. F., Diss. v. 12. Juli 1949. — Basile se sert presque toujours de la citation implicite, c'est-à-dire indirecte. Il n'avoue pas expressément qu'il rapporte textuellement les mots d'un autre. C'est pourquoi on ne trouve, dans toute son œuvre, que six citations directes de Platon, alors que l'influence de celui-ci est évidente dans 300 passages environ, influence bien supérieure à celle de tous les autres écrivains de l'antiquité. Sans doute, le platonisme critique de Basile n'est pas un « Buchplatonismus », pour employer un mot de Bäumker (*Der Platonismus im Mittelalter*, 1916, p. 45, note 66), mais le platonisme de son temps, c'est-à-dire un platonisme plein de vie. Avec cette tendance de l'esprit, Basile et les deux autres Cappadociens se trouvent sur la voie d'une évolution intellectuelle qui mène jusqu'à saint Augustin et qui a laissé des traces dans la tendance franciscaine du christianisme catholique de nos jours. Irm.

J. SCHARF, *Zur Echtheitsfrage der Manichäerbücher des Photios*. Byz. Zeitschr. 44 (1951) 487—494. — Les trois derniers livres manichéens reflètent si fidèlement le langage et l'esprit de Photius que leur authenticité ne saurait plus être mise en doute. Même le dernier livre, défiguré par des notes postérieures, accuse au moins certaines traces de Photius. Irm.

J. SELLMAIR, *Humanitas christiana. Geschichte d. christl. Humanismus*. (1.—5. Tsd.). München, Ehrenwirth, 1950, pp. 519. — Des Pères grecs de l'époque post-constantinienne, le théologien catholique n'étudie, dans son livre, que les trois Cappadociens. Les mouvements humanistes de Byzance ne sont pas mentionnés. Un chapitre entier est consacré à la fondation de l'Académie de Florence et à l'activité des humanistes grecs. Irm.

O. SEMMELROTH, *Das ausstrahlende und emporziehende Licht. Die Theologie d. Pseudo-Dionysius Areopagita in systemat. Darst.* O. O. (1947), pp. 280. — Bonn, Kath.-theol. F., Diss. v. 25. Aug. 1947. — Les écrits qui passent sous le nom de Denys l'Aréopagite ont pour base un système théologique suivi, bien qu'ils n'aient point pris à tâche d'expliquer tous les détails de ce système. Il est donc possible de donner un exposé systématique de la théologie du Pseudaréopagite, qui, d'un côté, montre la descente du Dieu unique dans la multitude de sa création, mais qui, de l'autre, indique l'ascension vers une participation de plus en plus parfaite à l'unité divine. L'analyse est divisée en chapitres dont voici les titres: I. Gott. 1. Die überwesentliche Einheit; 2. Die geeinte Vielheit. II. Mitteilender Hervorgang. 1. Schöpferischer Hervorgang; 2. Das offenbarende Wort. III. Die Photagogie der Geschöpfe. 1. Der einsmachende Aufstieg; 2. Das Böse, die Störung des Aufstiegs; 3. Der erlösende Führer zum Licht; 4. Der Prozeß des Aufstiegs. Irm.

A. SIEGMUND, *Die Überlieferung der griechischen christlichen Literatur in der lateinischen Kirche bis zum zwölften Jahrhundert*. München-Pasing, 1949, pp. 308. — Compte-rendu: I. ORTIZ de URBINA, *Orient. Christ. Period.* XVII (1951) 230—231; J. IRMSCHER, *Theol. Lit.-Ztg.* (1951) 690—691. F. V. M.

M. SPANNEUT, *Recherches sur les Ecrits d'Eustathe d'Antioche*... (V. Byzantinoslavica X, 339; XI, 291). — Rev. by E. HONIGMANN, *Traditio* VII (1949—51) 476—478. P. Ch.

A. VÖÖBUS, *Untersuchungen über die Authentizität einiger asketischer Texte, überliefert unter dem Namen „Ephraem Syrus“*. Ein Beitrag zur syrischen Literaturgeschichte. Pinneberg, 1947, pp. 39. — Contributions of Baltic University, 57. — Notes sur quatre traités attribués à saint Ephrem: 1. Le traité de la vie ascétique dans Zingerle, *Ephraemi Syri sermones duo* 1868, pp. 3-28. — Rahmani, *Hymni de virginitate* 2, 66—80, doit être attribué à saint Ephrem. 2. Il en est ainsi d'un autre fragment dans Zingerle, *Monumenta Syriaca* 1, 1869, 4-12. — Hymni de virginitate 2, 81—90, qui traite le même sujet. 3. Au contraire, le traité publié dans Zingerle, *Sermones duo*, pp. 31-36. — Hymni de virginitate 2, 48—52 diffère sous tous les rapports des autres écrits de saint Ephrem. 4. Saint Ephrem n'est pas non plus l'auteur d'une homélie éditée sous son nom par A. Haffner dans les *Wiener Sitzungsberichte* CXXXV, IX (1896). — Compte-rendu: I. ORTIZ de URBINA, *Orient. Christ. Period.* XVII (1951) 227—228. Irm.

A. VÖÖBUS, *Investigations into the Text used by Rabbula of Edessa*. Pinneberg, 1947, pp. 40. — Compte-rendu: I. ORTIZ de URBINA, *Orient. Christ. Period.* XVII (1951) 226—228. F. V. M.

A. VÖÖBUS, *Researches on the Circulation of the Peshitta in the Middle of the fifth Century*. Pinneberg, 1948, pp. 78. — Compte-rendu: I. ORTIZ de URBINA, *Orient. Christ. Period.* XVII (1951) 226—228. F. V. M.

A. VÖÖBUS, *Neue Ergebnisse in der Erforschung der Geschichte der Evangelientexte im Syrischen*. Pinneberg, 1948, pp. 16. — Compte-rendu: I. ORTIZ de URBINA, *Orient. Christ. Period.* XVII (1951) 227—228. F. V. M.

A. WENGER, *Ciel ou Paradis. Le séjour des âmes, d'après Philippe le Solitaire. Dioptra, Livre IV, chapitre X*. Byz. Zeitschr. 44 (1951) 560—569. — Le chapitre 10 du Livre IV de la Dioptra de Ph. le S. provient d'une œuvre encore inédite de Nicéas Stéthatos, sur l'âme, le paradis et les rapports de la hiérarchie céleste et terrestre. Publication du texte de Nicéas, du passage correspondant de la Dioptra et de la traduction latine de Pontanus. R. G.

R. WILDE, *The Treatment of the Jews*... (V. Byzantinoslavica XII, 299). — Compte-rendu: I. ORTIZ de URBINA, *Orient. Christ. Period.* XVII (1951) 231—232. F. V. M.

B. Hagiographie.

E. BEHR-SIGEL, *Prière et Sainteté dans l'Eglise Russe*. Paris, 1950. — Le premier livre écrit en français et relatif à ce sujet. Partant de l'ouvrage russe du Prof. Fedotov, l'auteur analyse la conception et la portée de la canonisation dans l'Eglise orthodoxe. Il distingue, dans l'hagiographie russe, plusieurs types de saints qu'il caractérise et dont il essaie de pénétrer la vie spirituelle. — Compte-rendu: I. K., *Orient. Christ. Period.* XVII (1951) 487—488. F. V. M.

I. C., *Per la cronologia della vita di S. Gregorio Agrigentino*. Boll. B. Gr. Grottaferata V (1951) 77—91. — Cf. Byzantinoslavica XII, 299. F. V. M.

P. DÖRFLER, *Severin, der Seher von Norikum*... (V. Byzantinoslavica XI, 127, 292). — Compte-rendu: K. D. SCHMIDT, *Theol. Lit.-Ztg.* 75 (1950) 741; J. SPÖRL, *Hist. Jahrbuch* 62—69 (1949) 754. Irm.

H. DÖRRIES, *Die Vita Antonii als Geschichtsquelle*. Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1949, pp. 357—410. — Nachrichten d. Akad. d. Wiss. in Göttingen, 1. Philol.-hist. Kl., Jg. 1949, Nr. 14. — Pour reconnaître à quel degré le personnage de saint Antoine peint par saint Athanase a été influencé par la théologie du patriarche d'Alexandrie, il faut comparer la Vita Antonii de saint Athanase avec les apophtegmes de saint Antoine. Détaché du monde réel, saint Antoine devient ainsi pour saint Athanase le paradigme du Chrétien idéal. Irm.

G. GIOVANELLI, *Ancora sull'autore della Vita di S. Nilo*. Boll. B. Gr. Grottaferrata V (1951) 111—121. — L'ouvrage se rattache à l'étude de P. Halkin, *ibid.* III (1949) 173. F. V. M.

H. GREGOIRE — P. ORGELS, *La Passion de S. Théodote, œuvre du Pseudo-Nil, et son noyau montaniste*. Byz. Zeitschr. 44 (1951) 165—184. — Les auteurs du présent article reprennent les discussions qui ont eu lieu sur la Passion de S. Théodote, surtout entre Pio Franchi de' Cavalieri et Delehaye et en tirent la conclusion suivante: la passion de S. Théodote a un noyau historique; le fait est qu'il y avait un tavernier nommé Théodote, qui, en 312, fut la victime des persécutions disposées par ordre de Maximin. Il n'était pas membre de l'Eglise nationale, mais d'une secte, probablement de la secte des montanistes. C'est pourquoi la source sur laquelle se base notre Passion, accuse, elle aussi, un caractère montaniste. La Passion de S. Théodote n'a pas été composée avant le 5^e siècle, comme le prouve l'emploi du mot *παπας*. C'est à tort qu'on a voulu l'attribuer au célèbre ascète et épistolographe Neilos d'Ancre. Irm.

F. HALKIN, *Un Recueil de Légendes hagiographiques: le Ms. Bollandien 1009*. Byz. Zeitschr. 44 (1951) 253—257. — Le manuscrit récemment acquis à Londres et consistant de deux parties date de la fin du 16^e siècle et a été relié au 19^e siècle. Il contient un recueil de légendes hagiographiques du genre usuel, ayant pour but d'édifier le lecteur, et offre de nouveaux matériaux pour le *Μαγιστήριον τοῦ ἁγίου ἱεροῦ μάρτυρος Ὑπατίου Γάργρων*, publié par S. Ferri dans les *Studi bizantini e neoellenici* 3 (1931) 87—102; ces deux parties ont été éditées par F. Halkin. Irm.

F. HALKIN, *Publications récentes de textes hagiographiques grecs (1946—1950)*. Anal. Bolland. LXIX (1951) 388—403. — Très précieux catalogue des textes hagiographiques publiés de 1946 à 1950, mais avec compléments pour les quinze dernières années et avec indication d'un certain nombre de textes publiés en 1951. Ordre alphabétique des noms de saints sous leur forme latine. R. G.

H. J. KISSLING, *Aq Šems ed-Dīn. Ein türkischer Heiliger aus der Endzeit von Byzanz*. Byz. Zeitschr. 44 (1951) 322—333. — Recueil d'informations sur le cheik et derviche Mehmed Aq Šems ed Dīn, né probablement en 1389, mentionné en rapport avec la conquête de Constantinople par Mehmed II. Irm.

R. J. LOENERTZ, *La légende de St Denys l'Aréopagite. Sa genèse et ses premiers témoins*. Anal. Bolland. LXIX (1951) 218—237. — I. La première passion latine de St Denys de Paris. — II. Le premier témoin de la légende aréopagitique parisienne. — III. Les passions de St Denys employées par Hilduin et la date du Post beatam et gloriosam. — IV. La genèse de la légende aréopagitique parisienne. — Appendice. La légende aréopagitique est-elle antérieure à l'année 817? R. G.

A. MERCATI, « *Bollandiana* » dall'Archivio Sergeto Vaticano. (Miscellanea Historiae Pontificiae, ed. a Fac. Hist. Eccl. in Pont. Univ. Gregoriana, III, n. 4). Roma, Casa Editrice S. A. L. E. R., 1940, pp. 67. — Compte-rendu: P. J. KESSLER, *Hist. Jahrbuch* 62—69 (1949) 876—877. Irm.

E. MIONI, *Il Pratum spirituale di Giovanni Mosco*. Orient. Christ. Period. XVII (1951) 61—94. — Compte-rendu: M. P., Boll. B. Gr. Grottaferrata V (1951) 246—247. — Cf. *Byzantinoslavica* X, 167. F. V. M.

P. PEETERS, *Recherches d'Histoire et de Philologie orientales*. Subsidia hagiographica, 27. Bruxelles, 1951. Tome I, pp. 336; II, 310. — La réunion de ces 30 Mémoires de l'éminent hagiographe, décédé le 18 août 1950, et qu'il avait autorisé lui-même peu avant sa mort, rendra de très grands services, car la plupart de ces précieuses études étaient dispersées dans des Revues plus ou moins facilement accessibles. Ces 30 Mémoires, qui s'échelonnent de 1909 à 1950 permettent de suivre les progrès réalisés par le P. P. jusqu'à son dernier ouvrage, *Le tréfonds oriental de l'hagiographie byzantine*, son testament scientifique, en quelque manière et le couronnement d'un demi siècle de recherches hagiographiques. Le texte reproduit est le texte original, sauf lorsque l'exemplaire du P. P. comportait des corrections. Un index des noms de personnes et des noms géographiques, fort de 31 pages, permet de retrouver les innombrables renseignements

précieux qui se trouvent dans ces études, publiées en général sans index. Citons parmi les études reproduites: Tome I. Philologie et Histoire, p. 37—58; La prise de Jérusalem par les Perses, 78—116; L'intervention politique de Constance II dans la Grande Arménie, en 338, 222—250; A propos de la version arménienne de l'historien Socrate, 310—336. Tome II: Erudits et polyglottes d'autrefois, 5—22; Comment St Athanase s'enfuit de Tyr, en 335, 53—91; Observations sur la Vie syriaque de Mar-Aba, catholicos de l'Eglise perse (540—552), 117—163; Un témoignage autographe sur le siège d'Antioche par les Croisés en 1098, p. 164—180; Les aphorismes du droit dans la critique historique, 181—209; Hypatius et Vitalien, Autour de la succession de l'empereur Anastase, 233—275.

R. G.

P. PEETERS, *Le tréfonds oriental de l'hagiographie byzantine*... (V. Byzantinoslavica XII, 300). — Rev. by J. P. CAVARNOS, *Speculum* XXVI (1951) 735—738; P. LEMERLE, *Rev. Etudes Grecques* LXIV (1951) 531—532; *Le Muséon* 64 (1951) 228—229; A. M. SCHNEIDER, *Bibliotheca orientalis* IX, 1 (1952) 31—32. P. Ch.

S. SALAVILLE, *Pour un répertoire des néo-saints de l'Eglise Orientale*. *Byzantion* XX (1950) 223—237. — Nécessité d'un répertoire de ce genre, mentionnant les saints officiels et les saints canonisés par la piété populaire pour les Eglises grecque et russe depuis Constantin le Grand. Il y figurerait de très nombreux saints byzantins. R. G.

G. K. SPYRIDAKIS, *Saint Georges dans la vie populaire*. *L'Hellénisme Contemp.* VI (1952) 126—145. — St Georges, dont le culte fut introduit à Constantinople au 6^e siècle, et dont les récits de miracles furent composés entre le 8^e et le 10^e siècle, devint très rapidement le saint du printemps, cher aux masses populaires. Le premier de ces miracles est celui du meurtre du dragon et de la délivrance de la fille du roi et de la ville, répandu dans tous les pays grecs, sous la forme d'une chanson populaire; il en existe aussi une rédaction religieuse; un autre miracle, passé dans la tradition populaire, est celui des œufs en omelette; trois autres miracles montrent l'intervention du saint, libérant des prisonniers. Mais saint Georges est aussi le protecteur des cultivateurs et surtout des bergers, ce qui explique en partie la date de sa fête, le 23 avril. Par suite, St Georges est devenu le saint du printemps, « libérateur de la nature de la captivité de l'hiver » et s'est substitué, dans une certaine mesure, à « l'antique Dionysios ». R. G.

L. STAN, *Despre canonizarea Sfinților în Biserica ortodoxă*. *Ortodoxia* II, 2 (București, 1950) 260—278. — Exposé des principes (selon les types byzantins) de la canonisation des Saints, dans l'Eglise orthodoxe. M. S.

C. Apocryphes.

S. MORENZ, *Die Geschichte von Joseph, dem Zimmermann*. Berlin, Akademie-Verl. in Arbeitsgemeinschaft mit Hinrichs Verl., Leipzig, 1951, pp. XII, 136. — Texte und Untersuchungen zur Geschichte d. altchristl. Literatur, 56 (Reihe 5, Bd. 1). — Traduction allemande commentée de la *Historia Josephi Fabri* (voir l'original copte dans: P. de Lagarde, *Aegyptiaca*, 1883, p. 1—37), avec des recherches d'histoire littéraire et religieuse. Le noyau de l'histoire de Joseph s'est formé en Egypte pendant les dernières trente années du 4^e siècle. Plusieurs parties du récit ont été élargies au 5^e et au 6^e siècles. Irm.

D. Dogmatique, liturgie etc.

G. ANASTASIOU, Ἀρχοντική Λειτουργική Ὑμνοδία. *Greek-Byzantine Liturgical Hymnal*. Philadelphie, 1945², pp. XX, 332. — Compte-rendu: D. M. F., *Irenikon* 24 (1951) 141—142. R. G.

M. V. ANASTOS, *The immutability of Christ and Justinian's Condemnation of Theodore of Mopsuestia*. *Dumbarton Oaks Papers* VI (1951) 123—160. — Summarizes the history of the doctrine of the immutability of Christ and vindicates Justinian's

denunciation of Theodore of Mopsuestia for having denied to Jesus Christ immutability until after the resurrection. P. Ch.

E. BECK, *Ephraems Hymnen über das Paradies*. Roma, 1951, pp. 174. — Compte-rendu: I. ORTIZ de URBINA, *Orient. Christ. Period.* XVIII (1952) 204—205. F. V. M.

H. M. BIEDERMANN, *Der eschatologische Zug in der ostkirchlichen Frömmigkeit*. Würzburg, Augustinus-Verl., 1949, pp. 26. — Das östliche Christentum, N. F., 8. — Texte d'une conférence de réception à l'université de Würzburg, tenue le 15 décembre 1948. Comme point de départ, l'auteur a choisi la situation et les problèmes actuels de l'Eglise d'Orient. — Compte-rendu: K. ONASCH, *Theol. Lit.-Ztg.* 75 (1950) 47—48. Irm.

M. COSTANZA, *Het Kerstofficie in de Byzantijnse kerk. Paramonie, Verpers, Vigilie, metten en Laudien van eerste Kerstdag*. — Bois-leDuc, 1949, pp. 112. — Compte-rendu: D. G. B., *Irenikon* 24 (1951) 122—123. R. G.

H. v. ECKARDT, *Russisches Christentum...* (V. Byzantinoslavica XI, 293). — Compte-rendu: D. T. B., *Irenikon* 24 (1951) 407. R. G.

W. ELERT, *Die Theopaschitische Formel*. *Theol. Lit.-Ztg.* 75 (1950) 195—206. — L'expression des théopaschites affirmant que Dieu a souffert et qui a joué un rôle important dans la dialectique de l'histoire des dogmes de l'Eglise ancienne, est devenue absolument étrangère à l'Eglise byzantine et à sa conception du Christ comme ἀρχιερέως βασιλεύς. Le nom de théopaschite fut quasiment employé comme nom injurieux pour les monophysites. Irm.

L. FENDT, *Zur Liturgiewissenschaft*. *Theol. Lit.-Ztg.* 75 (1950) 335—342. — Compte-rendu de travaux récents. Irm.

M. HUGLO, *L'ancienne version latine de l'hymne acathiste*. *Le Muséon* 64 (1951) 27—61. R. G.

JEAN CHRYSOSTOME, *Sur l'incompréhensibilité de Dieu*. Introd. by F. CAVALLERA and J. DANIELOU; trans. and notes by R. FLACELIERE. (*Sources chrétiennes*, 28). Paris, Ed. du Cerf, 1951, pp. 317. — With an excellent introduction. — Rev. by E. des PLACES, *Rev. Etudes Grecques* LXIV (1951) 525—526. J. M. H.

K. ONASCH, *Eschatologie und Verwandlung im ostkirchlichen Kultus*. O. O. (1949), pp. 81. — Berlin, *Theol. F.*, Diss. v. 4. Jan. 1950. — Etude sur les éléments eschatologiques des hymnes pénitentiels, mortuaires et de Vendredi saint, d'une part, et sur la représentation artistique de la résurrection de l'autre. Un chapitre particulier a été consacré au cérémonial de Pâques décrit dans le livre des cérémonies. Irm.

Orthodoxie und evangelisches Christentum. Studienheft, Nr. 1. Hrsg. v. Kirch. Aussenamt der EKD. Witten-Ruhr, Luther-Verl., 1949, pp. 87. — Résultats d'une conférence scientifique organisée par l'Office des Affaires Etrangères de l'Eglise Evangélique Allemande. De grande importance est l'article de W. Philipp (p. 17 et ss.), qui souligne la nécessité d'encourager les études scientifiques relatives à l'Eglise d'Orient. Irm.

H. PRAUTZSCH, *Geschichte des Gottesdienstes. Eine erste Einführung*. Berlin, Evang. Verl. Anst., 1950, pp. 47. — Aux pages 13 et suivantes, une introduction sommaire mais précise à l'évolution de la liturgie religieuse touche aussi le culte de l'Eglise orthodoxe. Irm.

La prière de Jésus par un Moine de l'Eglise d'Orient, sa genèse et son développement dans la tradition religieuse byzantino-slave. Chevetogne, 1951, pp. 107. — Genèse et évolution de la prière de Jésus dans l'Est byzantino-slave. L'auteur la fait remonter au christianisme primitif et analyse son évolution surtout à l'époque de l'hésychasme de Sinai et d'Athos, aux temps de la philokalie et à l'époque actuelle. Ses observations s'insèrent dans un cadre historique très large. — Compte-rendu: B. SCHULTZE, *Orient. Christ. Period.* XVII (1951) 488—491. F. V. M.

A. RAES, *Les Complies dans les Rites orientaux...* (V. Byzantinoslavica XII, 302). — Compte-rendu: T. M., *Boll. B. Gr. Grottaferrata* V (1951) 247. F. V. M.

A. RAES, *Le Dialogue après la Grande Entrée dans la Liturgie byzantine*. Orient. Christ. Period. XVIII (1952) 38—51. — Etude comparative de la prière en forme de dialogue entre le célébrant et le diacre, après le grand Introït. Raes analyse son importance et sa forme, tenant compte des parallèles de la liturgie romaine et d'autres liturgies orientales (celle de St Pierre y compris). F. V. M.

Referate über Dissertationen in Maschinenschrift. Theol. Lit.-Ztg. 75 (1950) 623—632. — Les byzantinistes prendront un intérêt particulier à K. Onasch, *Eschatologie und Verwandlung im ostkirchlichen Kultus*. Berlin, 1949. Irm.

P. REZUȘ, *Mariologia ortodoxă*. Ortodoxia II, 4 (București, 1950) 515—558. — Conception orthodoxe du dogme Mariologique, appuyée sur les édits des conciles et des théologiens orthodoxes, byzantins et modernes. M. S.

D. STĂNILOAE, *Invățătura despre Maica Domnului la ortodocși și catolici*. Ortodoxia II, 4 (1950) 559—609. — Exposé de la doctrine orthodoxe et catholique relative à la Mariologie. L'étude utilise, entre autres, les suivants théologiens byzantins: S. Jean Damascène, le patr. Euthyme de Constantinople, Michel Psellos, S Grégoire Palamas, Nicolas Cabasilas et surtout Théophanes de Nicée. M. S.

P. STRÄTER, *Katholische Marienkunde*. 1: *Maria in der Offenbarung*. Paderborn, G. Schöningh, 1947, pp. 383. — Les byzantinologues liront avec un intérêt particulier les deux articles suivants: 1. Ignatius Ortiz de Urbina, *Die Marienkunde in der Patristik des Ostens*, p. 85 et suiv. 2. Hieronymus Engberding, *Maria in der Frömmigkeit der östlichen Liturgien*, p. 119 et suiv. Irm.

SYMEON DER THEOLOGE, *Licht vom Licht. Hymnen*. Dt. v. K. KIRCHHOFF. (2. Aufl., hrsg. v. Ch. Schollmeyer). München, Kösel-Verl., 1951, pp. 308. — Hochland-Bücherei. — Réimpression peu corrigée de la première édition de la traduction allemande, parue chez Jakob Hegner à Hellerau en 1930. Irm.

N. B. TOMADAKIS, 'Ρωμανοῦ Μελωδοῦ Κοντάκιον εἰς τὸν ὅσιον πάτερα ἡμῶν Νικόλαον κατὰ τὸν Πατριακὸν κώδικα 212 ἐκδιδόμενον. Ἀθῆνα 55 (1951) 155—188. — Edition critique de l'hymne inédite de Romanos sur St Nicolas, d'après le cod. Patmiacus 212. Le texte est précédé d'une étude brève mais précise sur la technique du kontakion et des deux synaxaires relatifs à St Nicolas, source des miracles rapportés dans le kontakion. Suit le texte du kontakion avec les variantes de six autres manuscrits, Taurinensis, Corsinius, utilisés jadis par Pitra, Vatopedinus, Athos 1401, Lavrensis, Athos 122, 267 et 268. En appendice, le texte des kontakia des codd. Lavrensis 267 et 268 et Corsinius fol. 22. Il est vivement souhaitable que l'auteur donne une édition critique des autres hymnes de Romanos, l'édition d'Elpidio Mioni, annoncée dès 1937, n'ayant pas paru. R. G.

J. TYCIAK, *Die Eigentumsauffassung in der Ostkirche*. Begegnung 3 (1948) 125—130. — Article écrit au point de vue catholique. D'une part, le chrétien d'Orient s'oppose aux faits historiques; il est étranger aux maximes de droit. D'autre part, il a un sentiment de solidarité très marqué, qui va jusqu'à l'extrême abandon de soi-même. De là sa méfiance de toute propriété particulière. Au fond, il n'estime que l'homme dépourvu de tout bien. Irm.

6. SCIENCES AUXILIAIRES

A. Paléographie, numismatique, sigillographie, héraldique, sphragistique, épigraphie.

F. ALTHEIM, *Hunnische Runen*. Hallische Monographien, hrsg. v. O. Eisfeldt, 1. Halle a. S., Max Niemeyer-Verl., 1948, pp. 32. — Compte-rendu: J. HARMATTA, *Archaeol. Ertesitő* 77 (1950) 59—60. M. Gy.

A. R. BELLINGER, *The Excavations at Dura Europos: Final Report VI, The Coins ...* (V. Byzantinoslavica XII, 303). — Compte-rendu: A. AYMARD, *Rev. Etudes Grecques* LXIV (1951) 347—349. M. P.

T. BERTELE, *L'imperatore alato nella numismatica bizantina*. Byzantion XXI (1951) 119—126. — Série de monnaies frappées à Salonique, à partir du règne de Jean Comnène Doukas (1237—1244) jusqu'au règne d'Andronic II ou d'Andronic III. Les unes représentent, à l'avvers, l'effigie d'un empereur ailé. D'autres, — dont les plus anciennes remontent, peut-être, au règne de Manuel, le prédécesseur de Jean Comnène Doukas, — offrent un revers décoré de l'image d'une croix ailée. T. B. indique des rapprochements avec des monnaies de l'Europe centrale, caractérisées par la présence de motifs analogues. Il s'agit d'une expression particulière d'un phénomène plus général qui consiste en l'apparition, dans la numismatique byzantine postérieure à la 4^e Croisade, de thèmes empruntés aux émissions monétaires de l'Occident. Notons que le savant bulgare, Théodore Gerasimov se proposait de faire connaître au VI^e Congrès des Etudes Byzantines un groupe de monuments apparemment analogues, ainsi qu'en témoigne le titre de la communication qu'il avait annoncée: « Effigies de l'empereur en ange sur les monnaies des Paléologues » (voir la brochure publiée à l'occasion du VI^e Congrès, p. 31). Toutefois cette communication est restée à l'état de projet, si bien que l'étude de M. Bertele conserve tout l'attrait de l'inédit.

A. F.

T. BERTELE, *Una moneta dei despota di Epiro* (con I Tavola, pl. III). Byz. Zeitschr. 44 (1951) 25—26. — Notes sur une monnaie de cuivre du 13^e siècle et qu'il faut attribuer sans aucun doute au gouvernement despotique d'Epire (Michel I^{er} ou II).

Irm.

B. БЕШЕВЛИЕВ, Един загадъчен надпис от VI век. Разкопки и проучвания, IV. Народен Археол. музей (Бълг. Акад. на Науките) 1950, 123—129. — Il s'agit d'une inscription sur tuile en caractères latins semi-cursifs remontant au V^e ou VI^e s. Dans son interprétation, l'auteur en démontre, en faisant — inutilement d'ailleurs — la part de toute opposition éventuelle, l'origine thrace et la date de l'époque antique tardive. — Voir B. ГЕОРГИЕВ, Надписът върху керемидата от С. Главиница и неговото значение за историята на народния латински език. Ibid. 131—144.

Dim.

Ц. ДРЕМСИЗОВА, Старохристиянски латински надпис от София. Разкопки и проучвания, IV. Народен Археол. музей (Бълг. Акад. на Науките) 1950, 115—121. — Il s'agit d'une stèle funéraire paléochrétienne à l'inscription latine, qui nous donne le nom thrace d'une nouvelle forteresse, celle de Brizana. L'inscription appartient au V^e siècle de n. è.

Dim.

I. DUJČEV, Към въпроса за появата на парите в нашето народно стопанство. Изв. на Института за Бълг. Ист. III—IV (1951) 87—112. — L'auteur a étudié le problème de l'apparition de la monnaie métallique dans l'économie nationale bulgare du Moyen Age. On a découvert jusqu'à présent des sceaux en plomb d'origine bulgare, des IX^e et X^e siècles. En étudiant les renseignements fournis par les sources historiques, D. formule l'hypothèse de l'existence des monnaies de cuivre bulgares, avec des inscriptions en grec et avec des caractères grecs de l'époque du prince Krum, c'est-à-dire des premières décades du IX^e siècle. Il ajoute cependant que le problème peut être résolu définitivement grâce à une heureuse trouvaille numismatique.

M. P.

O. FIEBIGER, *Inscriptensammlung zur Geschichte der Ostgermanen*. Neue Folge. Akad. d. Wiss. in Wien, Philos.-hist. Klasse, Denkschriften 70, Abh. 3. Wien u. Leipzig, Holder-Pichler-Tempsky AG, 1939, pp. 61+4 tab. — Compte-rendu: W. ENSSLIN, Hist. Jahrbuch 62—69 (1949) 755.

Irm.

B. ГЕОРГИЕВ, Надписът върху керемидата от с. Главиница и неговото значение за историята на народния латински език. Разкопки и проучвания, IV. Народен Археол. музей (Бълг. Акад. на Науките) 1950, 131—147. — L'auteur publie une inscription funéraire sur tuile en caractères latins semi-cursifs, qui provient de la région de Pasardjik (le village de Glavinica) et qui date du V^e ou VI^e s. de n. è. Cette inscription représente un document intéressant du latin vulgaire parlé en Thrace occidentale, à l'époque antique tardive.

Dim.

T. ГЕРАСИМОВ, Моливдовул на клира при цариградската Св. София. Разкопки и проучвания, IV. Народен Археол. музей (Бълг. Акад. на Науките) 1950, 19—22. —

Il s'agit d'un sceau de plomb portant l'inscription 'Υπεραγεία Θεοτόκε βοήθει τοῖς θεοσεβέστατοις πρεσβυτέροις καὶ ἐκκλησιαστικοῖς que l'auteur date des XI^e—XII^e ss. environ.
Dim.

T. ГЕРАСИМОВ, *Неиздадени монети от Палеолозите*. Разкопки и проучвания IV. Народен Археол. музей (Бълг. Акад. на Науките) 1950, 23—44. — L'auteur décrit une douzaine de monnaies des Paléologues, qui se distinguent par la rareté de leurs thèmes iconographiques.
Dim.

T. ГЕРАСИМОВ, *Матрица за восъчни печати с името на Иван Шишман*. Разкопки и проучвания, IV. Народен Археол. музей (Бълг. Акад. на Науките) 1950, 45—47. — L'auteur décrit une matrice de plomb, pour sceaux en cire, du roi Ivan Chichman. La matrice a été trouvée en 1947, au cours des fouilles pratiquées dans la forteresse de Trapesitzza à Tirnovo.
Dim.

T. GERASIMOV, *Български оловен печат от IX век*. Изв. на Варненското Археол. Дружество VIII (1951) 73—76. — G. a pu découvrir dans la collection numismatique de Russé un second exemplaire du sceau en plomb, publié déjà par B. Pančenko dans les Изв. Русск. Археол. Инст. в К/ле X (1905) 555, et rectifier la légende établie par le premier éditeur.
M. P.

T. ГЕРАСИМОВ, *Два славянских моливдовула XI и XIII веков*. I. Печать Киевского тысяцкого Ратибора (1079—1113). II: Моливдовул Тырновского патриарха Висариона. V. ici p. 93.
M. P.

M. GRANT, *Roman Anniversary Issues* ... (V. Byzantinologica XII, 303). — Rev. by C. M. KRAAY in Class. Rev. 1 (N. S., 1951) 229—231; a substantial contribution to the technique of interpreting the ever-varying types which the Romans placed upon their coins.
J. M. H.

A. KERENYI, *Egy XII. századi óbudai pénzlelet* (Monnaies du XII siècle à Obuda). Budapest régiségei 15 (1950) 541—547 (avec un résumé russe). — Le groupe de monnaies qui est analysé dans l'article et qui se trouve au Musée Municipal de Budapest, contient 475 pièces de bronze entières et les fragments de 20 autres pièces. Vu qu'il s'agit des monnaies des empereurs Manuel I^{er} Comnène, Andronique I^{er} Comnène et Isaac II l'Ange, la période historique représentée par elles s'étend de 1143 à 1195. Selon toute probabilité, ces monnaies parvinrent en Hongrie au temps d'Isaac II (1185—1195) qui était le gendre du roi Béla III et avait aussi des relations commerciales avec la Hongrie.
M. Gy.

M. LASCARIS, *Les sources épigraphiques de la légende d'Oleg*. Παγκάρπεια. Mélanges H. Grégoire, III. Ann. de l'Inst. de Philol. et d'Hist. Orient. et Slaves XI (1951) 213—221. — Remarques sur l'inscription de Syméon de 904 (Byzantion XI, 1936, p. 601—604) à Narès, à 22 km de Thessalonique, dont l'authenticité a été mise en doute.
R. G.

V. LAURENT, *Bulletin de numismatique byzantine (1940—1949)*. Dix années de trouvailles et d'études. Rev. des Etudes Byz. IX (1952) 192—249. — Important Bulletin comprenant: I. Questions générales (Questions diverses; — La circulation de l'or et ses problèmes; —) II. Le vocabulaire numismatique; III. La métrologie (études générales; poids en bronze; poids en verre; balance et pesées; les équivalences); IV. Les ateliers monétaires (Personnel et fonctionnement; pluralité; coins et moules; la contre-façon: faussaires et démarqueurs; signes de reconnaissance: lettres isolées et points secrets). V. Les ensembles monétaires (Thésaurisation et trésors; collections publiques et privées; expositions et reproductions groupées; les collectionneurs). VI. Le rôle historique de la monnaie byzantine (La monnaie témoin de l'expansion économique; la monnaie témoin de la vie byzantine, la monnaie et l'expression artistique). VII. Nouveaux matériaux: découvertes et recherches (Monnaies nouvelles, L'empire de Thessalonique, L'empire de Trébizonde; Le problème des restitutions). VIII. L'imitation étrangère. IX. Les médaillons d'époque chrétienne et byzantine. Table des noms d'auteurs. Sommaire.
R. G.

V. LAURENT, *Documents de sigillographie byzantine*. La collection C. Orghidan.

Bibliothèque byzantine, publ. sous la direction de P. Lemerle. Documents 1. Paris, Presses Univ. de France, 1952, pp. 343 + LXX pl. — Le compte-rendu suivra. M. P.

A. MARICQ, *Noms de monnaies ou noms de vases dans la Nov. Just.* 105, 2. Byzantion XX (1950) 317—326. — Il faut lire *μυλιαρίοις* au lieu de *μυλιαρίσις*, marmite au lieu de miliarision. R. G.

ST. MASLEFT, *Die byzantinischen Kommemorationsmünzen mit einem Beitrag zur Klärung der staatsrechtlichen Stellung der byzantinischen Kaiserinnen*. Diss. München, 1946. Maschinenschrift, III, pp. 60. — Sur les pièces commémoratives des Byzantins se trouvent, à fin de propagande dynastique, à côté de l'image de l'empereur ou des empereurs régnants, des images d'empereurs décédés. Les impératrices n'apparaissent que très rarement à côté de leurs maris. Dans ces cas il ne s'agit que d'un hommage exceptionnel; elles sont représentées sans l'attribut de leur dignité, c'est-à-dire sans le globe, puisque les impératrices byzantines n'avaient, du vivant de leurs maris, aucun privilège politique et, par conséquent, aucun droit de frapper de la monnaie. Par contre, en cas de minorité du successeur au trône, elles étaient à même d'exercer la fonction de régente. Dans ce cas, leur image précède celui du régent mineur. Quand l'empereur décédait sans laisser de fils ou de filles non mariées, sa veuve pouvait réclamer le trône. Quand elle y réussissait, son image munie du symbole du globe apparaissait sur les pièces. Irm.

K. H. MENGES, *Altaic elements in the proto-bulgarian inscriptions*. Byzantion XXI (1951) 85—118. — Compte-rendu: A. GREGOIRE et M. LASCARIS, *ibid.* 275—276. R. G.

T. P. MITFORD, *Some New Inscriptions from Early Christian Cyprus*. Byzantion XX (1950) 105—175. — Publication de 22 inscriptions en général grecques et publiées pour la première fois, du 4^e au 7^e s. Renseignements intéressants sur les Inscriptions pré-chrétiennes de Chypre. — Cf. J. et L. ROBERT, *Rev. Etudes Grecques* LXIV (1951) 205—209. R. G.

V. MOŠIN, *Les sceaux de Stephan Némania*. Actes du VI^e Congrès Intern. d'Etudes Byz., II. Paris, 1951, pp. 303—306. — Série de quatre sceaux portant le nom d'Etienne Némania. La question se pose de savoir s'il s'agit du fondateur de l'état serbe ou de son fils qui portait le même nom. Sur un exemplaire du musée de Belgrade, l'épithète *μέγας* a été omise dans la légende: il est donc probable que ce sceau date des premières années omise dans la légende: Il est donc probable que ce sceau date des premières années du règne de Némania lui-même, quand il ne portait pas encore le titre de grand joupán. Par contre, la titulature complète apparaît sur trois autres exemplaires, dont l'un est attaché à un diplôme promulgué par le même prince en faveur de Chilandari, tandis qu'un autre, absolument semblable, aurait appartenu à Etienne Némania le jeune. Il faut conclure que les souverains serbes homonymes pouvaient se servir du même sceau. A. F.

I. K. PAPADEMETRIOU, *Ἡ Ἱστορία τῆς βασιλικῆς τῆς Παλαιολόγας Κερκίρας. Ἀρχαιολογικὴ Ἐφημερίς* (1942—1944) 39—48. — Compte-rendu: H. GREGOIRE, Byzantion XXI (1951) 261—263. R. G.

O. ULRICH-BANSA, *Moneta Mediolanensis (352—498)*. Venezia, 1949, pp. XIV, 452 + 6 pl. dans le texte + 28 h.-t. — Compte-rendu: V. GRUMEL, *Rev. des Etudes Byz.* IX (1952) 294—296. R. G.

I. VENEDIKOV, *Trois inscriptions protobulgares*. Разкопки и проучвания. IV. Народен Археол. музей (Бълг. Акад. на Науките) 1950, 167—187. — L'auteur publie trois inscriptions protobulgares en langue protobulgare, récemment découvertes. Dim.

B. Diplomatie.

F. BABINGER, *Ein Freibrief Mehmeds II., des Eroberers, für das Kloster Hagia Sophia zu Saloniki. Eigentum der Sultanin Mara (1459)*. Byz. Zeitschr. 44 (1951) 11—20. — Première publication d'un manuscrit turc du sérail de Topkapı à Stamboul, avec introduction, traduction allemande et commentaire. L'auteur s'oppose à l'opinion de T. Öz,

qui, dans *Belleten* 14 (1950) 49—56, prétend que la femme mentionnée dans le manuscrit en question était identique à Despina-Marija, soeur du despote serbe Stevan Lazarević (mort en 1427) et épouse de Bâjazîd I^{er} (1389—1402).
Irm.

G. und A. BÖHLIG, *Einige Bemerkungen zu den koptischen Logos-Urkunden*. *Byz. Zeitschr.* 44 (1951) 56—61. — La construction ΛΟΓΟΣ ΜΙΝΟΥΤΕ dans "The coptic ΛΟΓΟΣ ΜΙΝΟΥΤΕ documents" (A. A. Schiller, *Studi in mem. di A. Albertoni* 1, 1933, 303—345) représente une formule de serment.
Irm.

P. BONEFANT, *L'influence byzantine sur les diplômes des Carolingiens*. *Παγκόσμια. Mélanges H. Grégoire*, III. *Ann. de l'Inst. de Philol. et d'Hist. Orient. et Slaves* XI (1951) 61—77. — Preuves certaines après le couronnement de 800: apparition de l'invocation verbale, introduction de l'indiction dans la date, recours dans certains cas au *Legimus*, tracé à l'encre rouge, introduit quelque temps avant celui de la bulle d'or.
R. G.

S. CIRAC ESTOPANAN, *Ein Chrysobullos des Kaisers Manuel II Palaiologos (1391—1425) für den Gegenpapst Benedikt XIII (1394—1417/23) vom 20. Juni 1402*. *Byz. Zeitschr.* 44 (1951) 89—93 (pl. IV). — Chrysobulle inédit confirmant l'authenticité du morceau du vêtement du Christ, envoyé par l'empereur à Benoît XIII. Etude diplomatique du document, résumé, édition.
R. G.

P. LEMERLE, *Le privilège du despote d'Epire Thomas I pour le Vénitien Jacques Contareno* (Avec I planche). *Byz. Zeitschr.* 44 (1951) 389—396. — Description, analyse texte, étude. Le texte est une traduction d'un original grec et semble bien être un acte authentique du fils et successeur de Nicéphore d'Epire. L'acte, qui date de 1303, montre que la terminologie et le formulaire de la diplomatie épirote au XIII^e siècle, sont « flottants ».
R. G.

W. OHNSORGE, *Eine verschollene Urkunde des Kaisers Andronikos III. Palaiologos für Heinrich, dictus de Graecia, Herzog zu Braunschweig (-Grubenhagen), vom 6. Januar 1330*. *Byz. Zeitschr.* 44 (1951) 437—447. — L'authenticité du document dont l'original est perdu et qui est mentionné par les deux Meibom, ne saurait être mise en doute; il a été démontré que le document en question se trouvait, jusqu'en 1613, à Brunswick, aux archives du chapitre de St. Blasien.
Irm.

C. Chronologie.

F. DÖLGER, *Das Kaiserjahr der Byzantiner...* (*V. Byzantinoslavica* XI, 130; XII, 305). — *Compte-rendu*: W. WOLSKA, *Rev. Etudes Grecques* LXIV (1951) 391—392.
M. P.

Ἰουλιανὸν-Γρηγοριανὸν Ἡμερολόγιον καὶ οἱ παλαιοημερολογῶνται ἐν τῇ αὐτοκεφαλῇ Ἐκκλησίᾳ τῆς Ἑλλάδος. Ἱστορικὴ, κανονικὴ καὶ νομικὴ ἔρευνα. Ἀθῆναι, 1949, pp. 119.
F. V. M.

B. SPULER, *Die Zuverlässigkeit sassanidischer Datierungen*. *Byz. Zeitschr.* 44 (1951) 546—550. — Une révision des dates nous montre que le calendrier sassanide s'étant disloqué de bonne heure, on ne saurait se fier aux dates sassanides. Il ne faut surtout pas les employer comme correctifs d'une autre ère. C'est pourquoi les *Vergleichstabellen der persischen und christlichen Zeitrechnung* (1931), par E. Mahler, ne possèdent qu'une valeur relative.
Irm.

D. Généalogie.

C. AMANTOS, Ἡ οἰκογένεια Βατατζῆ. Ἐπετηρίς Ἐτ. Βυζ. Σπ. XXI (1951) 174—178. — Etymologie du nom; liste des membres de la famille des Vatatzès, raisons pour lesquelles cette famille a tant duré.
R. G.

E. BRAYER, P. LEMERLE et V. LAURENT, *Le Vaticanus Latinus 4789. Histoire et alliances des Cantacuzènes aux XIV^e—XV^e siècles*. *Rev. des Etudes Byz.* IX (1952) 47—105. — Importante étude sur le manuscrit (feuilles de garde et blasons),
Irm.

suivi de l'étude de P. Lemerle sur *Le tomos du concile de 1351 et l'horismos de Mathieu Cantacuzène* (nouvelle édition critique du texte et commentaire) et de la notice très détaillée (p. 64—105) de V. Laurent: *Alliances et filiations des Cantacuzènes au XVe siècle*. 1. Texte (du dossier) et son auteur (textes et traduction); 2. L'ascendance impériale: Georges Cantacuzène et ses frères; 3. Les proches de Georges Cantacuzène: ses frères et sœurs: la reine de Serbie, la reine de Géorgie, l'impératrice de Trébizonde; 4. La famille de Georges Cantacuzène: les cinq filles, les quatre garçons. L'étude se termine par un tableau généalogique des descendants de Mathieu Cantacuzène, fils de Jean VI Cantacuzène.

R. G.

7. HISTOIRE

A. Histoire politique.

K. I. AMANTOS, *Ἱστορία τοῦ βυζαντινοῦ κράτους*, II... (V. Byzantinoslavica XII, 305). — Compte-rendu: D. P. D., *Irenikon* 23 (1950) 473—474.

R. G.

C. I. AMANTOS, *Εισαγωγή εἰς τὴν βυζαντινὴν ἱστορίαν*. Τὸ τέλος τοῦ ἀρχαίου κ-ο-σμου καὶ ἡ ἀρχὴ τοῦ μεσαίωνα. Athènes, 1950, pp. 194. — Compte-rendu: R. JANIN, *Rev. des Etudes Byz.* IX (1952) 281—282.

R. G.

F. BABINGER, *Beiträge zur Frühgeschichte der Türkenherrschaft in Rumelien...* (V. Byzantinoslavica X, 344). — Compte-rendu: F. TAESCHNER, *Der Islam* 29 (1950) 246—248.

Irm.

F. BABINGER, *Mehmed's II. Heirat mit Sitt-Chatun (1449)*. *Der Islam* 29 (1950) 217—235. — Notes sur la vie de Mehmed II de 1448 à 1451.

Irm.

F. BABINGER, *Mehmed II, der Eroberer und Italien*. Byzantion XXI (1951) 127—170. — Intérêt porté par Mehmed II à l'Italie, qu'il songeait à conquérir. Ses décisions furent en partie dictées par sa politique italienne. Il y aurait intérêt à étudier de près les rapports entre l'Italie et Mehmed II.

R. G.

M. BALONAKIS, *Παγκόσμιος Ἱστορία*. II^e partie, tome I. Athènes, 1947, pp. 605. — Compte-rendu: P. J. BRATSIOTIS, *Irenikon* 24 (1951) 272—273.

R. G.

H. BENGTSOHN, *Griechische Geschichte von den Anfängen bis in die römische Kaiserzeit*. Mit 1 Kt. im Text und 11 Kt. auf Beiblättern. München, C. H. Beck, 1950, pp. XVI, 591. — Handbuch d. Altertumswissenschaft, Abt. 3, T. 4. — Cet ouvrage peut être qualifié de manuel dans le meilleur sens du mot. Comme tel il s'est mis à la place de la *Griechische Geschichte und Quellenkunde* par Robert v. Pöhlmann (5^e éd., 1914). Ses marques particulières sont une description objective de la matière et des opinions, une riche bibliographie, de nombreuses cartes, des suppléments d'arbres généalogiques et de tables chronologiques et de matières. L'auteur étudie l'histoire grecque jusqu'à l'époque de Constantin, tandis que la période de Constantin à Justinien n'a été traitée que d'une façon plutôt sommaire.

Irm.

Bericht über die Eroberung Konstantinopels. Nach der Nikon-Chronik übersetzt und erläutert von M. BRAUN und A. M. SCHNEIDER. Leipzig, Komm. O. Harrassowitz, 1941, pp. 35. — Compte-rendu: B. SPULER, *Der Islam* 29 (1950) 255—256.

Irm.

A. BON, *Le problème slave dans le Péloponnèse à la lumière de l'archéologie*. Byzantion XX (1950) 13—20. — Les monnaies découvertes à Corinthe et dans d'autres villes, prouvent que le Péloponnèse semble avoir été isolé du reste de l'empire au début du 9^e s., alors que les Slaves s'installaient dans le pays, sans pour autant chasser les populations grecques autochtones.

R. G.

A. BON, *Le Péloponnèse byzantin jusqu'en 1204*. Paris, Presses Univ. de France, 1951, pp. XII, 231 + 4 cartes. Bibliothèque byzantine, publ. sous la direction de P. Lemerle. Etudes, 1. — Compte-rendu: R. GUILLAND, *ici* p. 138.

M. P.

L. BREHIER, *Le Monde Byzantin... II: Les institutions...* (V. Byzantinoslavica X, 344; XI, 130, 298; XII, 306). — Compte-rendu: R. H. DOLLEY, *Byzantion* XX (1950)

375—377; R. GUILLAND, *Rev. Etudes Grecques* LXIV (1951) 397—398; E. v. IVANKA, *Bibliotheca Orientalis* IX, 2 (1952) 65—66. R. G.

J. BURCKHARDT, *Die Zeit Constantins des Großen*. Olten, 1949, pp. 456. — Compte-rendu: D. H. M., *Irenikon* 23 (1950) 476—477. R. G.

Byzantium, etc., ed. by N. H. BAYNES et H. ST. L. B. MOSS., (*V. Byzantinoslavica* X, 176, 293—296, 345; XI, 130, 298; XII, 306.) — Compte-rendu: D. I. D., *Irenikon* 23 (1950) 240—241. R. G.

M. CANARD, *Deux épisodes des relations diplomatiques arabo-byzantines au Xe s.* *Bull. d'Etudes Orient.* XIII (Damas, 1949—1951) 51—69. — Importante étude, fortement documentée, sur deux épisodes des relations diplomatiques entre Byzance et les Arabes au Xe siècle: l'affaire de la révolte du général byzantin Andronic Doucas contre Léon VI, à l'automne 905, le rôle joué par le ministre Samonas, le patriarche Nicolas I^{er} le Mystique, les difficultés rencontrées dans sa mission par l'ambassadeur Léon Choïrosphactes. La seconde affaire est la lettre de Nicolas I^{er} le Mystique adressée en 914, au nom de l'empereur régnant, Constantin VII Porphyrogénète, au calife Muqtadir, fils de Mu'tadid, sur la situation juridique des Chypriotes, qui payaient un tribut à la fois aux Musulmans et aux Byzantins, et devaient rester neutres dans une guerre, et sur les ravages exercés en 911, par le renégat grec Damien, commandant la flotte arabe, qui mit à feu et à sang pendant quatre mois Chypre, et emmena une bonne partie de la population chrétienne en esclavage, et, en particulier, des fidèles de l'évêque de Chytri, Démétrianos. R. G.

G. CANKOVA, *Населението на Източната римска империя и варварите през епохата на варварските нашествия*. Исторически Преглед VIII, 2 (1951) 143—165. — Etude sur le problème de la collaboration entre les barbares et la population indigène, réalisée pendant l'époque des invasions. M. P.

G. CANKOVA-PETKOVA, *За похода на Василий II срещу крепостта Мория*. Изв. на Институт за Бълг. Ист. III—IV (1951) 279—285. — Avec G. Balasčev et contre P. Mutačiev, C. croit possible d'identifier la forteresse de Moria, mentionnée par Cecaumenos (*Strategicon*, ed. Wassiliewsky-Jernstedt, § 81, p. 32, 13—27), avec Sersem-kalé au Nord-Est de la ville d'Ichtiman. M. P.

E. CHRYSANTHOPOULOS, *Περὶ τοῦ χρονικοῦ τῆς Μομεμβασίας. Ἐπετηεὶς Ἐτ Βυζ.* Σπ. XXI (1951) 238—253. — Valeur des renseignements sur l'occupation du Péloponnèse par les Slaves. Une partie de ces renseignements est tirée de Procope et du II^e livre des « Miracles de St Démétrius ». Les renseignements de la Chronique proviennent d'une confusion historique; l'établissement des Slaves n'a pu commencer avant le VII^e siècle. R. G.

S. CIRAC ESTOPANAN, *Bizancio y España*. (*V. Byzantinoslavica* X, 345.) — Compte-rendu: G. Ch. SULES, *Ἀθηνᾶ* LIV (1950) 340—349. M. P.

F. CORNELIUS, *Römische Geschichte*. Stuttgart—Köln, Kohlhammer, 1950, pp. 151. — Schaeffers Abriß aus Kultur u. Geschichte, Abt. I, Bd. 5. — L'histoire romaine est divisée en époques suivantes: 1. Ascension de Rome (753—167). 2. Empire romain (167 av. J.-C. — 324 apr. J.-C.). 3. Empire byzantin (325—1453). D'une façon claire et intelligible, ce précis tâche de faire ressortir les faits principaux. Irrn.

B. CVETKOVA, *За смъртта на Теодор Светослав*. Изв. на Института за Бълг. Ист. III—IV (1951) 269—271. — Cv. s'efforce de prouver que le roi bulgare Théodore Svetoslav est mort vers la fin de 1321. M. P.

CH. DAWSON, *Die Gestaltung des Abendlandes. Eine Einführung in die Geschichte der abendländischen Einheit*. Köln, J. Hegner, 1950², pp. 311. — Deuxième édition allemande (1^{re} éd. 1935) de l'ouvrage intitulé *The Making of Europe*. Aux pages 111 et ss. de la deuxième partie, l'auteur traite l'histoire byzantine jusqu'au 11^e siècle sous le titre „Der Aufstieg des Ostens“. Irrn.

E. DEMOUGEOT, *Note sur la politique orientale de Stilicon, de 405 à 407*. *Byzantion* (1950) 27—37. — Stilicon cherchait à maintenir l'unité de l'empire, mais la politique

des souverains orientaux le contraignit en 406, malgré l'intervention de sa femme Serena, à s'allier à Alaric contre l'Orient. R. G.

E. DEMOUGEOT, *De l'Unité à la Division de l'Empire Romain...* (V. Byzantinoslavica XII, 307). — Rev. by G. DOWNEY, *Speculum* XXVI (1951) 709—711.

P. Ch.

F. DÖLGER, *Wer war Theophano?* *Hist. Jahrbuch* 62-69 (1949) 646—658. — Les tentatives de K. Uhlirz, *BZ* 4 (1895) 466—477, de déclarer Théophano pour une fille de Romain II, sont en contradiction avec les sources historiques. Plus vraisemblable est la théorie prononcée il y a soixante-dix ans, par Moltmann, et selon laquelle Theophano était une nièce de Jean I^{er} Tzimiscès et dont les parents nous sont inconnus. Irm.

W. ENSSLIN, *Theoderich der Große*. (V. Byzantinoslavica XI, 131, 299). — *Compte-rendu*: J. SPÖRL, *Hist. Jahrbuch* 62—69 (1949) 754. Irm.

W. ENSSLIN, *Papst Johannes I. als Gesandter Theoderichs des Großen bei Kaiser Justinus I.* *Byz. Zeitschr.* 44 (1951) 127—134. — Partant de l'opinion exprimée dans son livre intitulé „Theoderich der Große“ 1947, p. 323 et suiv., l'auteur donne un exposé critique des passages suivants: E. Stein, *Histoire du Bas-Empire*, tome II, 1949, p. 258 et suiv. et A. A. Vasiliev, *Justin the First*, 1950, p. 212 et suiv. Irm.

G. GEORGIADIS ARNAKIS, *Οι πρότοι Ὁρθόδοξοι*. (V. Byzantinoslavica X, 346; XI, 307). — *Compte-rendu*: R. L. WOLFF, *Speculum* XXVI (1951) 483—488; F. DÖLGER, *Byz. Zeitschr.* 45 (1952) 80—81. M. P.

F. GÖTZE, *Grundbuch der Geschichte, I. Bis zum Ende d. Mittelalters*, Berlin-Hannover, Pädagog. Verl. B. Schulz, 1950, pp. 143+cartes. — Il est regrettable bien que très caractéristique, que, dans ce manuel d'histoire, l'histoire byzantine ne soit mentionnée qu'en peu de mots, figurant comme une branche inférieure de l'histoire orientale (voir p. 139 et ss.). Irm.

В. А. ГОРДЛЕВСКИЙ, *Государство Сельджукидов Малой Азии*. Москва—Ленинград, 1941. — *Compte-rendu*: I. M. SAYER, *Journal of Near Eastern Studies* X (1951) 263—280. P. Ch.

P. GOUBERT, *Le Portugal byzantin*. *Bull. des Etudes Portugaises et de l'Inst. Français au Portugal*, N. S. 14 (1950) 273—282. — L'auteur prouve que la région d'Ossonoba (le Sud-Ouest de la péninsule ibérique) appartenait entre 589 et 636 à l'Empire byzantin. M. P.

P. GOUBERT, *Byzance avant l'Islam, I. Byzance et l'Orient sous les successeurs de Justinien. L'empereur Maurice*. Paris, A. et J. Picard, 1951, pp. 332+20 pl. et 4 cartes. — Le présent volume est le premier volume d'un important exposé, qui comprendra encore deux tomes, le second, Byzance et l'Occident sous les successeurs de Justinien et le troisième, La vie byzantine sous les successeurs de Justinien. Cet ouvrage, qui est le résultat d'un travail considérable, est l'étude nouvelle d'un règne, dont G. a bien montré l'importance historique, car il est le dernier épisode de l'histoire de l'empire romain universel. Si l'auteur n'apporte aucun document nouveau, il a étudié de près toutes les sources (grecques, orientales, occidentales) et il connaît à fond la bibliographie de son sujet. Esprit critique développé, l'auteur n'admet rien sans preuves et il n'avance d'hypothèses qu'avec précaution. Il est regrettable que la composition des chapitres ne soit pas toujours très serrée, que des digressions trop nombreuses ainsi qu'un nombre élevé d'Appendices, les unes et les autres très intéressants, alourdissent la présentation d'un ouvrage excellent. L'auteur étudie successivement: l'origine et le caractère de Maurice, les « épigones » de Justinien, la guerre avec la Perse sous Justin II et Tibère II (572—582), la guerre avec la Perse sous Maurice jusqu'à la révolte de Bahram (582—589), le soulèvement de Bahram (589—591), les relations perso-byzantines après la défaite de Bahram (automne 591—automne 602), Byzance et l'Arménie (582—602), Byzance et les peuples du Caucase (582—602) et Byzance et les Arabes. Onze Appendices terminent ce premier volume: Le lieu de couronnement des empereurs, une erreur de Grégoire

de Tours, Les Turcs au VI^e siècle; Germanus, évêque de Damas et Germanus, duc de Phénicie libanaise, Arisobule, Séjour de Khosrô II et de sainte Golindouch à Hiérapolis, La révolte de Bestam, Georges, préfet du prétoire d'Orient, La légende de Théodose, fils aîné de Maurice, à la cour de Khosrô II, Agrandissements byzantins en Arménie, et Géographie de l'Arménie byzantine. Ces Appendices sont suivis d'une Bibliographie générale très détaillée (sources grecques, latines, syriaques, arabes et persanes, arméniennes et géorgiennes, coptes et éthiopiennes — ouvrages modernes), d'une Table des illustrations et d'une Table détaillée des matières. — Compte-rendu: G. HOFMANN, Orient. Christ. Period. XVIII (1952) 220—221.

R. G.

V. GRUMEL, *L'Illyricum de la mort de Valentinien I^{er} (375) à la mort de Stilicon (408)*. Rev. des Etudes Byz. IX (1952) 5—46. — L'auteur démontre que l'Illyricum, constitué en préfecture particulière en 375, au profit de Valentinien II, fut effectivement administré par Théodose depuis 387 jusqu'à sa mort et ne fut rattaché à la *Pars Orientis*, qu'après la mort de Valentinien II (15 mai 392). Il ne fut partagé entre Honorius et Arcadius qu'à la fin de 395 ou au début de 396, à la suite de l'accord de Stilicon avec l'empire d'Orient, après la mort de Rufin, ministre d'Arcadius.

R. G.

R. GUILLAND, Οἱ βυζαντινοὶ αὐτοκράτορες καὶ τὸ θέλημα τοῦ μοναστηρίου. Ἐλετηρὴς Ἐτ. Βυζ. Σπ. XXI (1951) 215—234. — L'auteur montre l'attrait exercé sur les Byzantins par le monastère, regardé comme un asile inviolable et préservant des mutilations et de la mort. Etude des empereurs, impératrices, princes et princesses du sang et des membres des familles impériales qui se réfugièrent au couvent, la plupart d'eux contre leur gré.

R. G.

M. GYONI, *Влахи Барийской Летописи*. Acta Antiqua Acad. Scient. Hung. I (1951) 235—245. — L'auteur examine une donnée des Annales de Bari (rédigées en 1043); la donnée en question fait allusion à l'an 1027 (éd. Pertz, MGH., SS. V, 533⁴—42). Le récit se rapporte à une armée byzantine qui avait pénétré d'abord en Italie méridionale, puis en Sicile pour combattre les Arabes. Selon la source, dans cette armée il y avait aussi des Vlaques. L'auteur démontre, à la base d'une analyse serrée des sources byzantines et des sources latines d'Italie de l'époque, qu'en réalité le corps expéditionnaire en question avait été envoyé dans l'Italie du Sud en avril 1025 par l'empereur Basile II. La personne qui figure dans les sources latines sous le nom du koitonitès „Ispo“ est identique à l'eunuque Oreste (cf. Skylitzès, éd. Bonn. 479⁹—11), tandis que le katapano Vulcanus est Basile Boïoannes, gouverneur impérial de la Pouille (cf. Skylitzès, éd. Bonn. 546²¹—23). Les Vlaques qui combattaient dans les rangs de cette armée doivent avoir été recrutés parmi les habitants des thèmes balkaniques de l'Empire byzantin; c'est dans le cadre des troupes régulières des thèmes qu'ils s'acquittaient du service militaire obligatoire.

M. Gy.

M. GYONI, *Le nom de Βλάχοι dans l'Alexiade d'Anne Comnène*. Byz. Zeitschr. 44 (1951) 241—252. — Examinant la mention des Vlaques au chapitre 3 du livre II de l'Alexiade où il est question de la campagne de 1091 d'Alexis I^{er} Comnène contre les Pétchénègues, l'auteur arrive à la conclusion que ce passage remonte à une charte impériale; le terme de Βλάχοι qu'on y rencontre, au lieu de renvoyer par sa signification de 'berger nomade' à une manière de vivre, est simplement un nom ethnique. Il n'en est pas moins vrai que le passage en question fournit une preuve relativement ancienne de la transhumance des Vlaques balkaniques et de leur service militaire obligatoire dans les thèmes byzantins. Ces Vlaques semblent avoir vécu dans les thèmes situés au sud-ouest de la Maritsa. — Cf. aussi M. GYONI, Egyetemes Philol. Közlöny — Archivum Philol. 71 (1948) 22—30, et Byzantinoslavica XII (1951) 29—42.

M. Gy.

M. GYONI, *La transhumance des Vlaques balkaniques au Moyen Age*. Byzantinoslavica XII (1951) 29—42.

M. P.

J. HARMATTA, *Studies on the History of the Sarmatians...* (V. Byzantinoslavica XI, 299). — Compte-rendu: A. AYMARD, Rev. Etudes Grecques LXIV (1951) 501.

M. P.

Sir GEORGE HILL, *A History of Cyprus...* (V. Byzantinoslavica X, 178, 346;

XI, 131; XII, 308). — Rev. by P. CHARANIS in *The Journ. of Modern Hist.* XXIII (1951) 377. P. Ch.

P. K. HITTI, *History of Syria, including Lebanon and Palestine*. London, Macmillan and Co., 1951, pp. XXV, 749 + 112 fig. + 27 cartes + Index. — *Compte-rendu*: G. ROUX, *Bibliotheca orientalis* VIII, 6 (1951) 233—235. Zst.

J. M. HUSSEY, *The Byzantine Empire*... (V. *Byzantinoslavica* XI, 300). — *Compte rendu*: M. PAULOVA, *Byzantinoslavica* XII (1951) 272—276. M. P.

История армянского народа. Часть I. Под редакцией Б. Н. АРАКЕЛЯНА и А. Р. ИОАННИСЯНА. Институт Истории Акад. Наук Армянской ССР. Айпетрат, Ереван, 1951, pp. 290. — *Compte-rendu*: Н. СМИРНОВ—Г. АРУТЮНОВ, *Вопросы Истории* 12 (1951) 183—186. M. P.

A. S. JOHNSON—L. C. WEST, *Byzantine Egypt*... (V. *Byzantinoslavica* XII, 312). — *Compte-rendu*: H. I. BELL, *Class. Rev.* 64 (1950) 137—139; id., *Journal Roman. Stud.* 40 (1950) 123—128; W. ENSSLIN, *D. Lit.-Ztg.* 71 (1950) 458—469; F. DÖLGER, *Vierteljahrsschrift f. Sozial- und Wirtschaftsgeschichte* 38 (1951) 262—270; A. SEGRE, *Byzantion* XXI (1951) 201—222; E. HERMAN, *Orient. Christ. Period.* XVII (1951) 235. M. P.

W. KIRCHNER, *Geschichte Rußlands von den Anfängen bis zur Gegenwart*. Stuttgart, Mittelbach, 1950, pp. 416. — Traduction allemande de l'ouvrage intitulé *An outline-history of Russia*, paru à New-York en 1948. L'auteur traite sommairement de la plus ancienne histoire de la Russie et de ses relations avec Byzance. Irm.

H. KOCH, *Mittelalter*. Das Lehrbuch der Geschichte. Baden-Baden, Verl. f. Kunst u. Wiss., 1949, pp. 128 + 31 tab. + 8 cartes. — Ce livre d'histoire, destiné à l'emploi dans la zone d'occupation française de l'Allemagne, n'envisage l'histoire byzantine qu'en rapport avec l'histoire de l'Europe occidentale. Irm.

G. T. KOLIAS, 'Η ἀνταρσία Ἰωάννου Ζ' ἐνάντιον Ἰωάννου Ε' Παλαιολόγου (1390). *Ἑλληνικά* 12 (1951) 34—64. — Importante étude sur la révolte de Jean VII Paléologue contre son grand père Jean V Paléologue, en 1390. Mise au point de cet épisode jusque-là mal connu. Les sources, les événements (Jean VII, fils unique d'Andronic IV et de Marie de Bulgarie, se soulève contre son père qui semble avoir été pris au dépourvu; ce dernier est emprisonné à la Porte Dorée; Manuel II réussit à s'enfuir à Lemnos; la situation de Jean VII est vite précaire, ce que ses partisans savent fort bien. Abandonné finalement, il se réfugie auprès de Bayezid). L'étude est suivie de quatre Appendices qui sont un commentaire à certains passages du Récit d'Ignace de Smolensk: I. „La porte près du Prodrome“ = la porte Charsia; II. „Le palais“ = la prison de la Porte Dorée; III. „Nombreuses années à Andronic!“ = en réalité, „nombreuses années au fils d' Andronic“; IV. „Le Gatilouzoz“ = erreur d'Ignace parlant de la parenté entre Jean VII et François II Gatiluzi, cette parenté n'étant pas antérieure à 1390. R. G.

E. KORNE MANN, *Römische Geschichte*, II. *Die Kaiserzeit*. Stuttgart, 1939, pp. 561. — *Compte-rendu*: A. HEUSS, *Hist. Zeitschr.* 169 (1949) 349—351. Irm.

E. KORNE MANN, *Weltgeschichte des Mittelmeerraumes*... (V. *Byzantinoslavica* XI, 131, 300; XII, 308). — Rev. by M. CARY in *Class. Rev.* 1 (N. S., 1951) 219—221; A. AYMARD, *Rev. Etudes Grecques* LXIV (1951) 494—497; B. v. HEISELER, *Theol. Lit.-Ztg.* 75 (1950) 490—491. J. M. H.

Geschichtliches Unterrichtswerk für die Mittelklassen, Begr. v. H. Pinnow, Th. Steudel u. E. Bux. Neubearb. Bd. 2: *Geschichte d. Abendlandes von d. german. Frühzeit bis 1948*. Bearb. v. K. KRÜGER. Offenburg, Lehrmittel-Verl., 1951², pp. 134 + 84 tab. — Ce livre d'histoire, employé aux écoles badoises, donne une description du caractère de l'Empire byzantin à l'époque de Justinien; la suite de son évolution est mentionnée très sommairement. Irm.

O. G. LECCA, *Le titre des anciens souverains roumains de Valachie*. *Byzantion* XXI (1951) 276—279. R. G.

М. В. ЛЕВЧЕНКО, *Фальсификация истории византино-русских отношений в трудах А. А. Васильева*. Виз. Врем. IV (1951) 149—159. — Critique de l'ouvrage de

A. Vasiliev relatif à l'invasion russe à Constantinople, en 860. L'auteur polémique avec Vasiliev qui, à son avis, a sous-estimé l'importance de la vie d'Etienne de Surož et inexactement daté la vie de Georgij d'Amastride. Il condamne les principales thèses du normanisme que Vasiliev a reprises, et réfute la théorie que ce dernier a développée au sujet d'un siège presque annuel des Russes à Constantinople. Fl.

STR. LIŠEV, *Към известията за преминаването на кръстоносците от третия кръстоносен поход през българските земи*. Изв. на Института за Бълг. Ист. III—IV (1951) 273—278. — Pour démontrer les pillages de l'armée des Croisés de la troisième Croisade (en 1189) dans les territoires bulgares, L. attire l'attention sur un renseignement fourni par la chronique d'Arnold de Lübeck (MGH, SS, XXI, pp. 175—176).

M. P.

J. LONGNON, *L'Empire Latin de Constantinople...* (V. Byzantinoslavica X, 347; XI, 301). — Compte-rendu: ИВ. ДУЙЧЕВ, *ibid.* XII (1951) 280—283. M. P.

J. MITEV, *Кратка история на българския народ*. Sofia, (1951), pp. 626. — En donnant un exposé au point de vue marxiste de l'histoire bulgare, M. a étudié tout d'abord le problème de la périodisation de l'histoire du peuple bulgare. Quant à la période préféodale et féodale, il a traité les problèmes de l'origine du peuple bulgare et de la formation de l'Etat bulgare, le féodalisme dans la Bulgarie médiévale, le mouvement des bogomiles, les rébellions populaires pendant l'époque du féodalisme et enfin l'évolution et le caractère de la civilisation bulgare au Moyen Age. Malheureusement l'auteur n'a pas mis en évidence les rapports qui existaient entre la Bulgarie médiévale, Byzance et les autres peuples balkaniques.

M. P.

K. MÜLLER, *Al-Malik al-Ašraf Salāh ad-Dīn Halīl, ein Mamlukensultan am Ausgang der Kreuzzüge*. O. O. (1949), pp. XII, 104. — Bonn, Phil. F., Diss., v. 25. Nov. 1949. — Histoire du règne du sultan des Mamelouks Al-Malik al-Ašraf Halīl (1290—1293), qui réussit dans la lutte contre les croisés. La thèse comprend aussi une annexe sur l'armée des Mamelouks.

Irm.

A. PHYTRAKIS, *Η πίστις τοῦ μεγάλου Κωνσταντίνου κατὰ τὰ τελευταῖα ἔτη τῆς ζωῆς αὐτοῦ*. Athènes, 1946, pp. 48. — Compte-rendu: D. P. DUMONT, *Irenikon* 24 (1951) 519—520.

R. G.

B. PRIMOV, *Върху някои въпроси от общата и българска средновековна история във връзка с четвъртия кръстоносен поход*. Изв. на Института за Бълг. Ист. III—IV (1951) 427—440. — Compte-rendu sur le livre de VS. NIKOLAEV: *Хрониката на Жофруа дьо Вилардуен, Завладяването на Цариград*. Sofia, 1947.

M. P.

G. RODENWALDT, *Zur Begrenzung und Gliederung der Spätantike*. Jahrbuch d. Deutschen Archäol. Instituts 59—60 (1944—1945) 81—87. — Le commencement de la basse antiquité date de l'avènement au trône de Dioclétien en 284; sa fin, en Occident, de l'an 568; en Orient, de 565. Le terme de „byzantin“ devrait être réservé au Moyen-Age. La basse antiquité se divise en époque de l'art de la tétarchie, époque constantinienne, époque théodosienne et époque de la renaissance allant de Constantin à Claudien. Irm.

J. SAUVAGET, *Introduction à l'histoire de l'Orient Musulman*. Eléments de bibliographie (Avec corrections et supplément, juillet 1946). Paris, s. a., Librairie d'Amérique et d'Orient Adrien-Maisonneuve, pp. 202 + 6 + « Supplément ». (Initiation à l'Islam, I). — Compte-rendu: B. SPULER, *Der Islam* 29 (1950) 240—241.

Irm.

I. K. SCHAPKAREFF, *Die bulgarisch-byzantinischen dynastischen Beziehungen der Palaiologenzeit (1259—1453)*. — Diss. München, 1945. Maschinenschrift, IV, pp. 145, XI. — Tandis que, dans les deux premières périodes de l'Empire byzantin, les mariages entre les membres de la famille impériale et des dynasties étrangères étaient assez rares, ceux-ci devinrent un véritable instrument politique sous le règne des Paléologues (v. Kantakuzenos I, p. 188, 6 et suiv.). Schapkareff compile et met à profit les matériaux concernant les relations bulgaro-byzantines: 1. Le mariage du tsar Constantin Tich Asen avec Marie Paléologue, nièce de l'empereur Michel VIII Paléologue (1270). 2. Jean Asen III et Irène Paléologue (1278). 3. Smilec et N. Paléologue. 4. Svetoslav Terterij et

Théodora Paléologue (1308). 5. Michel Chichman et Théodora Paléologue. 6. Mitzar Michel Asên et Marie Paléologue. 7. Andronic IV et Marie-Keratz. Irm.

K. M. SETTON, *Catalan Domination of Athens...* (V. Byzantinoslavica X, 349; XII, 310). — Compte-rendu: J. GILL, *Orient. Christ. Period.* XVII (1951) 492—493; D. I. D., *Irenikon* 24 (1951) 274—275; V. LAURENT, *Rev. des Etudes Byz.* IX (1952) 264—266. F. V. M.

V. SPULER, *Die Goldene Horde. Die Mongolen in Russland, 1223—1502*. Leipzig, 1943, pp. XVI, 556 + 2 cartes h.-t. — Compte-rendu: V. LAURENT, *Rev. des Etudes Byz.* IX (1952) 266—267. R. G.

G. STADTMÜLLER, *Geschichte Südosteuropas*. Mit 23 Karten und mit einem Anhang. München, Oldenbourg Verl., 1950, pp. 527. *Geschichte d. Völker u. Staaten*. — Description, issue de cours universitaires, de l'histoire des peuples des Balkans à partir de l'Empire romain jusqu'au commencement de la première guerre mondiale. Dans un appendice, l'auteur donne un aperçu du développement des recherches sur le sud-est de l'Europe. En outre, l'oeuvre comprend une bibliographie détaillée, des tables chronologiques et des listes de noms de souverains. Jusqu'en 1945, l'auteur était professeur de l'histoire du sud-est de l'Europe à l'université de Leipzig. Maintenant, il est homme de lettres sans emploi public à Scheyern (en Haute-Bavière). — Compte-rendu: R. L. VOLFF, *Speculum* XXVI (1951) 536—541; S. SAKAČ, *Orient. Christ. Period.* XVIII (1952) 217—219; A. WENGER, *Rev. des Etudes Byz.* IX (1952) 268—269. Irm.

E. STEIN, *Introduction à l'histoire et aux institutions byzantines*. *Traditio* VII (1949—51) 95—168. — The text, as revised and edited by G. Garitte with the assistance of J. R. Palanque, of six lectures written by the late Ernest Stein in 1935—36, during his stay in the United States as Professor of Byzantine History at the Catholic University of America. P. Ch.

E. STEIN, *Histoire du Bas-Empire, II*. (V. Byzantinoslavica XI, 100—104; 302; XII, 310). — Compte-rendu: *Rev. d'Hist. Eccl.* XLVI (1951) 225—227; P. LAMBRICHT, *A propos d'une nouvelle histoire du Bas-Empire*. *L'Antiquité Class.* 20 (1951) 427—433; C. TOUMANOFF, *Traditio* VII (1949—1951); P. LEMERLE, *Rev. Etudes Grecques* 481—490, LXIV (1951) 386—387; W. ENSSLIN, *Dtsche Lit.-Ztg.* 72 (1951) 352—363. R. G.

F. TAEGER, *Das Altertum. Geschichte u. Gestalt d. Mittelmeerländer*. Stuttgart, Kohlhammer, 1950⁴, pp. XVI, 980+tabl.+cart. — Les byzantinologues liront avec un intérêt particulier le chapitre intitulé „Die Spätantike“, pp. 928 et suiv. Irm.

E. A. THOMPSON, *A history of Attila and the Huns...* (V. Byzantinoslavica X, 181; XI, 133, 302; XII, 311). — Compte-rendu: J. HARMATTA, *Archaeol. Ertesítő* 76 (1949) 117—118; IV. DUJČEV, *Изв. на Института за Бълг. Ист.* III—IV (1951) 441—452; W. ENSSLIN, *Byz. Zeitschr.* 45 (1952) 72—75. M. Gy.

П. ТРЕТЬЯКОВ, *О происхождении славян*. *Славяне* 7 (1952) 26—32. — Les récentes recherches des archéologues soviétiques prouvent que le témoignage des Annales russes relatives aux tribus des Slaves d'Orient, vise une période considérablement antérieure aux VIII^e—X^e siècles de notre ère. L'époque mentionnée assiste déjà au processus de décomposition des tribus vieilles-russes tombées en décadence. Aux X—XI^e siècles, on constate chez elles d'importants changements survenus dans l'évolution de leur civilisation et dus aux nouvelles conditions sociales et économiques. Loin d'avoir pénétré, dans les terrains arrosés par le Dnieper, la Desna et les cours supérieurs de l'Oka et de la Volga, des régions méridionales (des Carpathes, du bassin danubien et du Dnieper Central), les tribus slaves sont à considérer comme habitants autochtones de la sphère mentionnée. Les tribus septentrionales n'accusent aucune des particularités caractéristiques des Slaves du Sud-voisins de la périphérie romaine. Elles ont maintenu par contre les vieilles traditions dans l'agriculture, dans la construction de maison, dans le caractère des habitations, dans les ornements, etc. Le témoignage indubitable des nombreuses fouilles remontant aux VI^e VII^e et VIII^e siècles, nous autorise à supposer des liens génétiques entre les tribus habitant le Dnieper central et le Dniester, et le peuple des champs d'enterrement datant des

débuts de notre ère et des premiers siècles suivants, peuple qui représente, dans sa plus grande partie, la population slave primitive. Sa civilisation rappelle celle de Przewor fleurissant, à la même époque, dans le bassin de la Vistule. Elle n'en diffère que par certains traits spécifiques et par un niveau plus élevé des métiers surtout.

Une comparaison entre la civilisation du peuple des champs d'enterrement et celle des habitants antérieurs des régions mentionnées nous permet de conclure, sinon avec certitude tout au moins avec toute la vraisemblance requise, que les Slaves primitifs des champs d'enterrement descendent de tribus autochtones de l'époque scythe. Il ne saurait, cependant, être question des Scythes en général, comme certains savants du passé l'ont injustement prétendu, mais plutôt de certaines tribus de la Scythie du Nord-Ouest, dont probablement les Neures mentionnés par Hérodote, et des tribus désignées par le terme global de Scythes-laboureurs et Scythes-agriculteurs. Les prédécesseurs de la civilisation de Przewor dans la région de l'Oder et de la Vistule, remontant au 2^e siècle av. notre ère, avaient été représentés, comme l'ont démontré des archéologues polonais et tchécoslovaques, par des tribus lusaciennes du même territoire, provenant de la fin du 2^e millénaire av. J. C. et considérées comme Protoslaves. De même les tribus des régions septentrionales (Dragoviči, Vjatiči, Radimiči, Kriviči et les Slavène de Novgorod) descendent d'ancêtres autochtones différant distinctement des ascendants de tribus ugrofinnoises habitant les rives de la Volga, le Nord et les côtes de la Baltique ainsi que des tribus baltes des côtes méridionales de la Baltique. Les ascendants autochtones des Slaves du Moyen-Age primitif se divisent donc en trois groupes: 1. groupe lusacien, 2. habitants du Dnieper et du Dniester central, 3. habitants du Dnieper supérieur. Les ancêtres des groupes mentionnés sont à chercher parmi les tribus à céramique cordée, nées au sein d'une population de chasseurs-pasteurs et d'agriculteurs primitifs de l'Europe Centrale, habitant originairement les rives de la Vistule, de l'Oder et, en partie, les rivages de la Baltique et qui sont parties coloniser les régions orientales jusqu'au Dnieper. Zst.

N. P. URE, *Justinian and his Age*. London, 1951, pp. 262+16 pl.+5 maps. (Penguin Books.) J. M. H.

Ф. И. УСПЕНСКИЙ, *История Византийской Империи, III* (V. Byzantinoslavica XI, 302). — *Compte-rendu*: Г. ОСТРОГОРСКИЙ, *Исторический Часопис II* (1949—1950) 206—209. M. P.

A. E. VAKALOPOULOS, Συμβολή στην ιστορία της Θεσσαλονίκης ἐπὶ Βενετοκρατίας (1423—1430). Extrait du Τόμος ἐπὶ τῇ ἐξακοσιετηρίδι τοῦ Ἀρμενοπούλου. Thessalonique, 1950, pp. 11—23. — *Compte-rendu*: R. GUILLAND, *Rev. Etudes Grecques LXIV* (1951) 402. M. P.

A. A. VASILIEV, *The Russian Attack on Constantinople in 1860 ...* (V. Byzantinoslavica X, 181). — *Compte-rendu*: D. I. D., *Irenikon* 24 (1951) 274. R. G.

A. A. VASILIEV, *The Second Russian Attack on Constantinople*. *Dumbarton Oaks Papers VI* (1951) 165—228. — A careful and detailed reexamination of the question of Oleg's attack against Constantinople. The author comes to the conclusion that Oleg's attack against Constantinople is a historical fact. Cf. ЛЕВЧЕНКО, *ici* p. 176. P. Ch.

A. A. VASILIEV, *Hugh Capet of France, and Byzantium*. *Dumbarton Oaks Papers VI* (1951) 229—251. — Taking the request of Hugh Capet for a marriage alliance with Byzantium, Vasiliev discusses the problem of the daughters of Romanus II. He concludes that he had two daughters, Theophann who married Otto II and Anna who married Vladimir. As to the princess Liutgard, wife of Arnulf, Count of Holland, she was the sister of Kunigunde, the wife of Henry II of Germany, and not the sister of Theophann as is sometimes alleged. Accordingly, Liutgard was not a Byzantine princess. P. Ch.

A. A. VASILIEV, *Justin the First ...* (V. Byzantinoslavica XI, 133; XII, 311). — *Compte-rendu*: E. HONIGMANN, *Byzantion XX* (1950) 337—351; *Rev. d'Hist. Eccl. XLVI* (1951) 222—225; M. J. HIGGINS, *Speculum XXVI* (1951) 541—546; W. ENSSLIN, *Byz. Zeitschr.* 45 (1952) 75—78. R. G.

A. A. VASILIEV, *Byzance et les Arabes, II*. (V. Byzantinoslavica XI, 302). —

Compte-rendu: R. GUILLAND, *Rev. Etudes Grecques* LXIV (1951) 392—393; V. GRUMEL, *Rev. des Etudes Byz.* IX (1952) 291—292; F. DÖLGER, *Byz. Zeitschr.* 45 (1952) 79—80. M. P.

G. VISMARA, *Bisanzio e l'Islam. Per la storia dei trattati tra la christianità orientale e le potenze musulmane*. Milano, A. Giuffrè, 1950, pp. 106. — Importante étude sur les rapports entre Byzance et les Musulmans. A la différence des rapports entre Byzance et les autres peuples étrangers, Germains et Slaves, Sémites et Mongols, regardés comme des peuples barbares, les rapports avec les Arabes, qui commencèrent par être des rapports avec un peuple regardé lui aussi comme un peuple barbare, finirent par se transformer au X^e siècle, en relations avec l'un des membres de cette communauté méditerranéenne, dont les séparait seule la religion. Une étude minutieuse, exhaustive, présentée avec un luxe de références dont le lecteur ne saurait se plaindre. L'auteur étudie tout d'abord dans le détail les traités ou conventions passées entre Byzance et les Musulmans depuis le VII^e s. jusqu'en 1453 (p. I-78). Puis, l'a. montre avec une précision saisissante le changement radical dans la politique byzantine à l'égard des Musulmans; la cause principale s'en trouve dans le schisme de Michel Cérulaire, qui, rompant la solidarité entre les peuples chrétiens, laissa à Byzance plus de liberté d'action. De là des alliances politiques et militaires conclues souvent avec les Musulmans contre les puissances chrétiennes (p. 78—93). Dans une dernière partie, l'a. montre que l'attitude des principautés italiennes de l'Italie méridionale, qui vivaient en marge de l'empire d'Orient et de l'empire d'Occident, au IX^e—X^e s. (duché de Naples, principautés de Bénévent, de Salerne, cités de Gaète et d'Amalfi) fut dictée uniquement, semble-t-il, par le désir de conserver leur propre indépendance, par la passion du gain et même par le goût de l'aventure. R. G.

J. VOGT, *Constantin der Große*... (V. Byzantinoslavica XI, 133). — Compte-rendu: H. v. CAMPENHAUSEN, *Theol. Lit.-Ztg.* 75 (1950) 487—489; D. H. M., *Irenikon* 23 (1950) 476. Irm.

E. WILDSCHMIDT, *Geschichte Asiens*. München, Bruckmann, 1950, pp. VIII, 767. — Weltgeschichte in Einzeldarstellgn. — Très important pour les byzantinologues est l'article de Bertold Spuler, *Geschichte Mittelasiens* (p. 309 et suiv.). Irm.

D. XANALATOS, Βυζαντινά μελετήματα... (V. Byzantinoslavica XI, 302; XII, 311). — Compte-rendu: R. JANIN, *Rev. des Etudes Byz.* IX (1952) 287—288. R. G.

A. ZAJĄCZKOWSKI, *Ze studiów nad Zagadnieniem chazarskim*... (V. Byzantinoslavica X, 181). — Compte-rendu: O. PRITSAK, *Der Islam* 29 (1950) 96—103. Irm.

D. ZAKYTHINOS, Βυζαντινὸν Κράτος καὶ κοινωνία. Ἱστορικὴ ἐπισκόπησις. Athènes, Ikaros, 1951, pp. 167+6 pl. — Compte-rendu: P. LEMERLE, *Rev. Etudes Grecques* LXIV (1951) 529. L'œuvre est „plutôt un essai d'explication de Byzance, qu'une histoire de Byzance“, dit P. L. — F. DÖLGER, *Byz. Zeitschr.* 45 (1952) 69—72. M. P.

M. ZEPF, *Werden und Wirken. Geschichtsb. f. d. Oberstufe d. höh. Schulen, I. Geschichte der alten Welt*. Karlsruhe, Braun, 1950, pp. VIII, 199+tab.+cartes. — Ce livre d'histoire, destiné à l'emploi des écoles badoises, traite l'histoire antique de Constantin à Héraclius, sous le titre de „Der Dominat“ (voir p. 171 et ss.). Irm.

K. I. ŽUGLEV, *Принос към историята на средновековна България въз основа на хрониката на Хенрих дьо Валансиен*. Годишник на Соф. Унив., Ист.-филол. фак. XXV (1949—1950) 118. — Compte-rendu: P. PETROV, *Исторически Преглед* VIII (1952) 533—540. — Il faut dire que Ž. a fait son étude sans avoir utilisé la dernière édition critique publiée par J. Longnon, *Henri de Valenciennes. Histoire de l'Empereur Henri de Constantinople*. Paris, 1948 (v. Byzantinoslavica XII, 258—261). M. P.

B. Histoire économique et sociale.

D. ANGELOV, *Антифеодални движения в Тракия и Македония през средата на XIV век*. Исторически Преглед VIII, 4—5 (1952) 439—456. — En étudiant les mouvements antiféodaux dans la Thrace et dans la Macédoine au cours du XIV^e siècle,

A. a donné une contribution sur l'histoire sociale et politique de l'Empire byzantin pendant cette période. M. P.

D. ANASTASIJEVIĆ et G. OSTROGORSKY, *Les Koumanes pronoïaires*. Παράδοξα. Mélanges H. Grégoire, III. Ann. de l'Inst. de Philol. et d'Hist. Orient. et Slaves XI (1951) 19—29. — Etude d'un prostagma d'Andronic I Comnène, intéressant pour l'histoire de l'institution de la pronoïa mais aussi et surtout pour le rôle joué par les Polovtzes dans la péninsule balkanique, pénétrant à la fin du 12^e s. dans la Macédoine sud orientale dans les rangs des pronoïaires et agissant en tout comme les pronoïaires byzantins. R. G.

T. BERTELE, *Il libro dei conti di Giacomo Badoer*. (Costantinopoli 1436—1440). Byzantion XXI (1951) 123—126. — Renseignements précieux sur les relations commerciales entre Venise et l'Orient pendant cette période. R. G.

P. CHARANIS *On the Social Structure and Economic Organisation of the Byzantine Empire in the thirteenth century and later*. Byzantinoslavica XII (1951) 94—154. M. P.

P. CHARANIS, *The aristocracy of Byzantium in the thirteenth century*. Studies in Roman Economic and Social History in Honor of Allan Chester Johnson (Princeton, Princeton Univ. Press, 1951) 336—355. — A study concerning the aristocracy in Byzantium in the thirteenth century and the role that it played in the economic and political life of the Empire. P. Ch.

G. DOWNEY, *The economic crisis at Antioch under Julian the Apostate*. Studies in Roman Economic and Social History in Honor of Allan Chester Johnson (Princeton, Princeton Univ. Press, 1951) 312—321. — Discusses the measures taken by Julian to alleviate the economic crisis in Antioch and offers some explanations why those measures were not successful. P. Ch.

A. HADJINICOLAOU-MARAVA, *Recherches sur la vie des esclaves dans le Monde Byzantin*. Athènes, 1950, pp. 134. — „Portant principalement son attention sur les textes législatifs, l'auteur examine l'attitude de l'Eglise et de l'Etat en face de l'esclavage, les différentes catégories d'esclaves, leurs travaux et leur vie privée, la provenance et, affranchissement des esclaves.“ — Compte-rendu: P. E. STEPHANOU, Orient. Christ. Period. XVII (1951) 243; P. LEMERLE, Rev. Etudes Grecques LXIV (1951) 527—528; P. CHARANIS, Speculum XXVII (1952) 107—108. F. V. M.

J. HARMATTA, *A hún aranyij*. Magyar Tudományos Akadémia II. társadalmitörténeti tudományok osztályának közleményei. Série III, I. 1. (Budapest, 1951) 123—187. — *The golden bow of the Huns*. Acta Archaeol. Acad. Scient. Hung. 1 (1951) 107—151 (avec un extrait russe). — L'auteur s'est proposé de confronter les conclusions d'ordre archéologique de Gy. László sur l'importance de l'arc d'or (v. plus bas) avec le témoignage des données historiques, linguistiques et ethnographiques. Il brosse un large tableau du processus grâce auquel l'arc et la flèche, en tant que moyens d'assurer un certain pouvoir à leur possesseur, sont devenus les emblèmes du pouvoir dans un grand nombre de sociétés (Indes antiques, Scythes, Assyriens, Perses, Parthes, Egyptiens, Chinois, Ogouz, Mongols). En outre, il examine, dans quelle mesure l'idée du pouvoir rattaché à l'arc et à la flèche a laissé des traces jusque dans les noms des tribus et des chefs (Assyriens, Sarmates, Lazes, Turcs d'Occident, Mandchous, Samoyèdes, etc.). En ce qui concerne la société des Huns, l'arc y est devenu, comme un peu partout, un symbole du pouvoir au moment où, par suite de la désagrégation de la société fondée sur les grandes familles et de sa transformation en une société de classes, prit naissance une certaine forme de l'organisation d'Etat. Comme il ressort des données de Priskos, le règne d'Attila s'appuyait sur des couches placées au-dessus des liens familiaux et tribaux. Les „élus“ d'Attila (ἑδέκων, ἡγῶτας, Βέριχος, Ὀνηγῆσιος, Σκόττας) ont des noms qui reflètent leur place dans l'organisation politique des Huns et renvoient aussi à l'emblème de leur dignité. Il en appert que l'ancienne organisation familiale et tribale, fondée sur les liens du sang, avait déjà été substituée par une organisation sociale fondée sur la répartition des territoires. M. Gy.

A. П. КАЖДАН, «Великое восстание» Василия Медной Руки. Виз. Врем. IV (1951) 73—83. — L'auteur étudie une des plus violentes manifestations de la lutte des classes à Byzance, la révolte d'esclaves et de paysans contre les féodaux avec, à la tête, Basile de Macédoine (931—932). Fl.

PH. KOUKOULES, 'Εκ τοῦ ναυτικοῦ βίου τῶν Βυζαντινῶν. 'Ελετηρὶς 'Ετ. Βυζ. Στ. XXI (1951) 3—48. — Etude sur la marine commerciale des Byzantins: construction et diverses parties d'un bateau, gréement et accessoires, diverses sortes de bateaux, équipages, navigation, sentiments religieux et superstition des marins byzantins. R. G.

M. LASCARIS, *Cinq Notes à la Πρόνοια de M. Ostrogorski*. Byzantion XXI (1951) 265—274. R. G.

GY. LASZLO, *A hún aranylő jelentősége. Adatok a hún nomád-birodalom szerkezetéhez*. Magyar Tudományos Akadémia II. társadalmi történeti tudományok osztályának közleményei. Série III., I. 1. (Budapest, 1951) 105—122 + 7 pl. — *The significance of the Hun golden bow. Contribution to the structure of the Hun Nomad Empire*. Acta Archaeol. Acad. Scient. Hung. 1 (1951) 91—106 + 7 pl. (avec un résumé russe). — Le petit arc recouvert de plaques d'or qu'on a trouvé dans la tombe hune de Jakuszowice, semble avoir été un emblème: étant donné qu'il se trouvait toujours en état tendu, il ne pouvait servir à décocher une flèche. Comme il ressort du témoignage des objets découverts dans cette tombe, le mort avait été le gouverneur (d'origine gothique ou alaine) d'une des provinces conquises par l'empire des Huns. L'arc et le vêtement muni de garnitures d'or lui servaient d'emblèmes. Des résultats analogues se dégagent aussi de l'examen des trouvailles de Pécsüszög, quoique, dans ce cas, l'arc fût une véritable arme richement décorée. L'étude des trouvailles de caractère hun permet à l'auteur de faire une constatation qui intéresse aussi l'histoire de la société: les Huns cherchaient à défendre le noyau de leur empire nomade par un anneau de peuples subjugués. Le gouvernement des provinces conquises était confié à des personnes choisies par les Huns: lors de leur installation, les gouverneurs recevaient des emblèmes (un arc d'or, éventuellement une lance et un collier, ainsi qu'un vêtement décoré d'or). C'est ainsi que les Huns formèrent un système de „marches“, fondé sur l'exploitation des masses humaines et apte aux opérations offensives et défensives. M. Gy.

A. R. LEWIS, *Naval Power and Trade in the Mediterranean...* (V. Byzantinoslavica XII, 269—272, 312). — Compte-rendu: F. W. N. HUGENHOLTZ, *Bibliotheca Orientalis* IX, 2 (1952) 66—68. Zst.

E. E. LIPŠIC, *Byzanz und die Slaven. Beiträge zur byzantinischen Geschichte des 6.—9. Jh.* (Übers. v. E. Langer.) Weimar, Böhlau, 1951, pp. 105 + tab. — Traduction allemande de deux articles sur la colonisation slave et son rôle dans la formation du féodalisme byzantin. (V. Byzantinoslavica X, 183). Irm.

M. MAŁOWIST, *Kaffa...* (V. Byzantinoslavica X, 113—117). — Compte-rendu: B. B. СТОКЛИЦКАЯ-ТЕРЕШКОВИЧ, Виз. Врем. IV (1951) 201—206. — Après avoir accentué les qualités de l'ouvrage étudié, l'auteur critique l'absence d'une analyse relative aux conditions sociales à Kaffa. Fl.

C. MÜLLER, *Vom Ausgang der Antike zwischen Donau und Adria. Wirtschaftsstruktur und Wirtschaftsleben im Westen der Balkanhalbinsel vor der slawischen Einwanderung*. Vierteljahrschrift f. Sozial- und Wirtschaftsgeschichte 38 (1949) 105—133. — Dans l'empire d'Orient, la vie économique ne subit pas de changements essentiels à la fin de l'antiquité. Le système monétaire et l'administration financière de l'Etat restent en vigueur, le commerce et l'échange des marchandises se poursuivent, et le droit romain sert de modèle pour l'emploi analogue des formes traditionnelles. Cette structure économique a en partie survécu même à l'immigration des peuples slaves. Irm.

BC. НИКОЛАЕВ, *Феодални отношения в покорената от Византия България, отразени в писмата на Теофилакт Охридски, архиепископ Български*. София, 1951, pp. 239 (1) + 9 pl. h. t. — Dans cette étude sur le régime féodal byzantin en Bulgarie, reflété dans la correspondance de l'archevêque Théophylacte d'Ochrida, N. a arrêté son attention sur les problèmes suivants: la querelle de l'archevêque Théophylacte avec les

représentants de l'administration byzantine; le village byzantin et bulgare pendant l'époque de Théophylacte et les impôts et les corvées de caractère féodal dans la Bulgarie, dominée par les Byzantins. A la fin on trouve ajoutées quelques lettres de l'archevêque d'Ochrida, en langue grecque et version bulgare. M. P.

Г. ОСТРОГОРСКИЙ, *Пронија, прилог историји феудализма у Византији и у Јужнословенским земљама*. (Виз. Инст., кн. I.). Београд, 1951, pp. 200. Résumé en allemand. — Compte-rendu: H. GREGOIRE—M. LASCARIS, *Byzantion* XXI (1951) 223—231. R. G.

Н. В. ПИГУЛЕВСКАЯ, *К вопросу об организации и формах торговли и кредита в ранней Византии*. Виз. Врем. IV (1951) 84—90. — L'auteur résume l'ensemble des peu nombreux documents juridiques et d'autres témoignages, relatifs au développement du commerce et du crédit à Byzance, aux IV^e—VI^e siècles. FI.

Сборник документов по социально-экономической истории Византии. Акад. Наук СССР. Институт истории. Москва, Изд. АН СССР, 1951, pp. 318. — Compte-rendu: З. УДАЛЬЦОВА, *Вопросы Истории* 10 (1951) 141—146; М. А. ЗАБОРОВ, *Изв. Акад. Наук СССР, Сер. Ист. и Филос.* VIII (1951) 473—476; М. PAULOVA, *ici* p. 137. M. P.

М. Я. СЮЗЮМОВ, *Ремесло и торговля в Константинополе в начале IX века*. Виз. Врем. IV (1951) 11—41. — Partant, en principe, du « Livre d'Eparque » datant du 9^e siècle et publié en 1892, l'auteur réfute la théorie de l'existence, à Byzance, d'un « Etat liturgique » et décrit la structure et l'organisation des corps de métiers byzantins. FI.

N. G. SVORONOS, *Le serment de fidélité à l'empereur byzantin et sa signification constitutionnelle*. Rev. des Etudes Byz. IX (1952) 106—142. — Première étude importante sur le sujet. L'auteur commence par étudier *Le serment des fonctionnaires et des dignitaires*: serment de tous les sujets de l'Empire, serment du patriarche et des prélats de l'Eglise. Puis il étudie, dans une seconde partie, *Signification constitutionnelle du serment de fidélité. Le pouvoir impérial. Problèmes de succession. Le serment de fidélité et la place constitutionnelles de l'Eglise* et enfin *Le serment de fidélité, lien personnel*. L'auteur arrive à la conclusion que « le serment politique auquel tous les sujets sont obligatoirement soumis, sans aucun bénéfice, est le véritable lien de la société et de l'empire ». — Cf. *Byzantinoslavica* XII, 313. R. G.

F. TAESCHNER, *Das bosnische Zunftwesen zur Türkenzeit (1463—1878)*. Byz. Zeitschr. 44 (1951) 551—559. — Notes sur les études de savants balkaniques relatives à ce sujet, en particulier sur les ouvrages de Hamdija Kreševljaković. Irm.

G. TCHALENKO, *La Syrie du Nord, étude économique*. Actes du VI^e Congrès Intern. d'Etudes Byz., II. Paris, 1951, pp. 389—396. — Une série d'observations très précises engage l'auteur à soutenir que la prospérité du massif calcaire de la Syrie du Nord, — attestée par de nombreux monuments du II^e au VII^e siècle, — était due à une culture intense de la vigne et de l'olivier. La disparition de débouchés commerciaux au VII^e siècle, a mis un terme à cet essor. A. F.

L. D. WEST, *The coinage of Diocletian and the Edict on prices*. Studies in Roman Economic and Social History in Honor of Allan Chester Johnson. (Princeton, Princeton Univ. Press, 1951) 290—302. — Makes an attempt « to correlate the evidence afforded by the actual coins issued by Diocletian with the evidence as to monetary relationships afforded by the princes which appear in the Edict ». P. Ch.

D. ZAKYTHINOS, *Crise monétaire...* (V. *Byzantinoslavica* XI, 304). — Compte-rendu: P. LEMERLE, *Rev. Etudes Grecques* LXIV (1951) 528—529. M. P.

C. Civilisation, jurisprudence, administration, science militaire.

F. ALTHEIM, *Literatur und Gesellschaft im ausgehenden Altertum*, II. Halle, Niemeyer, 1950, pp. 306 + tab. — Contributions diverses concernant des problèmes de la basse antiquité: les peuples nouveaux, l'Ethiopie et les Indes, la tradition de l'Avesta, les

formes de la tradition. Ce livre, comme tous les ouvrages d'Altheim, est plein d'idées et d'associations d'idées et se base sur une érudition approfondie et une vaste connaissance de la littérature. Cependant, les idées ne sont pas développées de manière claire et l'on n'y trouve pas de disposition nette. Il n'est pas rare que l'auteur n'en arrive à des conclusions confuses et de caractère arbitraire. Cf. *Byzantinoslavica* XI, 134. Irm.

Д. АНГЕЛОВ, *К вопросу о правителях фем в Эпирском деспотате и Никейской империи*. *Byzantinoslavica* XII (1951) 56—75. M. P.

J. T. BISBITSI, *Ναξιακά νοταριακά έγγραφα τῶν τελευταίων χρόνων τοῦ δουκάτου τοῦ Αἰγαίου* (1538—1577). *Ἐπετηρίς τῆς Ἰστ. τοῦ ἑλληνικοῦ Δικαίου τῆς Ἀκαδ. Ἀθηνῶν* 4 (1951) 167. — Importante publication d'actes notariés de Naxos, citée ici pour les très nombreux renseignements relatifs à l'histoire du droit civil byzantin qu'elle renferme, ainsi que pour les très précieux documents linguistiques qui s'y trouvent. Edition de 88 documents, accompagnée d'un commentaire très substantiel (p. 110—149) et de deux Index, l'un des noms propres (p. 150—156), l'autre des termes techniques et mots importants (p. 156—165). R. G.

A. E. R. BOAK, *Tesserarii and Quadrarii as village officials in Egypt of the fourth century*. *Studies in Roman Economic and Social History in Honor of Allan Chester Johnson* (Princeton, Princeton Univ. Press, 1951) 322—335. — The author publishes two papyri which throw a little more light on the functions of the village officials of fourth century Egypt called *tesserarii* and *quadrarii*. P. Ch.

A. CHRISTOPHILOPOULOS, *Ἀκροατής*. *Byz. Zeitschr.* 44 (1951) 86—88. — *Ἀκροατής* (=auditor) est la désignation du juge tout simplement, le synonyme de *δικαστής*, non pas seulement des membres de l'institution justinienne des douze juges impériaux, comme le prétendait K. E. Zachariä von Lingenthal, *Geschichte des griechisch-römischen Rechts*, Berlin, 1892³, p. 359. Irm.

A. CHRISTOPHILOPOULOS, *Ἡ σύγκλητος...* (V. *Byzantinoslavica* XII, 313). — *Compte-rendu*: B. SINOGOWITZ, *Zeitschr. Sav. Stftg.* 68, Roman. Abt. (1951) 614—619. M. P.

A. CHRISTOPHILOPOULOS, *Ἡ σχέσις τῶν κανόνων πρὸς τοὺς νόμους καὶ ὁ Θεόδωρος Βαλασαμών*. *Ἐπετηρίς Ἐτ. Βυζ. Σπ.* XXI (1952) 69—73. — La supériorité des canons sur les lois civiles, d'après Balsamon, serait due à une concession de l'autorité civile et non à la nature même de ces deux sources du droit ecclésiastique byzantin. R. G.

Code Orientale de procédure ecclésiastique. Traduction annotée par F. GALTIER. Beyreuth, 1951, pp. XXIV, 581. — Traduction commentée du motu proprio « De Iudiciis » qui codifie le droit canonique pour l'Eglise d'Orient. — *Compte-rendu*: E. HERMAN, *Orient. Christ. Period.* XVII (1951) 491. F. V. M.

A. DAIN, *Σάχα dans les traités militaires*. *Byz. Zeitschr.* 44 (1951) 94—96. — Le mot de *σάχα*, ainsi que la chose qu'il désigne, et qui se trouve dans les ouvrages des écrivains militaires, a été emprunté à l'arabe par l'intermédiaire du turc; *σάχα* est une espèce d'arrière-garde, qui a des fonctions particulières à remplir. Irm.

F. J. DÖLGER—H. LIETZMANN (J. H. WASZINK—L. WENGER), *Reallexikon für Antike und Christentum. Sachwörterbuch zur Auseinandersetzung des Christentums mit der antiken Welt*. Hrsg. v. T. KLAUSER. Lieferungen 3—8. Leipzig, 1942—1950. — *Compte-rendu*: I. ORTIZ de URBINA, *Orient, Christ. Period.* XVII (1951) 478—479. F. V. M.

ИВ. ДУЙЧЕВ, *Еще о славяно-болгарских древностях IX-го века*. *Byzantinoslavica* XII (1951) 75—93. — Cf. *ibid.* XI, 6—31, 305. M. P.

W. ENSLIN, *Zur Frage nach der ersten Kaiserkrönung durch den Patriarchen und zur Bedeutung dieses Aktes im Wahlzeremoniell*. Würzburg, F. Schöningh, (1946), pp. 27. — Le témoignage de Théophane prouve nettement que, contrairement à l'opinion de W. Sickel, BZ 7 (1898) 517, Marcien n'a pas été couronné empereur par le patriarche de Constantinople. Néanmoins le fait est que l'évêque de la capitale a assisté à cette cérémonie. C'est pour Léon I^{er} seulement que nous pouvons établir, d'une façon absolue, un tel

cérémonial de couronnement. En ce cas-là, le patriarche n'agit pas en représentant de l'Eglise, mais de ceux qui avaient le droit d'élire l'empereur. Irm.

W. ENSSLIN, *Aus Theodorichs Kanzlei*. Würzburger Jahrbücher f. d. Altertumswiss. 2 (1947) 75—85. — 1. A en juger d'après Cassiodore, Variae VI 2, le titulaire du patriciat était supérieur à tout autre fonctionnaire à l'exception du consul. Comme représentant d'une charge honorifique, il était en parité avec les fonctionnaires de service, par le droit de porter le cingulum, c'est-à-dire l'écharpe des officiers. Ce privilège existait au moins dès le temps de l'avènement de Théodoric. — 2. « Condoma » Cassiodore, Variae V 10 et 11 = « communauté domestique ». Irm.

A. FUCHS, *Haben sich Geldwertschwankungen auf das römische Privatrecht ausgewirkt?* T. 1. O. O. (1949), III, pp. 82. — Erlangen, Jur. F., Diss. v. 20. Dez. 1949. — Pour le 4^e siècle, qui est, sous ce rapport, d'un intérêt particulier, l'auteur constate les faits suivants: Entre 301 et 316, la valeur de l'argent baisse jusqu'à presque un trentième; entre 316 et 324, elle monte à quatre fois autant; jusqu'en 341, l'argent baisse de nouveau jusqu'à un trois centième de sa valeur originale, pour monter au double, dans la période suivante de déflation. De 346 à 360, une nouvelle inflation fait diminuer la valeur de l'argent jusqu'à un vingtième, tandis que la valeur baisse encore de 360 à 400 jusqu'à un tiers ou un quart. Dans les siècles suivants, la valeur de l'argent reste en général stable. A l'instar des périodes récentes, ces mouvements d'inflation et de déflation exercent une influence décisive sur la formation du droit privé. Irm.

R. GUILLAND, *Etudes de titulature et de prosopographie byzantines. Les chefs de la marine byzantine: drongaire de la flotte, grand drongaire de la flotte, duc de la flotte, mégaduc*. Byz. Zeitschr. 44 (1951) 212—240. — Etude sur l'organisation hiérarchique des officiers généraux de la marine byzantine du 7^e au 15^e siècles. R. G.

R. GUILLAND, *Sur quelques grands dignitaires byzantins du XIV^e siècle*. Τόμος Κωνσταντινου Ἀρμενοπούλου. Thessalonique, 1951, 179—198. — Etude sur des titres qui n'apparaissent qu'au XIII^e siècle: le grand Adnoumiastès, sorte de contrôleur général de l'armée; le grand Tzaousios, chef de l'escorte impériale ou du stratège d'un thème; le grand fauconnier, à la tête des services s'occupant de ce qui regardait les chasses de l'empereur (meutes, oiseaux de chasse). R. G.

E. HERMAN, *Le mete ed i compiti delle ricerche sulla storia del diritto ecclesiastico bizantino*. Orient. Christ. Period. XVII (1951) 253—264. F. V. M.

W. HINZ, *Das Rechnungswesen orientalischer Reichsfinanzämter im Mittelalter*. Der Islam 29 (1950) 1—29, 113—141. — A l'époque primitive de l'Islam, l'administration des Sassanides persans se maintint dans les provinces orientales du califat, tandis qu'aux provinces occidentales, le système administratif romano-byzantin resta en vigueur, l'arabe étant la seule langue officielle à partir de 706. Sous les Abbassides, le système financier persan gagna du terrain en Syrie et en Egypte. Cette influence, qui devenait plus forte sous les Tulunides (868—905) et les Fatimites (969—1171), s'étendit encore par la grande dynastie des Seldjoukides. De cette façon, le système financier de l'Asie Mineure acquit un caractère homogène, qui s'est conservé jusqu'au 18^e siècle. Irm.

H. F. K. HÜBNER, *Der Praefectus Aegypti von Diokletian bis zum Ende der römischen Herrschaft*. O. O. (1948), VII, pp. 142. = Erlangen, Jur. F., Diss. v. 20. Juli 1948. — Le développement de l'office du Praefectus Aegypti, dès le temps de Dioclétien jusqu'à la fin du règne byzantin en Egypte, est exposé avant tout à l'aide de papyrus. On voit bien qu'en général, Dioclétien a réussi en Egypte, quoique, en fin de compte, ses tentatives n'aient plus pu maîtriser les forces divergentes économiques et religieuses. Il en résulte que la conquête arabe n'a guère été regardée comme révolution violente, mais comme suite naturelle d'un développement s'échelonnant sur de longs espaces de temps. Irm.

M. KASER, *Römische Rechtsgeschichte*. Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1950, pp. 277. — Jurisprudenz in Einzeldarstellgn, II. — Aux pages 178 et suivantes de son livre très réussi, fait d'après des cours universitaires, l'auteur considère l'évolution du

droit romain dans la période de décadence depuis la fin du troisième siècle. Un chapitre particulier du supplément (pp. 242 et suiv.) est consacré à l'étude de l'évolution du droit romain à l'époque byzantine.

Irm.

De LACY O'LEARY, *How Greek Science passed to the Arabs*. London, Routledge and Kegan Paul, 1948, pp. 196. — Compte-rendu critique par E. J. DIJKSTERHUIS, *Bibliotheca orientalis* VIII, 6 (1951) 217—218.

Zst.

F. LAMMERT, *Julius Afrikanus und die byzantinische Taktik*. *Byz. Zeitschr.* 44 (1951) 362—369. — Etude sur les fragments des Κεστοί de Sextus Julius Africanus dans les manuscrits des tacticiens byzantins.

Irm.

P. LEMERLE, *Note sur la carrière judiciaire de Constantin Harménopoulos*. Τόμος Κωνσταντίνου Ἀρμενοπούλου. Thessalonique, 1951, 243—249. — Un acte inédit de Xeropotamou, daté de 1349, apporte, entre autres, d'intéressants renseignements sur la titulature d'H. Il confirme que ce dernier, outre ses titres de sébaste et nomophylax, fut successivement juge de Thessalonique, juge de Thessalonique et du tribunal impérial et juge général, vraisemblablement, juge général de Thessalonique. Il fut le premier à porter ce titre.

R. G.

J. de MALAFOSSE, *Le problème de l'édition des textes du « Jus graecoromanum »*. Actes du premier congrès de la Fédérat. Int. des Assoc. d'Et. Class. Paris, 1951, pp. 251—254.

R. G.

G. MICHAELIDES—NOUARIOS, Περὶ τῆς ἀδελφοποιίας ἐν τῇ ἀρχαίᾳ Ἑλλάδι καὶ ἐν τῇ Βυζαντίῳ. Τόμος Ἀρμενοπούλου. Thessalonique, 1951, pp. 251—313. — Importante étude sur la fraternité artificielle. Après avoir recherché les traces de cette institution dans la Grèce ancienne (Homère, Hérodote, Eschyle, Aristophane, Xénophon, Lucien) et à Rome (Tite-Live, Salluste, Festus), l'a. aborde la période byzantine; il montre que cette institution fut formellement interdite dès Justinien (Cod. VI, 24, 7), à la législation duquel il consacre un long et intéressant développement; les Basiliques, Mathieu Blastarès, C. Harmenopoulos confirment l'interdiction de la fraternité artificielle ainsi que les sources historiques et philologiques. Cette pratique était très répandue, malgré l'intervention énergique de l'Etat et de l'Eglise et les conséquences juridiques graves qu'elle entraînait (interdiction de mariage entre enfants issus de frères « artificiels »). L'a. suit cette institution jusqu'à l'époque turque. La seconde partie de cette importante étude est consacrée à l'origine de cette pratique (elle remonte très haut) et à sa persistance jusqu'à ce jour. Un Appendice montre la place occupée par la fraternité artificielle dans l'histoire du Droit.

R. G.

G. OSTROGORSKY, *Urum-Despotes. Die Anfänge der Despoteswürde in Byzanz*. *Byz. Zeitschr.* 44 (1951) 448—460. — Le premier titulaire n'appartenant pas à la famille impériale de Byzance et qui ait porté le titre de despote, est le prince Béla, gendre de Manuel I Comnène (1163). Sous Alexis I Comnène *despote* n'est pas encore un titre: avant 1081, le titre de César est le titre le plus élevé après celui d'empereur, à partir de 1081, celui de sébastocrator. Il est probable que Manuel I donna ce titre de *despote* à son gendre Béla, parce que *despote* est la traduction la plus fidèle du mot *urum*, qui désigne en hongrois le successeur au trône. Le même titre se retrouve, sous des formes un peu différentes, en Russie, avec le prince Rostislav Michailovic, appelé par G. Acropolite, ὁ Ῥώσος οὐρός, en Bosnie, avec le duc Hrvoje Vukčić, qualifié de *ouram* et οὐρούμ par Kinnamos. Après Béla, Alexis Palaiologos, gendre d'Alexis III Ange, porta le titre de *despote*. Depuis le 12^e s., le titre de *despote* fut réservé au successeur de l'empereur régnant, lorsque celui-ci n'avait pas de fils, qui, lui, recevait le titre de co-empereur. Le titre de *despote* remplaça le titre de César, dans le même sens. La dépréciation subie par le titre de César depuis Alexis I Comnène, fit attribuer au titre de *despote* les prérogatives du titre déprécié. Jusqu'en 1204, *despote* désigne donc l'héritier présomptif du trône. Après 1204, il désigne le gouverneur d'une région de l'empire (*despote* d'Epire). Les Slaves du Sud empruntèrent à Byzance le titre de *despote*. Il y aurait lieu d'étudier le développement du titre de *despote* à Byzance ainsi qu'en Serbie et en Bulgarie; cette étude nous ren-

seignerait sur l'histoire constitutionnelle dans l'empire byzantin et dans les états slaves des Balkans. R. G.

J. R. PALANQUE, *La préfecture du prétoire de l'Illyricum au IV^e siècle*. Byzantion XXI (1951) 5—14. — Corrections à l'ouvrage de l'auteur: *Essai sur la préfecture du prétoire du Bas-Empire* (Paris, 1934). Une *praefectura Illyrici* proprement dite ne reparaitrait qu'après 395 sous Arcadius, limitée aux deux diocèses orientaux, rattachés à la *Pars Orientis* et différente de la grande préfecture illyrienne, créée dans la *Pars Occidentis*, sous Constance II et restaurée momentanément par Gratien, de 376 à 379, et par Théodose I, en 387. R. G.

R. PARET, *Der Islam und das griechische Bildungsgut*. Tübingen, Mohr, 1950, pp. 32. Philosophie u. Geschichte, 70. — Au commencement de l'ère musulmane, le christianisme oriental avait déjà dépassé son apogée et était entré dans une période de décadence, tandis que la religion nouvelle de l'Islam tentait à toute force de s'approprier l'héritage intellectuel délaissé de l'Orient chrétien. Irm.

H. SCHMIDT, *Der Einfluß der Rhetorik auf das Recht der Papyri Ägyptens*. O. O., (1949), pp. 77. = Erlangen, Jur. F., Diss. v. 20. Juni 1949. — La présente enquête, dont les pages 63 et ss. sont particulièrement consacrées à la rhétorique dans la période du dominat, constate en fin de compte que, contrairement à l'opinion de Giuseppe Grosso, la rhétorique a de tout temps essentiellement influencé la formation du droit en Egypte, surtout par le fait qu'elle faisait valoir, en face de la norme du droit, le principe de l'équité. Irm.

G. SCHREIBER, *Byzantinisches und abendländisches Hospital*, dans: *Gesammelte Abhandlungen, I: Gemeinschaften des Mittelalters*. Münster-Regensburg, 1948, 3—80. — En comparant les hôpitaux occidentaux avec les hôpitaux byzantins, on reconnaît facilement la supériorité du Levant. La tradition médicale y était plus forte; l'empereur lui-même se chargea des hôpitaux, surtout de l'hôpital du Pantocrateur de la capitale; les services hospitaliers furent strictement organisés, et même les appointements des médecins furent réglés d'après un tableau des traitements. Tout comme dans l'Occident, à Byzance l'hôpital fait partie d'un monastère. Irm.

G. SCHREIBER, *Die Wochentage. Abendländische und morgenländische Entwicklungen*. Archiv f. mittelrheinische Kirchengeschichte 1 (1949) 331—345. — Traits communs et traits distinctifs dans la manière d'apprécier les différents jours de la semaine, manifestés au Moyen Age par des témoins occidentaux et par l'Eglise d'Orient. Irm.

G. SCHREIBER, *Levantinische Wanderungen zum Westen*. Byz. Zeitschr. 44 (1951) 517—523. — Notes sur les routes de voyage par lesquelles sont venus du Levant à l'Occident, clercs et laïques, moines et ermites, marchands et ambassadeurs, mais aussi reliques et choses saintes, légendes et miracles, motifs de romans et mythes. Irm.

E. SEIDL, *Die Basilikenscholien im Tipukeitos*. Byz. Zeitschr. 44 (1951) 534—540. — Une étude approfondie des scholies du T. montrerait, entre autres, que de prétendues interpolations « préjustiniennes » datent en réalité de l'époque de Justinien et combien l'étude de T. est importante pour l'histoire du droit médiéval oriental. R. G.

G. SPYRIDAKIS, Τὸ θέμα Κρήτης πρὸ τῆς κατακτάσεως τῆς νήσου ὑπὸ τῶν Ἀράβων. Ἑπετηρίς Ἑτ. Βυζ. Στ. XXI (1952) 59—68. — Nouveau témoignage tiré de la Vie de saint Etienne le Jeune (martyrisé à Constantinople en 767). — Le thème de Crète a été organisé après 718 par Léon III l'Isaurien. R. G.

R. TAUBENSCHLAG, *The law of Graeco-Roman Egypt...*, II. (V. Byzantinoslavica XI, 308). — Compte-rendu: A. BATAILLE, Rev. Etudes Grecques LXIV (1951) 380—381. M. P.

A. L. TAUTU, *Acta Honorii III et Gregorii IX*. Città del Vaticano, 1950, pp. XXIV, 400. — Publication de lettres papales ayant trait au droit canonique de l'Est. — Compte-rendu: G. HOFMANN, Orient. Christ. Period. XVII (1951) 233—234.

F. V. M.

CHR. TOBLER, *Die Teilung des roemischen Reiches und ihre volkerrechtlichen Auswirkungen von Diokletian bis zum Untergang des westroemischen Reiches*. O. O., (1949), III, 83. = Erlangen, Jur. F., Diss. v. 20. April 1949. — Toutes les institutions du droit international moderne se retrouvent, quoique souvent de manière implicite seulement, dans les relations entre les deux parties de l'Empire. Il y a le problème du parti rebelle et celui de la reconnaissance selon le droit international et il existe des Etats demi souverains. On discute le problème de la neutralité; la loi législative se divise et les deux parties de l'Empire sont aussi séparées l'une de l'autre par une frontière de droit international. De plus il convient de mentionner comme éléments séparateurs, la différence des langues, les deux capitales et la division de l'Eglise, bien que l'idée de l'Empire continue de dominer.
Irm.

C. TOUMANOF, *The Fifteenth-Century Bagratids and the Institution of Collegial Sovereignty in Georgia*. *Traditio* VII (1949—51) 169—222. — Corrects errors of the traditional historians regarding the Bagratids of the fifteenth century and brings to the fore the existence and role of the institution of collegial sovereignty in Georgian history.
P. Ch.

J. WIEFELS, *Römisches Recht. Rechtsgeschichte und Privatrecht*. 31.—35. Aufl. Düsseldorf, Schwann; Stuttgart, Kohlhammer, 1950, pp. 147. = Schaeffers Grundriß d. Rechts u. d. Wirtschaft, Abt. 1, Bd. 21.
Irm.

P. WITTEK, *Notes sur la Tughra ottomane*. *Byzantion* XX (1950) 267—293 + 2 pl., présentant 17 exemples de 1324 à 1487. — Suite et fin de l'étude commencée dans *Byzantion* XVIII (1948) 311—334.
R. G.

D. A. ZAKYTHINOS, Μελέται περί της διοικητικῆς διαίρεσεως καὶ τῆς ἐπαρχιακῆς διοικήσεως ἐν τῷ βυζαντινῷ Κράτει. Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπ. XXI (1951) 179—209. — Suite des études de l'auteur (*T. XIX*, 1949, p. 3—25). Etude de la *Partitio Romaniae*: caractère et valeur de ce document; étude des circonscriptions administratives de la Grèce méridionale, des îles voisines, de l'Épire et de l'Albanie, de la Thessalie et de la Macedoine occidentale.
R. G.

(A suivre)

SOMMAIRE

H. E. Del Medico / Paris: <i>Les Esséniens dans l'œuvre de Flavius Josèphe</i>	1
M. Heppell / London: <i>The « Vita Antonii », a Lost Source of the « Paterikon » of the Monastery of Caves</i>	46
M. Loos / Uherské Hradiště: <i>Le prétendu témoignage d'un traité de Jean Exarque intitulé « Šestodnev » et relatif aux Bogomiles</i>	59
H. Evert-Kappesowa / Łódź: <i>Une page de l'histoire des relations byzantino-latines</i>	68
Т. Герасимов / София: <i>Два славянских моливдовула XI и XIII веков</i>	93
R. Guiland / Paris: <i>Le palais du Boukoléon. L'assassinat de Nicéphore II Phokas</i> . .	101

Comptes-Rendus:

Сборник документов по социально-экономической истории Византии (М. Paulová / Prague)	137
A. Bon, <i>Le Péloponnèse byzantin jusqu'en 1204</i> (R. Guiland / Paris)	138
Κ. Θ. Δημαράς, <i>Ίστορία τῆς νεοελληνικῆς λογοτεχνίας</i> (J. Irmscher / Berlin) . . .	140
K. Weitzmann, <i>Greek Mythology in Byzantine Art</i> (D. Talbot Rice / Edinburgh) .	142
K. Weitzmann, <i>The Frescoe Cycle of S. Maria di Castelseprio</i> (D. Talbot Rice / Edinburgh)	143

Bibliographie	145
-------------------------	-----

BYZANTINOSLAVICA

Международный журнал по византиноведению

International Journal of Byzantine Studies

Revue internationale des études byzantines

*publiée par la Commission des études byzantines de l'Institut Slave de Prague
(Prague I, Valentinská 1)*

NUMERO 2

PRAGUE 1952-1953

XIII^e ANNEE

rédigée, avec la collaboration de spécialistes des principaux centres
de byzantinologie, par

BOHUSLAV HAVRÁNEK

professeur à l'Université Charles IV
(philologie)

MILADA PAULOVÁ

professeur à l'Université Charles IV
(sciences historiques)

Rédacteur gérant, B. Havránek

Secrétaire de la rédaction, B. Zástěrová

Paraît deux fois par an, en volumes de 10 à 12 feuilles de tirage

Prière d'adresser toute correspondance concernant la rédaction, au rédacteur
de la section visée:

M B. Havránek, Prague IV, Na valech 8.

Mme M. Paulová, Prague III, Nábřeží legií 59.

Abonnement annuel:

Tchécoslovaquie: Kčs 260,00

Etranger: \$ 5,20 (ou la somme équivalente en monnaie de chaque pays).

Conditions d'abonnement:

On peut s'abonner aux Byzantinoslavica dans toutes les librairies ou directement à l'Institut Slave. La diffusion en Tchécoslovaquie est assurée par l'Institut Slave de Prague, 1, Valentinská, Prague I, la diffusion à l'étranger par «Orbis», Société anonyme d'impression, d'édition et de publicité, département de l'importation et d'exportation, 30, Smečky, Prague II.

Сотрудники Славянского института Чехословацкой Академии Наук в Праге, собравшись на траурном митинге, посвящённом памяти товарища И. В. Сталина, с величайшей благодарностью вспоминают значение гениального вождя советского народа и всего прогрессивного человечества для жизни и независимости славянских народов и для развития славяноведения. Только гениальное сталинское учение о марксизме и национальном вопросе создало прочную идейную и политическую базу для борьбы за свободу угнетённых народов. Великая Октябрьская социалистическая революция, осуществлённая совместным трудом В. И. Ленина и И. В. Сталина, принесла свободу и независимость народам Чехословакии. Первое социалистическое государство мира — славный ленинско-сталинский Советский Союз, — стал примером и оплотом и для нашего пролетариата в его борьбе против эксплуататорских классов во время домюхенской республики. Мы никогда не забудем, что мировая историческая победа сталинской Советской Армии над мировым фашизмом принесла и обеспечила свободу и счастливую жизнь всему нашему народу после второй мировой войны. Величайший гений современного человечества, товарищ И. В. Сталин, был нашим наилучшим отцом, учителем и помощником в деле строительства социализма в нашей стране. Его научные труды стали для нас в духе пролетарского интернационализма неисчерпаемым источником поучения в деле изучения славянских народов, равно как и величайшим вкладом в дело укрепления прочной дружбы Чехословакии с народами СССР, со странами народной демократии и с прогрессивным человечеством во всём мире. Оставаясь верными бессмертной памяти великого Сталина, мы ещё последовательнее и упорнее будем учиться у самой передовой науки мира — маркс-ленинской советской науки. Мы ещё плотнее сомкнём ряды боевого фронта народно-демократической Чехословакии под руководством Коммунистической партии Чехословакии, во главе с президентом республики, товарищем Клементом Готвальдом, чтобы стать — согласно словам И. В. Сталина — ударной бригадой мирового прогресса. Мы ещё сознательнее будем бороться за построение социализма и за прочный мир, следуя священному завету товарища Сталина. Вечная честь и слава труду и памяти нашего вождя и учителя И. В. Сталина. Да здравствует и крепнет нерушимая чехословацко-советская дружба. Во имя Ленина и Сталина под руководством нашего дорогого президента, товарища Клемента Готвальда, вперёд за социализм и прочный мир!

От имени Славянского института Чехословацкой АН

Julius Dolanský.

ДИРЕКТОРУ СЛАВЯНСКОГО ИНСТИТУТА ЧЕХОСЛОВАЦКОЙ
АКАДЕМИИ НАУК, ПРОФЕССОРУ ДОЛАНСКОМУ,

ПРАГА.

Сотрудники Института славяноведения Академии Наук СССР глубоко потрясены кончиной президента Чехословацкой республики и председателя Коммунистической Партии Чехословакии, товарища Клемента Готвальда, верного соратника великого Сталина, пламенного патриота своей родины. Товарищ Клемент Готвальд был выдающимся деятелем международного рабочего движения, великим вождем и учителем народов Чехословакии, под руководством которого они свергли иго капитализма и вступили на славный путь борьбы за социализм, мир и демократию Чехословакии. Товарищ Клемент Готвальд неустанно укрепил братскую советско-чехословацкую дружбу. Посылая Вам наше искреннее соболезнование, мы выражаем уверенность в том, что учёные Чехословакии вместе со всем народом ещё теснее сплотятся вокруг Коммунистической партии и своего правительства в борьбе за победу социализма и дело мира между народами.

От имени сотрудников Института славяноведения Академии наук СССР

Пётр Третьяков.

LES ESSÉNIENS DANS L'OEUVRE DE FLAVIUS JOSÈPHE

(Suite)

II. LA MENTION DES ESSENIENS DANS L'AUTOBIOGRAPHIE.

Il n'est pas question d'Esséniens dans le « Contre-*Apion* » ; mais dans l'autobiographie de Josèphe, on retrouve leur nom dans un passage assez surprenant :

« Etant arrivé à l'âge de l'adolescence, autour de la quatorzième année (περὶ τὸ τετταροσκαιδέκατον ἔτος), renommé par tous pour mon amour des lettres, j'étais constamment convoqué chez le grand-prêtre et les premiers de la ville à cause de la connaissance que j'avais de l'exactitude des lois. — Arrivé vers l'âge de seize ans, (περὶ ἑκκαίδεκα δ' ἔτη) j'ai désiré faire l'expérience (ἐμπειρίαν λαβεῖν) des sectes qui existent chez nous. Elles sont trois : celle des Pharisiens est la première, celle des *Çadduqites* la seconde, et la troisième est celle des Esséniens, comme nous l'avons souvent dit. — Par un enseignement de rudesse envers moi-même, et avec beaucoup de peine, je m'instruisis des trois ; mais cette expérience ne me sembla pas suffisante. Ayant appris qu'un nommé *Banos* (πυθόμενός τινα Βανοῦν ὄνομα) passait son temps (διατρίβειν) dans le désert, se faisant des vêtements avec ce qui vient de l'arbre (ἀπὸ δένδρων), se nourrissant de ce que la terre produit d'elle-même (αὐτομάτος), se lavant fréquemment le jour et la nuit dans l'eau froide pour se purifier, je devins son disciple zélé (ζηλωτής). — Ayant passé le temps auprès de lui (διατρίψας παρ' αὐτῷ) pendant trois ans, et ayant satisfait mon désir (τὴν ἐπιθυμίαν τελειώσας), je retournai à la ville, âgé de dix-neuf ans, et commençai à m'occuper de politique en suivant la secte des Pharisiens, qui est celle qui s'approche le plus de celle appelée « stoïcienne » par les Grecs. »

Malheureusement, l'« Autobiographie » de Josèphe ne nous est connue que par le texte grec et nous ne possédons aucune autre source qui nous renseigne sur la jeunesse de Joseph ben Matathia qui se disait descendant des rois Hasmonéens par sa mère et des grands-prêtres Aaronides par son père. Il eut été intéressant de savoir où et comment le jeune Josèphe a pu acquérir cette renommée de φιλογραμμία et cette connaissance des lois qui faisaient de lui, à l'âge de quinze ans, un conseiller du grand-prêtre et des « premiers de la ville ».

Les trois années que Josèphe est supposé avoir passées comme conseiller du grand-prêtre (50—53) correspondent au début du procuratorat de Félix, qui fit assassiner le grand prêtre Jonathas par des sicaires. Les grands-prêtres nommés par Agrippa se succédaient à un rythme rapide et avaient bien d'autres soucis que d'écouter Josèphe. C'est durant ces mêmes années que se situe le soulèvement d'Eléazar ben Dinaï, le mouvement messianique du faux prophète égyptien, la sédition de Césarée, les bagarres entre sacrificateurs dans les rues de Jérusalem, etc. Ce n'était certainement pas durant ces années que *les difficultés des rabbins nous semblent à la mesure des collégiens* (DACL, art. *Josèphe*, col. 2667).

D'après notre texte, Josèphe décida quand il eut seize ans (c'est-à-dire en 53/54) de parfaire son éducation en faisant l'expérience des « trois » sectes; c'est ici qu'il mentionne en troisième lieu celle des « Esséniens ».

Seule une personne ignorant tout du judaïsme peut avoir écrit un pareil contre-sens. Pour « faire l'expérience » d'une secte, il fallait y adhérer. Il était nécessaire de prononcer les serments exigés par les Qadduqites pour être initié à leur doctrine; il fallait un long stage pour être admis dans les académies pharisiennes. Mais surtout, il ne faut pas oublier qu'on ne pouvait passer d'une secte à une autre sans avoir abjuré tous les enseignements de ces anciens maîtres: les Pharisiens excommuniaient celui qui abandonnait l'enseignement orthodoxe; les Qadduqites poursuivaient le renégat et se vengeaient sur sa famille; — les zélotes et sicaires faisaient exécuter le traître. Celui qui aurait voulu « faire l'expérience » d'une secte ne pouvait se livrer au double jeu et suivre p. ex. l'enseignement pharisien trois jours par semaine et trois autres jours l'enseignement qadduqite. Autant ne pas parler des hypothétiques « Esséniens » qui auraient exigé l'abandon de tous les biens, etc

Pendant combien de temps Josèphe se livra-t-il à cette « expérience »? Il avait seize ans quand il la commença. Puis, s'étant suffisamment instruit, il alla passer trois ans auprès de l'ermite Banos. A l'âge de dix-neuf ans il retourna à Jérusalem pour s'adonner à la politique. Il y a là une erreur de calcul évidente qui devrait suffire à jeter un sérieux discrédit sur tout ce passage.

S'il est permis de douter que les parents de Josèphe de si noble famille aient permis à leur fils mineur de se livrer à des expériences hérétiques, que dire de cette fugue au désert absolument inconcevable pour un descendant des Aaronides et des Hasmonéens.

On a beaucoup discuté de ce curieux personnage du nom de Banos, sans bien se rendre compte de l'invraisemblance de tout cet intermède. On a même cherché à identifier Banos; plusieurs rapprochements ont été tentés avec le nom de ce personnage.

Le Talmud Bab. donne le nom de Bûni ou Bônay (*bwny*) à l'un des « cinq » disciples de Jésus (*Snh.* 43 a). Ce texte anti-chrétien est très tardif et peut même avoir été influencé par l'Autobiographie de Josèphe. Un autre passage (*Taan.* 20 a) donne le surnom de Bûni à Nicodème (Nakdimôn ben Goryon), personnage légendaire qui aurait arrêté le cours du soleil (*Gît.* 56 a; *Taan.* 19 a; 20 b). Plus près de la réalité, on trouve le nom d'un rabbin qui se nommait R. Bannayah (*bnyh*) (*Gen. r.* 18). D'après R. Yohanan (*Mikw.* 9 b), *bnyh* n'aurait pas été un nom propre, mais le surnom donné à tous les savants qui s'occupaient, toute leur vie durant, de la construction d'un monde meilleur (*bnh* = « construire »); le terme Banayah (*bnyh*) peut même avoir désigné les savants en général (*j. Yom.* 40 c; *j. Gît.* 48 d).

Il est possible que l'auteur de ce passage ait voulu donner à l'ermite juif un nom générique. En tout cas, il semble téméraire d'associer le nom de Banos à un verbe qui

signifierait « se baigner » et de faire de ce personnage un précurseur des ermites ou un hémérobaptiste.²⁵

Il est difficile de dire comment le nom de Bunyan (*bwnyn*) a été introduit dans le Yossipon. Dans l'éd. de Venise, nous lisons à la suite de la prise de Jérusalem (VI, 97, p. 155 a) :

Et Titus laissa un reste d'Israël au pays d'Israël, dans la ville de Yabneh et dans ses environs, et dans la ville de Bitthéra et dans ses environs, et dans la ville de Ousha et dans ses environs; et là Yohanan ben Zakkaï fut chef et prince. Et Titus laissa Bunyan le prêtre, frère cadet de Josèphe le prêtre, comme souverain (qšyn) dans Jérusalem sur tous les Juifs qu'il laissa là, afin d'honorer Josèphe le prêtre, son frère.

Et à cette époque, Rabban Simon ben Gamliel, Nassi d'Israël, fut tué, ainsi qu'Ismaël ben Elisha' le grand-prêtre. Et Titus avait décidé de tuer Rabban Gamliel, le père de Rabban Simon ben Gamliel; mais Rabban Yohanan ben Zakkaï lui fit avoir pitié de lui et on ne le tua pas. Rabban Yohanan ben Zakkaï est celui-là même qui était sorti de Jérusalem, à l'époque où Vespasien, le père de Titus, monta contre Jérusalem; et le roi Vespasien l'honorait grandement.

Il n'est pas besoin de souligner combien cette version est fautive: Rabban Gamliel I^{er}, père de R. Simon ben Gamliel, devait être mort pour que son fils ait été Nassi. Celui dont R. Yohanan sauva la vie était le fils de R. Simon ben Gamliel, le futur Gamliel II. Une version beaucoup plus sobre se trouve dans l'édition de Worms, qui finit ainsi: *Et Rabban Yohanan ben Zakkaï fut chef, et Rabban Simon ben Gamliel, Nassi d'Israël, fut tué, ainsi que R. Ismaël ben Elisha', le grand-prêtre. Et Rabban Yohanan ben Zakkaï demanda grâce pour Rabban Gamliel et Titus ne le fit pas tuer. Voilà l'histoire de Jérusalem, telle qu'elle fut à l'époque du deuxième temple.*

L'édition de Mantoue, qui s'étend longuement sur le sort heureux de Josèphe à Rome, ne mentionne pas le sort des rabbins de Jérusalem et, naturellement, ne cite pas le nom du frère (?) de Josèphe. L'auteur rapporte que Vespasien donna à Titus le royaume d'Arménie et qu'il offrit à Josèphe tout ce qu'il pouvait désirer. Mais Josèphe se contenta d'une terre sur les bords du Tibre où il se fit construire une maison pour y finir ses jours entouré de sa famille.

Faut-il supposer que le nom de Banos a été introduit dans le ms. de Constantinople qui est à la base de l'édition de Venise, comme une réaction contre les insinuations contenues dans la version grecque de l'Autobiographie? C'est possible. L'auteur de cette compilation aura voulu mettre fin aux allusions en faisant de Banos un frère de Josèphe.

On peut s'étonner que l'intermède de Banos ait été si souvent pris au sérieux. Sans compter qu'on peut difficilement concevoir qu'il ait existé en Palestine un désert où la terre produit « automatiquement » de quoi nourrir un homme hiver comme été, où les arbres poussent en abondance et prêtent leur écorce ou leur feuillage à la confection d'habits, où il coule une eau fraîche dans laquelle on peut se baigner en toute saison, on se demande quelle pouvait être l'occupation de Josèphe pendant ces trois années qu'on veut lui faire passer auprès du chaste ermite. En fait de passe-temps (διατριβή), il pouvait se laver le jour et la nuit (τὴν ἡμέραν καὶ τὴν νύκταν πολλάκις); mais, s'il ne s'agissait que de cela, on peut s'étonner qu'il lui ait fallu trois ans pour lui en faire passer l'envie (τὴν ἐπιθυμίαν).

A la lecture de ce passage, on ne peut s'empêcher de penser à une

²⁵ J. Levy, *Wörterbuch über die Talmudim und Midraschim*. Berlin, 1924, I, 241 b, citant Frankels Zeitschr. (1846) 455, Sachs' Beiträge II, 199.

satire mordante qu'un interpolateur aura voulu glisser dans l'autobiographie de l'auteur qui, en termes pompeux, raconte ses prouesses. Non seulement les expressions équivoques sont adroitement choisies pour faire sourire le lecteur, mais tous les sous-entendus de la cohabitation supposée de l'ermite vêtu de feuilles avec le jeune éphèbe de seize ans n'ont pas dû échapper aux premiers lecteurs de cet opuscle.

Nous avons tout lieu de supposer que cette interpolation est l'oeuvre du même Grec qui a interpolé le passage sur les Esséniens dans la « Guerre des Juifs ». On retrouve le même intérêt pour les problèmes qui touchent l'instruction philosophique, le même esprit athénien, peut-être un peu trop teinté de moeurs socratiques. Le terme ἐπιθυμία qui apparaît dans notre texte est certainement à comprendre dans le sens que lui donne Hippolyte dans les *Philosophumena* (120) (V. sup. p. 28) et ne peut s'appliquer à un « désir d'apprendre », incompatible avec la vie d'ermite.

La satire est encore plus nette quand nous voyons l'interpolateur apparenter les Pharisiens aux Stoïciens grecs. Rien dans l'enseignement rabbinique ne rappelle celui de Zénon de Citium et l'on comprendrait mal la pointe si l'on ne savait que les rabbins ont eux-mêmes fourni la matière à cette raillerie.

A force de traiter d'Epicuriens (*ἑπικουρῶν*) tous ceux qui menaient une vie déréglée au sens rabbinique du terme, les Pharisiens ont fini par se croire des Stoïciens. On disait (*Snh.* 10,1) que ceux qui nient la résurrection, ceux qui disent que la Loi n'a pas été révélée, « et les Epicuriens » n'auront pas part à la vie future. On appelait alors « Epicuriens » tous ceux qui parlaient avec mépris d'un livre canonique ou d'un rabbin, en disant p. ex.: « tel livre » ou « tel rabbin » (*j. Snh.* 27 d; aussi *Snh.* 38 a).

On racontait aussi, qu'à l'imitation de la doctrine stoïcienne, la *Halakha* rabbinique avait été enseignée, à son début, sous le portique oriental du Temple; depuis lors, cette porte fut appelée *šer hyswd* « la porte du fondement », car là fut fondé le Pharisanisme (*j. Erub.* 22 c).

D'une part parce qu'ils appelaient « épicuriens » tous ceux qui contrevenaient à leurs innombrables règlements, d'autre part parce qu'ils affirmaient que leur école fut fondée « sous le portique », les Pharisiens ont pu être assimilés, dans une phrase humoristique, aux Stoïciens de la Grèce antique. Mais il serait faux d'attribuer à cette boutade la valeur d'un renseignement précis et encore plus de supposer que jamais Flavius Josèphe ait pu lui-même avoir écrit ces mots. Même sous la plume de l'interpolateur on voit que cette phrase ne doit pas être prise au sérieux: la doctrine des Pharisiens sur la métempsychose, telle qu'il la décrit (*B. J.* II, VIII. 14), fait penser bien plus aux Pythagoriciens, qu'aux Stoïciens de la Grèce antique.

La mention unique des « Esséniens » dans l'« Autobiographie » de Flavius Josèphe et tout ce paragraphe qui traite de l'éducation de l'auteur semble bien sortir de la même plume qui a écrit l'interpolation sur les Esséniens dans la « Guerre des Juifs ». On croit reconnaître le vocabulaire, le style et la façon de penser du même jeune Athénien qui tenait tellement

à ridiculiser les Juifs et en particulier cet auteur transfuge qui avait obtenu la citoyenneté romaine et se faisait appeler *Flavius*. Nous ne possédons pas (comme pour le chapitre de la « Guerre des Juifs ») d'autres versions de l'« Autobiographie » qui nous eussent permis d'appuyer cette impression par quelques preuves; elle reste pour le moment une simple supposition qui découle des déductions que nous avons pu faire sur la personnalité de l'interpolateur premier de la « Guerre des Juifs ».

III. LE TRADUCTEUR SLAVE DE LA « PRISE DE JERUSALEM ».

Indépendamment du long chapitre sur les « Esséniens », qui a subi quelques modifications dans la version vieux-russe, le nom des Esséniens figure (ou est censé figurer) en quelques autres passages du texte slave. Avant de poursuivre l'investigation sur les interpolateurs du texte grec, il convient de s'assurer 1. si les additions au texte russe ne proviennent pas d'un manuscrit plus ancien, quoique ne figurant pas dans les versions grecques connues, et 2. si les omissions qu'on constate par ailleurs sont purement accidentelles ou si elles correspondent à des passages où le Yossipon et l'Hégésippe ne mentionnent pas les Esséniens.

L'auteur de la traduction qui, d'après R. Eisler [Byzantinoslavica II (1930), 326] serait « le chronographe lituanien de 1262 », a certainement dû essayer de rendre compréhensible à ses lecteurs, par quelques gloses, des termes et détails qui n'évoquaient plus, à son époque, aucune image précise. Eisler distingue celles qu'il suppose devoir attribuer à une influence chrétienne, et celles qu'il faudrait attribuer à un mouvement judaïsant russe du XV^e s. (id., 336). Pour les passages qui nous intéressent ici, nous n'avons pas à entrer dans cette discussion. Il nous suffit de constater que les phrases ajoutées au texte slave peuvent bien avoir été insérées par le traducteur lui-même ou par des copistes successifs de son manuscrit.

Ces gloses sont particulièrement nettes dans le « discours d'Agrippa » (II. XVI, 4) où le texte russe explique (p. 176) « l'Ister — qui est le Danube », « les Daces — qu'on nomme Bulgares », etc.

LA PRISE DE JERUSALEM — Livre II, Chapitre VIII.

A quelques nuances près, nous reproduisons ici l'excellente traduction de M. Pierre Pascal (Paris, 1934). Les phrases en italique ne figurent ni dans le texte grec ni dans les « Philosophumena » et doivent être attribuées au traducteur slave. Les numéros en marge se rapportent à l'édition de Niese de la « Guerre des Juifs ».

- 119 2. Il y a en effet, chez les Juifs, trois ordres religieux. L'un a nom
Pharisien, le second Sadducéen, et le troisième Esséen (Ессейн) qui est
plus pur (чистейн) que les deux autres.
- 120 Ceux-ci ont en horreur toute volupté et vantent l'abstinence et la
vie sans passions. Ils méprisent le mariage *et le désir de la femme*;

adoptant les enfants des autres tant qu'ils sont jeunes, ils les forment à leurs mœurs, les considèrent de leur famille et les instruisent à l'aide de livres.

121 Le mariage en soi et la procréation qui en résulte, ils ne les re-jettent pas, mais ils se gardent des ardeurs féminines et disent qu'il n'y a pas de femme qui puisse conserver pure la couche de son mari.

122 3. De richesse, ils n'en veulent pas et il n'y a non plus parmi eux de propriété d'aucune sorte; mais toutes choses sont en commun chez eux, *aussi bien pour ce qui est des vêtements que pour ce qui est des vivres.*

123 Quant à l'huile, ils la considèrent dégoûtante; leurs vêtements par contre sont blancs, constamment. Et ils placent comme administrateurs (строители) ceux qu'ils savent éminents et sages.

124 4. Ils n'habitent pas dans une seule ville, mais dans toutes les villes. *Chacun, là où il le veut, réunit une congrégation (архиин) et construit une maison, et y vit.* Et, s'il arrive d'autres villes des étrangers inconnus (чужин незнами), mais qui observent le même genre de vie, ils vont chez eux comme chez soi et on ne leur dispute ni le boire ni le manger.

125 A cause de cela, ils n'emportent pas de provisions quand ils partent en voyage, mais seulement des armes à cause des brigands.

126 Leur silence, leur modestie et leur allure sont semblables à ceux d'enfants qui étudient dans la crainte. Ils ne changent ni de vêtements (одежа) ni de bottes (сапоги) avant qu'ils ne soient déchirés de partout.

127 De commerce, il n'y en a entre eux d'aucune sorte; mais chacun, ce dont il a besoin, il le prend comme son bien sans être empêché par personne.

128 5. Envers la divinité, ils sont plus pieux que tous les autres. *Ils dorment peu et se lèvent la nuit pour bénir et prier Dieu.* Et, avant le lever du soleil, ils ne disent rien du tout, mais seulement ils lui adressent des prières ancestrales, comme s'ils le priaient de luire.

129 Ensuite, les administrateurs les envoient, pour que chacun fasse le métier manuel qu'il a appris. Et, ayant peiné de toutes leurs forces jusqu'à la cinquième heure, ils se réunissent de nouveau en un même lieu. Et, ceints d'un linge (пояс), ils lavent leurs corps dans des eaux froides; s'étant purifiés, ils se réunissent dans un autre temple (коини храмни), où nul incroyant ne pénètre. Eux-mêmes étant purs, entrent au réfectoire comme à la sainte église (ако къ свѣтѣи црѣ)-кѣ).

130 S'étant assis en silence, le boulanger leur sert des pains à tour de rôle, et le cuisinier un plat avec un seul mets.

131 Le prêtre récite une prière sur la nourriture; il est interdit de goûter à quelque chose avant la prière. Et de nouveau, en se levant de table, ils glorifient Dieu comme dispensateur de la nourriture. Ensuite

se dépouillant des vêtements blancs (бѣлыиѣ ризѣ), ils vont aux travaux et peignent jusqu'au soir.

132 Et, de nouveau, ils retournent au réfectoire. Ni par des cris ni par des rires ils ne souillent ce temple (храминны тоѣ) mais ils cèdent la parole l'un à l'autre, à tour de rôle.

133 Et le silence intérieur apparaît aux gens du dehors comme un mystère redoutable.

134 6. A tous les travaux, ils ne vont (jamais) sans ordre des administrateurs. Mais ils ont deux œuvres qui dépendent de leur volonté: la pitié et l'assistance à celui qui en a besoin. Pourtant à leurs parents ils ne peuvent (rien) donner sans ordre des administrateurs.

135 Ils sont justes et gardiens de la colère et non rancuniers, défenseurs de la foi et serviteurs de la paix. Toutes leurs paroles sont immuables; elles sont fermes et véridiques, plus que celles de ceux qui font des serments. Jurer de sa bouche est, pour eux, pire que tout péché, et si quelqu'un n'est pas cru sans jurer par Dieu, cela (ce qu'il a dit) est condamné et rejeté par eux.

136 Ils recherchent beaucoup les livres antiques et les lisent, *s'enquérant de ce qui se fait dans les terres étrangères, y puisant de la raison et s'intéressant à ce qui est profitable à l'âme et au corps*. Par là leur sont connues les plantes et les racines et les pierres, *où pousse chacune d'elles* et contre quel mal elle s'emploie. *L'art militaire aussi leur est connu par ces écrits*.

137 7. Si quelqu'un veut se faire admettre dans leur genre de vie, ils ne l'acceptent pas immédiatement. Mais d'abord on lui ordonne de vivre dans le parvis du temple (въ прѣдворотѣниѣ храмниѣ), après lui avoir donné une hache et un linge et un vêtement blanc (и ленти <и> бѣлыю одежѣ).

138 Et quand il a démontré à l'épreuve sa tempérance pendant une année, ensuite ils le reçoivent dans la vie intérieure et il participe à l'eau propre pour la purification. Et, pour démontrer la constance de son caractère, on l'éprouve pendant deux ans; *s'il ne convient pas, ils le rejettent de chez eux; si au contraire il paraît digne*, ils l'agrègent à la communauté (то причѣстѣтъ и въ ликѣ).

139 Et, avant l'agrégation, ils le lient par des jurements terribles; et lui, *devant la porte*, prononce des paroles redoutables, *invokant le Dieu vivant et Sa droite toute-puissante, et l'Esprit divin inconcevable et les Séraphins et Chérubins partout vigilants, et toute la milice céleste érigée pour le service divin* (поставлени на послышѣство), comme quoi il sera pieux envers la divinité, et qu'il observera la justice envers les hommes, qu'il ne leur fera tort ni volontairement ni par ordre, et qu'il détestera l'iniquité;

140 qu'il obtiendra créance par son caractère et non par des serments et (qu'il sera) l'ami du pouvoir; (car) sans l'ordre de Dieu, personne

- n'a l'autorité pour gouverner. Et, si lui-même exerce le gouvernement, il ne souillera pas le pouvoir et ne se parera pas à l'excès de vêtements brillants ou autres ornements.
- 141 (Il jure encore) d'aimer la vérité de toute son âme, de confondre les menteurs, de garder ses mains du vol et de la possession inique, et l'âme du lucre, de ne rien cacher à ceux de sa foi et de ne pas découvrir de secret à ceux d'une autre foi, même si on le torture jusqu'à la mort;
- 142 de ne pas se faire complice des brigands, de conserver les livres comme si c'étaient des noms d'anges. C'est par de tels serments qu'ils confirment ceux qui viennent à eux.
- 143 8. Si ensuite l'un d'eux tombe dans quelque péché, ils le chassent de la maison, et l'expulsé meurt d'une mort cruelle. Car, lié par ces serments, il n'ose accepter de nourriture de personne. Et, mangeant de l'herbe et le corps consumé, il s'épuise de faim.
- 144 Aussi, s'apitoyant sur certains, ils les reprennent de nouveau à leur dernier soupir.
- 145 9. Et, pour le sort des malheureux, ils sont équitables (И в сѣдѣхъ бѣдѣмъ <бѣднымъ> правителе сѣт). Quand ils veulent juger, cent d'entre eux se rassemblent et n'importe ce qu'ils ont dit est sans retour. Ils honorent fort le nom de leur législateur et si quelqu'un le blasphème, c'est à mort qu'ils le condamnent.
- 146 Ils écoutent les anciens. Si dix d'entre eux siègent ensemble, l'un n'ose parler si les neuf ne le veulent pas;
- 147 et ils ne crachent pas au milieu d'eux ni du côté droit. Ils vénèrent hautement le septième jour *et la septième semaine et le septième mois et la septième année*, et le samedi ils ne préparent pas de nourriture, n'allument pas de feu, ne déplacent pas d'ustensiles et ne font pas leurs besoins.
- 148 Les autres jours, ils creusent des fosses d'une coudée de profondeur et y font leurs besoins, et les comblent de nouveau. C'est pour cela que leur est donnée la hache, *pour creuser des fosses et les combler*, afin de ne pas souiller le soleil ni les rayons divins. Et ensuite, ils se lavent.
- 150 10. Ils se divisent, à la façon de toutes les années, en quatre parties. Si les derniers touchent les premiers, ceux-ci se lavent comme s'ils avaient eu commerce (примесивше сѧ) avec un être de race étrangère.
- 151 Ils vivent plus de cent ans, à cause de la simplicité de leur nourriture. Ils n'ont pas souci des tourments ni d'aucun mal et préfèrent une mort glorieuse à la vie.
- 152 La fermeté de leurs âmes est apparue lors de la guerre des Romains. Alors enchaînés, diminués (субилѣмъ), brûlés et battus et torturés de toutes les tortures pour leur faire blasphémer leur législateur ou manger quelque mets contre la coutume, ils ne se laissèrent ni

vaincre ni avilir, ne flattèrent pas ceux qui les frappaient et ne versèrent pas de larmes,

153 mais au contraire, riant et injuriant les bourreaux, ils rendaient l'âme avec joie.

154 11. Il existe, parmi eux, cette doctrine que le corps naît de la nourriture *et que ses éléments se divisent en quatre parties dont elles sont composées*, tandis que l'âme est immortelle. Elle se mêle et s'enlace au corps, venant vers lui de l'éther, attirée comme vers une prison vers la nature humaine, comme par quelque (chalumeau) émettant un son aigu.

155 Dès qu'elle est relâchée des liens de la chair, libérée pour ainsi dire d'un long esclavage, elle se réjouit et s'en va dans les hauteurs. Si elle est bonne, elle s'élève aux champs Elysées, lesquels sont par delà l'Océan, et là se trouve un lieu qui n'est opprimé ni par la pluie, ni par la neige, ni par l'éclat du soleil, mais sur lequel soufflent la douce brise de l'Océan et le vent parfumé du midi. Si elle a fait le mal, elle est conduite dans un lieu sombre et glacé, rempli de tourments incessants.

156 Je crois que les Hellènes avaient la même pensée quand ils écrivaient des leurs, que les âmes des vaillants, qu'ils appelaient demi-dieux, sont emmenées aux îles bienheureuses, et celles des traîtres (АСКАРЫА) en enfer, où sont les sisyphes et tantaïes et ixions et tityes. Par cette doctrine, ils incitent et obligent les gens à faire le bien et à s'abstenir du mal.

157 Car les bons deviennent meilleurs, attendant les honneurs (ЧІСТІ) et une vie éternelle après la mort, et les aspirations des méchants sont refrénées par la peur, quand on leur apprend que, si de leur vivant leur malice est cachée, après la dissolution ils subiront des tourments éternels.

158 Tel est l'enseignement théologique des Esséniens (Осінни, Ёсінни) sur l'âme, qui offre une inexprimable volupté (сладостъ) à ceux qui goûtent leur sagesse.

159 12. Il y a chez eux certains autres qui connaissent d'avance les choses à venir, pour avoir lu les livres saints et les oracles des prophètes et parce qu'ils se purifient par des purifications variées. Et il y a toujours, dans leurs prophéties, des prédictions exactes; et il est rare d'en trouver une qui ne se réalise pas.

160 13. Il y a encore un autre ordre Essénien (Осінскіи); ils observent le même genre de vie, les mêmes mœurs et les mêmes lois, mais se différencient par les idées sur le mariage. Ils disent, en effet, que ceux-là retranchent une grande partie de la vie, qui ne prennent *ni* femme *ni* mari. Si tous les hommes, d'un même avis, n'avaient commerce avec les femmes, bientôt disparaîtrait la gent humaine.

- 161 Ceux-là donc éprouvent leurs fiancées durant trois années, jusqu'à ce que les impuretés féminines soient purifiées trois fois et qu'elles puissent enfanter, et alors (seulement) ils s'approchent d'elles. Dès qu'elles sont enceintes, ils se séparent (d'elles). Par ceci ils démontrent que ce n'est pas en vue de la volupté qu'ils s'accouplent.
- 162 Les Pharisiens, appelés « orthodoxes » (законпращецъ *deux manuscripts portent: законодавецъ* « législateurs »), attribuent toute chose à Dieu et au destin,
- 163 et remettent (le choix entre) la vérité et le mensonge à l'être vivant (сжисъ въздаваютъ). — Au sujet de l'âme, ils disent que toute âme est incorruptible, mais, de deux choses l'une: si l'âme est bonne elle passe du premier corps dans un (autre) plus pur, tandis que la mauvaise est conduite aux supplices.
- 164 Les Sadducéens, eux, rejettent absolument le destin et ne désignent pas Dieu comme créateur du mal, *mais comme donneur de vie*,
- 165 qui a mis dans l'être humain la volonté (воля) des bonnes mœurs ou des mauvaises. Le salut des âmes (дшнвнню чстъ) et les tourments, ils les rejettent,
- 166 et ils n'ont pas d'amour les uns pour les autres.

COMMENTAIRE

Comme on peut facilement s'en rendre compte par le très grand nombre de termes pris au langage ecclésiastique, le traducteur de la « Prise de Jérusalem » appartenait probablement à un monastère russe.

On relèvera, entre autres, l'emploi du terme строитель pour désigner les chefs de la communauté « essénienne ». Ce mot qui signifie textuellement « constructeur, bâtisseur » a été appliqué aux fondateurs de monastères, puis à leurs administrateurs (note de M. A. Vaillant, p. 139, n. 8). Le mot ризъ, employé deux fois pour le vêtement des Esséniens s'emploie presque exclusivement pour le vêtement sacerdotal du prêtre orthodoxe; le terme лентіе est pris au slave évangélique (Jn. 13.4) (A. Vaillant, p. 139, n. 9); l'expression причести въ ... ликъ est prise au langage d'église et traduit l'agrégation à une communauté religieuse (id., 141, n. 5), etc. — Signalons encore l'emploi du terme дружина qui est souvent employé dans son acception militaire de « gardiens de corps », mais qui possède aussi le sens de « congrégation, confrérie ».

Souvent, le traducteur a remplacé certaines expressions crues par d'autres moins directes; le texte a été suffisamment remanié par lui pour donner à l'ordre hypothétique des Esséniens un aspect plus conforme à l'idéal monastique du moyen-âge. Car c'est bien une confrérie de moines qu'il nous décrit.

Au modèle grec, le traducteur a ajouté (122) que la communauté des Esséniens s'étendait aux vêtements et aux vivres. Il a prévu que tout Essénien pouvait aller fonder un monastère où cela lui plaisait, à condition d'avoir réuni un nombre suffisant de moines pour former une confrérie, une дружина (124). Plus loin, (128), il a introduit chez ses Esséniens la règle

des *akoimates* de saint Jean de Studion. Il a supposé que les Esséniens devaient être curieux des mœurs et coutumes étrangères, (136), comme il l'était probablement lui-même; il leur a attribué un intérêt tout particulier pour le métier des armes, comme lui-même s'intéressait tout spécialement aux faits de guerre et aux « stratagèmes ». Aussi, plus loin (156) a-t-il rendu le terme « méchant » par « traître ».

On a beaucoup discuté de l'authenticité de certains renseignements qui figurent dans le texte slave et n'apparaissent pas dans la version grecque. Ces détails n'ont pas été considérés tous comme des interpolations médiévales (v. *Byzantinoslavica* II [1930], p. 359—369); on a surtout souligné l'importance de certains renseignements d'ordre militaire rapportés dans la version russe et qui ne figurent dans aucun autre texte connu (v. S. G. F. Brandon, *The fall of Jerusalem and the Christian Church*, Londres, 1951, p. 117). C'est notamment la mention d'un « stratagème » qui aurait été employé par Vitellius contre les troupes d'Othon à la bataille de Bedriacum, — l'emploi de chausse-trappes, — qui a été invoqué pour prouver l'authenticité de la version slave, bien que ce renseignement ne soit mentionné ni par Dio Cassius, ni par Plutarque, ni par Suétone, ni par Tacite, qui tous relatent la bataille en détail.

Comme l'a fait remarquer M. A. Vaillant (T. II, p. 53, n. 2), il s'agit ici encore d'un détail ajouté au texte grec par le traducteur qui, visiblement, s'intéressait beaucoup à l'art de la guerre. Ce n'est du reste pas le seul passage (IV, IX.9) où le traducteur slave a introduit des « stratagèmes » dans le récit de Josèphe (cf. IV, VIII, 1; IV, IX, 6; etc.).

Le monastère des Esséniens était conçu par le traducteur comme un complexe, dans le genre de l'Athos, comprenant de nombreuses églises et autres bâtiments. Toutes les églises devaient avoir un *narthex* (предвратнѣ) et c'est là que le néophyte devait censément séjourner pendant l'année de son noviciat (137—139). C'est dans l'entrebaillement de la porte de l'église qu'il devait prononcer ses vœux, et dans son serment, il devait invoquer, en une périphrase, la Sainte Trinité (Dieu vivant, Sa droite toute-puissante et l'Esprit divin) et tous les anges des cieux, le tout probablement suivant un rite orthodoxe en usage au moyen-âge.

Il y a bien quelques phrases grecques que le traducteur n'a pas comprises et qu'il a rendues un peu trop librement. Ainsi, il a cru (147) que l'expression ταῖς ἑβδομάσιν devait signifier tous les multiples de sept (jours, semaines, mois et années); par contre, son sens critique n'a pas été jusqu'à lui suggérer qu'on ne peut creuser un trou avec une hache (149); il a même écrit que cette arme pouvait servir à combler des fosses. Il ne s'est sûrement pas demandé quel sens il fallait attribuer à l'expression ἄλλοφυλῶ συμφυρέντας (150) et s'est borné à la traduire textuellement: иноплеменику примесивше ся.

En exposant la doctrine des Esséniens sur l'immortalité de l'âme, le traducteur a inséré dans le texte la notion antique des quatre éléments dont se compose la matière (154), tout en essayant de traduire mot à mot la suite de cet alinéa.

En traduisant les mots яко пищалію тонкою par « comme par un tuyau ténu », M. A. Vaillant (I, p. 145, n. 1) a supposé que le traducteur russe a dû lire dans le texte

grec σύγγυι au lieu de ὑγγι. Le subst. пищаль, dérivé du verbe пищать « pousser un cri aigu », a désigné divers instruments capables d'émettre des sifflements: flûte, sifflet, chalumeau. (A partir du XVIII^e s., on trouve le mot пистолетъ — déformé en пищаль — pour désigner certaines armes à feu, plus particulièrement l'arquebuse.)

Il est à supposer que le traducteur russe a parfaitement lu ὑγγι mais qu'il a rapproché ce nom du grec ὑγγή, ὑγγμός, « cri strident ». Dans son interprétation du texte, les âmes étaient attirées vers les corps par un cri d'appel aigu, comme s'il était émis par une flûte mince.

Plus loin par contre (155), le traducteur a cru utile de mentionner les champs Elysées, — au lieu de l'expression assez vague « les choses nobles auxquelles croient les fils des Hellènes » qu'on lit dans le texte grec; mais il ignorait que Tantale et Sisyphe, Ixion et Tityas sont des noms propres et en a fait des démons, chargés de tourmenter les âmes des « traîtres » en enfer.

Il faut supposer que le traducteur connaissait Epiphane et qu'il a voulu distinguer les « Esséniens » de la 9^{ème} hérésie, des « Osséens » de la 19^{ème} hérésie (PG XLI, 232—233; 260—269; v. aussi 405; 960—961). Epiphane a donné le nom d'« Osséens » aux Elkasaites qui s'étaient élevés contre la pratique du célibat et avaient prôné le mariage des jeunes; il disait d'eux qu'ils n'étaient ni chrétiens, ni juifs, ni païens. Le traducteur de la « Prise de Jérusalem » a donc attribué à certains Osséens (Осінни, Осени) la croyance en un au-delà mi-élyséen, mi-édénique, en un enfer plus près de l'Hadès que de la géhenne. A d'autres Osséens (Осін) il a attribué la coutume du mariage à l'essai.

Visiblement, le traducteur a cherché à comprendre le passage interpolé dans la « Guerre des Juifs ». Il a été ainsi amené à supposer qu'à l'exemple des ordres monastiques féminins, il devait y avoir aussi, chez les Osséens, des femmes qui répugnaient au mariage (160); mais il a probablement jugé indécent de parler du comportement des femmes au bain et a omis de traduire ce passage (161). Plus loin (166), il a glissé sur tous les qualificatifs dont l'interpolateur de la « Guerre des Juifs » a gratifié les Çadduqites.

L'analyse rapide du chapitre sur les Esséniens et les autres sectes juives permet de constater qu'aucune des phrases qu'on trouve dans la version slave et qui ne figurent pas dans le texte grec, ne peut provenir d'un prototype ancien plus détaillé. Elles doivent toutes être attribuées au traducteur russe et peuvent toutes être expliquées par la mentalité médiévale qui devait être la sienne.

On aura pu constater quelles ont été les préoccupations du traducteur et pourquoi il a préféré parfois ne pas traduire certaines phrases que l'interpolateur du texte grec avait paraphrasées sur le texte d'Hippolyte. Quant aux propositions qui ne se trouvent ni dans la présente version russe ni dans les *Philosophumena*, elles ont dû être introduites dans le texte grec au cours d'un deuxième remaniement dont il sera plus longuement question plus loin.

En dehors du passage qui vient d'être analysé, le nom des Esséniens se rencontre une fois encore dans la version slave de la « Prise de Jérusalem », dans un chapitre qui n'a pas de contre-partie dans la version grecque et qui doit donc être considéré comme une adjonction du traducteur russe.

LA PRISE DE JERUSALEM — *Livre II, Chapitre VII, 2.*

Il s'agit ici d'un paragraphe qui, dans la plupart des mss., porte le sous-titre: « De Jean le Précurseur ». On y lit une curieuse histoire:

Jean Baptiste, — dont le nom n'est pas cité, — « parcourait la Judée dans des vêtements étonnants, des poils de bêtes collés sur son corps ». Il appelait les Juifs à la liberté et « ne leur faisait rien d'autre que de les plonger dans le cours du Jourdain ». Ayant enseigné « qu'il leur serait donné un roi qui les libérerait », il fut conduit devant Archélaüs qui menaça de le faire torturer.

« Alors, se levant avec fureur, un scribe Simon, d'origine Esséanien
« (СѢМОНЪ РОДОМЪ ЕССЕАНИНЪ КНИЖНИКЪ СЫ), dit: « Tous les jours nous lisons
« la divine Ecriture; et toi, sorti aujourd'hui de la forêt comme une bête,
« tu oses nous faire la leçon et séduire le peuple avec des „paroles impies“?
« — Et il s'élança pour déchirer son corps ».

Jean lui répondit dignement et s'en alla de l'autre côté du Jourdain, sans que personne osât l'en empêcher.

Dans une note (I, p. 137, n. 1), M. A. Vaillant suppose que la mention de « Simon, Essénien d'origine » serait une utilisation anticipée de Σίμων τις Ἐσσηαῖος τὸ γένος (Niese 175,2), d'où la modification introduite dans la désignation de l'interprète du songe d'Archélaüs (inf. lignes 13—14) qui de Simon devient Soum, et d'Essénien Sad-ducéen. Le choix d'un Essénien, orgueilleux de sa vertu, comme adversaire de saint Jean-Baptiste est expliqué par le chapitre suivant (II, VIII,2) et peut-être aussi par Mat. III,7.

Tout ce passage n'a certainement rien à voir avec l'interprète du songe d'Archélaüs et n'a pu être contaminé par l'alinéa suivant. L'histoire intercalée ici est facile à reconnaître: c'est une légende sur Jean Baptiste et sur la conversion de saint Pierre. On reconnaît aisément que cette légende a été influencée par Jn. I, 35—42 et l'on peut facilement identifier « le scribe Simon, d'origine Esséanien » avec celui que les Evangiles désignent comme Σίμων, ὁ υἱὸς Ἰωάννου (Ἰωνα) (Jn. 1.42), Σίμων Ἰωάννου (Ἰωνα) (Jn. 21.15—17). Mais au lieu de faire de saint Pierre le frère d'un disciple dissident du Baptiste, le traducteur russe a préféré en faire un adversaire prononcé.

Il n'entre pas dans le cadre de la présente étude d'analyser les raisons pour lesquelles des renseignements d'aspect anti-chrétien ont été introduits dans la version slave de la « Prise de Jérusalem ». Il se peut que l'hagiographie russe ait brodé sur la conversion de st. Pierre et ait déformé le passage du quatrième évangile. Mais il est également possible que le traducteur ait voulu mettre sous la signature d'un Juif contemporain des événements une notice tendancieuse, comportant un certain nombre d'éléments faux et faciles à réfuter, dans le but d'authentifier les faits en eux-mêmes.

On peut se demander pourquoi le traducteur russe a appelé Simon-Pierre un « Esséanien de naissance (ou d'origine) »? — Il ne semble pas qu'il ait voulu en faire un « Essénien », puisqu'il le désigne comme « scribe », c'est-à-dire comme Pharisien. Peut-être pensait-il que Simon-Pierre était né dans une ville ou un pays du nom d'Essé (cf. B. J. XIII, 393 Ἑσσεα)? Plus vraisemblablement il a dû simplement transcrire les mots υἱὸς Ἰωάννου, et en aura fait Гц-ЕАННН.

C'est le seul passage de la version slave où l'on peut essayer de voir la mention d'un « Essénien »: on se rend compte que le nom de cette secte n'y figure pas et que le passage en entier est une adjonction du traducteur russe.

II.

I. LES AUTRES MENTIONS D'ESSENIENS DANS « LA GUERRE DES JUIFS ».

Indépendamment du long chapitre sur les Esséniens qui se retrouve avec quelques variantes dans la version slave, mais ne se lit ni dans le Yossipon ni dans l'Hégésippe, le texte grec de la « Guerre des Juifs » renferme quelques mentions d'Esséniens qu'il nous faudra étudier.

1. L'interprète du songe d'Archélaüs.

Archélaüs ayant eu un songe, fit venir un oniromancien qui lui en donna l'interprétation. Ce devin est nommé, dans la version grecque (II. VII, 3): Σίμων τις Ἑσσαῖος τὸ γένος.

a) Dans le passage correspondant de la version slave, l'oniromancien est appelé МСЖК САДШКЕН ИМЕНЕМ ГСМЪ « un homme çadduqite du nom de Soum » et, comme déjà dit (v. p. 82) ce nom n'a certainement rien à faire avec la mention de Simon (Pierre) à l'alinéa précédent. Il n'y a pas lieu de supposer que le modèle grec ait qualifié l'oniromancien de çadduqite ni que le nom du personnage ait été cité à l'origine.

b) l'Hégésippe ne mentionne pas l'interprète du songe d'Archélaüs et ignore son nom.

c) L'incident est rapporté dans les diverses éditions du Yossipon, mais le nom de l'interprète n'est pas cité; on trouve, à quelques menues nuances près, la même phrase dans l'édition de Mantoue (Paris, hebr. 1308 fol. 97 r), de Bâle (V,43), de Venise (VI,62; p. 91 b) et dans le Paris, hebr. 1280 (fol. 122 v): « Archélaüs acheva son songe et raconta son rêve à l'un des sages et le sage lui dit: ... ». — Même dans le *compendium* de Lepusculus (Bâle 1559) on ne trouve pas le nom de l'oniromancien: « Il appela donc un des sages d'Israël et lui raconta son rêve ».

La mention d'un « Essénien » en ce passage du texte grec n'étant attestée ni par la version slave ni par aucun autre texte, doit être attribuée à l'intervention d'un deuxième interpolateur, « l'amplificateur » dont il sera plus longuement question ici. Elle ne peut en aucun cas être considérée comme ayant fait partie d'un texte original.

2. Les commandants juifs désignés pour la guerre.

Deux paragraphes du texte grec nous renseignent sur les commandants désignés par les Juifs pour la conduite des opérations militaires contre les Romains (II. XX, 3—4). Nous apprenons ainsi que Joseph ben Gorion et le grand-prêtre Anan reçurent le commandement de Jérusalem, qu'Eléazar ben Simon n'eut pas de commandement, que Jésus fils de Saphas et Eléazar fils du nouveau grand-prêtre obtinrent le commandement de l'Idumée. Un nommé Manassé fut chargé de la Transjordanie et « Jean l'Essénien » (Ἰωάννης ὁ Ἐσσαῖος) eut pour mission de défendre Thamna et Lydda, Jaffa et Emmaüs. Un autre commandement échut à Jean fils d'Ananias; Josèphe fils de Mathias (Flavius Josèphe lui-même) eut le commandement de la haute et basse Galilée avec la place forte de Gamala..

« Jean l'Essénien » est encore mentionné plus loin (III. II, 1) dans un autre contexte. Trois chefs Juifs sont cités dans ce passage: Niger originaire de Transjordanie (Pérée ?) (ὁ περαΐτης), Silas le Babylonien, et « Jean l'Essénien ».

a) Dans la version slave, le commandement militaire est aussi confié à plusieurs chefs: Anan le grand-prêtre et Joseph ben Gorion reçurent la mission de défendre Jérusalem, Jésus fils de Saphas (Исхр҃са Сапѣина сына) et Eléazar fils du nouveau grand-prêtre eurent le commandement en Idumée, Joseph fils de Simon (Иосифа Симеонова сына) reçut le commandement de Jéricho, « et d'autres (furent nommés) en d'autres régions ». A Josèphe fils de Matathias (Иосифови же Матѣиинѣ сына) furent confiées les deux Galilées et Gamala.

Dans cette énumération, moins développée que celle de la version grecque, Jean « l'Essénien » n'est pas mentionné.

Lors de l'attaque d'Ascalon (III, II, I) on voit figurer « Anyère le Perse » Яниеръ Перскыи (Niger de Pérée), Silas de Babylone, et « Jean d'Assée » Иваннъ Ассенскыи. Ici, la désinence du nom ne laisse subsister aucun doute; le traducteur voyait bien dans le mot Ассенскыи un toponyme. Malgré la ressemblance toute superficielle, il serait téméraire de lire ici le mot « Essénien ».

b) Quelques manuscrits de l'Hégésippe mentionnent « Jean l'Essénien ». D'après ce texte, les commandants juifs étaient: Jésus le prêtre, Eléazar fils de prêtre, Joseph fils de Simon, Manassé, *Iohannes Essæus*, Jean fils d'Ananias et divers autres.

Il convient de signaler toutefois que plusieurs mss. portent *esseus* (au lieu d'*Essæus*) et qu'un des mss. les plus anciens (l'Ambrosien, 2^e main) présente la graphie curieuse *etseufa*.

L'Hégésippe ne mentionne pas la bataille d'Ascalon, ni les noms des généraux juifs qui y auraient participé.

c) Le Yossipon donne une version très détaillée de la nomination des commandants juifs: elle est importante pour l'élimination des doublets.

D'après l'édition de Venise (p. 98 c), les Juifs firent tomber le sort pour désigner leurs chefs militaires. On élut de cette manière: le prêtre puissant Joseph, le prêtre Annany et le prêtre Eléazar son fils. Puis on tira au sort les postes de commandement: la Galilée échut à Joseph (une glose nous apprend qu'il s'agit de Joseph ben Gorion à qui l'on donna dans la suite le surnom de Yossipon), le grand-prêtre Annany reçut le commandement de Jérusalem et de ses environs, et Eléazar fils du prêtre Annany (assisté de Yehushua « prince de tous les princes de Juda »), eut le commandement de tout Edom depuis Elath jusqu'à la Mer Morte. — Plus loin, il est question de Manassé à qui échut toute la Transjordanie, depuis Jéricho jusqu'à l'Euphrate.

L'édition de Mantoue (*Paris. hebr.* 1308, fol. 104) reproduit, à quelques nuances près les mêmes renseignements qu'on retrouve aussi dans le *Paris. hebr.* 1280 (fol. 130 v—131 r).

Le *compendium* de Lepusculus donne une version sensiblement différente: « En cette année, Dieu voulut encore troubler les esprits à Jérusalem et ils se divisèrent en trois partis. Un tiers suivit le grand-prêtre Annany « qui s'était révolté parce qu'il fut mis à l'épreuve (?) (*hmwsr mbhwntw* — *pontificem amotu et sacerdotis eius* [?]), un tiers suivit Yohanan le rebelle (*hprys* — *nebulonem*) et un tiers suivit Simon le deuxième rebelle (*alterum nebulonem*) ».

Aucune de ces versions ne mentionne la bataille d'Ascalon ni les généraux juifs qui y auraient pris part.

Il est vraisemblable que les Juifs tirèrent au sort leurs commandants et qu'au début de la campagne trois chefs seulement furent désignés. La mention de Jésus (Yehushua) et de Manassé est probablement due à des copistes de l'œuvre.

De la comparaison des textes, on peut retenir que les trois premiers chefs militaires des Juifs se nommèrent probablement Anan (grand-prêtre), Eléazar (son fils) et Joseph (ben Matathia, ou ben Gorion ?). Les vicissitudes de la guerre amenèrent, dans la suite, divers rebelles à assumer des commandements locaux, comme p. ex. Jésus fils de Saphas (B. J. IV, 4. 3). La version de Lepusculus permet d'identifier Simon, — Eléazar fils de Simon dans la version grecque, Joseph fils de Simon de la version russe et de l'Hégésippe, — avec Simon de Gerasa (B. J. IV, 9. 3), « Simon le rebelle ». De même peut-on identifier « Jean l'Essénien » de la version grecque, — *Iohannes etseufa* de l'Hégésippe, — avec Jean de Giscala (B. J. IV, 2. 1), « Jean le rebelle ». Ni l'un ni l'autre ne sont mentionnés dans le passage du Yossipon qui relate le tirage au sort des premiers commandants officiellement élus. Quant à la bataille d'Ascalon, elle n'est confirmée par aucune autre version et échappe ainsi à notre investigation.

La mention d'un « Essénien » dans la version grecque est probablement due à l'intervention d'un deuxième interpolateur — l'amplificateur — qui aura voulu donner ce titre à un personnage dont l'attitude héroïque pendant la lutte pouvait correspondre à l'idéal essénien, tel qu'il avait été dépeint par le premier interpolateur (B. J. II, 8.10).

3. La Porte des Esséniens.

Une dernière fois le nom des Esséniens figure dans la version grecque de la « Guerre des Juifs »: il y est question d'une porte de Jérusalem qui aurait été appelée (V, 4.2): τὴν Ἑσσηνῶν πύλην.

Cette mention doit être entièrement éliminée. Aucun texte ne mentionne une porte de Jérusalem de ce nom; l'incident même n'est rapporté ni dans l'Hégésippe, ni dans le Yossipon. Elle ne figure pas dans la version slave, ce qui laisse supposer qu'elle ne devait pas figurer non plus dans la version grecque qui n'avait reçu que l'apport du premier interpolateur.

Il est difficile de s'expliquer pourquoi la « Porte des Esséniens » a été introduite dans le texte grec.

Peut-on déjà tirer une conclusion de ces trois mentions d'Esséniens dans la version grecque de la « Guerre des Juifs »? — Il se peut que « Jean l'Essénien » soit un nom déformé, dont une trace peut-être plus correcte, bien que non historique, subsiste dans la forme Асейский qu'on trouve dans la version russe, dans la graphie *etseufa* de l'Hégésippe. La « Porte des Esséniens » est une invention absolument gratuite, et l'oniromancien « Simon l'Essénien » (Soum le Çadduqite de la version slave) n'était probablement pas connu par son nom dans la version originale.

Ce qui importe pour ce dernier personnage est que nous avons ici la mention d'un devin et que l'amplificateur du texte en a fait un Essénien. Nous trouverons que, dans les « Antiquités Judaïques », tous les devins, y compris l'interprète du songe d'Archélaüs (car cet incident y est également rapporté), sont qualifiés d'Esséniens; nous pouvons donc supposer qu'un même rédacteur a modifié dans ce sens les deux ouvrages. Pourquoi le fit-il? Une supposition s'impose. Il est clair que l'amplificateur avait lu la « Guerre des Juifs » dans un texte déjà interpolé; il y avait trouvé le passages du fameux chapitre sur les Esséniens, y insérer quelques gloses aux Esséniens. Pour donner une confirmation à l'auteur de cette mention, il a fait de tous les devins mentionnés dans l'œuvre de Flavius Josèphe, des « Esséniens ».

Mais, d'autre part, l'amplificateur n'était pas, comme le premier interpolateur, un païen qui se moquait des Juifs. Il a donc dû atténuer quelques passages du fameux chapitre sur les Esséniens, y insérer quelques gloses rectificatives. Il a si bien réussi que la mordante satire n'a pas été remarquée jusqu'ici par les lecteurs du texte. Ces gloses et adjonctions, qui ne figurent pas dans la version russe, devront être étudiées plus en détail.

II. L'AMPLIFICATION DU CHAPITRE SUR LES ESSENIENS.

L'amplificateur de la version grecque de la « Guerre des Juifs » était vraisemblablement chrétien et, de plus, assez bien documenté sur les sectes juives du passé et les communautés juives de son temps.

La première phrase que nous devons lui attribuer avec certitude (122) est destinée à modérer l'impression que le premier interpolateur voulait donner de ses Esséniens. L'interpolateur voulait faire croire que les Juifs les plus vertueux se complaisaient dans la misère; l'amplificateur a totalement changé le sens de ce passage en insérant d'abord les mots: *leur*

esprit de communauté est merveilleux, vantant ensuite que, chez eux, nulle part on n'aperçoit ni l'humiliation de la pauvreté, ni la suprématie de la richesse; à quoi il ajoute les mots: comme s'ils étaient frères.

Il n'est pas nécessaire de chercher une source de renseignements particulière pour ces affirmations. La solidarité juive se manifestait certainement dans les anciennes communautés de la diaspora, surtout durant les premiers siècles de notre ère. Il dépendait uniquement du narrateur d'y voir une qualité ou un défaut racial.

Quand il est question de l'horreur des Juifs pour les baumes et les parfums (123), nous trouvons dans la version grecque deux phrases qui ne figurent pas dans la version russe. D'abord nous lisons que *si quelqu'un a été enduit d'huile contre son gré, il s'essuie le corps*. A la suite, il est dit que les Esséniens *considèrent le fait d'être non rasés comme une belle chose*. Ces deux phrases, dues à l'amplificateur, partent du même principe: il fallait expliquer pourquoi les Esséniens « considèrent l'huile comme une souillure » (dans la version de l'interpolateur).

Cette amplification ne peut s'expliquer que si l'on tient présent que l'auteur devait être chrétien. Malgré sa sympathie pour les Juifs, il devait leur reprocher de n'avoir pas adhéré au christianisme. Dans son esprit, l'horreur des Juifs pour l'huile devait être une marque de leur opposition aux onctions du baptême et du sacrement de la prêtrise. Il se peut même que certains Juifs superstitieux s'essuyaient ostensiblement si un chrétien avait fait tomber une goutte d'huile sur eux, de crainte d'avoir été christianisés contre leur gré: de telles superstitions sont encore fréquentes en Orient.

Un autre signe d'apostasie était, chez les Juifs, de se laisser « couper en rond les coins de la chevelure et raser les coins de la barbe » (Lv. 19.27; 21.15). En particulier, si l'on voulait rester Juif, il ne fallait pas se laisser faire « une place chauve sur la tête ».

L'amplificateur qui a lu le mot corrompu λευχιμονεῖν « vêtu de blanc » (comme le prêtre) a naturellement interprété l'horreur des Esséniens pour l'huile comme une manifestation de leur attachement au judaïsme. Il y a renchéri en affirmant que non seulement ils se méfient de toute onction qu'on aurait pu leur administrer contre leur gré, mais encore étaient fiers des longues boucles qui pendaient de leurs tempes et refusaient de se laisser raser.

C'est également à l'amplificateur qu'il faut attribuer la phrase (132) que les Esséniens, au repas du soir, *font asseoir avec eux les étrangers, s'il arrive qu'il y en ait de passage*.

L'auteur de cette phrase connaissait suffisamment les mœurs juives pour pouvoir affirmer que la place de l'hôte doit être réservée à chaque table au repas du soir. Cette prescription est particulièrement observée par les Juifs le vendredi soir et la veille de la Pâque.

Plus loin, à la suite d'une phrase où il est dit que les Esséniens aspiraient à aider ceux qui sont dignes de pitié, nous lisons les mots (134): *quand ils le veulent et qu'on les en prie, et à nourrir les nécessiteux*.

Il est vraisemblable que l'amplificateur a subi ici l'influence de deux passages de l'Evangile: Mt. 7. 7—10 et Lc. 11. 5—12. Dans son esprit, la charité des Esséniens ne devait être ni agressive ni importune. Le fait de demander ne devait avoir rien d'humiliant: au contraire, c'était même la condition première pour l'obtention de la charité.

L'excommunication des pécheurs et leur pardon « quand ils sont à leur dernier souffle », chapitre où le premier interpolateur a pu exercer sa verve, a été aussi tempérée par une phrase de l'amplificateur. On voit qu'il a compris le sens du pardon *in extremis* quand il ajoute les mots (114) : *considérant suffisant pour leurs péchés ce supplice imposé jusqu'à la mort.*

C'est la phrase d'un croyant qui a saisi l'importance, pour l'adepte d'une religion quelconque, de ne pas affronter le jugement dernier sans avoir obtenu le pardon des siens sur terre.

C'est encore au même amplificateur que nous devons une phrase explicative à la suite de la notice sur la sérénité avec laquelle les Esséniens savaient rendre l'âme (153).

L'adverbe *ὥς* a plusieurs significations et il n'est pas certain qu'il faille lire ici une proposition dubitative. Cette phrase est, en tout cas, impossible à attribuer au premier interpolateur qui ne concevait pas la croyance des Esséniens en la résurrection de la chair (154—156) et supposait même que les Pharisiens croyaient en une métempsychose (la résurrection de l'âme en d'autres corps).

A l'exception de quelques mots que le traducteur slave peut avoir volontairement omis (148—149), toutes les autres adjonctions à ce passage, qu'on ne trouve pas dans la version russe, doivent être attribuées au même amplificateur qui a fait de l'interprète du songe d'Archélaüs un Essénien (II, VII. 3), qui a confié à Jean l'Essénien la défense de Thamma (II, XX, 4; III. II, 1), qui a donné naissance à la « porte des Esséniens ». On aura déjà relevé qu'il ne croyait pas « aux mêmes choses nobles que les fils des Hellènes » (155) et qu'il traitait ces croyances de « fables » (156). On aura aussi noté quelques particularités de son vocabulaire sur lesquelles on aura l'occasion de revenir : entre autres, sous sa plume, les Esséniens sont devenus une « race » (*γένος*), expression très caractéristique d'une époque où race et religion pouvaient encore se confondre.

III. L'AMPLIFICATEUR DES ANTIQUITÉS JUDAÏQUES.

Comme dans la « Guerre des Juifs », les Esséniens sont souvent cités dans les « Antiquités Judaïques ». En plusieurs passages il est question de leur genre de vie, de leur doctrine, mais nulle part nous ne trouvons le ton satirique qui se dégage de l'interpolation dans le Livre II, ch. VIII de la « Guerre des Juifs ». Au contraire, les Esséniens sont présentés ici sous un jour plutôt favorable. Nous verrons que toutes ces mentions sont à attribuer à celui que nous avons appelé « l'amplificateur » et à qui nous devons déjà quelques adjonctions à la « Guerre des Juifs ».

1. La première mention. (XIII, V. 9.)

La première mention des Esséniens se trouve dans un passage où, d'après une note de Th. Reinach, « on ne comprend pas ce que vient faire

ce hors d'œuvre que Josèphe a tiré de son cru ». Naturellement, ce n'est pas à Josèphe qu'il faut attribuer ce paragraphe, mais à son amplificateur. Th. Reinach avait du reste très justement remarqué qu' « *ici comme ailleurs, il transforme en écoles philosophiques à la grecque les sectes religieuses des Juifs qui avaient un tout autre caractère* ». Cette tendance est pourtant moins visible dans les adjonctions de l'amplificateur que dans celles du premier interpolateur. Le passage en question peut se traduire ainsi :

- 171 « A cette époque, il y avait trois sectes parmi les Juifs qui pro-
« fessaient un enseignement différent au sujet des affaires humaines.
« L'une était dite Pharisienne, l'autre Sadducéenne et la troisième
« Essénienne.
- 172 « Ceux qui sont Pharisiens disent (ἐλέγετο) que certaines choses et
« non pas toutes sont l'œuvre de la destinée; certaines arrivent par
« elle (la destinée), mais il se peut aussi qu'elles ne se produisent pas.
« Ceux de la race (γένος) des Esséniens déclarent que la destinée est
« maîtresse de tout et que jamais rien n'arrive aux hommes qui n'ait
« été écrit par elle.
- 173 « Les Sadducéens, par contre, nient la destinée. Ce n'est pas à elle
« qu'ils attribuent de l'importance, ni (croient-ils) que c'est par elle
« que les affaires humaines se décident (τὰ ἀνθρώπινα τέλος λαμβάνειν)
« Tout dépend de nous, de sorte que les origines de ce qui est bien,
« c'est nous qui les produisons. Quant aux maux, nous nous les pro-
« curons par notre propre irréflexion. Mais, de tout ceci, j'ai donné
« plus amplement connaissance dans le deuxième livre de l'« Affaire
« Juive » (τῆς Ἰουδαϊκῆς πραγματείας).

Il n'est pas besoin de signaler que naturellement, tout cet alinéa ne figure dans aucune recension du Yossipon. Il est dû à l'amplificateur déjà nommé et est signé de lui par l'emploi qu'il fait du terme γένος « race » pour désigner les Esséniens.

L'amplificateur avait connaissance de la « Guerre des Juifs » et y avait lu le chapitre interpolé sur les Esséniens. C'est ainsi qu'il faut comprendre son allusion au « deuxième livre des Affaires Juives » ; mais il n'y avait trouvé aucun renseignement sur la doctrine des Esséniens. Il procéda donc par différence : puisqu'il devait y avoir trois philosophies juives, que les Sadducéens niaient la destinée et que les Pharisiens faisaient une part assez large au libre arbitre, les Esséniens devaient être déterministes à l'excès. Cela cadrerait assez bien avec le rôle de devins et d'oniromanciens que l'amplificateur voulait leur faire jouer. Comme il avait décidé de mentionner les Esséniens quelques pages plus loin, l'amplificateur crut bon de donner ici l'essentiel de ce qu'il voulut que fût leur doctrine. Ce « hors-d'œuvre », à la place qu'il occupe, ne s'explique qu'en fonction des autres interpolations.

2. *Les Esséniens sous Jean Hyrcan. (XIII. X, 5—7).*

L'histoire qui est racontée ici est celle de la rupture de Jean Hyrcan avec les Pharisiens. Voici ce que raconte le texte grec :

Les Pharisiens, « qui étaient une secte des Juifs comme nous l'avons dit plus haut, voulaient du mal à Hyrcan (κακώς πρὸς αὐτὸν εἶχον). ... Ils ont une telle influence sur la foule (τῷ πλῆθει) que, s'ils disent quelque chose sur le roi ou le grand-prêtre, c'est cru immédiatement. Hyrcan avait été cependant un de leurs disciples et était très aimé d'eux. Il leur offrit donc un banquet magnifique. Quand il les vit dans de bonnes dispositions, il se mit à leur parler disant qu'ils connaissaient sa volonté d'être juste et ses efforts pour être agréable à Dieu et à eux-mêmes. ... Les Pharisiens, en effet, se piquent de philosophie (οἱ γὰρ Φαρισαῖοι φιλοσοφοῦσιν) ».

C'est alors qu'Eléazar, « homme d'un naturel et méchant et séditionnaire » insulta à la mémoire de la mère d'Hyrcan. « Un certain Jonathas, de la secte des Sadducéens qui ont une hérésie opposée à celle des Pharisiens » et qui était un ami d'Hyrcan, dit que l'insulte avait été proférée avec l'assentiment des Pharisiens. Comme ces derniers ne voulaient pas prononcer la peine de mort contre un des leurs, Jonathas excita vivement le roi « et l'amena à se joindre au sort (μοίρα) des Sadducéens ».

« Il abandonna celui des Pharisiens, abrogea les lois imposées par eux « au peuple (τῷ δήμῳ) et punit ceux qui les observaient. Il en résulta dès « lors une haine de la foule (παρὰ τοῦ πλήθους) contre lui et ses fils.

« Nous reviendrons sur ce point. A présent, je veux annoncer que les « Pharisiens avaient transmis au peuple diverses (coutumes) héritées des « pères, mais qui ne sont pas inscrites dans la Loi de Moïse et que, pour « cette raison, ceux de la race (γένος) des Sadducéens rejetaient, disant « qu'il fallait considérer comme lois celles qui sont écrites et ne pas ob- « server celles transmises par les pères. — Et sur cette question, des con- « troverses et de grandes disputes se sont élevées, les Sadducéens ne par- « venant à convaincre que les riches et n'ayant pas d'adeptes parmi le « peuple (τὸ δὲ δημοτικόν). Les Pharisiens, par contre, avaient la multitude « avec eux. Mais de ces deux (partis) et de celui des Esséniens (on trou- « vera) des détails dans mon deuxième (livre) des Judaïca (ἐν τῇ δευτέρῳ « μοι τῶν Ἰουδαϊκῶν).

« Hyrcan ayant apaisé la révolte, vécut heureux après cela, occupant « le pouvoir d'une façon noble pendant 31 ans, et mourut en laissant cinq « fils ... ».

Le passage correspondant est beaucoup plus développé dans le Yossipon. Il se trouve dans le livre intitulé « Chroniques de la reine Alexandra », ouvrage qui a dû être écrit par un Pharisien peu de temps avant la mort de la souveraine (v. *sup.* p. 9). Naturellement l'auteur juge sévèrement Hyrcan et cette attitude de l'auteur écrivant à la gloire de la souveraine qui avait rétabli les lois des Pharisiens, apparaît nettement à travers toutes les modifications que l'écrit original a subies. Nous donnons ici le texte de l'édition de Mantoue (*Paris. Hebr. 1308, Fo 52*) et noterons plus bas les variantes les plus importantes :

« A cette époque, quand le roi Hyrcan était assis sur le trône de sa royauté qui se trouvait à Jérusalem, la ville sainte, le roi organisa une grande beuverie pour tous ses princes et tous ses serviteurs de l'armée de Juda et de Benjamin. Et le roi s'assit à table avec les sages d'Israël: ce sont ceux qui interprètent (*hprwšym*) la Loi, et Hyrcan avait été un d'entre leurs élèves. Et, quand le cœur d'Hyrcan fut réjoui par le vin, il parla aux sages, c'est-à-dire aux Pharisiens, ... (qui lui répondirent) ... car tu es juste et tu marches dans le droit chemin, car tu es roi et prêtre. — Et Hyrcan se réjouit de leurs paroles.

« Mais il y avait là un d'entre les Pharisiens et son nom était Eliézer; c'était un homme qui lance des doutes, méchant homme et sans foi. Il prit la parole et dit: « Vive le roi Hyrcan pour toujours. Si ton désir est d'être juste, comme tu l'as dit, descends de la prêtrise et contente-toi de la royauté. » Et le roi demanda: « Pourquoi? » Et Eliézer dit: « Parce que ta mère est allée prisonnière du temps d'Antiochus et qu'elle fut considérée comme butin. Pour cela tu ne dois pas séjourner dans le Saint des Saints. » Et le roi se fâcha beaucoup et la joie se transforma en deuil et en querelle et l'amitié en haine.

« Et là était assis un homme très riche d'entre les Sadducéens et son nom était Yonathan, et il dit: « Ne t'ai-je point dit de ne pas te fier à eux, car ils sont faux dans leurs paroles. Ce sont eux qui ont maintenant ordonné à Eliézer de te blasphémer. » Et le roi dit aux Pharisiens: « Jugez l'affaire de ce blasphème qui a été proféré contre moi par Eliézer; et ils répondirent et dirent: « Qu'il soit battu et roué et que ceci te suffise, » — car les Pharisiens ne condamnent pas à mort. Et Jonathan prit la parole et dit: « Ne t'ai-je point dit que ce blasphème fut proféré à leur connaissance et par leur volonté? » — Et depuis ce jour Hyrcan sombra dans le péché et se fit Sadducéen.

« Et le roi ordonna que l'on fit proclamer dans tout le pays d'Israël que quiconque enseignerait à son fils la loi des Pharisiens mourrait de mort. Et Hyrcan en fit tuer plusieurs parmi le peuple. C'est pourquoi une haine s'éveilla contre lui et contre ses fils dans le peuple à cette époque.

« A présent il faut ouvrir (un chapitre) pour raconter pour quelle raison se produisirent les dissensions et les divisions dans le peuple de Dieu. Car les Pharisiens disaient qu'il faut suivre la loi telle qu'elle a été transmise entre nos mains par nos pères qui ont interprété la Loi; et les « nègres » (*whkwšym*) formaient à cette époque un parti à la suite des Sadducéens et eux ne croyaient en aucune tradition ni en aucune interprétation, sinon à la seule Loi de Moïse. Et les « pieux » (*whšydym*) formaient un autre parti.

« A cette époque, à cause de ces divisions, il y eut beaucoup de guerres violentes et l'on versa beaucoup de sang dans le peuple de Dieu; car, les pauvres du peuple allaient au secours des Pharisiens et seuls les riches et les puissants étaient avec le roi. Et les Sadducéens ne portaient aucun secours.

« ... Et toute la durée du règne d'Hyrcan fut de 31 ans ... ».

Le passage qui nous intéresse particulièrement, et où le texte grec a introduit le terme « Esséniens » est ici fortement corrompu. Dans l'édition de Venise (p. 29) nous trouvons la même forme altérée (*hkwšym*); l'édition de Bâle (IV, 6) par contre mentionne correctement « les timides, timorés » (*hbwšym*) à la suite des Sadducéens.

La version du Paris. Hebr. 1280 (Fol. 81—82) présente quelques variantes intéressantes: Antiochus est appelé « Antiochus Epiphane, roi de Macédoine »; il n'est pas question d'un châtement exigé par Hyrcan ni de l'offre des Pharisiens de faire battre Eliézer. Par contre le texte ajoute que Hyrcan fit tuer beaucoup de Pharisiens et fit brûler Eliézer au feu. Il fit aussi tuer beaucoup de pauvres gens qui étaient pour les Pharisiens. En parlant des sectes, le texte mentionne les Pharisiens « qui interprétaient

« la Loi d'après la tradition. Et les « dissimulateurs » (*hšwnym*) qui sont les Sadducéens disaient qu'il ne fallait écouter leurs voix ni aucune tradition. ... Et les Sadducéens formèrent un parti en Israël, et les « pieux » (*hšydym*) restés seuls, avec le peuple qui les suivait, formèrent un autre parti. ... Car le pauvre peuple était avec les Pharisiens et seul les aidait, en dehors des riches et des puissants qui étaient pour le roi. Et les Sadducéens venaient en aide au roi et à eux (aux riches) ».

La traduction en yiddish (Zürich 1555) a cru bon d'émender *hkwšym* « les nègres » en *hkwtym* « les Kuthéens »; cette émendation a été suivie par Breithaupt (Gotha, 1707). Dans le *compendium* de Lepusculus les sectes juives ne sont pas mentionnées. Dans le récit des persécutions ordonnées par Hyrcan, l'auteur attribue au roi l'ordre de mettre à mort Çaduq et Boëthos et tous ceux qui suivent leur enseignement (l'on sait que Çaduq et celui que les textes rabbiniques nomment Boëthos vécurent au I^{er} s. de notre ère).

Si nous rapprochons le texte hébreu du texte grec, nous constatons que le Yossipon reflète une hostilité envers les Sadducéens, alors que le texte grec n'est visiblement pas favorable aux Pharisiens. On peut supposer que tout ce passage fut traduit par l'« amplificateur »: en effet, on trouve le terme γένος « race » appliqué même aux Sadducéens. Quant à la référence au deuxième livre de la « Guerre des Juifs » et à la mention des Esséniens, on reconnaît facilement les adjonctions de l'amplificateur.

Si dans d'autres chapitres des « Antiquités » certains hommes pieux sont devenus, sous la plume de l'amplificateur, des « Esséniens », il est certain que dans ce passage il n'a pas traduit *hšydym* par Esséniens. Les Assidéens formaient encore à l'époque de Jean Hyrcan une fraction extrémiste des Pharisiens (I Mac. 2. 42—44) et effectivement l'auteur du livre repris par le Yossipon associe ces deux mouvements (notamment dans la version du *Paris, Hebr. 1280*). Le traducteur grec a simplement passé sous silence les « timorés » aussi bien que les « pieux » dont nous ne trouvons aucune mention dans le corps de l'alinéa. Même pour l'amplificateur il était clair que les Esséniens n'avaient joué aucun rôle dans toute cette affaire entre Hyrcan et les Pharisiens. Le court rappel des Esséniens en fin de chapitre était uniquement destiné à mentionner l'existence de cette secte dont il était question dans la « Guerre des Juifs » et dont l'amplificateur se réservait de parler plus longuement en une autre circonstance.

Il convient de signaler ici que, probablement par suite d'une défaillance de mémoire, l'amplificateur ne songea pas à corriger son texte sur un point autrement important. Il avait certainement lu dans la « Guerre des Juifs » que le règne d'Hyrcan aurait duré 33 ans; ce renseignement est reproduit d'une façon curieuse dans la version slave: on y lit (I. II, 8): *за 33 лѣтъ и за три лѣта* « 37 ans et trois ans ». Comme le remarque M. A. Vaillant, c'est « 30 ans et trois ans » qu'il faut y lire. La durée du règne fixée par le texte hébreu est de 31 ans, et l'on peut s'étonner que l'amplificateur (qui a pourtant revu la version de la « Guerre des Juifs ») n'ait pas corrigé ce texte et n'ait pas essayé de mettre les deux écrits en harmonie sur ce point.

3. Les Esséniens sous Aristobule (XIII. XI, 2).

Nous avons déjà relevé une tendance chez l'amplificateur de Flavius Josèphe à faire des Esséniens des oniromanciens et des devins. Dans les « Antiquités Judaïques » nous trouvons trois cas similaires qu'il faut attribuer à la même main.

Aristobule, successeur de Jean Hyrcan, suspectait son frère Antigonos. Un devin du nom de Juda avait prédit qu'Antigonos serait tué en un endroit nommé « la tour de Straton », mais avait supposé que l'évènement se produirait dans la ville qui portait ce nom. Le texte grec mentionne le devin en une phrase:

« En effet, s'il faut s'émerveiller de quelque chose, c'est au sujet « d'un certain Juda de la race des Esséniens (Ἰούδαν τινά Ἐσσηνόν μὲν τὸ « γένος); ce qu'il prédisait ne s'avérait jamais mensonger... »

Ce personnage est mentionné dans le Yossipon, mais naturellement il n'est pas Essénien; aussi bien dans l'éd. de Mantoue que dans celle de Venise et dans celle de Bâle, le devin est appelé: « un homme nommé Juda, un des notables parmi les pieux » (*hsydym*).

Le Paris. hebr. 1280 (Fol. 82 v) l'appelle: « le sage Juda, qui était un des notables qui existent chez les pieux ». Au Fol. 83 r, il est nommé: « Juda, le pieux d'entre les pieux » (*hhsyd mn hhsydym*).

Le *Compendium* de Lepusculus ne mentionne pas cet incident et diffère aussi des autres rédactions en ce que le règne d'Aristobule est porté à deux ans (au lieu d'un an dans les autres éditions).

4. Les Esséniens sous Hérode (XV. X, 4).

Une histoire sert, dans le texte grec, à l'éloge des Esséniens:

370 « Hérode, en même temps, trouva superflu que ceux qui gravitent
« autour de Pollion le Pharisien et de Samaïa et de leurs collègues
« prêtassent serment; car non seulement ils ne s'y soumirent point,
« mais encore ne furent point punis comme les autres récalcitrants,
« en considération de ce qui s'était produit avec Pollion.

371 « Furent exemptés aussi de cette obligation ceux qui chez nous
« sont surnommés Esséens (οἱ παρ' ἡμῖν Ἐσσαιοὶ καλούμενοι). Ceux-ci
« forment une race (γένος) qui suit un genre de vie (? — régime ali-
« mentaire? διαίτη) conforme à celui enseigné par Pythagore aux Hellè-
« nes. De ce sujet (il sera question) plus amplement ailleurs. Pour
« quelle raison donc fut-il accordé aux Esséniens (τοὺς δὲ Ἐσσηνοὺς)
« une plus haute estime, et pourquoi furent-ils considérés plus dignes
« que de simples mortels? Il ne me semble pas déplacé de rapporter
« la chose dans ce (livre) qui appartient à l'histoire, ainsi que l'opi-
« nion (à ce sujet). »

372 « Il y avait donc parmi les Esséniens un nommé Ménahem. . .

L'histoire de sa prédiction est ensuite racontée en détail, ainsi que le fait qu'Hérode, devenu roi, fit mander Ménahem pour le questionner sur la durée de son règne. Ménahem lui donna une réponse évasive.

378 « Hérode cependant se déclara satisfait de ceci et congédia Ménahem après lui avoir donné la main droite (δεξιωσάμενος) et tous les jours, dès lors, il honora les Esséniens.

379 « J'ai pensé, quelque invraisemblance qu'il y ait dans ce récit, que je devais le faire; car nombre de ceux-ci (Esséniens) sont honorés à cause de leur haute vertu (ὕπο καλοκαγαθίας) et de leur expérience des choses divines (τῆς τῶν θεῶν ἐμπειρίας). »

Le Yossipon fait précéder cette histoire par l'explication de l'amitié qu'Hérode témoignait à Hillel et à Shammaï:

Ed. Mantoue, Fo 74—75 (Paris. Hebr. 1308):

« Et quand Hérode régna suivant tout le désir de son cœur, il honora tous les Juifs qui l'avaient assisté et il honora grandement Hillel l'Ancien qui était prince des Pharisiens ainsi que Shammaï son (?) élève, car ce furent eux qui avaient consacré au peuple de faire régner Hérode. Car les Pharisiens disaient: C'est la volonté de Dieu à cause des péchés du peuple, et il vaut mieux que ce soit lui qui règne plutôt que de faire couler le sang en abondance à l'intérieur de Jérusalem. C'est pourquoi Hérode honora les Pharisiens, mais de ses ennemis il n'eut pas pitié: il les fit tuer par l'épée et prit leur or et leur argent. »

Plus loin (fol. 110—111) il est question du serment imposé au peuple:

« Et il fit jurer le peuple et il le lia par des serments. Mais nombreux étaient ceux qui ne voulaient pas jurer: mais il ne se sauvèrent pas de sa main quand il les fit jurer d'être ses fidèles. Et il détruisit beaucoup de gens du peuple à cette époque. Seuls aux anciens parmi les Pharisiens, Hillel et Shammaï et leurs collègues, il ne fit pas prêter serment et ne les amena pas au jurement, car ils étaient aimés du roi. Car le jour où marchèrent sur Jérusalem Hérode et Antonius, c'étaient eux, le peuple des Pharisiens, qui incitèrent le peuple à recevoir Hérode dans la ville et à le faire régner. Car ils disaient: A cause de ceux qui ruinent le peuple, que ce soit celui-ci qui règne.

« Pour cette raison, le roi ne les fit pas venir au serment; et il ne fit pas venir au serment non plus les dissimulateurs (*hšwnym*) d'entre les pieux (*hšydym*), à cause de Ménahem, le dissimulateur d'entre les pieux. Car Ménahem était, à cette époque, un homme juste et sage. »

Dans l'édition de Venise (p. 78a) le texte a sensiblement varié. Les « dissimulateurs » (*šwnym*) sont appelés les « princes » (*šrym*). On trouve aussi une allusion à Ménahem qui joua un rôle important au moment de la révolte de 66 (v. p. 12—13); le texte se présente ici tout autrement:

« C'est pourquoi le roi ne fit pas venir au serment les princes des pieux et il honora les sages avec de grands honneurs, ainsi que le prince Ménahem, le compagnon de Shammaï; car il y eut aussi un autre Ménahem, en dehors de celui-ci, qui était un homme juste et sage en ce temps. »

Le texte hébreu se poursuit par un paragraphe, qui présente de grandes variantes entre une édition et l'autre, où l'auteur explique pourquoi il veut rapporter ici l'incident de Ménahem le devin. Le récit même commence (éd. de Mantoue) en situant Ménahem dans une académie rabbinique où le jeune Hérode allait pour apprendre:

« Et ce fut quand Hérode était jeune homme, et Ménahem était assis dans les académies des anciens et de ceux qui pratiquent la justice. Quand Ménahem vit le jeune homme, il se leva et s'inclina devant lui ... (le texte continue à raconter la pré-

« diction de Ménahem et comment Hérode devenu roi l'appela pour le questionner sur « la durée de son règne) ...

« Et le roi se réjouit beaucoup de paroles de Ménahem et il le crut et il l'honora « et il lui donna de grandes richesses. Et voilà la chose qui se produisit dans le peuple « de Dieu, en l'an 18 du règne d'Hérode, après qu'il eut vaincu tous les rois».

Au passage correspondant, le Paris. hébr. 1280 (fol. 111 r) ne donne aucun détail sur Ménahem. Il est appelé une fois: « le prince Ménahem, compagnon de Shammaï », mais il n'est pas dit pour quelle raison Ménahem se serait trouvé présent quand le jeune Hérode allait à l'école.

Dans la version arabe (Paris. ar. 1906, fo 65 r), Ménahem est appelé simplement « le cheikh ».

Il est difficile de retrouver la forme originale du texte hébreu, mais on se rend déjà compte que l'auteur des Chroniques d'Hérode n'était pas aussi favorable aux Pharisiens que le rédacteur des Chroniques d'Alexandra. Il excuse Ménahem parce qu'il était assez intelligent pour dissimuler ses vrais sentiments; il essaie de justifier Hillel et Shammaï en supposant qu'ils avaient prévu un châtement divin en favorisant le règne d'Hérode.

Toutes ces considérations ne se retrouvent pas dans la version grecque où nous observons encore l'influence de l'amplificateur qui a fait de Ménahem un Essénien. On note pourtant une certaine réserve dans la phrase οἱ παρ' ἡμῖν Ἑσσαιοὶ καλούμενοι et, suivant la terminologie habituelle, on remarquera que les Esséniens sont de nouveau qualifiés de « race » (γένος).

Ce qui étonne dans ce passage ce sont les allusions aux philosophies grecques qu'on n'est pas habitué à trouver sous la plume de l'amplificateur. Il n'avait certainement pas l'intention de faire allusion à la doctrine de la métempsychose quand il a assimilé le « genre de vie » des Esséniens à celui des Pythagoriciens. Songeait-il à certaines restrictions alimentaires (διαίτα)?

Les Pythagoriciens devaient s'abstenir de manger des fèves et, à notre connaissance, aucune secte juive n'a jamais prescrit pareille diète.

L'attribution aux Esséniens de la *calocagathie* aristotélicienne ne cadre pas non plus avec les autres interpolations que nous pouvons attribuer à l'« amplificateur ». De même la poignée de main d'Hérode à Ménahem (δεξιωσάμενος) semble très curieuse: c'est visiblement un anachronisme qui ne cadre pas bien avec les autres interpolations.

Naturellement, la mention des Esséniens ne repose ici sur aucun texte hébreu et ne peut être considérée que comme une adjonction de la main d'un interpolateur qui aura voulu faire d'un devin, Ménahem, un autre Essénien.

Le texte hébreu du Yossipon n'est pas exempt d'anachronismes non plus. A l'époque de la prise de Jérusalem par Hérode, les chefs du mouvement Pharisien étaient Shémayah et Abtalion (dont les noms sont transcrits en grec: Pollion et Samaïa). Ce n'est qu'après la mort de ces maîtres que Hillel prit la tête du mouvement Pharisien; mais Shammaï ne fut ni son collègue, ni son disciple. Au contraire on peut considérer Shammaï comme un précurseur du mouvement Çadduqite qui fut fondé en l'an 6 par R. Çaddug, un élève de Shammaï.

5. Les Esséniens sous Archélaüs. (XVII. XIII, 3.)

L'interprète du songe d'Archélaüs, déjà mentionné dans la « Guerre des Juifs », fait encore l'objet d'une mention dans les « Antiquités ». Ici, le roi fit venir divers interprètes, et ...

« comme ils différaient d'avis les uns des autres, car tous étaient loin de s'accorder sur une (réponse), Simon, un homme de la race des Esséniens (Σίμων ἀνὴρ γένος Ἐσσαίων), ayant reçu la garantie de sa sécurité, donna l'interprétation du songe. »

Les passages parallèles ont déjà été cités. Comme toujours dans la langue de l'amplificateur, les Esséniens sont qualifiés de « race ». Les autres embellissements au texte initial peuvent aussi être attribués au même auteur.

6. Les sectes juives. (XVIII. I, 2—6.)

Le chapitre le plus important pour la connaissance de l'amplificateur de Flavius Josèphe est celui qui traite des sectes juives dans les « Antiquités ». Rien de ce que nous y lisons ne devait se trouver dans le texte original. Il est possible que l'amplificateur ait utilisé ici une autre source; il est plus vraisemblable qu'il se soit contenté de renseignements verbaux. Les données qu'il a ainsi recueillies, il les a transformées suivant sa propre mentalité, usant d'une terminologie qui lui était propre, c'est-à-dire qu'il les a hellénisées, sans toutefois jamais verser dans la satire comme l'avait fait son prédécesseur, l'interpolateur de la « Guerre des Juifs ».

Comme il a été déjà dit, nous suivons dans la mesure du possible la traduction française de l'édition Th. Reinach.

11 « 2. Depuis le début des traditions, il y avait trois philosophies chez les Juifs: celle des Esséniens, et celle des Sadducéens, la troisième étant professée par ceux qu'on nomme les Pharisiens (οἱ Φαρισαῖοι λεγόμενοι). Et bien qu'en effet mes mentions à leur sujet se trouvent dans le deuxième livre de la Guerre des Juifs, elles seront rappelées ici aussi en peu de mots.

12 « 3. Les Pharisiens qui rabaissent le régime alimentaire (τὴν δίαιταν ἐξευτελίζουσιν), ne cèdent en rien dans le sens de l'adoucissement (οὐδὲν ἐς τὸ μαλακώτερον) de sorte qu'il faut se conformer à ce que l'interprétation a transmis comme bon. Ils imposent leur hégémonie et luttent ardemment pour qu'on observe ce qu'ils ont édité. Ils réservent les honneurs à ceux qui sont avancés en âge et il ne faut pas oser se lever pour contredire leur enseignement.

13 « Ils sont persuadés que, bien que la destinée soit cause de tout, ce vers quoi elle tend peut être limité par la volonté humaine; car ils croient que c'est la décision de Dieu qui arrive et que ses décrets (de la destinée) doivent céder devant le choix de l'homme entre la vertu et le vice.

14 « Leur croyance est que les âmes ont le pouvoir de l'immortalité, qu'il y a un jugement sous terre: des rémunérations sont décernées suivant le comportement vertueux ou vicieux pendant la vie; les uns

- « sont voués à l'emprisonnement éternel, les autres au privilège de la
« résurrection.
- 15 « C'est à cause de cela qu'ils ont obtenu le plus de créance auprès
« du peuple (des campagnes) et tout ce qu'il y a comme louanges de
« Dieu (θεῖα εὐχων) et actes religieux (ἱερῶν ποιήσεως) s'exécute suivant
« que se produit leur interprétation. Et les villes témoignent qu'ils
« sont tellement vertueux, qu'on observe encore plus scrupuleusement
« tout ce qui concerne le régime alimentaire (ἐν τε τῇ διαίτῃ τοῦ βιοῦ)
« et les prescriptions.
- 16 « 4. La doctrine des Sadducéens est que les âmes meurent en même
« temps que les corps. Ils n'observent rien de ce que ceux-ci (les Pha-
« risiens) ont modifié en ce qui concerne la Loi; quant à suivre la
« sagesse des maîtres, ils considèrent comme une vertu de dire le con-
« traire.
- 17 « Cette doctrine n'existe que chez peu de gens; mais s'il se pro-
« duisait que ceux-ci soient les premiers des dignitaires, il ne se ferait
« rien comme ils l'ont dit. Car lorsqu'ils arrivent aux magistratures,
« ils se conforment, contre leur gré et par nécessité, aux dires des
« Pharisiens; autrement ce ne serait pas supportable à la majorité.
- 18 « 5. La doctrine des Esséniens est: qu'il faut tout abandonner
« à la grâce de Dieu, que les âmes sont immortelles, et qu'il faut lutter
« incessamment pour la venue de la justice.
- 19 « Considérant que le fait d'envoyer des sacrifices au Temple
« constitue un anathème, ils ont une autre façon de faire acte de con-
« science (ἀγνειῶν); et ils pensent qu'il faut expulser du sanctuaire
« commun ceux qui imposent des sacrifices pour celui-ci. Ils sont
« d'excellents hommes, quoique d'une autre mentalité, et sont entière-
« ment adonnés aux travaux de la terre.
- 20 « Ils sont aussi dignes d'admiration, plus que tous ceux qui pré-
« tendent à la vertu; aussi, parce qu'ils n'ont jamais accaparé comme
« certains Hellènes ou barbares, et que ce n'est pas depuis peu, mais
« depuis les anciennes assemblées qu'eux ils ne se laissent pas retenir
« par des flagorneries. L'argent est impur chez eux; le riche ne pro-
« fite en rien d'un gain supérieur à celui (du pauvre) qui ne possède
« rien. Et les hommes qui agissent ainsi sont au nombre de plus de
« quatre mille.
- 21 « Et, il n'introduisent point chez eux de concubines, ni ne tâchent
« d'acquérir des esclaves; le premier, ils le considèrent comme amenant
« l'injustice, l'autre comme provoquant la révolte intérieure. Ils vivent
« donc, les uns avec les autres, amicalement, se rendant service mu-
« tuellement.
- 22 « Ils désignent des hommes intègres comme percepteurs des dîmes
« (ἀποδέκτας) du revenu et de tout ce que la terre produit; et ce sont
« des prêtres qui surveillent la préparation du pain et de la nourriture.

« Ils ne vivent donc en rien d'une façon insolite (οὐδὲν παρηλλαγμένως),
 « surtout en ce qu'on reproche aux Daces, qu'on nomme les « super-
 « flus » (ἀλλ' ὅτι μάλιστα ἐμφέροντες Δακῶν τοῖς πλείστοις λεγομένοις).

23 « 6. Quant à la quatrième philosophie, c'est Juda le Galiléen qui,
 « en tant que chef, l'a fondée. Toutes les autres opinions s'accordent
 « avec celles des Pharisiens; (mais) ils ont un amour invincible de la
 « liberté et ils n'acceptent pour seul chef et maître que Dieu. Ils sup-
 « portent les genres de mort les plus inusités et peu leur importe le
 « supplice de parents ou d'amis, pourvu de n'avoir à appeler aucun
 « homme du nom de maître.

24 « Comme bien des gens ont été témoins de la fermeté inébranlable
 « avec laquelle ils subissent tous ces maux, je n'en dis pas davantage;
 « non pas que je craigne que ce que je dis à leur sujet puisse être mis
 « en doute, mais au contraire pour ne pas donner une idée trop faible
 « du mépris avec lequel ils acceptent et supportent la douleur.

25 « Cette folie a commencé à rendre malade le peuple à partir du
 « moment où Gessius Florus a gouverné et que, par l'excès de ses
 « violences, il l'a déterminé à se révolter contre les Romains.

« Jusqu'ici ce que les Juifs enseignent comme philosophies. »

Si cette longue dissertation sur les sectes juives figure ici, interpolée dans les « Antiquités Judaïques », c'est qu'au même endroit, dans le passage correspondant de la « Guerre des Juifs », nous trouvons le chapitre sur les sectes juives paraphrasé des *Philosophumena* (v. p. 15—27). L'auteur de cette interpolation, « l'amplificateur », s'y réfère du reste dans ses premières phrases. Mais l'auteur de ce chapitre n'a pas eu, comme son prédécesseur, le souci d'écrire une violente satire contre les Juifs; au contraire, il voulait rétablir la vérité sur plusieurs points. Ainsi, il a dû, lui aussi, aller à la recherche des Esséniens et consulter des sources juives, demander des renseignements verbaux aux Juifs de son époque. S'il a utilisé par endroits une source juive écrite, il devait s'agir probablement d'un document zélote, anti-pharisien et anti-çadduqite, donc assez tardive d'époque (probablement pas d'avant la fin du II^{ème} s.).

Au premier alinéa (11), l'amplificateur se réfère au chapitre de la « Guerre des Juifs » (comme toujours quand il parle de sectes juives). Ce qu'il nous dit des Pharisiens concorde parfaitement avec ce que nous savons par d'autres sources. D'abord (12), il est question des innombrables difficultés (*isûr* — « interdiction ») et du peu d'allègements (*hêter* — « autorisation ») que les rabbins avaient apportés dans l'application de la Loi de Moïse.

Depuis la création des académies rabbiniques, les Pharisiens ajoutaient des difficultés et interdictions à celles déjà existantes, au point que la pratique de la religion finit par ressembler à une névrose obsessionnelle. On disait (*j. Ber.* 3 b) que la Loi mosaïque renfermait des interdictions et des autorisations, qu'on y trouvait des ren-

forcements et des allègements de plusieurs commandements. Les prescriptions des scribes par contre ne consistaient qu'en sévérités et interdictions.

Quelques écoles rabbiniques dissidentes s'étaient élevées au I^{er} s. contre la multiplicité des interdictions; elles furent en général excommuniées.

Un très grand nombre de restrictions rabbiniques visaient le régime alimentaire (*isûrin akhilah*). Ainsi, p. ex., non seulement il était interdit de « cuire le chevreau dans le lait de sa mère » (Ex. 23, 19), mais encore on ne devait jamais mélanger un laitage avec une viande, ni goûter à une viande qui aurait été cuite dans du lait ou dans du beurre, ni même se servir des mêmes récipients pour les produits carnés et les produits lactés (*Hull.* 115 b); etc.

Il est ensuite question de la sévérité avec laquelle les Pharisiens veillaient à l'observation de leurs interdictions et prescriptions et du respect absolu qu'ils exigent pour leurs anciens, les *zeqenim* dont il est souvent question dans la littérature rabbinique (v. *Deux mss.*, 75 sq.).

Dans les deux phrases suivantes (13—14), la doctrine pharisienne d'un libre arbitre limité, parfaitement conforme à ce qu'était l'enseignement rabbinique au III^e s., est exposée de nouveau. Très justement, l'auteur de ce chapitre relève que, dans la croyance de l'époque, on ne mettait pas en doute l'immortalité de l'âme mais que, suivant le verdict divin, les bons devaient ressusciter dans le monde à venir et les méchants devaient subir des châtiments éternels en géhenne.

L'auteur note ensuite (15) que ces croyances s'étaient accréditées parmi les gens simples, le peuple des campagnes (*ʿm h'rš*); il parle du grand crédit dont jouissaient les rabbins et que toutes les prières et tous les actes religieux (dans les synagogues et à domicile) avaient été codifiés par les rabbins pharisiens. Il signale encore que dans les villes (il faut entendre par là celles de la diaspora) les communautés juives suivaient aussi scrupuleusement les prescriptions rabbiniques (qu'on représentait comme un modèle de vertu) et le régime alimentaire *kasher*.

Au paragraphe suivant il est question des Çadduqites, dont l'enseignement avait survécu à la destruction du Temple et de l'Etat et qui formaient des communautés dissidentes à l'Etranger. L'auteur souligne que, de son temps, les Çadduqites étaient peu nombreux et qu'on les reconnaissait à l'opposition systématique qu'ils manifestaient contre toutes les prescriptions rabbiniques (16—17). Les Çadduqites ne croyaient pas à l'immortalité de l'âme, comme nous l'apprennent les sources rabbiniques. En Palestine, avant la révolte de Bar Kochba, ils étaient considérés pour cela comme des hérétiques et avaient été excommuniés. Mais, dans la diaspora, il pouvait se produire qu'un adepte de cette secte fût appelé à siéger dans le conseil d'une communauté juive. Dans ce cas, il devait se ranger de l'avis de la majorité, et il lui était en général impossible d'imposer ses vues à ses administrés.

On trouve un rappel à ce détail dans *B. Bath.* 92 b: « Quand il s'agit de difficultés rituelles (*isûrin*), il faut se ranger de l'avis de la majorité; ce n'est qu'en matière financière (impôts au profit de la communauté) qu'on peut ne pas en tenir compte »

Le chapitre sur les Esséniens (18—22) nous dépeint certaines communautés agricoles juives, telles qu'elles ont dû exister en Palestine avant 70, quand le peuple des campagnes refusait de payer les prémices et dîmes aux percepteurs du grand-prêtre Ananias (v. *Deux mss.*, 133). Ce sont ceux que le *Commentaire d'Habbakuk* (*Deux mss.*, 109 sq.) nomme les « pauvres de Juda », les « simples d'esprit », les « bestiaux ». Effectivement, les paysans avaient dit qu'il fallait chasser du Temple les sacrificateurs qui acceptaient des offrandes de païens et d'apostats, et considéraient toutes ces richesses comme souillant le sanctuaire.

L'auteur de ce chapitre relève le peu d'attachement des agriculteurs aux signes de la richesse, le fait que pour eux l'argent frappé (à l'effigie d'un empereur ou d'une divinité païenne) était considéré comme impur. Il souligne leur intégrité et leur sobriété qui faisaient que le « riche » (?) ne jouissait pas d'un bien-être supérieur au pauvre. Son impartialité va même jusqu'à rappeler que ces campagnards n'ont jamais collaboré avec les Romains en vue d'acquérir des profits, comme l'ont fait certains Hellènes et barbares qui avaient suivi les légions romaines en Palestine.

Rien dans tout ceci n'est contraire à la vérité historique, telle qu'elle nous apparaît à la lumière des récentes découvertes, si nous appliquons ces phrases aux habitants des campagnes en Palestine avant la guerre des Juifs. — Mais rien ne justifie le nom d'Esséniens qui leur est donné ici. Visiblement, l'amplificateur de Josèphe, qui a recueilli des renseignements précis sur les Juifs, a vainement cherché qui pouvaient bien être les Esséniens dont on parlait. Il a appliqué ce terme au peuple des campagnes, les *em h'rs*, dont il a décrit ici les mœurs et les coutumes.

Dans la suite, l'amplificateur souligne que les Esséniens n'introduisent chez eux « ni des concubines » (c'est ainsi qu'il faut traduire ici le terme γαμετή), ni des esclaves (21). Il a voulu ainsi limiter la portée de ce que Philon avait écrit sur les Esséniens et mettre fin aux légendes qui circulaient sur le célibat des membres de cette secte. Comme cela se pratique encore en Orient, les voisins se réunissaient pour les travaux agricoles qui nécessitaient une main-d'œuvre plus importante.

Expliquant l'attitude hostile du peuple des campagnes à l'égard du sacerdoce officiel (19), l'auteur de ce chapitre explique ensuite que le refus des paysans de payer les prémices et les dîmes au Temple ne les empêchait pas de s'acquitter de leurs devoirs religieux. Il parle (22) des prêtres intègres désignés par les agriculteurs et rémunérés directement par les petits groupements agricoles. Leur fonction consistait essentiellement à surveiller la préparation du pain et de la nourriture, c'est-à-dire à faire observer les lois de pureté.

Il est question ici de ceux que les rabbins nommaient *Kohen Idiot* (« prêtre du peuple »). — Ne voulant avoir rien à faire avec les sacerdotes du Temple ni avec les rabbins pharisiens, les habitants des campagnes avaient, dès le I^{er} s., nommé leurs propres prêtres auxquels ils payaient un salaire en nature (sorte de dîme) comme c'était prescrit par la Loi mosaïque. Les fonctions du prêtre des campagnes devaient ressembler beaucoup à celles du *Hazzan* de certaines petites communautés actuelles: il

devait lire les prières à la synagogue, égorger les bêtes pour la boucherie et retirer les viandes interdites à la consommation, saigner les poulets, veiller à la préparation des pains azymes pour la Pâque, etc. C'est exactement ce que notre texte note ici.

Les dernières phrases de cet alinéa (22) nous ramènent au fameux célibat des Esséniens. L'auteur de ce texte avait déjà limité la portée des assertions de Philon: ceux qu'il identifiait avec les Esséniens se rendaient mutuellement service pour suppléer au manque de main-d'œuvre. Ils n'avaient pas d'esclaves et n'introduisaient pas chez eux de concubines; — car la « concubine » faisait aussi partie du personnel domestique, c'était une *servante* au sens biblique (Gen. 29.24; 29.29; et pass.). Ceci n'implique nullement l'idée que les Esséniens étaient voués au célibat: au contraire même, c'étaient de bons pères de famille, fidèles à leurs épouses. Aussi l'amplificateur insiste-t-il sur le fait qu'« ils ne vivent en rien d'une façon insolite » et qu'on a tort de leur reprocher (ἐμφέροντες) certains vices qu'on attribue aux Daces qui, pour cette raison, ont mérité le nom de « superflus » (πλείστοις).

La langue de l'amplificateur diffère parfois sensiblement de celle du traducteur de Flavius Josèphe, comme aussi de celle du premier interpolateur. Le vocable πλείστοις fait partie de son vocabulaire et a été traduit précédemment (A. J. XV. X,4 — 370) par « superflu ».

On a beaucoup discuté du terme πλείστοις, surtout parce que le verbe ἐμφέρω avait été traduit par « ressembler » (...mais leur vie rappelle au plus haut degré celle des Daces appelés « fondateurs » — trad. Th. Reinach). On avait, en effet proposé d'émender le terme πλείστοις qui semblait incompréhensible. Th. Reinach notait à propos de ce passage: *De toutes les corrections proposées, celle d'Ortelius κίσταις paraît la plus probable (Posidonos — ap. Strabon VII, 3.7 — parlait en effet de certaines peuplades thraces qui vivaient sans femmes, οὐς κίστας καλεῖσθαι)*. Une autre émendation, maintenue dans l'édition Didot et reproduite dans *Thesaurus*, propose de lire ici πολισταίς. En fait, le texte nous semble maintenant suffisamment clair et ne pas devoir être corrigé.

(Digression sur les Daces.)

La mention des Daces en ce passage peut paraître surprenante. En effet, au I^{er} s. de notre ère, les Daces occupaient la rive gauche du Danube, c'est-à-dire la plaine de Hongrie, les Carpathes et la Roumanie depuis la Tisza jusqu'au Pruth. C'était un peuple barbare et sauvage à en juger par la reproduction de types Daces qu'on voit sur la colonne Trajane. En dehors de ce passage dans les « Antiquités », les Daces sont mentionnés une autre fois dans la « Guerre des Juifs » (II. XVI,3): Fl. Josèphe y fait dire à Agrippa II, dans son discours aux Juifs, que les Romains étaient assez forts pour « tenir sous leur obéissance toute l'Illyrie, ... et, avec deux légions seulement, réprimer aussi les efforts des Daces ». — Au sujet de ce passage, Th. Reinach note (p. 201, n. 3) qu'il doit s'agir de l'armée de Mésie qui comprenait deux légions, la VIII^e Augusta et la VII^e Claudia; « cette dernière fut, en 70, transférée en Germanie ».

Le fameux discours d'Agrippa mérite une étude à part. En effet, ni le Yossipon, ni l'Hégésippe ne mentionnent les Daces; la version slave rend ce passage (p. 177): « Les Illyriens, les Dalmates et les Daces qu'on nomme Bulgares, qui vivent sur l'Ister, sont sous l'autorité d'un seul régiment romain ». Pour le traducteur russe, les Daces devaient être identifiés avec les Bulgares; c'est évidemment une glose assez tardive. Chaque édition du Yossipon a aussi enrichi la liste des pays dominés par Rome; les variantes qu'on observe permettent parfois de retracer les vicissitudes du texte. Dans

l'édition de Venise, il est question des « Anglais », des Danois, des Irlandais, des Turcs, et naturellement les Daces et les peuples d'Asie Mineure ont disparu de l'énumération.

C'est peut-être l'Hégésippe qui nous donne du discours d'Agrippa la forme la plus proche de l'original. Malgré certaines amplifications (éd. Ussani, p. 149, lignes 18—20; 150, 2—4 et *pass.*), la suppression de noms comme ceux des Bithyniens et des Cappadociens, etc., qui ont dû figurer dans la version originale, le texte de l'Hégésippe est intéressant. Il ne mentionne ni les Thraces, ni les Dalmates, ni les Daces, mais par contre il cite, comme étant sous la domination de Rome, les *Scythae nomades* et les *Tauroscythae* (p. 153, 18).

On peut supposer que, dans la version originale (que le discours d'Agrippa ait été effectivement prononcé ou non), il était peut-être question de Scythes, mais certainement pas de Daces.

Ce n'est que vers la fin du I^{er} s. (au moins 35 ans après le discours d'Agrippa), que Rome commença à s'intéresser aux Daces. Sous la poussée des peuples venus d'Asie, les Daces commençaient à s'infiltrer dans les provinces tenues par l'empire romain et, au début du II^e s., Trajan dut partir à la conquête de ce qu'on appelait alors la Dacie pour garantir les frontières de l'empire. En 109, la Dacie fut proclamée province romaine, mais l'occupation y fut toujours précaire et se réduisit à quelques places fortes. Jusqu'en 256, Rome envoya en Dacie des forçats qui devaient travailler dans les mines des Carpathes; en 271, Aurélien dut finalement renoncer à l'occupation du pays et retirer ses troupes sur la rive droite du Danube. A partir de cette date, le nom de *Dacia Ripensis* fut donné à la Serbie septentrionale, alors que la région des Balkans fut appelée *Dacia Mediterranea*.

La situation était différente dans la région côtière de la Mer Noire connue sous le nom de Dobroudja. Depuis des temps assez reculés, les Grecs avaient établi leurs colonies sur ce rivage et, au début du I^{er} s., les Romains y avaient construit un important réseau de voies de communications qui leur permettaient de dominer la population flottante de Thraces, de Daces, de Scythes et de Sarmates qui y résidait.

Quand Strabon mentionne les Daces, il entend ceux qui vivaient en Dobroudja. Il cite les Gètes (VII, 3,3; 3,4), raconte que les Mysiens et les Thraces se nourrissent de lait et de fromage, et que « certains Thraces sont de ceux qui s'accouplent à la fumée; ce sont ceux qui vivent sans femmes et qu'on a surnommés créateurs » (VII, 3,3) *καὶ καρποβάτας εἶναι δὲ τινὰς τῶν Θρακῶν οἱ χωρὶς γυναικὸς ζῶσιν οὓς κτίστας κασεῖσθαι*.

La Dobroudja était alors appelée « Petite Scythie ». D'après une tradition, l'Évangile y fut prêché par l'apôtre saint André (Eusèbe, *Hist. Eccl.* III, 71, — P. G. XX, 216) : τῆς Σκυθίαν désigne certainement la « Petite Scythie ». Les Daces vivaient toujours en nomades dans leurs chariots; c'étaient, suivant l'expression de saint Justin (*Dialogus cum Tryphone*, n. CXVII) des ἀμαξοβόιοι. A l'époque de Strabon, les Daces étaient certainement des nomades, et même en Petite Scythie il n'y avait pas de « bâtisseurs de villes ». Ce n'est qu'à la fin du III^e s. qu'on permit aux habitants de se construire des murailles (Ch. Auner, *DACL*, art. Dobrogea, col. 1237) et d'édifier des villes.

Si nous faisons la somme de ces renseignements, nous devons conclure ce qui suit :

1. Strabon en parlant des Thraces et des Daces mentionnait les mœurs de certains nomades de la Dobroudja — Petite Scythie, — seule région où l'on pouvait alors être en contact avec les Daces. — Dans le passage correspondant du « discours d'Agrippa », l'Hégésippe cite, au lieu des Daces, les *Scythae nomades*.

2. Le premier interpolateur de la « Guerre des Juifs », — le philologue qui insérait dans le discours d'Agrippa la phrase que les Hellènes sont d'essence plus noble que tout ce qu'il y a sous le soleil, — a situé les Daces dans une région au-delà de l'Illyrie et de la Dalmatie, c'est-à-dire en *Dacia Ripensis* (Serbie), et cela nous force à dater son interpolation de la fin du III^e s.

3. L'amplificateur des « Antiquités Judaïques » vivait à une époque où les Daces n'étaient plus considérés comme des barbares. En partie christianisés, certains avaient

adhéré à des sectes hérétiques et avaient le mariage en horreur. Ils étaient un objet de mépris et on les traitait d'inutiles, de « superflus ». Peut-être avaient-ils conservé quelques mœurs des Thraces décrites par Strabon? Peut-être la secte des *Koptsi* de Roumanie a-t-elle maintenu jusqu'à nos jours quelques-unes de ces coutumes étranges des Daces d'autrefois.

Comme dans la « Guerre des Juifs », le prétexte à ce chapitre sur les sectes juives a été fourni à l'interpolateur par la création du parti des zélotes de Judas de Galilée. Les dernières phrases (23—25) exposent le fanatisme de ces partisans, prêts à subir le martyre pourvu de n'avoir à reconnaître nul maître en dehors de Dieu. L'attitude vaillante des zélotes pendant la guerre contre les Romains — que le premier interpolateur de la « Guerre des Juifs » attribuait aux Esséniens —, l'amplificateur des « Antiquités » la décrit comme un trait des zélotes, ce qui semble en tout cas plus conforme à la vérité historique.

En somme, tous les renseignements contenus dans ce chapitre peuvent être considérés comme justes. Les Pharisiens et les Sadduquites étaient bien tels qu'ils sont décrits, les Zélotes du parti de Judas de Galilée avaient bien montré leur vaillance durant la guerre. Seul le nom des Esséniens ne semble pas bien cadrer dans cette description. En analysant ce que l'auteur de ce chapitre nous dit des membres de cette secte, on se rend compte que tous les renseignements peuvent s'appliquer uniquement au peuple des campagnes. Les Esséniens dont il parle, visiblement pour se servir d'un terme qui était entré dans la langue, c'étaient les cultivateurs, la race des *em h'rs*. Rien de ce qu'il en dit qui ne soit attesté ailleurs — si ce n'est le terme « Essénien ».

La personnalité de l'amplificateur des « Antiquités Judaïques ».

En tenant compte d'une part des passages que l'amplificateur a intercalés dans le texte déjà interpolé de la « Guerre des Juifs », d'autre part des passages qu'il a introduits dans les « Antiquités Judaïques », on reconnaît qu'il a signé et daté son apport à ces deux ouvrages.

On reconnaît sa signature à un vocabulaire particulier qui n'est ni celui du premier interpolateur, ni celui du traducteur de Flavius Josèphe. Pour lui, une secte ne peut être conçue sans un lieu racial et cela se comprend dans un milieu où un changement de nationalité impliquait un changement de religion. C'est pourquoi il parlera du *γένος* des Esséniens. Il était chrétien et ne pouvait admettre la « noblesse » des Hellènes, dont son prédécesseur faisait si grand cas. Pour lui, les Juifs étaient respectables, même dans leurs croyances les moins orthodoxes; aussi n'a-t-il jamais employé le verbe *φάσκω*, cher à l'interpolateur, et l'a-t-il remplacé par *λέγω* beaucoup moins agressif. Dans un passage, il alla même jusqu'à associer les Hellènes à des barbares, ce que son prédécesseur n'aurait jamais fait.

On ne trouve sous sa plume aucun éloge des écoles philosophiques grecques: il ne sera question des Pythagoriciens que pour citer leur régime

alimentaire (XV, X, 4). Quand il parle de la résurrection, il sous-entend toujours celle de la chair; les âmes, cela va de soi pour lui, sont immortelles. Seuls les Sadducéens (Çadduqites) nient l'immortalité de l'âme, mais ils sont peu nombreux et personne ne les suit. Naturellement, il ne parle jamais de métempsychose, comme l'avait fait son prédécesseur.

Il est probable que l'amplificateur des « Antiquités » ne croyait pas aux Esséniens. Il s'est certainement documenté sur les sectes juives et a dû consulter des écrits juifs: la tendance générale qu'on trouve dans les phrases qu'on peut lui attribuer est nettement anti-pharisienne; ses sympathies vont vers le peuple des campagnes entièrement adonné aux travaux de la terre. En un endroit (XVII. I, 5) il dit que les hommes qui vivent ainsi « sont au nombre de plus de quatre mille ». Naturellement, il ne faut pas prendre ce chiffre à la lettre: τετρακισχίλιοι comme beaucoup de mots formés avec *tetra-* signifie simplement « très nombreux ». Il est clair aussi que ceux qu'il voulait appeler des Esséniens ne se reconnaissaient pas pour tels; dans une phrase, l'amplificateur de Josèphe dit clairement qu'Essénien est un surnom qu'il leur a donné (οἱ παρ' ἡμῖν Ἑσσαῖοι καλούμεναι).

Ce qu'on peut encore relever dans ses amplifications, c'est que partout et toujours, quand il est question d'un devin, d'un homme vertueux, il en a fait un Essénien. Il le fit, probablement, pour employer un terme qu'il s'étonnait de ne pas voir plus fréquemment utilisé dans un écrit qui parlait si longuement des Esséniens. Tout ceci n'aurait pas présenté une telle gravité, si l'on s'était rendu compte plus tôt qu'il s'agissait de phrases interpolées dans les œuvres de Flavius Josèphe et si l'on n'avait pris tous ces passages pour des témoignages irrécusables.

Ce deuxième interpolateur, « l'amplificateur » comme nous l'avons nommé, écrivit probablement au début du IV^e s. Il faut supposer qu'il vécut à Byzance (ou du moins dans une province de la péninsule balkanique, Thrace ou Macédoine): autrement sa mention des mœurs attribuées aux Daces ne peut s'expliquer.

CONCLUSION.

Cette longue étude de l'œuvre de Flavius Josèphe aura été nécessaire pour démontrer que dans les écrits « originaux » attribués à cet auteur, il n'a jamais été question des Esséniens. Tout ce que nous y lisons à leur sujet est dû à un interpolateur qui vécut autour de 260 et à un amplificateur du début du IV^e siècle.

Les Esséens sont nés de l'imagination de Philon qui dépeignait son idéal de la vie contemplative. C'est lui qui créa le nom et qui attribua à d'hypothétiques moines juifs un ascétisme qui n'aurait certainement pas été compris en Palestine à son époque.

Plin l'Ancien a cru aux Esséens. Pour des raisons d'euphonie, il a intercalé un *n* dans ce nom et a ainsi donné naissance aux Esséniens.

Nous ne savons pas si Dion Chrysostome a vraiment pris au sérieux tout ce que Pline avait écrit dans son *Histoire Naturelle*. Le seul écho que nous en ayons nous vient de Synésios qui reprochait au rhéteur grec de s'être souvent fié à des livres trop émendés.

L'œuvre de Josèphe n'est pas toute de sa main; il l'a peut-être compilée et revue. Mais, malgré toutes ses vantardises, il est clair que Josèphe n'a jamais dit le moindre mot, dans aucun des livres qu'on lui attribue, ni des Esséniens ni de leurs coutumes supposées.

Ce n'est qu'un siècle plus tard que nous retrouvons le nom des Esséniens sous la plume d'Hippolyte. Décrivant ce qu'il appelait l'hérésie des Juifs, l'auteur des *Philosophumena* a fait un tableau assez réaliste de la vie des Juifs dans les communautés de la diaspora. Il avait entendu parler des Esséniens de Philon et de Pline et, cherchant à savoir ce que ce nom pouvait signifier, il a fini par l'identifier avec celui de *hazan* « lecteur d'une synagogue ». Il a donc dit quelques mots aussi de ces hommes « très vertueux » et pauvres, qui acceptaient de se charger de l'éducation des enfants. Puis, il a songé à parler de nouveau de la secte des Elkasaites à laquelle il s'était beaucoup intéressé au précédent chapitre des *Philosophumena*. Il les appela du nom d'« Esséniens d'un autre ordre » — (Epiphane en fit des « Osséens »); — mais il ressort nettement de son écrit qu'il n'avait rien trouvé qui lui eût permis de conclure à l'existence chez les Juifs d'une secte cénobitique que l'on pût rapprocher des Esséens tels que Philon les avait conçus.

Le texte d'Hippolyte fut démarqué et servit à une violente satire contre les Juifs, qu'un interpolateur de Flavius Josèphe voulut mettre sous la signature d'un Juif authentique. Il n'a que trop bien réussi: l'authenticité de ce passage n'a soulevé jusqu'ici aucun doute, bien que l'œuvre de Flavius Josèphe ait été de celles qui furent plus étudiées. Cet interpolateur, un Grec d'origine, vécut probablement à Rome ou dans une ville d'Italie vers le milieu du III^e s.; sa satire s'adressait à un public de lecteurs païens. On doit probablement au même interpolateur quelques phrases satiriques introduites dans l'Autobiographie de Josèphe.

La « Guerre des Juifs », avec les seules interpolations de ce jeune Grec, fut assez largement diffusée: une copie parvint en Russie et y fut traduite autour de 1260. Le traducteur y ajouta pas mal d'éléments de son cru, — entre autres une légende sur la conversion de Simon Pierre, *ἰωάννου* dont il fit un « Esséanien » *Ес-сѣанинъ* d'origine. Il connaissait probablement l'œuvre d'Epiphane et fit (dans la traduction des passages dus à l'interpolateur du texte grec) la distinction entre « Esséniens » et « Osséens ».

Mais, à Byzance probablement, les œuvres de Flavius Josèphe étaient tombées entre les mains d'un chrétien qui fut choqué par le côté burlesque du passage interpolé dans la « Guerre des Juifs ». Il s'efforça d'en atténuer l'impression pénible en ajoutant au texte quelques phrases plus modérées;

plus loin, il donna le titre d'Essénien à un interprète de songes. Il crut aussi bien faire en interpolant à son tour un autre écrit attribué à Josèphe, les « Antiquités Judaïques », qui avait échappé au premier interpolateur. Ce qu'il y inséra, — au chapitre correspondant à celui qui avait été si mal traité par son prédécesseur — prouve qu'il voulait croire aux Esséniens mais que, malgré tout son effort, il ne put trouver aucune confirmation de l'existence d'une pareille secte chez les Juifs. En dehors du fait qu'il fit de tous les devins des Esséniens, il eut la franchise de dire que le terme Essénien devait être un surnom donné par les siens à certaines Juifs vertueux. En fait, il appliqua ce nom au peuple des campagnes, tel qu'il existait peut-être encore de son temps dans quelques bourgades de Palestine.

Quant à la doctrine des Esséniens, il leur attribua un déterminisme absolu, pour la bonne raison qu'il lui fallait les différencier des Çadduqites qui niaient le destin, et des Pharisiens qui admettaient un libre arbitre limité.

Ce deuxième interpolateur, que nous avons nommé « l'amplificateur », vécut probablement à Byzance au début du IV^e s. Il écrivait pour des lecteurs chrétiens et s'était sérieusement documenté sur tous les points qu'il insérerait dans l'écrit de Flavius Josèphe.

Là s'arrête notre investigation sur les Esséniens; il serait fastidieux de rechercher comment les renseignements pris à l'œuvre interpolée de Josèphe ont évolué au cours des siècles et toutes les conclusions qu'on a voulu en tirer. Le but de la présente étude était uniquement de démontrer qu'il n'y a jamais eu d'Esséniens parmi les Juifs. On savait du reste, de longue date, que rien d'Essénien ne se rencontre ni dans la vaste littérature rabbinique ni dans les écrits chrétiens des premiers siècles.

Nés de l'imagination d'un Philon et de la crédulité d'un Pline, il semble qu'il est grandement temps que les Esséniens aillent rejoindre au royaume de la fable les Arcadiens et autres peuples heureux qui n'appartiennent pas à l'histoire.

Depuis l'achèvement de cette étude, de nouvelles découvertes d'écrits hébreux, dans la Wadi Maraba'at, ont remis à l'ordre du jour la question de l'origine de ces dépôts. On reparle des Esséniens, alors que, parmi les écrits retrouvés, figure un fragment d'un contrat de mariage daté de la septième année du règne d'Hadrien (124 ap. J.-C.). Dans l'opinion générale, les Esséniens sont censés avoir vécu en célibat; il y aurait donc lieu de s'étonner que ces cénobites aient songé à mettre en lieu sûr un document d'état civil destiné essentiellement à garantir les droits de l'épouse.²⁶

²⁶ Le contrat de mariage, la *kétoubah*, garantit à l'épouse une certaine somme sur l'hoirie du mari, payable en cas de répudiation ou au décès de l'époux, par préférence aux autres héritiers et créanciers. Si l'épouse était vierge, — c'est-à-dire si elle en était à son premier mariage, — elle avait droit, en cas de divorce, au double de sa dotation. Un traité du Talmud (*Kétouboth*) traite principalement des dispositions concernant

Mieux que tout autre document, ce fragment prouve que les grottes de Judée n'ont jamais été autre chose que des *ghénizoth*. Bien qu'étant un acte profane, un contrat de mariage ou un acte de divorce pouvait être considéré *pasoûl* (défectueux aux yeux de la loi rabbinique), pour vice de forme, notamment si le document mentionnait un nom païen ou si, au lieu de porter la date de l'ère mosaïque, il était daté d'après le règne du souverain romain.²⁷ Et l'on sait que même les écrits profanes déclarés *pasoûl* devaient être ensevelis sous terre ou portés à la *ghénizah*, le cimetière des livres.²⁸

On continue ainsi à mettre les Esséniens en vedette. On leur attribue de vastes bibliothèques qui n'auraient renfermé que des livres raturés et surchargés, parfois même violemment déchirés, souvent franchement hétérodoxes. Ce sont ces écrits que les Esséniens cénobites auraient soigneusement cachés dans des grottes espérant les retrouver un jour! La règle stricte du célibat les aurait-elle portés aussi à garder précieusement, dans une grotte inaccessible, ... un contrat de mariage irrégulièrement daté?

le contrat de mariage. D'après certains rabbins, l'institution du contrat de mariage était mosaïque (*j. Yeb.* VII, 8 a; XV, 14 d); d'autres disaient qu'elle était rabbinique (*Ket* 56 a). En l'absence d'une *Kétoubah*, les droits de la femme étaient limités à 100 *Sus* si elle était mariée en deuxièmes noces, à 200 *Sus* si elle en était à son premier mariage (*Ket.* 1,2 *sq.*).

²⁷ La question de savoir s'il était licite de dater un document d'état civil d'après l'année du règne du souverain romain a soulevé de nombreuses discussions. A une époque plus récente, les Qadduqites étaient seuls partisans de la stricte observance de l'interdiction. Ils avaient une fois accusé les Pharisiens d'avoir écrit en tête d'un acte de divorce la date d'après l'année du règne du souverain, ce qui était une offense grave puisque (comme les actes de mariage) le document terminait par la formule « suivant la loi de Moïse » (*Yad.* 4,8). — Aux époques qui nous intéressent, un acte d'état civil était entaché de nullité s'il portait seulement la signature d'un témoin païen; on contesta même la validité d'un acte, parce qu'un témoin juif avait signé de son nom grec (*j. Git.* I, 43 b; IX, 30 b). — De nos jours encore, un contrat de mariage juif porte exclusivement la date de l'ère mosaïque (v. *Jewish Encyclopedia*, art. *Betrothal* et la planche reproduisant une *Kétoubah*).

²⁸ *j. Shab.* XVI, 15 c.

LA DATE DE LA RÉVOLTE DES ASÊNIDES

Les sources historiques dans lesquelles on puise des renseignements sur la révolte des Asênidès et la libération des territoires bulgares du joug byzantin, sont assez nombreuses et bien détaillées. Malheureusement, les données chronologiques qu'on y trouve ne sont point suffisantes pour établir une chronologie stricte des événements historiques. A cet égard, les œuvres rhétoriques que nous possédons de cette époque,¹ sont déplorablement pauvres et ne peuvent nous fournir presque aucune indication sûre.² Quant à notre source principale, l'Histoire de Nicétas Choniates, il faut dire que la chronologie des événements racontés par lui est parfois non seulement difficile à établir,³ mais aussi inutilement compliquée et incontestablement erronée.⁴ Ce défaut de Nicétas se reflète naturellement dans les autres sources historiques qui dérivent de lui.⁵ Il s'ensuit, bien entendu, que les auteurs modernes qui traitent ces événements en s'appuyant sur de telles sources, nous exposent l'histoire de cette époque dans un ordre chronologique souvent contradictoire. Ainsi malgré certains savants qui ont réussi, après une analyse minutieuse des sources, à établir une chronologie très vraisemblable des événements,⁶ il y en a d'autres qui, proposant un ordre chronologique différent,⁷ ne font qu'augmenter la confusion qui règne dans ce domaine.

Il faut se rappeler pourtant qu'au cours des dernières années du XII^e

¹ Pour les détails v. Iv. Dujčev, *Проучвания върху българското средновековие*. Сборник на Бълг. Акад. на Науките и Изкуствата XLI (1945) 52 sq.

² Cf. les conclusions de M. Bachmann, *Die Rede des Johannes Syropoulos an den Kaiser Isaak II. Angelos (1185—1196) (Text und Kommentar) nebst Beiträgen zur Geschichte des Kaisers aus zeitgenössischen rhetorischen Quellen*. München, 1935, 110.

³ Cf. F. Chalandon, *Les Comnène II. Jean II Comnène (1118—1143) et Manuel Comnène (1143—1180)*. Paris, 1912, p. XXXII.

⁴ Cf. Th. Uspenskij, *Образование второго болгарского царства*. Odessa, 1879, 110, 123. — V. N. Zlatarski, *История на българската държава през сръднитѣ вѣкове*, II. Sofia, 1934, 410, n. 1, 415 passim. — G. Moravcsik, *Byzantinoturcica. I: Die byzantinischen Quellen der Geschichte der Türkvölker*. Budapest, 1942, 272.

⁵ Tel est le Synopsis Sathas: v. K. Sathas, *Bibliotheca graeca medii aevi*, VII. Parisiis, 1894, 370, 6 sq., sur la révolte des Bulgares.

⁶ Voir l'exposé des événements donné par V. G. Vasiljevskij: *Журнал министерства народного просвещения*, 204 (1879), II, 187 sq., passim. — Zlatarski, op. cit., 442, n. 1, 443 sq. — Uspenskij, op. cit., 109 sq.

⁷ Cf. Bachmann, op. cit., 22 sq., 59 sq., 72 sq. — G. Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates*. München, 1940, 286: „schon Ende 1185 oder Anfang 1186 ein Aufstand in Bulgarien ausbrach“, ibid. 288, n. 1, il renvoie tout simplement à l'étude de Bachmann. — A. A. Vasiliev, *Histoire de l'Empire byzantin*, II. Paris, 1932, 87: « l'insurrection de 1186 » et après cette insurrection « il s'était fondé en 1186 un second Empire bulgare ».

siècle, l'histoire bulgare fait tellement partie intégrante de l'histoire byzantine de l'époque que la succession chronologique des événements peut être comprise uniquement en étudiant l'histoire byzantine. Il est donc nécessaire d'avoir toujours en vue ce qui se passait dans l'Empire pendant les derniers mois de 1185 et au commencement de 1186,⁸ pour pouvoir s'expliquer les événements dans les terres bulgares durant la même période.

Or, vers la fin de l'été de 1185, la crise que l'Empire byzantin traversait arrive à son point culminant, et il suit toute une série d'événements décisifs. Ainsi, le 24 août, les Normands occupèrent la deuxième ville de l'Empire, Thessalonique, et avançaient déjà vers la capitale même. A Constantinople, un tel mécontentement fermentait contre le vieux Andronic I^{er} qu'un seul incident insignifiant pouvait le transformer en une révolte ouverte et générale. Au lieu de combattre contre les envahisseurs, l'empereur tenta d'étouffer le mécontentement par la terreur, ne prévoyant pas que ceci accélérerait le coup qui devait lui coûter le trône et la vie. En effet, le 12 septembre 1185, Isaac l'Ange fut proclamé empereur et Andronic, qui céda le pouvoir presque sans résistance, devint l'objet d'un traitement brutal de la part de la foule, qui, peu de temps avant, l'avait adoré. La situation de l'Empire semblait si désespérante qu'en cherchant à trouver une issue, on avait élevé au pouvoir suprême un homme tout à fait incapable et insignifiant. Mais la population de l'Empire cherchait tous les moyens pour écarter le danger qui la menaçait et réussit, en effet, à défaire les Normands. Il fallait cependant deux mois environ, avant que l'enthousiasme populaire (qui seul — et non point le commandement de l'empereur — sauva l'Empire) donnât des résultats, en libérant le pays de l'invasion étrangère.

Les événements qui se passaient dans l'Empire byzantin dans l'intervalle entre le mois d'août et le début de novembre 1185 ne manquèrent pas de produire leur effet sur les Bulgares. C'est justement durant cette période que se firent sentir les premières manifestations du mouvement insurrectionnel des Bulgares.⁹ Déjà les invasions des diverses tribus, qui traversaient le Danube pour pénétrer dans la Bulgarie du Nord, avaient ébranlé sensiblement la domination byzantine dans ces régions et, en

⁸ Sur les événements en général v. Uspenskij, op. cit., 74 sq.; idem, *История византийской империи*, III. Moskva-Leningrad, 1948, 292 sq., 315 sq. — N. Radojčić, *Dva posljednja Komnena na carigradskom prijestolju*. Zagreb, 1907, 81 sq. — Vasiljev, op. cit., II, 75 sq. — M. Paulová, *Účast Srbů při třetí výpravě křížové*. Byzantinoslavica V (1933—1934) 240 sq., 256 sq. — Zlatarski, op. cit., 410 sq. — Ostrogorsky, op. cit., 279 sq.; idem, *Возвышение рода Ангеловъ*. Юбилейный сборникъ ... Русского археол. общества въ Корол. Югославии. Beograd, 1936, 121 sq.

⁹ La chronologie proposée par K. Jireček, *История Болгарии*. Odessa, 1878, 298 sq., est erronée. D'après lui, l'insurrection commença pendant 1186; cf. aussi idem, *История на българитѣ. Поправки и добавки*. Sofia, 1939, 140; idem, *Историја Срба*, I. Beograd, 1922, 198. — Cf. Bachmann, op. cit., 73 sq.

même temps, avaient contribué à créer un sentiment d'indépendance chez la population locale. Protégée par les montagnes, cette population avait acquis un sens de sécurité et sentait plus forts les liens l'unissant aux habitants de l'autre côté du grand fleuve que les dangers qui pouvaient lui venir du Sud. Les invasions barbares et les ravages qui les accompagnaient, montraient à la population locale toute la faiblesse du pouvoir byzantin, incapable de les refouler. Abandonnés presque à eux mêmes, les Bulgares s'approprièrent une sorte de « Widerstandsrecht » vis-à-vis des Barbares et développèrent leur autonomie locale, manifestant ainsi le désir de conquérir l'indépendance nationale. La tentation augmentait naturellement au fur et à mesure que s'aggravait la crise à l'intérieur de l'Empire et sur ses frontières. L'exemple de la Serbie, qui venait d'obtenir son indépendance politique justement pendant cette période, ne pouvait ne pas exercer une certaine influence sur les sentiments et les désirs du peuple bulgare.¹⁰ La littérature bulgare de cette époque reflète des sentiments messianiques.¹¹ Le retentissement de la prise de Thessalonique par les Normands fut tel que, quand on avait transporté une icône de St Démétrius¹² en Bulgarie du Nord, les Bulgares répandirent l'opinion selon laquelle le saint, protecteur de la ville, aurait abandonné les Byzantins pour passer du côté du peuple bulgare.¹³ Le mouvement national et politique prenait nécessairement un aspect religieux.¹⁴ Cependant, c'était toujours un mouvement plus ou moins spontané, sans chefs et sans direction politique.

La proclamation d'Isaac l'Ange ranima le patriotisme byzantin. Ne connaissant pas encore les côtés négatifs du caractère du nouveau souverain et comparant celui-ci à Andronic I^{er}, on acclamait Isaac l'Ange comme un homme marquant la transition « de l'hiver au printemps ».¹⁵ Des flatteries semblables et la victoire sur les Normands avaient, semble-t-il, tourné la tête à Isaac l'Ange. C'est précisément pendant cette période de triomphe que les frères Pierre et Asène, chefs locaux de la région de Stara-Planina, se présentèrent devant l'empereur à Kypsela avec la demande d'être enrôlés dans l'armée byzantine et de recevoir, comme rétribution, une pronoia (χωρίον). L'empereur refusa imprudemment la demande des boyards bulgares, et ses courtisans leur infligèrent un trai-

¹⁰ Cf. Paulová, op. cit., 240 sq., sur les événements. Cf. aussi Zlatarski, op. cit., 422 sq.

¹¹ Voir les indications chez Dujčev, op. cit., 46 et n. 4.

¹² Voir la poésie de Théodore Balsamon, éditée par K. Horna, *Die Epigramme des Theodoros Balsamon*. SAbdr. aus den Wiener Studien, XXV, 2, 1903, 28—29, nr. XXIX. Cf. Dujčev, op. cit., 44—51.

¹³ Nicetae Choniatae *Historia*, ex rec. Imm. Bekkeri. Bonnæ, 1835, 485, 3—20. — Synopsis Sathas, 371, 29—372, 15.

¹⁴ Pour les détails v. Dujčev, op. cit., 46 sq.

¹⁵ Nic. Choniatae, *ibid.*, 465, 20—466, 8; cf. Synopsis Sathas, *ib.*, 364, 14—21.

tement odieux.¹⁶ Quand les deux frères outragés retournèrent dans leur pays, le mouvement spontané des Bulgares trouva en eux des chefs et des inspireurs. Cet incident exerça une influence décisive sur le développement de la révolte. La parcimonie irraisonnée d'Isaac l'Ange qui imposa, à l'occasion de ses noces avec la princesse hongroise,¹⁷ des impôts extraordinaires qui touchaient au vif surtout les intérêts économiques de la population montagnarde de Stara-Planina,¹⁸ contribua à approfondir le mécontentement et renforça le mouvement insurrectionnel. Vers la fin du mois de novembre 1185, l'Empire byzantin avait à combattre déjà dans les territoires bulgares un vaste mouvement insurrectionnel, organisé par des chefs énergiques.¹⁹

Au commencement, les insurgés bulgares n'avaient rencontré, semble-t-il, aucune résistance de la part du gouvernement byzantin. Jusqu'à la fin du novembre, on ne pouvait songer à leur opposer une résistance quelconque, la lutte contre les Normands engageant toutes les forces de l'Empire. D'autre part, le mouvement des Bulgares, ne donnait pas encore trop de soucis aux Byzantins qui sans doute ne se rendaient pas compte de toute sa portée et de ses conséquences plus lointaines. Mais bientôt, Isaac II l'Ange envoya contre eux son oncle, le sébastocrator Jean.²⁰ Malgré un certain succès que ce dernier emporta dans la lutte, il le destitua sous peu (μετὰ μικρόν) et nomma à sa place Jean Cantacuzène. Mais les insurgés réussirent à vaincre ce général aveugle, qui sauva à peine sa vie et dont les soldats subirent des pertes considérables. Ainsi Isaac II fut obligé de le destituer à son tour et de nommer comme son successeur le vainqueur des Normands, Alexis Branas.²¹ Il faut placer tous ces événements entre la fin de novembre 1185 et le mois de février 1186.

Heureusement, nous sommes assez bien informés sur l'activité d'Alexis Branas après sa nomination pour chef militaire de l'expédition contre les Bulgares.²² Sans entrer dans les détails, il faut rappeler que Branas,

¹⁶ Nic. Choniates, *ibid.*, 482, 11—483, 6; cf. Synopsis Sathas, *ibid.*, 370, 23—371, 2.

¹⁷ Voir les détails chez Uspenskij, *Образование*, 111 sq.; Appendix VI: p. 39—40 (les vers de Nicétas Choniates); Zlatarski, *op. cit.*, 433 sq., 444 sq., 522—523. — Cf. aussi les indications de Moravesik, *op. cit.*, 271. — Bachmann, *op. cit.*, 105—106.

¹⁸ Nic. Choniates, *ibid.*, 481, 12—482, 11; cf. Synopsis Sathas, *ibid.*, 370, 6—22; G. Acropolitae *Historia*, ed. A. Heisenberg, 18, 6—22.

¹⁹ Déjà Uspenskij, *op. cit.*, 114 sq., avait exprimé l'opinion selon laquelle la révolte bulgare avait commencé au début de septembre 1185. Cf. aussi Zlatarski, *op. cit.*, 432 sq., 440, supposant que l'insurrection fut proclamée au mois de novembre 1185.

²⁰ Nic. Choniates, *ibid.*, 489, 5—490, 2, avec la version en langue vulgaire; Synopsis Sathas, *ibid.*, 373, 26—374, 4.

²¹ Nic. Choniates, *ibid.*, 491, 1; Synopsis Sathas, *ibid.*, 374, 4—5.

²² Nic. Choniates, *ibid.*, 491, 1—506, 19; cf. Synopsis Sathas, *ibid.*, 374, 5—383, 11. — Voir aussi les indications dans le discours de Jean Syropoulos chez Bachmann, *op. cit.*, 14, 13—15, 33, de même que dans le panégyrique de l'archevêque Michel Choniates: Μιχαὴλ Ἀχομινάτου τοῦ Χωνιάτου τὰ σωζόμενα. Ἐκδ. Σ. Π. Λάμπρου. I. Ἐν Ἀθήναις, 1879, 246, 5 sq.

après avoir réuni autour de lui le plus grand nombre possible de soldats, sous prétexte d'aller contre les Bulgares, se dirigea vers la ville d'Adrianople, où il se fit proclamer empereur. Peu après, il arriva devant les murs de la capitale byzantine. En dépit de son armée assez nombreuse, dans laquelle il y avait aussi des Koumans et peut-être des Slaves,²³ et malgré les sympathies que lui témoignait une grande partie de la population byzantine,²⁴ il ne réussit pas à pénétrer dans la capitale. Le siège qu'il tenta contre la ville de Constantinople se termina dans un combat, où Branas lui-même fut tué et où son armée subit une défaite complète. Nos sources historiques témoignent de ce que la durée du soulèvement d'Alexis Branas fut très restreinte²⁵ — se montant, semble-t-il, à deux mois tout au plus. Bien plus difficile à résoudre est la question de savoir, comment il faut dater le soulèvement du général byzantin. Au lieu d'hypothèses plus ou moins plausibles,²⁶ il faudrait prendre comme point de repère pour la datation une indication qui a été, à mon avis, complètement négligée malgré son importance. Ainsi, en parlant des préparatifs d'Isaac l'Ange contre l'usurpateur, on nous dit²⁷ que justement pendant ce temps-là, il y eut une grande éclipse solaire. D'après la description de Nicéas Choniates,

²³ Du nom du kouman Ἐλπούμης, qui d'après Nic. Choniates, *ibid.*, 503, 14—15 = Synopsis Sathas, *ibid.*, 380, 4—5, faisait partie de l'armée d'Alexis Branas, v. Moravesik, *Byzantinoturcica*, II. Budapest, 1943, 116. Cf. aussi Uspenskij, *op. cit.*, 129 sq.; *idem*, *История*, 323: «В числе войск, приведенных им в начале зимы 1186 г. под столицу, были норманны и другие иноземцы, но что для нас важнее — были славяне и союзники их против Византии, куманы (половцы) . . .». Voir aussi les conjectures de Zlatarski, *op. cit.*, 445 sq.; 447, n. 2.

²⁴ Voir les indications chez Lambros, *op. cit.*, 246, 22 sq. (le panégyrique de Michel Choniates).

²⁵ Dans le récit de Nic. Choniates, il y a malheureusement peu d'indications chronologiques: il parle très peu de la chronologie des événements (Nic. Choniates, *ibid.*, 492, 7 sq., 494, 4 sq. = Synopsis Sathas, *ibid.*, 374, 16 sq., 375, 18 sq.), mais on a l'impression que Branas n'est resté devant les murs de la capitale byzantine que deux ou trois semaines en tout. Quelques indications dans le discours de Jean Syropoulos (v. Bachmann, *ibid.*, p. 15, 9, 14, 16) et dans le panégyrique de Michel Choniates (v. l'édition de Lambros, *op. cit.*, 247, 15 sq.) confirment d'une manière excellente cette conclusion.

²⁶ Jireček, *История Срба I*, 199: Успехе Бугара олакшио је покрет победиоца над Норманима, Алексија Вранаса који се прогласи за цара, али га стиже смрт пред зидинама цариградским (1187). C'est par suite d'une erreur typographique que l'on a indiqué l'an 1182 chez Jireček, *История на българитѣ. Поправки и добавки*, 141. La chronologie, proposée par Bachmann est tout à fait invraisemblable: v. Bachmann, *op. cit.*, 22 [„der Aufbruch des Alexios Branas (1187)“]; 59: „Frühjahr 1187“; 62: „die erste Phase der Revolte im Herbst 1185, die zweite in der ersten Hälfte des Jahres 1187“; 108. Au contraire, cf. la chronologie chez Uspenskij, *Образование*, 120: «Неудачная попытка византийского генерала вырвать власть из рук Исаака падает на первые месяцы 1186 года»; ср. p. 128—130; *idem*, *История*, 328; Ср. М. Drinov, *Съчинения*, III (Sofia, 1915), 263. — Cf. aussi Zlatarski, *op. cit.*, 444, 448; Paulová, *op. cit.*, 263, 265.

²⁷ Nic. Choniates, *op. cit.*, 500, 10—14: ἐγένοντο δὲ καὶ διουσημεῖα τῆς νικαύας. ἡμέρας γὰρ ἄσπερες ἐφάνησαν καὶ ὁ αἶθρ ταραχώδης ὤφθη, καὶ περὶ τὸν ἥλιον πάθη τινὰ συμβεβήκασιν, ἃ φασὶν ἄλωσας, ὡς μὴδὲ τοῦτον καθαρὸν καὶ ἀθόλωτον, ἀλλ' ὀχρότερον ἀποδισκεῖν τὸ φῶς. Cf. Synopsis Sathas, *ibid.*, 378, 21—24.

l'éclipse fut telle que l'on pouvait voir les étoiles en plein jour; autour du soleil, on observait des taches sombres, et il fut enveloppé par ce qu'on appelait en grec *ἄλωνας*, de sorte qu'il perdit sa clarté et sa limpidité et que sa lumière apparaissait plus pâle. L'air même en fut troublé.

Quelle fut cette éclipse solaire dont nous parle l'écrivain byzantin? Il est peu probable qu'il ait eu en vue l'éclipse solaire du 1^{er} mai 1185, qui a été mentionnée dans *Slovo o polku Igoreve*²⁸. Il est bien connu cependant qu'au cours de 1186, il y eut quatre autres éclipses solaires que l'on pouvait observer à Byzance, notamment le 22 mars, le 21 avril, le 14 septembre et le 14 octobre.²⁹ Les deux dernières éclipses doivent être écartées, parce que la première expédition d'Isaac l'Ange contre les Bulgares ne peut pas être datée de l'automne de 1186.³⁰ Il faut supposer donc qu'il s'agit d'une des éclipses observées pendant le printemps de 1186, le 22 mars ou le 21 avril. Mais quant à la chronologie des événements, l'une et l'autre éclipse ne donnent qu'une différence d'un mois environ. On doit supposer, par conséquent, que le soulèvement d'Alexis Branas, proclamé vers la fin du mois de février 1186, se termina vers la fin du mois de mars ou d'avril, peu de temps après l'éclipse solaire. La nomination de Branas au poste de chef de l'armée, envoyée contre les Bulgares, devrait donc être datée soit vers la fin même de 1185, soit au commencement de 1186. D'autre part, la première expédition d'Isaac II l'Ange contre les insurgés bulgares, entreprise immédiatement après la défaite du soulèvement de Branas,³¹ ne doit être datée que vers le mois de mai ou de juin de 1186.³²

²⁸ ПСРЛ. I. Лаврентьевская летопись. Вып. 2: Суздальская летопись по Лаврентьевскому списку. Leningrad, 1927, 396—397. — A. S. Orlov, *Слово о полку Игореве*, Moskva-Leningrad, 1946, 17 sq., 18 n. 1. — *Слово о полку Игореве*. Под ред. В. П. Адриановой-Перетц. Moskva-Leningrad, 1950, 10, 380—381.

²⁹ Voir Th. v. Oppolzer, *Canon der Finsternisse*. Denkschriften d. k. Akad. der Wissensch., math.-naturwiss. Classe, LII, 1887, pp. 228—229, nr. 5696—5699. L'éclipse du 25 octobre 1185 (ibid., nr. 5695) ne peut pas être prise en considération, parce que la guerre contre les Normands n'était pas encore terminée. De même on ne saurait envisager les éclipses solaires du 12 mars 1187 (ibid., nr. 5700) et du 4 septembre 1187 (ibid., pp. 230—231, nr. 5701).

³⁰ Cf. Nic. Choniates, ibid., 487, 21—22 = Synopsis Sathas, ibid., 373, 6—7. Cf. Zlatarski, op. cit., 452 et n. 2; 455 n. 1; Dujčev, op. cit., 54.

³¹ Cf. le panégyrique de Michel Choniates: Lambros, op. cit., 248, 8 sq. Cf. Zlatarski, op. cit., 448; Paulová, op. cit., 263, 265; Dujčev, op. cit., 53 et n. 2. — G. Stadtmüller, *Michael Choniates Metropolit von Athen* (ca. 1138—ca. 1222). Roma, 1934, 247. (125) pensait que la révolte de Branas s'était terminée vers la fin de 1186 („... Niederwerfung des Rebellen Branas zu Ende des J. 1186...“). Cf. aussi Bachmann, op. cit., 62, 74, avec une chronologie erronée.

³² Uspenskij, *Образование*, 117 sq., 123, avait daté la première expédition d'Isaac l'Ange du printemps de 1186, tandis que Zlatarski, op. cit., 448, pensait plutôt que l'empereur avait entrepris sa première expédition contre les Bulgares au début de l'été, c'est-à-dire pendant les mois de juin ou de juillet 1186. Cette chronologie est, à mon avis, plus vraisemblable, étant confirmée aussi par les indications astronomiques en rapport avec l'éclipse solaire.

LES CHAPITRES RELATIFS AUX FONCTIONS DES DIGNITAIRES

du traité du Pseudo-Codinos: chapitres 5, 6, 7 et 16.
Traduction française.*

La traité *Sur les dignitaires du palais de Constantinople et sur les dignités de la Grande Eglise*, rédigé très vraisemblablement dans la seconde moitié du XIV^e siècle, n'a pas encore été traduit dans l'une des grandes langues littéraires modernes. Sans attendre l'établissement d'une édition critique de ce texte, si important au point de vue de l'histoire des institutions de Constantinople médiévale, nous avons pensé qu'il serait intéressant de donner la traduction en français des quatre chapitres, 5, 6, 7 et 16, qui traitent des fonctions des divers dignitaires de l'empire byzantin sous les Paléologues, en souhaitant que cette publication soit l'occasion pour les savants byzantinistes, nos collègues et amis, de présenter des observations, dont le futur éditeur de ce traité ne pourra retirer que de grands avantages. Nous avons déjà donné la traduction des chapitres 3, 4 et 21, relatifs au costume et à la coiffure des différentes dignitaires¹ et nous pensons donner la traduction du traité en entier. Le texte du Ps.-Codinos très intéressant au point de vue de l'histoire de la langue grecque, offre par la présence de mots techniques d'origine étrangère des difficultés réelles, qu'il serait intéressant de pouvoir régler.

Chapitre V.

Fonctions de chaque dignitaire.

Le *despote*, le *sébastocrator* et le *césar* n'ont pas de fonctions à moins qu'on ne leur confie un commandement militaire. Bonn 28

Laissons pour le moment les fonctions du *grand domestique* et du *protovestiaire*. Il en sera parlé, le moment venu.

Le *panhypersébate* n'a pas de fonctions.

Le *grand duc*, de même que le *grand domestique* est le chef suprême des armées de terre, est lui aussi le chef suprême des armées de mer. Les officiers, qui se trouvent à la tête des (autres) bâtiments² comme commandants, arborent l'oriflamme impérial ordinaire, autrement dit, la croix avec des fusils. Quant à lui, le *grand duc*, il arbore l'oriflamme représen-

*) Je tiens à remercier ici fort particulièrement mon excellent ami, Mr Nicolas Svoronos, qui a bien voulu revoir avec moi la traduction de ces chapitres et qui m'a suggéré plus d'une fois de très utiles et très pertinentes corrections.

tant l'empereur à cheval. Il a sous ses ordres le grand drongaire de la flotte, l'amiral, le premier comte, les drongaires et les comtes.

B 29 Le *protostrator*, en l'absence du grand domestique, porte l'épée de l'empereur. Lorsque l'empereur doit monter à cheval, le comte des chevaux impériaux amène le cheval et le tient. Une fois l'empereur en selle, le *protostrator* saisit la bride et conduit le cheval jusqu'à la quatrième ou à la cinquième partie de la cour du Palais. Le grand chartulaire remplace alors le *protostrator* et conduit le cheval par la bride jusqu'à la porte (du Palais). Même cérémonial également lorsque l'empereur va mettre pied à terre. Il (le grand chartulaire) conduit le cheval de la porte aussi jusqu'à l'endroit susdit où le *protostrator* le remplace à son tour et conduit le cheval jusqu'à l'endroit où l'empereur veut mettre pied à terre. Si, par hasard, le *protostrator* est absent, le grand chartulaire conduit le cheval jusqu'au bout. Si celui-ci est absent, le plus élevé en rang des dignitaires présents conduit le cheval. Il faut savoir que, selon la tradition, chaque jour on tient prêts sept chevaux; on les appelle chevaux de selle, pour le service de l'empereur et afin de lui permettre de monter celui d'entre eux qu'il veut. Les autres chevaux suivent; on les appelle chevaux d'échange. Le comte précité a la faculté de monter celui des chevaux impériaux qu'il veut dans le manège impérial pour l'entraîner³ dans la cour et le dresser, B 30 mais il doit rester à pied et descendre de cheval dans le manège. / Cependant, il peut monter, comme il a été dit, à l'intérieur de la cour, mais là seulement. Ni lui ni personne d'autre n'entre dans la cour ou n'en sort à cheval. Si certains dignitaires doivent monter à cheval à l'intérieur de la cour, ils y entrent d'abord à pied, et ensuite montent à cheval. De même, pour sortir, ils mettent pied à terre et sortent à pied. Le comte a la faculté, en présence de l'empereur, de monter le cheval qu'il veut des chevaux impériaux d'échange; en l'absence de l'empereur, il n'en est plus ainsi. Il monte à cheval avec une couverture recouvrant la croupe du cheval jusqu'au milieu de la selle; mais il ne peut aller plus loin que les écuries (*stratorikion*) où l'empereur se met en selle.

L'usage veut aussi que chaque année, à l'époque de la grande Pâque, on change les selles impériales, les brides et toutes les pièces du harnachement. Le comte reçoit tout l'ancien harnachement, les selles avec les boucles, les brides et les pompons.

La suite des chevaux impériaux dits chevaux d'échange, lorsque l'empereur monte à cheval, a, dit-on, l'origine suivante. L'empereur Théophile, dit-on, aimait à se montrer juste. Il se promenait un jour à cheval et rencontra, dit-on, une femme, qui se mit à crier bien haut que le cheval monté par l'empereur lui appartenait. Enquête faite, il fut prouvé que cette femme avait raison. Le cheval lui appartenait. L'éparque le lui avait B 31 enlevé et l'avait offert en cadeau / à l'empereur, comme s'il lui appartenait. Devant l'évidence, l'empereur descendit aussitôt de cheval, comme il était, et le restitua à sa propriétaire. Comme il n'y avait plus alors de

chevaux impériaux d'échange, l'empereur se trouva sans monture et prit le premier cheval venu. On fit suivre désormais l'empereur de chevaux (d')échange(?), de manière à ce que, le cas échéant, l'empereur eut à sa disposition des chevaux impériaux pour continuer sa route à cheval.

L'épée de l'empereur se trouve toujours à la garde-robe et ses chaussures au vestiaire. Il a aussi une autre sorte de chaussures, appelées *tzaggia*; elles ont sur les côtés, le long des jambes et sur le talon, des aigles faits de pierreries et de perles; l'empereur les porte, lorsqu'il sort processionnellement et dans les cérémonies de l'hommage. Celui qui confectionne ces chaussures ne s'appelle pas, comme pour les autres, le *tzaggarios* (cordonnier), mais le *tzaggas* (bottier). Lorsque l'empereur doit monter à cheval, un page va chercher les chaussures au vestiaire, appelé communément le vestiaire des vêtements de cérémonie. Une fois l'empereur prêt et à cheval, les cymbaliers frappent leurs cymbales, les trompettes sonnent dans leurs instruments et les buccinateurs soufflent dans leurs buccins d'argent. Les trompettes, employées dans cette circonstance, ne sont pas comme les autres; elles ont une forme différente. Le son de ces instruments indique que, / si quelque personne du peuple a une réclamation à faire ou à se plaindre de quelque injustice, en entendant le son de ces trompettes, elle peut accourir (près de l'empereur) et formuler sa requête.

B 32

Cela n'a lieu, du reste, que si l'empereur se trouve monté à cheval le matin. Après le déjeuner, si l'empereur doit sortir à cheval, cela n'a nullement lieu. On en ignore la raison. Voici toutefois l'hypothèse que je fais. Les gens du peuple, le matin, sont à jeun. Après le repas, ils sont ivres, d'ordinaire; ils se montrent plus emportés. On sonne vraisemblablement de la trompette, le matin, pour la raison indiquée et non après le déjeuner, pour éviter de voir un homme ivre se présenter devant l'empereur d'une façon inconvenante et insolente.

De plus, le protostrator est aussi le défenseur des partisans francs-tireurs. Ceux-ci n'appartiennent à aucun corps et n'ont pas de drapeau spécial. Ils font leurs raids sans ordre. Le protostrator, qui se trouve derrière eux, défend leurs arrières en temps de guerre. C'est pour cette raison qu'on l'appelle protostrator, parce qu'il est en avant de toutes les troupes. La coutume veut que le protostrator reçoive sur le butin des partisans toutes sortes de choses variées, appelés *phutilia*.

Le *grand logothète* a la charge des ordres (*prostagmata*) et des chrysobulles envoyés par l'empereur aux rois, aux sultans et aux toparques. C'est là la fonction particulière du grand logothète.

B 33

Le *domestique* a pour mission d'exécuter les ordres de l'empereur.

Le *grand stratopédarque* s'occupe du ravitaillement de l'armée, autrement dit, des aliments, de la boisson et de tout ce qui est nécessaire aux besoins de celle-ci.

Le *grand primicier*, à l'intérieur du Palais, lorsque la cour est réunie,

reçoit d'un page du vestiaire, qui l'apporte jusqu'aux deux tiers de la salle, le sceptre impérial. Il le prend et le remet à l'empereur. Lorsque l'empereur le lui rend, souvent il peut le conserver à titre d'honneur spécial. Il remet alors son propre bâton au page susdit du vestiaire et celui-ci l'emporte avec le même cérémonial que pour le sceptre impérial.

La tradition veut aussi que l'on donne au grand primicier, chaque dimanche, pour le sceptre, un hyperpère. S'il est absent, le plus haut des dignitaires présents offre le sceptre (à l'empereur). A l'armée, il (le grand primicier) est en tête du cortège impérial. Il a aussi dans ce cortège un oriflamme spécial.

Le *grand connétable* est à la tête des mercenaires francs.

Le *protosébaste* n'a pas de fonctions.

B 34 On parlera de la fonction du *pincerne*, lorsqu'on traitera aussi de celle du grand domestique. /

Le *curopalate* avait jadis une fonction, que nous ignorons; aujourd'hui, il n'en a plus.

Le *parakimomène du sceau* reçoit le sceau de l'empereur et l'appose sur la cire, où il faut. Ce sceau, apposé sur la cire, n'est utilisé par l'empereur que pour l'impératrice sa mère, l'impératrice sa femme et l'empereur, son fils. Pour les despotes, les patriarches et les autres hauts dignitaires, il use du sceau de plomb. Celui-ci (le parakimomène du sceau) porte aussi l'épée impériale, en l'absence du protostrator.

Le *parakimomène de la Chambre* est le chef des pages de la Chambre et du personnel de la Chambre. Il a également sous ses ordres le *Président de la Chambre*. Il reste aussi à l'intérieur du Palais. En l'absence du parakimomène du sceau, il porte l'épée de l'empereur.

Les fonctions du *logothète général* sont inconnues.

B 35 Le *protovestiarite* est l'ordonnateur de (la cérémonie de) la réception. Avant que l'empereur sorte de ses appartements, il se rend dans le salon de réception avec le grand hétériarque et le primicier de la cour. Lorsque l'empereur est sorti et a pris place (dans le salon), le protovestiarite sort et appelle les plus hauts dignitaires pour la réception. Puis le grand hétériarque (sort et) appelle à son tour la plus grande partie des hauts dignitaires. Après lui, le primicier de la cour sort et à son tour / appelle de même les autres dignitaires. On apporte ensuite le sceptre impérial. Le grand primicier le présente, comme il a été dit, à l'empereur. Aussitôt après, les hétériarques appellent les autres (personnages), autrement dit, ceux qui portent le skaranikon rouge et tous les autres personnages inférieurs en dignité. Cette cérémonie a lieu chaque jour le matin, à l'heure de l'office (de matines) et le soir à celle des vêpres. Après la fin de l'office, si l'empereur veut prononcer un discours ou s'il veut conférer une dignité à quelqu'un, la réception continue. Sinon, le protovestiarite frappe doucement le sol de son bâton; les hétériarques, qui portent un bâton de bois, préviennent les personnes qui ont été introduites, après

(qu'on a apporté) le sceptre de l'empereur, qu'elles peuvent se retirer. Si pendant la réception il faut faire rapport à l'empereur soit par l'apocri-siaire soit par quelqu'un d'autres, de quelque chose d'urgent, aucun des dignitaires n'a le droit de le faire, à moins d'un ordre spécial de l'empereur, à l'exception seulement du protovestiarite. En l'absence de ce dernier, c'est le grand hétériarque et, en l'absence de celui-ci, le primicier de la cour.

Les fonctions de *domestique de la table* et celles du *préfet de la table* seront exposées avec celles du grand domestique.

Le *grand papias* avait autrefois des fonctions que nous ignorons. Il n'en a aucune aujourd'hui.

Il en est de même pour l'*éparque*; aujourd'hui il n'a plus de fonctions. / B 36

Les fonctions du *grand drongaire de la Veille* seront étudiées elles aussi, lorsque nous parlerons du grand domestique, aux armées.

Les fonctions du *grand hétériarque* ont déjà été exposées, lorsque nous avons parlé de la réception impériale. Celui-ci (le grand hétériarque) reçoit aussi les déserteurs en provenance de tout endroit, d'où qu'ils viennent. C'est de là aussi que vient son nom d'hétériarque, parce qu'il reçoit les *hétaires*, autrement dit, nos amis.

Le *logothète du drome* avait jadis aussi des fonctions que nous ignorons. Aujourd'hui, il n'en a plus.

Les fonctions du *Protoasecrètis* sont évidentes d'après son nom même. On l'appelle, en effet, le premier des secrétaires. Parfois, sur ordre (*horismos*) de l'empereur on lui adjoint pour juger d'autres dignitaires plus élevés que lui.

Les fonctions du *Préposé à l'armée* seront étudiées en même temps que celles du grand domestique, aux armées.

Les fonctions de *mystikos* s'expliquent aussi par son nom même.

Le *domestique des scholes* remplissait jadis à peu près les mêmes fonctions que le grand domestique de nos jours. Aujourd'hui, il n'en a plus.

Il existe entre le *grand drongaire de la flotte* et le grand duc la même différence qu'entre le grand drongaire de la Veille et le grand domestique.

Le *primicier de la cour* remplit les fonctions, que nous avons indiquées, lors (de la cérémonie) de la réception. / Il veille à ce que l'ordre règne parmi tous les corps de troupe stationnés dans la cour. Chaque dignitaire occupe, dans (la cérémonie de) la réception, la place qui lui est attribuée et qui lui revient en propre; de même, chaque corps de troupe stationné dans la cour a sa place qui lui y est assignée. Les *Varanges* veillent aux portes de la chambre impériale et dans le Triclinos; mais, dans la cour du Palais, il y a des soldats, appelés guetteurs (*paramonoi*). Ils sont montés et sont sous les ordres de l'*allagator*. Au-dessous d'eux, se trouvent d'autres soldats, eux aussi des guetteurs, mais qui ne sont pas à cheval; ils ont eux aussi leur *allagator* et portent tous en main l'épée. On trouve ensuite les soldats appelés *Tzakones*, portant eux aussi des masses d'arme. Avec ceux-ci, on

en trouve encore d'autres, également à pied, appelés *Mourtatoi* et armés chacun d'un arc. Les guetteurs portent le casque; les *tzakones* le turban(?) avec une armure bleu-ciel(?), ornée sur la poitrine, de lions blancs dressés et face à face; de même dans le dos. Il y a aussi les *kortinarioi*; ils ont eux aussi un commandant, appelé comte. Ceux-ci, quoique de rang inférieur, sont cependant placés au pied du trône, lors de (la cérémonie de) la réception. Les *Vardariotes* gardent les portes de la cour. Tous ces derniers et les précédents, à l'heure où l'on chante les chants de matines, de la messe et des vêpres, se tiennent, selon leur rang, disposés en ordre

B 38 par le primicier de la cour, comme il a été dit. /

Les *kortinarioi* sont affectés au service de la tente de l'empereur appelée Kortè. Leur comte, comme eux-mêmes, portent un uniforme rouge, fait avec les anciens panneaux de la tente. Ils portent également, faits de morceaux de la tente, des bérêts rouges, seulement à l'intérieur de la cour, et non des turbans(?). Ils portent aussi des chaussettes assorties avec des chaussures noires. En dehors, ils portent ces bérêts avec des turbans(?).

Les *Vardariotes* portent également un uniforme rouge, fait d'étoffe, mais non tirée de la tente et d'une étoffe leur appartenant. Sur la tête, ils portent une coiffure (persane, turque), appelée *aggourôton*, ayant à la place de bords un morceau d'étoffe jaune. Chacun d'eux porte suspendu à sa ceinture un fouet, appelé *magklabion*, pour frapper ceux qui le méritent; ils portent toujours un bâton. Lorsque l'empereur se déplace à cheval, ils le précèdent. Le bâton levé, ils font ranger la population en bon ordre. Ils ont aussi leur primicier. Ils étaient autrefois Turcs d'origine. L'empereur les transporta sur le fleuve du Vardar; d'où leur nom de Vardariotes.

B 39 Le *protospathaire* tire son nom du fait qu'il était jadis le premier des guetteurs spathaires. Aujourd'hui, il n'a plus de fonctions. /

Le *grand archonte* est lui aussi sans fonctions. Il en est de même du *tatas de la cour*.

Les *grands tzaousioi* sont chargés de faire ranger en bon ordre les personnes prenant part à la réception impériale. Ils sont sous les ordres du grand primicier.

Le *préteur du peuple*, lui non plus, n'a pas de fonctions.

Le *logothète du Trésor privé*, non plus.

Le *logariaste de la cour* n'a pas non plus aujourd'hui de fonctions.

Le *grand veneur* a pour fonction, lorsque l'empereur monte à cheval, de tenir seul l'escabeau, s'il est là. Il commande aux veneurs, appelés aussi piqueurs. Si, au cours de la chasse, il arrive que l'empereur ait l'un de ses vêtements taché de sang, le grand veneur le reçoit en cadeau, en récompense de ses services.

Le *porte-écu* porte l'étendard à deux flammes et le bouclier de l'empereur, non seulement pendant la cérémonie de l'adoration (*prokupsis*), mais partout où l'empereur se rend. Tous les Varanges accompagnent

l'étendard à deux flammes. Que l'empereur soit en campagne ou ailleurs, on porte toujours l'étendard à deux flammes devant lui.

L'*amiral* est sous les ordres du grand duc. Il commande toute la flotte.

Le *maître des requêtes* reçoit les requêtes des suppliants et de ceux qui ont à se plaindre de quelque injustice, lorsque l'empereur passe à cheval. /

B 40

Le *questeur* avait jadis lui aussi des fonctions; il n'en a plus aujourd'hui.

Le service du *grand adnoumiastès* sera étudié lorsqu'on parlera du grand domestique, aux armées.

Le *logothète de l'armée* n'a pas de fonctions.

Le *premier fauconnier* est le chef des fauconniers qui ap(portent) les oiseaux de chasse. Il porte, comme nous l'avons dit, un gant à sa ceinture.

Le *logothète des troupeaux* avait jadis, lui aussi, des fonctions. Il n'en a plus aujourd'hui.

Le *grand interprète* est le premier des interprètes, qu'on appelle communément *drogmans*.

L'*akolouthos* est le chef des Varanges. Il accompagne l'empereur à la tête de ses troupes. De là son nom d'« accompagnateur » (*akolouthos*).

Le *juge de l'armée*, lorsque l'empereur est aux armées, instruit et règle les différends survenus entre soldats au sujet des chevaux, des armes, du butin ou pour tout autre sujet.

Le *chef du cortège* a place dans l'escorte de l'empereur. Il dépend du grand primicier.

Le *prôtallagatôr* dépend lui aussi du grand primicier. Toutefois, il se trouve à l'arrière de l'escorte impériale, pour y ramener toute personne qui s'en écarte, lui faire reprendre sa place et rétablir ainsi le bon ordre. / Si le grand primicier a besoin de l'un (des soldats) de l'escorte, il le dit au prôtallagatôr, qui le fait appeler.

B 41

Le *grand dioecète* n'a pas de fonctions.

L'*orphanotrophe* avait jadis la surveillance et la direction des orphelins; aujourd'hui, il n'a plus de fonctions.

Le *protonotaire* s'explique clairement par son nom. Il est le premier des notaires ou secrétaires.

Le préposé à l'*aide-mémoire* avait jadis pour fonctions de relever les noms de ceux qui s'étaient distingués aux armées ou dans d'autres circonstances et de les rappeler à l'empereur, afin de permettre (aux intéressés) de recevoir les récompenses en rapport avec leurs mérites. Aujourd'hui, il n'a plus de fonctions.

Le *domestique des murs* a pour fonction, chaque fois qu'une ville forte a besoin de réparations, de veiller à ce qu'elles soient faites.

Le *Président de la Chambre impériale* est à la tête des chambellans (*koitonarioi*); il est sous les ordres du parakimomène de la Chambre.

Le *Président du vestiaire* dépend du protovestiarite. Il s'occupe de ce

qui entre dans le vestiaire et de ce qui en sort, des recettes et des dépenses(?).

B 42 Le *vestiarios* a un service sur mer. Lorsque l'empereur / part pour une campagne sur mer, le *vestiarios* est à la tête du navire qui transporte la garde-robe impériale et que suit le navire impérial.

L'*hétériarque* a un service, lors des réceptions impériales, comme on l'a vu plus haut. De concert avec le grand *hétériarque*, il s'occupe aussi des réfugiés(?).

Le *logariaste de la cour* a la surveillance de tous les soldats touchant une solde attachés au Palais; il veille à ce que la solde soit exactement payée ou à ce que chacun remplisse bien le service pour lequel il touche sa solde.

Le *stratopédarque des cavaliers à un cheval* assurait le service que voici. Il y avait dans les territoires des thèmes des corps de troupes appelés, les uns, cavaliers lourds, les autres, cavaliers à trois chevaux, cavaliers à deux chevaux et cavaliers à un cheval. Le *stratopédarque* ne devait s'occuper que des cavaliers à un cheval et les surveiller.

Le *stratopédarque des tzaggratorés* s'occupait aussi de ces derniers et assurait leur subsistance. Le *stratopédarque des Mourtatoi* en faisait de même (pour les Mourtatoi).

Le *stratopédarque des tzakonés* a la surveillance des soldats appelés *tzakonés*, qui se trouvent garder les places fortes.

B 43 Le *Président des grands palais* en a la surveillance. De même, le *Président du palais des Blachernes* a la surveillance de celui-ci. /

Le *domestique des thèmes* avait jadis à s'occuper de l'administration publique et à la surveiller. Les *domestiques des thèmes d'Orient* et les *domestiques des thèmes d'Occident* avaient eux aussi la surveillance et la direction de l'administration de leur ressort.

Les fonctions du *grand murtaitès* sont inconnues.

Les fonctions de *premier comte* sont maritimes. Il est le premier de tous les comtes de la flotte impériale.

Il en est de même pour le *drongaire*, dont les fonctions sont elles aussi maritimes. On appelle *drounga* un certain nombre de soldats à la tête desquels se trouve celui qu'on appelle *drongaire*.

Les *gouverneurs (des villes)* et les *commandants des forteresses* sont les uns et les autres gardiens de chaque ville, suivant son importance.

Telles sont les fonctions de tous ces dignitaires.

Chapitre VI.

Ordre des fêtes célébrées en l'honneur du Seigneur. Usages qui y sont observés. On parle aussi dans ce chapitre du service du grand domestique, du pincerne, du domestique de la Table et du Préfet de la Table.

Le 24 décembre, veille de la Nativité du Christ, l'empereur ne sort

pas pour le service de matines, / suivant la tradition, mais il reste dans sa chambre. Les canonarques, après la fin de l'office, apportent un iconostase qu'ils dressent. A cet iconostase sont suspendues les saintes images de la Nativité du Christ et trois ou quatre autres. Devant celui-ci (l'iconostase), on place un pupitre, sur lequel se trouve l'Evangile. Les prêtres se tiennent près des saintes images en habits sacerdotaux; les lecteurs sont au milieu du Salon, face à l'empereur avec l'*himation* et l'*épi-ription*. Ils ont aussi leur *kamision* sur l'*himation*. Le premier chantre et le domestique portent le *kamision* blanc; le lampadaire tient le chandelier en or, à deux branches, le *maïstor* et tous les chantres sont en rouge. Les canonarques portent simplement l'*himation* et sont tête nue. Après quoi, le protovestiarite, le grand hétériarque, le primicier de la cour, les hétériarques et ceux qui portent le bâton et sont de service introduisent les dignitaires pour (la cérémonie de) la réception, jusqu'à ce que cette salle soit pleine. L'empereur sort alors de sa chambre; le grand domestique se tient debout à la porte, portant l'épée impériale. Au moment où l'empereur paraît, les chantres entonnent aussitôt les souhaits de longue vie. Pendant que ceux-ci chantent, l'empereur s'avance et baise les saintes images. Puis il revient et il se tient debout près du trône; le grand domestique est debout à gauche de l'empereur, tenant, comme il a été dit, l'épée; le lampadaire / est plus bas que le grand domestique, portant le chandelier à deux branches avec un cierge allumé. L'extrémité du cierge est peinte en rouge; le milieu vers la bobèche est doré, parsemé de croix rouges incrustées circulairement. Dès que l'heure de l'office est arrivée, un page du vestiaire apporte aussitôt le sceptre impérial, que le grand primicier prend et remet à l'empereur.

Noter: lors des réceptions quotidiennes, l'empereur dit: « Mon sceptre, » et un page du vestiaire le lui apporte, comme il a été dit. Les jours de fête, lors de la réception, lorsque l'empereur a pris place sur son trône, il ne dit pas: « Mon sceptre. » Le grand primicier dit: « Page! » et ce dernier le lui apporte. En voici la raison. Lors des audiences quotidiennes du matin et du soir, lorsque les hauts dignitaires sont entrés pour la réception, l'empereur dit: « Mon sceptre ! ». C'est le signal qui permet à l'assistance des inférieurs, qui se trouve dehors, d'entrer. Mais, lors des grandes fêtes, tous les dignitaires et avec eux les autres personnes entrent. Aussi n'est-il pas besoin que l'empereur demande son sceptre. Le grand primicier, qui le sait, ordonne (au page) de l'apporter et ils le lui présentent, sans y être invité. On chante donc les heures selon la coutume, la première, la troisième et la sixième / et la neuvième avec les tropaires. A la fin du tropaire de la neuvième heure, le premier chantre dit le tropaire: « Gloire... » et on le chante. Puis, il ajoute le: « Et maintenant et toujours. » Le tropaire n'est pas chanté une seconde fois, mais il est lu par le canonarque qui, après lecture, prononce les paroles que voici: « Que Dieu conserve longtemps ton puissant et saint empire pendant de longues années ! ». Puis, de nouveau,

une troisième fois: « Que Dieu conserve longtemps et de longues années ton puissant et saint empire, venu de Dieu, couronné de Dieu et gardé de Dieu! ». Puis, on chante de nouveau le tropaire, en ajoutant: « Maintenant et pour toujours! », comme il a été dit.

L'archidiaque lit les psaumes des heures, le protapostolaire les Prophètes et les Epîtres, le protopapas lit le premier des Evangiles et les autres prêtres les autres Evangiles.

Lorsque les heures sont terminées, l'empereur se retire de nouveau, après avoir baisé les saintes images et il entre dans sa chambre. L'assemblée se sépare jusqu'à l'heure habituelle de la messe. On chante alors les vêpres. Toutefois, il en est ainsi lorsque la fête tombe un jour quelconque de la semaine. Si elle tombe un samedi ou un dimanche, l'empereur assiste au chant des heures et des tropaires, mais il n'assiste pas à la messe, qui est célébrée en privé. / La raison de l'absence de l'empereur à la messe est que les cinq autres jours (qui précèdent), on chante d'abord les vêpres, après, on célèbre la messe. Si la fête tombe un samedi ou un dimanche, la messe est célébrée à la troisième heure du jour. On ne chante pas intégralement toute la suite des heures et des tropaires, pour la raison qu'elle est trop longue. On chante nécessairement d'abord la messe (en privé), à l'heure fixée et sans la présence de l'empereur, mais pour l'office du soir, l'empereur se rend à l'église.

Pendant le chant des tropaires, l'empereur porte le *skiadion* et son costume ordinaire; il en est de même pour les dignitaires. Aux vêpres et à la messe il porte un habit couvert de perles. Sur la tête il porte la coiffure qui lui plaît, soit la couronne ornée de fleurs de lis, quadrifoliée ou toute autre coiffure analogue. Les dignitaires portent le *skaranikon*, le *phakéolion*, le *kabbadion*, le couvre-cuirasse, chacun suivant (le privilège attaché à) son rang.

Pendant que l'on célèbre la messe ou simplement les vêpres, si la fête tombe un samedi ou un dimanche, comme il a été dit, les dignitaires cités plus haut, qui assurent en même temps le service d'ordre de la réception, portent les oriflammes impériaux et se tiennent face au trône impérial. Ces oriflammes sont les suivants / : l'un représente l'archistratège (Michel), l'autre porte diverses saintes images des hiérarques et il est à huit pans, d'où son nom d'octapode. Un autre représente une croix, avec les images des quatre grands saints martyrs, Démétrius, Procope et les deux Théodore; un autre porte l'image de saint Georges à cheval, un autre a un dragon, un autre représente l'empereur à cheval. Il y a deux exemplaires de chacun d'eux, soit, au total, douze. Devant ces étendards se tient le scutaire, portant l'étendard impérial à deux flammes; il est unique et porté seul avec le bouclier impérial. Jadis, lorsque la garde impériale comptait 6.000 hommes, l'usage était de réunir 500 hommes autour de chaque étendard. Aujourd'hui, ces oriflammes sont portés et tenus face au trône, comme il a été dit. Au dehors, lorsque l'empereur fait campagne,

il a aussi, selon l'importance de son armée, un ou deux étendards. Derrière ces étendards impériaux se tiennent ceux des despotes et des dignitaires, mais sans ordre. Derrière eux, les oriflammes des démarques.

Après la fin des hymnes précitées, tous les chantres et les lecteurs entonnent les souhaits de longue vie, au moment où l'empereur pénètre dans l'église pour faire ses dévotions et recevoir le pain bénit. Puis l'empereur monte sur son trône. Aussitôt tout le clergé impérial arrive, revêtu de ses ornements déjà décrits / et se tient devant les oriflammes. Entre eux, autrement dit, entre le clergé et les oriflammes mêmes, se tiennent debout tous ceux qu'on appelle les instrumentistes, autrement dit, les trompettes, les buccinateurs, les cymbaliers et les flûtistes, mais eux seulement, car pour ce qui est des instruments de moindre importance, il n'y en a aucun (à la cérémonie). Ensuite arrivent de la même manière les dignitaires en costume d'apparat. Chacun d'eux se place d'après le rang qu'il occupe à la cour, comme dans le Salon. Il en est de même pour les Varanges; ils prennent place aussi dans la salle du Palais, près des colonnes du trône, la hache en main. Lorsque l'empereur se montre du haut de son trône, ils mettent tous, selon la coutume, leur hache sur l'épaule.

B 49

Une fois l'empereur monté sur le trône, comme il a été indiqué, les despotes montent eux aussi, puis le lampadaire avec le chandelier à deux branches et le cierge de grande taille et avec lui le protovestiaire. On tire ensuite les tentures autour du trône impérial, qui dérobent ainsi l'empereur aux regards. Puis, le protovestiaire, prenant dans sa main droite les aiguillettes qu'il tient en l'air — il en sera question un peu plus loin — les tend en dehors de la tenture et les montre à l'assistance: c'est le signal indiquant que l'empereur est monté sur son trône. Une fois l'empereur sur son trône et sur le point de mettre sa couronne ou tout autre insigne, le protovestiaire la prend des mains d'un attaché au vestiaire / et la donne à l'empereur. Ce cérémonial est observé non seulement à l'occasion de ces fêtes mais aussi dans tous les cas. Il (le protovestiaire) a aussi le privilège spécial et exceptionnel que voici: s'il aperçoit quelque insecte ou quelque tache de boue ou quoi que ce soit sur le vêtement de l'empereur, il retire sa coiffure, étend la main, et l'enlève ou nettoie le vêtement, sans en demander l'autorisation. Aucun autre de tous les dignitaires, sauf lui seul, n'a le droit d'agir ainsi.

B 50

Savoir ceci: Ce qu'on appelle aujourd'hui couronne (στέμμα) s'appelait jadis diadème (διάδημα). C'était un bandeau de soie enrichi de pierres précieuses et de perles; il entourait le front de l'empereur et était attaché derrière la tête. D'où le nom de diadème. Il se transforma peu à peu et prit la forme qu'il présente actuellement. On l'appelle στέμμα. Ce qu'on dénomme de nos jours diadème s'appelait jadis bandeau militaire (ζώνη στρατιωτική); c'était une récompense honorable. Aussi les tyrans commençaient-ils par enlever le bandeau (ζώνη) et le collier aux illustres martyrs, confesseurs du Christ, puis les livraient aux mains des bourreaux. Le collier est d'or filé et fait de trois fils d'or entrelacés, comme une

B 51 corde; on le portait autour du cou. En tout cas, lorsque l'empereur porte le *stemma*, il ne porte rien d'autre que le *sakkos* et le diadème. Il porte tantôt ceux-ci, tantôt la casaque d'arme et le turban ou encore le *kabbadion* et le *phyalin*. Sur la tête / il porte différentes coiffures, tantôt la coiffure appelée couronne triomphale, tantôt la couronne Justinienne; dans d'autres circonstances, celle qu'on appelle *hypertéron* (ὐπέτερον). Ce n'est pas lieu de décrire pour le moment la forme de chacune de ces diverses coiffures.

L'empereur porte parmi ces vêtements celui qui plaît, mais il tient toujours la croix dans sa main droite et, dans sa main gauche, un morceau de soie, imitant un manuscrit par un mouchoir. Ce morceau de soie est rempli de terre et s'appelle *akakia*. La croix, que porte l'empereur, symbolise sa foi dans le Christ, son *stemma* symbolise son haut rang, son bandeau, appelée de nos jours, diadème, comme il a été dit, atteste qu'il est un soldat, son *sakkos* de couleur noire, symbolise le caractère mystique de la dignité impériale; le sachet rempli de terre, appelé comme nous l'avons dit *akakia*, signifie que l'empereur doit être humble, parce qu'il est mortel et que la majesté du pouvoir impérial ne doit pas l'autoriser à se croire au-dessus des autres et à s'enorgueillir; le mouchoir indique l'instabilité de ce pouvoir, qui passe de l'un à l'autre; son épée est le symbole de sa puissance. On porte devant lui le chandelier de grande taille, par allusion à la parole de l'Écriture: « Que votre lumière brille devant les hommes afin qu'ils voient vos bonnes actions et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux. »

B 52 Lorsque l'empereur a revêtu ses insignes, le protovestiaire montre de nouveau ses clés, indiquant par là que l'empereur est prêt. Un page, tête / nue, porte l'épée impériale; il est choisi parmi les proches de l'empereur. Le grand domestique, et avec lui les autres dignitaires, se tiennent dans la cour.

L'empereur se lève de son trône. On le voit à partir des genoux; il tient dans sa main droite la croix et dans sa main gauche l'*akakia*, comme il a été indiqué. L'empereur et son fils, si celui-ci est couronné, portent les mêmes vêtements. Sinon, ce dernier porte le costume habituel et par-dessus le *phyalin*, enrichi de pierreries et de perles. Sur la tête il a une couronne; on le voit depuis les genoux jusqu'à la tête. Quant aux autres despotes, on ne les voit que de la tête jusqu'à la poitrine; le reste du corps est caché.

Lorsque l'empereur est prêt et debout, le protovestiaire montre de nouveau ses aiguillettes une troisième fois; il indique par là que l'empereur est assis sur son trône. Aussitôt on tire les tentures. Ni le protovestiaire ni le lampadaire ni le porte-épée de l'empereur n'apparaissent complètement; on ne voit que l'épée et le cierge de grande taille. En tout cas, au moment où l'on tire les tentures, l'empereur apparaît seul. Aussitôt les chantes entonnent les souhaits de longue vie, les divers instruments,

comme il a été dit, se font entendre. Les chantres, après avoir chanté les souhaits de longue vie, font silence, mais les instruments continuent à jouer un certain temps. Puis l'empereur agite doucement son mouchoir et aussitôt la musique s'arrête de jouer. Les chantres recommencent; ils chantent les hymnes appropriés à la fête du jour, puis peu après ils ajoutent: « Le Christ est né, qui t'a couronné empereur. » Ensuite, ils reprennent leurs versets et ainsi de suite pendant assez longtemps. La litanie en l'honneur des noms des empereurs et des impératrices a lieu alors. Après quoi, les chantres font de nouveau entendre les souhaits de longue vie. Tandis qu'ils chantent, on ferme les tentures. Les instruments se font entendre de nouveau pendant quelques instants et les oriflammes sortent. Ceux de l'empereur sont portés dans le vestiaire, où on les garde; quant aux étendards des dignitaires, ils sont portés dans leur palais particulier. L'empereur descend (de son trône) et il se rend à table, selon la tradition; il porte le costume de tous les jours; les dignitaires portent le costume indiqué plus haut.

B 53

Laissons encore quelque temps de côté le cérémonial relatif à la table (impériale). Nous avons parlé plus haut des aiguilletes. Expliquons d'abord ce mot, puis nous expliquerons aussi le service de la table.

Cyrus le Grand, roi des Perses, fils de Cambyse, avait hérité aussi à la mort d'Astyage son aieul, son royaume, autrement dit, celui des Mèdes. Les Perses étaient alors une petite nation, menant la vie pastorale. Cyrus abandonna les usages des Perses pour ceux des Mèdes, nation grande et puissante. / Les juges mèdes portaient la cassaque d'arme et sur la tête le turban. A chaque turban est pendu à gauche un galon tissé d'or trait, cachant l'une des oreilles de celui qui le porte; ce qui signifie que l'oreille découverte est réservée aux suppliants et l'oreille couverte donnée aux délateurs anonymes. Au cou des juges pendaient par des cordons de soie ce qu'on appelle aiguilletes, *πυλατίκια*. Ce sont des galons tissés d'or, longs de moins d'un empan et larges d'une palme. Le roi des Mèdes portait lui aussi des *pilatikia*, tout comme les juges. De même que les stratèges portaient jadis des colliers, symbole de leur grade, de même ces juges portaient des *pilatikia*, symbole de leur dignité. Cyrus, devenu roi des Mèdes, comme il a été indiqué, adopta aussi leurs usages. Après avoir vaincu les Assyriens, il s'empara aussi de leur empire, plus grand que celui des Mèdes. Il leur emprunta aussi certaines de leurs traditions. Il prit le titre de roi des Perses, pour honorer le pouvoir qu'il avait reçu de son père, bien que la Perse fut, comme on l'a dit, plus petite que la Médie et l'Assyrie. A la dignité royale des Mèdes, il emprunta le turban et la casaque d'arme; aux Assyriens il prit le *skaranikon*, le *kabbadion* et l'oriflamme orné de dragons. Après Cyrus, l'usage prévalut d'appeler tous les souverains rois des Perses jusqu'à Darius, que battit Alexandre, roi de Macédoine / et qui s'empara de son royaume. Constantin le Grand était appelé empereur des Romains. Les empereurs des Romains, ses successeurs, s'appellent ainsi

B 54

B 55

aujourd'hui encore. Alexandre était roi de Macédoine, mais la Macédoine se trouvant sous la domination de l'empereur des Romains, les peuples orientaux honorent l'empereur comme le successeur de la maison d'Alexandre, alors que les peuples occidentaux le regardent comme le successeur de Constantin le Grand. Ainsi se présentent les choses sur ce point.

Chapitre VII.

(Cérémonial) de la table impériale.

- B 55 Revenons de nouveau au point où nous sommes sortis (de notre sujet). L'empereur donc, lorsqu'il vient prendre place à table, est servi par le domestique de la table et par le préfet de la table. C'est à eux, en effet, qu'incombe ce devoir, s'ils sont présents, comme aussi à l'échanson (*pincerne*). Les dignitaires, qui portent la coiffure (σκιῶδιον) or et rouge, entonnent les souhaits de longue vie, en dehors du Triklinos. Puis, ils entrent et, lorsque l'empereur leur a fait ses souhaits de longue vie, ils se retirent. Après eux, c'est le tour des dignitaires à coiffure en or trait d'entonner les souhaits de longue vie. Après que ceux-ci ont fait entendre aussi leurs souhaits de
- B 56 longue vie, le protovestiarite qui se tient près de la porte ou, en son absence, / le grand hétériarque ou le primicier de la cour, qui leur dit : « L'empereur, notre Maître, vous souhaite de longues années. » Après être entrés, ils se prosternent devant l'empereur et se retirent eux aussi. Puis, les dignitaires qui suivent entonnent les souhaits de longue vie. Les dignitaires, qui portent la coiffure or et rouge et d'or trait, se retirent, comme il a été dit, à l'exception de l'échanson (*pincerne*), car celui-ci reste pour le service de la table impériale. Quant à ceux qui portent des vêtements lamés (?), ils sont introduits par ceux qui sont de service, mentionnés plus haut et qui connaissent la place que chacun doit occuper. Eux aussi entonnent les souhaits de longue vie. Puis ils (ceux qui sont de service) leur disent : « Notre Maître l'empereur vous fait ses vœux de longue vie. » Ils ne s'en vont pas, mais ils restent pour la (cérémonie de la) réception.

Le podestat des Génois de Galata se trouve lui aussi pour la cérémonie de l'adoration (*prokupsis*) avec sa suite parmi les autres dignitaires ; il reste également jusqu'au moment du banquet. Une fois que les dignitaires, jusqu'au grand drongaire de la flotte, ont pris place, ils (le podestat et sa suite) entrent et font également leurs souhaits de longues années en latin. Le podestat entre, présente avec sa suite, ses hommages à l'empereur. L'empereur lui fait ses vœux de longues années et remet de ses mains au podestat une couronne de pain. Ce dernier se retire ensuite.

- Après eux, d'autres dignitaires présentent à leur tour leurs souhaits de longue vie ; ils entrent, y compris aussi le logothète des troupes.
- B 57 Puis / vient le consul des Pisans. Lui aussi, ainsi que ceux qui l'accompagnent, d'après leur rang, exprime leurs souhaits de longue vie. Une fois

entrés et après avoir présenté leurs hommages à l'empereur, celui-ci leur transmet également par un interprète ses souhaits de longue vie; après quoi, ils sortent. Ils sont suivis du consul des habitants d'Ancône avec sa suite. Même cérémonial également pour eux que pour les Pisans.

Les Vénitiens se présentent pour offrir leurs hommages; ils ne restent pas et sortent. La raison en sera donnée plus loin.

Ensuite arrivent les Varanges, qui font leurs souhaits de longue vie, eux aussi, dans la langue de leur pays, autrement dit, en anglais. Ils frappent ensemble leurs haches à grand bruit.

Après que tous les dignitaires du palais ont présenté leurs vœux de longue vie suivant leur rang, jusques aux Vardariotes, qui les expriment eux aussi dans leur langue de jadis, autrement dit en persan /, en turc les chantes pénètrent; ils chantent le tropaire de souhaits de longue vie et chantent ensuite le kontakion: « La Vierge aujourd'hui met au monde un enfant qui est au-dessus de notre nature »; puis, de nouveau, ils entonnent le tropaire de souhaits de longue vie.

Lorsque le grand domestique est parti avec le premier ordre des dignitaires, le domestique de la table prend la direction du service de la table impériale. Il a pour l'aider aussi le préfet de la table, qui appelle à haute voix chaque dignitaire à son tour, autrement dit, depuis le proto-vestiaire et au-dessous et il leur remet / un plat de la table. Le dignitaire le prend et le porte depuis la table jusqu'à la place que lui assigne son rang. Là, des pages impériaux prennent de ses mains le plat; c'est ainsi que tous sortent. Ce cérémonial est observé jusqu'au tour du logothète des troupeaux. Ce dernier clôt, pour ainsi dire, la série, car il ne porte ni skaranikon d'or ni skaranikon rouge. Les dignitaires suivants et inférieurs à lui, tous ceux qui portent un skaranikon rouge, reçoivent leurs plats; ils les portent jusqu'à la porte de la salle, les remettent à leurs serviteurs et tous sortent, comme il a été dit; personne d'entre eux ne reste.

B 58

Si l'empereur désire boire, l'échanson (*pincerne*) le sert. Non seulement les jours de fête, mais en toute occasion, lorsque l'empereur prend ses repas, il lui sert sa boisson, s'il se trouve présent. De là son nom de préposé au service (de la boisson). Jadis, il accompagnait l'empereur en dehors de la ville et il portait un gobelet suspendu à une chaîne, pour le présenter à l'empereur, s'il avait besoin de boire de l'eau de source ou de rivière. Aujourd'hui, cet usage a disparu.

Après le banquet, l'empereur se retire dans sa chambre. Les despotes, les sébastocrators et les césars lui présentent leurs vœux de longue vie. L'empereur, à son tour, leur exprime personnellement ses / vœux de longue vie, puis il se retire. Après eux, les jeunes pages nu-tête, apparentés à l'empereur et qui vont lui présentent aussi leurs vœux de longue vie.

B 59

Le lendemain matin, lors de la réception habituelle, l'empereur et les dignitaires portent leur vêtement de tous les jours. Pour la messe l'empe-

reur porte un habit de perles et sur la tête l'une des coiffures indiquées plus haut et qu'il met, lorsqu'il assiste à l'office. Les dignitaires portent leur costume, comme il a été indiqué.

Après l'office, l'empereur vient se mettre à table. Avant qu'il ait pris place, le protopapas ou quelque autre prêtre entre et bénit la table impériale, à cause du jeûne quadragésimal passé et parce que le temps est revenu de consommer de la viande; il reçoit du pain et un plat et se retire. Ensuite, le protovestiarite appelle le grand domestique à la table. L'empereur s'assied et le grand domestique le sert, comme il suit. Le grand domestique est debout tout près de l'empereur; derrière lui, le domestique de la table et derrière celui-ci le préfet de la table. Le domestique du domestikion apporte les plats, qui doivent être servis à l'empereur. Il remet ceux-ci au préfet de la table, ce dernier au domestique de la table et celui-ci à son tour au grand domestique. Le grand domestique dépose
 B 60 les plats devant l'empereur. / Si, pendant le repas, l'empereur désire boire, l'échanson (*pincerne*) le sert comme il a été dit, s'il est présent. Sinon, le plus haut dignitaire le sert. Les domestiques du domestikion, qui apportent tous les plats, les posent à terre. Ensuite, les dignitaires précédents, le protovestiarite, le grand hétériarque et le primicier de la cour appellent les dignitaires pour (la cérémonie de) la réception. Ceux-ci s'approchent et se placent chacun à la place qu'il doit occuper. Puis, les chantres pénètrent, avec leur *épiriptarion* et leur *kamision*; ils chantent l'idiomèle de la fête: « Les mages de la Perse... ». Pendant qu'ils chantent, l'empereur s'arrête un moment de manger. Le grand domestique, le domestique et le préfet de la table se retirent de côté vers la cloison. Une fois le chant terminé, l'empereur se remet à manger. Le grand domestique revient vers la table et se place à son extrémité. Il appelle nominativement le premier chantre, le domestique, le lampadarios et le maïstor. Ceux-ci s'approchent et il leur remet un plat. Les canonarques les leur prennent des mains, comme les pages les avaient pris, comme il a été dit, des mains des dignitaires et les emportent. Après quoi, le grand domestique ajoute de nouveau:
 B 61 « Approchez, vous aussi. » Tous les lecteurs s'approchent; ils reçoivent un plat qu'ils emportent / eux-mêmes. Après eux, les canonarques reviennent; ils reçoivent également leur plat et se retirent.

Le grand domestique s'approche alors de l'empereur et peu après il dit au neveu de l'empereur, le panhypersévaste: « Le panhypersévaste! » Celui-ci se présente et reçoit un plat qu'un page lui prend aussitôt des mains pour aller le remettre au serviteur dudit panhypersévaste. Celui-ci se retire et regagne sa place. (Le grand domestique) s'adresse aussi de la même manière au neveu de l'empereur, le protovestiaire; le cérémonial est également le même. Aux autres neveux, qui n'ont pas de dignité, il s'adresse ainsi: « Neveu de notre maître l'empereur » ou « cousin » ou « oncle ». Le plus haut en dignité de ceux-ci s'avance, ensuite chacun des autres selon le rang occupé par chacun. Les pages les servent, comme ils

l'ont fait pour le protovestiaire et pour le panhypersévaste, ainsi qu'on l'a indiqué plus haut.

Puis il (le grand domestique) appelle nominativement tous les dignitaires, jusqu'à ceux qui portent le skaranikon rouge. Tous reçoivent un plat, mais aucun ne sort. Tous restent debout à leur place, en l'honneur du grand domestique.

Après le protonotaire viennent les primiciers des Varanges et tous les Varanges avec eux. Ils reçoivent eux aussi leur plat. Après eux, les soldats et les guetteurs / et d'autres encore en très grand nombre. Tous, B 62 depuis le plus élevé jusqu'au plus humble, reçoivent leur plat de la main du grand domestique et se retirent. Les domestiques du domestikion prennent les plats que l'on a déposés à terre et les posent eux-mêmes à l'extrémité de la table impériale. Il leur est, en effet, permis de le faire, mais cela seulement. Le grand domestique, comme il a été dit, les enlève de la table et les distribue. Pendant qu'il distribue ces plats, si l'empereur a besoin de quelque chose, le domestique et le préfet de la table le servent.

Après que le grand domestique a distribué à tous les plats, le domestique et le préfet de la table se retirent. Le grand domestique reprend son service auprès de l'empereur; il distribue à tous les plats, comme il a été dit; quant à lui, l'empereur lui offre le sien de ses propres mains.

Les plats d'or ou d'argent, remis aux autres, sont de nouveau rapportés au vestiaire. Mais le plateau, que le grand domestique reçoit de la main de l'empereur, qu'il soit en or ou en argent, n'est jamais rapporté au vestiaire. Il le conserve à titre de cadeau.

Après que l'on a enlevé la nappe, le domestique du domestikion apporte du pain dans une corbeille; l'empereur / se lève aussitôt. L'un des B 63 pages, qui a la tête nue, apparentés à l'empereur accourt et saisit des deux mains le tabouret sur lequel l'empereur est appuyé, afin que ce dernier puisse poser ses pieds solidement. Le préfet de la table prend la corbeille de pain bénit, la soulève et la pose sur la table; puis, enlevant le pain bénit, le remet au domestique; celui-ci le tend au grand domestique et ce dernier à l'empereur. Lorsque l'empereur porte le pain bénit à sa bouche, tous les assistants font entendre les souhaits de longue vie. L'échanson (*pincérne*) apporte aussitôt le couvercle de l'aiguière, qui contient le vin, tenant aussi la serviette, car on a déjà enlevé la nappe, comme on l'a dit.

Puis l'empereur s'assied. Le grand domestique et le préfet de la table desservent la table et les domestiques du domestikion l'emportent. Puis ceux-ci présentent leurs hommages à l'empereur, qui dit à haute voix au grand domestique: « Longue vie, grand domestique! ». Après quoi, il lui dit: « Tu peux te retirer. » Aussitôt tous se retirent avec le grand domestique.

L'un des costumes (impériaux) provient aussi des Assyriens et s'est conservé en usage jusqu'aux empereurs actuels. On l'appelle *granatza*.

B 64 L'empereur le porte sans ceinture. Les manches sont libres et descendent jusqu'au talon. Chaque dignitaire a lui aussi le droit de porter ce costume, mais avec la ceinture, qui retient également les manches par derrière à la ceinture. Porté par l'empereur, / le costume s'appelle *granatza*, comme il a été dit. Celui des dignitaires s'appelle *lapatzas*, mais on ignore pourquoi.

Les autres dignitaires le portent ainsi. Le grand domestique le porte également avec la ceinture, comme les autres dignitaires. Toutefois, l'une des manches de son *lapatza*, est seulement retenue, l'autre pend librement. C'est un honneur accordé par l'empereur, comme il a été dit, de porter les deux manches pendantes.

Tel est le service du grand domestique à l'intérieur du Palais, comme nous l'avons dit. Quant à son service, en dehors du Palais, il sera exposé aussi un peu plus loin.

L'empereur dine cinq fois par an dans le Triklinos, en présence de tous les dignitaires, revêtus eux aussi du skaranikon et du kabbadion, autrement dit, pour la fête de la Nativité du Christ, de l'Epiphanie, les Rameaux, le grand dimanche de Pâques et le jour de la fête du Saint-Esprit. Nous avons déjà parlé en partie de l'une d'entre elles, la fête de la Nativité du Christ. Disons quelques mots aussi des autres.

B 83

Chapitre XVI.

Service aux armées du grand domestique, du grand drongaire de la Veille, du Préposé de l'armée et du grand adnoumiastès.

L'armée entière est sous les ordres du grand domestique. Aussi, même si l'empereur se trouve à l'armée, c'est dans la tente du grand domestique que les trompettes donnent le signal du départ. De même lorsque l'armée prend ses positions, en présence de l'empereur, la manœuvre est faite sur les ordres du grand domestique même, autrement dit, (le grand domestique assigne) à chacun sa place soit en avant soit aux ailes. L'empereur est juge du dispositif adopté.

Tous les oriflammes des chefs, avant que l'étendard impérial soit déployé, restent roulés, chacun dans leur gaine, à côté de l'étendard impérial et ne peuvent être déployés avant l'étendard impérial. Mais le grand domestique a le droit de déployer le sien, s'il le veut même avant l'étendard impérial.

B 84 De plus, lorsque l'armée doit faire halte, le Préposé de l'armée prend les devants et choisit lui-même l'emplacement du camp qu'il juge favorable /. Si donc le grand domestique approuve ce choix, c'est bien; sinon, l'armée campe à l'endroit que celui-ci désigne. Personne ne s'arrête avant que le grand domestique ait indiqué à chaque oriflamme la place qu'il doit occuper.

Avant que l'armée fasse halte, le grand drongaire de la Veille

dispose ce qu'on appelle la garde de jour, sur les ordres du grand domestique. Ceux qui doivent monter la garde de four partent aussitôt pour prendre leur poste (on envoie d'ordinaire des troupes légères monter la garde parce qu'elles sont armées d'arcs). Celles-ci ne prennent, d'ailleurs, jamais la garde de nuit). A ceux qui doivent prendre la garde de nuit, le grand drongaire se rend près d'eux, avant la tombée de la nuit et leur dit : « Officiers, préparez-vous ; dinez et donnez à manger à vos chevaux. » Puis, lorsque l'heure fixée et établie pour prendre la garde est arrivée, il les fait sortir du camp. Ensuite, si le grand domestique le désire, il va les placer lui-même aux endroits qu'il juge convenables. Sinon, il donne ses ordres sur ce point au grand drongaire, car c'est lui qui lui sert aussi de lieutenant en cette affaire. Ce dernier doit, en effet, aller examiner ladite garde de nuit, surveiller et voir si elle est à son poste. Si l'on est proche de l'ennemi, il fait cette inspection non pas une fois mais deux fois. Si l'on est en période de sécurité, une seule inspection suffit. /

B 85

Le grand adnoumiastès, lorsque le grand domestique passe en revue les troupes, est présent lui aussi. S'il manque à quelque soldat soit des chevaux soit des armes, il en prend note et il veille à ce qu'on lui fournisse ce qui lui manque.

Tous, même les fils de l'empereur, montent la garde avec ceux qui sont sous leurs ordres, mais jamais le grand domestique. En voici la raison. Chaque chef est seulement à la tête d'une partie de l'armée, le grand domestique est le chef de toute l'armée, ainsi qu'il a été dit. Il doit donc toujours être prêt à se porter sur tous les points de l'armée pour veiller à ce que tous soient à leur place, afin que, s'il se produisait une attaque de l'ennemi, l'armée entière ne se trouvât pas privée de chef. Ainsi, en l'absence de l'empereur, le grand domestique tient à l'armée la place que l'empereur (occuperait lui-même).

Sur le butin, on donne d'abord le cinquième à l'empereur, une seconde partie est prélevée (sur le butin) de l'armée entière pour le grand domestique, une troisième est réservée aux chefs des différents corps de troupes pour le corps de troupes que chacun commande.

S'il arrive qu'un soldat, qui touche une solde, meure sans enfant, son cheval de bataille ainsi que ses armes sont remis au grand domestique.

Si le grand domestique doit prendre le commandement des troupes de l'un de ses officiers, les troupes, qui se trouvent là, lui demandent, avant de prendre les ordres de leurs propres chefs, ce qu'elles doivent faire.

LA VALEUR LITTÉRAIRE DES OEUVRES HISTORIQUES BYZANTINES

L'idée vous viendrait difficilement à l'esprit de rechercher, dans les écrits historiques d'aujourd'hui, une valeur littéraire. Et cependant la *Römische Geschichte* d'un Mommsen ou *Un empereur byzantin au dixième siècle*, Nicéphore Phocas et *L'épopée byzantine à la fin du dixième siècle* de Schlumberger, *История Византийской империи* d'un F. I. Uspenskij ou encore *Justinien et la civilisation byzantine au VI^{ème} siècle*, *Théodora* et les *Figures byzantines* de Charles Diehl, ont visiblement, à côté de leur importance scientifique, une autre valeur, d'ordre littéraire et esthétique, pour la forme choisie dans laquelle ils ont été écrits et pour la chaleur du récit. Ces auteurs évoquent des figures historiques si vivantes et rendent situation et événements du passé d'une façon si plastique et si intuitive que, à la lecture de leur ouvrages, on ressent de vraies émotions esthétiques, tout comme si l'on lisait quelque morceau de pure littérature, un roman ou un drame. Mais dans l'historiographie moderne, de pareils cas sont tout à fait exceptionnels. Aussi dans les manuels d'histoire des lettres modernes ne rencontre-t-on aucun chapitre traitant de la littérature historique de tel au tel peuple. Ce chapitre ne figure que dans l'histoire des littératures anciennes.

Il n'en fut pas toujours ainsi de l'historiographie antique et byzantine. Vers le IV^e siècle avant notre ère, à la suite de l'influence exercé par l'école rhétorique d'Isocrate (436—338), un écrit historique devait, de rigueur, répondre à certaines règles esthétiques et à certaines tendances éthiques, comme une œuvre d'art, poursuivant avant toute chose un idéal moral destiné à édifier l'humanité. La tradition héritée de l'antiquité, à savoir qu'un écrit historique doit être également une œuvre d'art bien conçue et soigneusement exécutée, a gardé dans l'historiographie byzantine toute sa force. Et c'est avec raison que K. Krumbacher, le fondateur de la byzantinologie moderne, affirme qu'« il ne fait pas l'ombre d'un doute que les historiens occupent la première place dans la prose byzantine.¹ Mais, si les écrits historiques byzantins attirent de plus en plus l'attention des savants et que du point de vue du contenu, de la linguistique et de l'histoire littéraire, ils deviennent objets d'appréciations et de critiques de plus en plus insistantes, leur côté esthétique et littéraire a été, nous pouvons le dire, quasi complètement négligé. Si les recherches d'histoire, d'histoire littéraire ainsi que de linguistique, portant sur dif-

¹ K. Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Litteratur*. München, 1897², 227, 230.

férents historiens byzantins, sont relativement nombreuses, les études qui insisteraient par contre sur la valeur esthétique et littéraire de leurs écrits historiques sont pratiquement inexistantes, bien que les historiens byzantins aient voulu faire non seulement œuvre d'historien mais encore œuvre de lettré.

Plus d'un historien byzantin a composé des vers, tels Olympiodore, Agathias, Michel Psellos, Georges Acropolites, Georges Pachymère, Nicéphore Grégoras. A propos d'Olympiodore, le patriarche Photios² nous dit qu'il fut aussi poète. Agathias, dans l'introduction de son histoire, nous avoue avoir été attirée par le vers et que la poésie lui est chère, mais il s'est laissé aller, nous dit-il, à écrire l'histoire, car « il croit que l'histoire n'est point éloignée de la poésie, mais qu'elles sont, l'une et l'autre, sœurs et qu'il n'y a d'autre différence entre elles que le mètre;³ et que donc essayer d'écrire l'histoire, c'est comme si l'on déménageait de chez soi chez soi ».⁴ La tendance de satisfaire certaines exigences esthétiques fait dire à Jean Caméniat dans la préface qu'il ne dira pas tout, car l'ouvrage en serait par trop long et il s'écarterait de la règle de symétrie. » Selon Nicéas Choniates, l'œuvre historique doit être distractive et doit plaire et il ne lui est pas permis d'ennuyer.⁵

Que le but qu'ils se proposent de faire une œuvre d'art, cela se voit chez certains historiens byzantins, à en juger d'après le cadre de l'écrit historique produit d'une imagination purement littéraire. Théophylacte Simocate imagine un dialogue, où Philosophie interroge sa fille Histoire qui lui répond. Jean Cantacuzène simule un échange de lettres entre deux amis, Nil priant Christodoulos d'entreprendre une œuvre d'histoire qu'il serait le mieux à même d'écrire et ce dernier lui annonçant son intention de satisfaire au désir de son ami. Ce cadre littéraire, sous forme de dialogue chez Théophylacte et d'échange de lettres chez Cantacuzène, n'est utilisé que pour le prooemion; dans le corps de leurs histoires, il a été complètement abandonné. Nicéphore Grégoras cependant expose, sous forme de dialogue, non seulement des parties entières de sa volumineuse Histoire Byzantine, mais encore, dans certaines d'entre elles, il cherche à laisser sensible à l'esprit du lecteur la forme du dialogue.⁶ Personnellement, je crois que dans l'Histoire Byzantine, toutes les scènes des visites nocturnes, réitérées et clandestines, faites à son domicile fortifié et sévèrement gardé, par son ami et ancien élève Agathangelos, ainsi que le retour d'un long voyage au bout de vingt ans, sont bien plutôt le produit de l'imagination

² Bibliotheca cod. 80.

³ Ed. Bonn, 8.

⁴ Nous ne saurions partager l'avis d'Agathias, mais nous nous en tenons à Aristote pour qui, mise en vers, l'histoire d'Hérodote serait toujours de l'histoire et non de la poésie. (Poétique, IX.)

⁵ Ed. Bonn, 164, 14.

⁶ Par ex. éd. Bonn, III, 101, 21—102, 10; puis le livre XXX et passim.

d'un lettré que des réalités historiques. Cette invention a, du point de vue littéraire, sa valeur esthétique incontestable, mais le fait qu'on peut discuter si ces visites et entretiens avaient eu effectivement lieu ou non, dénote, historiquement parlant, une faiblesse de l'œuvre.⁷ Mais de cette tendance des historiens byzantins de ne pas écrire seulement de l'histoire, mais aussi de la littérature, résulte encore toute une série d'autres insuffisances du point de vue historique. En fait des révoltes, des discordes intérieures et des guerres avec des peuples étrangers sous le règne de Michel IV le Paphlagonien, Michel Psellos dit qu'il pourrait en raconter beaucoup de choses, mais qu'il y aurait alors trop à écrire et que, pour ce motif, il se contente de rapporter une guerre contre les Bulgares révol-

⁷ R. Guiland, *Essai sur Nicéphore Grégoras*, Paris, 1926, 40, n. 5, croit que ces visites et ces conversations sont authentiques historiquement, parce que, dans une lettre adressée τῷ Λεπεντορήνῳ Nicéphore Grégoras cite le nom d'Agathangelos et parle de ses voyages en Chypre et en Palestine. Mais dans cette lettre, ainsi qu'on peut le voir de l'édition de St Bezdek, dans « *Ephemeris Dacoromana* » II (1924) 265, il n'est question que d'un Ἰλλυριός qui fit ce lointain voyage et s'en revint chez lui. Ainsi le nom d'Agathangelos est donc une invention. Mais outre le nom, il semble en être de même des visites car, à cet égard, on relève des incompatibilités. Nicéphore Grégoras nous dit qu'il a été enfermé un certain temps (μετὰ δ' ἡμέρας II, 1013, 4) après le synode palamite de 1351 dont les travaux furent terminés le 9 Juin. Quant à Agathangelos, Grégoras rapporte qu'il vint le voir la première fois vers la fin de l'automne (ἤδη φθινὴν πώρου λήγοντος III, 3, 4), après qu'on l'eut enfermé. Mais on montre que, lors des troubles religieux qui suivirent le synode, Agathangelos se trouvait encore en Chypre, car, outre autres choses, il informe Nicéphore Grégoras que son admirateur Georges Lapi the a dû renoncer, du fait de ces troubles, à venir le voir avec lui à Byzance (III, 37, 23—38, 11). Or Agathangelos s'en va tout seul au début de l'été τοῦ ἡλίου περι τροπὰς γενομένου τὰς θερινὰς III, 38, 17); il reste un temps en Crète, puis en Eubée, où il voit (ἐθεώμην) trente-quatre matelots vénitiens qui s'en retournent chez eux, et, vers le printemps (ἐπεὶ δὲ καὶ ὁ χειμὼν ἐν τούτοις παρήει καὶ αἱ κατὰ τὸ ἔαρ ἡλίου λαμπάδες ἀνέπτοντο II 45, 2, 4—6) quatorze trirèmes qui voguent vers Byzance. Que Lapi the, alors qu'Agathangelos était encore en Chypre, ait pensé seulement aux troubles religieux déjà avant le synode palamite, n'autorise pas le souci qu'il manifeste à l'égard de la vie même de Grégoras (ἐδάκρυε δ' ἄλλως καὶ τὸν σὸν ὑφορώμενος θάνατον III, 38, 8). Une autre incompatibilité, c'est que Nicéphore Grégoras dit, à propos d'une seule et même visite d'Agathangelos, qu'il vint μετὰ μέσας πού νύκτας (III, 223, 5) et repartit περὶ μέσα πού νύκτας (III, 241, 12). Quand il s'agit d'une personne fictive, des incompatibilités de ce genre sont sans importance et peuvent exister facilement. Elle deviennent, par contre, beaucoup plus délicates du moment qu'il est question d'un personnage authentique. En outre, il ne faut pas oublier que Nicéphore Grégoras a mis ses opinions dans la bouche d'un personnage fictif qu'il appelle Νικαγόρας (I, 556, 13); il doit en être de même d'Agathangelos, fille de Callistrate, nom fictif d'une résonance toute classique et si peu byzantine. Les raisons pour lesquelles Grégoras fut enfermé, notamment parce qu'il pouvait provoquer un mouvement du peuple, il lui était difficile de les dire lui-même, mais très adroitement il pouvait les mettre dans une bouche étrangère. C'est en prison qu'il écrit une bonne partie de son Histoire. Il eût été malaisé de montrer de qui il tenait ses informations relatives aux événements de l'heure, tandis que le procédé était tout indiqué d'inventer un informateur qu'on prénommerait Agathangelos, c'est-à-dire le porteur de bonnes nouvelles, et non de fausses.

tés.⁸ Pour ce qui est des luttes contre les ennemis de l'intérieur et les barbares du dehors, soutenues par le même empereur, il en parlera brièvement,⁹ omettant beaucoup de choses qui mériteraient d'être dites, de peur d'en être accablé. Mais s'il passe avec légèreté sur des événements historiques ou les laisse de côté, il insiste, en revanche, sur des faits et détails dénués d'importance historique mais capables de mieux rendre le portrait, le caractère et la vie des personnages qu'il crayonne. Nicétas Choniates commence la description d'une série de luttes et de traités de paix conclus entre les Byzantins et les Turcs par une prière¹⁰ bien sentie qu'il achève par une observation, très louable du point de vue littéraire, mais gravement préjudiciable pour la véracité historique de l'œuvre, observation nous disant que plusieurs de ces conflits ont effectivement eu lieu. « Mais, » observe-t-il, « j'ai laissé de côté tout ce qui, outre qu'il ne renfermait rien qui méritât d'être raconté, eût pu ennuyer les personnes qui veulent écouter attentivement, car de pareilles choses reviennent constamment en histoire et n'apportent rien de particulier au récit. »¹¹ On trouve une remarque à peu près analogue chez Nicéphore Grégoras à propos des défaites et déprédations subies par les Byzantins du fait des Turcs en Orient: « Il ne faut ni tout dire ni tout laisser de côté, mais dire certaines choses adéquates, choisies entre cent autres et placées chacune au bon endroit. »¹² Si, du point de vue littéraire, il est bien qu'il en soit ainsi, du point de vue historique, nous nous attendrions à une relation aussi exacte que possible de ces expéditions turques qui, avec les temps, décidèrent du sort de l'empire byzantin. Cette remarque s'impose encore lorsque le même Nicéphore Grégoras nous déclare derechef, à propos des pillages et expéditions turques en Thrace en une année, qu'il m'est difficile de les raconter continuellement, car c'est chose connue et habituelle à l'heure actuelle. »¹³ Et cela, il nous le dit après avoir raconté peu avant une véritable nouvelle littéraire sur l'attitude inattendue d'une femme scythe, c'est-à-dire tartare d'outre — Danube. Celle-ci rachète un prisonnier byzantin, se marie avec lui, se fait chrétienne et mène une vie heureuse. Mais le hasard veut qu'à son tour la première épouse de ce Byzantin devienne esclave des Tartares et soit rachetée par la même femme tartare. Ce sont là des faits sans aucune importance historique par rapport aux expéditions turques en Thrace, même pour une année seulement. C'est encore comme un défaut, historiquement parlant, qu'il faut considérer le fait que, à propos de la guerre civile entre Anne de Savoie et Jean Cantacuzène, Grégoras écrit: « Toutes les horreurs qu'à produites cette

⁸ Chronographie IV, 38.

⁹ Ibid. IV, 73.

¹⁰ Ed. Bonn, 152, 15—153, 17.

¹¹ P. 164, 12.

¹² Ed. Bonn, I, 141, 19.

¹³ I, 545, 18.

époque-là, il n'est pas facile de les énumérer. J'en présenterai quelques-unes au cours de mon histoire, et d'après elles ceux qui le voudront pourront imaginer celles qui manquent. »¹⁴ Quand Grégoras veut nous faire connaître une lettre de paix de Jean Cantacuzène au patriarche, il déclare carrément qu'il l'abrégera et en retouchera le style par endroits, laissant d'autres passages sans changements, pour être plus près de la vérité.¹⁵ Cette manière nous inspire le doute que, à l'instar des discours composés par les historiens antiques et byzantins, cette lettre ne soit elle-aussi un procédé d'exposition et un exercice littéraire de notre historien.

On n'ignore pas que, par suite de leur tendance de faire de leurs écrits historiques des œuvres littéraires, les historiens byzantins suivent de près les modèles antiques. Chez Anne Comnène, l'influence d'Homère se fait sentir non seulement dans le titre même d'Alexiade, mais encore dans les descriptions et les récits. Plus d'une fois, les batailles sont décrites à la manière homérique, avec des détails épiques et des dialogues en pleine mêlée qui rappellent les héros devant Troie. Jusque dans la composition de l'Alexiade, on peut remarquer l'influence de l'Iliade. Les événements y sont plutôt décrits chronologiquement. Cependant, dans l'Alexiade comme dans l'Iliade, il est malaisé d'établir une succession chronologique bien ordonnée de tous les épisodes rapportés et les contradictions ne manquent pas. Donnons un exemple. Anne nous dit qu'Alexis se met en marche de sa capitale contre Robert, en août, 4^{ème} indiction, c'est-à-dire 1081, soit la première année de son règne.¹⁶ Mais Robert est encore en Italie, quand il apprend l'avènement d'Alexis¹⁷ et il reste un hiver tout entier devant Epidamne (Dyrrachium); de sorte que le départ d'Alexis contre lui devrait avoir lieu dans la deuxième année de son règne.

Avant la dernière bataille entre les Russes de Sviatoslav et les Byzantins de Jean Tzimiscès, nous dit Léon Diacre, les chefs russes tinrent un conseil qu'ils appellent, dans leur langue κομέντον.¹⁸ Le terme est visiblement d'origine latine¹⁹ et il est manifeste que les Russes de Sviatoslav n'ont pu appeler leur soviet de la sorte. Un peu plus loin, le même Léon Diacre nous dit encore à propos des Russes que, lorsqu'ils voient qu'ils ne réchapperont pas d'une bataille, « ils enfoncent leurs glaives dans leurs entrailles et se suicident ainsi. Ils agissent de cette manière, parce qu'ils ont la croyance que voici: ils disent que ceux qui ont été tués par les ennemis à la guerre, servent, après leur mort et après la séparation

¹⁴ Ed. Bonn, II, 623, 21.

¹⁵ II, 755, 1.

¹⁶ Ed. Reifferscheid, I, 137, 9.

¹⁷ I, 51, 32.

¹⁸ Ed. Bonn, 150, 22.

¹⁹ Voir Gy. Moravcsik, Κομέντον печенежское или русское слово? dans Acta Ant. Hung., I., Budapest, 1951, 225—233, qui y voit le latin *conventus*; mais il pourrait s'agir du latin *comendum*; v. Acad. Română: Dicționarul limbii române, București, 1939, s. v. comânda, c'est-à-dire, prendre ses dernières dispositions.

de l'âme du corps, dans l'Hadès ceux qui les ont tués comme on sert un maître. »²⁰ Pareille croyance ne figure probablement pas dans la mythologie paléoslave, mais bien plutôt chez les vieilles populations géro-daces ou celles qui, dans l'antiquité ont habité les régions où se livrèrent les batailles en question. Je soupçonne Léon Diacre d'avoir rencontré, à propos d'autres peuples, chez un auteur ancien, non seulement le mot latin de comentum, mais encore la croyance et les pratiques que nous avons décrites, et de les avoir mis sur le compte des Russes de son temps, tout comme il leur transpose les vieilles appellations ethniques de Scythes et Tauroscythes.

C'est en effet, du point de vue historique, un autre défaut très grave des historiens byzantins que de donner aux peuples de leur temps le nom des peuplades qui, dans l'antiquité avaient précédé ces derniers sur tel ou tel territoire. Ce manque cause bien souvent des confusions difficiles à débrouiller ou qui prêtent à des interprétations différentes. Cela résulte aussi de la tendance qu'accusent les historiens byzantins de faire œuvre littéraire. A propos de la mort d'un général persan, Agathias²¹ fait une longue digression sur les coutumes et la religion des Persans et nous donne encore d'autres narrés, car, nous dit-il, il veut allier l'utile à l'agréable, associer les Grâces aux Muses.²² Et, à cette occasion, promettant de nous communiquer, d'après les chroniques persanes elles-mêmes, la liste des souverains persans, il ne peut s'empêcher de laisser voir le dégoût qu'il ressent à être obligé de nous donner seulement une foule de noms, et barbares par dessus-le-marché.²³ Cette répulsion devant les dénominations ethniques et géographiques contemporaines, Anne Comnène l'éprouve encore plus catégoriquement. Rapportant les noms des chefs locaux de villes paristriennes et, une autre fois, les dénominations géographiques contemporaines, elle appréhende d'être accusée d'avoir souillé son œuvre avec des noms barbares.²⁴ De même, l'impur et barbare *κόντους* au lieu de *κόμητας* répugne Eustathe de Thessalonique dans l'histoire de la conquête de cette ville par les Normands.²⁵

Ces hantises de la même idée sont à souligner particulièrement, car on les retrouve chez plus d'un écrivain. Généralement, la littérature byzantine et en particulier, la littérature historique de Byzance est conservatrice et traditionaliste. Elle tient fort à ce qui a jadis été dit une fois. Et si une chose a déjà été dite d'une façon élégante et heureuse, le Byzantin lettré préfère répéter, à l'endroit où il faut, la tournure consacrée plutôt que d'en imaginer une nouvelle. Le lecteur byzantin ne manquait

²⁰ Ed. Bonn, 152.

²¹ II, 22 sq.

²² ταῖς Μούσαις τὰς χάριτας καταμινύναι, ed. Bonn, 138.

²³ II, 27 éd. Bonn, 125.

²⁴ Ed. Leib, II, 81—82 (VI, 14, 1) et 215 (VIII, 8, 1).

²⁵ Ed. Bonn, 466, 18.

certes pas d'apprécier ce procédé, car, comme l'écrivain, il était, lui aussi, conservateur et traditionaliste. Ainsi la tournure « On aura beau frotter un Nègre, il ne blanchira pas, » se retrouve chez plusieurs historiens. Les bons conseils que Basile I^{er} le Macédonien donne à Michel III l'Ivrogne pour le corriger ressemblent au grain semé sur une pierre et ont le même résultat que s'il avait parlé aux vagues de la mer ou encore s'il avait lavé un Nègre pour le rendre blanc.²⁶ De même Anne Comnène dit qu'Alexis I^{er} Comnène ne pouvait débarrasser un fils de l'ancien empereur Romain Diogène, Nicéphore, de ses idées de rébellion, « parce que jamais un Nègre ne peut devenir blanc ».²⁷ La même tournure dans une circonstance analogue se retrouve chez Georges Acropolites à propos du despote Michel Ange: un bois tordu ne devient plus jamais droit comme un Nègre ne peut devenir blanc.²⁸ Si, dans les cas mentionnés, la métaphore est à la place dans d'autres relatives aux collectivités, elles semblent plutôt forcées. Ainsi Michel Attaliat nous raconte comment Constantin IX Monomaque avait essayé de gagner les Petchénègues à l'idée de la paix et du calme. Il se trompa, car « c'est en vain que l'on essaierait de rendre blanc un Nègre et d'élever un mauvais serpent pour le rendre bon ».²⁹ L'empereur Jean Comnène, nous rapporte Nicéas Choniates, ne peut obtenir la reddition d'une place fortifiée, car, toutes les paroles adressées aux assiégés, « ont le même effet que si l'on eût lavé un Nègre pour le rendre blanc ».³⁰ Une autre métaphore que se répète chez les historiens byzantins est la suivante: « Tu te gares de la fumée et tu tombes dans le feu », c'est-à-dire que, en voulant fuir un danger, on tombe dans un autre, pire encore. D'une façon un peu forcée, Michel Attaliat en fait usage, quand il nous dit que Michel V Calfat adresse au peuple insurgée, une proclamation pour l'apaiser. « Mais, » dit-il, « en se garant de la fumée, il tombe dans le feu, »³¹ car la foule en devient encore plus furieuse contre lui. C'est fort à propos que la locution a été reprise par Anne Comnène. Le comte de Provence cherche à échapper aux navires byzantins de surveillance; « mais fuyant la fumée, il tomba dans les flammes, »³² car il rencontra la flotte byzantine elle-même. La même tournure se trouve ensuite chez Nicéas Choniates. Les va-nus-pieds (γυμνοί) de Corfou, nous dit-il, invitèrent les Siciliens à occuper l'île, mais fuyant la fumée des

²⁶ Constantin Porphyrogénète dans la Vie de Basile I^{er} le Macédonien; éd. Theophanes Continuatus, Bonn, 248.

²⁷ Ed. Leib, II, 174 (VI, 9, 4).

²⁸ Ed. A. Heisenberg, I, 89, 4.

²⁹ Ed. Bonn, 31, 14.

³⁰ Ed. Bonn, 30, 11. Même tournure figure dans le Chronographe de Théodore Scutariotès (Synopsis Sathas; v. Bibliotheca Graeca medii aevi, VII, 122, 26, éd. K. Sathas).

³¹ Ed. Bonn, 14, 9.

³² Ed. Leib, II, 215 (X, 8, 3).

impôts, ils tombèrent dans le feu de la servitude.³³ Georges Pachymère nous raconte que les mercenaires catalans, appelés pour empêcher les déprédations turques, commettaient eux aussi pillages et assassinats, de sorte que les Byzantins, qui venaient d'échapper à la fumée, se trouvent maintenant dans la flamme du feu.³⁴ Enfin Nicéphore Grégoras relate que les Turcs, fuyant les vaisseaux gènois, alliés aux Byzantins, se heurtent à la flotte grecque, de sorte que « fuyant la fumée, ils tombèrent dans le feu ».³⁵

La légende de Sésostris sur la roue qui tourne, symbole d'instabilité du bonheur humain, se trouve chez Pierre le Patrice, qui la raconte à un haut dignitaire persan dont il veut modérer l'orgueil. De ce dernier, elle passa chez Ménandre Protector.³⁶ A une place plutôt disparate, on la retrouve chez Théophylacte Symocate,³⁷ où un général byzantin la rapporte à un Khagan avare trop audacieux et prétentieux. Très adroitement Constantin Porphyrogénète la place dans ses Conceils à son fils,³⁸ ainsi que dans la Vie de Basile I^{er} le Macédonien où il l'introduit par cette observation caractéristique des historiens byzantins et selon laquelle « du moment que l'histoire a coutume de varier fréquemment, au moyen de digression, le fil du récit et de distraire auditeurs et lecteurs, il est bon d'exposer... »³⁹

On pourrait aisément multiplier les exemples de pareilles répétitions, plus ou moins adéquates et de tournures consacrées par l'usage. L'étude de leur emploi, de leur fréquence et de leur origine donnerait matière à une monographie intéressante sur la manière dont les historiens byzantins savaient composer leurs œuvres.

Il est manifeste que les historiens byzantins s'efforcent de donner non seulement une œuvre d'historien, mais aussi d'écrivain et que, pour cette raison, leurs créations accusent, historiquement parlant, certaines insuffisances. Ce n'est pas là cependant ce dernier fait qui détermine de la valeur esthétique des écrits historiques byzantins, mais uniquement l'habileté de l'auteur d'évoquer chez le lecteur une sensation esthétique. Envisagés de ce point de vue, les écrits historiques byzantins se divisent en trois catégories: véritables œuvres littéraires, œuvres dont certaines parties seulement (plus ou moins grandes) accusent une valeur esthétique manifeste et, enfin, œuvres d'une valeur littéraire restreinte ou nulle. C'est dans la première catégorie que figurent, au tout premier plan, Jean Cantacuzène, Michel Psellos et Anne Comnène. Si Anne Comnène et sur-

³³ Ed. Bonn, 97, 9 et 18.

³⁴ Ed. Bonn, II, 436, 17.

³⁵ Ed. Bonn, I, 269, 15.

³⁶ Fragm. 11.

³⁷ VI, 11, 16.

³⁸ Constantine Porphyrogenitus, *De Administrando imperio*, éd. Gy. Moravcsik—R. I. H. Jenkins, Budapest, 1949, p. 128, 123.

³⁹ Théophanes Continuatus, éd. Bonn, 294.

tout Jean Cantacuzène excellent par une composition homogène et bien équilibrée, Michel Psellos leur est supérieur par la facture du détail.⁴⁰

Les mémoires de *Jean Cantacuzène* ressemblent à un drame en quatre actes, dont l'action principale est ascendante jusqu'à l'apogée du héros, puis descendante jusqu'au dénouement et la catastrophe de ce dernier. Les actions secondaires et leurs personnages ne visent qu'à préparer et mieux éclaircir le sort du héros principal. Les conflits sont si finement motivés que dans une véritable pièce littéraire. Le conflit avec Apokaukos s'annonce bien avant, dès le moment où Andronic III Paléologue attire l'attention des Cantacuzène de ne pas se fier à lui, car il est ambitieux et dénué de sincérité.⁴¹ De même la fin du conflit est d'avance entrevue avec art, quand Cantacuzène répond au métropolite Didymotique lui prédisant qu'Apokaukos lui vendra de dures épreuves: « Quel mal un œuf peut-il faire à un rocher.⁴² Quant au héros principal de la pièce, voilà déjà le vieil empereur Andronic II, qui, à l'occasion d'un conseil de guerre, déclare que, s'il n'avait pas un héritier, c'est Jean Cantacuzène qu'il recommanderait pour lui succéder,⁴³ et Andronic III le prie tout bonnement, plus d'une fois, de régner ensemble avec lui.⁴⁴ Il est vrai que de ce fait, il ne saurait produire de témoins, nous dit Cantacuzène, hormis Dieu, et qu'il a insisté pour que l'empereur n'en parlât à personne,⁴⁵ ce qui nous porte à croire que nous avons là à faire à une belle invention littéraire et non pas à un fait historiquement authentique.⁴⁶

L'*Alexiade* d'*Anne Comnène* est une véritable épopée homérique en prose, brodée avec beaucoup d'art personnel et original, se détachant sur un fond historique.⁴⁷

La *Chronographie* de *Michel Psellos* est une splendide galerie de tableaux et de portraits exécutés avec beaucoup d'habileté psychologique. Il excelle à choisir le détail caractéristique susceptible d'évoquer à nos yeux une situation ou une personne.⁴⁸

C'est encore dans la première catégorie que, en raison de leur valeur esthétique, nous placerons également les écrits historiques de *Nicétas Cho-*

⁴⁰ Il ne faut pas oublier que les mémoires de Psellos, tels qu'ils nous sont parvenus, paraissent inachevés; v. J. Sykoutris, *Zum Geschichtswerke des Psellos*, dans le *Byz. Zeitschr.* 30 (1930) 61—67. Là est peut-être la raison de leur infériorité pour ce qui est de la composition et de l'exécution de l'ensemble.

⁴¹ II, 38; éd. Bonn, I, 538, 5 sq.

⁴² Ed. Bonn, II, 170, 6.

⁴³ I, 186, 14.

⁴⁴ I, 367, 12.

⁴⁵ I, 368, 14—22.

⁴⁶ La recherche de la vérité historique chez Cantacuzène a encore profit à consulter la belle monographie de V. Parisot, *Cantacuzène, homme d'état et historien*. Paris, 1845.

⁴⁷ Sur Anne Comnène, écrivain, voir G. Buckler, *Anna Comnena*. London, 1929, 35 sq., 155 sq., 509 sq. et B. Leib, *Anne Comnène Alexiade*, I. Paris, 1937, XXVII—XL.

⁴⁸ Sur Michel Psellos, artiste, et sur la valeur littéraire de sa *Chronographie* voir l'éd. E. Renauld, I. Paris, 1926, XXX—XLVIII et LIV—LX.

niate et de Doucas. Bien que les qualités d'écrivain de Choniate s'effacent souvent derrière l'emphase rhétorique de la forme et que nombre de ses descriptions paraissent typiques par les lieux communs qu'elles enferment, son talent supprime fréquemment, l'enveloppe rhétorique et ses descriptions et récits deviennent alors réels, pleins de vie, mouvement et de couleurs. Comme dans un roman, il nous raconte les aventures amoureuses d'Andronic Comnène, son conflit avec le basileus, ses arrestations, ses évasions, ses pérégrinations loin de sa patrie.⁴⁹ Avec émotion et d'une manière impressionnante, il développe les péripéties de la révolte qui mit fin au règne d'Andronic Comnène et la fin tragique de cette existence agitée. Remarquable du point de vue littéraire est encore la description de sa propre fuite et de ses souffrances endurées après l'arrivée des soldats latins à Constantinople. Ses métaphores et ses comparaisons sont vigoureuses et d'un réalisme parfois brutal. A la mort de l'empereur Manuel I^{er} Comnène, « les nobles... les uns, à la façon des abeilles, prennent fréquemment leur vol vers la province pour recueillir de l'argent en guise de miel, et les autres, à la manière des chèvres, se précipitent vers les tendres branches de l'État et les broutent en hâte; d'autres encore, à la façon des porcs, s'engraissent de revenus malpropres.⁵⁰ Andronic I^{er} Comnène, découvrant dans le serment qu'il avait prêté à Manuel I^{er} Comnène un passage susceptible de l'autoriser à intervenir et à prendre la direction de l'empire, s'arrêta sur ce passage « comme une mouche sur une plaie ». ⁵¹ Alexis III l'Ange mettait si légèrement sa signature sur n'importe quoi qu'il eût signé non seulement une pétition pleine de fautes de grammaire, mais même celle qui lui demanderait d'aller sur terre en bateau, de labourer la mer avec une charrue ou de déplacer les montagnes au fond de la mer.⁵² Quant à son épouse, l'impératrice Ephrosine, elle sait prendre par de belles paroles ceux qui auraient pu s'opposer à son élection pour impératrice, au point qu'il se pressent auprès d'elle comme de petits chiens ou des porcs que l'on gratte sur le ventre et se prosternent devant elle ayant les oreilles chatouillées par ses beaux propos.⁵³ Nicéas Choniate est pour sûr un écrivain de talent et sa volumineuse histoire est, d'un bout à l'autre, d'une importante valeur esthétique.

Le talent littéraire de *Doucas* est encore plus prononcé et toute son histoire constitue une œuvre de grande valeur, abstraction faite du premier chapitre que je soupçonne de ne pas lui appartenir, sur plus d'un motif.⁵⁴ Doucas est un écrivain totalement dépourvu de la boursofflure

⁴⁹ Ed. Bonn, 134—140 et 168—172.

⁵⁰ Ibid., 297, 7.

⁵¹ Ibid., 298, 3.

⁵² Ibid., 599, 20.

⁵³ Ibid., 602, 9.

⁵⁴ Voir V. Grecu, *Istoricul byzantin Duca*, dans *Analele Academiei Române, Memoriile Secțiunii Istorice*, Ser. III, tom 29 (1947) 616—617 et 623—624.

rhétorique si fréquente chez les écrivains byzantins, et son style simple et naturel jaillit du cœur et va au cœur, impressionnant vivement le lecteur. De tous les contemporains, byzantins et italiens, qui nous ont légué le récit de la conquête de Constantinople par les Turcs, c'est Doucas, qui nous a donné la plus belle et la plus saisissante description de la catastrophe de sa nation. « Il fallait voir toute la ville sous les tentes du camp, elle était déserte et morte, dépouillée et sans voix, n'ayant ni allure ni beauté, »⁵⁵ voilà les paroles simples mais éloquentes qui terminent la description de Doucas. En quelques mots il excelle à rendre une situation ou un personnage. Le mouvement social d'une secte religieuse turque est caractérisé d'une façon succincte mais qui résume brièvement toute la doctrine de celle-ci : « Moi chez toi comme chez moi et toi chez moi comme chez toi, sauf la femme. »⁵⁶ La seconde femme de l'empereur Jean VIII Paléologue est svelte et de belle taille, mais son visage est ford laid. Voilà comment l'historien achève son portrait : « Comme dit le proverbe : par devant Carême, par derrière Pâques. »⁵⁷ La fin tragique du grand duc Luc Notaras est décrite d'une façon d'autant plus dramatique et saisissante⁵⁸ que peu de temps avant Notaras s'étant prononcé contre l'union des Églises, Doucas lui fait dire « qu'il verrait plutôt régner à Constantinople le turban turc que la mitre latine. »⁵⁹

Parmi les historiens byzantins dont les œuvres se sont perdues, Priscus et Ménandre Protector ont dû être des écrivains de talent, à en juger d'après les fragments parvenus jusqu'à nous. *Priscus* est un bon observateur ; il sait voir et décrire d'une manière suggestive et plastique. Le récit célèbre, si plein de vie et de mouvement, de l'ambassade byzantine à la cour d'Attila, ambassade à laquelle il prit part, le prouve à souhait. Nous avons l'impression que les ranges des jeunes filles qui allaient au devant d'Attila défilent sous nos yeux, en chantant des chansons scythes et en passant sous des bandes d'étoffe blanche tendues de part et d'autre. On croit voir l'épouse de son premier conseiller lui offrir des aliments et du vin, lorsqu'il passe près de sa demeure. Vivant et coloré s'avère le récit du festin où sont invités les ambassadeurs byzantins. Priscus nous décrit les préparatifs et le cérémonial ainsi que toutes les distractions offertes aux convives. À écouter les hymnes à la vaillance et à la victoire, le lecteur s'attendrit avec les vieillards qui se souviennent de leurs exploits de jeunesse et il s'enflamme avec les jeunes hommes qui songent à de nouveaux actes de bravoure.

Ménandre le Protecteur est si sincère et si personnel dans le procès-mion de son histoire qu'il nous dit avec quelle difficulté il a achevé son

⁵⁵ Ed. Bonn, 306, 9.

⁵⁶ Ibid., 112, 5.

⁵⁷ Ibid., 100, 17.

⁵⁸ Ibid., 304—306.

⁵⁹ Ibid., 264, 14.

droit, comment il devint flâneur, ensuite comment il finit par perdre jusqu'aux habits qu'il portait et avec eux l'esprit, et dans quelles conditions il débuta comme historien. Ses descriptions intéressantes sont une heureuse création purement littéraire. Lorsque l'amitié des Turcs et des Byzantins se gâte, le Khagan turc apostrophe l'ambassade byzantine en termes suivants: « N'êtes-vous pas des ogres, vous autres Rhomées, qui usez de dix langues rien que pour me tromper?! Et portant vite ses dix doigts à sa bouche, de continuer: De même qu'il y a dix doigts dans ma bouche, de même vous parlez de dix façons différentes, trompant tantôt moi, tantôt mes sujets. »⁶⁰

Un conteur sympathique, c'est *Georges Phrantzès* qui, dans une forme légère et limpide, narre, avec calme et une douleur apaisée, toutes les misères de sa vie infortunée et ce qu'il a pu faire de bien pour ses bons maîtres, les trois derniers empereurs de Byzance. Néanmoins, on ne pourra dégager toute la valeur esthétique de son histoire qu'après l'avoir débarrassée de toutes les interpolations qui la défigurent.

Parmi les historiens byzantins, dont certaines œuvres présentent une valeur esthétique incontestable, il faut nommer Jean Caméniat et sa description de la conquête de Thessalonique en 904 et Constantin VII Porphyrogénète et sa biographie de Basil I^{er} le Macédonien.

Jean Caméniat avait un réel talent d'écrivain. Il nous a légué une belle description du site de sa ville natale et de son état matériel et culturel, ainsi qu'un récit captivant des souffrances qu'il endura avec toute sa famille et les habitants de Thessalonique tombés aux mains de pirates. Les pirates assaillent la ville « comme des taureaux piqués par un taon »;⁶¹ les défenseurs tombent comme des feuilles emportées par le vent; les habitants se sauvent de droite et de gauche, tels des vaisseaux sans gouvernail.⁶² Tous pleurent à chaudes larmes, tout comme bêlent les moutons quand ont les conduit à l'abattoir et les y enferme, et il n'y a nulle part de salut. De même que la faucille fauche tout ce qu'elle rencontre sur son chemin, de même les pirates barbares massacrent les gens sans distinction regrettant qu'un homme ne puisse mourir à plusieurs reprises pour le tuer autant de fois. » Des descriptions de caractère psychologique ne manquent pas non plus: Caméniat montre qu'en face du danger chacun se comportait selon sa nature. Les prisonniers sont entassés dans les flancs ténébres d'un vaisseau, véritable « tombeau emporté par les eaux ».⁶³

Constantin VII Porphyrogénète était un artiste né. Pour une salle à manger du palais impérial, il construisit lui-même une table en argent qu'il embellit de plaques de couleurs différentes de sorte que les hôtes avaient plus de plaisir à la contempler qu'à goûter aux mets que l'on ser-

⁶⁰ Fragment 43.

⁶¹ Ed. Bonn, 535.

⁶² Ibid., 537.

⁶³ Ibid., 542.

vait.⁶⁴ Qu'il ait possédé aussi un talent littéraire considérable, cela se voit déjà à ses compilations. Dans l'introduction à l'ouvrage intitulé *De Ceremoniis*, il compare les règles de l'étiquette aux fleurs cueillies dans un jardin pour rehausser l'éclat de la majesté impériale et son livre à une glace neuve et étincillante placée au beau milieu du palais impérial, reflétant le cérémoniel approprié au pouvoir impérial et aux hauts dignitaires.⁶⁵ Mais c'est surtout dans plusieurs chapitres de ce livre de recommandations adressées à son fils et si improprement intitulé *De administrando imperio*, que l'on découvre ses dons littéraires, spécialement dans le dernier chapitre (53) : « Histoire de la cité de Cherson », qui n'est pas l'histoire de cette ville mais un véritable roman, passionnant, beau et captivant, d'une valeur esthétique incontestable, dont l'héroïne, Glykéria, sacrifie son bonheur à la liberté de sa patrie. La fin est didactique et patriotique, comme il convient à un ouvrage de recommandations à un futur souverain, mais elle n'est pas forcée. La trame est habilement exécutée et, si Constantin VII Porphyrogénète en est vraiment l'inventeur, il faut apprécier son imagination et son talent littéraire. Il est très probable que l'empereur soit l'auteur de cette belle nouvelle, car ces deux qualités réapparaissent dans l'histoire, de son grand-père Basil I^{er} le Macédonien, œuvre dont il est l'auteur incontestable. Ce « récit historique » (ιστορικὴ διήγησις comme il l'intitule) ressemble à un roman historique. La marche ascendante de Basile qui, de simple paysan devient empereur, est savamment motivée comme le dénouement d'un roman, car « lorsque la Providence conduit les choses au but désiré, la sagesse est impuissante et la perfidie se prend dans ses propres pièges ».⁶⁶ Le César Bardas avait désiré de confier les fonctions de parakimomène impérial à un des ses fidèles, mais l'empereur choisit Basile, si bien que le César dit aux amis qui le conseillaient : « J'ai chassé un renard et j'ai introduit un lion qui nous avalera et nous dévorera tous. »⁶⁷ L'ouvrage est composé selon un plan homogène bien conçu, parfaitement agencé et exécuté avec des moyens littéraires appropriés. Les événements de guerre ont été, nous dit-il, résumés brièvement, « car son exposé veut imiter la rapidité des faits décrits. Aussi le récit est-il simple et pressé, car on arrêta alors des décisions précipitées et, on les exécutait dans un délai plus court qu'il ne nous faut maintenant pour les raconter. »⁶⁸ Lorsque la riche Danielis offre à Basile I^{er} le Macédonien cent beaux et jeunes eunuques, Constantin VII Porphyrogénète observe qu'à la cour impériale, il y a toujours de la place pour de pareils esclaves, « qui s'y agitent plus nombreux que les mouches dans une bergerie en été ».⁶⁹ Il a recours

⁶⁴ Théoph. Cont., éd. Bonn, p. 450, chap. 23.

⁶⁵ Ed. Bonn, 4, 20 sq.

⁶⁶ Théoph. Cont., éd. Bonn, 234—235.

⁶⁷ Ibid., 235.

⁶⁸ Ibid., 279.

⁶⁹ Ibid., 308.

également à des figures rhétoriques, mais d'une façon heureuse. Décrivant des églises restaurées par Basile le Macédonien, il achève la description de l'une d'elles par cette belle tournure selon laquelle s'il s'agit de décrire les beautés « qui dépassent la puissance du langage, le silence est plus expressif ».⁷⁰

Si la première catégorie d'historiens byzantins est assez restreinte en nombre, la seconde, comprenant des historiens à prétentions esthétiques moindres, est très nombreuse. Il n'y a presque pas d'historiens byzantins dont les écrits ne comptent des pages entières d'une véritable valeur littéraire. Et il ne s'agit pas seulement de noms comme Procope, Evagre, Léon Diacre et autres, mais même d'historiens comme Gorges Pachymère et Nicéphore Grégoras dont les œuvres pourraient paraître si indigestes en raison de leur proportion et de leur composition.

Nous nous occuperons seulement des auteurs que nous venons de mentionner, quoi que l'on puisse donner les mêmes caractéristiques littéraires pratiquement de tous les historiens byzantins.

Dans son *Histoire de Guerres*, *Procope* se permet plus d'une fois des descriptions littéraires agrémentées de légendes et de récits anecdotiques, comme par exemple le récit dramatique de la sédition *νίκια*⁷¹ la lutte autour de Bélisaire à cheval sur son cheval *βάλαν*⁷² ou l'impressionnante description du triomphe de la victoire sur le roi des Vandales Gélimer qui, voyant son infortune, « ne pleura ni ne soupira, mais répéta continuellement les mots de la Bible: vanité des vanités, tout est vanité »;⁷³ ou la belle et profonde interprétation que Procope donne du noble sentiment patriotique dans l'anecdote relative à Auguste qui ne laisse pas Avgar rentrer chez lui, et Avgar de rapporter d'une chasse, un jour, à l'hippodrome non seulement le gibier qu'il a capturé vivant, mais encore de la terre prise devant la tanière de chaque bête. Il mit cette terre à différents endroits de l'hippodrome, et chaque bête lâchée se dirigea vers la terre prise à sa tanière.⁷⁴ De semblables passages sont assez nombreux dans l'*Histoire des Guerres* de Procope. Au point de vue littéraire, ses *Anecdota* ne sont qu'un petit roman sensationnel, réaliste, de couleurs criardes. Photios a raison de dire, après avoir lu l'œuvre historique de Procope, que c'était là un *μέγα κτήμα* et que son auteur s'est gagné une gloire à jamais inoubliable.⁷⁵

Evagre reste personnel et sympathique, bien qu'il écrive une histoire ecclésiastique. Il nous raconte comment il perdit sa femme et ses enfants au cours d'une épidémie qu'il essaye de décrire⁷⁶ en s'inspirant de Thucy-

⁷⁰ Ibid., 331.

⁷¹ Ed. Haury, I, 24—25.

⁷² Ibid., V, 18, 4—15.

⁷³ Ibid., IV, 9, 1—12.

⁷⁴ Ibid., II, 12, 16.

⁷⁵ Bibliotheca cod. 160.

⁷⁶ Ed. Bidez-Parmentier, IV, 29.

dide, et comment il se mit pour cette raison à douter du christianisme.⁷⁷ Il nous parle de son second mariage et nous dit comment ses concitoyens prirent part à sa joie.⁷⁸ Très réussies sont, par exemple, la description du passage à la rébellion de la population mêlée d'Alexandrie,⁷⁹ la caractéristique de l'attitude conciliatrice entre orthodoxes et monophysites de l'empereur Anastase I^{er},⁸⁰ la description des divergences en matière de confession de Justinien le Grand, orthodoxe, et son épouse Théodora, qui protégeait les monophysites.

Si *Léon Diacre* ne réussit pas à nous donner l'œuvre d'une valeur littéraire incontestable, néanmoins il a su décrire, d'une manière intéressante et attrayante, l'avènement et la fin tragique de l'empereur, héros et ascète, mais dominé par son amour passionné pour la belle et jeune impératrice veuve Théophano. Il décrit des époques marquées par de grands et dramatiques événements qui le passionnent. En dépit de tous leurs défauts de forme ses descriptions sont animées et pleines de détails attrayants. Il narre l'arrivée des assassins de Nicéphore Phocas, pendant un orage d'hiver, vers le milieu de la nuit, et d'écrit le meurtre d'une façon palpitante et dramatique. C'est avec beaucoup de justesse et de vigueur qu'il caractérise l'empereur héros et martyr.⁸¹ Les couleurs sont plus effacées chez Jean Tzimiscès.⁸² Pittoresque est la rencontre de ce dernier avec Sviatoslav sur la rive du Danube.⁸³

Comme nous venons de mentionner, même l'histoire de Pachymère et celle de Grégoras ne manquent pas de pages de valeur esthétique et littéraire. Signalons en quelques-unes.

Chez *Georges Pachymère*, les intrigues dans les disputes se déroulant d'une part entre ecclésiastiques et, de l'autre entre ces derniers et l'empereur, sont rendues avec des couleurs vives et les figures des patriarches, (dont certains sont des personnalités bien accusées), sont bien prises. Littéraire est la description de la scène où Michel VIII Paléologue demande le pardon au patriarche Arsène, celle ensuite où, par une violente tempête, ce patriarche est conduit en exil.⁸⁴ La description des Tartares de Nogai,⁸⁵ la réception d'ambassadeurs tartares,⁸⁶ la mort de Michel VIII Paléologue,⁸⁷ les dévastations catalanes,⁸⁸ etc... ont de la valeur litté-

⁷⁷ Ibid., VI, 23.

⁷⁸ Ibid., VI, 8.

⁷⁹ Ibid., II, 8.

⁸⁰ Ibid., III, 30.

⁸¹ Ed. Bonn, 87—90 (V, 7—8).

⁸² Ibid., 96—98 (VI, 3).

⁸³ Ibid., 156—157 (IX, 11).

⁸⁴ Ed. Bonn, I, 212, 11—213 et 270, 10—271.

⁸⁵ Ibid., I, 345, 14—348.

⁸⁶ Ibid., I, 134, 14—137.

⁸⁷ Ibid., I, 531, 4—532.

⁸⁸ Ed. Bonn, XI, 13.

raire. En détail et avec couleur, Pachymère rapporte la rébellion dont le régent Muzalon fut victime.⁸⁹ D'une manière plastique, il décrit aussi la bastonnade et l'affront que souffrit le savant Manuel Holobolos.⁹⁰ D'une façon vivante, plastique et pleine de mouvement, il décrit le synode où sont jugés et condamnés prêtres, moines et évêques unionistes.⁹¹ Le patriarche Arsène répond aux messagers de paix de Michel VIII Paléologue: « J'ai pris dans mon sein une colombe, elle s'est changée en serpent et m'a mordu mortellement. »⁹² A propos des disputes théologiques des évêques, Georges Pachymère observe, avec un sens littéraire et psychologique très fin, que « chacun cherchant à montrer que lui seul a raison, on ne peut jamais arriver à la vérité de Dieu ». ⁹³ Quand l'empereur Michel VIII Paléologue déclenche une violente persécution des antiunionistes, Pachymère note avec douleur: « Les événements d'alors, je les écrirais plutôt avec des larmes qu'avec de l'encre. »⁹⁴ Pachymère n'était pas un écrivain de grand talent. Il était peut-être un κακοτέχνως ἱστοροῦν,⁹⁵ mais seulement de notre point de vue et non de celui des Byzantins de son temps. Un poète d'alors, Manuel Philès, écrit dans la monodie qu'il consacra à la mort de Pachymère: « Elles semblent mortes, les beautés du vocabulaire » (v. 7) avec sa mort, et avec lui « la parure du langage s'en est allée sous terre » (v. 41). Nous ne saurions partager entièrement l'avis de Manuel Philès, mais il faut bien convenir de ce que, considérées du point de vue esthétique actuel, bien des pages de Pachymère ont une valeur indéniable.⁹⁶

Plus nombreuses et d'une valeur littéraire plus importante sont certaines pages de l'Histoire Byzantine de *Nicéphore Grégoras*. Aussi ne pouvons-nous partager totalement l'avis de son savant biographe, M. R. Guiland qui dit que, du point de vue littéraire les mérites de l'Histoire de Grégoras sont minces.⁹⁷ Considérée dans sa totalité comme œuvre littéraire, elle est, en effet, pleine de défauts. Mais, abstraction faite de la composition et des exagérations rhétoriques, il faut bien avouer que des pages entières et fort nombreuses du livre possèdent une réelle valeur littéraire. Il écrit fréquemment d'une façon alerte et plastique et se permet des observations fines. Plus d'une fois il fait preuve d'un humour mordant. Le synode palamite, notamment la première séance, est décrit avec un incontestable talent littéraire. Le jour du synode, à

⁸⁹ Ed. Bonn, I, 58—61.

⁹⁰ V, 20.

⁹¹ Ed. Bonn, II, 52—54.

⁹² Ibid., I, 202, 1.

⁹³ Ibid., II, 102, 8.

⁹⁴ Ibid., I, 483, 18.

⁹⁵ V. Laurent dans P. Tannery, *Quadrivium*, p. XXXI, n. 3.

⁹⁶ N. Iorga, *Médailleurs* dans *Byzantion* II (1925) 290—291, le juge trop durement et injustement.

⁹⁷ Op. cit., 244.

l'aube, regardant par la fenêtre, Nicéphore Grégoras voit de nombreuses gens, moines surtout, parmi lesquels le vieux métropolite d'Ephèse âgé de 80 ans, mais d'une jeune âme. A ce spectacle, il verse des larmes.^{97bis} Durant les discours de Grégoras devant le synode, l'empereur Jean Cantacuzène devient nerveux, tantôt il croise les jambes, tantôt il les étend.⁹⁸ Palamas baisse la tête comme l'épi dont le fruit est mûr ou, étant comme un épi vide, il ne fera aucune violence aux fidèles s'ils se séparent de lui.⁹⁹ Ses écrits confus et trompeurs sont pour le lecteur comme des pièges d'oiseaux, car regardant l'appât, ils ne voient pas le piège.¹⁰⁰ Jean Cantacuzène et Palamas décident de briser par l'exclusion, par des menaces et des frimades, les partisans de Grégoras. Mais en agissant ainsi, ils subissent le sort de ceux qui, nageant dans la mer, plongent sous l'eau pour ne pas être mouillés par les gouttes de la pluie.¹⁰¹ Nicéphore Grégoras relate d'une façon émouvante les visites que lui faisait en cachette son cher élève et ami Agathangelos, mais, nous l'avons déjà dit, il y a lieu de croire que ces visites sont une invention littéraire de Grégoras et une preuve décisive de son talent d'artiste. L'histoire du chat blanc tombé dans la cuve de teinture noire d'un tanneur, que le patriarche d'Alexandrie raconte à l'empereur impressionné par la prophétie d'un tremblement de terre et qui veut rétablir sur son siège le sévère patriarche Athanase,¹⁰² nous a valu encore une belle page littéraire. Intéressant, vif et coloré est le récit des tentatives de l'impératrice Irène, originaire d'Occident, d'obtenir, pour ses fils aussi une partie du pouvoir, selon le système féodal de l'Occident, chose que le souverain byzantin ne pouvait comprendre.¹⁰³ Le passage où il rapporte les signes qui se montrent à la veille de la première révolte d'Andronic le Jeune et où il nous dépeint la dépression du grand logothète Théodore Métochite ressemble à un roman historique d'une valeur littéraire réelle. Les paroles de consolation que lui adressent sa fille et Grégoras lui-même, sont malgré leur caractère rhétorique, bien senties et très sincères.¹⁰⁴ La valeur littéraire ne manque pas non plus à bien d'autres passages comme, par exemple, à la description du voyage difficile et plein de péripéties que Grégoras entreprit au-delà des Balkans comme ambassadeur chez le Krole de Serbie,¹⁰⁵ celle des préparatifs à la bataille victorieuse où Philès Paléologue battit les Turcs pillards,¹⁰⁶ ou encore au récit du danger que traversa Jean Cantacuzène attaqué par le

^{97bis} XVIII, 5.

⁹⁸ Ed. Bonn, II, 918, 2.

⁹⁹ XIX, 1.

¹⁰⁰ Ed. Bonn, II, 970.

¹⁰¹ Ibid., II, 992, 1.

¹⁰² Ibid., I, 216, 21 sq.

¹⁰³ Ibid., I, 233, 14 sq.

¹⁰⁴ Ibid., I, 302, 23 sq. (VIII, 5).

¹⁰⁵ Ibid., I, 374, 19—382, 22.

¹⁰⁶ Ibid., I, 262, 20 sq. (VII, 10).

rebelle bulgare Momitilas,¹⁰⁷ ou bien à la description du Mont Athos avec ses forêts et ses bois, le chant de ses rossignols, ses sources abondantes et la beauté de la mer, sans compter ses habitants, gens vertueux et sans passions,¹⁰⁸ etc. . . . Métaphores et comparaisons ne manquent pas chez Grégoras. Elles sont pour la plupart originales et vigoureuses. Pour mettre un terme aux ravages des Turcs, l'empereur veut s'acheter la paix à prix d'argent, tout comme si quelqu'un, s'ouvrant les veines et donnant son sang aux loups, pouvait les apaiser.¹⁰⁹ Le sultan turc surpris par la rapidité de décision de Théodore I^{er} Lascaris, ressemble « à un lion auquel on a arraché les griffes et les dents et qu'on lâche ensuite sur une multitude d'ours et de loups ».¹¹⁰

C'est dans la troisième catégorie, comprenant des historiens dont les œuvres n'éveillent aucune sensation d'ordre littéraire et esthétique, que rentre un tout petit nombre d'auteurs. A vrai dire, on pourrait se contenter d'y ranger pratiquement le seul *Critobule d'Imbros*. Son ouvrage n'est qu'une copie plate et servile du modèle antique, dépourvue de toute valeur littéraire. Ses descriptions sont effacées, ses phrases banales se répètent, souvent littéralement, dans toute les situations analogues.

A cause de la même tendance d'imitation servile, on peut encore ranger dans cette catégorie *Laonikos Chalcocondyle*, bien qu'il y ait chez lui des pages, très peu nombreuses il est vrai, d'une certaine valeur littéraire, comme par exemple le récit des péripéties par lesquelles passa Jean Hunyadi en fuite, après la bataille de Cossovo de 1448, jusqu'à son arrivée à Bude;¹¹¹ ou encore l'aventure galante du duc de Ferrara,¹¹² qui fait penser à Boccace, ou même l'histoire des pièces d'or cachées dans des figures.¹¹³

Pour la même raison et pour leur langage prétentieux, il faut classer dans la même catégorie Agathias et Théophylacte Simocate. A la lecture de ce dernier, on ne peut s'empêcher d'éprouver, quelque fois, des émotions esthétiques, que, malheureusement un style factice et boursouflé sinon inintelligible efface considérablement.

Il serait bien difficile d'attribuer une valeur esthétique et littéraire à Jean Cinnamos et Gènesios. Dans le cas de Cinnamos on ne doit pas oublier que ou bien son histoire ne nous est pas parvenue en sa forme originale, ou bien ce qui est plus probable encore l'auteur n'a pas réussi à la terminer et à lui donner une forme définitive. L'œuvre de Gènesios

¹⁰⁷ Ibid., II, 705—707.

¹⁰⁸ Ibid., II, 714, 20—718.

¹⁰⁹ Ibid., I, 317, 12.

¹¹⁰ Ibid., I, 19, 2.

¹¹¹ Ed. Darkó, II, 137, 21—140, 19.

¹¹² Ibid., II, 63, 14—66.

¹¹³ Ibid., II, 54, 19—56, 2.

est un travail hybride qui a parfois l'allure d'une chronographie et parfois l'apparence d'une histoire savante.

Comme nous venons de démontrer, les historiens byzantins accusent, dans leurs œuvres historiques, d'indéniables prétentions littéraires. Dans le proëmium de sa volumineuse Histoire Byzantine, Nicéphore Grégoras met dans la bouche de l'empereur Andronic Paléologue les paroles suivantes: « Ceux qui se mettent à écrire l'histoire, devraient imiter les bons peintres. Ceux-ci constatant chez leurs modèles quelques défauts (soit que certaines parties du corps soient disproportionnées ou peut-être trop laides) ne s'évertuent pas à mettre absolument tout sur le tableau, mais ils représentent exactement telle ou telle chose pour rendre la ressemblance, et suppriment d'autres qui feraient de la peinture quelque chose de difforme et de vilain, une offense à la nature et un motif de rire et de moquerie pour ceux qui aiment à se moquer. »¹¹⁴

Les historiens byzantins ont en effet obéi à des recommandations de ce genre. D'après la conception moderne il fait entraîné pour l'histoire des défauts inévitables. En échange, les historiens byzantins, nous ont fourni non seulement d'importantes sources narratives de première main, mais aussi d'appréciables œuvres littéraires. Et si des appréciations que nous avons pu donner ici, le lecteur voit que la plupart des historiens byzantins n'ont guère été de pâles figures dénuées de vie, mais hommes dans toute la force du mot, avec leurs tourments, joies et souffrances et plus d'une fois écrivains habiles, sachant compenser par l'exquise sensation esthétique qu'ils éveillent leurs insuffisances du point de vue historique, la présente communication aura atteint son but qui a été celui de stimuler des recherches plus complètes et plus approfondies du côté littéraire et esthétique dans les œuvres historiques byzantines.¹¹⁵

¹¹⁴ Ed. Bonn, I, 11, 3.

¹¹⁵ Cette communication a été envoyée au VII^e Congrès International des Études byzantines de Bruxelles, août 1948.

L'ANTIQUITÉ GRÉCO-ROMAINE DES BALKANS DANS LA 2^e MOITIÉ DU PREMIER MILLÉNAIRE*

I. Avant d'aborder un examen approfondi du rôle que la péninsule balkanique avait joué dans l'histoire générale de l'art médiéval, il faut résoudre plusieurs problèmes qui possèdent, sous ce rapport, une importance fondamentale. Il importe, en premier lieu, de tirer au clair la question de l'art et de la civilisation des Balkans à l'aube du Moyen Age. Cette question implique l'analyse du legs antique conservé par l'art et la civilisation balkaniques, de l'attitude que les groupes ethniques (anciens et nouveaux) de la péninsule manifestent à l'égard de ce même legs, de la conception de l'antiquité chez les peuples balkaniques et, ensuite, de toute l'ambiance entourant la naissance d'un art national chez les différents groupes mentionnés. Précisons dès maintenant que, sous le terme de l'art nouveau, nous comprenons les débuts mêmes de l'art concentré dans les foyers médiévaux de la Grèce du Nord et de la Macédoine, de l'Albanie et de la Dalmatie, de la Bosnie, de la Serbie et de la Bulgarie.

Le problème que nous allons examiner intéresse, à beaucoup d'égards, l'étude de l'origine de l'Etat polonais aussi bien que l'interprétation scientifique des découvertes archéologiques réalisées, au cours des dernières années, en Moravie et relatives à l'empire Grand-Morave. Pour la solution des deux derniers problèmes, il convient d'entreprendre une analyse minutieuse de tous les liens unissant les pays en question à l'antiquité gréco-romaine et de tous les éléments post-antiques réapparaissant dans l'histoire primitive des Slaves occidentaux. Ces liens se trouvent attestés par les découvertes sporadiques (en Pologne) de différents produits fabriqués dans les provinces de l'Empire et de monnaies romaines — témoignages d'intenses relations commerciales avec Rome. Plus riches sont les découvertes respectives en Slovaquie, en Moravie et en Bohême du Sud où le contact avec Rome avait été beaucoup plus intime, les pays en question ayant été limitrophes du « limes romanus ». Le même problème est d'une importance encore plus considérable pour l'histoire primitive des Slaves orientaux où il se mêle à la question de l'influence que le legs post-antique

* Le présent article forme l'introduction à un ouvrage relatif au rôle des Balkans dans l'histoire de l'art médiéval et moderne. C'est de là que relève le caractère plutôt sommaire de nos observations. Comme, dans la plupart des cas, l'article traite de monuments ou de problèmes généralement connus, les renvois bibliographiques ont été réduits au minimum strictement indispensable.

avait exercée sur la civilisation du littoral de la Mer Noire et des steppes situées au Nord du Pont-Euxin. Dans tous les cas précités, l'élément antique n'a cependant pas été seul à déterminer l'évolution de l'art au Moyen Age, évolution dont il ne constitue qu'une des nombreuses composantes. La Pologne à l'aube de son histoire, la Bohême dans le stade demi-mythique de son évolution (la question de la Moravie est plus concrète) et l'époque précédant la création de l'Etat kiévien — en voilà autant de civilisations évoluant à la périphérie de l'Empire romain et de la civilisation méditerranéenne. De l'autre côté, il est évident que le contact avec la civilisation méditerranéenne, accusant un niveau matériel, économique, social et intellectuel plus élevé, avait fini par exercer une influence on ne peut plus féconde sur l'évolution des Etats slaves occidentaux et orientaux. Dans chaque cas particulier, cette base commune prend, bien-entendu, une forme spécifique déterminée par le milieu local et par la conception de l'antiquité, variant d'un pays à l'autre.

Très différent apparaît, cependant, le même problème dans la péninsule balkanique qui, loin d'être située à la périphérie de l'Empire, en constituait une partie intégrante. Durant les derniers siècles de l'Empire, la péninsule cesse, tout au contraire, d'être une province reculée de l'ancienne Grèce et de la Rome impériale, et son importance égale celle de l'Italie ou de Byzance. C'est dans les Balkans que se décide alors l'histoire du monde romain: Les mercenaires des Balkans ont joué dans l'armée romaine un rôle très important, sous les deux empereurs énergiques de la 2^e moitié du 3^e siècle (Aurélien et Dioclétien, provenant d'Illyrie) et c'est dans les Balkans que se reflètent les conséquences de la querelle entre Constantin et Licinius. La vie de tout l'Etat se concentre dans l'Orient hellénistique et, sur l'emplacement de l'ancienne colonie mégarienne de Byzance, on voit naître Constantinople, la nouvelle capitale de l'Empire. La frontière danubienne acquiert alors une importance stratégique de tout premier ordre, devant résister aux attaques barbares et à l'invasion des Goths qui occupèrent, pendant un certain temps, une grande partie des Balkans, la Bosnie et la Dalmatie y compris. C'est à travers la frontière danubienne que pénétrèrent dans l'Empire tous les envahisseurs et les tribus que la migration des peuples avaient mises en marche. Le pays devient la proie des invasions avare, slave et bulgare (protobulgare). L'intensité sans cesse augmentant des invasions slaves (dont le début tombe au VI^e siècle) finit par les changer (au VII^e siècle), après la désagrégation du pouvoir avare et après l'établissement, sur la péninsule, des Slaves méridionaux, en une réelle colonisation. Tous ces bouleversements ont mené à une dévastation désastreuse de la péninsule, de la côte Adriatique à l'Ouest jusqu'à la Mer Noire à l'Est. D'autant plus intéressantes sont les premières manifestations de l'activité créatrice et des arts renaissant, au bout d'un laps de temps indispensable, sur ce terrain en ruines. La dévastation était terri-

fiante. Des villes de la Méditerranée, dont Salone, capitale de la Dalmatie, fut détruite en 614, seulement quelques villes fortes du continent se sont conservées (Zara, Trogir, Kotor). Siscia et Sirmium en Pannonie et Stobi en Macédoine tombèrent également en ruines (Stobi vers la 2^e moitié du VI^e siècle) de même que plusieurs villes de la Moesie, de la Thrace, de la région danubienne, etc. Pendant cette période mouvementée, un processus grandiose et dont, jusqu'à nos jours, on ignore les détails se poursuivait, processus de fusion des différents éléments ethniques-indigènes, romains, grecs, romanisés, hellénisés, thraces, illyriens et celtes — avec la nouvelle population slave. La supériorité numérique des Slaves résulta en une complète slavisation des éléments indigènes et même des groupes ethniques nouveau-venus des Protobulgares qui, ayant subjugué les habitants slaves dans l'Est de la péninsule, formèrent avec eux un Etat indépendant avec Pliska (Aboba) comme capitale.

Au cours des VIII^e et IX^e siècles, la structure ethnique des habitants balkaniques connut un changement radical. La plupart de la population est constituée par les Slaves, à côté desquels on y rencontre, dans la partie Ouest, des Grecs et un plus grand nombre de Romains (Latins à partir du XII^e siècle). Une partie de l'élément roman se retira dans les montagnes pour revenir à la vie pastorale (Vlasi, dans l'intérieur du pays Crni Vlasi, Morovlasi, à partir du XV^e siècle Morlacchi). Les descendants des anciens Illyriens forment le groupe ethnique des Arnauts (Skipétars). Un événement d'une importance extraordinaire est à voir dans la christianisation de la nouvelle population (les vieux habitants romains — surtout ceux de la côte — continuant à garder le christianisme). L'évolution historique est déterminée par plusieurs facteurs qu'il serait inutile d'examiner tous, mais dont il convient de relever les plus importants: reconnaissance de l'Etat bulgare par Byzance en 679, d'un côté, et la souveraineté que Byzance garde sur la Dalmatie aux VII^e et VIII^e siècles, de l'autre; occupation temporaire de la Dalmatie du Nord et de la Croatie pannonienne par l'Etat franco-carolingien, occupation qui provoqua une rébellion avec, à la tête, Ljudevit Posavski (mort en 823). Il faut mentionner même la guerre franco-bulgare, la naissance et l'accroissement rapide de l'Etat vieux-croate en Dalmatie au IX^e siècle (Prince Trpimir, env. 845—846, nommé, dans une inscription conservée: *dux Chroatorum iuvatus munere divino*...), la christianisation officielle des Bulgares, dans la 2^e moitié du IX^e siècle, l'activité de Cyrille et Méthode en Moravie et le retentissement que cette activité provoqua dans les Balkans et, ensuite, le fait que, en 925, Tomislav est appelé *rex Croatorum*.

Telle est, en principe, l'évolution historique de l'époque envisagée où l'art s'est développé relativement tard, exception faite des produits de la civilisation matérielle, donc de la céramique surtout. Il ne faut pas oublier cependant que cette céramique, typiquement slave et que les fouilles ré-

centes ont, en grand nombre, dégagée sur le territoire bulgare,¹ constitué un témoignage historique on ne peut plus précieux. La fabrication des produits de céramique, si intimement liée à la vie quotidienne du peuple, reprend les formes de la céramique des provinces romaines, ce qui atteste une curieuse survivance des traditions antiques dans le nouveau monde slave. Ce témoignage est d'autant plus important que l'art de la céramique est indispensable pour la vie et qu'il caractérise, dans une égale mesure, les classes sociales supérieures et le peuple.

Les monuments en question sont d'un caractère extrêmement varié. A quelques peu d'exceptions près (palais de princes et fortifications), il ne s'est conservé aucun monument de l'architecture profane qui soit en pierre ou en bois. La plupart des monuments sont représentés par des églises et leurs ornements plastiques et par les produits des arts et des métiers. Ces derniers se ressentent, presque exclusivement, du goût propre aux classes supérieures, aux cours princières et du haut clergé. Très rarement, on y découvre des différences plus considérables révélant l'antagonisme latent des classes.

Quel est le rôle des éléments antiques dans cet art? L'extrême étendue du territoire conditionne une grande variété des traditions locales, variété qu'augmentent encore les innombrables nuances séparant les traditions hellénistiques de celles de Rome, et les formes multiples que revêt, dans ce milieu, le legs antique. Enfin, il ne faut pas oublier non plus que l'antiquité n'est point morte, car les héritiers de l'Empire, Rome et Byzance, l'ont reprise et continuent à la développer.

II. Dans la partie suivante, nous nous bornerons à deux grands centres de culture qui sont des plus typiques, la Dalmatie et la Bulgarie. Malgré les dévastations dues aux incursions avares et slaves, au début du VII^e siècle, la Dalmatie n'a jamais rompu avec les traditions du passé. En 640 déjà, le pape romain Jean IV (640—642), provenant lui-même de Dalmatie, avait pu envoyer l'abbé Martin en Istrie et en Dalmatie, afin d'y racheter les prisonniers de guerre que les païens (Avars et Slaves) avaient faits. A cette occasion, Martin y découvrit les reliques des évêques de Salone, Vénantius et Domnius, martyrs chrétiens, et les ramena à Rome où elles furent déposées dans la chapelle voisinant avec la basilique du Latran, et ornées par une mosaïque et par les effigies des saints, conservées jusqu'à nos jours. Le christianisme se maintint également parmi les habitants romains des villes. C'est de Dalmatie que provient l'archevêque de Ravenne Damien (692—708), né incontestablement après la chute de Salone. Au VIII^e siècle, on rencontre déjà plusieurs évêchés (à Krk, à Osor), et, vers 780, l'évêché de Split fut fondé dont le premier évêque, Jean de Ravenne, changea le mausolée de l'empereur Dioclétien en

¹ К. Миятев, *Славянская керамика в България и нейното значение за славян. археология на Балкана*. София, 1948.

cathédrale. Le plus ancien monument, attestant l'existence d'une population slave, est l'inscription surmontant la porte de l'église de la Ste Croix à Nin qui nomme le préfet croate Godeslav comme son fondateur (788—800). C'est du baptistère de la cathédrale à Nin que proviennent également les fonds-baptismaux transportés, au XVIII^e siècle, à Venise (Musée Correr) et portant l'inscription qui nomme Višeslav comme souverain.

Les plus anciens monuments qui reflètent l'âme et les aspirations les plus intimes de la population nouvelle, accusent un caractère fort original et qui témoigne des liens incontestables avec l'Est. Les monuments datant du règne de la dynastie vieille-croate en Dalmatie (du début du IX^e jusqu'à la fin du XI^e siècle) manifestent une étonnante variété de types réapparaissant aux périodes pré-romane et romane primitive de l'art occidental, surtout italien. Ceci concerne, dans une égale mesure, les villes avec habitants romans et les centres du continent, se trouvant sous la domination croate. En Dalmatie Centrale, et Septentrionale, on rencontre aussi de très rares éléments byzantins. C'est dans la phase ultime de l'évolution, datée par l'avènement de l'ordre bénédictin, qu'apparaît le type traditionnel de la basilique de Monte-Cassino en Italie Méridionale. Sa forme provincialisée devient le prototype de la basilique vieille-croate, dans l'intérieur de la Dalmatie et de la Bosnie. Ce prototype n'est pas exempt d'une certaine influence de la tradition chrétienne primitive, laquelle enveloppe des éléments orientaux comme, p. ex., dans les basiliques chrétiennes de Salone et dans le héroon de Marusinac, portant des traces de l'art syrien. A l'opposé de l'extrême variété des formes, de type longitudinal et central, les ornements architecturaux en pierre de l'époque vieille-croate accusent un caractère plutôt uniforme. Il s'agit là de l'ornementation dite lombarde (qui d'ailleurs n'a presque rien à faire avec les Lombards) dans sa variété méridionale. Elle détermine le caractère particulier de l'art national qui s'est développé à l'intérieur de l'Etat carolingien et qui combine librement l'ornementation italique, dérivant, en principe, de l'antiquité. Cette ornementation s'est conservée en Dalmatie (et en Bosnie) en une forme figée que pénètrent progressivement les motifs figurant les plantes, les animaux et les figures humaines. Le processus de cette transformation progressive reste obscur malgré les nombreux monuments datés par les inscriptions des souverains croates. Il semble que, dans les villes plus proches des centres italiens, les motifs figuralistes — dont le caractère très particulier fait penser à la sculpture en bois ou aux émaux sur métal — apparaissent plus tôt que dans le milieu croate. Au fur et à mesure de son évolution, l'art de la Dalmatie se lie de plus en plus intimement à la sphère méditerranéenne, tout en ne manquant pas d'éléments qui, par l'intermédiaire de la tradition locale, le rattachent à la civilisation du continent. Très différente est cependant la situation dans la partie nord-est de la péninsule, au centre du premier Etat bulgare.

Les monuments, assez nombreux en principe, n'ont été découverts

qu'à très peu d'endroits. Ils ont tous été reproduits et ne cessent de fournir un sujet passionnant aux discussions fort animées. Certains d'entre eux n'ont été examinés qu'après la dernière guerre.² Il s'agit d'un groupe de monuments comprenant les deux palais dans la première capitale bulgare Pliska (Aboba), le cavalier de Madara, les plaques en pierre avec reliefs et les chapiteaux de Stara Zagora, les plaques de Drenovo et les débris d'orfèvrerie de Madara; ensuite, il est question d'une série de monuments religieux (églises) avec ornementation plastique et en céramique, sur le terrain de Pliska et dans la seconde capitale bulgare de Preslav et ses alentours. Exception faite de la grande basilique à Pliska, de l'église du monastère à Patleina et de l'église dite Rotonde de Preslav, tous ces églises n'ont été découverts qu'après la guerre. Leur importance et leur quantité sont susceptibles de mettre en lumière le problème qui nous intéresse ici.

Le plus ancien groupe de ces monuments est en liaison avec les Protobulgares ce qui complique la question et rend une appréciation objective des monuments extrêmement délicate. Les palais mentionnés ou plutôt leurs fondements en grandes pierres de taille, accusent, en effet, une forme assez énigmatique et qui ne possède aucun parallèle dans l'architecture monumentale de Byzance. De l'autre côté, il est également difficile de trouver une parenté — d'ailleurs postulée par certains savants — avec les types des palais sassanides. Plus énigmatique encore est le cavalier de Madara, création tout à fait unique dans l'art européen de l'époque en question, quelle que soit sa genèse et sa signification. Un problème non résolu est de savoir si l'inscription grecque, qui entoure le monument, est contemporaine ou postérieure à ce dernier.³ Selon l'interprétation de Féher, il s'agit là d'un monument érigé en l'honneur du khan Krum (mort en 813) par son fils et successeur le khan Omortag (814—831). L'inscription considérablement abîmée est presque illisible. Très endommagé est également le relief, représentant un cavalier monté à cheval, armé d'une lance et tenant une coupe à la main gauche, avec un lion tué à ses pieds et un chien courant après son cheval. L'interprétation d'un monument aussi extraordinaire est extrêmement embrouillée. Certains savants y voient un relief monumental du Cavalier Thrace. Un savant contemporain est allé jusqu'à déclarer le cavalier de Madara pour un monument de l'Achémenide Darius I^{er},⁴ érigé par les Grecs lors de la campagne du roi persan contre les Scythes. Sans vouloir s'engager dans une polémique scienti-

² Разкопки и проучвания III (София, 1949), IV (1950).

³ La dernière étude relative à ce sujet et d'un caractère plutôt polémique provient de D. Krandžalov, *Les faux déchiffrements des inscriptions de Madara* (Slavia Antiqua, II, 2, 1949/50, Poznań, 1950, 197—219) avec analyse critique des sources bibliographiques. Selon Krandžalov, le monument ne possède aucun rapport à la période protobulgare de l'histoire bulgare.

⁴ В. А. Николаев, *Памятник ахеменидского (персидского) владычества в Европе: Мадарский всадник — цар Дарий I Гистасп*. Byzantinoslavica X (1949) 42—58.

fique, on est obligé d'admettre que le caractère exceptionnel du relief et de son thème fait nécessairement penser aux monuments royaux (en forme de grands reliefs gravés dans des rochers) de la Perse sassanide. Malgré son endommagement, le monument trahit, dans sa forme et dans son style, tous les traits typiques des traditions hellénistiques. Plus éloquent encore est le second exemple souvent invoqué comme témoignage de l'origine sassanide du monument madarien — le trésor d'or de Nagy Szent Miklos, portant des inscriptions en quelque langue vieille-turque non déchiffrée d'une façon satisfaisante. Le trésor est-il d'origine protobulgare, péchténègue ou autre? A première vue, il ne paraît, avec ses ornements et ses figures, ni exclusivement sassanide ni hellénistique, tout en accusant un mélange des deux éléments auxquels s'ajoutent des motifs fabuleux du Proche-Orient sassanide, l'écho de la mythologie grecque (Ganymède transformé par la rédaction indienne) et les motifs du combat d'animaux et des cavaliers, rappelant celui de Madara. Le trésor constitue, en tout cas, un monument curieux d'une civilisation qui, sur la frontière euro-asiatique, vint remplacer l'antiquité dont elle garde cependant les traditions et les formes, animées désormais par un esprit typiquement oriental. Le trésor est très caractéristique de son époque (9^e siècle) et de son milieu, peu importe que celui-ci ait été protobulgare ou non. Il possède des liens indéniables avec d'autres monuments de l'époque (architecture: fortifications à Madara; arts plastiques: quatre plaques en grès de Stara Zagora, provenant, sans doute, du VIII^e ou du VII^e siècle, chapiteau en ce même lieu avec le motif du combat d'animaux).

Ce n'est pas notre tâche de chercher à déterminer la part que les Protobulgares avaient prise à cette évolution. L'essentiel est que, du VII^e au IX^e siècle, l'art des Balkans de l'Est continue à observer les traditions hellénistiques autochtones dont l'intensité égale l'apport nouveau de l'Orient.

Le problème est exactement le même dans le cas de l'art chrétien primitif chez la population slave de la Bulgarie. Ici appartiennent les ruines de la grande basilique de Pliskov aux dimensions démesurées, avec un vaste atrium et un narthex double flanqué de deux tours. Cette église représentative date de la 2^e moitié du IX^e siècle ou, au plus tard, du début du X^e siècle. Elle possède plusieurs traits particuliers caractérisant l'art de l'Asie Mineure (colonnade double, espace quadrangulaire devant les absides latérales, tribunes au-dessus du narthex). Comme les chapiteaux conservés sont de formes différentes et proviennent d'édifices plus anciens, il est évident que la conception générale suit de près les modèles locaux de l'art chrétien primitif. Il faut souligner que la basilique fut construite à une époque où, à Constantinople, ce type d'églises était déjà périmé et où l'atrium n'existait plus. De pareils traits réapparaissent dans d'autres églises découvertes à Pliskov et datant du X^e—XI^e ss., qui sont d'un type basilical moins somptueux, s'inspirant de modèles vieux chrétiens du lieu et de ceux de l'Asie Mineure.

Très important est, sous ce rapport, un autre monument appartenant au type central — l'église dite Rotonde de Preslav, dont la structure est tout à fait exceptionnelle (rotonde en dodécagone et abside saillante avec douze colonnes à l'intérieur soutenant, sans doute, la coupole; narthex rectangulaire flanqué de deux tours, se rattachant à la rotonde; vaste atrium avec niches le long des trois côtés). Ce monument datant du début du X^e siècle occupe, en raison de sa forme architecturale et de ses ornements plastiques en céramique, une place exceptionnelle dans l'histoire de l'architecture balkanique. Il est, dans tous les cas, très intéressant de rencontrer, dans une région balkanique située au Sud du Danube, un ensemble monumental d'édifices provenant du X^e siècle et accusant un type architectural archaïque sinon anachronique: une grande rotonde qu'on ne trouve guère à Byzance, un atrium que les architectes des autres pays ont déjà abandonné et qui n'apparaît qu'à Pliskov et à Preslav. Dans les deux cas, on a affaire à une tradition locale de l'antiquité chrétienne. Très typique est, de ce point de vue, la décoration plastique de l'édifice (riche en mosaïques et autres chef-d'œuvres) que les savants bulgares identifient avec « l'Eglise d'Or » du tzar Siméon. Le décor est très curieux: au lieu d'une véritable sculpture, on trouve l'incrustation en marbre, dont l'effet pictural évoque l'art des pays de la Mer Noire représenté surtout par les produits de métal, l'orfèvrerie de la basse antiquité et les émaux.

Les traditions antiques manifestent une intensité toute particulière aux endroits où l'apport byzantin à l'art nouveau est incontestable. Les ruines des basiliques macédoniennes sur les lacs d'Okhrida et de Prespa trahissent l'influence hellénistique. La Macédoine est un milieu très différent des régions précédemment mentionnées. Dans les environs de Salonique, les traditions hellénistiques et les conditions ethniques, sociales et culturelles que l'art reflète, sont très particulières. L'art de Salonique est celui d'une grande ville maritime grecque subissant une profonde influence de Constantinople-capitale de l'hellénisme byzantin. Il faut avouer qu'à une époque postérieure, des éléments orientaux pénétreront jusqu'au lac d'Okhrida et de Prespa, pour y créer un grand centre du christianisme slave (Ste Sophie d'Okhrida), mais il ne s'agira plus alors de l'art de la cour ou des villes mais plutôt de l'art monastique et missionnaire. L'aspect légèrement oriental de cet art n'est d'ailleurs que l'héritage des traditions locales de la basse antiquité.

III. D'après ce qui vient d'être dit, l'art provenant de la partie Est des Balkans et datant des IX^e—X^e siècles, s'inspire pour une grande part de traditions indigènes remontant à l'antiquité chrétienne. Ces traditions ont amalgamé Rome, l'hellénisme et l'Est. Dans les ruines de Stobi, la seule ville conservée de la couche hellénistique-romaine et byzantine et dont la structure urbaine est plus distincte qu'à Byzance même, on a découvert des mosaïques identiques à celles d'Aquilée — témoignage curieux du rayonnement qu'accusent certains genres de l'art décoratif sur

le territoire de l'Empire romain. La symbiose d'éléments antiques et byzantins se trahit de même dans la construction de Ste Sophie à Constantinople.⁵ Byzance représente alors, aux yeux de ses habitants anciens nouveaux-venus, la vraie « Rome » et Constantinople est la capitale des empereurs romains. L'antiquité n'a cependant pas survécu seulement à Byzance. La civilisation des Balkans est alimentée par les plus anciennes traditions antiques. Cette province isolée dont les habitants ont été hellénisés au point de vue culturel, est restée fidèle aux vieilles coutumes et traditions que les envahisseurs slaves ont fini par adopter. Le rôle que les Protobulgares ont joué dans ce processus est loin d'être clair. Il est certain qu'ils ont importé dans les Balkans des éléments entièrement étrangers à la civilisation méditerranéenne. De l'autre côté, plusieurs particularités, rapprochant leur civilisation de celle du Proche-Orient ou, plus exactement, de celle des Sassanides, sont imputables plutôt au legs antique, hérité par l'intermédiaire de Byzance, qu'aux Protobulgares eux-mêmes.

Les détails de ce processus de transition entre l'antiquité et le Moyen-Age, s'opérant à l'intérieur de la péninsule, nous restent inconnus. Nous n'en connaissons que les résultats, souvent pas trop sommaires. La continuité ininterrompue entre l'antiquité et le Moyen Age est évidente, tout en ne pouvant être attestée que dans le seul cas de l'art appartenant à la cour et aux couches sociales supérieures. Très caractéristique est, sous ce rapport, le portique protobulgare sans ornements figuralistes, avec des inscriptions en grec vulgaire, assez éloigné de la forme byzantine; c'était ça qu'on pourrait appeler la langue officielle des stations protobulgares. On a découvert aussi, bien que beaucoup plus rarement, des colonnes avec inscriptions protobulgares écrits en caractères grecs.

Très intéressant est également l'église Rotonde de Preslav dont les ornements (pareils à ceux de Patlejna) datant du X^e siècle, contiennent, en partie, de la céramique de faïence polychromée recouvrant les parquets et les murs. Ce genre de céramique réapparaît même ailleurs, dans les récentes découvertes faites à Preslav et alentours, fait qui témoigne de la provenance indigène de ces ornements dont la variété et originalité sont remarquables.⁶ Cette céramique, très fréquente à Preslav (aux IX^e et X^e siècles) et à Constantinople, forme un stade particulièrement important dans l'évolution qui s'échelonne de la céramique assyrienne, à travers l'imitation peinte de Pompéi et de Dura jusqu'aux plaques de faïence de Kairouan. Il est curieux d'observer que la céramique de Preslav est antérieure à celle de Constantinople qu'elle dépasse en simplicité harmonieuse et dont elle semble avoir été le modèle. L'apparition de la dite céramique

⁵ Н. Мавродинов, *Планът и конструкцията на св. София в Царъград*. Разкопки и проучвания IV (София, 1950) 149—165.

⁶ Cf. les résultats extrêmement riches et variés des fouilles pratiquées sur la colline de Tuzlalka à Preslav. И. Акрабова, *Декоративната керамика от Тузлалъка в Преслав*. Разкопки и проучвания III (София, 1949) 101—126.

sur le territoire de Preslav constitue un des anachronismes si typiques pour l'art de l'Orient balkanique — continuateur direct de l'antiquité dont il reprend la riche ornementation orientale conservée par les traditions locales.

Un autre anachronisme est à voir dans la forme même de l'église Rotonde que représente un type déjà abandonné par l'architecture de l'époque et appartenant aux nombreux édifices de forme centrale, conservés surtout dans la partie Ouest de la péninsule. Le plus ancien modèle antique de ces constructions est le Mausolée de Dioclétien à Split, actuellement cathédrale de la ville, en forme d'octogone avec niches extérieures, entourée par une colonnade montée sur le haut « podium » des temples romains. C'est ainsi que nous passons de la partie Est de la péninsule à sa partie occidentale, pour pouvoir compléter nos observations antérieures sur la Dalmatie et pour aboutir aux conclusions définitives.

La rotonde de Preslav constitue, incontestablement, une adaptation d'un type particulier représenté par le Mausolée de Dioclétien, lequel, malgré l'entassement des édifices postérieurement construits dans son entourage immédiat, est d'une monumentalité imposante. Il évoque l'atmosphère étrange qui avait régné dans ces lieux à une époque où (VII^e—VIII^e siècles) le palais de l'empereur, changé en ville, restait encore intact et où le nom de l'empereur, persécuteur acharné des chrétiens, était entouré de légendes mystérieuses et de superstitions terrifiantes. Le mausolée, avec sa rotonde en octogone surmontée d'une coupole, devait puissamment influencer l'architecture de l'époque (cf. l'hexagone de la Ste Trinité à Poljud près de Split du IX^e—X^e siècles). Une adaptation originale de la rotonde de Preslav est représentée par l'église de Gradina à Solin. Très typique pour la Dalmatie est également l'église St Donatos à Zadar de 805, imitation d'édifices carolingiens à plan central, suivant le modèle de la chapelle du palais à Aix-la-Chapelle, et San Vitale à Ravenne ou Ste Sophie à Benevento. L'hexagone mentionné, Gradina et St Donatos ne sont cependant que les représentants les plus importants d'une vaste série d'églises dalmates datant d'avant la période romane et attestant, malgré la diversité des formes, un effort laborieux et inlassable des architectes indigènes à créer un grand style uni qui, cependant, ne se réalisa qu'à l'avènement de l'architecture romane primitive, représentée, en Dalmatie, par les basiliques du type de Monte-Cassino. Cette époque s'inspire de traditions très anciennes qu'elle refond cependant pour les adapter à une conception essentiellement nouvelle.

IV. Résumé: Quel est le rôle que l'antiquité a joué dans l'art — et, plus particulièrement, dans l'architecture — des Balkans dans la 2^e moitié du 1^{er} millénaire?

1. La continuité entre l'antiquité et la 2^e moitié du 1^{er} millénaire a été interrompue par les bouleversements de la migration des peuples et par le processus d'une lente colonisation des terrains balkaniques. Cette lacune

a cependant une importance plus considérable pour les habitants nouveaux que pour la population indigène.

2. Les traditions de l'art balkanique sont très variées, la conception de l'antiquité étant essentiellement différente à l'Est (Byzance) et à l'Ouest (littoral adriatique). Très importantes sont également les traditions locales de la basse antiquité. C'est de là que relèvent les nuances séparant les différentes régions de l'Est, Stara Zagora, Ohkrida, la Macédoine. Même les nouveaux éléments de l'art ancien bulgare subissent une transformation analogue. L'orientalisme dans l'art balkanique est, dans la plupart des cas, un héritage de l'antiquité. A l'Est, on rencontre des formes hellénistiques, grecques et byzantines, l'Ouest accuse, en dépit de l'hégémonie byzantine, des formes surtout romaines et une légère transition aux formes carolingiennes.

3. A l'Est, on assiste à la continuation ininterrompue de la tradition antique dans l'art byzantin, continuation favorisée par la situation sociale et politique. L'art de l'Ouest semble, dans une plus grande mesure, abandonner dans ses formes les traditions primordiales, tout en restant, dans son esprit, typiquement antique, c'est-à-dire romain.

4. Extrêmement caractéristique est la rencontre et le conflit de ces deux mondes post-antiques, provoqués par la décision du roi croate Tomislav (925) de s'allier à l'Ouest et à Rome. Il s'agissait, dans une certaine mesure au moins, de la langue liturgique slave désignée, dans la fameuse lettre du pape Jean X, comme langue barbare par rapport au latin. A cette époque, on avait déjà oublié l'origine commune de la Rome médiévale et de Byzance et l'on ne se rendait plus compte de ce que l'emploi de la langue liturgique slave ne constitue qu'une nouvelle forme adaptée à la base byzantine. La rupture entre les deux mondes se refléta dans tous les domaines de la vie intellectuelle et culturelle et finit par augmenter les divergences qui, désormais, sépareront l'art de la Méditerranée et de la côte orientale et celui du reste de la péninsule balkanique, malgré les riches traditions locales d'une commune source antique.

КРИТИЧЕСКИЕ СТАТЬИ
MISCELLANEOUS NOTES
ETUDES CRITIQUES

A. DOSTÁL / PRAGUE

LES DERNIERS TRAVAUX SOVIETIQUES
RELATIFS AU «SLOVO O POLKU IGOREVE»

Il y a plus de 150 ans que fut découvert et ensuite copié le fameux Slovo o polku Igoreve, remarquable document de la littérature et de la civilisation vieilles-russes, dont la première édition date de 1800. C'est à ce moment que s'ouvre, pour le Slovo, une nouvelle période de gloire marquée par inlassable intérêt que savants, artistes et gens de lettres ne cessent de témoigner à l'égard du précieux document (celui-ci ayant exercé, au Moyen Age déjà, une influence extrêmement féconde sur la littérature et l'art de son époque). Il est tout naturel que l'authenticité d'une œuvre aussi exceptionnelle et unique en son genre ait été mise aussi en doute. Ce scepticisme, de date ancienne chez les Russes et postérieure sinon toute récente chez les étrangers,¹ n'a cependant fait que rehausser l'éclat et augmenter l'importance du document dont la véracité est sortie victorieuse de toutes les épreuves. Signalons dès maintenant que la science soviétique, à l'opposé du camp sceptique qui s'était formé parmi les savants russes de l'époque antérieure, n'admet pas le moindre doute au sujet de l'authenticité du Slovo,² authenticité que de nombreux travaux scientifiques ont amplement réussi à vérifier. L'ouvrage fut plusieurs fois traduit en langue russe moderne et interprété du point de vue de l'histoire, de la linguistique, du style, des rapports avec d'autres éléments de l'art russe et avec les événements politiques qui avaient ou précédé ou bien suivi l'époque de sa naissance, etc.

L'étroite liaison ainsi découverte entre le Slovo et les multiples aspects de la vieille civilisation russe a finalement réfuté de façon décisive l'idée du prétendu isolement du document. Celui-ci, relevant, dans une certaine mesure, des Annales et d'autres documents analogues, possède, tout au contraire, de nombreuses attaches indéniables avec son époque et ses racines remontent à un passé encore plus reculé. Telle est aussi la con-

¹ Cf. A. Dostál, *Dispute de l'authenticité du Slovo d'Igor dans la science occidentale*. Byzantinoslavica X (1949) 275—284.

² Cf. p. ex. l'acad. A. S. Orlov, *Слово о полку Игореве*. Moscou—Léningrad, 1946, 2, № 7 sq.

ception que les plus récents travaux soviétiques donnent de l'œuvre. Ils ont si bien réussi à démontrer combien cette œuvre reste ancrée dans son milieu historique que, désormais, toute tentative de vouloir placer l'origine du Slovo au XVIII^e siècle devient impossible.

Le 150^e anniversaire de la première édition du Slovo a fourni aux savants soviétiques l'occasion de rééditer le texte et de résumer les résultats de leurs vastes recherches. Dans le présent article, nous donnerons une analyse sommaire des principales publications parues à cette occasion.

L'Académie des Sciences de l'URSS a préparé, à cette occasion, une nouvelle édition du texte: *СЛОВО О ПОЛКУ ИГОРЕВЕ*, Moscou-Léninegrad 1950 (483 pages avec nombreuses illustrations, cartes des lieux mentionnés dans le texte et tableaux généalogiques). Cette édition contient, en premier lieu, une nouvelle édition du texte (p. 9—31), le fac-similé de la première édition de l'an 1800 (46 pages), la plus ancienne copie du texte dite copie catharinienne (49 pages), la traduction rythmée en russe moderne par l'éditeur du texte D. S. Lichačev (p. 53—75), interprétant la traduction non rythmée du même auteur (p. 76—101), une nouvelle édition des principales traductions du Slovo de V. A. Žukovskij (102—118), I. Kozlov (119—121), A. N. Majkov (p. 122—142), I. A. Novikov (143—181), V. I. Stelleckij (182—199), N. A. Zablockij (200—226), ensuite des annexes comprenant l'étude de D. S. Lichačev sur les rapports historiques et littéraires du Slovo (229—290), l'étude de V. P. Adrianova-Peretc sur le Slovo envisagé dans ses attaches avec la poésie populaire russe (291—319), l'étude de N. N. Voronin sur la liaison entre le Slovo et l'art russe des XII^e—XIII^e siècles (320—351), les commentaires (commentaire archéographique de D. S. Lichačev, p. 352—368, liste des variantes établie sur la base de la première édition et de la copie catharinienne, p. 369—371, commentaire à la copie catharinienne, à la traduction de Žukovskij, commentaire historique et géographique), registres, carte et tableau généalogique des princes russes. L'édition comprend donc, en plus du texte même, tous les matériaux indispensables à une étude approfondie de celui-ci.

Le texte du Slovo, établi par D. S. Lichačev, suit de très près la première édition, dont il élimine soigneusement toutes les erreurs.³ Les principes qui ont présidé au travail d'édition ont été les suivants. Le texte se présente divisé en lignes formant chacune un tout rythmique, à l'opposé de la première édition et de la copie catharinienne; une ponctuation nouvelle change légèrement le sens du texte, que l'auteur divise en paragraphes. Dans les détails, on constate les adaptations suivantes: au point de vue phonétique, l'auteur a, d'un côté, maintenu les particularités de la I^{ère} édition (il conserve, p. ex. les jers *бяшетъ, по былинамъ, соколовъ*), de l'autre, il apporte à son édition certaines corrections orthographiques (p. ex. il introduit par-

³) Cf. le but analogue de l'édition d'Orlov, l. c., qui ne reproduit cependant pas le texte en ensembles rythmés (66—76).

tout le -n- large, à l'opposé du -i- de l'édition originale, etc.). Quant aux endroits « obscurs », du texte, Lichačev les corrige (d'une façon plausible en somme) tout en adoptant, parfois, des leçons moins correctes, semble-t-il, pour des passages qui, dans la 1^{ère} édition paraissent pourtant indubitables. Ce procédé illustre d'ailleurs l'idée que l'éditeur se fait de la valeur de la première édition. Bien qu'il envisage, à l'opposé de celle-ci, le texte comme un ensemble rythmé, il ajoute grandement foi à l'authenticité de la 1^{ère} édition, car il insiste plus particulièrement sur l'exactitude de l'édition que sur les conjectures interprétatives. Du point de vue de la méthode, il s'agit donc là d'une édition qui, tout en étant critique, ne fait que reproduire dans une mesure considérable l'édition première.

La façon d'envisager le texte comme un ensemble rythmé est généralement reconnue, à certaines exceptions près auxquelles nous aurons l'occasion de revenir ci-dessous.

Très précieuse est la reproduction de la première édition dont l'importance pour l'exégèse du Slovo est d'autant plus grande que le manuscrit périt dans l'incendie de Moscou en 1812 et que l'ancienne édition photographique (publiée, en 1920, par les soins du Prof. M. Speranskij chez M. et S. Sabašnikov) est difficilement accessible. A la différence de cette dernière édition, celle de Lichačev ne contient plus la liste de certains errata, des spécimens de manuscrits, ni l'étude de M. Speranskij. D'une grande valeur est également la publication de la copie catharinienne car, à côté du texte même, cette édition nous fournit ainsi les deux sources les plus authentiques de l'original. L'éditeur, D. S. Lichačev, qui s'occupe de longue date du Slovo dont il a antérieurement publié une édition de vulgarisation,⁴ a apporté à l'interprétation du texte original un soin méticuleux attesté et par ses traductions en russe moderne, dont l'une est rythmée et l'autre libre, et par ses notes historiques et géographiques qui commentent amplement chaque page du texte. A la p. 375 sq., l'auteur résume, sous l'en-tête d'un mot ou d'un passage difficile soulignées dans le texte, les explications historiques, littéraires et lexicales (cf. p. ex. l'interprétation du mot *плѣкъ*, *věščij*, à la p. 377, etc.). Il analyse de même certaines images poétiques pour rendre son édition accessible à un public plus large de spécialistes non-initiés. Le commentaire de l'éditeur, plausible en principe, devrait, cependant, nous semble-t-il, traiter du problème lexical du Slovo d'une façon plus approfondie et tenant compte du lexique des autres documents antérieurs et postérieurs au Slovo. Le commentaire archéographique par contre, qui résume tout ce que l'on sait sur la destinée du manuscrit, sa découverte, publication et copie, est d'un intérêt tout particulier pour l'histoire littéraire. Sans doute, on ne partagera point toujours la façon dont l'auteur interprète certains passages; néanmoins, on ne

⁴ Cf. *Слово о полку Игореве* dans la petite série de la Bibliothèque du poète, Léninegrad, 1949.

peut que hautement apprécier les deux traductions, rythmée et libre, qu'il nous donne avec beaucoup de connaissances et de soin. L'édition fournit donc au lecteur tout ce qui est nécessaire pour l'étude de n'importe quel problème relatif au Slovo. Les objections qu'on pourrait, à la rigueur, faire à l'aménagement extérieur de l'édition et à l'emplacement du commentaire qui, à notre avis, devrait plutôt figurer en bas du texte,⁵ etc., ne sauraient, bien-entendu, rien ôter à la valeur réelle de l'édition dont l'utilité scientifique est incontestable.

Dans son étude qui vient s'ajouter à la traduction du texte, D. S. Lichačev analyse largement, du point de vue de l'histoire littéraire, les rapports du Slovo à l'ancienne civilisation russe, au langage populaire et à la psychologie du peuple. Le Slovo est l'interprète fidèle des désirs et aspirations des masses populaires, à une époque où les principautés russes s'émiettent au détriment de l'unité et de l'intérêt vital du pays. Tout d'abord, l'auteur examine les liens rattachant le Slovo aux sources historiques — aux Annales — dont le Slovo reprend les événements pour leur donner une forme différente puisque poétique. Analysant les hautes qualités esthétiques du Slovo — que l'auteur attribue à la faculté inhérente à la langue russe de rendre admirablement les images poétiques — il insiste sur l'authenticité historique de l'œuvre, laquelle contribue à augmenter son extraordinaire puissance poétique (accord avec les sources historiques, poésie lyrique, chants épiques, etc.). Lichačev suit également les rapports entre le Slovo et la littérature folklorique, d'un côté, et la littérature manuscrite ou imprimée, de l'autre, soulignant la différence qui distingue le Slovo de cette dernière. Cette analyse des multiples rapports mentionnés se base, chez notre auteur, sur l'interprétation de certains passages correspondants des Annales (de Lavrentijev, d'Ipatijev) et du Slovo, etc. Les thèses principales de Lichačev sont, à mon avis, correctes; quant aux solutions de détail qu'elles impliquent, on ne saurait les partager sans réserve. Lichačev souligne également le stade d'évolution très avancé qu'accuse la langue russe au moment de la naissance du Slovo, soutenant et approfondissant par là-même, la thèse de l'académicien S. P. Obnorskij⁶ sur l'ancienneté de la langue littéraire russe. En dépit de l'étude qu'a donnée Lichačev et du travail d'Obnorskij, lequel consacre à l'examen linguistique du Slovo une attention plus particulière encore, on sent la nécessité d'une étude pénétrante et systématique qui, après un examen

⁵ Cf. le côté extérieur de l'édition d'Orlov, I. c.

⁶ Cf. le livre principal de l'acad. S. P. Obnorskij, *Очерки по истории русского литературного языка*, Moscou—Léningrad, 1946, Acad. des Sciences de l'URSS, suggérant une nouvelle théorie de l'origine de la langue littéraire russe, origine considérée (à l'opposé de l'ancienne théorie défendue surtout par Šachmatov) comme indépendante du slavon ecclésiastique. L'analyse linguistique du Slovo constitue l'élément assez fondamental de ladite théorie.

scrupuleux des particularités linguistiques et structurales du Slovo, pourrait tenter une comparaison avec d'autres documents littéraires russes.

V. P. Adrianova-Peretc analyse, dans son étude suivant l'édition académique du texte, les rapports du Slovo avec la poésie populaire orale dont le style du Slovo se rapproche par certaines particularités. Comme la poésie populaire russe était, au moment de la découverte du Slovo, un domaine inexploré par les savants, le Slovo était injustement mis en rapport avec les chansons d'Ossian. Le grand poète Puškin fut le premier à découvrir les liens intimes entre le Slovo et la chanson populaire russe et ukrainienne. Cependant, sa connaissance relativement restreinte de la vieille poésie populaire — chose toute naturelle à son époque — l'amena à considérer le Slovo comme une œuvre unique et extraordinaire. Une analyse plus pénétrante du lien unissant le Slovo au folklore russe est celle de V. B. Belinskij, dont l'ouvrage inaugure toute une série de travaux relatifs au même sujet et qui fini par transformer radicalement la situation. Les recherches modernes ont pleinement dégagé l'intime parenté entre le Slovo et le folklore russe. V. P. Adrianova-Peretc découvre chez les auteurs de la poésie populaire et chez celui du Slovo, la même façon de penser se manifestant dans le choix identique de comparaisons, d'épithètes ingénieuses, d'hyperboles poétiques. Un certain penchant à la rhétorique qu'accuse le style du Slovo n'a rien à faire, comme Mme Adrianova-Peretc le fait très justement observer, avec les fioritures du style religieux en Russie kiévienne. Chez l'auteur du Slovo, on retrouve la même conception de la nature, encadrant le récit, que dans la poésie populaire. En véritable artiste, il a su donner de la nature une image fidèle et concrète. Le langage du Slovo, littéraire au fond, utilise de nombreux termes populaires, qui lui prêtent une saveur toute particulière, et qui ont contribué à considérablement enrichir le vocabulaire russe. Tout en analysant un problème connu,⁷ V. P. Adrianova-Peretc a su rendre l'essentiel avec beaucoup de maîtrise et a fait preuve, ici comme partout ailleurs, d'une rare connaissance du sujet.

Dans l'étude suivante, N. N. Voronin analyse le Slovo dans ses rapports à l'art russe antérieur et postérieur à la naissance de l'ouvrage. Dans l'art russe de l'époque (architecture et arts plastiques), un même fond commun originaire de la Russie kiévienne subit des influences locales qui en altèrent l'unité primitive. L'art reflète donc une image fidèle de la désagrégation progressive de l'unité politique, critiquée par l'auteur du Slovo. L'auteur de l'étude a su démontrer avec beaucoup de succès, me semble-t-il, que des racines du Slovo remontent à l'art datant de la huitième décade du XII^e siècle, sinon plus loin encore, et qu'elles ont exercé une influence profonde sur l'art de l'époque suivante. Chez l'auteur du Slovo et les artistes de

⁷ La parenté du style entre le Slovo et les littératures folklorique et livresque et le dualisme du langage du Slovo qui relève, ont été analysés également par A. S. Orlov, l. c. 38 sq.

l'époque, Voronin découvre une conception identique des phénomènes de la nature et une frappante ressemblance dans les comparaisons et les images, dans l'ensemble aussi bien que dans les détails. Le Slovo constitue, même au point de vue de l'art, un progrès incontestable, témoignant ainsi de l'extraordinaire épanouissement des arts plastiques russes au moment de la naissance du Slovo.

La nouvelle édition du Slovo représente, en somme, une tentative d'un grand mérite qui peut servir de base à d'autres études ayant trait au même sujet et qui atteste du progrès que ne cesse d'accuser l'exégèse igorienne. Ayant replacé le Slovo dans le milieu historique avec lequel l'ouvrage possède des liens incontestables, les auteurs de l'édition ont indirectement contribué à réfuter tout scepticisme au sujet de l'authenticité de l'ouvrage analysé.

Un autre recueil d'importance publié à l'occasion de l'anniversaire du Slovo a paru également par les soins de l'Académie des Sciences de l'URSS, sous la rédaction de V. P. Adrianova-Peretc. Il s'agit de *Слово о полку Игореве, сборник исследований и статей*, Moscou—Léningrad, 1950, 478 pages. Le recueil, introduit par une préface du rédacteur, résume 24 articles sur les problèmes les plus variés relatifs au Slovo. Le recueil mérite une analyse plus approfondie, car il complète les trois études parues dans l'édition académique du Slovo.

Dans la préface, V. P. Adrianova-Peretc résume l'histoire du fameux document vieux-russe. Pour la première fois, le Slovo apparut dans l'ouvrage de Sophronius décrivant la bataille du champ Kulikovo (*Zadonščina*), pour rester ensuite longtemps enseveli dans les bibliothèques, jusqu'au jour où il tomba entre les mains des annalistes de Pskov. Aux XV^e—XVII^e siècles, il réapparaît dans le cycle sur Mamajevovo pobojšče, et ensuite à la fin du XVIII^e siècle, au moment où son manuscrit fut acheté par Musin-Puškin. La découverte du Slovo fut une surprise pour le milieu des connaisseurs. Avant d'être publié pour la première fois, il fut d'abord copié pour la tsarine et resta longtemps ignoré d'un public plus large. En 1812, le manuscrit du Slovo périt dans l'incendie mais la copie et l'édition originale — avec des imprécisions de texte inévitables — se sont conservées. L'édition du Slovo a joué dans l'histoire de la pensée russe et dans l'évolution des études historiques et littéraires un rôle décisif. Elle inaugura un examen méthodique des monuments de l'ancienne civilisation russe, ainsi qu'une série de travaux d'exégèse igorienne de plus en plus systématiques et approfondis, et qui ont réussi à fournir un témoignage irréfutable du haut niveau qu'accuse la vieille civilisation russe du XII^e siècle. Tel est aussi le but qu'a poursuivi le rédacteur du recueil mentionné.

Les problèmes analysés dans le recueil précité peuvent être divisés en quatre groupes: a) conception et importance du Slovo considéré en tant qu'œuvre d'art et monument de l'ancienne civilisation russe, b) analyse textuelle (auteur du Slovo, critique textuelle, passages obscurs, côté lin-

guistique), c) importance du Slovo (examen, interprétation, traduction), d) documents relatifs à l'exégèse du Slovo (surtout à l'analyse littéraire et historique de l'œuvre).

Les deux premières études proviennent de D. S. Lichačev et examinent l'horizon historique et politique de l'auteur du Slovo (*Исторический и политический кругозор автора слова о полку Игореве*, p. 5—52), et la composition du Slovo dans ses rapports à la littérature orale populaire (*Устное истоки художественной системы Слова о полку Игореве*, p. 53—92). L'une et l'autre défendent une même thèse. Elles démontrent le lien étroit rattachant le Slovo à son époque et aux événements précédant l'expédition d'Igor et la composition de l'œuvre. Lichačev analyse les connaissances historiques et politiques de l'auteur du Slovo, et confronte leur conception avec celle de la littérature populaire.

Les événements historiques relatés par la tradition orale et par les Annales ont trouvé, dans le Slovo, une expression poétique nécessairement plus libre que celle de l'annaliste. La tradition orale du peuple possède, selon l'auteur, une importance souvent plus décisive qu'une adaptation littéraire des mêmes événements. Il cite plusieurs témoignages provenant de la tradition populaire. Ainsi, p. ex., les Annales ne mentionnent guère les longs voyages et les expéditions des princes, dont la tradition orale a gardé, en dépit des changements et compléments postérieurs, des traces indéniables. De l'autre côté, les Annales sont fortement alimentées par la tradition populaire. Lichačev démontre que l'auteur du Slovo reprend et continue la tradition orale, donc populaire, tout en trahissant une connaissance manifeste de ses prédécesseurs annalistes. C'est de là que relève un certain dualisme dans le style du Slovo, dont le caractère, populaire au fond, n'est guère exempt d'éléments livresques. Selon Lichačev, l'auteur du Slovo a nécessairement dû connaître les ouvrages d'annalistes, à en juger d'après les comparaisons historiques et les allusions aux événements concrets qu'il utilise. A l'opposé du caractère anti-féodal qu'accuse la conception populaire de la plus ancienne phase dans l'histoire russe, les Annales représentent l'expression de la féodalité la plus typique. Selon Lichačev, cette conception populaire et poétique des plus anciens événements historiques était connue aux XII^e et XIII^e siècles encore et les premiers annalistes gardaient, vis-à-vis des événements, une attitude identique à celle des historiographes populaires. Il soutient son hypothèse en s'appuyant sur certains passages d'Annales (p. ex. allusions aux exploits, à la bravoure, aux conquêtes et à la gloire des ancêtres, héroïsme dans la psychologie des gens de l'époque). Lichačev accentue l'extraordinaire importance du Slovo pour les études historiques. Cette fois-ci, le Slovo est pour lui un document historique de tout premier ordre, bien que, dans son ouvrage de vulgarisation sur le Slovo (v. ci-dessous), il le traite d'œuvre poétique. Or l'état actuel de l'exégèse igorienne nous montre que le Slovo, loin d'être un fruit de rhétorique ou un document éminemment historique,

est à considérer, en premier lieu, comme poème. Le dualisme du Slovo, se manifestant dans un mélange curieux d'éléments populaires et livresques, pourrait être expliqué aussi par le renvoi aux différences séparant le texte littéraire de celui que la tradition orale nous a conservé. L'examen du Slovo est, sous ce dernier rapport, extrêmement difficile, étant donné qu'on ignore le milieu et la voie par lesquels l'œuvre a passé avant d'être enregistrée par un copiste du XVI^e siècle. Lichačev oppose le Slovo aux Annales, qu'il considère globalement. Et pourtant, les Annales constituent un texte très complexe et dont la physionomie varie d'une adaptation poétique à un enregistrement on ne peut plus sobre des événements historiques. Grande est, p. ex., la différence entre la version méridionale et la version septentrionale des Annales (cf. un certain conservatisme et l'invariabilité du texte dans les « byliny » du Nord, etc.). Le Slovo est, incontestablement, une œuvre poétique, malgré le caractère imprécis de sa structure rythmique. Le fait se trouve d'ailleurs confirmé par toutes les éditions du Slovo qui, de la première jusqu'à la plus moderne, n'ont jamais pu se passer de commentaires surtout historiques. Le Slovo est, ce que l'on ne saurait perdre de vue, une œuvre complexe que de multiples rapports rattachent à la vieille civilisation russe, à l'art, au génie créateur du peuple et, par là, aux textes populaires; il constitue à la fois un curieux témoignage de l'épanouissement de la langue littéraire russe et un chef-d'œuvre d'un auteur à tout point de vue remarquable. Dans l'étude de Lichačev, j'apprécie tout particulièrement le soin que l'auteur a mis à éclaircir les liens rattachant le Slovo aux événements historiques de l'époque précédente (XII^e siècle) et aux compositions s'inspirant des conflits des princes russes, ce qui suggère la parenté entre le Slovo et les légendes dites militaires vieilles-russes (cf. p. ex. le I^{er} chapitre du livre de A. S. Orlov, l. c.). Il est très intéressant de constater que l'exégèse des Annales — document d'une valeur unique pour la connaissance des débuts mêmes de l'histoire russe, mais dont la véracité a souvent été injustement sous-estimée — a considérablement augmenté leur importance, non seulement pour les études historiques, mais aussi pour les recherches igoriennes. Plusieurs détails dans l'étude de Lichačev réclament, me semble-t-il, une certaine rectification: on ne saurait, p. ex., passer entièrement sur la différence entre la conception actuelle de certains faits et leur portée historique.

Difficilement, on pourrait se déclarer d'accord avec les opinions de I. P. Jeremin qui, dans son étude *Слово о полку Игореве как памятник политического красноречия Киевской Руси*, p. 93—129, a essayé d'interpréter le Slovo comme produit de la rhétorique politique de la Russie kiévienne. Il part de trois termes que l'auteur du Slovo emploie en parlant de sa composition: *slovo*, *pěsn'*, et *pověst'*. Dans les œuvres littéraires provenant de la Russie kiévienne, ces trois termes associés caractérisent exclusivement la prose rhétorique. Le terme de *slovo* suggère une conception plus large de la composition, *pověst'* veut dire « éloge, gloire » et,

ensuite, « le motif central de toute la composition ». C'est dans ce dernier sens, que l'auteur du Slovo se sert du terme de « pověst' » se qui permet à Jeremin de conclure que l'auteur a lui-même voulu caractériser sa création d'ouvrage de rhétorique et de politique. Jeremin a entrepris d'étayer sa thèse par une analyse plus approfondie du style du Slovo. L'auteur du Slovo est initié, selon Jeremin, aux événements de son époque ce qui prête à son œuvre le caractère d'une haute actualité politique. Il reproche leur inaction aux princes russes. Loin d'être vaguement formulé, son reproche frappe des personnages concrets qu'il nomme et dont il oppose les glorieux exploits de jadis à la présente indifférence à l'égard des intérêts nationaux. Là est à chercher, selon Jeremin, la cause de l'effet sensationnel que le Slovo produisit sur ses contemporains. L'idée principale et la structure du Slovo sont, d'après Jeremin, celles d'une œuvre appartenant incontestablement à la prose politique et rhétorique. Très intéressant est, p. ex., le passage d'introduction. Sans lien direct avec la suite, il forme néanmoins une partie organique de l'œuvre, du moment que l'on se décide à considérer celle-ci comme un produit typique de l'art rhétorique. Après l'introduction vient la « pověst' » dans le sens propre du mot (nous dit Jeremin), partie très caractéristique et très différente de la méthode des Annales. A l'opposé de cette dernière, l'auteur ne donne pas de précisions chronologiques sur les événements décrits, se contentant d'expressions adverbiales dans le genre de *togda*, *potomъ*, *po rěči*, etc. Selon Jeremin, l'auteur réserve, même aux moments les plus dramatiques du récit, une place fort importante aux discours et allocutions. La gradation rhétorique progressive de l'œuvre culmine dans l'épilogue et dans le dernier mot « *Amin* » dont l'emploi témoigne d'un choix prémédité. L'attitude de l'auteur du Slovo envers les événements décrits est exempte de toute objectivité, laquelle constitue, par contre, un des traits les plus caractéristiques des Annales. Le style de l'auteur présente, selon Jeremin, les ornements et les métaphores consacrés de la prose rhétorique (p. ex. antithèses, emploi fréquent de la particule exclamatoire « *ô* »). La façon de commenter l'action, que souvent on rencontre dans le Slovo, témoigne également d'une conception typiquement rhétorique de l'œuvre, etc.

La théorie de I. P. Jeremin, que son auteur n'est d'ailleurs pas seul à partager, ne saurait cependant être communément admise. Les termes de *slovo*, *pěsn'*, *pověst'* méritent une analyse plus pénétrante, s'appuyant sur l'étude linguistique comparée de plusieurs documents antérieurs et postérieurs au Slovo. Le terme de « *slovo* » est, à mon avis, plutôt neutre et vague, servant à désigner en général des œuvres littéraires d'un caractère assez varié. En règle, il ne signifie pas *explication* dans le sens de *homélie*, *sermon*, *allocution* mais tout simplement *œuvre littéraire*, *traité*, *récit*, etc. Le mot de « *pěsn'* » relève incontestablement du style poétique; cf. le verbe, « *pěti*, *poju* » en vieux-russe. Le troisième mot « *pověst'* » appartient enfin au genre épique (« *pověděti* » possède, dans les documents les plus anciens,

le sens de *raconter*.) Si l'auteur du Slovo emploie les trois expressions pour parler de son œuvre, on voit qu'il avait lui-même conscience du caractère tout particulier de sa création qui, sans être un simple récit, n'est pas non plus un chant ou une épopée. Le Slovo représente, à l'opposé, une œuvre qui s'inspire des courants les plus variés de l'art et de la civilisation russe. Le procédé que l'auteur choisit pour introduire et pour clore son récit, m'apparaît, au contraire, typiquement poétique. L'emploi des images poétiques, que Jeremin prend pour des ornements rhétoriques, suggère une autre explication. L'auteur semble avoir été témoin oculaire de tous les événements décrits. La participation active à tout ce qu'il raconte l'a privé de l'objectivisme impassible. C'est ainsi que l'on pourrait s'expliquer l'emploi de l'interjection « ô » et d'autres tournures prétendues rhétoriques. Dès sa découverte, le Slovo n'a d'ailleurs jamais cessé d'être envisagé ou comme poème, ou bien comme une œuvre intimement liée au genre poétique. A. S. Puškin et les nombreux traducteurs qui l'ont suivi ont également reconnu et hautement apprécié les grandes qualités poétiques du Slovo. Que l'auteur ait lui-même considéré le Slovo comme œuvre poétique, la preuve en est dans son allusion au poète Bojan, son illustre prédécesseur. La rédaction a d'ailleurs inséré dans le recueil une belle étude de N. V. Šarleman' qui, à la p. 216, repousse énergiquement toute tentative de déclarer le Slovo pour œuvre de rhétorique.

Une contribution importante à l'étude linguistique du Slovo est représentée par l'article de L. A. Bulachovskij, *Слово о полку Игореве как памятник древне-русского языка*, p. 130—136. Bulachovskij se réfère aux études de l'académicien Obnorskij relatives à l'origine de la langue littéraire russe, études dont il apprécie les mérites. A l'opposé d'une théorie plus ancienne supposant, pour la vieille Russie, l'existence d'une seule langue littéraire, le slavon ecclésiastique, pénétré, dans une mesure de plus en plus considérable, par des éléments russes, Obnorskij suggère, l. c., qu'on doit postuler une langue littéraire russe existant indépendamment du slavon ecclésiastique, dès l'âge le plus reculé. Pour le démontrer, il s'appuie sur l'examen linguistique du Slovo, de la Pravda Russkaja, des écrits de Vladimir Monomaque et du « Molenije » de Danilo Zatočnik. La théorie d'Obnorskij, moins simpliste que celle du slavon ecclésiastique, nécessiterait cependant certaines corrections dans les détails et ne saurait se passer d'un examen minutieux des documents historiques. Dans son ensemble, elle apparaît néanmoins vraisemblable. Dans son étude, L. A. Bulachovskij donne l'interprétation de plusieurs passages du Slovo, susceptibles de mettre au point toutes les prétendues « singularités » du langage et d'approfondir les déductions d'Obnorskij. Il examine, en premier lieu, certaines particularités linguistiques qu'il interprète du point de vue de la fonction que celles-ci remplissent dans le domaine de la morphologie, de la déclinaison, dans les terminaisons de cas, etc. Il démontre, entre autres, que les formes nominales des adjectifs reflètent, dans le Slovo, l'état réel de la langue

russe de l'époque. Très importants sont également les aperçus de Bulachovskij sur l'emploi des formes verbales, sur la formation des mots et sur certaines tournures syntactiques. Par son étude, Bulachovskij a fourni une contribution importante à l'interprétation linguistique du Slovo.

Dans son étude *К вопросу об авторах Слова о полку Игореве*, 164—174, N. P. Sidorov revient au problème de l'auteur du Slovo. Selon une théorie ultérieure, défendue surtout par M. Golvin, le Slovo était attribué à Timothée, selon une autre hypothèse formulée, pour la première fois, par I. I. Snegirev en 1837, l'auteur du Slovo aurait été Mitusa. S'appuyant sur une vérification méticuleuse des documents, Sidorov réfute les deux théories. Les deux personnages en question se trouvent mentionnés dans les Annales d'Ipatijev. Sidorov a très justement cherché à saisir la personnalité de l'auteur à travers l'œuvre elle-même. Timothée était plutôt « *prëmudryj knižnik* », savant interprète et grand connaisseur des documents historiques que poète, et le « *pěsnotvorec* » Mitusa était probablement poète de qualité inférieure. L'étude de Sidorov constitue, malgré ses résultats négatifs, une tentative de grande importance, car elle nous débarrasse de plusieurs hypothèses périmées et fausses. Très juste est également le postulat de Sidorov, qui réclame un examen scrupuleux des Annales (surtout au point de vue lexical) susceptible d'établir, avec exactitude, toutes les correspondances et les différences. Une soigneuse analyse lexicale du Slovo, scrutant minutieusement les nombreuses correspondances entre le Slovo et d'autres œuvres analogues, apparaît également indispensable.

L'étude de M. N. Tichomirov, *Боян и Троянова земля*, pp. 175—187 examine le passage relatif à Bojan. Ayant analysé les événements historiques mentionnés dans le Slovo, l'auteur constate qu'il s'agit de la période de 1022—1093, ce qui correspond en somme à l'histoire des princes de Černigov, que l'auteur du Slovo a considérablement simplifiée. Cherchant à identifier le mystérieux Bojan, l'auteur rejette, très légitimement d'ailleurs, toute théorie basée uniquement sur l'interprétation du nom (**Bojan* ou **bo-jan*, etc.). A son avis, Bojan fut un poète de la cour qui avait jadis illustré surtout les princes de Černigov. C'est de lui que l'auteur du Slovo aurait repris le répertoire de ses connaissances historiques. L'hypothèse de Tichomirov, tout vraisemblable qu'elle paraît, a besoin d'être attestée par des investigations méthodiques. Les rapports entre Bojan et les princes de Černigov devraient également être prouvés d'une façon indubitable.

Suivent plusieurs études examinant les « passages obscurs » dans le Slovo. V. F. Ržiga, éditeur connu du *Slovo o polku Igoreve* (en collaboration avec S. K. Šambinago en 1934), est l'auteur d'une brève étude intitulée *Из текстологических наблюдений над Словом о полку Игореве. Что такое «ВЪ СТАЗБИ»*, p. 188—191. Il s'agit là du passage *свистъ звѣринъ в стазби* (p. 9 de la première édition, p. 12 de l'éd. acad., p. 56

et 78 des traductions de Lichačev). Les premiers éditeurs y voyaient un passage mutilé, qu'il faut interpréter dans le sens de « animaux en troupeaux ». Karamzin était par contre d'avis qu'il y était question du substantif *stezka*. Ržiga propose la leçon de *vъsta bliz* qu'il appuie sur des analyses syntactiques et sur un échantillon tiré d'un autre manuscrit (de l'an 1648) où *sta bliz* est écrit d'une façon analogue. Dans l'édition académique, Lichačev ne partage cependant pas la version de Ržiga. Il lit *въста збися*. L'interprétation du passage en question est donc loin d'être résolue définitivement.

Les autres tentatives d'interpréter certains passages difficiles du Slovo n'offrent pareillement qu'un ensemble de théories plus ou moins plausibles, mais dont aucune n'a réussi à donner une solution convaincante du problème. Dans son étude *К вопросу о неясных местах Слова о полку Игореве*, pp. 192—195, M. V. Ščepkina interprète les quatre passages suivants: *заря свет*, *Обида*, *Карна*, *Желя*, *бита сань* — *бѣта сань*. Son interprétation, souvent juste, ne manque pas de passages litigieux (p. ex. l'interprétation d'*Obida* dans le sens de *běda*, pareillement *Karna*). M. V. Ščepkina attache une grande importance à l'exactitude lexicale de son interprétation, mais elle néglige les questions phonétiques et les rapports entre les mots obscurs et d'autres mots concrets.

D'autres passages obscurs ont été interprétés dans l'étude de I. D. Tiunov, *Несколько замечаний к Слову о полку Игореве*, p. 196—203. Dans les mots *иже истягну умь(ъ) крѣпостию своею* . . ., par ex., l'auteur voit une allusion au verbe *ist'agnuti* — terme technique des forgerons. Les dernières interprétations paraissent également n'être fondées que pour des conjectures lexicales partant d'un mot du Slovo que l'on compare à la même expression figurant dans d'autres documents. L'auteur insiste sur le fait que le folklore russe du Nord connaît un parallèle aux pleurs de Jaroslavna, ce qui détermine davantage la parenté entre le Slovo et la poésie populaire. D'autres passages obscurs dans le Slovo ont été examinés dans l'article de V. V. Danilov *Заметки к тексту Слова о полку Игореве*, pp. 204—208. Dans le mot de *Ковылие* qui correspond au terme de *herbe*, il voit une expression caractérisant la région où l'action du Slovo se déroule (la steppe). Il explique également le passage *берство Игоря*.

Dans l'étude de N. V. Šarleman' (p. 209—211), on trouve l'analyse du passage «Дебрь Кисаню» — «Дебрь Киянь», où l'auteur voit une allusion à un bois traversé par la rivière Kijaň. Un examen des essais d'interprétation précités nous a montré que les passages obscurs du Slovo, loin d'être résolus d'une façon satisfaisante, continuent à représenter un point faible de l'exégèse igorienne, bien que, désormais, il soit impossible d'invoquer leur témoignage pour prouver l'origine récente du Slovo.

A des analyses d'un caractère plutôt lexical viennent se rattacher plusieurs études interprétant les allusions que l'auteur du Slovo fait aux phé-

nomènes de la nature et au milieu dans lequel l'action se déroule. Ainsi, p. ex., l'article de N. V. Šarleman' intitulé *Природа в Слове о полку Игореве*, pp. 212—217. La description du poète nous permet de rétablir le trajet de l'expédition entreprise par Igor. Seul un participant direct de la campagne était capable de donner de la région traversée une description aussi fidèle et qui prête à l'œuvre une allure mouvementée et pleine de vie. Les descriptions de la nature complétant heureusement l'action, donnent un tableau d'une rare harmonie et d'une puissante force évocatrice. Le travail de N. V. Šarleman' est une excellente contribution à l'exégèse du Slovo.

G. I. Imedašvili analyse, dans son étude intitulée *Четыре солнца в «Слове о полку Игореве»*, pp. 218—225, la mention des quatre soleils et des deux soleils. Les expressions en question ont souvent été interprétées comme images symboliques. Šambinago y voyait une tournure poétique caractéristique du style igorien. De pareilles expressions figurent cependant aussi dans les Annales d'Ipatijev, écrites en prose, où l'on ne saurait plus les traiter d'ornements poétiques. L'auteur du Slovo décrit, selon toute vraisemblance, un ou plusieurs phénomènes astronomiques réels observés en 1185 avant la bataille livrée sur la rivière Kajala. Il s'agit là d'un phénomène atmosphérique et optique connu dès l'antiquité et produit par la réfraction de la lumière dans les cristaux de glace dispersés dans l'air. Le XII^e siècle a conservé des témoignages de plusieurs phénomènes analogues. Il s'agit donc d'une réalité et non point d'un tableau poétique.

M. P. Alexejev interprète le rêve de Svjatoslav, dans son article intitulé *К сну Святослава в «Слове о полку Игореве»*, p. 226—248. Examinant la description du milieu dans le rêve, l'auteur démontre que le poète visait une maison très concrète, sans doute celle de Svjatoslav lui-même. Quoique basée seulement sur une libre combinaison des éléments du rêve, l'étude d'Alexejev n'est pas sans importance pour l'exégèse du Slovo. Légèrement exagérée paraît cependant son effort de nier toute imagination chez l'auteur du Slovo et de ne voir, dans son récit, qu'une description rigoureusement authentique de la réalité. Et pourtant, le rêve de Svjatoslav peut très bien être considéré comme un produit de l'imagination et non point comme une sobre description du siège de Svjatoslav. Tout extrémisme — qu'il méconnaisse le rôle de l'imagination ou qu'il l'exagère — est injustifié.

Très précieuses sont les observations en marge de la critique textuelle relative au Slovo que N. K. Gudzij a publiées dans son étude intitulée *О перестановке в начале текста «Слова о полку Игореве»*, p. 249—254. Gudzij analyse le problème fort important de l'ordre exact des mots au début du texte et passe aux conjectures dues à l'interprétation de l'action et aux adaptations du texte. Les observations de Gudzij sont d'autant plus intéressantes que Gudzij est grand connaisseur de la littérature russe ancienne à laquelle il a consacré un manuel célèbre. Par son étude, Gudzij soulève un des problèmes fondamentaux et les plus difficiles de la critique textuelle du Slovo

dont il importe, en premier lieu, de stabiliser, une fois pour toutes, le texte, souvent mutilé dans les éditions à l'usage profane.

Toutes les études consacrées à l'interprétation des passages difficiles du Slovo sont d'une importance indéniable. Il faudra néanmoins revenir aux problèmes analysés, dans de nouvelles études, plus approfondies et plus larges.

La partie suivante de notre recueil intéresse les questions de l'histoire littéraire. I. P. Lapickij (*Слово о полку Игореве в оценке А. С. Пушкина*, p. 254—282) analyse l'attitude de Puškin envers le Slovo dont le grand poète a reconnu l'extrême valeur et qu'il a énergiquement défendu contre les historiens de la littérature conservateurs. Une fois de plus, un poète a devancé les historiens de la littérature professionnels, dans une clairvoyante appréciation d'un chef-d'œuvre poétique. Pour Puškin, l'exégèse du Slovo était un sujet d'une actualité palpitante que la pédanterie des savants de son temps ne pouvait comprendre. — L'article de V. V. Danilov (*М. А. Максимович в работе над «Словом о полку Игореве»*, p. 283—293) analyse les travaux du savant ukrainien M. A. Maximovič relatifs au Slovo. Les connaissances de Maximovič en matière d'exégèse igorienne sont d'une justesse que les recherches ultérieures n'ont pu ébranler. Au temps de Maximovič, la source principale pour l'histoire de l'ukrainien était représentée par la traduction de l'Enéide de Kotljarevskij. La découverte du Slovo et de la Zadoščina a fourni en même temps d'importants documents pour l'histoire de la langue ukrainienne. N'étant cependant pas nationaliste ukrainien, Maximovič a très bien senti l'intime liaison entre la civilisation russe du Sud et celle du Nord. Il reconnut que le Slovo ne pouvait constituer un témoignage isolé de son époque, ce qui l'amena à rejeter énergiquement tout scepticisme au sujet de l'authenticité de l'œuvre, opinion soutenue par des arguments qui, jusqu'à nos jours, n'ont rien perdu de leur force persuasive. Il fut également le premier à tenter une interprétation du Slovo et de son texte. F. J. Prijma résume dans son étude *«Слово о полку Игореве» в научной и художественной мысли первой трети XIX в.*, pp. 291—319, de précieux documents relatifs à l'histoire du Slovo et à l'importance de celui-ci pour les recherches scientifiques et pour l'évolution de l'art poétique. Parmi les témoignages manuscrits, l'auteur reproduit l'appréciation du Slovo prononcée, en 1803, par I. I. Čerňavskij, professeur de langue et littérature russes à l'université de Vilno, appréciation qui n'est pas seulement un éloge pathétique mais une analyse pénétrante de l'importance et de la valeur du Slovo. Suit la reproduction (d'après des manuscrits) de la critique du Slovo par V. G. Anastaševič de 1814 concernant surtout les problèmes de l'ancienneté du Slovo, de son édition et des événements historiques que l'action du poème reflète. L'auteur publie ensuite trois ébauches d'œuvres d'art de N. I. Gnedič s'inspirant du motif d'Igor et de Svjatoslav. Il commente le poème de Gnedič par d'intéressantes observations. Ensuite viennent plusieurs échantillons de la traduction que D. J. Strujskij (Trilunnyj) a donnée du Slovo. L'auteur choisit les parties les plus caractéristiques du texte et y ajoute un commen-

taire historique et littéraire. Par les nombreuses contributions consacrées aux problèmes de l'histoire littéraire, le recueil est devenu une publication dont l'importance pour l'histoire de la littérature russe, ancienne et moderne, est de tout premier ordre.

La partie suivante examine la question des traductions du Slovo. Nulle part ailleurs, l'on ne saurait mieux prouver la vérité de la devise qui, dans la traduction, voit une interprétation de l'œuvre. Dans le recueil de l'Académie, la question des traductions a été analysée dans une série d'études. D. S. Babkin examine la traduction du Slovo par V. V. Kapnist «Слово о полку Игореве» в переводе В. В. Капниста, p. 320—399. Dans sa grande étude, l'auteur nous renseigne sur l'œuvre de V. V. Kapnist, contemporain de Radiščev et de Deržavin. Auteur d'odes et de poèmes, il a donné aussi une des premières traductions du Slovo, qui est restée son chef-d'œuvre. Babkin reproduit cette traduction, conservée en manuscrit, et la complète, du point de vue de l'histoire littéraire, par d'importantes remarques interprétatives. Cette traduction est une des toutes premières tentatives de ce genre et elle inaugure une riche série de travaux d'exégèse relatifs au Slovo.

P. N. Popov étudie la traduction du Slovo par Ševčenko «Слово о полку Игореве» в переводе Т. Шевченко, p. 400—409. Aussitôt après sa découverte, le Slovo donna lieu à de nombreuses traductions. Celle de Ševčenko occupe une place importante parmi les traductions ukrainiennes. Popov relate l'histoire exacte de cette traduction, qui n'est pas une simple transposition, mais l'œuvre spontanée d'un poète inspiré. La traduction, assez libre par endroits, a réussi à rendre parfaitement l'esprit et la valeur intrinsèque du modèle. Le caractère légèrement « livresque » de plusieurs passages a amené Ševčenko à changer le caractère de certains personnages pour les rapprocher davantage de l'âme du peuple ukrainien. Sa valeur esthétique assure à la traduction de Ševčenko une place digne de l'auteur.

L'étude de V. I. Stelleckij, *Художественный перевод «Слова о полку Игореве» с содержанием основ ритмического строя подлинника*, p. 410—416, analyse les traductions rythmées du Slovo et les problèmes qui en relèvent. Dans les traductions rythmées, il s'agit de rendre exactement la structure rythmique de l'œuvre et ses particularités lexicales, tout en maintenant la richesse du vocabulaire et l'unité d'un style finement cadencé. Selon Stelleckij, le poème accuse de nombreux traits rhétoriques (cf. nos remarques relatives au travail de Jeremin) ce qui complique la tâche du traducteur, désireux de prêter à sa version modernisée un esprit analogue à celui qui anime l'original. Il faut observer que le récitatif russe possède une vigueur pathétique et émotive toute particulière, nourrie par certains traits caractéristiques de la langue russe (accent énergique et libre, mélodie très vive, etc.). Le côté rhétorique du Slovo apparaît, par conséquent, plus prononcé dans l'original russe qu'en traduction tchèque ou autre. L'étude de Stelleckij tient compte de tous les problèmes ayant trait aux traductions du Slovo, dont elle relève la difficulté et l'importance. Dans

l'étude de V. L. Vinogradova «Слово о полку Игореве» в переводах Г. Шторма, С. Шервинского, И. Новикова, А. Югова, p. 417—449, il s'agit des traductions faites entre 1934 et 46 par G. Štorm, S. S. Šervinskij, I. Novikov et A. Jugov. L'auteur souligne d'abord la difficulté de la traduction (passages obscurs, mots difficiles, traduction versifiée, etc.), complétant ainsi les déductions de l'article précédent. Après cette introduction générale, l'auteur démontre que les quatre traductions sont malgré les différences qui les séparent, parmi les meilleurs travaux de ce genre. Elle relève ensuite les qualités et les défauts de chacune des traductions. Celles de Štorm, de Šervinskij et, en partie, celle de Novikov, représentent des traductions littérales, à l'opposé de celle de Jugov, qui a fourni plutôt une version libre dont l'allure archaïque sait évoquer à merveille l'ambiance historique dans laquelle le Slovo est né. Dans les passages obscurs, les quatre traducteurs ont dû baser leur interprétation sur des conjectures, preuve de l'extraordinaire difficulté de la traduction igorienne. K. N. Grigorjan analyse la traduction arménienne du Slovo *Армянский перевод «Слова о полку Игореве»*, p. 450—457. Les relations culturelles entre l'Arménie et la Russie sont de vieille date, comme l'atteste la traduction mentionnée. La partie du recueil qui s'occupe des traductions igoriennes constitue en somme une contribution fort précieuse à une connaissance approfondie de ce document important.

Le recueil se termine par l'étude de P. N. Попов, «Слово о полку Игореве» в изобразительном искусстве XIX—XX вв., p. 458—478, qui analyse l'influence exercée par le Slovo sur les arts plastiques russes et étrangers aux XIX^e et XX^e siècles. L'auteur examine les sujets, très dramatiques en général, que le Slovo a fournis aux artistes (parmi lesquels Karel Svolinský, auteur des illustrations accompagnant la traduction tchèque du Slovo par Kubka, en 1946, est très hautement apprécié par la critique soviétique).

Le recueil académique réunit ainsi un grand nombre de travaux d'importance, dont nous avons commenté les plus remarquables, et qui ouvrent une nouvelle large perspective à l'exégèse igorienne future. La science soviétique, dont le recueil illustre l'admirable activité, a su démontrer l'importance fondamentale du Slovo pour la civilisation russe, ancienne et moderne, et a donné une analyse pénétrante des influences que le poème a exercées sur la littérature et les arts plastiques russes et étrangers. Le Slovo fait partie intégrante de l'art et de la civilisation russes anciens. Si, au moment de sa découverte inopinée, il avait pu sembler exceptionnel, la science d'aujourd'hui ne saurait que difficilement expliquer la si grande lacune que l'absence du Slovo créerait dans l'ancienne littérature russe. La rédaction du recueil a fait preuve d'une vaste connaissance de l'œuvre analysée et de toute la vieille littérature russe ancienne. Le recueil, publié à l'occasion de l'anniversaire de la première édition, constitue un ouvrage fondamental dont l'exégèse igorienne future ne saurait plus se passer.

A côté des travaux précités, l'Académie des Sciences de l'URSS a fait paraître dans la série des travaux scientifiques de vulgarisation, l'étude de D. S. Lichačev, *Слово о полку Игореве*, Moscou--Léningrad 1950, 161 p. Dans son ouvrage, qui est un travail de vulgarisation dans le meilleur sens du mot, D. S. Lichačev analyse le Slovo sous ses multiples aspects. Le livre se divise en 13 chapitres relatifs à la découverte du Slovo, à son édition et à l'exégèse igorienne. Il analyse la désagrégation du pouvoir politique en Russie féodale (XII^e s.) et montre les raisons pour lesquelles le Slovo est devenu le porte-parole du peuple russe. La civilisation russe, dont le Slovo est un témoignage précieux mais non point unique, était riche et avancée à l'époque de la naissance du poème. Elle accuse deux traits caractéristiques: d'un côté, elle est centralisée autour de Kiev, de l'autre, elle possède des variantes locales. Dans l'architecture de la région kiévienne (laquelle manifeste, à l'époque en question, un épanouissement incomparable) les divergences qui la séparent des autres centres sont moins nombreuses, ce qui veut dire que Kiev détermine les tendances fondamentales de l'architecture, tout en subissant, en même temps, l'influence d'autres foyers locaux. D'autres centres d'importance, à côté de Kiev furent, Černigov (métiers, p. ex.), Novgorod et autres. C'est de cette époque que datent les remarquables documents littéraires dont les Annales attestent, à la veille de l'invasion tartaro-mongole, le niveau élevé de la civilisation russe. Ensuite, Lichačev décrit l'expédition d'Igor Svjatoslavič contre les Polovci, s'appuyant sur les renseignements des Annales et d'autres documents historiques et montre la différence qui existe, dans la conception de ces événements, entre les Annales et le Slovo. Ce dernier est, en principe, un poème. Il contient un appel frémissant à l'unité du peuple menacé par une terrible invasion ennemie. Les opinions politiques de l'auteur s'accordent avec cette conception. Il désire ardemment voir le pays centralisé autour de Kiev et capable de résister aux attaques des envahisseurs. Le style du Slovo est plein de tableaux très concrets et fort poétiques à la fois. L'action se déroule, à l'opposé des autres créations de l'ancienne littérature russe, au milieu de la nature, dont la description pittoresque anime le récit. Le langage du Slovo s'inspire du parler savoureux du peuple et utilise des tournures et images typiquement folkloriques, subissant néanmoins une influence lexicale inévitable des épopées militaires féodales. En ce qui concerne la question du rythme, il faut se tenir présent à l'esprit deux facteurs importants qu'il s'agit, dans le Slovo, d'un langage rythmé, mais les savants n'ont point encore décidé s'il était possible de parler d'un vers réel ou non. L'auteur du Slovo est, selon Lichačev, un contemporain et partisan d'Igor pour qui il montre des sympathies manifestes. Le Slovo fut composé dans l'entourage immédiat d'Igor par un membre de son expédition. Le poème ne constitue guère, dans l'ancienne littérature russe, un monument isolé, comme on l'admettait auparavant. A l'heure actuelle, on connaît, à côté des Annales, tout une série de documents littéraires

remarquables, dont le Slovo représente le sommet. L'auteur du Slovo est le porte-parole des masses populaires qui, souffrant sous l'éparpillement de la Russie féodale, désirent l'unité du pays. C'est ainsi que le Slovo est devenu le témoin fidèle des aspirations les plus intimes du peuple russe et de son amour ardent de la patrie.

Ayant résumé, d'une façon très succincte et très instructive à la fois, l'état actuel de l'exégèse igorienne, Lichačev a fait preuve d'une vaste connaissance de l'ancienne littérature russe.

Le 150^e anniversaire de la première édition du Slovo d'Igor a été l'occasion aussi pour l'Institut de la littérature russe de l'Académie des Sciences de l'URSS (Институт русской литературы — Пушкинский дом) de publier dans ses Труды отдела древне-русской литературы, tome VIII, Moscou-Léninegrad 1951, une série d'intéressantes études sur le Slovo.⁸

V. V. Vinogradov, dans son article d'introduction de ce tome VIII des Trudy, «Слово о полку Игореве» и русская культура (p. 11—16) explique comment le Slovo est devenu une œuvre nationale russe, liée très étroitement avec toute la culture russe.

D. S. Lichačev dans l'étude *Общественно-политические идеи «Слова о полку Игореве»* (ibid., p. 17—30) rappelle les idées politiques de l'auteur du Slovo. L'auteur du Slovo était, selon lui, fils de son époque et exprimait les idées du peuple du XII^e s. Il désirait voir le centre kiévien fort, uni et devenu un appui politique pour le peuple.

N. K. Gudzij, le chercheur connu dans le domaine de la littérature vieille russe, a écrit pour les Trudy un article *Судьбы печатного текста «Слова о полку Игореве»* (ibid., p. 31—52). Il apporte de précieux détails pour l'histoire des éditions du Slovo et demande, avec juste raison, qu'on prépare une édition académique qui donnerait à la disposition du lecteur un riche commentaire de différentes éditions du Slovo. Il demande ensuite aussi avec raison qu'on continue dans les préparatifs pour l'édition du vocabulaire du Slovo et dans les études paléographiques concernant le Slovo.

N. V. Šarleman' dans ses *Заметки натуралиста к «Слову о полку Игореве»* (ibid., p. 53—67) apporte des détails concernant la description

⁸ Cf. aussi les articles dans le tome V des Труды отдела древне-русской литературы (1947): P. N. Berkov, *Заметка к истории изучения «Слова о полку Игореве»* (p. 128—138); D. S. Lichačev, *О русской летописи, находившейся в одном сборнике со «Словом о полку Игореве»* (p. 139—141). Le tome VI de Труды apporte les études suivantes: I. P. Jeremin, «Слово о полку Игореве» в советском литературоведении (p. 15—23); N. V. Šarlemañ, *Из реального комментария к «Слову о полку Игореве»* (p. 111—124); Iv. M. Kudrjacev, *Заметка к тексту: «С тоя же Каялы Святоплѣкъ...» в «Слове о полку Игореве»* (p. 407—409). — V. aussi les études et les éditions de la Zadoňščina: V. P. Adrianova-Peretc, *Задонщина* (op. cit., V, p. 194—224, cf. le compte-rendu de A. Dostál, *Listy filologické* 74 [1950] 39—43); V. P. Adrianova-Peretc, *Задонщина* (Опыт реконструкции авторского текста) (op. cit., VI, p. 201—255).

des régions et des scènes de nature dans lesquelles se déroule l'action du Slovo.

V. I. Stelleckij dans son article *Перевод «Слова о полку Игореве» Н. М. Карамзина* (ibid., p. 68—70) s'occupe de la traduction de quelques parties du texte du Slovo faite par N. M. Karamzin qui est peu connue, mais est d'une importance assez grande parce qu'elle devait être rythmique et surtout artistique.

F. J. Prijma présente une étude détaillée *Зориан Доленга-Ходаковский и его наблюдения над «Словом о полку Игореве»* (ibid., p. 71—92). Prijma rappelle que les études sur le Slovo n'apprécient pas assez les travaux de Chodakovskij qui est un des premiers chercheurs sur les questions du Slovo et qui a recueilli, dans ses travaux lexicographiques, beaucoup de notes précieuses au texte du Slovo.

La science soviétique moderne a, on l'a vu, consacré au Slovo une attention toute particulière, digne de ce remarquable monument, et l'a replacé dans son milieu naturel dont il offre une image fidèle. Elle a fourni une contribution précieuse à l'exégèse igorienne par l'édition du poème et par l'imposante série d'études pénétrantes et fort instructives.⁹

⁹ A côté des études parues dans le recueil mentionné, il faudrait citer plusieurs autres travaux publiés, pour connaître, dans toute son ampleur, l'intérêt que la science soviétique a voué au Slovo. Cf. p. ex. V. A. Gordlevskij, *Что такое «босый волк» (К толкованию «Слова о полку Игореве»)*, *Izv. Akad. Nauk SSSR*, VI, 4 (1947) 317—337 (l'auteur se refuse à voir, dans le passage en question une influence turque); D. S. Lichačev, *Из наблюдений над лексикой «Слова о полку Игореве»*, *Izv. Akad. Nauk SSSR*, VIII, 6 (1949) 551—554, etc.

К ИЗУЧЕНИЮ ИСТОРИИ РУССКО-ВИЗАНТИЙСКИХ ОТНОШЕНИЙ

При всеобщем признании большой важности и серьезного научного значения истории взаимоотношений между Русью и Византией на протяжении многих веков нет в научной литературе доньше ни одного синтетического, законченного и полного обзора истории этих взаимоотношений. Историческая наука, в особенности наука русская, посвящала и посвящает этой проблеме много сосредоточенного внимания и литература по истории русско-византийских отношений богата ценными исследованиями, пересмотрами исторических источников и т. п. Для синтетического углубленного обзора уже почва недурно подготовлена и можно утверждать, что история связей Руси и Византии в самой широкой постановке является одной из первоочередных задач исторической науки. Между тем, однако, разработка конкретных вопросов в рамках этой истории живо и интенсивно продолжается, что, несомненно, свидетельствует о наличии еще неразрешенных или недостаточно решенных конкретных проблем и о необходимости вновь и вновь возвращаться к отдельным источникам или вопросам, эпизодам и под. для их разъяснения и законченного осмысления с новых точек зрения, в новой постановке, новыми методами. Припомним, как в последние годы остро обсуждались в исторической литературе, например, вопросы о русско-византийских конфликтах во времена Олега Вещего или как неизбежным явился новый пересмотр вопроса о датировке известных житий Георгия Амастридского и Стефана Сурожского в интересах разъяснения известных моментов в истории русско-византийских отношений. Припомним, к каким интересным и важным выводам о размерах, границах и значении византийского художественного влияния на Русь пришел, например, Б. А. Рыбаков при своем исследовании русских ремесленных изделий. Было бы весьма и весьма полезно систематически регистрировать все подобные общие и частные исследования по истории русско-византийских отношений для накопления конкретных данных, могущих послужить основой для более широких и общих выводов и конструкций.

В настоящих критико-библиографических заметках мы имеем в виду остановиться на некоторых новых специальных работах, которые посвящены изучению истории русско-византийских отношений.

I

Одним из давно известных и давно по достоинству оцененных источников по истории древней Руси являются посвященные Руси страницы сочинений византийского императора Константина VII Багрянородного (середина X века). Его рассказ о плавании русских торговых судов по Днепру в Черное море в сочинении, известном под названием *De administrando imperio*, является классическим и вполне заслуженно повторяется всеми историками древней Руси, как исключительно выразительное свидетельство о торговых отношениях в приднепровской Руси. В последние годы историки Руси получили возможность пользоваться этим рассказом в новых критических изданиях названного сочинения Константина VII. Имеем в виду с одной стороны издание, выполненное под редакцией мадьярского византиниста Ю. Моравчика (*Constantine Porphyrogenitus De administrando imperio*, Budapest, 1949, стр. 347 [= Magyar — görög Tanulmányok, № 29]), с другой стороны — фототипические репродукции соответствующих страниц двух основных рукописей этого сочинения в книге шведского слависта К. О. Фалька. В издании Моравчика дан английский перевод всего сочинения *De administrando imperio*, выполненный Р. Дженкинсом. Было бы теперь желательным, чтобы на основании этих изданий был подвергнут проверке и русский перевод упомянутых отрывков, которые обычно цитируются в русской литературе или по старому переводу Г. Ласкина (Чтения московские, 1899) или же по переводу В. В. Латышева в новом издании византийских текстов по истории Руси, в издании Гос. Академии истории материальной культуры (том 91, 1934). Отсюда этот отрывок целиком приведен в издании Повести вр. лет Д. Лихачева.

Одна сторона этого рассказа имп. Константина привлекала издавна особое внимание историков древней Руси, а именно те строки, в которых дается описание порогов по течению Днепра, как одного из главных препятствий для плавания по этой реке. Константин VII при описании этой порожистой части Днепра приводит два ряда имен порогов, — один — на языке, который обозначен словом «Рωσιотί», другой — славянский, словом «Σκλαβηνιστί», т. е. автор явственно различает языки «русский» и славянский. Совершенно естественно, что к этим именам порогов проявлен был учеными острый интерес уже вскоре после того, как сочинение Константина VII впервые стало доступно изучению в печатном виде. Начиная с середины XVIII века и до наших дней научная мысль неустанно работает над изучением этих имен, поскольку с решением вопроса об их происхождении связано в той или иной степени и решение вопроса о происхождении Руси, ее имени, носителей этого «русского» имени. В последние годы одновременно два представителя северноевропейской славистики выступили с исследованиями по этому вопросу. Известный датский славист А. Карлгрен опубликовал в 1947 г.

в Копенгагене книгу под заглавием — *Dneprofossernes nordisk-slaviske navne, Festskrift udgivet af Københavns Universitet, november 1947*. København 1947, стр. 139. В 1951 году вышла в свет книга шведского слависта и византиниста Кнута-Олофа Фалька (Knut-Olof Falk, *Dneprofossarnas namn i kejsar Konstantin VII Porfyrogennetos' De administrando imperio*, Lund, 1951. Lunds Universitets Årsskrift, N. F. Avd. 1, Bd. 46, № 4 = Slaviska och baltiska Studier, стр. 304. Отдельное специальное исследование посвятил К.-О. Фальк употребленному Константином VII обозначению Кичкаской переправы словами *πέραμα τοῦ κραρίου*. Фальк вносит поправку в это чтение рукописей и узнает во втором слове отражение шведского слова *vrår*, читая *πέραμα τοῦ βραρίου* (К.-О. Фальк, *Πέραμα τοῦ κραρίου* («Traiectus Crarii»). Slaviska Institut vid Lunds Universitet. Arsbok 1948—1949, Lund, 1951, 106—137. Нужно сразу подчеркнуть, что книга К.-О. Фалька заслонила собою книгу его датского коллеги, поскольку Фальк ставит свое исследование на более широкую базу и идет к самым основам проблемы (в ее филологической постановке), учитывая при этом уже и наблюдения А. Карлгрена, оцениваемые им, правда, большей частью скептически.

К.-О. Фальк построил свое исследование на анализе рукописной традиции сочинения Константина Багрянородного. Автор подверг палеографическому исследованию написание имен днепровских порогов по важнейшим рукописям и установил в ряде случаев новое чтение некоторых имен. Оговорим, что Фальк не располагал еще изданием Константина VII, подготовленным Ю. Моравчиком, у которого находим традиционное чтение этих спорных имен, с приведением, правда, вариантов и предложенных в науке исправлений чтения рукописей. Дело у Фалька касается главным образом имен «русских», которые являются именами скандинавского происхождения, получающими наиболее убедительное истолкование путем сближений с данными скандинавских языков, особенно языка шведского. Так вместо традиционного чтения имени *Αεΐφορ* Фальк предлагает чтение аейфорс (с чем связано отрицание традиционного истолкования этого имени в связи с обозначением птицы и под.), вместо имени Струбун Фальк читает Струкум, вместо славянского имени Напрези он читает Настрежи, и так далее. От знатоков византийской палеографии и скандинавских языков надлежит ждать критической проверки этих выводов шведского исследователя, для того, чтобы затем усвоить их, как основу для дальнейших исторических выводов.

Константин VII дает для ряда имен парные названия — «русское» и славянское. К.-О. Фальк (а также и А. Карлгрэн, стр. 101) полагает, что последние, т. е. славянские имена являются вторичными, что они являются славянской передачей скандинавских в своей основе имен «русских». Приемлемо ли такое утверждение? Не знаем, как обстоит

дело со стороны филологической, но со стороны исторической естественно было бы признать обратное соотношение имен. В основе пороги на Днестре должны были получить прежде всего наименования от того населения, которое заселяло приднепровские края. Если даже предположить, что самая область порогов находилась вне первоначального сплошного заселения славян, то и тогда именно постоянное приднепровское славянское население, пользовавшееся для своих поездок течением Днестра и достигавшее при этом и порогов, должно было дать свои названия этим порогам. Грушевский в свое время полагал, что эти имена дали порогам Уличи. «Русские» имена, поскольку они восходят к скандинавским основам, могли быть даны порогам только тогда, когда сюда на Днестр проникли варяги-скандинавы, и вполне естественно было бы варягам пришельцам использовать для своей системы «русских» названий именно славянские имена, которые, как известно — хотя бы и не во всех подробностях и формах — стали традиционными для обозначения порогов вплоть до наших дней, до той поры, как, наконец, пороги скрылись под волнами Днестра по созданию Днепрогэса. Такое соотношение имен надлежит во всяком случае тщательно продумать и проверить на основе и филологических сопоставлений и сравнений, прежде чем принять тезис о восхождении славянских имен к «русско»-варяжским. Правда, в литературе был недавно высказан взгляд, что «русские» и славянские названия вообще не связаны одни с другими, как оригиналы с переводами, но являются совершенно самостоятельными параллельными группами имен. (С. В. Юшков, *Общественно-политический строй и право Киевского государства*, Москва, 1949, стр. 51 и сл.). Нужно иметь в виду, что у Константина VII список порогов с одной стороны неполон — не все пороги (неговоря уже и многих «заборах» и пр.) названы, а с другой — перепутан и порядок порогов и соответствие «русских» имен славянским. В виду этого нужно с известной осторожностью оперировать с мыслью о соотношении двух рядов имен, хотя это не значит, что можно просто махнуть рукой на эту проблему. Взгляд С. В. Юшкова в этой части не кажется нам бесспорным и окончательным.

И еще одно замечание: шведский ученый особенно подчеркивает, что эти славянские имена носят определенно украинский языковый характер и таким образом текст Константина VII может быть признан первой по времени записью украинских слов. Но можно ли на основании лишь нескольких слов, при этом записанных в греческом тексте с искажениями и с явными следами участия в их передаче болгарского посредника, делать такой вывод? В этом смысле мы вполне разделяем скептическую оговорку, которую сделал при упоминании о книге Фалька Унбегаун в *Revue des études Slaves*, 28, 1951, 184—185.

К.-О. Фальк не делает никаких общих исторических выводов из своего анализа имен днепровских порогов. Он ограничивается лишь палеографическим и лингвистическим их анализом и признанием «рус-

ских» имен именами старошведского происхождения. Между тем эти «русские» имена ставят ведь историка перед весьма важной проблемой. Если эти «русские» имена — имена скандинавские, то следовательно — в глазах во всяком случае Константина VII и его осведомителей — «русские» = скандинавы, т. е. Русь, ее имя — скандинавского происхождения. Такой вывод уже давно сделали многие исследователи истории древней Руси, приведенные этим выводом к признанию норманского происхождения русского имени, имени Русь. Но неизбежен и необходим ли такой именно вывод из признания «русских» имен Константина Багрянородного скандинавскими? Известность имени «Русь» в областях северного Причерноморья много раньше летописного призвания варягов давно ставила ученых перед необходимостью как-то логически и исторически примирить всё многообразие свидетельств источников об имени Русь. На этом пути «русские» имена порогов ставили немало затруднений своей бесспорной скандинавской природой. В новейшей советской литературе сделаны были, однако, опыты освободить проблему о начале Руси от влияния этого бесспорного в общем тезиса. Эти опыты заслуживают серьезного внимания, их шведских исследователь совсем не цитирует и, видимо, не знает. Мы имеем в виду прежде всего работу М. Н. Тихомирова, *Происхождение названия «Русь» и «русская земля»*. Советская Этнография, VI—VII, 1947, стр. 75—76. Этот автор справедливо признает сообщаемый Константином VII список имен порогов дефектным, неисправным. Вместе с тем автор предполагает, что «русские» названия взяты Константином из источника варяжского, скандинавского, почему «русские» названия получили скандинавскую окраску. Во всяком случае вывод о тождестве «русского» языка со скандинавским Тихомиров считает опрометчивым. Несколько иначе ставит вопрос об именах порогов С. В. Юшков в своем курсе истории государства и права Киевской Руси. Цитируем по изданию 1949 года, но взгляд свой Юшков высказал уже и в издании 1940 года. Отвергая, как было указано выше, мысль о восхождении «русских» имен к ряду имен «славянских», Юшков считает эти «русские» имена географической номенклатурой, принятой Русью, т. е. Киевской Русью, номенклатурой «международного» происхождения, усвоенной всеми, кто плывал по Днепру. Поскольку в этом торге участвовали русские, и варяги, и хазары и иные купцы, они — представители разных народностей — все участвовали в выработке этой системы «русских» имен. «Русские» имена С. Юшков признает не скандинавским переводом славянских названий, а «международной географической номенклатурой, принятой в Киеве среди правящей верхушки и купечества, имевших значительную иноземную прослойку» (стр. 51—53). В силу этого С. В. Юшков не признает доказательной силы за «русскими» именами порогов в смысле тождественности Руси с норманами.

Нам не представляется, чтобы эти соображения С. В. Юшкова окон-

чительно решали спорный вопрос. Конечно, в половине X века слово «русский» имело и не этнографический смысл, но смысл историко-политический. В этом смысле любопытны недавние сопоставления и соображения Д. С. Лихачева, приведенные в примечаниях к тексту *Повести временных лет* в академическом издании 1950 года (т. II, стр. 243 и сл.) в связи с упоминанием «русских» имен порогов. Являвшиеся в Царьград представители Руси могли быть различного племенного происхождения, и варяжского (скандинавского), и иного. Но они выступали в Царьграде как русские, как представители «рода русского», т. е. русского государства. Это, однако, не снимает с очереди известных сомнений, ибо — почему же, если словом «русский» обозначается пришелец из Руси независимо от рода-племени, днепровские пороги имели все наименования скандинавские? Очевидно, в создании этой «международной терминологии» (по Юшкову) главную роль сыграли все же варяги и именно эта «международная терминология» воспринималась в Царьграде как «русская» этнографически или политически. Таким образом — именно скандинавский элемент выступал тут на первое место, именно варяги были ведущей группой в этой «международной» торговой среде. И при этом «русской», т. е. русской в смысле государственном, если не племенном, признана была в Царьграде именно эта варяжская международная система, не система славянская. Очевидно, те, кто составлял для Константина VII этот занимательный рассказ о Днепре, считали не славянские имена порогов государственными, а таковыми признавали имена «русские». Едва ли можно при этом сомневаться, что использованный византийским императором источник был написан человеком, хорошо все же знавшим приднепровские отношения, близко знакомым с положением дел в Киевской Руси на Днепре. Неясно все же, зачем понадобилась международной среде торговцев на Днепре своя особая система имен порогов. И при этом система, которая — по Юшкову — не являлась никак связанной со славянской системой, от нее независимая. Было бы более понятно, если бы международная среда, все же менее органически привязанная к Днепру, чем славянское население его бассейна и побережья, использовала славянские имена и на их основе создала бы свою систему, переложив мало понятные ей имена «славянские» на язык наиболее влиятельного в этой среде элемента — варягов-скандинавов. А что новая, вторичная, как нам представляется, система получила наименование «русской», это могло явиться результатом того, что именно эта международная группа играла главную роль в представительстве «Руси», как государства, в Царьграде, что достаточно ясно иллюстрируется составом посольств русских князей в Константинополь при составлении договоров 911 и 941 гг. «Русские» имена — это имена скандинавские, но это не значит, что русские непременно скандинавы, однако последние представляли в Царьграде Русь, что и вело к известному смешению имен и племен. (Ср. соображения А. Н.

Насопова, *Русская земля и образование территории древнерусского государства*. Историко-географическое исследование. М. 1951, 36 и сл.).

Вернемся, однако, к книге К. О. Фалька. При формулировке своих выводов он обращается к историографии вопроса о днепровских порогах и их именах. Эту историографическую сторону книги Фалька можно всячески приветствовать, поскольку она дает возможность представить себе развитие самой этой проблемы имен порогов на протяжении двух веков, представить себе и основные пути, по которым исследователи нескольких генераций пытались разрешить загадку этих «русских» и славянских имен в рамках как собственно филологического исследования, так и исследования общесторического. Книга Фалька, однако, в этом историографическом смысле вызывает ряд замечаний. Нам понятны, конечно, некоторые пропуски в использованной автором литературе, не все оказалось ему доступным при его работе в Швеции. Так автор в обзоре описаний днепровских порогов в старой и новой литературе не упоминает о львовском издании описания Г. Боплана, *Дніпрові пороги. Опис України і Дніпра коло 1640 р.* Из споминів Г. Бопляна. Історична Бібліотека «Просвіти», ч. 7, Львів, 1925. Не знает автор специальной работы о порогах инж. А. С. Иловайского, *Днепровские пороги*. Киев, 1911 (Киевский округ путей сообщения). Но что касается собственно литературы о названиях порогов у Константина VII, то тут нам остается неясным самый подбор историографических данных. Автор не ставит своей целью дать сколько-нибудь полный обзор литературы по вопросу о происхождении Руси. В ряде случаев он просто ссылается на известный ценный обзор изучения «варяго-русского вопроса» В. А. Мошина в журнале «Slavia» за 1931 г. Но чему должна служить подробная справка (и по газетным отчетам) о известном споре М. П. Погодина с Н. И. Костомаровым, при котором первый защищал норманскую теорию, второй — обосновывал теорию литовского происхождения Руси? Если автор хотел оттенить существование антинорманского течения в русской науке, то может быть важнее было бы дать подробные справки о работах, например, Д. И. Иловайского, который много лет неизменно отстаивал свои антинорманские позиции, например и на страницах своей любопытной единоличной газеты «Кремль». Вообще историографические справки К.-О. Фалька не полны и в ряде случаев поверхностны. Не видим, например, даже упоминаний о таких книгах как работа Лера (G. Laehr, *Die Anfänge des russischen Reiches*, Berlin, 1930) или Н. К. Chadwick, *The Beginnings of Russian History*, Cambridge, 1930, в которых изложена норманская теория начала Руси. Не упоминает автор ни одной работы В. Пархоменко и т. под. Не цитирует он труда Л. Нидерле, хотя в четвертом его томе имеется ряд страниц о порогах (*Slovanské starožitnosti*, I/IV, Praha, 1925, 106 и сл.). Между тем нет, конечно, никакого сомнения, что было бы и своевременно и весьма поучительно и с точки зрения истории научной литературы и с точки

зрения развития общеисторических установок написать *историю норманизма и борьбы с ним в целом*. В настоящее время норманизм, как научная доктрина (хотя этим термином «норманизм» обозначается многообразие взглядов и точек зрения — от признания древней Руси подчиненной полностью норманским влияниям до скромной оценки роли варягов в истории Руси), переживает эпоху острого кризиса, — в особенности критически оценивается он в научной литературе Советского союза в связи с положительным выявлением более древних, на несколько столетий старших — сравнительно с признаваемыми норманистами — этапов государственного творчества и развития русских, восточных славян. Эти последние констатирования имеют уже значительную традицию, но им приходилось бороться с долго господствовавшими в литературе тезисами норманизма. История «норманизма», разработанная на широком фоне общего развития исторической науки, ее идеологических предпосылок и методических приемов, могла бы быть чрезвычайно занимательной для каждого историка, и не только историка древней Руси. Конечно, недавно изданная небольшая работа В. Мавродина, *Борьба с норманизмом в русской исторической литературе*, Ленинград, 1949, стр. 31, свидетельствует о том, что составление такой истории норманизма и борьбы с ним действительно стоит на очереди. Шведского слависта К.-О. Фалька интересует только филологическая сторона вопроса о именах порогов, он не ставит и не решает его в целом, во всей его исторической широте.

II

Изучение рассказа Константина VII о плавании торговцев по Днепру из Руси в Византию неминуемо связано с изучением договоров киевских князей X века с греками.

Договоры эти принадлежат к числу исторических источников, которые подвергались уже самому сосредоточенному изучению историков нескольких поколений. То обстоятельство, что эти договоры известны в составе (и только в составе) русских летописных сводов, в составе *Повести временных лет*, привело к тому, что они часто и многократно подвергались анализу со стороны их текста. Мы имеем в виду в данном случае и тот факт, что при естественном исключительном интересе науки к начальной русской летописи, она — и в ее составе и договоры — много раз была переводима на разные языки и таким образом ее текст (а, значит, и текст договоров) был продуман до последних особенностей языка и формулировки. Мы полагаем, что каждый такой перевод, если он делался с полным сознанием серьезности и важности дела, является комментарием к тексту договоров, является шагом к пониманию далеко не простого их текста. Старые переводы — до половины XIX века — в этом смысле дают мало, ибо они восходят обычно к менее ценным

спискам летописи (Кенигсбергскому и др.). Недавно Л. Черепнин на страницах «Вопросов Истории» остановился на этом факте существования нескольких переводов летописи. Приведенный им список далеко не полон. О переводах, вышедших до начала XX века, дает подробные сведения В. С. Иконников, *Опыт русской историографии*, II/I, Киев, 1908, 428 и сл. В настоящее время мы располагаем переводами летописи (а в ее составе и переводами договоров) на целый ряд европейских языков.

1. Часть летописи до 1073 г. была *по латыни* издана М. Лучковским в годичных программах львовской гимназии за 1884—1889 годы (смотри и рецензию А. Брикнера, *Archiv für Slav. Philologie*, VIII, 583—584).

2. *Польский* перевод Ив. Вагилевича был издан А. Беловским в составе «*Monumenta Poloniae Historica*» I, Lwów, 1864. Этот перевод заслонил собою перевод Ю. Катковского, Киев, 1860. Переводом летописи на польский язык занимался еще в конце XVII века униатский митрополит Лев Кишка, перевод этот был известен и Беловскому по рукописи библиотеки Оссолинских (см. об этом — Записки чина св. Василия Великого, I/I, Жовква, 1924, 107, прим. 2). В первой половине XIX века подготовил, но не издал польский перевод львовский ученый Иван Лавровский (Андрохович, Иван Лаврівський, Записки наукового товариства імени Шевченка, CXXVIII, Львів, 1919, 115; Записки чина св. Василия, I/I, 1924, 105 и сл.; *Письма к М. П. Погодину* из славянских земель, письмо Н. Попова, III, Москва, 1880, 653, прим.).

3. *Чешский* перевод К. Эрбена был издан в Праге в 1867 г., новое издание — 1947, Прага.

4. Имеется два *французских* перевода — Луи Пари, 1835 и сл., более ценный — Луи Леже, Париж, 1884.

5. На *немецкий* язык переводил летопись еще в XVIII веке Дамаскин Семенов-Руднев (Труды Киевской Духовной Академии, 1894, 2). Первое издание летописи в печати по немецки вышло в 1774 году, издатель Шерер; в 1812 году издал свой перевод И. Миллер с вводной статьей аббата Иосифа Добровского. Новый весьма ценный перевод с критическим аппаратом издал в 1931 году Р. Траутманн в Лейпциге (*Die Alt-russische Nestorschronik*, Leipzig, 1931).

6. В 1849 году издал *шведский* перевод отрывков из русской летописи в Хельсинках М. Акиандер (M. Akiander, *Udtrag ur Ruska annaler*). В 1919 году вышел новый перевод А. Наррбаха — A. Narrbach, *Nestors Kröniken*, Stockholm, 1919.

7. В 1889 г. в Копенгагене был издан перевод Нестора на *норвежский* язык (C. W. Smith, *Nestors Russiske Kronike*).

8. *Английский* перевод был издан в 1930 году Самуелем Кроссом, *The Russian primary Chronicle*, Cambridge, 1930.

9. *Мадыарский* перевод касающихся мадыар отрывков из начальной летописи включил в свой свод русских летописных текстов о мадыарах из всех томов Полного Собрания Русских Летописей, вышедших до

1910 г., Антал Годинка (*Az orosz évkönyvek Magyar vontakozásai*, Budapest. 1916), параллельные тексты русский и мадьярский, договоров тут нет.

10. Особо нужно оговорить перевод на современной русской литературный язык, отдельные части Повести временных лет переводили многие авторы. Полный перевод издал недавно А. С. Лихачев в первом томе академического издания Повести Временных лет (1950). Ср. изданный в 1936 г. сборник летописей в переводе и с комментариями В. Попова, *Древнерусские летописи*, изд. «Academia».

Как-то совершенно забытым оказался факт осуществления перевода договоров на *новогреческий* язык. Ныне исполняется как-раз сто лет со времени выхода в свет исследования о договорах Н. Лавровского (1853), где автор бесспорно доказал зависимость известных ныне текстов договоров от византийского их первоначального оригинала. В связи с этим давно было высказано пожелание попытаться перевести договоры на современный им язык Византии. Такой опыт в 1871 году сделал греческий историк Паппаригопуло, включивший перевод в четвертый том *Истории эллинского народа*. Нам в настоящий момент недоступно это издание, но познакомившийся с ним в свое время киевский византинист и историк Ф. Терновский утверждает, что благодаря этому переводу многое получает в тексте договоров новый смысл и легче поддается пониманию (Терновский, *Чтения в историческом обществе Нестора Летописца*, Киев, II, 1888, стр. 133—134).

Нужно надеяться, что в ближайшем будущем будет осуществлено завершительное и основоположное критическое издание договоров X века по образцу недавнего большого академического издания «Русской Правды», — при выполнении такого издания указанные переводы (может быть существуют и еще мне неизвестные!) должны быть надлежащим образом использованы, как материал для обстоятельного комментария.

Закончим наши заметки указанием на последние по времени опыты изучения договоров. Имеем в виду работы двух авторов — польского исследователя С. Микуцкого и украинского ученого И. Свенцицкого (Львов). Оба эти автора изучают договоры не столько со стороны их содержания, сколько со стороны формальной, дипломатической, оставляя в стороне их правовое содержание. Работа Микуцкого (*Studia nad najstarszą dyplomatyką ruską. I. Dogowory z grekami*) нам известна только по краткому автореферату в отчете польской Академии наук (*Sprawozdania Akad. Umiejętności*, 1947, 76—78). Не знаем, вышла ли эта работа в полном издании, на наш прямой запрос об этом мы от автора ответа не получили.

Что касается работ И. Свенцицкого, то перед нами четыре небольших его заметки о договорах:

1. Forma pierwszych pomników dyplomatyki staroruskiej. Księga pamiątkowa ku czci Leona Pinińskiego, II. Lwów, 1936, 249—253.

2. Договори з греками Болгарії й Руси. (Проба рівнобіжності й періодизації історичних фактів). Науковий Збірник проф. Іванові Огієнкові. Варшава, 1937, стр. 129—134.

3. Die Friedensverträge der Bulgaren und der Russen mit Byzanz. (Ein Beitrag zur Geschichte der Diplomatie und der Politik der Slawen). Atti del V Congresso internazionale di Studi Bizantini, I. Roma, 1939, 322—326.

4. Питання про автентичність договорів Русі з греками в X віці. Вопросы славянского языкознания. Львов, 1949 (Ученые Записки Львовского государственного Университета имени Ив. Франко, том XI, книга вторая, выпуск 4), стр. 103—122.

В этих статьях автор не раз повторяет — отчасти в иных формулировках — свои наблюдения, возвращаясь снова к одним и тем же фактам и соображениям. В целом — автор занимается по преимуществу формальной стороной договоров, их формулами, формой, давно уже положительно решенным вопросом о подлинности договоров, условиями их заключения и под. В частности автор сопоставляет данные договоров и условий их заключения с данными о подобных же отношениях Византии с Болгарией. Автор полагает, что Русь не менее двенадцати раз в продолжение ста пятидесяти лет — от 838 года начиная — входила в договорные отношения с Византией. К сожалению И. Свенцицкий чрезвычайно скуп на ссылки на литературу и источники, между тем было бы полезно каждое его утверждение поставить в рамки прежнего изучения договоров вообще.

ROME OR THE EAST

It is now half a century since Strzygowski first challenged the supremacy of Rome as the principal contributor to the creation of early Christian art and culture, in a series of epoch making works, all of which are now intimately known to students of Byzantine art and archaeology the world over. Strzygowski's theories have subsequently been countered, and other explanations have from time to time been put forward, so that today there may be said to be four principal theories, each boasting its own supporters. They may be termed the Graeco-Hellenistic, the Oriental-Hellenistic, the Oriental-Roman, and the Western-Roman. Each of them has at one time or another been propounded with a wealth of evidence to support it; each of them has, to the protagonists of the other theories, seemed inadequate or unsatisfactory in certain respects. In a recently published volume, Professor E. H. Swift has entered the arena in favour of the Western-Roman, in a very polemical spirit.¹ To the writer, however, his arguments seem in many cases far from fully convincing, and in the pages that follow it will be my aim to submit his conclusions and observations to as close an examination as is possible in a comparatively short article.

Of all the theories the Western-Roman, is the oldest. It was first propounded by Wickhoff and Riegl, with regard in the main to sculpture; it was followed by Rivoira with regard to architecture, and it has in general remained the most popular in Italy throughout this century. It was this theory that Strzygowski challenged in his *Orient oder Rom* in 1901, and for a time at least the evidence which he put forward in that book and in others which followed it in rapid succession served to convince a large body of scholars that the Roman theory was not entirely satisfactory. In recent years, however, there has been a tendency to return to the old ideas of Roman pre-eminence, and Ward Perkins, in a brilliant essay on architectural origins,² and Zaloziecky, in a profound study of aesthetic conceptions,³ have both stressed the importance of the Roman contribution at the cost of the East. Their work is summarised by Swift in the book under review, but he goes further than either of these writers, for he deals with all aspects of the subject, from the concrete study of plans and elevations, to the most abstruse aspects of aesthetic interpretation.

¹ *Roman Sources of Christian Art*, New York, Columbia University Press, 1951, pp. 248 + 48 plates.

² *The Italian Element in Late Roman and Early Mediaeval Architecture*. British Acad. XXXIII, 1948.

³ *Die Sophienkirche in Konstantinopel und ihre Stellung in der Geschichte der abendländischen Architektur*. Rome and Freiburg, 1938.

Broadly speaking, Swift's conclusions are that all that seems to us new in early Christian and Byzantine art was actually first thought of in Rome, and that the contribution of the Hellenistic world, of Syria, of Asia Minor, and of the more far flung regions of the nearer East were virtually negligible. For Swift early Byzantine art is Roman art, and only with the post Iconoclast age did oriental influence make itself seriously felt. Even so, the revival of classical ideas, which took place in the tenth century, and which Weitzmann has done so much to disclose in his various works on the manuscripts,⁴ was, thinks Swift, of far greater consequence than anything that may have come from the East as a result of iconoclasm. Needless to say, it is to Rome that in Swift's opinion this tenth century Renaissance is to be attributed, rather than to the spirit of Hellenism, which seemed to Weitzmann, Millet and others a more vital contribution.

There is no doubt but that the importance of the role of the East has at times been exaggerated. Strzygowski often tended to argue on the basis of theory rather than fact, and his reasoning, however brilliant, has not always been substantiated by subsequent research in the field. Moreover his later works, where he brings furthest Iran, India, China or the steppes of the Altai into the story, are often wild and unreasonable. Similarly, the importance of the role of the Hellenistic world has also sometimes been exaggerated; it is, for example, surely incorrect to describe Roman art as no more than Greek art in its Imperial phase;⁵ whatever Roman art gave, it was certainly very individual. The arched and vaulted architecture in brick of the great baths and palaces of Rome might thus, by a stretch of the imagination, be termed oriental, but it could never be termed Hellenistic. But such points excepted, there still remains a great deal to be said for both these areas.

Swift's enquiry sets out (ch. 1) with an examination of architecture. The plan of the typical Roman house had, he thinks, a definite influence on the nature of the early liturgy, but so far as actual architecture was concerned, the pagan basilica was probably a more important source of inspiration, and there is no reason to contradict Swift when he asserts that the first churches were basilicas. The fact that basilicas have remained popular in Rome ever since is tangible proof of the importance that was attached to them in early days. That the T cross plan was also first adopted in Rome as a modification of the longitudinal basilica may also be accepted.

Not all scholars, however, will be so ready to agree with Professor Swift when he asserts that the centralised cruciform plan also first spread

⁴ *Illustrations in Roll and Codex*. Princeton, 1947. — *The Joshua Roll*. Princeton, 1948. — *Classical Mythology in Byzantine Art*, Princeton, 1950.

⁵ J. M. C. Toynbee, *The Hardianic School*. Cambridge, 1934, p. xii.

to other parts of the Christian world from Rome (ch. 2). That the most important early examples of this plan, such as Kasr el Nuejis and the Praetorium at Musmiyah, have been found in Syria and not in Rome is, in Swift's view, purely fortuitous, for he believes that these structures were erected there under Roman influence, and are to be regarded as the results of Imperial expansion, and are in no way to be attributed to the native Syrian architectural tradition.

The whole basis of Swift's argument regarding the Roman origin of this plan really depends on conclusions reached in respect of the circular martyrium, which he also believes to have been a Roman invention, or, if not invention, at least essentially a Roman development of an earlier plan incompletely exploited initially. Here however he seems to be on very doubtful ground. The earliest examples of the large scale circular structure are, even in Swift's admission, Greek and not Roman — the tholos of Epidauros may be cited — and he completely overlooks the fact that foundations of great circular buildings which must have been closely similar to the Pantheon, have been discovered in the Hellenistic sphere, notably at Pergamon⁶ and at Constantinople,⁷ the former is to be dated to the second century A. D. and the latter is certainly pre-Constantian. Together with the church of St George at Salonica, which Swift does mention, — it was originally a pagan structure, dated to between 295 and 306 — these structures present a formidable series of examples of the type on Hellenistic soil. It is impossible to assert that the Pergamene and Constantinopolitan examples were roofed with domes, but the great thickness of their walls suggests that they were. In that event the use of domes on a large scale might just as well have been an Hellenistic as a Roman development, and the eastern examples might just as well have inspired Anthemius and Isidore to build the great dome of St Sophia as any vision of the Pantheon or the basilica of Maxentius, even if, as Swift suggests, Anthemius did visit Rome. And if the large scale dome above a circular base was not actually developed first in Rome, Swift's case for the dome above square is to a great extent invalidated.

Having dealt with pre-Christian architecture, Swift passes on to an analysis of the continuous or narrative method of depicting events (ch. 3). Wickhof first regarded this as Roman, and it is true that the most perfect monument of the style, the column of Trajan, is in every way a product of the Roman genius. Weitzmann, however, on the basis of evidence afforded by a study of the Telephus frieze at Pergamon and the Megarian bowls, has more recently assigned the development of the style to Greece

⁶ Th. Wiegand, *Zweiter Bericht über die Ausgrabungen von Pergamon, 1928—32, Das Asklepieion*. Berlin, 1932.

⁷ D. Talbot Rice, *Excavations at Bodrum Camii*. Byzantion VIII (1933), Fasc. 1, p. 162.

and its origin to Egypt.⁸ Swift returns to Wickhoff's standpoint, and asserts that Weitzmann's examples show a series of juxtaposed scenes, and not a true continuous treatment. The continuous landscape background, he states, is something known to Roman art alone. This may be true, but it does not necessarily support a Roman origin for the narrative style in Christian art, where juxtaposed scenes, like those of the Telephus frieze, are just as important as the true continuous method. Indeed, the very fact that the background of the Joshua Rotulus is not truly continuous served Weitzmann as part of the evidence on which he assigned a ninth century, rather than a seventh century, date to that manuscript. Here again, in fact, the evidence for the Hellenistic origin of the method in Christian art is just as convincing as that for the Roman.

When he comes to deal with Byzantine architecture (ch. 4), it is not surprising to find that Swift takes up a point of view in direct opposition to Strzygowski, stating firstly that domical construction, as in St Sophia, "is the outgrowth and culmination of centuries of experiment and invention, carried forward almost exclusively on the soil of Italy" (p. 71), and secondly, that "the supposedly oriental mode of Byzantine decoration in coloured marbles, carved ornament, and gold mosaic must likewise be attributed to the genius of Imperial Rome". He goes on to say that from the aesthetic point of view there is little in Byzantine design that is oriental. Decorative brickwork, coloured marbles for columns, construction of mingled brick and stone, the custom of supporting arches directly on the columns, the use of arcaded porticos, of imposts, coupled columns, relieving arches and so forth, were all features first used in Rome, whence, he thinks, they were taken to Syria, Asia Minor and the Byzantine world. Of St Sophia itself he asks, was it an idea created by the genius of Anthemius, was it simply derived from an apse buttressed church in Armenia, or was it the logical development of what had already been done on a vast scale in the baths of Diocletian or the basilica of Constantine at Rome? His answer favours the last of these suppositions.

The basis of St Sophia's architecture was of course the use of arch, vault and dome, and it was, says Swift, in the great brick baths of Rome that these elements were first exploited; the same holds good for the groined vault. There can be no disputing the fact that it was in Rome that all these features were first developed on an ambitious scale, even if some of them had been known to the ancient world, but the evidence in favour of Rome regarding their subsequent elaboration is not always so complete. Even if the first employment of ribbing is to be found in the dome of the Pantheon, as Swift believes (p. 106), it still does not necessarily follow that the first use of dome above square was also Roman. Rivoira's assertion that the first use of the squinch is to be found in

⁸ *Illustrations in Roll and Codex.*

Hadrian's villa at Tivoli cannot be accepted as final, for it is by no means certain that it really is a squint, and even if the usually accepted dating of Firuzabad in the third century could be disproved, there are still examples in Egypt of earlier date than in Italy.⁹ It is also probable that the true spherical triangle pendentive was developed in Egypt before it was known in Italy;¹⁰ the early examples that have been cited in Rome are domical vaults and not true pendentives. It is essential to remember that a very great deal of architecture in the Hellenistic world and the East has perished, or survives in the form of foundations below ground only. Again during the last forty years or so there has been very much more exploration and investigation in Italy than elsewhere; above all, there has been practically no research in Asia Minor since the first pioneers, Smirnov, Rott, Crowfoot, Ramsay, Bell, and the others, worked there more than half a century ago. Until further explorations have been undertaken in this vitally important region, conclusions are necessarily premature. Nevertheless, a few pieces of circumstantial evidence which weight against Rome, and which have not been noticed by Swift, may be mentioned. Thus domical churches were always conspicuous in Rome by their absence in the Christian period, when the universal type there was the timber roofed basilica. Had the dome over square been developed in Rome to the degree that Swift suggests, surely at least a few domed churches would have been built there. Again, the Christian basilicas of Rome are invariably timber roofed, as they are in the Hellenistic sphere; it is only in the uplands of Anatolia and in the Tur Abdin that vaults were normally used in longitudinal churches of pre-Justinianic times. The outstanding examples are at Bin bir Kilisse.¹¹ There is also good reason to believe that it was in the upland area of Asia Minor, which always stood aloof from classical influence; whether Roman or Hellenistic, that the first domed basilicas were developed; churches at Meriamlik, Sivri Hissar, Bin bir Kilisse and, elsewhere may be noted. That at Meriamlik is to be dated to 470;¹² the others are fifth century at latest.

To Asia Minor again has often been attributed the first extensive use of marble revetment, but Swift concludes in favour of Rome (ch. 7). The evidence seems at best negative and incomplete, and it is surely an exaggeration to suggest that the use of gold mosaics was the direct outcome of the popularity of fonde d'oro glass. Further, though it is true that gold tesserae were first used in the Lateran Baptistry around 315, and soon

⁹ J. B. Ward Perkins, *The shrine of St. Menas at Maryut*. Papers of the British School at Rome XVII (1949) 58. The earliest certain example in Italy is the Baptistry of Soter at Naples, 465—481.

¹⁰ loc. cit., 57.

¹¹ W. Ramsay and G. L. Bell, *The Thousand and one Churches*, nos. 1 and 3.

¹² Herzfeld and Guyer, *Meriamlik and Korykos*, Monum. Asiae Minoris Antiqua, III. Manchester, 1930, p. 74.

after in Santa Constanza, to pick out details of the highlights, the nature of such use is quite distinct from that in San Vitale or Sant Apollinare Nuovo at Ravenna, where the whole background is in gold. The general treatment of the San Vitale panels, with their brilliant colourful effect, stress on pattern, and love of decorative features is surely most un-Roman. Swift's conclusion that these mosaics "owe nothing to the art of the East" (p. 140) seems thoroughly unsound. It indicates a false conception, which fails to take into account the basic essence of the Roman style. It is impossible to accept that the Justinian and Theodora portraits in San Vitale are in any way Roman in spirit: the hall mark of all that is Roman is surely afforded by such a work as the illusionistic panel of a peasant taking his cow to market at Munich, which Swift illustrates in another context (Pl. XXVIII).

Swift has, nevertheless, a good deal to say about style in the next section of the book, entitled "Atmosphere, Colour and Form" (ch. 8). The rendering of space in art he suggests was first fully mastered by the Romans, and it is to them again that he attributes the first serious developments of the illusionistic relief (p. 147). It has heretofore been usual to regard this as an Alexandrine development, primarily on the basis of literary evidence. So far as factual material goes, Swift's conclusions are well founded. But once again it is essential to remember that the concrete evidence is incomplete, so that the circumstantial evidence, which does favour Alexandria, cannot be entirely discounted. Even less convincing is Swift's conclusion that frontality was an indigenous Roman method, which spread thence to North and East (p. 158). He supports this assumption by citing a number of examples of the use of frontality in sculpture and painting of an indisputably Roman character, adding that the catacomb paintings of the second century are in general far more frontal in treatment than are the Asiatic sarcophagi of the group usually known as Lydian. This statement is no doubt correct, but he fails here to differentiate between the Hellenistic coastlands of Asia Minor, where the old classical style survived till quite a late date, and the uplands of Anatolia, where classical influence hardly penetrated. In that area frontality was the normal method of treatment, and as Roman influence failed to penetrate there just as much as Hellenistic, the explanation is hardly to be found in the exercise of Roman influence. Swift pays no attention to the indigenous art of Anatolia; without going into the whole problem of Anatolian art in the last centuries before and the first after Christ, it must suffice to call attention to one group of stelae from Altyn Tash, now preserved in the Brusa Museum. Mendel, in his catalogue of the Museum, called attention to the fact that the new tastes which distinguish the decoration of these stelae not only herald the Byzantine style, but also represent a manner that was first and most quickly developed in regions

which were not touched by classical influence.¹³ To the writer Mendel's explanation seems to carry far more weight than Swift's suggestion that frontality was first developed in the popular art of Rome, and that it was carried elsewhere from there. It is again essential to differentiate between the employment of frontality as part of an aesthetic complex, as in the Altyn Tash stelae, and its more spontaneous use in art of a primitive, popular character, as in the Roman work cited by Swift.

From frontality Swift passes on to the colouristic principle, by which he implies the decorative, florid manner, accompanied in sculpture by an extensive use of the drill, which has usually been cited as indicative of eastern influence. He states that this manner was most to the fore in Syria at the time of the Roman domination, and consequently suggests that it came there from Rome. He also cites examples of the manner in purely Roman work to support his theory of Roman origin. But the examples from Rome are few, whereas the mass of Syrian sculpture was executed on the colouristic principle. Surely the important factor on these cases is that of where a manner was universal, rather than where it was first used? The history of art is full of the story of inventions which were made in one age at one place and which were only exploited elsewhere and subsequently; in such cases it is the exploitation that is important from the point of view of the influence that may have been exercised rather than the actual initial thought. Nor can all that Swift says with regard to the employment of the colouristic style be accepted without question. Thus he writes that it achieved in the Byzantine period its fullest expression at Ravenna and not at Constantinople or in Anatolia, Syria or Egypt (p. 194). It is hard to conceive of anything more colouristic than the capitals of St Sophia; the basis of Coptic art is essentially colouristic, and we have yet to learn how important was the influence of the carvers who worked in the marble quarries of the Proconnesos, for there is good reason to believe that a great many of the marble capitals that are found from Egypt to south Russia in the one direction and from Asia Minor to Italy in the other were actually exported from the Islands of the Marmora in a finished state.

The final section of the book (ch. 10) is really an appreciation in terms of aesthetics of the conclusions reached in the preceding chapters on the basis of evidence of a more material character. Much of it takes the form of a recapitulation of Zaloziecky's work on St Sophia. A few important conclusions emerge. Sasanian architecture is thus to be explained as the direct result of the influence of the Roman vaulted style in the East, and Swift believes that it was built up on the basis of essentially western concepts of spatial composition (p. 211). The same is true of the

¹³ *Catalogue du Musée de Brousse, Musées Impériaux Ottomans*. Athènes, 1918, p. 36.

architectural style of Asia Minor and Syria, and if St. Sophia shows anything in common with buildings in these areas, Swift maintains that it was because of the Roman elements common to both (p. 223). But he fails to take any notice of the vaulted architecture of Anatolia, which, as we have already stated, is found in the main in regions not touched by classicism, nor does he pay any attention to the type of planning which Baltrusaitis has termed "partition planning", the history of which can be traced in the East in a continuous line from Babylonian to Sasanian and post Sasanian times.¹⁴ Further, Swift's conclusions are not always consistent, for at one time he asserts that the spatial conception of St Sophia is essentially Roman, while at another he admits that in spirit the building is distinct (p. 225). There is, in fact, some contradiction, and a great deal of unnecessary repetition in this chapter.

In his concluding remarks (ch. 11) Swift calls attention to the controversial character of the problems with which he has been dealing, but once more speaks in favour of Rome. In the past there has, without doubt, been a great deal of exaggeration with regard to the importance of the role played by the East, and a summary of the problems and a re-evaluation of the role of Rome was undoubtedly called for. But Professor Swift has not produced a balanced review. He has entered into the old polemic with considerable heat, but, as Ward Perkins once put it, without casting great light. Archaeological exploration in Syria, North Africa, and, above all, Asia Minor, has still a long way to go before conclusions that are in any way definite can be put forward. Even if we may feel convinced that the role of Armenia or further Iran was not as vital as Strzygowski held, there is no reason why everything should be attributed to Rome, and it is essential to remember that the Christian Faith was born in Palestine, that the majority of the inhabitants of the New Rome were Greeks, that the great cities of the coastal fringe were Hellenistic, and that most of the early Fathers of the Church came from Asia Minor. The greatest essential of Byzantine culture even from the days of Theodosios, was its compound character; it was, like the faith it served, in very essence, universal, and the influences that went to its creation and development were manifold. To regard Byzantine art as no more than the direct outcome of Roman is just as far from the truth as to explain Byzantine history, with Gibbon, as no more than one long decline and subsequent fall.

¹⁴ *L'Eglise cloisonnée en Orient et en Occident*, Paris, 1941. — See also D. Talbot Rice, *The complex church plan in Cyprus*, *Byzantinoslavica* X (1949), 86.

РЕЦЕНЗИИ
REVIEWS
COMPTES-RENDUS

История культуры древней Руси. Домонгольский период. I. Материальная культура. Под редакцией Н. Н. Воронина, М. К. Каргера и М. А. Тихоновой. Москва-Ленинград, 1948, pp. 483. — *II. Общественный строй и духовная культура.* Под редакцией Н. Н. Воронина и М. К. Каргера. 1951, pp. 546.

Il y a plus d'une dizaine d'années que l'Académie Soviétique a pris la décision de publier une synthèse sur l'Histoire de la civilisation russe au Moyen-Age et pendant les premiers siècles des temps modernes. Le projet ayant été modifié plus tard, on a publié, en deux volumes, une œuvre d'ensemble sur la civilisation russe depuis les origines jusqu'à la conquête des Tartares, et on nous a donné un exposé du plus de 1000 pages de grand format, avec 558 figures dans le texte et hors texte, et quelques cartes géographiques. Les matériaux, réunis dans ces deux volumes, sont tellement riches et variés qu'il est presque impossible de les énumérer en détail. On se contentera donc d'en esquisser le contenu.

La disposition même des matériaux donne déjà une idée de la conception générale qui a inspiré les rédacteurs et les auteurs de cette « Histoire ». Le premier volume a été consacré à la civilisation matérielle, le second à l'organisation sociale et à la civilisation spirituelle. Le premier volume est introduit par un *Aperçu sur l'histoire de l'Ancienne Russie jusqu'à la conquête mongole*, par V. V. Mavrodin. La synthèse sur l'histoire de la civilisation matérielle consiste en douze chapitres, écrits par cinq auteurs: P. N. Tretjakov, B. A. Rybakov, N. N. Voronin, A. V. Arcichovskij, B. A. Romanov. Il est intéressant de noter l'ordre des différentes sphères de la civilisation matérielle, choisi par les auteurs soviétiques. En premier lieu, c'est Tretjakov qui a étudié l'économie et l'industrie du village russe, tandis que Rybakov a donné un exposé long et détaillé sur les métiers. Dans les deux chapitres suivants, Voronin nous parle des habitations et du domicile des Russes pendant la même période. Un archéologue bien connu, Arcichovskij, étudie la question du vêtement. Suit un chapitre dans lequel Voronin décrit la nourriture et les ustensiles de ménage. Trois autres chapitres sont consacrés aux moyens de communication et à la voirie (Voronin), au commerce et aux voies commerciales (Rybakov), à la monnaie et à la circulation monétaire (Romanov). Les derniers chapitres forment également un groupe spécial: Rybakov y traite de la stratégie et de la tactique militaire, Arcichovskij de l'armement, et Voronin des œuvres de fortifications.

Le second volume contient 13 chapitres, écrits par 13 auteurs: V. V. Mavrodin, V. G. Gejman, N. F. Lavrov, J. Ja. Černych, A. N. Robinson, D. S. Lichačev, N. S. Čajev, N. N. Voronin, M. K. Karger, B. A. Rybakov, L. A. Dinces, V. M. Beljajev, M. A. Tichanova. Certains chapitres résultent de la collaboration de deux auteurs différents. Une étude sur le régime social et politique, due à Mavrodin, sert d'introduction à la civilisation spirituelle de l'ancienne Russie. Suit un chapitre sur le droit et l'œuvre judiciaire, par Gejman. L'histoire de la religion et de l'Eglise a été exposée par Lavrov. L'évolution de la langue et de l'écriture russe a été étudiée par Černych, tandis que Robinson s'est occupé du folklore de l'ancienne Russie. L'auteur d'un livre intéressant sur les anciennes chroniques russes, Lichačev, a esquissé ici l'histoire de la littérature russe ancienne, et Čajev a donné une étude sur l'instruction. Un chapitre particulièrement long et riche en matériaux, vu l'abondance des monuments conservés, est celui qui est consacré à l'histoire de l'architecture russe (par Voronin et Karger). L'étude de Karger sur l'histoire de la peinture russe sert de supplément organique. Dans les chapitres suivants, Rybakov a exposé l'histoire des arts mineurs et de la sculpture, Dinces nous parle des éléments anciens dans l'art populaire russe et, enfin, Beljajev ébauche l'évolution de la musique russe. On a ajouté à la fin, en guise de conclusion et de synthèse, une étude générale sur « les voies de développement de la civilisation russe aux X^e—XIII^e siècles », par Voronin et Tichanova.

Bien que destinée au grand public lettré plutôt qu'aux spécialistes, cette vaste synthèse historique de l'ancienne civilisation russe ne saurait être considérée comme une œuvre de caractère strictement vulgarisateur. Ayant rejeté la forme schématique et pédantesque des études spéciales, les savants soviétiques ont su donner un exposé clair et accessible même au lecteur sans préparation spéciale dans le domaine historique. Cependant leur œuvre n'est guère une compilation basée sur des recherches et des études déjà connues. Bien au contraire, ils ont utilisé très souvent des matériaux archéologiques nouveaux, des documents inédits, des manuscrits, des miniatures etc., qui sont peu connues ou ne sont pas à la portée de tout le monde. Ailleurs on a exposé les résultats de recherches préliminaires qui n'ont pas été publiés jusqu'à présent.

Il est impossible de résumer dans quelques pages la conception générale, que les auteurs soviétiques se forment des divers aspects de la civilisation russe ancienne. Il serait cependant nécessaire de signaler au moins certaines affirmations qui méritent d'être relevées. Il est non moins intéressant de connaître l'interprétation que les savants soviétiques donnent de la dépendance entre l'ancienne civilisation russe et celle de Byzance, ainsi que de certains renseignements des sources historiques d'origine byzantine. C'est de ce point de vue qu'il faut envisager le commentaire de Mavrodin (I, 8) au témoignage fourni par Procope de Césarée et nous disant que les Slaves anciens auraient habité « des huttes misérables ». En

démontrant que les Slaves du VI^e siècle avaient possédé de « grandes habitations fortifiées », Mavrodin ajoute que les cabanes misérables dont nous parle Procope, n'avaient probablement été que des « habitations temporaires d'été, des huttes de pêcheurs et de chasseurs ». Quant à l'origine des Antes, le même auteur prétend (I, 9), sous l'influence du marrisme sans doute, qu'en jugeant d'après les noms tels que Bož, Dobrogost, Celegost et Mezamir, on doit conclure que « les Antes parlaient une langue proche de la langue vieille-russe ». Dans le chapitre sur l'économie et l'industrie du village russe, Tretjakov (I, 65 sq.) affirme que la culture jardinière des légumes et des fruits n'avait pas été introduite en Russie après la conversion, sous l'influence des Byzantins. Ces cultures, nous dit-il, existaient dans les terres russes depuis une époque assez lointaine.

En parlant de la ville de Preslav sur le Danube, le prince Svjatoslav mentionne le commerce actif de celle-ci : c'est vers elle qu'affluaient « l'argent et les chevaux de Bohême et de Hongrie » (v. *Povest' vremennyh let*, I. Ed. V. P. Adrianova-Peretc. Moscou-Léninegrad, 1950, 146). Rybakov (I, 91) a interprété cette indication dans le sens que l'argent avait été importé de Bohême — sans dire un mot de la Hongrie. Le même savant nous donne ailleurs (I, 153 sq.) des renseignements sur les découvertes d'objets en verre des X^e—XII^e siècles et réfute, à la base de ces fouilles, l'affirmation selon laquelle le verre aurait été importé en Russie de Byzance et même de Syrie (cf. *ibid.* I, 218 sq.). Pour l'étude des métiers, Rybakov (I, 171 sq.) a utilisé, entre autre, la version russe du *Typikon* de Théodore Studite, en supposant que ce texte reflète non seulement les conditions de la vie matérielle byzantine, mais aussi celles de la vie russe à la même période. Une miniature du manuscrit dit de Königsberg (II, p. 93, fig. 20) représente l'abbé Théodose copiant le *Typikon* des Studites. De son côté, Arcichovskij admet les traces d'une certaine influence byzantine dans le vêtement des princes russes, mais il tient pour difficile la tentative de vouloir fournir des preuves à l'appui de cette hypothèse (I, 254 sq.).

Les pirogues, mentionnées par les auteurs byzantins du VII^e siècle en rapport avec les invasions des Slaves dans la région de Thessalonique et même dans l'île de Crète, n'avaient pas été, affirme Voronin (I, 282), de simples et petites barques, mais des vaisseaux assez grands. On a utilisé, plus loin (I, 326), une notice intéressante de Jean Tzetzes qui a trait à l'histoire de la ville de Durostorum (Silistra) en Bulgarie du Nord. Il faut souligner ici l'explication d'un nom énigmatique de la mythologie slave, tel que Simarigl (cf. L. Niederle, *Manuel de l'antiquité slave*, II. *La civilisation*. Paris, 1926, 144 et n. 3), proposée par Rybakov. D'après lui (I, 330), il est nécessaire de mettre ce nom en rapport avec le nom iranien Senmurva (cf. aussi *ibid.* II, 408; cf. cependant II, 67). Rybakov a consacré quelques pages à l'histoire du commerce byzantino-russe (I, 337 sq.). De son côté, Mavrodin (II, 17) n'a pas omis d'indiquer le rôle progressif de la christianisation pour le développement historique du

peuple russe. Dans le chapitre concernant le droit et la juridiction, Gejman (II, 34 sq.) a analysé les traités russo-byzantins du X^e siècle et a donné des renseignements sur les codes d'origine byzantine, introduits en Russie. On a exposé plus loin des données très importantes sur le paganisme russe, sur la pénétration de la religion chrétienne et les rapports byzantino — russes après la conversion (II, 61 sq.). Malheureusement, la question de l'expédition du prince Vladimir dans les territoires bulgares en 985, n'a pas été éclaircie suffisamment (II, 86), malgré son extrême importance.

Après avoir démontré que l'introduction de la religion chrétienne marquait un grand changement dans l'histoire de la civilisation russe, Lavrov (II, 89, 107 sq.) ajoute que, pendant les premiers siècles, les monastères jouaient un rôle progressif comme centres littéraires et bases de colonisation. On lit avec un intérêt particulier les pages écrites par Černych sur l'évolution de la langue et de l'écriture russes. « Les Apôtres slaves furent, » dit-il, « des Slaves de la ville byzantine de Thessalonique... , par conséquent des Bulgares macédoniens », qui ont fait la version des Ecritures et des livres liturgiques dans « cette unique langue slave qu'ils connaissaient depuis leur enfance, c'est-à-dire dans leur langue natale macédo-bulgare » (II, 123). Il faut mentionner ici les considérations du même auteur (II, 129 sq.) sur l'origine de l'écriture chez les Slaves de l'Est: ces Slaves possédaient déjà aux IX^e—X^e siècles, dit-il (II, 133 sp.) une écriture. Il aurait été utile de résumer les idées exposées par Lichačev dans le long chapitre sur l'histoire de la littérature russe (II, 163—215), où l'on trouvera des données sur les versions de certains ouvrages byzantins. D'autre part, Čajev (II, 219) a souligné que la conversion a développé et approfondi les rapports entre le Russie, Byzance et les Slaves du Sud, particulièrement dans le domaine littéraire.

Dans les chapitres consacrés à l'histoire de l'architecture et de la peinture russes, Voronin et Karger ont traité aussi le problème de l'influence byzantine (II, 249 sq., 273, 342, 388 passim). La légende du philosophe grec qui aurait fait représenter, pour le prince Vladimir, la scène du Jugement dernier (II, 341), rappelle une légende semblable du prince bulgare Boris I^{er} (v. Theoph. Contin., ed. B., 163, 19 sq.; cf. en général C. F. Rogers, *The Fear of Hell as a means of Conversion*. Religion, June 1935, 37—42; cf. Byz. Zeitschr. XXXV, 1935, 462). Les deux épisodes expriment très bien « la forte influence de l'art figuratif monumental de Byzance » (Karger, *ibid.*, II, 341). Enfin, notons les renseignements sur le paganisme russe qui s'est maintenu partiellement même après la conversion et malgré l'opposition et les persécutions de l'Eglise, sous la forme de ce qu'on appelait « dvojeverije » — un amalgame de christianisme et de paganisme (II, 396 sq., 465 sq.).

« La civilisation créée par le grand peuple russe — lit-on dans la préface — fut, est et restera immortelle ». Il faut reconnaître en effet que la grande synthèse de l'histoire de la civilisation russe aux X^e—XIII^e

siècles, présentée dans la publication des savants soviétiques, donne une excellente idée de la richesse, de l'originalité et de la grandeur de l'ancienne civilisation russe.

Iv. Dujčev / Sofia

N. K. Gudzij, *История древней русской литературы (Учебник для высших заведений)*. 4^e édition adaptée. Moscou, Učpedzig, 1950, pp. 492.¹

Le remarquable manuel de l'ancienne littérature russe, destiné à l'usage de l'enseignement supérieur et dont les lectures ont déjà pu apprécier les hautes qualités, vient de paraître en quatrième édition. Il comprend l'histoire de la littérature russe dès les vrais débuts jusqu'à la fin du 17^e et au commencement du 18^e siècles. Dans les premiers chapitres, l'auteur aborde plusieurs problèmes généraux dont la périodisation de la littérature russe (par rapport aux stades plus récents) et la classification de la matière qu'au cours du temps l'auteur a soumise à plusieurs adaptations successives. De son point de vue marxiste qui, dans l'évolution littéraire, découvre le reflet et la conséquence des changements survenus dans la structure sociale, l'auteur caractérise le déclin de l'ancienne littérature russe par l'envahissement des thèmes laïques et par le rôle actif que la littérature commence à jouer au service des réformes sociales, politiques et économiques de Pierre le Grand² lesquelles affectent profondément les bases de la société russe.

Dans l'ancienne littérature russe, Gudzij démêle cinq périodes: celle de la Russie kiévienne, la littérature du 13^e—14^e siècles, celle des 14^e—16^e ss., et le 17^e siècle, en d'autres termes: la vieille Russie, l'éparpillement féodal, la constitution d'un Etat populaire, la transformation de la Russie en fédération de nationalités et, enfin, les changements sociaux achevant la période avant Pierre le Grand. Cette division qui aux points de vue traditionnels ajoute plusieurs idées très neuves, donne en grandes lignes une image fidèle de l'évolution de la société russe.

En comparant les quatre éditions du manuel on constate que le problème des débuts de la littérature russe accuse, chez l'auteur, une évolution très nette. Dans les dernières éditions, Gudzij examine aussi la littérature populaire et envisage les rapports entre la littérature russe et celle de Byzance d'un point de vue nouveau. Le stade le plus reculé de la littérature russe écrite devient ainsi le prolongement naturel de la littérature orale. Les relations entre l'ancienne littérature russe et celle de Byzance ont été examinées d'une façon plus critique qu'auparavant. Adoptant les résultats de la science soviétique, l'auteur rectifie, à beaucoup

¹ La première édition parut en 1938, la seconde, considérablement adaptée, en 1941 et la troisième en 1945.

² Cf. D. D. Blagoj, *История русской литературы XVIII века*, Москва, 1951, 3 sq.

d'égards, la conception antérieure des débuts de la littérature et de la genèse de la langue littéraire russe. Le stade initial de la littérature russe accuse, chez l'auteur, un caractère nettement plus original et important que ne l'admettait l'ancienne conception partagée par les savants russes et étrangers. La question du folklore mérite cependant, me semble-t-il, une plus grande attention, étant donné son extraordinaire importance pour les plus anciens monuments de la littérature russe écrite. En ce qui concerne les rapports entre l'ancienne littérature russe et celle de Byzance, les savants soviétiques démontrent que la littérature russe — dont Gudzij a, à plusieurs endroits, accentué l'étroite relation avec les aspirations les plus intimes du peuple et l'extrême valeur idéologique — est profondément ancrée dans les traditions du pays. Il nous semble cependant que les correspondances entre l'ancienne littérature russe et Byzance nécessiteraient une analyse beaucoup plus approfondie et qui replacerait les débuts de la littérature russe dans le cadre plus large de la civilisation slave. Ceci apparaît d'autant plus important que la civilisation des Slaves d'Est — les plus nombreux parmi les peuples et les tribus slaves — possède une vigueur et une originalité surprenantes dues aux riches traditions indigènes. On s'attendrait également à une appréciation plus positive de la genèse et de l'importance qu'accuse la littérature slavone et de l'activité qu'avaient développée Constantin le Philosophe, son frère Méthode et leurs disciples dans leur noble effort de créer une langue littéraire parfaite et de contribuer, par là-même, à fonder une littérature slave selon le modèle grec de Byzance. Insérée dans le cadre plus vaste de la civilisation slave, l'interprétation de certains monuments littéraires devient à la fois plus exacte et plus plastique. C'est ainsi qu'on découvre les liens rattachant le célèbre Evangile d'Ostromir à l'activité traductrice vieille-slave et cyrillo-méthodienne. Beaucoup d'autres monuments acquièrent, sous ce jour plus propice, une importance toute particulière pour l'histoire de la langue russe, comme p. ex. les Recueils de Svjatoslav, l'Evangile d'Archangelsk, etc., de même que, en général, la littérature russe à l'époque du slavon ecclésiastique. Cette nouvelle interprétation nous dispense également de ne voir qu'une imitation passive dans les rapports entre l'ancienne littérature russe et les littératures vieille-slave et byzantine. Gudzij a démontré à plusieurs reprises que les traductions en langue russe représentent toujours une adaptation plus ou moins pénétrante de l'original et qu'il ne s'agit presque jamais d'une traduction servile.

L'auteur précise ensuite ceux parmi les textes anciens qui appartiennent à la littérature proprement dite. Le critère qu'il adopte tient compte à la fois de la portée idéologique de l'œuvre et de l'originalité de son style et de sa conception. Ce point de vue a cependant le désavantage de sous-estimer parfois la valeur des textes spécialisés (cf. p. ex. la *Pravda Russkaja* et d'autres textes importants pour l'histoire de la littérature russe).

La question des genres littéraires, de la langue, du style, etc. mérit-

terait (surtout en ce qui concerne les stades plus anciens de la littérature russe) une plus grande attention que l'auteur n'ait pu lui consacrer.

Le livre de Gudzij comprend une série d'observations relatives aux principales œuvres littéraires et qui ne sont reliées parmi elles que par le cadre tout à fait général de l'ouvrage. L'analyse de chaque période est introduite par un aperçu sur le caractère général de l'époque et la place que les œuvres littéraires occupent dans l'évolution de la société. Le cadre relativement restreint de l'ouvrage, qui ne veut être qu'un manuel d'information, n'a pas permis à l'auteur d'établir toutes les correspondances entre la littérature et les autres éléments de la civilisation vieille-russe. Et pourtant les savants soviétiques ont constaté un curieux épanouissement de l'architecture, de la peinture etc., à l'époque de l'ancienne Russie kiévienne.

L'analyse de chaque monument littéraire est, dans le présent manuel, exacte et concrète. Le livre de Gudzij fournit au lecteur une multitude de renseignements très utiles et des renvois bibliographiques précieux. Très juste est l'interprétation que l'auteur donne du *Slovo o polku Igoreve*, des Annales russes, de la *Zádonština*, etc.³ Le caractère pédagogique de son ouvrage autorise l'auteur à reproduire les étapes successives par lesquelles l'évolution des problèmes analysés a passé (p. ex. le *Slovo*). Toutes les fois il ajoute son commentaire critique aux recherches et aux solutions les plus récentes (cf. sa critique des idées de Lichačev sur la genèse des Annales russes, p. 46, notes, etc.). Certaines parties de son livre suggèrent des sujets forts nombreux et non moins intéressants qui mériteraient une analyse plus approfondie et plus vaste (cf. les œuvres sur la vie de Constantin le Grand, sur l'histoire de Troies, la littérature des sectes et des réformateurs, etc.). Dans son livre, Gudzij a fourni à ses successeurs une multitude de suggestions on ne peut plus fécondes.

La nouvelle édition du manuel est une bonne introduction à l'étude de l'ancienne littérature russe et un ouvrage d'information solide dont les slavistes et les byzantinologues ne manqueront pas d'apprécier la grande utilité.

A. Dostál / Prague

André Mirambel, *Grammaire du grec moderne*. Paris, C. Klincksieck, 1949, pp. XXIII, 243. (Les langues de l'Europe orientale, IV.)

L'expérience a démontré qu'il est impossible d'acquérir une connaissance vraiment fondée du grec moderne sans s'occuper en même temps de l'ancien grec classique. Il en est moins à cause de la grammaire que de l'orthographe, quoique même le défenseur le plus fervent de la langue

³ Le lecteur tchèque aimerait connaître l'opinion du savant soviétique sur l'édition de la *Zádonština* par le slaviste tchèque Frček et sur les rapports entre cette dernière et la littérature tchèque.

populaire puisse bien se passer de certaines expressions figées de la καθαρεύουσα qui ne s'expliquent que par l'ancien grec classique. L'itacisme et la différence entre l'accent aigu et l'accent circonflexe sont, par exemple, absolument incompréhensibles, si l'on ne se rend pas compte des lois phonétiques de la langue classique. Tout auteur d'un manuel du grec moderne, même si nous n'entendons par là que la δημοτική, se trouve donc dans une situation extrêmement difficile. S'il ne suppose à son lecteur aucune connaissance de l'ancien grec classique, l'auteur doit s'attendre a priori à n'avoir qu'un succès très modéré dans ses efforts d'enseignement; mais si l'auteur ne s'adresse qu'à ceux qui savent le grec classique, il réduit considérablement le nombre de ses lecteurs. La présente grammaire manifeste de nouveau cet état de choses. M. André Mirambel, l'illustre professeur du grec moderne à l'université de Paris, à qui nous devons une nouvelle anthologie de la prose néo-hellénique (1884—1948; Paris, 1950), a publié sa grammaire en 1939 comme 13^e fascicule de la Collection de l'Institut néo-hellénique de l'Université de Paris, et l'éditeur C. Klincksieck en a fait une réimpression photomécanique en 1949 dans la Collection des Langues de l'Europe Orientale. L'auteur s'est proposé de faciliter l'étude pratique du grec moderne. Inutile de dire que son livre comble une lacune sensible, puisque les manuels et les grammaires du grec moderne — et même les dictionnaires — insistent presque exclusivement sur la καθαρεύουσα en traitant de la langue populaire tout au plus sous forme de supplément. Par conséquent, ces livres ne se prêtent pas à l'emploi de ceux qui désirent connaître la langue néo-hellénique et la littérature grecque contemporaine. Dans ses efforts de présenter au lecteur un livre pratique, M. Mirambel préfère la méthode descriptive à la méthode historique en s'abstenant par principe de toute explication linguistique. Cependant, l'érudit profond, qui avait promis de se borner à l'essentiel (voir p. 1 de l'avertissement) réussit mal à tenir sa parole; au contraire, son manuel contient une telle foule de matériaux qu'on peut le comparer à juste titre aux manuels de Hatzidakis et de Thumb. De même que ces derniers manuels, la grammaire de M. Mirambel ne se prête pas à l'emploi de ceux qui tendent à se familiariser avec le grec moderne. Cette contrariété apparaît nettement dans la phonétique, à laquelle l'auteur a consacré 35 pages remplies de toutes sortes de détails, qu'aucun débutant ne pourra étudier. Néanmoins, la difficulté principale, à savoir la notation d'un même son par des signes différents, ne cesse pas d'exister. Le fait est qu'une telle notation ne peut s'expliquer qu'à l'aide de l'ancien grec. Pour une nouvelle édition de la présente grammaire, qui ne tardera pas à s'imposer, nous nous permettons d'appeler l'attention de l'auteur sur quelques remarques particulières. Nous sommes d'avis que l'auteur ferait mieux de composer un précis de grammaire du grec moderne exempt de tous les détails et destiné à l'emploi exclusivement pratique de ceux qui tendent à apprendre cette langue. A titre d'exemple, en

ce qui concerne le caractère et la dimension du livre, nous citons le manuel de Jay Wharton Fay (*A practical introduction to spoken modern Greek*, New York, 1944). En ce cas-là, la présente grammaire ne serait pas employée par ceux qui cherchent à se familiariser avec le grec moderne sans avoir le temps d'étudier d'abord l'ancien grec classique. En ajoutant quelques suppléments, qui, nous semble-t-il, ne seraient pas très nombreux, l'auteur pourrait créer une véritable grammaire scientifique du grec moderne de nos jours. Quant à l'orthographe, nous jugeons bon d'appliquer les règles établies récemment dans deux livres de caractère semi-officiel, à savoir dans la *Νεοελληνική Γραμματική (τῆς δημοτικῆς)*, publiée à Athènes en 1941 par Ὁργανισμὸς ἐκδόσεως σχολικῶν βιβλίων ainsi que dans la *Νεοελληνική Γραμματική γιὰ τίς μεγαλύτερες τάξεις τοῦ βασικοῦ σχολείου*, parue en 1951 chez l'éditeur „Νέα Ἑλλάδα“ par ordre de la Ἑλληνική Ἐπιτροπή „Βοή-θεισατὸ παιδί“. Autant que je sache, ce dernier livre ne se distingue du manuel de grammaire paru à Athènes que par l'omission de l'accent grave. Du reste, l'orthographe employée par M. Mirambel diffère assez rarement de celle des autres grammaires mentionnées; p. ex.: ἀβγό p. 62 au lieu de αὐγό; εἶμουν(α), εἴσουν(α) etc. p. 123 au lieu de ἤμουν, ἤσουν etc.; μεγαλύτερος p. 88 au lieu de μεγαλύτερος; Μαρίο, Λενιό, Μαργαρό etc. p. 59 au lieu des formes qui se terminent en -ω.

J. Irmscher / Berlin

K. M. Kujew, *Konstantyn Kostenecki w literaturze bułgarskiej i serbskiej*. Kraków, 1950, pp. 128. Biblioteka Studium Słowiańskiego Uniwersytetu Jagiellońskiego seria A, nr. 5.

Константин Костенчский несомненно одна из самых интересных личностей болгарской и сербской литературной жизни XV века. Стоя на грани средневековья и нового времени, он как-будто олицетворяет идеальное единство южных славян именно в том периоде, когда они теряли свою национальную независимость вследствие турецкого завоевания. В то же самое время, накануне заката византийского государства, он являлся самым пылким выразителем византийского литературного влияния среди южных славян. Для него византийская письменность была настоящим образцом, которому южные славяне должны были неуклонно подражать во всем. Поэтому отнюдь не удивительно, что личность и творчество Константина уже давно привлекли внимание таких исследователей, как В. Ягич, П. А. Сырку, Ст. Станојевих, П. Попових, Ю. Трифонов и т. д. К сожалению, нужно признать, что и до сих пор еще не все проблемы, связанные с личностью и с литературным творчеством Константина, нашли разрешение. По этой причине появление специальной монографии, посвященной ему, должно было бы вызвать чувство радости.

Во введении к своему исследованию Куев, упомянув вкратце о т. н. Терновской школе, указывает на Константина, как воспитанника этой школы и дает обзор исследований, относящихся к нему, желая, очевидно, оправдать появление своего собственного труда. Настоящее свое изложение Куев начинает с повествования об эпохе Стефана Лазаревича (1389—1427). Политические и культурные события этого времени, надо сказать, рассказаны вообще точно, хотя автор ограничился самыми общими сведениями. Отметим только, что К. здесь — как в прочем и в некоторых других частях — пользовался очень старой, иногда даже устаревшей литературой. Так например, говоря об этом периоде сербской истории, было бы необходимо указать, по меньшей мере, классическую книгу К. Иречка, *История Срба*, II. Београд, 1922, где (сс. 94—127) дано хорошее изложение политических событий этого периода. В связи с историей монастыря Манасия на реке Ресаве, который стал центром так наз. Ресавской школы (см. К., с. 5 сл.), необходимо было бы упомянуть книгу: Ст. Станојевић, Л. Мирковић и Дж. Бошковић, *Манастир Манасија*. Београд, 1928. В связи с тем, что Куев говорит о Ресавской школе и о деятельности Константина, надо вспомнить, что несколько лет тому назад покойный болгарский историк Ю. Трифонов (1864—1949) высказал мнение, что наименование «ресавское правописание» ошибочно и что Константин отнюдь не связан с деятельностью книжников Ресавского монастыря (см. его статья: *Сръбско-българска безюсова редакция в старата книжнина на южните славяни*. Македонски преглед, XII, 2, 1940, с. 46 сл.). Это мнение, мне кажется, заслуживает большого внимания, чем какого ему посвятил Куев. Говоря далее (с. 9) о так наз. Мудрость и пророчаствіе светаго Стефана Лазаревича, автор должен был бы заняться этим вопросом глубже, так как существует мнение, что здесь мы имеем только перевод с греческого.

Как Куев признает (с. 3, прим. 1), его исследование было приготовлено к печати еще в 1939 году. Между тем, в 1943 году была опубликована весьма важная статья Ю. Трифопова, *Животъ и дейность на Константина Костенецки*. Списание на Българската Академия на Наукитѣ и Изкуствата, кн. LXVI, 1943, сс. 223—292. Куев упомянул, что принял во внимание эту статью, однако добавляет, что она не вносит собственно говоря ничего нового. Необходимо заявить, что этот строгий приговор совсем лишен основания. В действительности, Трифонов не только уточнил многое, но и уяснил подробности, которые были ранее игнорированы. Куев должен был, мне кажется, сообразовать свое исследование, в частности то, что относится к жизнеописанию Константина, с результатами работы Трифопова. Таким образом он был бы в состоянии избежать ненужных повторений, например о родном городе Константина, об истории города Кюстендила, и т. д. Если бы он воспользовался результатами работы Трифопова, то он бы заметил, что Константин,

говоря о своем учителе, называет его Андроником, тогда как в так наз. Ловчанском сборнике сказано *яко ученику быти инокѣмъ андрею*... Трифонов не только отметил это разногласие, но попробовал и объяснить его, хотя его толкование не вполне убедительно (см. Трифонов, *Животь и дейность*, с. 235—236). Может быть, это видоизменение имени Андроник — Андрей нужно объяснить фактом, что учитель Константина изменил свое имя вследствие принятия монашества или же, что вероятнее, вследствие перехода из одной монашеской степени в другую. Таким образом, один из наших источников сохранил первое имя, другой — второе, но теперь это касается одной и той же личности. Предположение Куева (с. 16), что Константин участвовал в посольствах, отправленных Стефаном Лазаревичем к Тамерлану, Муса и Могамеду, интересно, однако недоказано. С другой стороны, заслуживает внимания обозначение «прѣводникъ» при имени Константина. Куев ограничился (с. 16, прим. 2) упоминанием мнения Ягича, Сырку и Цонева, что это определение нужно толковать в том смысле, что Константин занимался также переводческой деятельностью, хотя Трифонов отрицает это (см. Трифонов, *Животь и дейность*, с. 225, 250 сл.). Мне кажется, что возражение Трифонова ошибочно, но Куев должен был бы заняться более внимательно этим вопросом. Это очень важно в связи с биографией Константина и с его литературной деятельностью вообще. Что же касается прозвища «философ», Трифонов (указ. соч., 225 сл.) попробовал объяснить его, а Куев вообще его не затронул. Относительно этого прозвища, которое носили Константин Костенчский и Константин-Кирилл, нужно указать исследование Фр. Дельгера (см. Fr. Dölger, *Zur Bedeutung von φιλόσοφος und φιλοσοφία in byzantinischer Zeit*. Τεσσαρακονταετηρίς Θεοφίλου Βορέα, I (Athenai, 1940), pp. 125—136; ср. Byz. Zeitschr. XL, 1, 1940, p. 293).

Переходя к изучению сочинений Константина, Куев считает необходимым объяснить, прежде всего, условия, которые вызвали появление его главного сочинения: *сказани изысканниѣ въ писменихъ*. Поэтому он отмечает неурядицу, которая существовала в то время в сербской литературе. Этому вопросу посвящена гл. III (сс. 20—25). На основании того, что Константин сам сообщает об этом, Куев устанавливает различные проявления этой неурядицы, потом определяет концепцию Константина относительно того, каким способом можно устранить ее. Здесь автор дает характеристику новой орфографии, выработанной Константином, отождествляя ее с орфографией Ресавской школы, вопреки мнению Трифонова, которое Куев упомянул лишь мимоходом, как будто оно не имеет никакого значения. Касательно сущности орфографической реформы Константина Куев думает, что она ничто иное, как реформа Евфимия Терновского, перенесенная на сербскую почву. Уже у Ягича (*Разсуждения южнославянской и русской старины о церковно-славянскомъ языке*. СПб, 1885—1895, с. 390) указано, что эпизод о Богородице

и иноке, который имел какую-то эретическую книгу, взят из «Луга духовного» Иоанна Мосхоса. Кажется, что это сведение осталось неизвестно Куеву, так как он пишет (с. 22) о каком-то «апокрифическом сказании» о Богородице.

Куев очень подробно остановился на орфографическом трактате Константина. Это, так сказать, важнейшая часть его исследования и этому вопросу он посвятил самое большое количество страниц (сс. 26—85). Вопрос об авторстве Константина, однако, уже давно вполне убедительно разрешен, поэтому не нужно заниматься им снова, как это сделал Куев. Как известно, с другой стороны, Ягич (*Разсужденія*, с. 446) и вслед за ним П. А. Сырку (*Очерки из истории литературных сношений болгар и сербов в XIV—XVII веках*. СПб, 1901, с. CXLIV) относили написание «Сказания» ко времени между 1423—1426 гг. Куев (с. 27, прим. 1) пытается опровергнуть это мнение, и старается доказать, что Сказание в сущности написано около 1418 г. К сожалению, это предположение нуждается в дальнейших доказательствах. Правильно сказано, что сочинение Константина только «обличение», не настоящее руководство по орфографии. Однако, поясняя, что это было сделано по примеру византийских орфографических руководств (специально Мануила Мосхопула), Куев должен был дать некоторые сведения об этом. Он не только ничего не сказал о личности и о сочинениях Мануила Мосхопула, как сделали в свое время Ягич и Трифонов, но ограничился цитатой из Сказания. Константин, указав имя Мосхопула, добавляет: по ениже образѹ прочее ѿ чѣсти състаким... В связи с этим необходимо установить, в какой доле он заимствовал из сочинения Мосхопула. Вспомним, что тексты уже даны в издании Ягича и что сравнение не очень трудно. Таким образом, скажем кстати, нужно поставить вообще. вопрос об источниках византийского происхождения, которыми пользовался Константин. Вопрос этот имеет, несомненно, первостепенное значение. Для его разрешения, к счастью, есть данные и надо только сожалеть, что почти никто не занимался им подобающим образом. Не сделал этого и последний исследователь.

Разделяя Сказание на три части, Куев изложил мнение Константина относительно орфографии и орфографических знаков. Он правильно выяснил, что византийское влияние у Константина проявляется особенно сильно в вопросе о диакритических знаках. Утверждение, что для Константина орфография являлась самой важной стороной его реформы и что он занимался только этим, вряд ли вполне правильно. Константин, как видно, интересовался также точностью перевода. Необходимо сказать, что знание греческого языка действительно дало ему возможность предложить исправления, которые вообще правильны. Касательно теории Константина о происхождении языка Кирилла и Мефодия, сопоставление с греческим *κοινή*, которое сделал Куев (с. 47 сл.), неубедительно.

Едва-ли Константин знал что-нибудь об истории образования греческого *κοινὴ*, чтобы по образцу этого построить свою теорию о языке Кирилла и Мефодия. Далее Куев (с. 51 сл.) занимается методом обучения Константина и его борьбой против нравственного упадка. Самая оригинальная часть исследования Куева, это, бесспорно, страницы, которые он посвятил изучению языка и стиля Константина (с. 60—74). Говоря о стиле Константина, необходимо объяснить некоторые особенности не столько характера Константина, сколько византийского влияния. Подобно Евфимию Терновскому, Константин — самый яркий представитель византийского литературного и языкового влияния в болгарской и сербской литературе, и это влияние отразилось прежде всего на его стиле. Независимо от того, касается ли дело буквального перевода греческого источника или же оригинального текста, изложение Константина часто так запутано, что надо перевести его на греческий язык или же представить себе греческую конструкцию, чтобы понять его смысл. В связи с этим нельзя забывать те ценные замечания, которые сделал В. Ягич (указ. соч., с. 368 сл.). Сведения, собранные Куевым (с. 74—81) относительно распространения реформы Константина, весьма полезны. Касательно краткой редакции Сказания (так наз. Словеса), он принял, что она составлена к середине XV века и что автор ее анонимный сербский писатель (с. 81—85). Вопрос этот выяснили уже в достаточной мере Ягич и Сырку.

Биография Стефана Лазаревича — предмет специальной главы (с. 86—112). Как Куев упомянул уже в своем введении, он поставил себе задачу дать анализа этого произведения с литературной точки зрения. Рассуждения его касательно житийной литературы вообще необходимы лишь настолько, насколько они объясняют характер биографии. Возражения о значении имени Владислава (ср. Сырку, *Очерки*, с. CLI сл.), кажутся убедительными, но все таки вопрос не надо считать окончательно выясненным. Автор коснулся мимоходом также вопроса о начитанности Константина (с. 98 сл.). Мне кажется, что для характеристики личности Константина необходимо углубить изучение этого вопроса.¹⁾ Константин был одним из самых начитанных людей своего времени. Его произведения показывают ясно его знания языков (греческого, может быть турецкого, румынского); он интересовался даже еврейским языком. Он знал очень хорошо византийскую литературу. Необходимо исследовать специально, в связи с этим, византийское влияние на Константина. Характеризуя биографию Стефана Лазаревича, желательно сказать что-нибудь о значении этого памятника как исторического источника, по

¹ Мне недоступны: Р. Марић, *Трагови грчких историчара у делима Константина Филозофа*. Глас Ср. Акад. Наука, СХС, 1946, 15—43. — Дж. Сп. Радойчић, *Стари српски книжевници XIV—XVII века*. Расправе и чланци. Београд, 1942. — Тот же, *Константин Филозоф и стари српски родослови*. Сборник радова Института за проуч. књиж. 1 (1951) 57—61. Ср. *Byz. Zeitschr.* XLIII, 1950, 388, 391; XLV (1952) 427.

крайней мере обобщая результаты исследования Ст. Станојевића (см. St. Stanojević, *Die Biographie Stefan Lazarević's von Konstantin dem Philosophen als Geschichtsquellen*. Archiv f. slav. Philologie XVIII, 1896, 409—472).

В так наз. Ловчанском сборнике сохранены два фрагмента описания путешествия в Палестину. Трифонов (указ. соч., с. 288—290) опубликовал эти фрагменты, добавляя, что неизвестно, было ли это оригинальное произведение Константина, или перевод с греческого или же то и другое (с. 229 сл.). Благодаря некоторым данным Сказания и биографии Стефана Лазаревича, известно, что Константин действительно посетил Палестину. В виду этого, предположение, что фрагменты Ловчанского сборника составляют часть неизвестного произведения Константина, является более чем правдоподобным. Поэтому Куев (с. 3, 60, 113—117 и т. д.), вслед за Трифоновым, признал, что это действительно произведение нашего автора. Не упомянув даже о сомнениях первого издателя, он снова издал текст фрагментов (с. 115—117). Однако, текст этот не вполне неизвестен в научной литературе. Уже Стоян Новакович издал подобный текст (см. St. Novaković, *Odlomci srednjevjekovne kosmografije i geografije*. Starine, XVI, 1884, 54—55). Установлено, с другой стороны (см. C. Giannelli, *Di alcune versioni e rielaborazioni serbe delle „Solutions breves quaestionum naturalium“ attribuite a Michele Psello*. Atti del V Congresso internazionale di studi bizantini, I. Roma, 1939, p. 463), что текст Новаковича ничто иное, как перевод с греческого (см. текст у A. Klotz, *Reinisches Museum*, N. F., LXV, 1910, p. 606—616). Фрагменты, которые сохранились в Ловчанском сборнике, тоже не оригинальны: они ни в коем случае не составляют оригинального труда Константина, но являются только переводом с греческого. Обстоятельство, что эти фрагменты находятся в Ловчанском сборнике вместе с другими произведениями Константина, подтверждает предположение, что „odlomci“ Новаковича действительно перевод Константина (ср. Giannelli, *ibid.*, 466—467). Итак, зачеркнув эти фрагменты в списке оригинальных произведений Константина, надо добавить, что тем более необходимо изучить внимательно вопрос о его переводческой деятельности. Упомянем, что Станоевич (указ. соч., 414, прим. 1), с другой стороны, уверен, что восхваление сербского князя Лазаря составлено несомненно Константином. Можно сказать следовательно, что вопрос о литературной деятельности Константина вообще нельзя считать окончательно разрешенным. Очевидно, если Константин гордился прозвищем «переводчик», то ему принадлежали также и другие переводы. Толкование термина «переводчик», которое дал Трифонов (указ. соч., с. 225 сл.) неудовлетворительно, а Куев вовсе не занимался этим вопросом, хотя положительное разрешение его, мне кажется, вполне возможно.

Наконец, отметим некоторые мелкие ошибки в изложении. Так например, Куев (с. 1) ошибочно указал, что Иван Александер умер в 1365 г.,

вместо в 1371 г. и что соответственно Иван Шишман занял болгарский престол в 1365 г. Неточна также начальная дата управления Симеона (с. 1): 888 г. вм. 893 г. Константин говорит относительно употребления буквы *Ѡ* не в начале XI (см. Куев, с. 33), но в XV века. Далее (с. 77, прим. 2) ошибочно сказано, что 1557 г. означает середину XV века, и т. д.

Ив. Дуйчев / София

Н. Пигулевская, *Византия на путях в Индию. Из истории торговли Византии с Востоком*. Академия Наук СССР. Институт Востоковедения. Москва-Ленинград, 1951, стр. 410 + 1 карта.

L'histoire du commerce levantin ne cesse de préoccuper les savants depuis la moitié du XIX^e s. Après l'œuvre magistrale de W. Heyd, plusieurs spécialistes — dont Jule, Rawlison, Hartmann, Rhodokanakis, Uspenskij et dernièrement Chvostov, y ont consacré leurs efforts, mais le terrain est tellement inexploré et le sujet si vaste que, malgré tout ce qui a été fait, il reste infiniment plus encore à faire. Aussi faut-il signaler avec le plus vif plaisir le livre de N. Pigulevskaja, d'autant plus que l'auteur est de taille à aborder les questions compliquées qu'elle y traite. Elle est connue par ses remarquables travaux sur les relations byzantino-iraniennes aux VI^e et VII^e ss. (*Византия и Иран на рубеже VI и VII веков*, Leningrad, 1947), sur la Mésopotamie (*Месопотамия на рубеже V и VI веков*, Leningrad, 1940), sur la Syrie (*Сирийские источники по истории народов СССР*, Leningrad, 1941) ainsi que par ses articles dans le *Vizantijskij Vremennik*.

Le sujet et l'époque lui sont donc familiers. En restant toujours dans le cadre qui lui est habituel, Pigulevskaja nous a présenté, cette fois-ci, les résultats de ses longues recherches sur le commerce entre Byzance et les pays de l'Extrême Orient, aux VI^e et VII^e ss. L'excellente préparation philologique a permis à l'auteur de consulter largement — outre les sources grecques et latines — les sources syriennes et arabes, de faire des rapprochements linguistiques, des analyses et comparaisons des textes, ce qui donne à son travail une base sans laquelle il serait difficile de le concevoir. La bibliographie embrasse presque la totalité de ce qui se rapporte à ce sujet, dans l'URSS et en Occident.

Le livre se divise en trois parties: la première, « Byzance » (pp. 15—99), a pour but de donner au lecteur une idée de ce que fut, à cette époque, l'empire byzantin au point de vue social et économique. L'auteur tâche de caractériser les différentes classes sociales (p. 15 sq.), tant urbaines que rurales. Elle décrit leur vie quotidienne et surtout les conditions de leur travail, elle énumère les divers impôts et les corvées auxquelles elles étaient soumises, pour passer ensuite à l'organisation du commerce à Byzance, sous Justinien I^{er} et ses successeurs (p. 41 sq.). Conformément au sujet

du livre, l'auteur ne s'occupe que de l'échange que se faisait entre Byzance et les pays de l'Extrême Orient, laissant de côté tout autre commerce. Ceci l'amène à faire un examen minutieux des notions qu'on avait à Byzance sur les Indes, le Ceylan, la Chine et les pays intermédiaires, notamment l'Abyssinie et l'Arabie Méridionale et Septentrionale. Pour tracer ces pages l'auteur a eu recours aux sources déjà explorées et connues, comme l'histoire Ecclésiastique de Philostorgue, la Topographie Chrétienne de Cosmas Indicopleustes, *Expositio totius mundi*, *Tabula Peutingeriana*, mais ces écrits, analysés jusqu'à présent du point de vue surtout philologique, lui ont livré, après un examen rigoureux, des informations nouvelles. Elle tâche de replacer chacun des auteurs mentionnés dans le cadre social qui lui était propre et de prouver que le sujet auquel il s'adresse et la manière dont il le fait, correspondent à des besoins économiques bien définis. La description des différentes provinces et de la part qu'elles prenaient à la vie économique de l'Etat représente une innovation dont on ne saurait trop se louer, étant donné que ce vaste empire n'était en somme qu'un composé d'une quantité de pays et de peuples dont chacun avait ses traditions, son passé et ses intérêts particuliers. L'histoire de l'Etat Byzantin devrait donc — jusqu'à une certaine époque au moins — être envisagée comme l'histoire des peuples qui le formaient.

La première partie du livre se termine par un aperçu des marchandises importées à Byzance (pp. 81 sq.) de l'Extrême Orient. Elles étaient fort nombreuses — comme en témoigne la liste des douanes conservée dans les *Digesta* — et comprenaient des métaux (*ferrum indicum*), des aromes, des épices, des stupéfiants (*opium*), des pierres précieuses (*diamants*, *rubis*, *saphirs*), des eunuques (*spadones Indici*), des animaux sauvages (*lions*, *léopards*, destinés sans doute aux jeux du cirque), des peaux (*pelles Babylonicae*) pour manteaux et habits, et enfin la soie. Cette dernière marchandise provenait de Chine et était importée soit en forme de tissu soit comme matière première, travaillée ensuite dans les « *ergasteria* » byzantins. L'industrie de la soie était fort développée à Byzance aux V^e et VI^e ss., déjà. Les tissus de soie qui ornaient les églises de l'Occident provenaient presque entièrement d'Alexandrie (p. 85), Beyrouth, Tyr, Sidon et Constantinople étant également des centres importants de cette industrie. Jusqu'à la première moitié du VI^e s., cette dernière dépendait des importations, le ver à soie étant encore inconnu à Byzance. L'auteur consacre plusieurs pages à tout ce qui concernait l'importation de la soie et la soierie: aux douanes, aux ports d'entrée, aux couleurs et qualités réservées à la cour impériale, aux règlements draconiens auxquels étaient soumis les esclaves et les ouvriers employés dans cette industrie. Des desseins de certaines étoffes trouvées dans les sarcophages, l'auteur conclut au pays de leur provenance (p. e. motifs bibliques). Les *ergasteria* impériaux existaient à Alexandrie au début du V^e s. déjà (p. 85). La matière première arrivait sur des vaisseaux éthiopiens par la Mer Rouge, le

port Adulis et les ports syriens. En suivant la route de l'Asie Centrale par l'Iran, les caravanes aboutissaient aussi en Syrie. C'est là qu'on confectionnait toutes sortes de vêtements qu'on exportait ensuite dans les contrées du Proche Orient et en Europe (p. 86). Le fil de soie (*nema serica*) et la matière première (*subserica*) se trouvent mentionnés dans le Code Théodosien (*ibid.*). Ajoutons que la soie était déjà connue et recherchée à une époque beaucoup plus reculée, puisque Zosimos nous apprend que la rançon qu'Alaric réclama de la ville de Rome lors du premier siège, comprenait, entre autres choses, 4000 tuniques en soie. Le gouvernement avait à plusieurs reprises tâché de monopoliser le commerce de la soie, ce qui avait eu de sérieuses conséquences économiques (p. 89 sq.). Bien que la soie fût importée de Chine, le ver à soie vint de l'Asie Centrale (p. 196). Pour étayer cette thèse, l'auteur s'appuie sur des données archéologiques (*ibid.*).

Il est à regretter que la première partie du livre ne soit pas plus longue. Le sujet est trop vaste pour tenir dans une centaine de pages et certains problèmes gagneraient à être traités avec plus d'ampleur. Ceci se rapporte surtout à la caractéristique des classes sociales à Byzance. L'absorption de la petite propriété foncière par les grands domaines est un phénomène qui se fait remarquer distinctement à Byzance, au VI^e s., déjà, surtout en Egypte et qui crée de nouveaux rapports sociaux changeant à la fois, l'aspect de la campagne et de la ville. Dans le livre de Pigulevskaja, la décadence de la petite propriété et le rapport entre le développement de l'industrie et l'affluence de la main-d'œuvre n'ont été qu'effleurés. Il est aussi incontestable que le commerce avait exercé beaucoup plus d'influence sur la vie économique à Byzance qu'en Occident et que, par conséquent, il avait dû y contribuer à la formation du régime féodal. C'est une conclusion qui s'impose au lecteur mais qu'il aimerait à voir exprimée par l'auteur.

La seconde partie du livre traite des chemins par lesquels s'accomplissait le commerce entre Byzance et l'Extrême Orient (pp. 99—214). L'auteur revient encore à la *Tabula Peutingeriana*, l'*Expositio* et la *Topographie Chrétienne*, en y ajoutant les divers *Odoïporiāi* et quelques manuscrits inédits de la Bibliothèque Publique de Léninegrad. La comparaison des documents est des plus intéressantes. La *Tabula* a dû être composée après 330, puisque Constantinople y figure, mais son caractère tout païen la classe parmi les documents antérieurs à l'époque Justinienne. Elle se trouvait considérablement au-dessous des notions géographiques de son époque et avait évidemment à remplir un but strictement pratique: indiquer les grandes voies commerciales qui menaient à l'Extrême Orient. L'auteur analyse les segments XI et XII de cette carte, c.-à-d. la Mésopotamie, l'Iran et les Indes, et arrive à la conclusion qu'à partir d'Ecbatane, les caravanes suivaient le littoral de l'Océan jusqu'aux côtes de Malabar. Par conséquent, Byzance dominant tous les défilés qui menaient à

l'Iran, se trouvait néanmoins en entière dépendance de l'empire des Sassanides lorsqu'il s'agissait de pénétrer aux Indes (p. 99 sq.). Une comparaison entre les *Odoïporai* et l'*Expositio* prouve que cette dernière, quoique plus ancienne (son aspect est encore païen tandis que les *Odoïporai* sont déjà conçus dans l'esprit chrétien) nous fournit des données beaucoup plus exactes. Dans les deux ouvrages on trouve cependant déjà les descriptions de l'Arabie Méridionale, de l'Ethiopie et des îles de l'Océan Indien (p. 115). La *Topographie Chrétienne* est une source fort instructive: son auteur n'avait pas de formation classique, sa conception de l'univers reposant entièrement sur l'Ecriture Sainte et l'enseignement de l'Eglise. Il était, même pour son époque, fort arriéré et la vogue dont son livre avait joui si longtemps n'était pas due à des opinions qu'il devait propager, mais à son utilité pratique. C'était un guide précieux pour les marchands, car il contenait la description des pays entre Byzance et les Indes et l'énumération des marchandises qu'on pouvait vendre et acquérir, il nommait toutes les étapes du voyage avec leurs distances respectives et donnait des conseils pratiques. Cosmas se rendait bien compte qu'au delà des Indes, il existait encore des espaces habités. Il ne les connaissait pas, mais il les mentionne vaguement sous le nom de *Sera* (Chine). Il avait dû être Syrien, certaines expressions et la langue qu'il emploie, le prouvent. Les Syriens étaient on le sait, les plus actifs et les plus entreprenants parmi les commerçants de l'empire et c'est par la Syrie que les marchandises orientales entraient à Byzance (p. 153). Cosmas lui-même provenait sans doute d'un milieu d'artisans et de marchands dont pullulaient les grandes villes de cette province. Dans son ouvrage, on ne cherchait guère à se renseigner sur l'antique culture païenne. On lui demandait des notions utiles à satisfaire les besoins de la vie quotidienne et à s'enrichir, tout en restant d'accord avec l'enseignement de l'Eglise (p. 155). Une comparaison entre l'*Expositio*, les *Odoïporai* et la *Topographie* permet de constater d'un côté le progrès des connaissances géographiques durant ces deux siècles, et, de l'autre, le développement de l'échange entre Byzance et les pays orientaux, qui s'était accompli au cours du même temps (p. 129).

Les deux pays dominant le littoral et les eaux de la Mer Rouge, le Himyar et l'Ethiopie, étaient bien connus à Byzance. Toutes les caravanes qui, de Byzance, de l'Iran ou de la Mésopotamie, se dirigeaient dans l'intérieur de l'Arabie ou voulaient atteindre les côtes de la Mer Rouge, passaient par le Himyar. Quand à l'Ethiopie, elle contrôlait tout l'échange avec l'intérieur et le Sud de l'Afrique. C'est par son intermédiaire qu'on importait les esclaves noirs, l'or, l'ivoire, les encens, la canne à sucre, donnant en échange le sel, le fer et le bétail. Les marchands byzantins de Syrie avaient leurs colonies à Malabar et à Ceylan (p. 177). Elles étaient destinées à faciliter le commerce des épices, des pierres précieuses et surtout celui de la soie. Plusieurs pages ont été consacrées à cet échange (p. 184—190), et l'on a l'impression — un peu vague peut être — que le

rôle de l'Éthiopie et du Himyar ait été moindre que l'auteur ne le prétend, puisqu'aucune colonie byzantine n'y est signalée. Le transport des marchandises (parmi lesquelles la soie tenait encore le premier rang) se faisait, dans une égale mesure, par mer et par continent, mais dans les deux cas, il était contrôlé par l'Iran, les vaisseaux iraniens dominant l'Océan Indien (p. 188). Byzance se voyait donc forcée de chercher d'autres voies et son attention fut attirée un moment par le Caucase et les pays de l'Asie Centrale (p. 191 sq.). La division du Caucase entre une multitude de petites nations en facilitait la conquête, mais le chemin qui, laissant de côté l'Iran, bordait au nord la Caspienne était long et rude. Le trajet par la Sogdiane ou la Samarcande n'était ni plus court ni moins dangereux. Il fallait donc revenir à l'ancienne route par l'Iran et trouver, coûte que coûte, une solution des difficultés. L'auteur décrit les différents moyens auxquels on avait eu recours à Byzance: intervention diplomatique, alliance avec les pays de l'Asie, dirigée contre l'Iran, finalement les guerres (p. 205 sq.).

Cette seconde partie du livre fait apparaître les relations byzantino-iraniennes sous un jour nouveau. On voit clairement à quel degré la vie économique de Byzance dépendait du bon vouloir du gouvernement iranien, comment les intérêts économiques de ces deux pays s'entremêlaient continuellement et se contredisaient parfois. On comprend mieux toute l'activité diplomatique et militaire, développée sur les frontières orientales par Justinien et ses successeurs. On se rend compte que, par suite de leur organisation économique, la Syrie, la Palestine et l'Égypte étaient rattachées à l'Orient par des liens beaucoup plus forts que ceux qui les liaient au reste de l'Empire.

N. Pigulevskaja a su très bien découvrir le rapport entre la pénétration culturelle et religieuse d'un côté et l'expansion commerciale de l'autre. Elle l'a souligné en parlant des missions Nestorienne en Syrie ou du manichéisme en Asie Centrale (p. 202 sq.). Si, dans les chapitres concernant le Caucase, l'auteur a pu faire usage des travaux de savants soviétiques (J. A. Manadian, S. T. Jeremian et d'autres), tout ce qui se rapporte à l'Asie Centrale est dû à ses propres recherches témoignant d'une admirable érudition de l'auteur et de l'étendue de ses vues.

L'auteur a réussi à identifier certains lieux: Sasu = Barbarie = le Somali du Sud-est, les Indes Intérieures = l'Indostan Occidental (p. 171). Une observation s'impose cependant: une meilleure disposition du travail permettrait à l'auteur d'éviter certaines longueurs et rendrait son livre plus facile à lire et à consulter. Pour ne donner qu'un seul exemple: Mme P. parle du commerce de la soie dans la première partie (p. 83—95), traitant de la provenance de la soie, des douanes, de l'organisation de l'industrie relative, etc. Elle revient au même sujet dans la seconde partie (pp. 184—190, 195—211).

La troisième partie (pp. 215—385), qui est la plus longue, offre en même temps le plus d'intérêt. L'auteur y parle des pays intermédiaires

entre Byzance et l'Iran: de l'Ethiopie et du Himyar. Conformément à sa méthode, elle analyse d'abord les sources qui lui serviront de base à ses recherches. Elles sont bien nombreuses: sources byzantines d'abord, comme Malalas, Théophane, Procope, Nonnosius, la Chronique Pseudo-Dyonisienne, Jean d'Efèze, Simocatta; sources syriennes et arabes ensuite: Tabari, Abulfeda, Simon de Beth-Arsam, the Book of Himyarites, le Martyre d'Arethae, pour n'en nommer que les plus importantes. Elle passe aux auteurs, authentiques ou présumés de ces documents, pour les placer dans le cadre qui leur convient et pour dévoiler les motifs qui ont décidé de leur attitude de chroniqueurs. Siméon (« La lettre de Siméon de Beth-Arsam », éd. Guidi, Rome 1881) était évêque de Beth-Arsam et comme tel il participait à la plupart des événements qu'il décrit. Son point de vue est celui d'un chrétien représentant la politique de Justinien I^{er} lequel, tout en combattant le monophysisme chez lui, le soutenait en Orient, car cela servait ses buts. The Book of Himyarites, une source de beaucoup postérieure à Siméon — car elle date de 932 — se rapporte aussi aux événements du VI^e s. c.-à-d. aux persécutions des chrétiens pendant la guerre entre l'Ethiopie et le Himyar. Elle ne s'est conservée qu'en fragments (« The Book of Himyarites », ed. A. Moberg, Lund, 1924). « Le Martyre d'Arethae » (éd. Boissonade, Anecdota Graeca, vol. V, Paris 1833) a été composé par un Grec et il se rattache aux deux sources précédentes, mais la conception du basileus agissant comme protecteur et défenseur de la foi chrétienne en Ethiopie, y est soulignée avec plus d'insistance encore. « Le Martyre » a dû être composé dans un milieu soutenant la politique de la main forte et favorisant un gouvernement centralisé qui était en opposition avec le particularisme provincial. Ces sources devaient être contrebalancées par d'autres, provenant de milieux antichrétiens, nationalistes. Aussi l'auteur a-t-il eu soin de dépouiller soigneusement Abulfeda et Tabari où se reflètent les prétentions arabes au Himyar, excitées et soutenues par l'Iran. Byzance ainsi que l'Iran avaient des intérêts économiques dans le Sud de l'Arabie et en Afrique du Sud-Est et une fois de plus, ces intérêts étaient opposés. Byzance y cherchait un appui dans son commerce avec les Indes, une station sûre sur la route de l'Orient. L'Iran, par contre, voulait à tout prix empêcher Byzance de s'affranchir de la dépendance économique qu'il lui imposait dominant tous les chemins aux Indes.

N. Pigulevskaja nous décrit les moyens de combat des deux adversaires et la scène de cette lutte. Le Himyar surtout la préoccupe. C'est un Etat qui, à cette époque, se composait surtout de villes, plus ou moins indépendantes, gouvernées par l'aristocratie locale et un chef nommé par voie d'élection. A la tête de cette conglomération de villes, se trouvait un roi — malik — avec une autorité assez problématique. La société était divisée très distinctement en plusieurs classes sociales: aristocratie des grands propriétaires fonciers tirant de plus des profits considérables du com-

merce, population urbaine composée de riches marchands, d'artisans et de la grande masse de la gent pauvre, souvent sans moyens pour vivre et toujours exploitée, population rurale, selon toute probabilité libre, et, enfin, esclaves. Dans cet Etat, on vivait encore par grands clans familiaux où la jouissance et l'administration des biens se faisait en commun, où les liens de parenté étaient très forts et l'autorité du chef de la famille incontestable.

Il est à regretter que l'Ethiopie n'ait pas été traitée sur le même pied que le Himyar. L'auteur nous signale en passant que c'était un Etat beaucoup plus uni que l'Arabie du Sud, possédant un gouvernement central et rattaché à Byzance par des liens économiques, car c'est Byzance qui assurait des débouchés à ses marchandises. C'est sur ce terrain que Byzance et l'Iran rivalisent. Ils envoient des missions religieuses pour affermir leur influence, en attirant les inimités locales susceptibles de déclencher la guerre civile et en leur donnant l'occasion d'intervenir et ils arment l'Ethiopie contre le Himyar.

Malgré certaines longueurs et le caractère assez difficile qu'accuse le livre de N. Pigulevskaia, on le ferme avec un sentiment de regret, tant on est conquis par la nouveauté du problème, par l'abondance de données et le raisonnement profond et logique. L'auteur scrute les sources de tous les points de vue et elle sait en tirer le maximum de leur contenu. Elle n'a négligé ni les inscriptions, ni les données archéologiques — en un mot rien qui pût jeter un jour nouveau sur les questions qu'elle étudie. En abordant un problème, elle l'examine à fond, ne reculant devant aucune difficulté. Elle s'efforce de dévoiler tous les ressorts cachés et d'expliquer toutes les conséquences d'un fait. Son travail est un apport précieux à l'histoire économique de Byzance et ne trouvera pas de si tôt son égal.

Il y aurait quand même quelques observations à ajouter à celles qui ont déjà été faites: l'auteur s'occupe plutôt des lois réglant les rapports sociaux de diverses classes sociales dans les Etats qu'elle décrit, que de leur situation économique et sociale proprement dite. Cela ne laisse pas de surprendre chez un historien marxiste d'une telle envergure. La comparaison entre les villes arabes du VI^e s. et les cités de la Rome impériale semble assez risquée (p. 13). Nedjran, que l'auteur a choisi pour donner une idée de ce qu'étaient les villes arabes et leur organisation (pp. 33—384), paraît avoir été une ville où s'entrecroisaient les routes des caravanes et qui, par conséquent, accuse un caractère assez spécial. Elle hébergeait beaucoup d'étrangers et le commerce d'exportation, différentes formes du crédit (emprunt à hautaux sans doute) et la circulation de l'argent devaient y tenir une place importante, ce qui nous empêche de la classer parmi les villes typiques de l'Arabie. On se demande aussi si la lutte des classes n'a joué aucun rôle dans l'histoire de toutes ces villes. L'auteur n'en parle pas, même lorsqu'elle aborde les questions religieuses.

L'édition du livre est très soignée. On est d'autant plus étonné de ne

pas y trouver un index de noms, une bibliographie complète, et des cartes géographiques; celle qui se trouve à la fin du livre représente le XI et XII segment de la Tabula Peutingeriana et ne saurait être consultée sans difficulté. L'appendice (p. 408/410) contient l'original et la traduction russe de deux fragments inédits d'un manuscrit conservé à la Bibliothèque Publique de Léninegrad.

H. Kappesowa / Łódź

F r. A l t h e i m, *Attila und die Hunnen*. Verlag für Kunst und Wissenschaft. Baden-Baden, 1951, 215 (3) S., 1 Farbtafel, 16 Tafeln und 1 Karte.

В течение последних лет в науке обнаруживается особый интерес к истории гуннов, что проявилось в том, что в печати появилось несколько новых исследований, посвященных гунской истории вообще и в частности истории Атилы. В первую очередь надо указать замечательное исследование английского историка-марксиста Е. А. Томпсона (см. Е. А. Thompson, *A History of Attila and the Huns*. Oxford, 1948; ср. Ив. Дуйчев, *Едно изследване върху обществено-икономическата и политическата история на хуните*. Известия на Института за българска история, III—IV, 1951, 441—452), затем книгу советского историка А. Н. Бернштама (см. А. Н. Бернштам, *Очерк истории гуннов*. Ленинград, 1951), которая, к сожалению, не удовлетворила требованиям научной критики (ср. например: З. Удальцова, *Против идеализации гунских завоеваний*, в: *Большевик*, 1952, кн. 11, 68—72; А. Х. Рефиков: *Вопросы истории*, 1952, кн. 5, 126—131). Книга Альтгейма носит тот-же заголовок, что и труд Томпсона, и это как-будто подсказывает сопоставление содержания обеих книг, чтобы установить результаты и методологические приемы их авторов. В противоположность Томпсону, А. посвятил первые две главы своей книги самой ранней истории гуннов. Отождествляя гуннов исторической эпохи с так наз. Hsiung-nu, он занимается сведениями об истории этого племени и о его взаимоотношениях с китайской империей с древнейших времен, характеризуя его культуру, искусство, религиозную жизнь и т. д. Несомненно, что все это очень интересно и автор сделал некоторые весьма ценные наблюдения, например, в области искусства. Необходимо отметить, однако, что занимаясь этими вопросами, А. почти упустил из виду некоторые другие основные проблемы, как, например, проблему о тождестве Hsiung-nu и исторических гуннов. Нельзя забывать, что и до последнего времени есть исследователи, которые думают, что невозможно с положительностью поддерживать мнение о тождестве этих племен (см. например: О. Maenchen-Helfen, *Huns and Hsiung-nu*. Byzantion XVII, 1944/45, 222—243; ср. *Byz. Zeitschr.* XLIII, 1950, 467). Странно, что для А. подобные сомнения как бы не существуют: он уделил этому вопросу только несколько строк, но его разсуждения совсем недостаточны. Он считает, между прочим, что

Hiung-nu говорили языком тюрского происхождения. Чтобы доказать, на основании этого, их тождество с историческими гуннами, А. утверждает, что протоболгары, как гунское племя, тоже говорили на тюркском языке. Были ли протоболгары, в действительности, племя гунского происхождения или же они были только одним из племен тюркского происхождения, которое находилось под властью гуннов? Последнее предположение надо принять, как более вероятное. Наоборот, А. считает их не только народом гунского происхождения, но и настоящими продолжателями гунской истории в эпоху средневековья.

Исходя из своих предположений о тождестве Hiung-nu и гуннов, А. довел изложение их истории с конца II века н. э. до 370 г. приблизительно, когда исторические гунны появились в пределах европейского мира. Все это обобщено под заголовком «Странствование на Запад» (с. 39—62). Так как сведения источников об этом периоде весьма скудны, он пытается дополнить их догадками. Говоря здесь о каком-то руническом письме гуннов, А. упоминает и о тех загадочных письменных знаках, которые известны из памятников болгарской древности IX столетия. Необходимо сказать, однако, что это может быть скорее «каменотесные знаки», чем письмо рунами, как безоговорочно принимает это Альтгейм. Ввиду этого невозможно утверждать (ср. с. 46 сл.), что предполагаемое руническое письмо гуннов получило свою более усовершенствованную форму именно у протоболгар. Ссылаясь на сведения Приска Панийского, Альтгейм принимает далее (см. с. 48 и прим. 72), что к середине пятого века у гуннов было своеобразное письмо. Правда, Приск сообщает, что у Аттилы были секретари, которым он велел прочесть имена гунских перебежчиков, однако нигде не указано, что эти списки не были на греческом или латинском языке, так как известно, что при его дворе были секретари, присланные ему западными римлянами. Но Альтгейм предполагает, что очень рано гунны познакомились также и с греческим письмом и в связи с этим он снова указывает на протоболгарскую историю, считая, что письмо протоболгарских надписей IX века ничто иное, как продолжение этой ранней традиции (с. 50 сл.). Вряд ли это предположение правильно, так как греческий язык и греческое письмо, которым пользовались протоболгары IX столетия, восприняты непосредственно из Византии, а не являются наследием далекого Туркестана.

Рассуждения Альтгейма относительно иранского влияния на гуннов заслуживают внимания. Однако, следы иранского влияния он находит не только в архитектуре времени Аттилы, но также и в протоболгарской архитектуре (с. 52 сл.). Здесь А. пытается воскресить теорию о персидско-сасанидском влиянии в области протоболгарского искусства, хотя теперь эта теория уже давно опровергнута и едва ли было бы возможно найти доказательства, которые позволили бы возродить ее.

Исследования некоторых ученых установили, наоборот, что памятники болгарского архитектурного искусства IX века необходимо связывать с образцами византийской архитектуры или же скорее с античной традицией поздне-римского периода, воплощенной в архитектурных памятниках таких центров, как Марцианополис, Никополис ад Иструм, Нове, Оескус-Гиген и т. д., которые продолжали существовать на территории, занятой славянами и протоболгарами. Утверждать снова противное было бы настоящим анахронизмом.

Далее Альтгейм занимается (гл. III: сс. 63—80) вопросом о столкновениях гуннов с готами и аланами. Заслуживают внимания указания на легенду о серне, которая будто-бы указала путь через море (с. 76 сл.). Эти сведения нужно прибавить к тому, что уже писал Томпсон (ор. с., р. 15—17; ср. Дуйчев, указ. ст., с. 442). В действительности, здесь начинается настоящее изложение истории гуннов. К сожалению, когда Альтгейм пришел к этой части своего изложения, он просто отказывается дать подробную документацию и заявляет, что будет давать такую только там, где его мнение отличается от мнения Томпсона (с. 79, 198, прим. 150). Тут он говорит, между прочим, о деятельности отдельных гунских отрядов, которые находились на службе у римлян (с. 82 сл.). Это проникновение гуннов в среду римлян напоминает, например, то, что делалось в XIV веке, когда турецкие отряды постепенно проникали в среду византийцев или же других балканских народов, участвовали в их борьбе, пока, наконец, не сделались из них наемников и союзников завоевателями и государами.

Изложив сведения об организации гунского государства, А. говорит об отношениях между гуннами и восточно-римской империей (гл. IV: сс. 95—122). Но и здесь он тоже ограничился указанием только некоторых событий периода 435—450 годов, событий, которые ему казались самыми важными. Строго хронологического повествования о событиях у него нет, да и он не поставил себя целью дать подобное изложение. Занимаясь далее вопросом об отношениях Атиллы с Западом (гл. VI: сс. 123—142), Альтгейм отметил отражение, которое оказала эта борьба на поэтическое творчество германцев (с. 138 сл.). В связи с этим было бы необходимо упомянуть очень важную статью проф. Г. Моравчика (см. *Moravcsik, Attilas Tod in Geschichte und Sage*. SAbdr. aus dem *Körösi Csoma-Archivum*, II, 1—2, 1926, pp. 83—116).

Весьма удачно Альтгейм определяет значение Каталаунской битвы, как «поворотной точки в истории Атиллы и даже более — вообще в гунской истории» (с. 143). Автор рассказал о последних событиях гунской истории: о походе в Италию, об угрозах восточно-римской империи, о кончине гунского вождя, о судьбе его наследников и его государства и т. д. Говоря о приемниках гуннов в Европе, А. снова и более широко занимается историей протоболгар, которых он считает последними, но

все таки настоящими продолжателями гунской традиции (с. 152 сл.). Он правильно замечает (с. 158 сл.), что среди протоболгар очень долго сохранилась память об Аттиле и о его любимом сыне Ернаке; действительно, оба они упомянуты, под именами Авитохол и Ирник, в так наз. Именнике протоболгарских владетелей. Однако, надо дополнить, что всё это отнюдь не может быть доказательством, что протоболгары — народ гунского происхождения. Относительно быта и культуры протоболгар Альтгейм дает весьма интересные и полезные сведения, хотя кое-что здесь спорно и вызывает сомнения. Наконец, в последней главе своей книги (гл. VIII: сс. 165—174) он занимается так наз. *türkische Völkerwanderung*. Здесь читатель может найти общие рассуждения о переселениях народов германского, арабского, славянского и тюркского происхождения.

Необходимо подчеркнуть, что по своему содержанию книга Альтгейма вовсе не представляет настоящего изложения гунской истории. Автор занимается иногда более историей быта и культуры, чем историей политических событий. Это было бы важным достоинством его исследования, если бы его изложение не страдало очень часто безсистемностью и расбросанностью, а с другой стороны частыми повторениями.

Желательно, мне кажется, кое-что добавить или же исправить в его изложении. Так например, к сведениям (с. 22) об употреблении чаш из человеческих черепов см. теперь указания в *Byzantinoslavica*, XII, 1951, pp. 92—93. К объяснениям о значении термина «тархан» (с. 31 сл.) ср. теперь *История культуры древней Руси. Домонгольский период. I. Материальная культура*. М.-Л., 1948, сс. 164—165 (Б. А. Рыбаков), о роли кузнеца в ранней исторической жизни народов вообще. Термин „*Proto-bulgarias*“ (Altheim, *ib.*, p. 99) в действительности неправильный. Известен, однако, термин *Πρότος Βουλγαρίας*, который может быть византийского происхождения. Кубрат не был современником императора Константина IV (668—685) (ср. с. 156 сл.), так как он умер, как предполагается, в 642 г. Наконец, вспомним, что некоторые из китайских источников касательно истории *Hsiung-nu*, которыми пользовался Альтгейм, даны также и в русском переводе, сделанном русским ученым прошлого века Н. Я. Бичуриным, известным под монашеским именем о. Иакинфа (1777—1853): см. Н. Я. Бичурин (Иакинф), *Собрание сведений о народах, обитавших в Средней Азии в древние времена. I—II*. Москва-Ленинград, 1950, — где эти источники переизданы на основании издания 1851 года. В этой коллекции древних китайских источников можно почерпнуть богатейшие сведения не только о племени *Hsiung-nu*, но также и о других народах, имена которых так часто упоминаются в изложении Альтгейма.

Ив. Дуйчев / София

НЕКРОЛОГИ
OBITUARIES
NÉCROLOGIES

LOUIS BRÉHIER

(1868—1951)

Le 13 octobre 1951, Louis Bréhier mourait à Reims, dans sa 83^e année, où il s'était retiré depuis quelques années auprès de sa fille. Dans le très modeste logement qu'il occupait, composé d'une chambre et de son cabinet de travail, Louis Bréhier vécut ces dernières années comme il avait toujours vécu, en savant d'une modestie rare, bien que sa science fût universellement reconnue, consacrant ses loisirs à la recherche et éprouvant une joie profonde à recevoir avec son affabilité si grande tous ceux qui voulaient bien venir jusqu'à lui.

Louis, René Bréhier était né à Brest le 5 août 1868. Il était l'aîné de cinq fils, dont deux morts en bas âge. Le quatrième est le seul survivant d'entre eux, le docteur Georges Bréhier, à Honfleur; le cinquième était Emile Bréhier, qui fut professeur à la Sorbonne et membre de l'Académie des Sciences morales et politiques. Louis Bréhier descendait, par son père, d'une famille de cultivateurs et d'artisans, que ses archives permettent de suivre de père en fils jusqu'au delà du XVII^e siècle et, par sa mère, d'une famille d'origine flamande, mais alliée, dès le XVIII^e siècle, à une famille bretonne du Finistère. Ainsi s'explique le caractère de L. Bréhier, qui était placide, méthodique et tenace dans ses entreprises.

Le père de L. Bréhier appartenait à l'Enseignement. Mais il abandonna assez rapidement le professorat pour l'administration. L. Bréhier et ses frères firent de la sorte leurs études dans les divers lycées où leur père se trouva être successivement nommé. C'est ainsi qu'ayant commencé ses études en octobre 1874, au lycée de Brest, L. Bréhier les continua dans les lycées de Bar-le-Duc, de Clermont-Ferrand, de Cahors et de Poitiers, où il obtenait, en 1885, le prix d'honneur de Rhétorique et où il était reçu bachelier ès-lettres. Il termina ses études secondaires au lycée Louis-le-Grand, en 1889; il obtenait cette même année le prix d'Histoire au Concours Général entre les lycées de Paris et était reçu boursier de Licence. Nommé boursier à la Faculté des Lettres de Lyon, il abandonna sa bourse pour préparer à la Sorbonne sa Licence d'Histoire. Licencié d'Histoire en 1890, il était reçu à l'agrégation d'Histoire, deux ans plus tard, en 1892.

A la Sorbonne, L. Bréhier avait eu des maîtres éminents, dont l'influence devait être profonde sur son esprit : Paul Guiraud, Luchaire, Seignobos et Marcel Dubois, qui lui révéla l'immense intérêt de la géographie, « jusque là sa bête noire ». En dehors des cours réguliers d'Histoire à la Faculté des Lettres, L. Bréhier suivait aussi certaines conférences à l'Ecole des Hautes Etudes, celle de Thévenin, « contempteur de Fustel de Coulanges », sur les institutions mérovingiennes, celle de Bernard Haus-soulier sur la République d'Athènes d'Aristote, que l'on venait de découvrir et celle de Cahun, sur l'histoire des Mongols, qui, aimait à le rappeler. L. Bréhier, devait lui être si utile par la suite. Mais son année la plus agréable, fut l'année 1891, pendant laquelle il n'avait aucun examen à préparer. L. Bréhier connut alors vraiment la joie du travail désintéressé et productif. Il songeait, du reste, dès ce moment, à se consacrer à l'histoire de Byzance, car il remettait cette année même à Luchaire un travail sur les *Rapports de l'Empire byzantin avec la France*. G. Schlumberger venait de publier son ouvrage consacré à *Nicéphore Phocas* et il le lisait avec passion. Mais son maître Paul Guiraud voulait l'entraîner vers l'histoire ancienne. Il l'engagea à choisir comme thèse d'agrégation une étude sur *La société grecque contemporaine de l'Iliade et de l'Odyssée*, d'où L. Bréhier devait tirer plus tard sa thèse complémentaire pour le Doctorat ès lettres. L'année suivante, en 1892, le surlendemain de sa réussite à l'agrégation, Ernest Lavisse offrait à L. Bréhier de suivre une carrière scientifique et lui proposait de l'attacher aux fouilles de La Blanchère en Afrique du Nord. Mais il refusa, car il songeait déjà à Byzance. Le 1^{er} octobre 1892, L. Bréhier débutait comme professeur d'Histoire au Lycée de Montauban.

Il n'y enseigna qu'un an. L'année suivante, il était nommé au lycée de Bourges, puis au lycée de Reims et à celui de Saint-Quentin. En mars 1899, alors qu'il était encore professeur d'histoire dans ce dernier lycée, L. Bréhier présentait devant la Faculté des Lettres de Paris ses thèses de Doctorat ès-Lettres. Dès le mois de décembre de la même année, il était chargé d'un cours d'histoire et géographie ancienne et du Moyen-Age à la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand. En 1903, il était nommé professeur d'histoire de l'antiquité et du Moyen-Age à la même Faculté. Il devait y rester jusqu'à sa mise à la retraite, en août 1938. Jamais, avec sa modestie foncière, L. Bréhier ne demanda ni même ne désira un autre poste. Lorsque Charles Diehl, titulaire de l'unique chaire d'Histoire Byzantine existant en France fut atteint par l'âge de la retraite, L. Bréhier refusa sa succession, à laquelle le désignait cependant tant de titres. Mais quelque défavorables qu'aient été les conditions dans lesquelles L. Bréhier pouvait travailler à Clermont-Ferrand, où plus d'un instrument de travail indispensable lui faisait défaut, sa rare puissance de travail, son étonnante mémoire et la souplesse de son intelligence ouverte à tout lui permirent de laisser une œuvre aussi vaste que variée et qui, à bien des égards, fera longtemps encore autorité.

Dès 1899, L. Bréhier s'adonna avec enthousiasme à l'étude de Byzance. De goûts plutôt sédentaires, il demanda fort peu de missions scientifiques. Dans la longue carrière de savant, il n'en remplit que quatre: en 1910, à Venise, Athènes et Constantinople pour des recherches sur la sculpture byzantine, en 1912, en Grèce, en Italie méridionale, en Sicile et à Rome, dans la même intention, en 1914, à Venise et dans le Tyrol, à l'occasion d'un voyage d'études interuniversitaire et en 1930 au Mont-Athos, avec son condisciple et ami G. Millet. Par contre, L. Bréhier suivit avec intérêt les Congrès, internationaux aussi bien que nationaux.

Dès 1902, il prenait part au XIII^e congrès des Orientalistes à Hambourg; les congrès internationaux des Etudes Byzantines, si l'on met à part le IV^e Congrès à Sofia, le virent du premier, à Bucarest, en 1924, au VII^e, à Bruxelles en août 1948, de même que les Congrès internationaux d'Histoire de l'Art à Paris, en 1921 et d'Art chrétien à Ravenne en 1932 ou le Congrès jubilaire de la Fédération archéologique et historique de Belgique, en 1925. Il en fut de même pour les Congrès nationaux, congrès de la Syrie française (1918), Congrès de l'Association Guillaume Budé de 1932, 1935 et 1938 ou de la Société Française d'Archéologie de 1924, 1929, 1932, 1934, 1935 et 1939. On attendait avec intérêt les solides et originales communications de L. Bréhier, dont la clarté et la simplicité recueillaient les suffrages de tous. Pendant plus d'un demi siècle, L. Bréhier s'est mis au service de la Science Française et lui a consacré tout son cœur, toutes ses forces. Admirablement au courant de tout ce qui se publiait, notant soigneusement sur des milliers de fiches les innombrables renseignements qu'il recueillait de tout côté, L. Bréhier a laissé des centaines de publications, dont plus d'une de haute valeur et parmi lesquelles la part de Byzance est fort belle.

L'activité scientifique de L. Bréhier fut, en effet, aussi prodigieuse que variée. De nombreuses Revues françaises et étrangères recherchèrent sa précieuse collaboration: Revue Historique, depuis 1893 et où, de 1905 à 1948, il publia, entre autres, douze Bulletins, dans lesquels il analysait et jugeait les publications relatives à la civilisation byzantine, Journal des Savants, depuis 1909, Revue de Synthèse Historique, Revue des Questions Historiques, Revue de l'Orient Chrétien, Echos d'Orient, Etudes Byzantines, Revue d'Histoire et de Philosophie religieuses, le Moyen-Age, le Monde slave, ou encore, Revues destinées au grand public, comme la Revue des Deux Mondes, la Revue des Idées, la Revue Bleue, la Vie Catholique, ou enfin les Revues consacrées à l'histoire de l'Art: Gazette des Beaux-Arts, L'Art vivant, L'amour de l'Art, Bulletin Monumental, Formes, La vie et les arts liturgiques ou les Cahiers archéologiques. Parmi les Revues étrangères, L. Bréhier envoya de nombreuses études à Byzantion, l'Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire orientales et slaves, la Revue Historique du Sud Est Européen, les Orientalia Christiana, Genova, Byzantinische Zeitschrift, The Constructive Quarterly, la Rivista di ar-

cheologia cristiana della Pontificia Commissione di archeologia sacra, les Annales de l'Institut Kondakov, etc.

Parmi les Dictionnaires et Encyclopédies, auxquelles L. Bréhier donna ses solides et savants articles, on peut citer le Dictionnaire d'Histoire et de Géographie Ecclésiastiques, le Dictionnaire d'Apologétique, l'Encyclopédie Larousse, le Larousse mensuel, le Dictionnaire de Biographie française, et les deux encyclopédies, The Catholic Encyclopaedia et l'Encyclopaedia of the Social Sciences.

La civilisation byzantine, Histoire et Art, fut incontestablement le domaine préféré de L. Bréhier. Sans doute, l'Occident, et en particulier, l'art occidental, retint aussi l'attention de L. Bréhier. Ses nombreuses monographies, entre autres sur les monuments d'Auvergne, des ouvrages, dont certains sont riches en observations originales, comme *La cathédrale de Reims, une œuvre française* (1916, 2^e édition, 1920), couronnée par l'Académie des Inscriptions, *l'Art en France. Des invasions barbares à l'époque romane* (1930) et ses exposés si clairs et si solides sur *L'Art des temps préhistoriques en Occident*, *L'Art antique du proche Orient et de la Méditerranée*, *De l'art antique à l'art médiéval* et *L'Art en Occident du V^e siècle*, publiés dans l'« *Histoire générale de l'Art* », sous la direction de G. Huisman (1938) sont là pour le témoigner. Il n'est pas jusqu'à l'Histoire moderne et contemporaine, qui n'ait attiré L. Bréhier avec son ouvrage sur *L'Egypte de 1798 à 1900*, paru en 1901 et couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques. Mais ce fut Byzance et sa civilisation si originale qui furent très rapidement le domaine préféré de L. Bréhier et qui le resta jusqu'à ses derniers jours.

Ce fut d'abord l'histoire de Byzance, qui, dès 1891, sollicita l'attention de L. Bréhier, alors âgé de 23 ans. Cette année, il présentait à son maître Luchaire une étude sur les *Rapports de l'Empire byzantin avec la France*, et dès 1899, paraissait son premier ouvrage consacré à l'histoire fort mal connue encore de cet Empire millénaire, et sujet de sa thèse de Doctorat, *Le schisme oriental du XI^e siècle*, ouvrage très neuf alors et que les recherches ultérieures ont modifié sur plusieurs points, mais qui suggéra en France et à l'étranger de nombreuses études. L'histoire de Byzance allait être explorée par L. Bréhier à peu près sous tous ses aspects, mais il est incontestable qu'il eut une certaine préférence pour l'histoire religieuse de l'empire byzantin, à laquelle il consacra de nombreuses études de 1899 à 1950. Dès 1904, en relation avec les recherches qu'il avait faites pour sa thèse, L. Bréhier publiait *Un discours inédit de Psellos. Accusation du patriarche Michel Cérulaire* (1059), édition princeps du texte contenu dans le cod. Paris. gr. 1182 renfermant de nombreux détails intéressants sur la société byzantine au XI^e siècle et sur l'étrange personnalité de Psellos qui, quatre ans plus tard, ne trouvait pas de mots assez élogieux pour célébrer les vertus et l'action de Michel Cérulaire. La même année paraissaient *Un patriarche sorcier à Constantinople*, étude sur le

patriarche iconoclaste Jean Grammatikos, dit Iannis et *La querelle des Images*, où L. Bréhier exposait, en les soumettant à une critique serrée, les causes et les conséquences des faits entre 726 et 842. Trois ans plus tard, en 1907, L. Bréhier publiait *L'Eglise et l'Orient au Moyen-Age. Les Croisades* (5^e éd. 1928) couronné par l'Académie Française, qui étudie, de la fin de l'empire romain jusqu'en 1453, les rapports intellectuels, économiques et politiques entre l'Orient et l'Occident, mais surtout les rapports religieux et, en 1924, *l'Histoire anonyme de la Première Croisade (Gesta Francorum)*, accompagnée d'une traduction et de nombreuses notes.

Si l'on met à part la Querelle des Images, à laquelle L. Bréhier s'intéressait encore en 1948 avec son étude *Sur un texte relatif au début de la Querelle iconoclaste*, ce fut surtout le problème de l'Union des Eglises qui fut son sujet d'élection dans l'histoire religieuse de Byzance. En effet, en 1917, il publiait *Normal relations between Rome and the Churches of the East before the Schism of the eleventh century* (publié en français, en 1928, dans *La Documentation catholique*) et *Origin of the Misunderstanding between the Roman Church and the East*, qui furent complétées en 1923, par l'exposé dans le Tome IV de la *Cambridge Medieval History, The Greek Church: its relations with the West up to 1054. Attempts at reunion of the greek and latin Churches*. En 1946, L. Bréhier revenait sur la question dans son article sur *Le schisme byzantin. A propos d'un livre récent*.

L. Bréhier avait l'intention de donner une Histoire suivie de l'Eglise byzantine dans l'*Histoire de l'Eglise* dirigée par A. Fliche et V. Martin. Ses articles sur l'œuvre évangélisatrice de l'Eglise byzantine, comme *Les missions chrétiennes chez les Slaves* (1917) et *Les missions chrétiennes chez les Slaves du IX^e siècle* (1927) sont en rapport avec ce projet. Mais les circonstances ne lui permirent pas de mener à bien ce dernier. L. Bréhier n'alla pas, dans son exposé, au delà de 715. Il publia ainsi dans le Tome IV l'histoire de l'Eglise byzantine depuis Justin I jusqu'en 590 (1936) et depuis 590 (règne de Maurice) jusqu'au concile iconoclaste de 754 (1938), exposés solides, clairs et précis, tout en étant souvent très détaillés.

La question, qui semble également avoir intéressé particulièrement L. Bréhier, après la politique religieuse de l'empire byzantin, est l'histoire de l'Enseignement à Byzance. Dès 1899, en effet, il publiait, sur cette question alors fort mal connue, deux articles: *L'Enseignement supérieur à Constantinople dans la dernière moitié du IX^e siècle* et *Les professeurs de Droit à Constantinople*. Continuant l'étude de la même question, L. Bréhier publiait en 1926 *Les traits essentiels de la fondation de Théodose II*, suivi, en 1927, de *La légende de Léon l'Isaurien, incendiaire de l'Université de Constantinople*; en 1928, il donnait à l'Université de Louvain, deux conférences sur ce sujet: *l'Université impériale et l'enseignement* et *l'Université impériale, le monachisme et le courant mystique*. En 1940, L. Bréhier faisait quatre conférences au Collège de France, en 1935, *La place des auteurs grecs dans l'enseignement des écoles byzantines*, au titre de la Fon-

dation Schlumberger, sur le même problème et, en 1941, il publiait une solide étude sur *L'enseignement classique et l'enseignement religieux à Byzance*. Ces longues et minutieuses recherches aboutissaient à l'exposé d'ensemble, *L'enseignement*, dans le tome III du *Monde byzantin* (1950), le plus complet que nous ayons aujourd'hui sur cette question.

Mais ce ne sont pas là les seuls aspects qui aient retenu l'attention de L. Bréhier. L'histoire politique, intérieure et extérieure, l'histoire institutionnelle et l'histoire littéraire ont fait l'objet d'études qui offrent toujours des renseignements intéressants et plus d'une fois nouveaux.

Certaines de celles-ci furent souvent provoquées par la publication d'un ouvrage sur la question, par exemple, *L'histoire de l'Etat byzantin* (1941) à propos de l'ouvrage de G. Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates* ou *l'Histoire de Byzance*, à propos de l'ouvrage de Charles Diehl, *Les grands problèmes de l'Histoire byzantine* (1944). Il n'en est pas de même par contre des deux articles, *Byzance et empire byzantin* (1930) sur l'emploi des expressions, *Byzance et Empire byzantin* chez les Byzantins et chez les Occidentaux et de *Byzance dans l'opinion et la littérature* (1946). A l'histoire politique intérieure de Byzance appartiennent des articles ayant trait à quelque grand fait historique, comme *Constantin et la fondation de Constantinople* et *La prise de Constantinople par les Turcs*, parus tous deux en 1915 ou *La transformation de l'empire byzantin sous les Héraclides* (1917), *Les derniers siècles de Byzance* (1945) ou à la vie de quelque personnage, comme *Hommes de guerre byzantins: Georges Maniakès* (1902) ou encore à certains aspects de la vie byzantine: *Les populations rurales au IX^e siècle d'après l'hagiographie byzantine* (1924) et *La femme dans la famille à Byzance* (1949) ou enfin à certaines coutumes: *Concours de beauté à Byzance* (1937).

L'histoire extérieure est représentée par un petit nombre d'études, dont l'une est particulièrement importante, *Les colonies d'Orientaux en Occident au commencement du Moyen-Age* (V^e—VIII^e siècle), Mémoire présenté au XIII^e Congrès des Orientalistes à Hambourg et qui fit époque (1903); L. Bréhier y montrait comment, après la disparition de la civilisation romaine, les marchands syriens, qui furent à peu près les seuls navigateurs de la Méditerranée du V^e au VIII^e siècle et les seuls industriels du monde barbare dirigèrent la vie économique de l'Europe occidentale et y firent pénétrer les idées, les mœurs et aussi le grec, la langue de l'Orient; on peut dire que c'est grâce aux Syriens que la barbarie a été moins grande et qu'ils ont contribué à maintenir un certain goût du luxe et de l'art, qui a, dans une assez large mesure, préparé la renaissance carolingienne. Il faut encore mentionner les articles sur *La question bulgare au Moyen-Age* (1909), *La question d'Orient sous les Comnènes* (1913), *La Serbie d'autrefois et l'œuvre nationale de saint Savas* (1919) et *Une ambassade byzantine au camp de saint Louis devant Tunis* (1933).

Quant à l'histoire institutionnelle, ce domaine encore si mal connu, L. Bréhier y apporta sa contribution par quelques études, consacrées à l'empereur: *La cour impériale de Constantinople à l'époque de la Querelle des Images* (1901), *L'origine des titres impériaux à Byzance* (1906), *Les survivances du culte impérial à Byzance* (1920), en collaboration avec Mgr Battifol, et *Les empereurs byzantins dans leur vie privée* (1940).

Enfin, l'histoire littéraire ne fut pas non plus sans intéresser L. Bréhier. Dès 1904, il faisait connaître l'épopée byzantine de Digénis Akritas dans *Un héros de roman dans la littérature byzantine. Basile Digénis Akritas* et l'une des questions les moins connues de cette littérature, le théâtre, faisait l'objet de trois études intéressantes: *Le théâtre religieux à Byzance* (1913), *Les miniatures des homélies du moine Jacques et le théâtre religieux à Byzance* (1921) et *Le théâtre à Byzance* (1932); il montrait, enfin, tout ce que l'hagiographie byzantine pouvait donner comme renseignements nouveaux sur la vie byzantine dans son étude *L'hagiographie byzantine des VIII^e et IX^e siècles à Constantinople et dans les provinces* (1917).

A toutes ces études consacrées à l'histoire de l'empire byzantin, il y aurait lieu d'ajouter les nombreux articles parus dans le *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques* de 1914 à 1949.

Il est incontestable que L. Bréhier portait un intérêt très grand à l'Histoire. Cependant, on peut constater que, dès 1906, il montra aussi certaines préférences pour l'Histoire de l'Art et que, avec les années, il s'occupa de préférence de questions relatives non seulement à l'Art byzantin, mais à l'Art occidental.

Après deux études préparatoires, paraissait, en 1904, *Les origines du crucifix dans l'art religieux*, où il faisait remonter l'apparition du crucifix au VI^e siècle, en Syrie et dans les cercles monastiques. Jusqu'en 1950, l'Art byzantin allait être exploré à peu près sous tous ses aspects par L. Bréhier. Toutefois, la sculpture et la peinture retinrent, semble-t-il, tout particulièrement son attention. En 1911 paraissaient ses *Etudes sur l'histoire de la sculpture byzantine*, complétées, en 1913, par les *Nouvelles études sur l'histoire de la sculpture byzantine*, domaine qui était jusqu'alors assez mal connu. Des études, comme *La sculpture iconographique dans les églises byzantines* (1924) montraient que L. Bréhier continuait à s'occuper du problème. En 1936, il publiait, fruit de ses longues recherches, un monumental ouvrage, *La sculpture et les arts mineurs byzantins*, formant le Tome III de l'*Histoire de l'Art*, publiée sous la direction de Charles Diehl et qui reste l'ouvrage le plus complet et le guide le meilleur sur cette question.

Dès 1913, L. Bréhier présentait une première synthèse de ses recherches dans le domaine de l'Art byzantin, dans son ouvrage *L'Art byzantin*. Dès lors ce fut surtout la peinture byzantine qui fut le centre de ses études. En 1918, il publiait l'un de ses grands ouvrages, *L'Art chrétien. Son*

développement iconographique des origines à nos jours, dont la seconde édition parue dix ans plus tard, en 1928, était couronnée par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Continuant ses études sur la peinture byzantine, L. Bréhier publia successivement, *Les visions apocalyptiques dans l'art byzantin* (1927), *Les origines et l'évolution de la peinture byzantine* (1929 et 1930), *A propos du psautier byzantin à frontispices* (1930), *Les icônes dans l'histoire de l'Art*, paru dans *L'Art byzantin chez les Slaves* (1932), *Icones non faites de main d'homme* (1932), *Le portrait dans l'art byzantin* (1933), *Les peintures cappadociennes de l'époque préiconoclaste au XIV^e siècle* (1935 et 1938), *L'iconographie impériale à Byzance* (1937), *Les peintures du rouleau liturgique du monastère de Lavra* (1939). Toutes ces études font de L. Bréhier l'un des plus éminents représentants des études iconographiques en France.

Telle est l'œuvre « byzantine » de L. Bréhier. Ce grand savant, dont la modestie était aussi grande que la science, vit cependant venir à lui honneurs et récompenses académiques, de France et de l'étranger. Dès 1911, l'Institut archéologique de Russie à Constantinople l'inscrivait au nombre de ses membres; en 1925, l'Académie Royale d'Archéologie de Belgique le nommait membre correspondant, en 1926, la Société des Antiquaires de France correspondant national; en 1927, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres le nommait à son tour membre correspondant, en attendant de le nommer Membre en 1935; en 1937, l'Université d'Athènes lui décernait le titre de Docteur honoris causa, en 1938, l'Institut Kon-dakov de Prague le nommait membre, en 1944, il devenait membre associé de la Pontificia Insigne Academie artistica dei Virtuosi al Panthéon et en 1946 il était élu membre associé de l'Académie Royale de Belgique (Classe des Beaux-Arts).

De nombreux prix académiques, enfin, témoignèrent de la haute valeur des œuvres de L. Bréhier: en 1902, l'Académie des Sciences morales et politiques lui attribuait le Prix Audiffred pour son ouvrage *L'Égypte de 1798 à 1900*, en 1906, c'était l'Académie Française qui couronnait du Prix Montyon *Les Basiliques chrétiennes, Les Églises byzantines, Les églises romanes, Les églises gothiques*, en 1917, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres lui attribuait le Prix Bordin pour *La cathédrale de Reims*, et l'année suivante, en 1918, le Prix Fould pour *L'Art chrétien et son développement iconographique*, en 1922, l'Académie Française lui accordait pour la seconde fois le Prix Montyon, en 1938, c'était l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Clermont-Ferrand, qui couronnait du Prix Mège l'ensemble de ses travaux et en 1939, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres lui donnait le Prix Schlumberger pour ses publications sur l'Art byzantin.

La longue vie de L. Bréhier, toute consacrée à l'étude, trouva sa récompense suprême. L. Bréhier eut, en effet, la joie de voir paraître avant sa mort l'œuvre monumentale, qui à elle seule perpétuera son nom, le *Monde*

Byzantin, fruit de cinquante années de recherches patientes et méthodiques, publiée dans la Collection *Evolution de l'Humanité* et représentant dans ses trois volumes la Somme des connaissances byzantines, au début de la seconde moitié du XX^e siècle: *Vie et mort de Byzance* (1947), *Les institutions de l'empire byzantin* (1949) et *La civilisation byzantine* (1950), dont chacun, Français ou étranger, admire la solidité, l'ampleur, la clarté, la simplicité. Louis Bréhier, avec Charles Diehl, mort en 1944 et Gabriel Millet, seul survivant des trois grands byzantinistes français du début du XX^e siècle, a bien mérité des études byzantines. R. Guillard / Paris

БИБЛИОГРАФИЯ

BIBLIOGRAPHY

BIBLIOGRAPHIE

Rédacteur en chef: M. Paulová. Collaborateurs: D. Angelov (D. A.), A. Boehr-van Rijnbach (A. B. R.), P. Charanis (P. Ch.), D. Dimitrov (Dim.), A. Dostál (A. D.), A. Elian (A. E.), H. Evert-Kappesowa (Kap.), A. Florovskij (Fl.), A. Frolov (A. F.), R. Guiland (R. G.), M. Gyóni (M. Gy.), J. M. Hussey (J. M. H.), J. Irmischer (Irm.), F. V. Mareš (F. V. M.), D. Papas (Pap.), M. Paulová (M. P.), A. R. Sodano (A. R. S.), J. Vašica (jv.), B. Zástěrová (Zst.).

D. Histoire de l'Eglise.

A. ALFÖLDI, *The Conversion of Constantine and Pagan Rome*... (V. Byzantinoslavica X, 189, 354; XI, 135, 308; XII, 317). — Rev. by M. HADAS, *The Jewish Quart. Rev.* XLI (1951) 423—424. P. Ch.

A. M. AMMAN, *Abriß der ostslavischen Kirchengeschichte*. Wien, Thomas Morus Presse im Verl. Herder, 1950, pp. XVI, 748. — Compte-rendu: *Deutsches Pfarrerblatt* 50 (1950) 772—773; D. T. B., *Irenikon* 24 (1951) 268—269. Irm.

A. M. AMMAN, *Storia della Chiesa russa*... (V. Byzantinoslavica X, 354). — Compte-rendu: D. T. B., *Irenikon* 24 (1951) 268—269. R. G.

D. ANGELOV, *Философските възгледи на богомилите*. Изв. на Института за Бълг. Ист. III—IV (1951) 113—147. — En continuation de ses publications précédentes, A. étudie ici l'origine et les conceptions philosophiques des bogomiles. M. P.

R. BAUERREISS, *Kirchengeschichte Bayerns, I. Von den Anfängen bis zu den Ungareinfällen*. St. Ottilien, Eos Verl., 1949, pp. XV, 196 + tabl. + cartes. — La description du christianisme en Bavière avant le commencement de l'activité des sociétés de missions (voir p. 1 et ss.) touche au domaine des byzantinologues. Irm.

H. G. BECK, *Die Benediktinerregel auf dem Athos*. Byz. Zeitschr. 44 (1951) 21—24. — Notes sur quelques réminiscences de la règle des bénédictins dans l'Hypotyposis de saint Athanase, fondateur de la Grande Laure (voir le texte dans Ph. Meyer, *Die Haupturkunden für die Geschichte der Athosklöster*, 1894, pp. 130—140). Irm.

E. BENZ, *Wittenberg und Byzanz. Zur Begegnung und Auseinandersetzung der Reformation und der östlich-orthodoxen Kirche*. Marburg/L., Elwert-Gräfe und Unzer Verl., 1949 pp. 288 + 10 tab. — Des tentatives de la Réforme allemande de disputer avec l'Eglise orientale: Mélancthon, la traduction grecque de la Confessio Augustana (1559), Caspar Peucer et le monde slave, Hans von Ungnad et son imprimerie à Urach. — Cf. Byzantinoslavica XII, 317. Irm.

J. BERNHART, *Der Vatikan als Weltmacht. Geschichte u. Gestalt d. Papsttums*. (19.—23. Tsd.) München, P. List, 1951, pp. 412. — Les relations entre Byzance et Rome sont considérées, toutes les fois que l'auteur les mentionne, d'un point de vue très papiste. Irm.

Blätter für orthodoxes Christentum. Hrsg. v. P. ZACHARIAS. München, Ernst-Reinhardt-Verl., 1949-1950. — Compte-rendu: *Deutsches Pfarrerblatt* 50 (1950) 479. Irm.

J. DARROUZES, *Evêques inconnus ou peu connus de Chypre*. Byz. Zeitschr. 44 (1951) 97—104. — Quelques textes tirés de mss. de la Bibliothèque Nationale de Paris

et d'un ms. grec de Carpentras; notices sur trois archevêques et les évêques de Solia-Nicosie, d'Arsinoé-Paphos, d'Amathonte et de quelques autres sièges. R. G.

R. DEVRESSE, *Le Patriarcat d'Antioche*... (V. Byzantinoslavica X, 190, 355; XI, 309). — Compte-rendu: P. THOMSEN, Theol. Lit.-Ztg. 75 (1950) 489—490.

Irm.

F. DVORŇÍK, *Pope Gelasius and Emperor Anastasius I*. Byz. Zeitschr. 44 (1951) 111—116. — Contrairement à l'opinion commune, il faut constater que la célèbre lettre de Gélase I^{er} à l'empereur Anastase I^{er} n'indique aucune rupture avec les idées de son temps, quant à sa distinction entre la *potestas* impériale et l'*auctoritas* spirituelle. Gélase n'a jamais eu l'intention de déclarer la primauté du pape sur le monde entier. Irm.

F. DVORŇÍK, *Emperors, Popes, and General Councils*. Dumbarton Oaks Papers VI (1951) 1—27. — Points out that the church in the 4th—6th centuries never questioned the right of the emperor to convoke the church councils. But this, the author thinks, did not put in canger the Catholic doctrine for papal supremacy. « The legates of the First See being given the place of the princeps senatus, they exercised a great authority at the council. They were first to give their opinion, they voted first, and, as used to be the case in the senate, the opinion of the princeps was regarded as the most important. »

P. Ch.

F. DVORŇÍK, *The Photian Schism*... (V. Byzantinoslavica X, 191, 285—288, 355; XI, 135, 309; XII, 318). — Rev. by F. H. CHASE, *Traditio* VII (1949—51) 491—496.

P. Ch.

H. EVERT-KAPPESOWA, *Une page de l'histoire des relations byzantino-latines. Le clergé byzantin et l'Union de Lyon (1274—1282)*. — V. ici XIII, 1, p. 68—92.

M. P.

G. EVERY, *The Byzantine Patriarchate*... (V. Byzantinoslavica X, 191, 355; XI, 136, 309). — Compte-rendu: P. LEMERLE, *Rev. Etudes Grecques* LXIV (1951) 532—533.

M. P.

K. FRIZ, *Die Stimme der Ostkirche*. Stuttgart, Evang. Verlagswerk, 1950, pp. 175. — Le but de ce livre est de donner aux lecteurs protestants une introduction à la nature de l'Eglise orthodoxe.

Irm.

Mgr. GENNADIOS, métropolite d'Héliopolis et de Theira, Ἡ ὁριστικὴ διαμορφώσις τοῦ οἰκουμενικοῦ Πατριάρχου καὶ ἡ ἐν Χαλκίδονι σύνοδος. *Orthodoxia*, 1951, pp. 53. — Etude publiée à l'occasion du 1.500^{ème} anniversaire du 4^e concile œcuménique de Chalcédoine (451). Mgr. Gennadios étudie successivement les raisons de l'élévation du siège de Constantinople au rang de patriarcat œcuménique, la convocation du 4^e concile œcuménique, les résultats du concile, le 2^e concile œcuménique et le patriarcat œcuménique, les opinions émises pendant le 4^e concile œcuménique sur le patriarcat œcuménique, l'œuvre administrative du 4^e concile, le 28^e canon, l'explication des 9^e et 17^e canons, l'attitude des papes à l'égard du patriarcat œcuménique de CP, la législation de Justinien, l'extension de la juridiction du patriarcat œcuménique et les titres « patriarche » et « œcuménique ».

R. G.

V. GRUMEL, *L'annexion de l'Illyricum oriental, de la Sicile et de la Calabre au patriarcat de Constantinople. Le témoignage de Théophane le Chronographe*. *Recherches de Science religieuse. Mélanges Jules Lebreton* 39—40 (1951—1952) 191—200. — On a fait remonter jusqu'ici l'annexion de l'Illyricum, de la Sicile et de la Calabre au patriarcat de Constantinople, à Léon III l'Isaurien, en réponse aux protestations du pape contre les décrets iconoclastes, et l'on a fixé cette annexion à l'année 731 ou 733. Erreur reposant sur une interprétation erronée de Théophane (de Boor I, 408—409). Rome et son duché étant demeurés encore un quart de siècle dans l'empire, l'événement se place seulement après la fin de la domination de Byzance en Italie centrale, sous le pape Etienne II (752—757).

R. G.

V. GRUMEL, *Jean ou Denys? Note sur un patriarche d'Antioche*. *Rev. des Etudes Byz.* IX (1952) 161—163. — Il s'agit d'un patriarche d'Antioche, Jean ou Denys suivant

les sources, du 12^e s., qui s'intercale entre Pierre III et Théodose et dont le véritable nom semble être Denys et non Jean. R. G.

V. GRUMEL, *La deuxième mission de saint Ambroise auprès de Maxime*. Rev. des Etudes Byz. IX (1952) 154—160. — Fin octobre ou début de novembre 384; elle échoua, du reste. R. G.

E. HERMAN, *Hat die byzantinische Kirche von selbst eintretende Strafen (Poenae latae sententiae) gekannt?* Byz. Zeitschr. 44 (1951) 258—261. — Réfutant l'opinion de M. Seriski (*Poenae in iure byzantino ecclesiastico ab initiis ad saeculum XI* [1054], Rome, 1941, p. 18) et surtout celle de F. Kober (*Der Kirchenbann*, Tübingen, 1863, p. 51 et suiv.) ainsi que celle des savants qui se basent sur ce dernier, l'auteur constate que l'Eglise byzantine n'a jamais connu de poenae latae sententiae. Irm.

M. J. HIGGINS, *Aphraates' Dates for Persian persecution*. Byz. Zeitschr. 44 (1951) 265—271. — Le grand massacre eut lieu entre septembre 344 et janvier 345. Sûreté de la chronologie d'Aphraates, témoin oculaire. R. G.

G. HOFMANN, *Lettere pontificie edite ed inedite intorno ai monasteri del Monte Sinai*. Orient. Christ. Period. XVII (1951) 283—303. — Edition de 5 lettres inédites, dont 4 du pape Honorius III (7 juillet 1217, 25 avril 1225, 7 janvier 1226) et une lettre de Grégoire X du 24 septembre 1274. Le grand monastère au pied du Sinai, fondé par Justinien I et dédié à la Théotokos, mais appelé depuis le 14^e s., monastère de Ste Catherine, conserve, entre autres, 2289 manuscrits grecs, qu'il y aurait lieu d'inventorier méthodiquement. Il faut souhaiter voir réalisé le vœu du P. H., demandant la création à Venise d'un centre d'études d'Histoire médiévale italo-grecque, utilisant la riche documentation des Archives d'Etat et centralisant les témoignages internationaux relatifs à l'histoire religieuse et culturelle des monastères du Mont Sinai. R. G.

E. HONIGMANN, *Une liste inédite des Pères de Nicée: Cod. Vat. Gr. 1587, fol. 355r—357v*. Byzantion XX (1950) 63—71. — Edition et courte étude sur la liste. R. G.

E. HONIGMANN, *Un évêque d'Adoulis au concile de Chalcédoine?* Byzantion XX (1950) 265—301. — H. démontre qu'il n'en est rien, et réfute ainsi E. Schwartz et E. Stein, qui l'avaient affirmé. R. G.

B. IOANNIDES, *Some aspects of the contemplative life or « hesychia » according to St. Gregory Palamas*. Introduction. Christian East 1, N. S., No. 6 (1951) 178—187. J. M. H.

A. H. M. JONES, *Constantine and the Conversion of Europe...* (V. Byzantino-slavica X, 193; XI, 136; XII, 320). — Compte-rendu: W. ENSSLIN, D. Lit.-Ztg. 71 (1950) 507—510. M. P.

K. KASTNER, *Kirchengeschichte. Für d. Mittelstufe an höh. Lehranst. 3. Aufl.* Bonn, Hanstein, 1950, pp. 158. — Manuel d'histoire ecclésiastique destiné à l'enseignement religieux catholique. L'évolution occidentale se trouve naturellement au centre de l'étude, ce qui n'empêche pas de faire allusion aux événements les plus importants de l'histoire ecclésiastique byzantine. Irm.

V. SL. KISEL'KOV, *Сидор Фрязин и Яков Ценцал*. Изв. на Института за Бълг. Ист. III—IV (1951) 287—294. — Dans un *Index librorum prohibitorum* en langue paléobulgare, publié par A. Gorskij—K. Nevostruev, *Описание славянских рукописей Московской синодальной библиотеки*, II, 3 (1862), p. 640/1, nr. 322, ont été mentionnés à côté de Pop Eremija et de Pop Bogomil, comme auteurs des ouvrages hérétiques, aussi deux personnages inconnus: Sidor Frjazin et Jakov Cencal. J. Ivanov, *Bogomilski knigi i legendi* (Sofia, 1925), pp. 50—51, n'avait pas pu identifier ces deux noms et pensait qu'il s'agit d'hérétiques d'origine occidentale. En utilisant l'Ekthesis du métropolite de Kyzikos Démétrius (X^e s.) (v. Migne, P. Gr., CXXVII, coll. 880—901; cf. K. Krumbacher, GBL², pp. 79, 81, 89) dans une version slave (La Kormčaja de 1786, ff. 294—295), K. identifie Jakov Cencal avec l'hérésiarque Jacob Baradaïos, chef des monophysites de la Syrie, mort en 578. Quant à Sidor Frjazin, K. pense qu'il serait possible de l'identifier avec Isidore, le fils du gnostique d'Alexandrie Basilide du II siècle (sur

lui cf. V. Altaner, *Patrologie*, Freiburg i. Br. 1938, 74). Cette suggestion me semble tout à fait inacceptable, entre autres parce qu'elle ne nous donne point la possibilité d'interpréter le surnom Frjazin = évidemment « Franc ». Il faut observer cependant que l'*Index librorum prohibitorum slave* fort probablement n'est qu'une version d'un original grec. D'autre part il est clair que les quatre noms des hérétiques ne sont pas indiqués dans un ordre chronologique. Tout ceci considéré, je crois possible d'identifier le nom d'Isidor, mentionné ici, avec celui d'Isidore, archevêque de Kiev, destitué à cause de ses sympathies pour l'Eglise de Rome et mort, comme cardinal, en 1463 (sur lui v. G. Mercati, *Scritti d'Isidoro il Cardinale Ruteno...*, Città del Vaticano, 1926). Le surnom « Frjazin » lui a été donné justement comme à un partisan de l'Eglise catholique. L'indication de son nom dans notre Index nous fournit aussi un *terminus* pour dater l'original grec.

Iv. Dujčev.

B. KÖTTING, *Peregrinatio religiosa...* (V. Byzantinoslavica XII, 320). — Comptendu: I. ORTIZ de URBINA, *Orient. Christ. Period.* XVII (1951) 477—478.

F. V. M.

C. LAGIER, *L'Orient chrétien. I: Des Apôtres jusqu'à Photius (de l'an 33 à l'an 850)*. Paris, 1935, pp. XXV, 472 + 3 cartes. — *II: De Photius à l'Empire latin de Constantinople (de l'an 850 à l'an 1204)*. Paris, 1950, pp. XII, 609 + cartes... (V. Byzantinoslavica XI, 311.) — Important ouvrage, que couronnera un troisième volume, qui mènera l'histoire de l'Orient chrétien jusqu'aux temps modernes. Récit bien présenté et facile, délibérément allégé de références qui intéresseraient surtout les spécialistes. La probité scientifique de l'auteur est d'ailleurs incontestable et la bibliographie en tête de chaque volume est très suffisante. Le tome I se termine avec la fête de l'orthodoxie de 843 et montre l'Orient d'abord uni jusqu'aux querelles christologiques, puis divisé avec les hérésies et leurs conséquences funestes pour la chrétienté. Un tableau chronologique des principaux événements, des listes des évêques de Rome, des empereurs romains et byzantins, des évêques de Constantinople, d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem, un Index des noms propres et quatre cartes facilitent la consultation de l'ouvrage. Le tome II s'arrête à la date tragique de 1204, à la prise de Constantinople par les Croisés de la IV^{ème} croisade. Le récit mène le lecteur du schisme de Photius à la fin de la dynastie des Anges, et lui fait revivre avec émotion les années glorieuses de la dynastie de Macédoine et de celle des Comnènes, en le renseignant sur la vie intérieure de l'empire, la vie à Byzance en particulier, la religion et les institutions charitables dans l'empire, et les heures sombres du schisme de 1054 et du règne de Alexis III Ange, à la veille de la prise de la capitale. Des listes chronologiques des papes, des patriarches de Constantinople, des empereurs byzantins et des rois de Jérusalem, un Index des noms propres et 4 cartes terminent également ce deuxième volume. Cet ouvrage, dans lequel l'auteur a donné le meilleur de lui-même, ne peut qu'attirer la sympathie du lecteur pour l'histoire des Eglises orientales. Un troisième volume comportera des monographies consacrées aux Eglises de Russie, de Géorgie, de Bulgarie, de Chaldée, des Maronites, des Coptes égyptiens et sera d'une aide précieuse à celui qui s'intéresse à l'histoire de l'Orient chrétien. — Comptendu: D. P. D., *Irenikon* 23 (1950) 472—473.

R. G.

V. LAURENT, *A propos de Dorothee, métropolite de Mitylène († c. 1444)*. *Rev. des Etudes Byz.* IX (1952) 163—169. — Biographie (il est mentionné pour la première fois en 1422 et il n'est plus en vie le 1^{er} juillet 1444) et renseignements sur l'œuvre unique qu'on puisse lui attribuer à coup sûr, la *Didaskalia* lue lors d'un siège de Constantinople par les Turcs (il s'agit très vraisemblablement du siège de juin 1422).

R. G.

B. LEIB, *Les patriarches de Byzance et la politique religieuse d'Alexis I^{er} Comnène (1081—1118)*. *Recherches de Science religieuse*. Mélanges Jules Lebreton, 39—40 (1951—1952) 201—221. — Etude des patriarchats de Cosmas I^{er} (v. 8 août 1075 — 8 mai 1081), homme d'une grande droiture, hostile à tout compromis, et qui dut pour cette raison démissionner après avoir gouverné l'Eglise près de six ans; Eustrate (mai 1081—juillet 1084), moine, élu grâce à Anne Dalassène, mais sans grande valeur et qui ayant été incapable de dominer la situation, lors de la saisie des biens d'Eglise par Alexis I^{er} Com-

nène et lors du procès de Jean Italos, dut partir, « comme un malheureux acteur que l'ambition et la faveur avaient poussé et surfait ». Nicolas III Grammatikos, enfin, (août 1084—avant 24 mai 1111), moine lui aussi, vertueux et lettré, qui sut maintenir l'ordre dans les monastères et dans l'Eglise byzantine, et qui condamna les hérésies de Nil et de Blachernitès et anathématisa Basile, le chef des Bogomiles. Mais, comme ses prédécesseurs, Nicolas III se contenta de soutenir la politique d'Union avec Rome sur le plan politique seulement; antilatin, Nicolas III se prêta aux négociations avec Rome pour complaire à Alexis I^{er} Comnène, mais il ne fit rien pour les empêcher d'échouer.

R. G.

M. LOOS, *Le prétendu témoignage d'un traité de Jean Exarque intitulé « Sestodnev » et relatif aux bogomiles*. V. ici XIII, 1, p. 59—67.

M. P.

A. MARICQ, *Un « comte de Brabant » à la première croisade*. Byzantion XX (1950) 386—387. — Réponse au compte-rendu de V. Laurent (Byz. Zeitschr. 43 (1950) 438). Confirme sa première interprétation.

R. G.

PH. J. MAYER, *Lehrbuch der Kirchengeschichte für höhere Lehranstalten*. 6. Aufl. bes. v. J. SARTORIUS. I: *Das christliche Altertum. Das Mittelalter*. Mainz/Rhein, Kirchheim, 1950, pp. 110. — Cet ouvrage destiné à l'enseignement secondaire donne, aux pages 34 et ss., un exposé de l'évolution du christianisme, à partir du concile de Nicée jusqu'au troisième concile de Constantinople (680) et, aux pages 55 et ss., une description de la guerre des iconoclastes et du schisme grec. L'auteur juge tous les faits au point de vue catholique romain.

Irm.

A. MICHEL, *Die römischen Angriffe auf Michael Kerullarios wegen Antiocheia (1053—54)*. Byz. Zeitschr. 44 (1951) 419—427. — Le cardinal Humbert, homme de confiance de Léon IX, s'efforça de troubler les rapports originalement amicaux entre Michel Cérulaire et Pierre III, nommé patriarche d'Antioche en 1052, en faisant croire, par la rédaction de différentes lettres, que les anciens privilèges d'Antioche étaient menacés par Constantinople. Par indulgence, Cérulaire essaya de surmonter les différends qui en résultaient, ce qu'il prouve qu'il tenait à éviter le schisme entre les patriarches d'Orient.

Irm.

NIC. NICOLAESCU, *Sinodul IV ecumenic și organizarea vieții monastice. Ortodoxia III*, 2—3 (București, 1951) 459—479. — Décision du IV^e concile œcuménique sur l'organisation de la vie monastique à Byzance.

M. Şesan.

G. OLŠR, *La Chiesa e lo Stato nel cerimoniale d'incoronazione dei zar russi nel Periodo dei torbidi (1598—1613)*. Orient. Christ. Period. XVII (1951) 395—434. — Continuation d'études parues dans les tomes précédents et relatifs à la période des bouleversements (смутное время). Cf. Byzantinoslavica XII, 321.

F. V. M.

Orthodoxie und Evangelisches Christentum. Hrsg. v. Kirchl. Außenamt d. EKD. Studienheft Nr. 1. Witten-Ruhr, Luther-Verl., 1949, pp. 88. — Compte-rendu: Deutsches Pfarrblatt, 50 (1950) 94.

Irm.

Orthodoxie und evangelisches Christentum. Hrsg. v. Kirchl. Außenamt d. EKD. Studienheft, Nr. 2. Witten-Ruhr, Luther-Verl., 1950, pp. 168. — 2. *Kirche u. Kosmos*. — Résultats d'une conférence sur les problèmes de l'Eglise d'Orient, organisée par l'Office des Affaires Etrangères de l'Eglise Protestante de l'Allemagne. Voici les titres des articles les plus importants: Rammelmeyer, *Die Bedeutung der Schrift für das orthodoxe Verständnis der Kirche als Leib Christi*, p. 45 et ss. — L. Müller, *Die Bedeutung der Tradition in der orthodoxen Theologie und Kirche*, p. 77 et ss. — H. von Rautenfeld, *Kosmos und Kirche in orthodoxer Sicht*, p. 114 et ss. — A. Kartaschow et E. Wolf, *Die Entstehung der kaiserlichen Synodalgewalt unter Konstantin dem Großen, ihre theologische Begründung und ihre kirchliche Rezeption*, p. 137 et ss.

Irm.

G. PAPAMICHAEL, Μάξιμος ὁ Γραικός, ὁ πρῶτος φωτιστὴς τῶν Ῥωσῶν. Ἀθῆναι, 1951, pp. 654. — Compte-rendu: G. HOFMANN, Orient. Christ. Period. XVII (1951) 496—497. Compte-rendu polémisant, sous certains rapports, avec l'ouvrage analysé.

F. V. M.

A. & O. PARLANGELI, *Il monastero di san Nicola di Casole, centro di cultura bizantina in Terra d'Otranto*. Boll. B. Gr. Grottaferrata V (1951) 30—45. — Esquisse de l'histoire du monastère grec (dévasté jadis par les Turcs) établie d'après les codes d'origine locale. — Compte-rendu: M. LASCARIS, *Byzantion* XXI (1951) 255—256.

F. V. M.

A. PHYTRAKIS, *Τὰ ἰδεώδη τοῦ μοναχικοῦ βίου κατὰ τὸν Δ' μ. X. αἰῶνα*. Athènes, 1945, pp. 62. — Compte-rendu: D. P. DUMONT, *Irenikon* 24 (1951) 520. R. G.

A. PHYTRAKIS, *Οἱ μοναχοὶ ὡς κοινωνοὶ διδάσκαλοι καὶ ἐργάται ἐν τῇ ἀρχαίᾳ ἀνατολικῇ Ἐκκλησίᾳ*. Athènes, 1950, pp. 99. — Compte-rendu: R. JANIN, *Rev. des Etudes Byz.* IX (1952) 283. R. G.

J. PIWOWARCZYK, *Sobór w Chalcedonie*. Tygodnik Powszechny 34 (1951) 1—2. — Court exposé de la doctrine monophysite et de l'histoire des I^{er} et III^e conciles oecuméniques. L'auteur s'occupe plus particulièrement du concile de 451 et de l'enseignement catholique des deux natures de Jésus-Christ. (Travail de vulgarisation). Kap.

T. POPESCU, *Importanța istorică a Sinodului IV. ecumenic*. Ortodoxia III, 2—3 (București, 1951) 188—294. — Ouvrage publié à l'occasion du 1500^{ème} anniversaire du concile de Chalcédoine. Exposition minutieuse du cadre historique, des personnages, des discussions et des conséquences de ce concile. La meilleure monographie roumaine de ce genre. M. Șesan.

M. A. PURKOVIĆ, *Der Vater des Starez Isaïas*. Byz. Zeitschr. 44 (1951) 461—462. — Pour mettre fin au conflit confessionnel serbo-byzantin, une délégation serbe avec, à sa tête, le Starez Isaïas, abbé du couvent russe de l'Athos, fut envoyée à Constantinople au printemps de 1375. Le père du Starez Isaïas était probablement un nommé Georges, mentionné par Théodore Metochites (K. N. Σάθας, *Μεσαιωνική Βιβλιοθήκη* 1, 1872, 176—178). Irm.

M. RANG, *Die Geschichte der Kirche*. Unter Mitarb. v. O. SCHLISSKE. Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1950, pp. 320. = *Unser Glaube*, 2-3. — 2. Aufl. (1951). — Aux pages 303 et ss., on trouve une description de l'Eglise d'Orient par H. SCHAEDELER. Irm.

P. REZUȘ, *Poziția celor nemulțumiți de hotărârile sinodului IV ecumenic*. Ortodoxia III, 2—3 (București, 1951) 480—491. — Etude sur le parti des mécontents avec le IV^e concile oecuménique (Monophysites, Jacobites, Coptes et Arméniens). M. Șesan.

P. ROUSSET, *Les origines et les caractères de la 1^{ère} croisade...* (V. Byzantinoslavica X, 197). — Compte-rendu: P. H., *Irenikon* 23 (1950) 351. R. G.

F. RUSSO, *Il monachismo calabro-greco e la cultura bizantina in occidente*. Boll. B. Gr. Grottaferrata V (1951) 7—29. F. V. M.

G. SCHREIBER, *Religiöse Verbände in mittelalterlicher Wertung. Lateinischer Westen und griechischer Osten*. Hist. Jahrbuch 62—60 (1949) 284—358. — Notes sur les descriptions des ordres religieux par Anselme de Havelberg (mort en 1158) et Jacques de Vitry (mort en 1240) ainsi que sur leur critique de l'Eglise byzantine et de ses couvents. Irm.

W. SCHUBART, *Christentum und Abendland*. Münchner Verl. u. Graph. Kunstanstalten, 1947, pp. 400. — Compte-rendu: G. WOLLNY, *Geistige Welt* 2 (1948) 172. Irm.

H. SCHUSTER, *Christentum in Geschichte und Gegenwart. Ein Quellenbuch*. Neubearbeitet in Verband mit H. SCHUIRMANN. Frankfurt a. M. - Bonn, Diesterweg, 1950, pp. X, 264+tab. — Aux pages 18—25 de son recueil de textes choisis, l'auteur prend en considération l'Eglise de l'Empire à l'époque constantinienne; par contre, le recueil ne tient compte ni de l'évolution ecclésiastique à l'époque byzantine, ni de l'Eglise orthodoxe de nos jours. Irm.

SERAPHIM, *Die Ostkirche*. (Unter Mitarb. v.) W. LENGENFELDER (u.) I. TSCHETWERIKOW (Četverikov). Stuttgart, Spemann, 1950, pp. 339+tab. = *Sammlung Völkerglaube*. — En collaboration avec le professeur Ivane Tschetwerikow et le prêtre Wassilij Lengenfelder, le métropolite de l'organisation métropolitaine orthodoxe de

l'Europe centrale, Seraphim, donne une description objective de la doctrine, de l'histoire et de la vie religieuse dans l'Eglise orthodoxe. L'auteur a consacré des chapitres particuliers aux Eglises nationales.

M. ȘESAN, *Ortodoxia în trecutul Europei centrale*. Studii Teologice II, 1—2 (București, 1950) 80—97. — Aperçu sur les traces de l'Orthodoxie byzantine chez les Tchécoslovaques. L'auteur examine les données sur St Constantin et Méthode, St Venceslas, St Procope, Charles IV et le monastère slave de Prague, Jean Hus, les Hussites et leurs relations avec Constantinople et la Moldavie, et les nouvelles découvertes archéologiques du Prof. J. Poulik.

M. ȘESAN, *Ortodoxia la Chalcedon*. Telegraful roman - Sibiu, n° 43—44 (Oct., 1951) 5. — L'auteur examine le sens et l'emploi du mot « Orthodoxie » au IV^e concile, en 451.

M. ȘESAN, *Ortodoxia și Catolicitatea*. Ortodoxia III, 1 (București, 1951) 115—131. — Exégèse historique relative aux mots « Orthodoxie » et « Catholicité », à partir de leur origine jusqu'au XI^e siècle. L'auteur signale leurs emploi simultané dans l'Empire byzantin, à Rome et en Occident et explique la prédilection des Byzantins pour le terme d'Orthodoxie et l'emploi de celui-ci.

M. ȘESAN, *L'orthodoxie, Byzance et Rome*. Byzantinoslavica XII (1951) 175—178.

M. Я. СЮЗИУМОВ, *Проблемы иконоборчества в Византии*. Ученые Записки Свердл. гос. педагог. института (Свердловск, 1948) 48—110. — Compte-rendu: M. A. ЗАБОРОВ, Виз. Врем. IV (1951) 109—201.

G. SMIT, *Roma e l'Oriente cristiano. L'Azione dei Papi per l'Unità della Chiesa*. Préf. de S. Em. le Card. TISSERANT. Rome, 1944, pp. 244 + 50 illustr. h. t. — Compte-rendu: D. T. B., Irenikon 24 (1951) 410. —

L. STAN, *Importanța canonică a sinodului al IV. ecumenic*. Ortodoxia III, 2—3 (București, 1951) 441—459. — Importance ecclésiastique des décisions canoniques du IV^e concile œcuménique.

D. STĂNILOAE, *Definiția dogmatică dela Chalcedon*. Ortodoxia III, 2—3 (București, 1951) 295—440. — Analyse des participants du IV^e concile œcuménique de Chalcedoine et de leurs opinions théologiques sur le problème Christologique.

N. B. TOMADAKIS, Μιχαήλ Καλοφρενάς, Μητροφάνης Β' καὶ ἡ πρὸς τὴν ἐνωσιν τῆς Φλωρεντίας ἀντίθεση τῶν Κρητῶν. Ἑλετηρικὴ Ἐτ. Βυζ. Σλ. XXI (1952) 110—144. — Michel Calophrénas est Crétois et non Athénien. Sa correspondance avec Métrophane II se rapporte à l'Eglise de Crète et non à celle d'Athènes. Renseignements sur l'évêque latin Fantino de Crète et sur Métrophane II ainsi que sur les répercussions de l'Union de Florence en Crète. Réédition de la correspondance entre Michel Calophrénas et Métrophane II.

A. ВАСИЛИЕВ, *Църкви и манастири из западна България*. Разкопки и проучвания, IV. Народен Археол. музей (Бълг. Акад. на Науките) 1950, 49—114. — L'auteur publie un catalogue de plusieurs églises de la Bulgarie Occidentale datant d'époques différentes et dont la plupart remontent à la domination turque.

W. de VRIES, *Primat, Communio und Kirche bei den frühen syrischen Monophysiten*. Orient. Christ. Period. XVIII (1952) 52—88.

G. H. WILLIAMS, *Christology and Church-State Relations in the Fourth Century*. Church History XX (1951) No. 3, pp. 3—33; No. 4, pp. 3—26. — A study of the political implications of the Arian controversy.

A. WUYTS, *Le 28^{ième} canon de Chalcedoine et le Fondement du Primat romain*. Orient. Christ. Period. XVII (1951) 265—282.

M. A. ЗАБОРОВ, *Крестовые походы в русской буржуазной историографии*. Виз. Врем. IV (1951) 171—190. — Analyse critique d'ouvrages russes relatifs aux croisades et publiés durant le dernier siècle, à partir du livre de Medovnik datant de 1849, jusqu'aux travaux de D. Egorov et de O. A. Dobiasz-Rožděstvenskaja. Aux ouvrages

analysés, l'auteur reproche de négliger les motifs de nature sociale et économique qui ont présidé à l'organisation des croisades et de ne s'être guère posé le problème de la lutte des classes, à l'époque des croisades, etc. Fl.

E. Questions cyrillo-méthodiennes.

I. DUJČEV, *Zur literarischen Tätigkeit Konstantins des Philosophen*. Byz. Zeitschr. 44 (1951) 105—110. — Contrairement à ce que l'on a cru pendant longtemps, Constantin, Slave hellénisé plutôt que Grec de naissance comme son frère Méthode, a droit à une certaine place dans l'histoire de la littérature byzantine. Il a écrit en grec son Eloge de Grégoire le théologien et, à peu près certainement aussi, ses trois ouvrages sur la découverte des reliques de St Clément et la relation de ses discussions avec les iconoclastes, les Sarrazins, les Juifs et les Mahométans. R. G.

F. GRIVEC, *Žitja Konstantina in Metodija*. Ljubljana, 1951, pp. 178. — Nouvelle traduction slovène (avec interprétation) par Grivec des sources cyrillo-méthodiennes: Vie de Constantin, Vie de Méthode, Eloge des Sts Cyrille et Méthode, Légende italienne et Monuments de Freising. F. V. M.

T. LEHR-SPLAWINSKI, *Działalność Konstantyna i Metodiego a Słowaczyna*. Rocznik Sławistyczny XVI (1948) 116—138. — L'auteur examine minutieusement les répercussions de l'activité missionnaire de Cyrille et Méthode parmi les Slovaques en la comparant aux influences du St Siège. A la marge des travaux de M. M. Stanislav, Knieszsa, Isačenko et Medový. Kap.

F. SŁAWSKI, *Piśmiennictwo staro-słowiańskie na terenie Wielkich Moraw i Panonii w dobie Cyrylo-Metodiańskiej*. Życie i Myśl II, 7—8 (1951) 732. — Analyse détaillée des rapports entre la littérature de la Grande Moravie et celle de la Russie. L'auteur tâche de prouver que le folklore moravien était déjà en germe avant l'époque cyrillienne. Il démontre l'influence du patriarcat d'Aquilée, l'opposant aux infiltrations germaniques qu'on a toujours soulignées. Il examine l'importance de la mission byzantine pour le développement de la littérature slave. Bibliographie abondante. Kap.

J. VAŠICA, *Origine Cyrillo-Méthodienne du plus ancien code slave dit « Zakon sudnyj ljudem »*. Byzantinoslavica XII (1951) 154—174. M. P.

A. ZIEGLER, *Der Slawenapostel Methodius im Schwabenlande*. Tirage-à-part de Festschrift zur Vierhundertjahrfeier der Universität Dillingen a. d. Donau, 1949, pp. 169—189. — Selon Ziegler, le lieu où les évêques allemands avaient emprisonné saint Méthode, fut sans doute été le monastère d'Ellwangen en Souabe dont Ermanrich, un des adversaires de Méthode, avait été moine et, peut-être aussi, abbé. Ziegler cherche à motiver l'action funeste d'Ermanrich par l'amertume que ce dernier avait gardée de sa mission échouée en Bulgarie, en 866. L'étude est un bel ouvrage, solidement construit. Les preuves, très plausibles en somme, et qui situent la prison de Méthode en Souabe et non en Bavière, comme plusieurs autres savants l'avaient suggéré, ont de nouveau confirmé l'exactitude et la valeur historique de la Vie de Méthode. — Comptendu: S. SAKAČ, Orient, Christ. Period. XVII (1951) 494—495. F. V. M.

8. GEOGRAPHIE, TOPOGRAPHIE, ETHNOGRAPHIE

A. ALT, *Ein Dorfbezirk im Hinterland von Damascus*. Aus Antike und Orient, Festschrift Wilhelm Schubart zum 75. Geburtstag (1950) 25—37. — Etude de topographie et d'histoire de Goaria en Syrie. Irm.

E. ARMAO, *In giro per il Mar Egeo con Vincenzo Coronelli. Note di topologia, toponomastica e storia medievali, dinasti e famiglie italiane in Levante. Con stemmi in testo e un Atlante di 40 carte fuori testo*. Firenze, 1951, pp. VIII, 426 + 40 cartes

hors texte. — S'appuyant sur la nomenclature topographique actuelle, l'étude identifie surtout les noms de lieux figurant dans l'atlas de la Mer Egée de Coronelli (1650—1718) et dans d'autres ouvrages du même auteur dont Armao vérifie les données par des moyens de critique moderne. Tout en n'aboutissant pas, fatalement, à des résultats indiscutables, l'auteur a fait preuve de beaucoup de science dans son travail de pionnier. — Compte-rendu: G. HOFMANN, *Orient. Christ. Period.* XVII (1951) 245—246.

F. V. M.

F. BABINGER, *Kávalla (Anatolien)*. *Der Islam* 29 (1950) 301—302. — *Kάβαλλα* Irm.

M. H. BALLANCE, *The Roman Bridges of the Via Flaminia*. *Papers of the British School at Rome* 19 (N. S. 6, 1951) 78—117 + 6 pl. — Cited here for references to Italy in the Byzantine period.

J. M. H.

R. COATE, *Mont Athos. La Sainte Montagne*. Avec la collaboration de Simonne Jourdan-Laforte. Photographies de Démétrius Harissades et de Socrate Jordanides. Couverture de Marie Tauzin. Ouvrage orné de 64 héliogravures. Grenoble-Paris, B. Arthaud, 1948, pp. 96. — « Ce livre, dit R. C., avec raison, n'est pas un guide d'art et d'histoire athonites, mais un pèlerinage photographique. » Une introduction (p. 9—30), très sobre, fort élégamment écrite, conduit le lecteur aux divers monastères de cette république monastique qu'est le Mont Athos, dont la masse rocheuse se dresse à l'extrémité de la Chalcidique. Monastères d'hommes exclusivement, et dont l'accès est rigoureusement interdit aux femmes depuis leur fondation. L'exposé de R. C. donne une idée très précise de l'histoire et de l'organisation politique de la Sainte Montagne ainsi que des trésors artistiques que renferment ces monastères pittoresques: manuscrits, reliques, ikônes, fresques. De magnifiques héliogravures, dont on ne saurait trop louer l'impeccable exécution, comme tout ce qui sort de la Maison Arthaud, font passer sous les yeux du lecteur les monastères athoniques dans leur cadre grandiose; les excellentes reproductions de fresques et d'ikônes, comme la fameuse Vierge noire Portaïtissa, sont un véritable régal pour l'œil. L'ouvrage de R. C. est une contribution de valeur à l'histoire de cette civilisation millénaire, à laquelle l'Europe entière est redevable à tant d'égards.

R. G.

E. DEMANGEL, *Contribution à la topographia de l'Hebdomon...* (V. Byzantino-slavica X, 361). — Compte-rendu: A. M. SCHNEIDER, *Byz. Zeitschr.* 45 (1952) 89—91.

M. P.

N. ELISSEEFF, *Les monuments de Nur Ad-Din*. Inventaire, notes archéologiques et bibliographiques. *Bull. d'Etudes Orient.* XIII (Damas, 1949—51) 7—43. — Inventaire précieux sur l'œuvre monumentale du grand atabeg zenguide Nur ad-Din, qui, ayant eu deux buts dans sa vie, le triomphe de l'Islam et la lutte contre les Fatimides, fut un grand bâtisseur; toutes les villes importantes eurent leurs fortifications restaurées; des hippodromes, des bains publics, des souks, des grands hôpitaux furent construits. Son exemple fut suivi par ses émirs et, après sa mort, par les membres des familles régnantes. Au point de vue architectural, l'œuvre monumentale de Nur ad-Din montre le développement en Syrie de types de monuments dont l'origine se trouve chez les Seldjoukides du Khorasan. Notices courtes, mais très denses de renseignements et accompagnées, chacune, d'une bibliographie exhaustive.

R. G.

E. FELS, *Die Vielfältigkeit griechischer geographischer Namen*. *Byz. Zeitschr.* 44 (1951) 135—142. — L'auteur étudie les différentes désignations des phénomènes géographiques de la Grèce (noms grecs populaires, noms grecs littéraires, albanais, turcs, etc.), prenant pour exemple les noms des lacs de la Grèce.

Irm.

Mgr. GENNADIOS, métropolite d'Héliopolis, *Τὰ περί τῆς Κωνσταντινουπόλεως χώρα κατὰ τοὺς τοὺς χρονογράφους τοῦ ΙΕ' αἰῶνος*. *Ἐπετηρίς Ἐκ. Βυζ. Σπ.* XXI (1951) 296—299. — Manuscrit turc de 1498 (Bibliothèque Bayazid) citant diverses localités des environs de Constantinople et portant encore leur nom grec. Identification d'un certain nombre de ces localités.

R. G.

R. G. GOODCHILD, « *Libyan* » *Forts in South-west Cyrenaica*. *Antiquity* 99 (1951) 131—144 + 4 pl. + 7 figs. in text. — G. suggests that the Ghemines forts and others of this type in the coastal plain may belong either to the latter part of the 4th c. A. D. or to the 6th c. efforts of Justinian to establish security in S.-W. Cyrenaica. J. M. H.

R. GUILLAND, *Autour du Livre des Cérémonies de Constantin Porphyrogénète*. Actes du VI^e Congrès Intern. d'Etudes Byz., II, Paris, 1951, pp. 171—182. — La Mésè et ses portiques. Diverses désignations homonymes (Ῥηγία, πλατεία, ἀγορά, λεωφόρος) Le nom Μέση employé, par extension, pour désigner toute rue d'une certaine importance.

R. GUILLAND, *Le palais du Boukoléon. L'assassinat de Nicéphore II Phokas*. V. ici XIII, 1, p. 101—136. Cf. *Byzantinoslavica* XII, 324.

R. GÜNGERICH, *Die Küstenbeschreibung in der griechischen Literatur*. Münster, Aschendorff, 1950, pp. 31 + cart. — *Orbis antiquus*, H. 4. — Conférence sur les périples antiques. Les descriptions plus récentes sont mentionnées assez sommairement.

Irm.

A. HADJINIKOLAOU, *Macellum, lieu d'exil de l'empereur Julien*. *Byzantion* XXI (1951) 15—23. — Extrait d'un ouvrage à publier sur saint-Mamas. Macellum était voisin de l'ancienne Césarée et s'étendait probablement du tombeau de saint Mamas jusqu'à Hisarcik.

R. G.

E. HONIGMANN, *Neronias-Irenopolis in Eastern Cilicia*. *Byzantion* XX (1950) 39—61. — Evêché de la Cilicie II, qui, entre 357 et 395 changea son nom de Néronias contre celui d'Eirénopolis. Devrait être distinguée de l'Eirénopolis d'Isaurie et pourrait être Bagdad ou « Petite Bagdad » à 5 km au sud de Bahçe.

R. G.

Deutsches Archäologisches Institut. Forschungen auf Kreta 1942. Hrsg. v. F. MATZ. Berlin, W. de Gruyter, 1951, pp. 166 + 122 tabl. — Comptes-rendus des fouilles archéologiques ordonnées pour la Crète par les gouverneurs militaires allemands en 1941—1942. Les byzantinistes liront avec un intérêt particulier l'article d'E. Kirsten sur *Siedlungsgeschichtliche Forschungen in Westkreta* (p. 118 et ss.).

Irm.

M. IZEDDIN, *Ibn Battouta et la topographie byzantine*. Actes du VI^e Congrès Intern. d'Etudes Byz., II. Paris, 1951, pp. 191—196. — Renseignements intéressants sur Byzance au XIV^e siècle, surtout sur les mœurs byzantines d'alors. Ibn Battouta indique en particulier un édifice situé près de Sainte Sophie, et qui ne peut être que la Basilique et l'Agora attenante. Mr. I. est le premier à signaler cet intéressant renseignement topographique.

R. G.

R. JANIN, *Les sources de la topographie de Constantinople byzantine*. Actes du VI^e Congrès Intern. d'Etudes Byz., II. Paris, 1951, pp. 197—200. — Note intéressante de l'éminent spécialiste de la topographie de Constantinople sur les sources de celle-ci: patriographes, Ps.-Codinos, chroniqueurs, historiens, Livre des Cérémonies et Nicolas Méсарites (pour le Grand Palais), synaxaires ou calendriers des fêtes religieuses, Anthologie Palatine, Actes des conciles, des patriarches, Typika ou chartes de fondation des monastères, notes marginales des manuscrits, correspondances, poésies, traités et actes des colonies étrangères établies à Byzance, récits de voyageurs étrangers avant et après 1453, chartes turques enfin, qui semblent devoir donner de précieux renseignements.

R. G.

R. JANIN, *Les ports de Constantinople sur la Propontide*. *Byzantion* XX (1950) 73—79. — Etude topographique des ports d'Eleuthère et de l'Heptaskale, ainsi que du Kontoskalion.

R. G.

R. JANIN, *Constantinople byzantine*... (V. *Byzantinoslavica* XII, 324). — Compte-rendu: E. DALLEGGIO d'ALESSIO, Ἐπετηρίς Ἑτ. Βυζ. Σπ. 20 (1950) 349—356; J. B. PAPADOPOULOS, Ἀθηνᾶ 55 (1951) 283—293; R. GUILLAND, *Rev. Etudes Grecques* 64 (1951) 398—400; A. M. SCHNEIDER, *Byz. Zeitschr.* 45 (1952) 84—89.

M. P.

K. JAZDZEWSKI, *Atlas to the Prehistory of the Slavs*. *Acta praehistorica Univ. Lodziensis*, I.: *Texte*. Łódź, 1948, pp. 144; II.: 20 cartes. *Ibid.*, 1949. — Le volume de

textes commente les cartes claires, et bien présentées de l'évolution des peuples slaves pendant la période «préhistorique», autrement dit, jusqu'au XI^e siècle. Les cartes 15 à 20 présentent cette évolution entre les années 568 et 1025, et montrent d'une manière très nette l'extension slave vers la Macédoine, la Thessalie, la Béotie et le Péloponèse, couvrant toute la Grèce, puis refluant et disparaissant complètement de celle-ci, ne gardant que quelques slavines en Crète occidentale, dans le Péloponèse et dans l'île d'Eubée. Les cartes, qui rendront un très réel service, semblent établies sur une connaissance sérieuse des sources; toutefois, on est un peu surpris de ne voir mentionnés nulle part ni les publications grecques souvent importantes dans ce domaine, ni surtout l'ouvrage de Vasmer, *Die Slaven in Griechenland*, publié en 1941, ouvrage de base en pareille matière. — Compte-rendu: P. LEMERLE, *Rev. Etudes Grecques* LXIV (1951) 388. R. G.

I. KOEV, *Облекло и жилища на старото българско население в Разградско*. Изв. на Семинара по Слав. Филол. при Унив. св. Климент Охридски VIII (Sofia, 1952) 47—130 + 7 pl. — On peut y trouver des données très intéressantes pour l'étude comparative et historique du costume slave. Certaines particularités remontent sans doute à l'époque médiévale. M. P.

PH. KOUKOULES, *Θεσσαλονίκης Εὑσταθίου τὰ λαογραφικά*, II. 'Εταιρεία Μακεδ. Σπουδών. Athènes, 1950, pp. 439 + 2 p. de pl. h. t. (Cf. *Byzantinoslavica* XI, 286). — Compte-rendu: R. GUILLAND, *Rev. Etudes Grecques* LXIV (1951) 402; V. LAURENT, *Rev. des Etudes Byz.* IX (1952) 293—294; F. DÖLGER, *Byz. Zeitschr.* 45 (1952) 59—62. M. P.

E. MAMBOURY, *Contribution à la topographie générale de Constantinople*. Actes du VI^e Congrès Intern. d'Etudes Byz., II. Paris, (1951), pp. 243—253. — L'auteur insiste sur l'intérêt que présente pour la topographie de Constantinople, le relevé des terrasses et des murs de soutènement que l'on peut observer en divers endroits de la ville. Les grandes rues longitudinales devaient être plates ou en pente douce, tandis que les rues transversales semblent avoir été constituées, pour une très grande part, par des rampes d'escalier plus ou moins raides. Il serait souhaitable que les monuments inédits, signalés au cours de cette démonstration, puissent être publiés dans le plus proche avenir. Voir, par exemple, à la p. 253, la mention de deux basiliques, dont l'une éveille la curiosité parce qu'elle date, suivant E. M., de l'époque constantinienne, et l'autre retient l'attention en raison de son plan: cinq nefs, vaisseau principal avec un baptistère en son milieu et une abside à trois autels. A. F.

A. PHILIPPSON, *Die griechischen Landschaften*. Bd. I, 1: *Thessalien und die Spercheios-Senke*. Frankfurt a./M. Klostermann, 1950, pp. 308 + 4 maps. — Rev. by N. G. L. HAMMOND in *Class. Rev.* 1 (N. S., 1951) 221—223. J. M. H.

A. M. SCHNEIDER, *Zur Stambulausicht des Giovanni Temini*. *Jahrb. d. Deutschen Archäol. Institut* 59—60 (1944—45) 79—80. — La vue de Stamboul de Giovanni Temini (cf. *Jahrbuch des Deutschen Archäol. Instituts* 57, 1942, 221 et suiv.) remonte à une vue faite en 1616 par le graveur hollandais Pieter van der Keere. Il en existe une copie aux archives de Stockholm. Irm.

A. M. SCHNEIDER, *Die Bevölkerung Konstantinopels im 15. Jahrhundert*. Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1949, pp. 233—244 + 2 cartes. = *Nachrichten d. Akad. d. Wiss. in Göttingen*, 1. Philol.-hist. Kl., Jg. 1949, Nr. 9. — D'après les témoignages d'auteurs occidentaux. Constantinople aurait eu, peu avant la conquête par les Turcs, 40.000—50.000 habitants. Par contre, Andreadis, *Παροναστός* 1917, 258, lui donne 150.000—180.000 habitants. Suivant le recensement des maisons fait par le kadi Muhiddin en 1477, il est fort probable que la ville recolonisée ait eu 60.000—70.000 habitants, ce qui confirme indirectement le nombre d'habitants supputé pour la dernière époque des Paléologues. Irm.

A. M. SCHNEIDER, *Das Regium sepulchrum apud comitatum zu Konstantinopel*. Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1950, pp. 15—21 + tab. = *Nachrichten d. Akad. d. Wiss. in Göttingen*, 1. Philol.-hist. Kl., Jg. 1950, Nr. 2. — Le *regium sepulchrum apud comitatum* (= palais impérial) mentionné pour l'an 382 par Marcellinus Comes (voir

Mommsen, *Chronica minora*, II, 61) a encore été reconnu par Jean-Claude Flachet dans ses *Observations sur le Commerce et sur les Arts d'une partie de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, et même des Indes orientales*, II, 1 et suiv. (1766). Il faudra le chercher près de la partie septentrionale du Musée d'antiques actuel.
Irm.

A. M. SCHNEIDER, *Türkische Literatur zur Geschichte und Topographie Konstantinopels*. Der Islam 29 (1950) 303—306. — Compte-rendu critique des ouvrages parus depuis 1945.
Irm.

A. M. SCHNEIDER, *Mauern und Tore am Goldenen Horn zu Konstantinopel*. Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1951, pp. 65 + 107 tab. — Nachrichten d. Akad. d. Wiss. in Göttingen, 1. Philol.-hist. Kl. Jg. 1950, Nr. 4. — Choissant comme base de ses recherches, l'état actuel des portes et des murailles qui se trouvent le long de la Corne d'Or, l'auteur en donne une description illustrée de plans et d'esquisses. Par opposition aux murailles littorales de la Propontide, il n'en existe qu'un petit nombre le long de la Corne d'Or.
Irm.

L. SCHUDT—L. MATHAR, *Italien-Fahrt. Ein Führer durch Italien, Geschichte, Landschaft, Städte u. durch Rom*. Trier. Paulinus-Verl., 1950, pp. 360. — Ce petit livre destiné à l'emploi de ceux qui se préparent à faire un voyage d'étude en Italie, donne un résumé de l'histoire d'Italie et une caractéristique des villes les plus importantes de la péninsule. Le livre, qui est en même temps un excellent guide de la ville de Rome et de ses collections d'art, prend en considération nécessaire les relations entre Rome et Byzance.
Irm.

N. B. TOMADAKIS, Κρήτη = Χάνδαξ = Ἡράκλειον. Ἐπετηρίς Ἑτ. Βυζ. Σπ XXI (1951) 235—237. — Le nom grec Κρήτη était attribué au Moyen Age aussi bien à l'île de Candie qu'à sa capitale.
R. G.

9. HISTOIRE DE L'ART

A. Questions générales. Varia.

A. ALFÖLDI, *The initials of Christ on the helmet of Constantine*. Studies in Roman Economic and Social History in Honor of Allan Chester Johnson. Princeton, Princeton Univ. Press, 1951, 303—311. — Comes to the conclusion that the silver medallion, of which there is one example in Leningrad and another in Vienna, « bearing the initials of Christ, was struck in Ticinum for the decennalia of Constantine, celebrated on 25 July 315 in Rome ».
P. Ch.

H. W. BÄHR, *Der Retter der Welt. Christusbildungen aus 2 Jahrtausenden. Malerei, Dichtung, Plastik*. Tübingen, Katzmann Verl., 1951, pp. 96 — Die christliche Kunst, I. — Ce petit livre donne aussi des portraits et des textes choisis de l'art et de la poésie à l'époque byzantine ancienne.
Irm.

I. BARNEA, *Douze ans d'archéologie chrétienne en Roumanie (1936—1948)*. Actes du VI^e Congrès Intern. d'Etudes Byz., II. Paris, (1951), pp. 25—34. — Monuments paléo-chrétiens et byzantins découverts, en majeure partie, au cours de fouilles entreprises par le Musée National des Antiquités de Bucarest (basiliques du IV^e au VI^e siècle à Sucidava et à Dolojman, chapiteaux à protomes de béliers, objets d'arts mineurs et inscriptions diverses).
A. F.

E. M. BAUMGÄRTNER, *Die byzantinische Weltgerichtsdarstellung in Evangelienhandschriften und ihre Ausläufer*. O. O., (1947), pp. 143. — Heidelberg, Phil. F., Diss. v. 7. Mai 1948. — La représentation du jugement dernier a été développée dans plusieurs milieux d'art, p. ex. à Byzance, d'après la description du jugement dernier donnée par les quatre évangélistes (non par l'apocalypse). Pendant la guerre des iconoclastes, ce type byzantin, qui se base sur la conception de l'individualisation parfaite, a été développé d'après le canon et, par là, il a exercé son influence sur les siècles sui-

vants. Dans un supplément, l'auteur donne une liste des représentations du jugement dernier qu'il connaît. Irm.

Bericht über den VI. Internationalen Kongreß für Archäologie, Berlin 21—26. August 1939. Berlin, W. de Gruyter u. Co., 1940, pp. VII, 667 + 76 tab. — Comptendu: H. KRAHE, Indogerm. Forschungen 59 (1949) 90—92. Irm.

K. BITTEL—A. M. SCHNEIDER, *Fund- und Forschungsbericht Türkei 1943.* Archäol. Anzeiger (1944-1945) 33-81. — Nous attirons l'attention particulière du lecteur sur les trouvailles byzantines exposées par A. M. Schneider aux pages 71 et suivantes. Irm.

DJ. BOŠKOVIĆ, *Nouvelles fouilles et recherches exécutées par l'Institut Archéologique de l'Académie Serbe des Sciences.* Actes du VI^e Congrès Intern. d'Etudes Byz., II. Paris, 1951, pp. 51—63. — L'attention est particulièrement retenue par les précisions apportées sur les fouilles de Caričin Grad (cf. A. Deroko et Sv. Radojčić, in *Старинар I* (1950) 119—142). Parmi les autres découvertes récentes, signalons notamment celles de Orašje (emplacement probable d'un établissement romain, le *Castrum Magnum* et, plus tard, de la ville serbe Moravište; cf. même revue, même vol., pp. 143—167), de Pančevo (station slave, sans doute du IX^e ou du X^e siècle, avec des maisons d'un type déjà observé en Ukraine), de Gradište (fortifications et habitat de l'époque slave; cf. même revue, même vol., pp. 113—118), enfin de Ptuj, en Slovénie (nécropole et, peut-être, un sanctuaire slave. Notons que dans une autre étude, parue dans *Старинар I* (1950) 39—46, Dj. B. se montre cependant opposé à cette identification). A. F.

K. CSANYI, *Bizánci elemek az Árpád-kori magyar építészeten* (Éléments byzantins dans l'architecture hongroise de l'époque arpadienne). Magyar Tudományos Akad. II. társadalmi-történeti osztályának közleményei. Série III, II. 1. (Budapest, 1951) 24—40 + 11 pl. — L'influence byzantine est manifeste, quand il s'agit d'un plan aussi singulier que celui de l'église de Feldebrő. D'autre part, elle a marqué de son empreinte l'ornamentation de certains édifices médiévaux (chapiteaux, reliefs, feuilles d'acanthé, palmettes, rosettes, etc. XI^e—XII^e s.) dont le style doit être reconstruit d'après quelques débris. L'influence byzantine a communiqué à la Hongrie même certains motifs de l'art des Sassanides; en tout cas il est certain qu'au XI^e siècle, il y avait en Hongrie des sculpteurs byzantins et des maîtres qui avaient appris leur métier à Byzance. M. Gy.

R. DELBRUECK, *Spätantike Germanenbildnisse.* Bonner Jahrbücher des Rheinischen Landesmuseums in Bonn und des Vereins von Altertumsfreunden im Rheinland 149 (1949) 66—81. — 1. Gemme ornée du portrait d'un chef de tribu germanique au service des Romains; probablement originaire de Ravenne après 450; actuellement propriété particulière.

2. Sceau de Téias, comte des Ostrogoths résidant à Rome; originaire de Rome vers 495 (cf. E. Babelon, *Le tombeau du roi Childéric et les origines de l'orfèvrerie cloisonnée*; *Mém. Ant. Fr.* 76, 42 et ss.).

3. Anneau à cacheter d'un Burgunde nommé Graifarius; probablement originaire de Genève en 516; actuellement au Schweizerisches Landesmuseum à Zurich.

4. Bague d'or de Childéric, roi des Mérovingiens, façonnée avant 481; cf. Babelon, *l. c.*, p. 29 et ss.

5. Buste d'une Germaine, fait en calcédoine; originaire de Rome ou de Constantinople, au 5^e siècle; actuellement propriété particulière.

6. Tête en pierre calcaire, représentant probablement Grimoald, roi des Lombards (662—671); actuellement à Brescia, enchâssée dans la Via delle Cossere. Irm.

R. G. GOODCHILD, *Roman Sites on the Torhuna Plateau of Tripolitania.* Papers of the British School at Rome 19 (N. S. 6, 1951) 42—77 + 10 figs. in text + 6 pl. — A valuable study based on field work during 1946—9 and concentrating mainly on the sanctuary at Ras el-Haddagia and the pottery-kiln at Ain Scersciara. J. M. H.

A. GRABAR, *Un Médaillon en or provenant de Mersine en Cilicie.* *Dumbarton Oaks Papers VI* (1951) 27—53. — This is a study of a gold medal from the treasure of

Mersia, which. N. P. Kondakov had published in 1896. On the basis of its decorations the author concludes that the medal in question was made in the east sometime not too distant from the reign of Constantine the Great.

P. Ch.

L. H. GRONDIJS, *Beschreibung und Datierung kirchlicher Kunstwerke im byzantino-slavischen Bereiche*. Byz. Zeitschr. 44 (1951) 185—197. — L'auteur condamne la légèreté moderne quant à la datation des oeuvres d'art, et rappelle les critères sévères qu'il faut prendre en considération pour juger les chefs-d'oeuvre ecclésiastiques byzantino-slaves. Leurs créateurs subissant sciemment une direction idéologique, on peut regarder leurs oeuvres, dans le meilleur sens du mot, comme documents pour une philosophie des idées.

Irm.

J. HUBERT, *Les grandes voies de circulation à l'intérieur de la Gaule mérovingienne d'après l'archéologie*. Actes du VI^e Congrès Intern. d'Etudes Byz., II. Paris 1951, pp. 183—190. — Etude étayée par l'examen de suggestives cartes archéologiques, qui autorisent, notamment, à préciser les voies de pénétration des influences orientales en Gaule. Les unes ont été transmises par la Lombardie et par les routes passant à l'Est des Alpes (vallées de l'Inn et du Rhin). D'autres, favorisées par un actif trafic maritime, ont suivi la vallée du Rhône, qui avait été la principale artère de la colonisation romaine, tandis que, de son côté, le bassin de la Garonne ouvrait des débouchés vers les centres de traditions orientales établis par les Visigoths et, plus tard, par l'Islam. Ajoutons à ces diverses et importantes observations, les témoignages de Palladius et de Léonce de Néapolis relatifs aux marchands égyptiens du V^e et du VII^e siècles, appelés πλανοδρομοί et γαλλοδρομοί (textes réunis par A. Rudakov, *Очерки виз. культуры по дан-ным греч. библиографии*, 1917, 158).

A. F.

Kleinasien und Byzanz. Gesammelte Aufsätze zur Altertumskunde u. Kunstgeschichte. Berlin, W. de Gruyter, 1950, pp. 161 + tab. — *Istanbuler Forschungen*, 17. — Dans ce livre offert à Martin Schede, le 20 octobre 1943, à l'occasion de son 60^e anniversaire, les articles suivants sont d'un intérêt particulier pour les byzantinistes: R. Hartmann, *Al-Hadaṭ al ḥamrā*, p. 40 et suiv.; J. Kollwitz, *Eine spätantike Statuette aus Tyrus*, p. 51 et suiv.; R. Naumann et S. Kantar, *Die Agora von Smyrna*, p. 69 et suiv.; K. Otto-Dorn, *Die Isa-Bey-Moschee in Ephesus*, p. 115 et suiv.; G. Rodenwaldt, *Stackelbergs Panorama von Konstantinopel*, p. 132 et suiv.; A. M. Schneider, *Regionen und Quartiere in Konstantinopel*, p. 149 et suiv.; M. Wegner, *Zwei oströmische Bildwerke*, p. 159 et suiv. — *Compte-rendu*: D. I. D., *Irenikon* 24 (1951) 273.

Irm.

B. H. ЛАЗАРЕВ, *Искусство Новгорода...* (V. Byzantinoslavica XI, 152, 317). — Rev. by E. H. MINNS, *Burlington Magazine* 94 (Feb. 1952) 56—57.

J. M. H.

Allgemeines Lexikon der bildenden Künstler... (V. Byzantinoslavica XI, 317; XII, 326). Vol. 37: *Meister mit Notnamen u. Monogrammisten*. 1950, pp. 456. — Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur les «Meister der byzantinischen Madonna» et «Meister Byzantios», qui ont subi l'influence byzantine.

Irm.

H. LÜTZELER, *Die Kunst der Völker*. Freiburg, Herder, 1950³, pp. 436 + tabl. — Dans sa description de l'évolution de l'art occidental — le titre du livre est mal choisi et susceptible d'induire le lecteur en erreur — l'auteur considère l'influence orientale comme critère décisif pour l'art de l'époque justinienne. Par contre, il ne tient pas compte de l'art byzantin après Justinien.

Irm.

H. LÜTZELER, *Bildwörterbuch der Kunst*. Bonn, Dümmlers Verl., 1950, pp. 313 + 853 tab. — Dictionnaire pratique destiné à l'emploi du non-spécialiste et dans lequel l'art byzantin est pris en considération nécessaire. — *Compte-rendu*: E. GALL, *Kunstchronik* 3 (1950) 244—245.

Irm.

A. M. MANSEL, *Les fouilles de Rhegion près d'Istanbul*. Actes du VI^e Congrès Intern. d'Etudes Byz., II. Paris, 1951, pp. 255—260. — Ensemble de grands bâtiments entourés d'une enceinte fortifiée: édifices civils, église, thermes, cours intérieures bordées de péristyles. Il s'agirait d'un palais byzantin du V^e ou du VI^e siècle. Les fouilles seront continuées.

A. F.

D. PALLAS, Σαλαμινιακά. 'Αρχαιολογική 'Εφημερίς (1950) 112—134; (1951) 163—181. — Dans la première partie l'auteur énumère les diverses découvertes archéologiques faites dans l'île de Salamine. Au sud, au lieu dit Kolônés devait se trouver l'ancienne ville de Salamis. La ville byzantine semble s'être élevée à l'emplacement de la ville actuelle. Le nom de celle-ci, *Koulouri*, sorte de brioche de forme ronde, vient du nom populaire de l'île. Le lieu dit *Moulkion*, au centre de l'île, provient du turc *mülk*, qui signifie propriété. Les fouilles de l'auteur au « nahydriôn » de St Démétrius, près de Moulki, ont mis au jour un plan en croix, avec une abside. Autres découvertes: fragments de chancels, d'un ancien *bômos* ou autel chrétien, tessères byzantines jaune-rougeâtre à décor blanc (12^e s., 13^e s., ou début du 14^e s.), petite croix et deux monnaies de Guillaume de Villehardouin, postérieures à 1250. — Dans la seconde partie l'auteur étudie les tombes, mises à jour dans le « nahydriôn »; certaines de ces tombes ont été creusées sous les fondations de l'église par le fondateur, d'autres à l'intérieur de l'église, devant le bēma, devant la porte. Deux de ces tombes sont antérieures à l'interdiction d'ensevelir dans une église. L'a. tente une définition précise des termes τάφος, θήκη, χαμοσόριον, καμάρα, μνημα, μνημεῖον, κισσόριον.

R. G.
J. POULÍK, *Staroslovanská Morava*... (V. Byzantinoslavica X, 365.) — Compte-rendu: J. SLASKI, Sprawozd. Państwowego Muz. Archeol. III (1950) 214—219.

M. P.

J. POULÍK, *Jižní Morava — země dávných Slovanů*. Южная Моравия — земля древних Славян. *South Moravia in the Old Slavonic Period. La Moravie du Sud — pays des Slaves anciens*. Brno, Studijní a plánovací ústav, 1948—1950, pp. 169 + 154 pl. — Compte-rendu: B. ZASTĚROVÁ, Byzantinoslavica XII (1951) 266—268.

M. P.

W. SAS-ZALOZIECKY, *Monuments de l'art byzantin en Autriche*. Actes du VI^e Congrès Intern. d'Etudes Byz., II. Paris, 1951, pp. 365—372. — Peintures influencées par l'art byzantin, probablement par l'entremise de l'Italie du Nord (Nonnberg, 1140; Hocheppan, fin du XII^e siècle; Lana, 1215; etc.). Miniatures de l'école de Salzbourg. Icônes byzantines et objets d'arts mineurs d'un style apparenté à celui de Byzance.

A. F.

K. SCHEFOLD, *Archäologische Publikationen der Jahre 1940—1946 in England und den Vereinigten Staaten*. Würzburger Jahrbücher f. d. Altertumswiss. 2 (1947) 38—62. — Contient aussi (pages 60—62) des comptes-rendus d'ouvrages concernant l'archéologie chrétienne et l'art des barbares.

Irms.

E. H. SWIFT, *Roman Sources of Christian Art*. New York, Columbia Univ. Press, pp. 248 (66 figs.) + 48 pl. in collotype. Inaccessible à la rédaction. — Critically rev. by D. TALBOT RICE in Burlington Magazine XCIV (May, 1952) 151—152. — S. assigns nearly every aspect of early Christian art up to the time of Iconoclasm to Rome, thus neglecting the Hellenistic and Roman worlds.

J. M. H.

D. TALBOT RICE, *Rome or the East*. V. ici p. 312—319.

M. P.

W. WEIDLE, *Les caractères distinctifs du style byzantin et le problème de sa différenciation par rapport à l'Occident*. Actes du VI^e Congrès Intern. d'Etudes Byz., II. Paris, 1951, pp. 411—421.

A. F.

K. WEITZMANN, *Greek Mythology in Byzantine Art*. Studies in Manuscript Illumination, No. 4. Princeton Univ. Press, 1951. — Rev. by H. BOBER—P. BOBER, Art Bull. XXXIV (1952) 51—54; D. TALBOT RICE, ici XIII, 1, p. 142—143. P. Ch.

B. Architecture.

E. ARSLAN, *La basilica paleocristiana di San Simpliciano a Milano*. Actes du VI^e Congrès Intern. d'Etudes Byz., II. Paris, 1951, pp. 15—24. — Basilique de la fin du IV^e siècle remaniée au cours du Moyen Age. Le plan primitif était caractérisé par la présence d'une nef unique avec un grand transept qui semble avoir été imité dans les églises de l'époque carolingienne.

A. F.

H. BERBERIAN, *Les Arméniens ont-ils acheté l'une des Portes de Sainte-Sophie?* Byzantion XX (1950) 5—12. — Vardan Mamikonian, Katholikos de Dwin, après s'être réfugié à CP., aurait acheté l'une des portes de Sainte-Sophie, alors en construction. D'où son nom de « Porte des Arméniens ». Aucune source du 6^e s. ne confirme cette tradition. R. G.

A. BON, *Eglises byzantines de Kalamata*. Actes du VI^e Congrès Intern. d'Etudes Byz., II. Paris, 1951, pp. 35—50. — Etude de trois églises de Kalamata datables du XI^e ou du XII^e siècles: les Saints-Apôtres, Saint-Charalampos et l'église du Château, qui se trouve englobée dans le donjon et a échappé, jusqu'ici, à l'attention. L'auteur observe, dans les trois édifices, un certain nombre de détails rares et intéressants, qui cependant « ne permettent pas de définir un type de construction ou de décoration propre à la région ». A. F.

A. de CAPITANI D'ARZAGO, *L'architettura cristiana in Milano*. Actes du VI^e Congrès Intern. d'Etudes Byz., II. Paris, 1951, pp. 67—84. — Répertoire des monuments les plus anciens, où l'auteur observe, — parallèlement aux apports de l'Orient déjà souvent signalés, — l'expression de diverses traditions locales de l'art romain. A. F.

G. DOWNEY, *The Builder of the Original Church of the Apostles at Constantinople*. *Dumbarton Oaks Papers* VI (1951) 58—83. — The church of the Apostles, the author thinks, was built by Constantius, but since the *Vita Constantini* attributes it to Constantine, the Vita, as we have it, cannot be the work of Eusebius. P. Ch.

E. DYGGVE, *La question du Saint-Sépulcre à l'époque constantinienne*. Actes du VI^e Congrès Intern. d'Etudes Byz., II. Paris, 1951, pp. 111—123. — L'édifice original du Saint-Sépulcre devait être une basilique hypètre entourée d'un déambulatoire, d'un seul tenant, qui épousait, du côté du chevet, un tracé semi-circulaire. Ce chevet a été transformé, à une époque plus récente, en rotonde. Divers monuments, en particulier la *basilica Apostolorum* à Rome, semblent reproduire les dispositions primitives de l'église constantinienne. A. F.

R. JANIN, *Les églises et les monastères de Constantinople byzantine*. *Rev. des Etudes Byz.* IX (1952) 143—153. — Remarques inspirées à l'auteur lors de la rédaction du volumineux ouvrage, à paraître sous peu, consacré aux sanctuaires de Byzance de sa fondation à sa chute. 1. *Les Eglises* (dates et genre de construction); 2. *Les monastères* (leur nombre élevé et leur nature); 3. *Les vocables des églises et des monastères*. (La Théotokos est la patronne préférée des Byzantins: 118 églises, chapelles et monastères sous son vocable). R. G.

A. KHATCHATRIAN, *Les origines de la cathédrale d'Ani*. Actes du VI^e Congrès Intern. d'Etudes Byz., II. Paris, 1951, pp. 201—208. — Etude très poussée de formes architecturales. Il faut chercher l'origine du plan de la cathédrale d'Ani (une croix inscrite) dans les édifices quadrifoliés d'une époque plus ancienne. A. F.

E. LAMBERT, *La Grande Mosquée de Cordoue et l'art byzantin*. Actes du VI^e Congrès Intern. d'Etudes Byz., II. Paris 1951, pp. 225—232. — Dans quelle mesure les relations entre l'Empire byzantin et le califat umayyade d'Espagne ont-elles pu se marquer, au point de vue artistique, dans la Grande Mosquée de Cordoue? Dans la partie la plus ancienne de l'édifice, — la Mosquée des Emirs, qui date de la fin du VIII^e au deuxième quart du IX^e siècle, — l'influence de l'art byzantin n'a pu guère être qu'indirecte. L'examen de diverses particularités engage plutôt à soutenir des rapprochements avec l'architecture islamique de la Syrie ou bien avec des monuments locaux de l'époque de Romains et des Visigoths. Par contre, les bâtisseurs qui ont conçu et réalisé, quelques cent ans plus tard, la plus grande partie des agrandissements connus sous le nom de Mosquée des Califes, ont dû certainement puiser leur inspiration aux sources byzantines. A. F.

J. LASSUS, *Les exèdres, dans les églises de la Syrie du Nord*. Actes du VI^e Congrès Intern. d'Etudes Byz., II. Paris, 1951, pp. 233—244. — Complément aux recherches de J. L., sur les ambons syriens, citées dans le volume précédent de *Byzantinoslavica*, p. 329. A. F.

H. МАВРОДИНОВ, *Планът и конструкцията на Св. София в Цариград*. Разкопки и проучвания, IV. Народен Археол. музей (Бълг. Акад. на Науките) 1950, 149—165. — Après avoir passé en revue les différentes théories sur l'origine de la construction et du plan de l'église Sainte-Sophie de Constantinople, l'auteur les réfute toutes et essaie de prouver que le plan et la construction de Sainte-Sophie ont subi l'influence des formes architecturales qu'accusent certaines églises comme p. ex. Sainte-Sophie d'Adrianople de la deuxième moitié du V^e s. et l'Eglise Rouge près de Pérouchtiza, datant du début du VI^e s. Les deux églises que l'auteur attribue à une école thrace spéciale, ont exercé leur influence sur la création de l'architecture byzantine. Dim.

N. MAVRODINOV, *L'origine de la construction et du plan de Sainte-Sophie à Constantinople*. Actes du VI^e Congrès Intern. d'Etudes Byz., II. Paris, 1951, pp. 277—298. — Le plan de Sainte-Sophie de Constantinople doit être rapproché de celui de divers tétraconques d'une époque plus ancienne, dont la nef se déploie dans le sens de la largeur. Il suffisait, aux architectes de Sainte-Sophie, de supprimer deux lobes sur quatre et de tourner l'axe de l'édifice de 90°. Les emprunts à la basilique à coupole et à l'octogone de Saints-Serge-et-Bacchus se réduisent, d'une part, aux bas-côtés, et, de l'autre, aux quatre niches d'angles. Au terme de cette étude très suggestive, N. M. attire l'attention sur l'importance des monuments de la Thrace dans la formation de l'architecture byzantine. A. F.

J. PUIG I CADAFALECH, *L'influence byzantine dans la péninsule ibérique étudiée dans l'architecture*. Actes du VI^e Congrès Intern. d'Etudes Byz., II. Paris, 1951, pp. 343—346. — Influence attestée, vers le VII^e siècle, dans le baptistère d'Egara, en Catalogne, et dans l'église Saint-Fructueux de Montelios, près de Braga. D'autres exemples s'y ajoutent, au cours de la période romane. A. F.

M. RAMAZANOGLU, *Neue Forschungen zur Architekturgeschichte der Irenen-Kirche und des Komplexes der Sophien-Kirche*. Actes du VI^e Congrès Intern. d'Etudes Byz., II. Paris, 1951, pp. 347—357. A. F.

A. M. SCHNEIDER, *Liturgie und Kirchenbau in Syrien*. Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, (1949), pp. 45—68 + tabl. — Nachrichten d. Akad. d. Wiss. in Göttingen. (1.) Philol.-hist. Kl., 1949, Nr. 3. — L'auteur montre qu'il existe un étroit rapport réciproque entre la construction des églises et la pratique liturgique et que la connaissance des rubriques de l'époque est indispensable pour l'intelligence de l'ancienne architecture chrétienne. Preuve en est la Syrie, qui offre de nombreux matériaux pour ces deux domaines. Irm.

A. M. SCHNEIDER, *Die Kuppelmosaiken der Hagia Sophia zu Konstantinopel*. Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1949, pp. 345—355 + tabl. — Nachrichten d. Akad. d. Wiss. in Göttingen, 1. Philol.-hist. Kl., Jg. 1949, Nr. 13. — Les rapports conservés de témoins oculaires nous démontrent que le milieu de la coupole de Hagia Sophia était orné d'un immense portrait en buste, de Jésus-Christ, fait en 1354, évidemment pour remplacer un portrait plus ancien. Les anges peints sur les reins de la coupole, faisaient partie de ce portrait, et représentent des chérubins, suivant la description du trône céleste donnée par Ezéchiel 1, 4 et suiv. Irm.

A. M. SCHNEIDER, *Sophienkirche und Sultansmoschee*. Byz. Zeitschr. 44 (1951) 509—516. — L'édifice de Sainte-Sophie, consacré au culte des mystères, est, dans sa forme et dans sa décoration, plein de symboles, tandis que la mosquée islamique servait d'abord de lieu d'assemblée pour devenir plus tard un édifice d'utilité amystique. C'est pourquoi l'adaptation du schème des voûtes byzantines relevait, avant tout, d'un besoin de transformation extérieure correspondant à la physionomie de la ville conquise. Irm.

H. SPEIER, *Die neuen Ausgrabungen unter der Peterskirche in Rom*, dans: Vermächtnis der antiken Kunst. Gastvorträge zur Jahrhundertfeier d. Archäolog. Sammlgn. d. Univ. Heidelberg. Hrsg. v. R. Herbig. Heidelberg, Kerle, 1950, 199—218. — Notes sur les fouilles faites à partir de 1940 près des Sacre Grotte Vaticane, crypte de l'église Saint-Pierre. Ces grottes semblent avoir été autrefois une nécropole païenne, où, peu

à peu, s'introduisirent aussi des tombeaux chrétiens. Lorsque Constantin fit construire à cet endroit une basilique, il fallut effectuer d'énormes travaux de régéage — environ 40.000 m³ de terre ont dû être remués — évidemment pour ménager le tombeau de St. Pierre. Irm.

E. STIKAS, *L'Eglise byzantine de Christianou en Triphylie (Péloponèse) et des autres édifices de même type*. Ecole Française d'Athènes. Travaux et Mémoires des anciens membres étrangers de l'Ecole et de divers savants. Fasc. VIII. Paris, E. de Boccard, 1951, pp. 83 + 134 fig. dans le texte et XI pl. h. texte. L'église de Christianou révèle des rapports avec l'église de Daphni, son modèle. L'église daterait de la fin du 12^e s. L'auteur qui est architecte inspecteur des monuments historiques de Grèce, a dirigé les travaux de restauration. Il signale parmi les curiosités de cet édifice, les coupes sur trompes d'angle, ce qui incite l'auteur à admettre une origine orientale. L'ouvrage comprend une Introduction: Histoire de la métropole de Christianou et deux chapitres: ch. I (description de l'église de Christianou; orientation, plan et structure du monument; remarques sur la construction des murs et des voûtes; la décoration des façades; le remploi et la décoration sculptée; la décoration murale); ch. II: les églises à trompes d'angle. Dans la Conclusion, l'auteur étudie la date de construction de l'église. Un Appendice sur la trompe d'angle, sa genèse, ses variantes et ses applications en Orient, en Grèce et en Occident, ainsi qu'un Essai de classification des principaux monuments sur trompe d'angle, une Bibliographie et une Table des illustrations terminent ce solide ouvrage. L'auteur aurait eu intérêt, semble-t-il, à étudier de près certains monuments orientaux comme la mosquée de Kairouan, et il aurait dû accompagner tous ses plans d'échelle métrique. Mais il n'en reste pas moins vrai que cette étude est de très réelle valeur et témoigne de l'érudition vaste et précise de l'auteur ainsi que de son sens artistique. R. G.

D. VASILEV, *История на архитектурата*. Sofia, 1949, pp. VII, 512 (4). — Dans ce cours sur l'histoire de l'architecture, destiné pour l'enseignement à la Polytechnique de Sofia, une bonne partie (pp. 1—220) a été consacré à l'histoire de l'architecture paléochrétienne et byzantine. L'auteur y a ajouté de nombreux plans et esquisses des monuments paléochrétiens et byzantins. M. P.

E. WEIGAND, *Die Ikonostase der justinianischen Sophienkirche*. *Kunstchronik* 2 (1949) 209—210. — L'auteur conteste l'opinion de K. Holl (*Gesammelte Aufsätze zur Kirchengeschichte*, 2, 1927, 225—237) prétendant que l'iconostase de l'église Sainte-Sophie avait été le premier écran couvert d'images qui sépare l'abside hermétiquement de la nef, et qu'elle avait pris son origine dans le proscénium du théâtre des anciens. Irm.

C. Sculpture.

C. CECCELLI, *La statua di Constantino col «Salutare Segno» della Croce*. Actes du VI^e Congrès Intern. d'Etudes Byz., II. Paris, 1951, pp. 85—88. — La statue de Constantin, destinée à commémorer le triomphe de 312, a dû être érigée dans l'abside primitive de la basilique de Maxence, sur le Forum Magnum. Les fragments du colosse constantinien du musée dei Conservatori proviendraient de cette effigie. Le «signe salutaire» (ou «singulier?»), que celle-ci tenait à la main, aurait eu, suivant C. C., la forme d'une croix monogrammatique plantée sur une longue haste. La présence de ce symbole chrétien aurait pu déterminer la destruction du monument au moment de la réaction païenne du milieu du IV^e siècle. A. F.

E. DALLEGIO d'ALESSIO, *Le tombeau de saint Pantéléémon à Nicomédie*. Actes du VI^e Congrès Intern. d'Etudes Byz., II. Paris, 1951, pp. 94—100. — Contrairement à la tradition, s. Pantéléémon ne fut pas enseveli à Nicomédie. Le sarcophage aux reliefs martelés, où l'on avait cru que ses reliques avaient été déposées, aurait, en réalité, servi de sépulture à un chevalier franc. En 1587, le voyageur Lubenau avait vu le monument intact. Le défunt y était représenté gisant sur le couvercle, dans sa tenue de guerre, un étendard à la main, ce qui indique un seigneur de haut rang. A. F.

F. GERKE, *Christus in der spätantiken Plastik...* (V. Byzantinoslavica XI, 155.)
— Compte-rendu: A. M. SCHNEIDER. Theol. Lit.-Ztg. 75 (1950) 47. Irm.

J. KOLLWITZ, *Ravennatische Sarkophage*. Kunstchronik 2 (1949) 207—209. — Le sarcophage orné de colonnes qui se trouve dans la nef latérale de l'église Saint-François à Ravenne est considéré comme l'oeuvre d'un artisan qui avait appris son métier en Occident et qui avait créé son oeuvre en collaboration avec un maître byzantin. Par contre, le sarcophage de Libère, qui sert d'autel, ne remonte pas à l'antiquité, mais date probablement de la première moitié du 17^e siècle. Irm.

J. MECERIAN, *Le monastère de Saint Syméon le Stylite du Mont Admirable*. Actes du VI^e Congrès Intern. d'Etudes Byz., II. Paris, 1951, pp. 299—302. — Etude des chapiteaux et des architraves sculptés provenant du monastère du Mont Admirable. Art syro-mésopotamien de la fin du VI^e ou du début du VII^e siècle. A. F.

Л. ОГНЕНОВА, *Рисунки на конници върху вътрешната крепост на Преслав*. Разкопки и проучвания, IV. Народен Археол. музей (Бълг. Акад. на Науките) 1950, 195—205. — L'auteur examine plusieurs graffites découverts sur les blocs en pierre des murs fortifiés septentrionaux à Preslav, et qui représentent surtout des chevaliers armés. L'auteur les fait remonter au X^e s. de n. è. Dim.

D. PALLAS, *Παλαιοχριστιανικά θωράκια μετά ῥόμβου*. Bull. Corr. Hell. LXXIV (1950) 233—249. — D'après P., le thème de décoration de ces anciens chancels chrétiens décorés de rhombes, est emprunté à la sculpture sur bois et conditionné par les matériaux. Le côté court des sarcophages en bois aurait été décoré de rhombes inscrits dans un rectangle. Il se retrouve sur des sarcophages attiques des 2^e et 3^e s. de notre ère. On suit le développement de cette sculpture à travers des œuvres datées (Ste Sophie de CP...). En s'appuyant sur le profil de la sculpture, l'auteur propose une échelle pour la datation des chancels à décoration géométrique. R. G.

K. WESSEL, *Koptische Elfenbeinarbeiten*. Archäol. Anzeiger (1948—49) 238—240. — Au tableau d'un diptyque divisé en cinq parties de Murano, conservé au musée de Ravenne, et aux fragments du même diptyque conservés dans la John Rylands Library et dans les collections Stroganov et Botkine, s'ajoutent, entre autres, le fragment d'un diptyque conservé au Kaiser-Friedrich-Museum à Berlin, un tableau de la collection Chanenko à Kiev, un tableau représentant la Sainte-Vierge à Kiev, un tableau de la collection Marquet de Vasselov et une pyxide représentant les plaies de Jésus-Christ, conservée à l'Ermitage, tous travaux d'artistes coptes du 5^e et du 6^e siècle. Irm.

D. Peinture.

И. АКРАБОВА, *За «окачените портрети» в живописата на една църква от XII в.* Разкопки и проучвания, IV. Народен Археол. музей (Бълг. Акад. на Науките) 1950, 5—18. — L'auteur traite le problème de l'origine et de la signification des médaillons avec bustes de saints et, avant tout, du cadre carré avec une figure en buste qu'on trouve dans l'église Saint-Pantélémon du monastère du village de Nérézi, près de Scop'le. L'introduction des «portraits accrochés» dans la peinture de Nérézi s'explique, d'après l'auteur, par le retour aux formes et aux motifs hellénistiques qui caractérisent l'art chrétien d'Orient, aux X^e—XII^e siècles. Dim.

G. ANSALDI, *Reflets d'iconographie orientale dans une abside lombarde*. Actes du VI^e Congrès Intern. d'Etudes Byz., II. Paris, 1951, pp. 7—14. — Les fresques de l'abside de Saint-Vincent à Galliano, décorée en 1007, représentent la Vision d'Ezéchiél (sous une forme très simplifiée). Le thème est particulier à l'art oriental, les peintres latins ayant illustré, le plus souvent, la Vision de St Jean. A. F.

H. BUCHTHAL, *Miniature Painting in the Latin Kingdom of Jerusalem*. Actes du VI^e Congrès Intern. d'Etudes Byz., II. Paris, 1951, pp. 65—66. — L'auteur signale un groupe de manuscrits enluminés apparentés au Psautier de Mélisande, qui témoignent de l'activité des *scriptoria* du royaume latin de Jérusalem, jusqu'à la seconde moitié du

XIII^e siècle. La promesse nous est faite d'un *corpus*, où l'on trouvera réunis ces documents importants.

A. F.

M. CHEHAB, *Mosaïques de Beyrouth et de Baalbeck*. Actes du VI^e Congrès Intern. d'Etudes Byz., II. Paris, 1951, pp. 88—92. — 1. Villa près de Beyrouth, pavements s'échelonnant de la fin du IV^e à la fin du V^e siècle: le Bon Pasteur, une croix entre l'A et l'Ω, des bateaux, des oiseaux, un palmier entre deux pigeons. 2. Pavements du milieu du IV^e siècle, dans une villa à Baalbeck qui avait appartenu à un certain Patrikios, disciple du philosophe néo-platonicien Eudoxe: naissance d'Alexandre, allégorie de la Terre, portrait d'Aristote et, — formant une seule composition signée par un artiste du nom d'Amiteion, — Calliope entre les bustes de Socrate et de sept sages, dont chacun est accompagné d'une maxime qui résume sa doctrine. Les rapprochements proposés par M. C. se situent aussi bien en Occident qu'en Orient. Le pavement du Bon Pasteur trouve, en particulier, un parallèle en Italie «qui semble avoir été exécuté d'après un carton analogue» le pavement avec les Sages «semble avoir le plus de parenté avec une mosaïque de Cologne du II^e siècle».

A. F.

O. DEMUS, *The Tribuna Mosaics of the Florence Baptistery*. Actes du VI^e Congrès Intern. d'Etudes Byz., II. Paris, 1951, pp. 101—110. — Une inscription attribue les mosaïques de la Scarsella du Baptistère de Florence à un artiste franciscain du nom de Jacques et donne la date de 1225. L'examen du style engage cependant à distinguer trois périodes chronologiques distinctes. Seul l'encadrement architectural, — chapiteaux, cariátides agenouillées et cette sorte de roue qu'elles soutiennent, — serait de 1225. Les bustes des apôtres et les prophètes debout dans l'archivolte, ont dû être ajoutés à la fin du XIII^e siècle. Enfin, les prophètes représentés dans la voûte, ainsi que la Vierge et le Précurseur qui occupent les deux parois latérales, sont l'oeuvre, semble-t-il, de mosaïstes vénitiens du début du XIV^e siècle.

A. F.

O. DEMUS, *The Mosaics of Norman Sicily...* (V. Byzantinoslavica XII, 331). — Compte-rendu: A. M. SCHNEIDER, *Byz. Zeitschr.* 45 (1952) 94—96.

M. P.

A. FROLOW, *La mosaïque murale byzantine*. Byzantinoslavica XII (1951) 180—209.

M. P.

A. A. HACKEL, *Ikonen. Zeugen ostkirchl. Kunst u. Frömmigkeit*. Freiburg, Herder, 1951, pp. 31. — Der große Bilderkreis, Bdch. 1. — Réimpression d'un livret paru en première édition en 1944, sous le titre de *Von ostkirchlicher Kunst*, et qui comprend seize planches représentant des icones du 14^e jusqu'au 17^e siècle. De même que l'introduction intitulée *Über die Kunst der Ikonen* (p. 7 et ss.), ces icones doivent permettre au lecteur de se former une idée de la piété dans l'Eglise d'Orient.

Irm.

R. J. H. JENKINS, *Further Evidence regarding the Bronze Athena at Byzantium*. *Annual of the British School at Athens* 46 (1951) 72—74 + 1 fig. in text + 1 pl. — J. emends Diehl's description of the miniature in the Marcian MS. of Oppian's *Cynegetica* containing a representation of Athena (which may be the bronze Athena of Byzantium described by Nicetas Choniates).

J. M. H.

E. KITZINGER, *Mosaic Pavements in the Greek East and the Question of a «Renaissance» under Justinian*. Actes du VI^e Congrès Intern. d'Etudes Byz., II. Paris, 1951, pp. 209—223. — Les pavements des édifices civils sont caractérisés, de bonne heure, par la présence d'un choix de sujets en rapport avec la géographie, la topographie et la cosmographie. Dans les édifices cultuels de l'Orient chrétien, des représentations analogues apparaissent seulement vers le VI^e siècle. La série débute, — peut-être un peu avant cette date, — à Tabgha, en Palestine. La plupart des autres monuments se situent sous le règne de Justinien ou de ses successeurs immédiats (St Jean Baptiste à Gerasa, basilique de Doumetios à Nicopolis, Madaba, Kabr Hiram, etc.). Aucun exemple n'est postérieur au VII^e siècle. La présence de ce groupe de monuments, limité dans le temps, reflèterait les idées contemporaines, suivant lesquelles chaque église offre une image réduite de l'Univers. A une époque plus récente, les Byzantins ont borné le parallélisme aux représentations du royaume des cieux. Par contre, le thème a continué de se développer en

Occident, ainsi qu'en témoignent les pavements de diverses églises du XI^e et du XII^e siècles, — principalement en France et en Italie, — et, d'une façon plus générale, le « miroir du monde » que nous offre le décor sculpté des cathédrales du Moyen Age. A. F.

E. KITZINGER, *Studies in late antique and early Byzantine floor mosaics*. Dumbarton Oaks Papers VI (1951) 81—122. — The first of three papers on floor mosaics of the fourth, fifth, and sixth centuries. The mosaics at Nikopolis constitute the subject of this paper. P. Ch.

B. H. ЛАЗАРЕВ, *История византийской живописи* ... (V. Byzantinoslavica XI, 155.) — Compte-rendu: V. MOLE, *ibid.* XII, 238—251. M. P.

В. Н. ЛАЗАРЕВ, *Новые памятники византийской живописи XIV в.* — Виз. Врем IV (1951) 122—131. — L'auteur analyse un groupe de sept icônes provenant du monastère Vysockij et conservées actuellement au Musée Tretyakov. Il les date de la fin du XIV^e siècle et les attribue à un peintre constantinopolitain. Une comparaison avec des icônes analogues de A. Roulev, provenant de la collection de Zvenigorod, a permis à l'auteur de déclarer l'art iconographique constantinopolitain pour décadent et pauvre. Avec photographies de toutes les icônes analysées. Fl.

L. MARIÉS, *Le psautier à illustration marginale. Signification théologique des images*. Actes du VI^e Congrès Intern. d'Etudes Byz., II. Paris, 1951, pp. 261—278. — Etude comparative établie sur le dépouillement complet de tous les manuscrits à illustration marginale qui nous sont parvenus. L'auteur prend date des résultats obtenus au cours de trois semestres de conférences à l'Ecole des Hautes Etudes. A. F.

J. R. MARTIN, *The Death of Ephraim in Byzantine and early Italian painting*. The Art Bull. XXXIII (1951) 217—225. — An attempt to establish the sources of the painting of the Death of Ephraim and how the theme was worked by Italian painters. P. Ch.

G. MATTHIAE, *Riscoperta dei mosaici romani: S. Agnese et S. Stefano Rotondo*. Actes du VI^e Congrès Intern. d'Etudes Byz., II. Paris, 1951, pp. 273—276. A. F.

E. H. MINNS, *Big Greek Miniscule, Pembroke College, Cambridge, MS. 310*. Annual of the British School at Athens 46 (1951) 210—218 + 2 pl. — Detailed description of an incomplete Greek Menologion in magnificent miniscule. J. M. H.

W. MÜSELER, *Europäische Malerei*. Berlin, Safari-Verl., 1950, pp. 305. — La peinture byzantine n'est mentionnée, qu'en tant que stade précurseur de la peinture italienne et fait absolument défaut sur les planches du volume. Irm.

A. ORLANDOS, 'Η προσωπογραφία Μιχαήλ τοῦ Χωνιάτου. 'Επετηρίς 'Ετ. Βυζ. Σπ. XXI (1951) 210—214. — Fresques de deux petites églises de l'Attique, représentant un évêque d'Athènes, nommé Michel, la tête nimbée. Il se peut qu'il s'agisse de Michel Choniates. R. G.

* *Les peintures de l'évangélaire de Sinope* ... Introd. de A. GRABAR. (V. Byzantinoslavica X, 376; XI, 320). — Compte-rendu: A. FROLOW, *ibid.* XII (1951) 252—254. M. P.

CH. PICARD, *Le David du psautier byzantin de la Bibliothèque Nationale: Parisinus grec 139*. Actes du VI^e Congrès Intern. d'Etudes Byz., II. Paris, 1951, pp. 331—342. — La miniature du *Paris 139* qui représente David et la Mélodie, ne s'inspire pas, comme on l'a admis parfois, des représentations antiques d'Orphée charmant les animaux, mais de celles de Paris, lui aussi berger, cytharède et accompagné, le plus souvent, d'une figure féminine sur les pentes de l'Ida (cf. la « montagne » de Bethléem dans le Psautier de Paris). Une série de reliefs pittoresques, ainsi que divers témoignages littéraires, engagent à soutenir qu'il s'agit là d'un thème d'origine alexandrine. A. F.

A. G. PROCOPIOU, *El Greco and Cretan Painting*. Burlington Magazine 94 (March, 1952) 76—80 + 2 pl. — P. demonstrates the close connection between El Greco and Byzantium. J. M. H.

W. P. RIABOUCHINSKY, *Les éléments portraïtiques dans les icônes russes*. Actes du VII^e Congrès Intern. d'Etudes Byz., II. Paris, (1951), pp. 359—364. A. F.

G. RODENWALDT, *Bemerkungen zu den Kaisermosaiken in San Vitale*. Jahrbuch d. Deutschen Archäol. Institut 59/60 (1944/45) 88—110. — L'auteur tire de l'interprétation des mosaïques les conclusions suivantes: Ravenne est un foyer de l'art de la basse antiquité (l'auteur préfère ne pas employer le terme d'art byzantin avant la mort de Justinien), qui, entretenant un contact permanent avec l'Orient hellénique, accuse néanmoins une évolution particulière et qui, surtout en ce qui concerne les sarcophages, ne connaît pas de parallèles en Orient. Irm.

PH. SCHWEINFURTH, *Die kunstgeschichtliche Stellung der Fresken der Erlöserkirche von Neredica bei Novgorod*. Kunstchronik 2 (1949) 206—207. — Les fresques de Neredica, détruites pendant la deuxième guerre mondiale, étaient l'oeuvre d'un groupe de peintres à fresque conduit par des maîtres de l'école constantinopolitaine et comprenant aussi des peintres originaires des provinces extérieures de l'Empire. Malgré les inscriptions slaves, les fresques de Neredica sont un chef-d'œuvre de la peinture murale monumentale de l'époque byzantine moyenne. Irm.

J. D. STEFANESCU, *Les peintures murales des églises de bois en Roumanie*. Actes du VI^e Congrès Intern. d'Etudes Byz., II. Paris, 1951, np. 373—380.. A. F.

D. TALBOT RICE, *Byzantine Painting and Developments in the West before A. D. 1200*... (V. Byzantinoslavica X, 365). — Compte-rendu: A. M. SCHNEIDER, Byz. Zeitschr. 45 (1952) 96—97. M. P.

K. WEITZMANN, *The Frescoe Cycle of S. Maria di Castelseprio*. Princeton, Univ. Press and London, G. Cumberlege, 1951, pp. 101+32 illust. — The frescoes uncovered in 1944 in a small church at Castelseprio to the north of Milan are assigned by W. to the middle Byzantine period rather than to early Christian art. — Compte-rendu: D. TALBOT RICE, ici, XIII, 1, p. 143—144. J. M. H.

W. ZIZISCHWILI, *Die Chachuli-Ikone*. O. O., 1948, pp. 94. = Erlangen, Phil. F., Diss. v. 1. Aug. 1948. — Notes sur l'icone de Chachuli, triptyque de l'église du village de Chachuli, conservé aujourd'hui dans l'église du couvent de Gelathi (en Géorgie) et qui contient de précieux émaux du 8^e au 13^e siècle. Irm.

E. Iconographie.

M. BAUER, *Die Ikonographie der Höllenfahrt Christi von ihren Anfängen bis zum XVI. Jahrhundert*. Göttingen, 1948, III. gez. Bl., pp. 280, XXIV. — Göttingen, Phil. F., Diss. v. 22. Sept. 1948. — L'auteur traite, aux pages 27—123, de la descente du Christ aux enfers dans l'art byzantin. Nous y rencontrons ce sujet dès le 9^e siècle. Parmi les figures représentées se trouvent, avec une certaine régularité, les rois-prophètes David et Salomon. L'enfer est peint comme l'empire des morts sous la terre, jamais comme lieu de pénitence. D'après la façon de représenter Jésus-Christ, il faut distinguer trois types de la descente aux enfers: 1. le type de la descente proprement dite. 2. le type de l'anastasis. 3. le type prescrit par le livre des peintres de l'Athos, qui place Jésus-Christ entre les premiers parents. Irm.

S. DER NERSESSIAN, *Le décor des églises du IX^e siècle*. Actes du VI^e Congrès Intern. d'Etudes Byz. II. Paris, 1951, pp. 315—320. — Le décor iconographique des églises du IX^e siècle comme la Née de Basile I, pouvait être limité à un choix de personnages isolés: le Christ, la Vierge, des anges, les apôtres, des prophètes, des saints et des évêques. L'auteur observe que l'on doit rattacher à la même série les mosaïques de Sainte-Sophie de Constantinople, exécutées après la Querelle des iconoclastes, et la décoration du Chrysotriclinos, restauré sous le règne de Michel III. Un programme iconographique pareil semble traduire en langage plastique des spéculations de théologiens. Suivant un sermon de Photius et un traité mystique intitulé *Histoire Ecclésiastique*, l'église, — considérée comme « le ciel terrestre, où le Dieu céleste habite et se meut », — est figurée typiquement par la hiérarchie des diverses catégories de personnages sacrés. Dans la mesure où le culte impérial offrait un parallèle à la conception d'une monarchie universelle gouvernée par le Christ, le même type de décor convenait aussi à un palais, comme le fut

le Chrysotriclinos. Au point de vue historique, il n'est pas impossible que les mosaïstes de Sainte-Sophie et du Chrysotriclinos n'aient fait, du moins en partie, oeuvre de restaurateurs en reprenant, au IX^e siècle, un système décoratif qui a pu être employé, dans les mêmes monuments, à la fin du VII^e, époque où le symbolisme cosmique de l'édifice culturel était déjà connu.

A. F.

A. GRABAR, *La représentation de l'Intelligible dans l'art byzantin du Moyen Age*. Actes du VI^e Congrès Intern. d'Etudes Byz. II. Paris, 1951, pp. 127—143. — Les artistes byzantins ont cherché à exprimer la nature de la divinité au moyen d'un certain nombre de thèmes iconographiques. A titre d'exemple, A. G. examine diverses images susceptibles de faire concevoir Dieu comme un être éternel. Dans les compositions eschatologiques du Cosmas Indicopleustes du Vatican et des *Sacra Parallela* de la Bibliothèque Nationale, le Christ est représenté au-dessus du monde créé et du retour cyclique des choses, ce qui situe son séjours dans l'immutabilité, en dehors du temps. Ailleurs, les images de l'Ancien des Jours aux cheveux gris et de l'Emmanuel adolescent ont été souvent groupées ensemble, ce qui laisse entendre que Dieu existe dès le principe et que pourtant il échappe à la vieillesse. On devait en retenir un enseignement sur la pérennité de la nature divine. L'examen du style fournit, de son côté, des indications du même ordre d'idées. Les catégories spéculatives et les catégories esthétiques se situent ici sur deux plans parfaitement parallèles. D'une part, ce sont les définitions de la divinité: harmonie, immuabilité, uniformité, invariabilité. D'autre part, ce sont les données constantes du style byzantin: eurythmie et unité de l'image très cohérente dans toutes ses parties, immobilité ou mouvement lent des personnages qui l'animent. De même que les artistes de la Renaissance italienne, mais plusieurs siècles avant eux, les Byzantins auraient fait ainsi appel aux formes de l'art classique, afin de donner au spectateur une impression sensible des postulats du dogme.

A. F.

L. H. GRONDIJS, *Images de saints d'après la théologie byzantine du VIII^e siècle*. Actes du VI^e Congrès Intern. d'Etudes Byz. II. Paris, 1951, pp. 145—170. — Nombreuses et intéressantes citations.

A. F.

L. KÜPPERS, *Göttliche Ikone. Eine Bilder-Mappe zu d. gleichnamigen Buch*. Düsseldorf, Bastion-Verl., 1951, pl. 11. — Onze icones du 15^e et du 16^e siècle. Planches hors texte illustrant L. Küppers: *Göttliche Ikone. Vom Kultbild der Ostkirche*. (V. Byzantinoslavica XI, 156.)

Irm.

H. STERN, *Les représentations des quatre villes dans le Calendrier de Filocalus*. Actes du VI^e Congrès Intern. d'Etudes Byz., II. Paris, 1951, pp. 380—381. — Personnifications de villes formant divers groupes de façon à symboliser l'Empire. Ajoutons, aux exemples cités par H. S., une coupe de la collection Morgan (J. Strzygowski, *Altai-Iran und Völkerwanderung*, 1917, p. 3 sq.). Il semble aussi qu'il faille tenir compte des cartes géographiques «animées», comme la *Tabula Peutingeriana* dont le modèle remonte, peut-être, au IV^e siècle. Il est, en effet, plus facile d'admettre que le thème tirerait son origine de représentations géographiques de cette espèce, — sacrées ou profanes, — plutôt que de monnaies, comme on voudrait nous le suggérer.

A. F.

D. TALBOT RICE, *The Accompanied Saint George*. Actes du VI^e Congrès Intern. d'Etudes Byz., II. Paris, 1951, pp. 383—387. — A partir du XIV^e siècle, les représentations de s. Georges terrassant le dragon sont parfois accompagnées d'un petit personnage féminin assis sur la croupe du cheval, derrière le saint. Aucun texte ne nous est connu qui permettrait d'expliquer l'apparition de ce détail iconographique; des rapprochements sont cependant offerts par des images sassanides et post-sassanides qui représentent Bahram Gur.

A. F.

V. VĂȚĂȘIANU, *Considérations sur l'origine et la signification de l'orant*. Actes du VI^e Congrès Intern. d'Etudes Byz., II. Paris, 1951, pp. 397—401. — L'auteur conclut que l'image de l'orant «est, tout d'abord, une représentation de l'âme, comme telle, justement par l'attitude de ses bras». L'idée de la prière a été associée à ce thème iconographique seulement plus tard.

A. F.

F. Technique.

A. CLEMENT, *La chasuble de Chelles*. Actes du VI^e Congrès Intern. d'Etudes Byz., II. Paris, 1951, pp. 93—94. — Description d'une broderie conservée au musée de Chelles. Cette étoffe proviendrait de l'abbaye de Chelles, fondée au VI^e siècle. Date sou-tenuë: époque mérovingienne, au plus tard — début du VIII^e siècle. A. F.

TAHSIN ÖZ, *Turkish Textiles and Velvets, XIV to XVI centuries* (In English and Turkish). Inaccessible à la rédaction. Ankara, Turkish Press, Broadcasting and Tourist Department, pp. 118 + 36 pl. (many in colour). — Rev. by D. TALBOT RICE in Burlington Magazine XCIV (March, 1952) 90. He questions the assertions often made that woven stuffs were not produced by the Turks as early as the 15th c. but the art, like certain techniques of pottery making were introduced from Persia. T. thinks that Isnic (Nicaean) ware was evolved locally from a particular type of mid-Byzantine pottery, and that weaving was done for the Turks at Bursa and elsewhere certainly as early as the fourteenth century. J. M. H.

10. BYZANTINOLOGIE ET BYZANTINOLOGUES

Actes du 1^{er} Congrès de la Fédération Internationale des Associations d'Etudes Classiques, Paris 28 août — 2 septembre 1950. Paris, 1951, pp. 405. — Important recueil de Rapports, portant tous sur des questions du plus grand intérêt pour les études classiques, entendues dans le sens le plus large. Il y a lieu de signaler tout particulièrement les rapports suivant: Mlle Juliette Ernst, *Sur la coopération internationale et la co-ordination des disciplines et publications. Documentation et échanges* (p. 77-87). — F. Dölger (v. ici p. 154), M. Richard (ici p. 155), M. Manoussacas (ici p. 148), et J. de Malafosse (ici p. 186).

Actes du VI^e Congrès International d'Etudes Byzantines, Paris 27 Juillet — 2 Août 1948. Tome II. Paris, 1951, pp. 426 et nombreuses illustrations (Comité Français des Etudes Byzantines). — Archéologie et Histoire de l'Art. A. F.

W. E. D. ALLEN, *Paul Pavlovitch Muratoff (1881—1950)*. Byzantion XX (1950) 397-400. — Nécrologe. R. G.

B. ALTANER, *Der Stand der patrologischen Wissenschaft und das Problem einer neuen altchristlichen Literaturgeschichte* (Dans Studi e Testi 121, I, Città del Vaticano, 1946). — Compte-rendu: W. WILBRAND, Theol. Revue 44 (1948) 29—32. Irm.

Aus Antike und Orient. Festschr. WILHELM SCHUBART zum 75. Geburtstag. Hrsg. v. S. MORENZ. Leipzig, O. Harrassowitz, 1950, pp. 164. — Contient une bibliographie de Schubart et une dizaine de ses études scientifiques. Certaines d'entre elles étant d'un intérêt spécial pour les byzantinologues, elles ont été analysées dans des comptes-rendus particuliers de la présente revue. Irm.

Bibliographie de Germaine Rouillard. Byzantion XX (1950) 327-336. — 102 No. R. G.

D. TH. BT., *A la mémoire d'un grand byzantinologue: le R. P. G. DE JERPHANION*. Irenikon 24 (1951) 231—237. R. G.

The Bulletin of the Byzantine Institute, II: Coptic Studies in honor of W. E. CRUM. Boston, Mass., 1950. J. M. H.

Byzantina-Metabyzantina. A Journal of Byzantine and Modern Greek Studies, ed. by N. G. MAVRIS. Vol I, pars II (New-York, 1949) pp. 130. — Compte-rendu: H. GREGOIRE et M. LASCARIS, Byzantion XXI (1951) 257—261; R. GUILLAND, Rev. Etudes Grecques LXV (1952) 265—266. R. G.

Byzantinoslavica X (1949), pp. 384. — Compte-rendu: B. NOCIAR, Historický sborník Slovenskej Akad. vied a umení IX (Bratislava, 1951) 144—146. M. P.

Byzantinoslavica XI, 2 (Prague, 1950) pp. 161—324. — Compte-rendu: R. GUILLAND, Rev. Etudes Grecques LXIV (1951) 394, 533—534. M. P.

Byzantion. Tome XX (1950). *Actes du VII^e Congrès des Etudes Byzantines, Bruxelles 1948, II*. Bruxelles (1950) pp. 403. — Ce tome est dédié à Gabriel Millet, « maître vénéré d'une florissante école » et éminent historien de l'art byzantin. En plus des Communications adressées au VII^e Congrès Intern. des Etudes Byz. de Bruxelles, ce tome contient une Chronique, des Compte-Rendus et des Notes et Informations, ainsi qu'un Nécrologe. — Compte-rendu: R. GUILLAND, *Rev. Etudes Grecques* LXIV (1951) 394—396. R. G.

Byzantion, XXI/1 (1951) 283. — Tome dédié à Fr. DÖLGER. — Compte-rendu: R. GUILLAND, *Rev. Etudes Grecques* LXV (1952) 269. R. G.

Cahiers Archéologiques... V. (V. Byzantinoslavica XI, 322). — Compte-rendu: J. FINNEGAN, *Orient. Christ. Period.* XVIII (1952) 224—226. F. V. M.

F. DÖLGER, *Edmund Weigand*. — 1. 2. 1887 - 5. 1. 1950. *Jahrbuch d. Bayer. Akad. d. Wiss.* (1950) 197-200. — A l'occasion de la mort de l'historien de l'art byzantin. Irm.

F. DÖLGER — A. M. SCHNEIDER, *Byzanz*. Wissenschaftl. Forschungsberichte, Geisteswissenschaftl. Reihe, 5. Hrsg. v. K. Hönn. Bern, A. Francke AG. Verl., 1952, pp. 328. — Le compte-rendu suivra. M. P.

F. DÖLGER—A. M. SCHNEIDER, *Byzanz*. Bern, A. Francke A. G., 1952, pp. 328. Wissenschaftliche Forschungsberichte. Geisteswissenschaftliche Reihe, 5. — Dans l'ouvrage précité, F. Dölger, éditeur de la *Byz. Zeitschr.*, et Alfons Maria Schneider, professeur à Göttingen, décédé, il y a quelques mois, passent en revue l'évolution de la byzantinologie, depuis 1938. Alors que Dölger s'occupe des travaux relatifs à l'histoire, à la littérature et à la langue, dans l'intervalle de 325 à 1453 (pp. 11—252), le compte-rendu de Schneider vise l'art vieux-chrétien et byzantin (pp. 253—311). Les deux auteurs s'efforcent de dégager les lignes principales de l'évolution examinant, à tour de rôle, les problèmes byzantinologiques que l'époque analysée a déjà résolus ou bien ceux qui restent encore ouverts, et suggérant, en même temps, les questions principales dont devra s'occuper la byzantinologie de l'avenir. C'est dans cette dernière particularité qu'est à chercher la raison d'être et la justification de l'étude par rapport à un autre travail bibliographique couvrant à peu près la même période et intitulé « Dix années d'études byzantines » (1949, cf. *Byzantinoslavica* XI, 157). D'ouvrage de Dölger et de Schneider ne prétend donc aucunement à l'intégralité de ses renseignements bibliographiques, bien que le nombre des titres omis par les deux auteurs soit insignifiant. Un défaut beaucoup plus grave de l'ouvrage consiste cependant à négliger entièrement les traités idéologiques de nature fondamentale que les byzantinologues soviétiques ont publié dans les articles de fond du *Виз. Временник*. Irm.

Dumbarton Oaks Papers. N° 5. Cambridge, Mass., 1950, pp. IX, 279 + 76 illustr. — Compte-rendu: R. GUILLAND, *Rev. Etudes Grecques* LXIV (1951) 397. M. P.

P. K. ENEPEKIDIS, *Les Byzantinistes dans la Correspondance inédite de Gustave Schlumberger avec un choix de lettres de Karl Krumbacher. Une contribution à l'histoire des études byzantines du XX^e siècle*. *Byz. Zeitschr.* 44 (1951) 117—126. — Krumbacher était le seul érudit allemand étroitement lié avec Schlumberger. Parmi les œuvres posthumes de Schlumberger qui se trouvent dans la bibliothèque de l'Institut de France, il y a un certain nombre de lettres de Krumbacher à Schlumberger, publiées par Enepekidis. Irm.

Ἐπετηρίς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν, XX (Athènes, 1950), pp. 407. — Compte-rendu: R. GUILLAND, *Rev. Etudes Grecques* LXIV (1951) 396—397. M. P.

Б. Г. ГОРЯНОВ, *Критический обзор журналов «Etudes byzantines» и «Revue des études byzantines»*. *Виз. Врем.* IV (1951) 159—171. — Compte-rendu critique des six premiers tomes du journal byzantinologique de Bucarest. Fl.

M. GOSEBRUCH, *Edmund Weigand* †. *Kunstchronik* 3 (1950) 32-44. — Nécrologe. Irm.

P. GOUBERT, *Missionnaire et savant: P. Guillaume de Jerphanion, Membre de l'Institut de France (1877—1948)*. *Byzantion* XX (1950) 389—396. — Nécrologe. R. G.

H. GREGOIRE, *Le VIII^e Congrès des Etudes Byzantines (Palerme, 3—8 avril 1951)*. Byzantion XXI (1951) 179—187. R. G.

H. GREGOIRE, *La nouvelle série de la « Byzantinische Zeitschrift »*. Byzantion XXI (1951) 243—255. R. G.

HENRI GRÉGOIRE, *Supplément à la Bibliographie d'H. G. Παγκόσμια. Mélanges* H. Grégoire, III. Ann. de l'Inst. de Philol. et d'Hist. Orient. et Slaves XI (1951) VII—IX et 603. R. G.

R. GUILLAND, *Louis Bréhier* †. Byzantinoslavica XII (1951) 287. M. P.

J. M. HOECK, *Der Nachlass Albert Ehrhards und seine Bedeutung für die Byzantinistik*. Byzantion XXI (1951) 171—178. R. G.

J. IRMSCHER, *Nachrichten von der Kommission für spätantike Religionsgeschichte (Kirchenväterkommission) bei der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin*. Theol. Lit.-Ztg. 75 (1950) 116—118. — Voir: Byzantinoslavica 11 (1950) 117—118. Irm.

J. IRMSCHER, *Bericht über die Arbeiten der Kommission für spätantike Religionsgeschichte (Stand vom September 1951)*. Extrait du « Theol. Lit. Ztg. » (1952), No 1. M. P.

J. IRMSCHER, *Les objets d'art de la Grèce et la guerre*. Byzantinoslavica XII (1951) 285—287. M. P.

H. KOCH, *Franz Cumont. 1868—1947*. Mitteil. d. Deutschen Archäol. Instituts 1 (1948) 7—10. — Nécrologe. Irm.

H. KORTENBEUTEL—M. C. v. KRAUSE, Verzeichnis der Bücher und Abhandlungen von Prof. Dr. WILHELM SCHUBART, nach dem Stande vom 31. Juli 1948. Aus Antike und Orient, Festschrift WILHELM SCHUBART zum 75. Geburtstag (1950) 7—24. — Bibliographie des ouvrages de l'éminent papyrologue allemand. Irm.

D. KOSEV, Академик Б. Д. Греков. Исторически Преглед VIII, 4—5 (1952) 337—346. — Essai biographique avec des notices bibliographiques. M. P.

E. KOURILAS, Θεοδώρητος προηγούμενος Λαυριώτης ὁ κωδικογράφος. Byz. Zeitschr. 44 (1951) 343—346. — Notes biographiques sur l'auteur du codex B de la Grande Laure rédigé en 1803 (καταγραφή γενικῇ πάντων τῶν ἐν τῇ Μεγίστῃ Λαύρᾳ σωζομένων χρυσοβούλων), c'est-à-dire sur Théodore, qui était alors prieur et devint plus tard abbé d'Esphigmenou (en 1804). Irm.

B. LAVAGNINI, *Le VIII^e Congrès International des Byzantinologues à Palerme (3—10 Avril 1951)*. Byzantinoslavica XII (1951) 284—285. M. P.

P. LEMERLE, *Hommage à Thomas Whittemore*. Byzantion XXI (1951) 281—283. R. G.

P. LEMERLE, *Chronique de l'art ancien et moderne*. L'art byzantin. Rev. des Arts II (Paris, 1951) 125—128. Avec illustrations. M. P.

M. В. ЛЕВЧЕНКО, Значение работ И. В. Сталина по вопросам языкознания для советского византиноведения. Виз. врем. IV (1951) 3—10. — Partant des idées de J. V. Staline, l'auteur souligne l'extrême avantage d'une large discussion scientifique au sujet de plusieurs problèmes de byzantinologie non résolus jusqu'à présent. Il accentue, en premier lieu, l'importance de l'histoire comparée pour l'étude de l'histoire byzantine, et la nécessité d'une analyse plus approfondie de l'ethnogénèse des Slaves et d'une suppression énérgique des théories émises par N. Marr dans le domaine en question. Fl.

E. LICHTENSTEIN, *Goethe und Griechenland*. (Bildung und Erlebnis.) Geistige Welt 1 (1946) 3, 5-14. — Goethe s'approcha de la Grèce sur la voie, tracée par Herder, de l'histoire de l'humanité et de la civilisation nationale. C'est ainsi qu'il eut le sentiment de l'importance organique du Moyen-Age byzantin, de la migration des peuples, de la domination des Francs et de la tradition culturelle de la Grèce moderne. Ce sentiment le rendit supérieur aux philhellènes et capable de découvrir pour la poésie le Moyen-Age franc. Irm.

Е. Л(ИПШИЦ), *Византиноведение в Ленинграде в 1948—1949 гг.* Виз. Врем. IV (1951) 274—277. — Renseignement sur les conférences et discussions au sujet de l'histoire de Byzance organisées à Léningrad en 1948—1949. Fl.

F. MATZ, *Gerhart Rodenwaldt* † 27. IV. 1945. *Geistige Welt* 1 (1946) 2, 36-40. — Nécrologe. Irm.

Mélanges Henri Grégoire, III. Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire Orientales et Slaves XI (1951). Παγκάρπεια. Bruxelles, 1951, pp. IX, 607. — Tome III des Mélanges offerts à Henri Grégoire, comprenant 29 études, signalés dans cette Revue à leur place, les publications des membres et collaborateurs de l'Institut, un nécrologe, les rapports sur l'activité des séminaires et un complément à la bibliographie d'Henri Grégoire. R. G.

C. MONDESERT, *La collection «Sources Chrétiennes»*. Byzantion XX (1950) 382-385. — Plan et projets. M. P.

GY. MORAVCSIK, *A szovjet bizantinológia* (La byzantinologie soviétique). Magyar Tudományos Akad. II. társadalmi-történeti tudományok osztályának közleményei. Série I, I. 2. (Budapest, 1951) 73—96. — Ayant suivi, depuis une quarantaine d'années, d'un oeil attentif l'évolution de la byzantinologie russe et soviétique, l'auteur se propose d'esquisser l'histoire des études byzantines en URSS. Mettant à profit les derniers ouvrages de byzantinologie et les tomes les plus récents du Vizantijskij Vremennik, M. Moravcsik présente l'organisation, les sujets préférés, les méthodes et les résultats de la byzantinologie soviétique. M. Gy.

Neuerscheinungen der deutschen wissenschaftlichen Literatur 1939—1945. Bonn, Univ.-Verl., 1948², pp. 199. — Compte-rendu: J. SPÖRL, *Hist. Jahrbuch* 62—69 (1949) 728—729. Irm.

V. V. PROCHAZKA, *Théodore Saturnik. Nécrologe*. *Czasopismo prawno-hist.* III (1951) 477—480 + 1 portr. M. P.

Revue des Etudes Byzantines VII, 1 (1949) et 2 (1950). — Compte-rendu: H. GREGOIRE, *Byzantion* XX (1950) 378. R. G.

A. SALMASLIAN, *Bibliographie de l'Arménie...* (V. Byzantinoslavica X, 203.) — Compte-rendu: D. B. M., *Irenikon* 23 (1950) 120. R. G.

Пятая византиноведческая сессия. Изв. Акад. Наук СССР, Серия ист. и филос. VIII (1951) 105—108. — La 5^e réunion des byzantinologues (section histoire et philosophie) de l'Académie des Sciences de l'URSS s'est occupée, dans la plupart des communications, de problèmes relatifs à l'histoire des mouvements populaires à Byzance. L'académicien E. A. Kosminskij a esquissé les devoirs de la byzantinologie soviétique dont il relève la nécessité d'appliquer, à l'histoire byzantine, la méthodologie marxiste et léniniste et de combattre les théories de la byzantinologie bourgeoise. M. V. Levčenko analyse, dans sa communication, l'extrême importance que les travaux de Staline sur la linguistique possèdent pour la byzantinologie soviétique. La théorie formulée par Staline et relative au rapport entre la base et la superstructure oblige les byzantinologues à examiner de ce point de vue les phénomènes de superstructure dans la société byzantine. L'analyse que Staline a tentée des particularités caractérisant les empires sous le régime esclavagiste et au Moyen-Age, invite les byzantinologues à étudier l'histoire des peuples qui avaient jadis constitué l'empire. M. J. Sjuzumov, candidat des sciences historiques, examine les mouvements populaires parmi les citoyens byzantins, au IV^e et au début du Ve siècles. La cause d'une désagrégation assez tardive du régime esclavagiste à Byzance est à chercher, selon Sjuzumov, non seulement dans la prospérité économique de l'Orient mais aussi dans une structure spécifique des villes orientales où artisans et prolétaires avaient grand intérêt à maintenir les formes esclavagistes de l'exploitation. Selon Sjuzumov, les aspirations de la population urbaine, dirigées contre les esclaves, les colons et les barbares accusent un caractère réactionnaire. Dans les villes byzantines, deux partis se disputaient la faveur des masses populaires: d'un côté, les adversaires de l'autonomie municipale comprenant l'aristocratie constantinopolitaine — le futur parti des

« bleus » du cirque, et de l'autre, les partisans de l'autonomie municipale, l'aristocratie provinciale qui formera le parti des « verts ». — Tout en appréciant la valeur de la communication de Sjuzumov, les participants de la réunion se sont prononcés contre sa thèse sur le caractère réactionnaire des mouvements populaires dans les villes byzantines et ont rejeté l'idée de la prétendue identité entre « prolétariat » et « masses populaires ».

Z. V. Udal'cova, candidat des sciences historiques, analyse les mouvements populaires à Byzance mentionnés dans l'œuvre de Procopios. Elle souligne le caractère réactionnaire du gouvernement de Justinien que certains savants bourgeois ont essayé d'idéaliser. Elle démontre la solidarité des esclaves, du prolétariat libre, des colons et des soldats byzantins dans les mouvements mentionnés et l'union des esclaves révoltés avec les barbares. J. E. Lipšic donne, dans sa communication sur les pauliciens et les iconoclastes du VIII^e—IX^e siècles, une caractéristique frappante des deux tendances. Selon elle, les pauliciens se recrutaient, pour la plupart, parmi les esclaves et le prolétariat de la campagne. Le mouvement, d'un caractère plébéien et démocratique, combattait les formes les plus haïssables de l'exploitation et l'Eglise officielle. L'iconoclisme est l'expression des intérêts propres à la classe des militaires et des grands propriétaires fonciers, adversaires de la propriété ecclésiastique dont ils espéraient usurper les terres appartenant aux monastères.

La communication de M. V. Levčenko examine l'authenticité de l'œuvre de Constantin Porphyrogénète intitulée Des Nations. Il démontre que la source invoquée par les partisans de la théorie normane, d'ailleurs périmée, accuse plusieurs défauts. La véracité de son témoignage sur les pays qui n'avaient guère appartenu à l'empire (dont la Russie kiévienne) laisse beaucoup à désirer.

La communication de A. P. Každan étudie les mouvements des paysans byzantins au X^e siècle et la politique agraire de la dynastie macédonienne injustement idéalisée par certains historiens bourgeois. Zst.

Византийский Сборник... Москва-Ленинград 1945 (V. Byzantinoslavica X, 76—87; 203, XI, 159, 323). — Compte-rendu: B. NOCIAR, *Z práce sovietských byzantologov*. Historický sborník Slovenskej Akad. vied a umení IX (Bratislava, 1951) 141—142; M. CANARD, *Byzantion XXI* (1951) 461—468. M. P.

Coptic Studies in honor of Walter Ewing Crum (= The Bull. of the Byz. Institute, II). Boston, 1950, pp. XI, 572 + 36 pl. hors texte. — «Les 37 études sont distribuées sous trois chefs: littérature, philologie et manuscrits; puis, des textes; enfin, art et archéologie.» — Compte-rendu: A. RAES, *Orient. Christ. Period. XVII* (1951) 241—242. F. V. M.

O. VOLK, Franz Dölger. *Bibliographie. 1919—1951*. Byz. Zeitschr. 44 (1951) 1—50. — Cette bibliographie comprend une liste des œuvres originales du maître des byzantologues allemands, un choix de ses comptes-rendus et des notes sur ses œuvres inédites. Dans un appendice, on trouve une liste de thèses écrites sous ses auspices, de même qu'une table des noms, des mots et des matières de cette bibliographie. Irrm.

Византийский Временник I (1947), II (1949). — Compte-rendu: M. CANARD, *Byzantion XXI* (1951) 468—492; B. NOCIAR, *Historický sborník Slovenskej Akad. vied a umení IX* (Bratislava, 1951) 143—144. M. P.

Византийский Временник в 1949 и 1950 годах. Т. II (1949), III (1950). — Compte-rendu: M. ЗАБОРОВ, *Вопросы Истории 4* (1951) 114—121. M. P.

Византийский Временник III (1950), pp. 438. — Compte-rendu: H. GREGOIRE, *Byzantion XXI* (1951) 493—498. M. P.

Византийский Временник IV (1951), pp. 280. — Compte-rendu: H. GREGOIRE, *Byzantion XXI* (1951) 499—504. M. P.

Byzantinische Zeitschrift 43 (München, 1950), pp. 508. — Compte-rendu: R. GUILLAND, *Rev. Etudes Grecques LXIV* (1951) 393—394. M. P.

Byzantinische Zeitschrift. Festschrift FRANZ DÖLGER zum 60. Geburtstage gewidmet. Bd. 44 (1951) XVI + 50 + 577 et 7 pl. h.-t. R. G.

11. SCIENCES SPECIALES

AETIUS AMIDENUS, *Libri medicinales* 5—8. Ed. A. OLIVIERI. Berlin, Akademie-Verl., 1950, pp. III, 554. — *Corpus medicorum Graecorum*, 8, 2. — La publication du *Corpus Medicorum Graecorum* est poursuivie en commun par les Académies de Berlin, de Copenhague et de Leipzig. La rédaction de l'entreprise se trouve à Berlin.

Irm.

P. DIEPGEN, *Zur Frauenheilkunde im byzantinischen Kulturkreis des Mittelalters*. Abhandlungen d. geist.- u. sozialwiss. Kl. d. Akad. d. Wiss. u. d. Lit. Mainz, I. Mainz, 1950, pp. 14. — Compte-rendu: R. GUILLAND, *Rev. Etudes Grecques* LXIV (1951) 402.

M. P.

H. KARPP, *Probleme altchristlicher Anthropologie*. Guetersloh, C. Bertelsmann, 1950, pp. 256. — Cited here for references to the Greek fathers; somewhat critically reviewed by H. C. GRAEF in *Journ. Theol. Stud.* 3 (N. S., 1952) 117—118.

J. M. H.

PH. KOUKOULES, 'Η μελισσοκομία παρὰ Βυζαντινοῖς. *Byz. Zeitschr.* 44 (1951) 347—357. — Notes sur la terminologie de l'apiculture byzantine, à la base d'auteurs contemporains et du folklore moderne.

Irm.

W. LETTENBAUER, *Russische Visionsliteratur im 19. Jahrhundert*. *Byz. Zeitschr.* 44 (1951) 397—404.

Irm.

T. MEYER STEINEG—TH. u. K. SUDHOFF, *Geschichte der Medizin im Überblick mit Abbildungen*. 4. Aufl. Hrsg. v. B. v. HAGEN. Mit 224 Abb. im Text. Berlin, Arbeitsgemeinschaft med. Verlage. — Jena, Fischer, 1950, pp. XV, 460. — Aux pages 143 et ss., le célèbre manuel refondu contient les chapitres suivants: «Nachleben der Griechenzmedizin im Ostreich und ihre erste Wiedergeburt im Reiche des Islam.»

Irm.

A. PHILIPSBORN, *La compagnie d'ambulanciers «parabalani» d'Alexandrie*. *Byzantion* XX (1950) 185—190. — Ce ne serait pas des gardes malades religieux (cf. H. Grégoire, *Byzantion* XIII (1938) 283), mais une sorte de corporation chargée de relever les lépreux dans les rues; les parabalani se seraient tenus dans le voisinage des bains.

R. G.

K. SCHILLING, *Geschichte der Philosophie, I. Die alte Welt. Das christlich-germanische Mittelalter*. München—Basel, E. Reinhardt, 1951², pp. 455 + tab. + cartes. — Dans le chapitre intitulé «Das Zeitalter des jenseitigen Gottes» de son exposition assez subjective et parfois un peu prétentieuse, l'auteur examine la philosophie païenne et la philosophie chrétienne de la basse antiquité. L'évolution de la philosophie byzantine à l'époque post-justinienne n'est pas prise en considération.

Irm.

B. TATAKIS, *La philosophie byzantine...* (V. *Byzantinoslavica* X, 334.) — Compte-rendu: P. LEMERLE, *Rev. Etudes Grecques* LXIV (1951) 388—391.

M. P.

W. C. TILL, *Die Arzneikunde der Kopten*, Berlin, Akademie-Verl., 1951, pp. 153. — Les sources de la pharmacologie des Coptes se composent exclusivement de textes de recettes, car, abstraction faite des remèdes de la magie, la pharmacologie des Coptes s'est évidemment restreinte à la connaissance des recettes, que l'auteur du livre nous présente en traduction allemande. M. Till traite de manière systématique toutes les maladies mentionnées ainsi que les drogues dont les médecins coptes se sont servis. Des index détaillés (allemand, copte, égyptien, grec, latin, arabe) facilitent l'emploi de l'ouvrage précédé d'une liste des sources.

Irm.

M. З(АБОКОВ), *Группа по истории Византии при Институте Истории АН СССР в 1948—1949 гг.* Виз. Врем. IV (1951) 263—274. — Informations sur le travail scientifique des byzantinologues moscovites en 1948—1949.

Fl.

SOMMAIRE

К смерти И. В. Сталина.

К смерти К. Готвальда.

H. E. Del Medico/Paris: *Les Esséniens dans l'œuvre de Flavius Josèphe (Suite)* . . . 189

Iv. Dujčev/Sofia: *La date de la révolte des Asénides* 227

R. Guillard/Paris: *Les chapitres relatifs aux fonctions des dignitaires du traité du Pseudo-Codinos: chapitres 5, 6, 7 et 16. Traduction française* 233

V. Grecu/Bucarest: *La valeur littéraire des œuvres historiques byzantines* . . . 252

V. Molè/Cracovie: *L'antiquité gréco-romaine des Balkans dans la 2^e moitié du premier millénaire* 271

Etudes critiques:

A. Dostál/Prague: *Les derniers travaux soviétiques relatifs au « Slovo o polku Igoreve »* 282

A. Флоровский/Прага: *К изучению истории русско-византийских отношений* . . 301

D. Talbot Rice/Edinburgh: *Rome or the East* 312

Comptes-rendus:

История культуры древней Руси (Iv. Dujčev/Sofia) 320

Н. К. Гудзий, *История древней русской литературы* (A. Dostál/Prague) . . . 324

A. Mirambel, *Grammaire du grec moderne* (J. Irmscher/Berlin) 326

К. М. Кужев, *Konstantyn Kostenecki w literaturze bulgarskiej i serbskiej* (Ив. Дуйчев/София) 328

Н. Пигулевская, *Византия на путях в Индию* (Н. Карпесова/Łódź) 334

F. Altheim, *Attila und die Hunnen* (Ив. Дуйчев/София) 341

Nécrologies:

Louis Bréhier (R. Guillard/Paris) 345

Bibliographie 354

LISTE DES AUTEURS*

- | | | |
|---|---------------------------|---|
| Adrianova-Peretc 152, 283,
286, 287, 322 | Bengtson 172 | Chehab 373 |
| Akrabova-Žandova 372 | Benrath 145 | Christophilopoulos, A. 184 |
| Alexejev 294 | Benz 354 | Christophilopoulou, Aika-
terine 156 |
| Alföldi, A. 354, 365 | Berberian 369 | Chrysanthopoulos 173 |
| Algermissen 159 | Bernhart 354 | Chvostov 334 |
| Alitherses 140 | Bernštam 341 | Cirac Estopaňan 171, 173 |
| Allen 377 | Bertelé 168, 181 | Clement 377 |
| Alt 361 | Bertrand 159 | Coate 362 |
| Altaner 153, 159, 377 | Beševliev 168 | Concasty 155 |
| Altheim 167, 183, 341 sq. | Bičurin 344 | Conev 330 |
| Amand 159 | Biedermann 159, 166 | Cornelius 173 |
| Amantos 171, 172 | Bikerman 145 | Costanza 166 |
| Amman, A. M. 354 | Bilabell 155 | Courtois 146 |
| Anastasevič 295 | Bisbitsi 184 | Crowfoot 316 |
| Anastasijević 181 | Bischoff 156 | Crum, W. E. 377 |
| Anastasiou 165 | Bissig 153 | Csányi 366 |
| Anastos 145, 165 | Bittel 366 | Cvetkova 173 |
| Androchovič 309 | Boak 184 | |
| Angelov 180, 184, 354 | Bober, H. 368 | Čajev 321, 323 |
| Ansáldi 372 | Bober, P. 368 | Čerepnin 309 |
| Antoniadis 145, 146 | Bon 138 sq., 172, 369 | Čerňavskij 295 |
| Arakeljan 176 | Bonefant 171 | Černych 321, 323 |
| Arcichovskij 320, 322 | Bonis 159 | Četverikov 359 |
| Armao 361 | Bonner 153 | |
| Arslan 368 | Bošković 329, 366 | D. B. M. 146, 380 |
| Arutjunov 176 | Boutierides 140 | D. G. B. 166 |
| Aubreton 145 | Böhlig, A. 171 | D. H. M. 173 |
| Aymard 167, 175, 176 | Böhlig, G. 145, 171 | D. I. D. 173, 179 |
| | Brandon 199 | D. M. F. 145 |
| Babinger 170, 172, 296, 362 | Bratsiotis 172 | D. T. B. 360 |
| Backes 153 | Braun 172 | D. Th. Bt. 377 |
| Baeck 2 | Brayer 171 | Dain 146, 153, 184 |
| Ballance 362 | Bréhier 172, 345 sq. | Dallegio d'Alessio 363, 371 |
| Balonakis 172 | Brückner 309 | Daniélou 166 |
| Barnea 365 | Buchthal 372 | Danilov 293, 295 |
| Bastav 153 | Bulachovskij 291 | Darrouzès 153, 354 |
| Bataille 187 | Burekhardt, J. 173 | Dawson 173 |
| Battifol 351 | | De Sacy 2 |
| Bauer, M. 375 | Cahen 153 | Debrunner 158 |
| Bauerreiss 354 | Campenhause 180 | Delatte 146, 153 |
| Baumgärtner 365 | Canard, C. 173 | Delbrueck, R. 366 |
| Baynes 173 | Canard, M. 381 | Demangel 362 |
| Bähr 365 | Cankova 173 | Demougeot 173, 174 |
| Beck, E. 166 | Capitani d'Arzago, de 369 | Demus 373 |
| Beck, H. G. 354 | Caratzas 156 | Der Nersessian 375 |
| Behr-Sigel 163 | Cary 176 | Des Places 159, 161, 166 |
| Belinskij 286 | Cavallera 166 | Devai 156 |
| Beljaev 321 | Cavarnos 165 | Demaras 140, 141, 146 |
| Bell 176, 316 | Ceccelli 371 | Devreesse 160, 355 |
| Bellermann 2 | Chadwick 307 | Diehl 252, 350 |
| Bellinger 167 | Charanis 176, 181 | Diepgen 382 |
| | Chase 155 | |

*) Les noms des collaborateurs de ce volume sont imprimés espacés.

- Dieterich 140
 Dijksterhuis 186
 Dinces 321
 Ditter 145
 Dobiaš-Rožďstvenskaja 360
 Dolley 172
 Dostál 282 sq., 324 sq.
 Downey 174, 181, 369
 Dölger 151, 154, 160, 171, 174, 176, 180, 184, 330, 364, 377, 378, 381
 Dörfler 163
 Dörries 159, 163
 Dremsizova 168
 Dužčev 147, 168, 177, 178, 184, 227 sq., 320 sq., 326 sq., 328 sq., 341 sq., 361
 Dumont 177, 359
 Dvorník 355
 Dyggve 369

 Ebersolt 119
 Eckardt 166
 Egorov 360
 Eisler 10, 11, 12, 193
 Elert 166
 Elisseeff 362
 Enepekidis 378
 Ensslin 146, 168, 174, 176, 178, 179, 184, 185
 Erbse 146
 Ernst, J. 377
 Evert-Kappesowa 68 sq., 334 sq., 355
 Every 355
 Ewald 2

 Falk 302, 303, 307, 308
 Fels 362
 Fendt 366
 Ferrua 153
 Fiebigler 168
 Finnegan 378
 Flacellière 166
 Florovskij, A. 301 sq.
 Fournier 158
 Fritz 355
 Frolow 378, 374
 Fruytier 160
 Fuchs 185

 Galtier 184
 Geiger 3
 Gejman 321, 323

 Gennadios, Mgr. 355, 362
 Georgakas 156
 Georgiadis Arnakis 174
 Georgiev 168
 Gerasimov 93 sq., 168, 169
 Gerke 372
 Gerstinger 154
 Ghinis 147
 Giannelli 333
 Giet 159
 Gill 178
 Giovanelli 160, 164
 Goedeke 140
 Golvin 292
 Goodchild 363, 366
 Gordlevskij 174
 Gorjanov 138, 378
 Gosebruch 378
 Gotze 174
 Goubert 174, 378
 Grabar 366, 374
 Graef 382
 Graetz 2
 Graf 160
 Grant 169
 Grecu, V. 252 sq.
 Grégoire 141, 148, 156, 164, 170, 183, 378, 379, 380, 381
 Grigorjan 297
 Grivec 361
 Grondijs 367, 376
 Grumel 147, 160, 170, 175, 180, 355, 356
 Gudzij 152, 294, 299, 324
 Guillard 101 sq., 138 sq., 147, 151, 152, 155, 172, 173, 175, 179, 180, 185, 233 sq., 345 sq., 363, 364, 377, 378, 379, 381, 382
 Guillaumont 158
 Güngerich 363
 Gyóni 146, 175

 Hackel 373
 Hadas 354
 Hadjinikolau-Marava 181, 363
 Hadzidakis 327
 Hagen, v. 382
 Halkin 154, 164
 Hammond 364
 Harmatta 167, 175, 178, 181
 Hartmann 334

 Hausherr 159
 Heiseler 176
 Heisenberg 126
 Heppell 46 sq., 147
 Herman, E. 159, 176, 184, 185, 356
 Herzfeld 3
 Hesseling 140
 Heuss 176
 Hickmann 156, 157
 Higgins 179, 356
 Hilgenfeld 2
 Hill 175
 Hinz 185
 Hitti 176
 Hoeck 379
 Hofmann, G. 147, 154, 175, 187, 356, 358, 362
 Honigmann 160, 163, 179, 356, 363
 Hubert 367
 Hugenholtz 182
 Huglo 166
 Hussey 147, 176
 Hübner 185

 I. C. 163
 Ikonnikov 309
 Ilovajskij 307
 Imedašvili 294
 Impellizeri 152
 Ioannides 356
 Ioannisjan 176
 Irigoin 145, 151
 Irmischer 140 sq., 146, 157, 162, 326 sq., 379
 Isačenko 361
 Istrin 11
 Ivánka, v. 160, 173
 Ivanov 62, 63, 65
 Izeddin 363

 Jadzewski 363
 Jagić 328, 330, 331, 332
 Jakobson, R. 152
 Janin 172, 180, 359, 363, 369
 Jannaccone 153, 157
 Janów 157
 Jargy 160
 Jenkins, R. J. H. 146, 373
 Jeremian 338
 Jeremin 289, 290, 296
 Jireček, K. 329
 Joannou 147
 Johnson 176

VI

Jones 356
Jule 334
Juškov 304, 305, 306

Kalitsunakis 147
Kampanes 140
Karamzin 293
Karger 321, 323
Karlgreen 302, 303
Karpp 382
Kartaschow 358
Kaser 185
Kastner 356
Kathareios 140
Každan 138, 182, 381
Kerényi 169
Kessler 164
Keydell 160
Khatchatrian 369
Kilpatrick 161
Kirchhoff 167
Kirchner 176
Kiselkov 356
Kissling 164
Kitzinger 373, 374
Klauser 184
Kniezsa 361
Knudtzon 154
Koch 176, 379
Koev 364
Kolias 176
Kollwitz 372
Kominis 160
Kornemann, E. 176
Kortenbeutel 379
Koschmieder 157
Kosev 379
Kosminskij 380
Kostomarov 307
Koukoulès 146, 157, 182,
364, 382
Kourilas 379
Kozlov 283
Kötting 357
Kraay 169
Krahe 366
Krause, v. 379
Krumbacher 140, 257
Kujew 328 sq.
Kurfess 147, 151
Kuzmina 152
Kuznecov 158
Küppers 376
Kyriakidhis 141, 157

L. T. 159

Labarte 105, 115 sq., 135
Lacy O'Leary, de 186
Laehr 307
Lagier 357
Lambert 369
Lambrecht 178
Lammert 186
Lampe 160
Lampsidis 147
Laourdas 148, 154
Lapickij 295
Laskaris 148, 169, 170, 182,
183, 359, 377
Lassus 369
Laszlo 182
Laurent, V. 145, 146, 148,
151, 155, 169, 171, 178,
357, 358
Lavagnini 379
Lavrov 321, 323
Lavrovskij 310
Lazarev 367, 374
Lecca 176
Lehmann 148
Lehr-Splawiński 361
Leib 357
Lemerle 148, 155, 159, 165,
171, 178, 180, 181, 183,
186, 355, 364, 379, 382
Lengenfelder 359
Lettenbauer 382
Levčenko 137, 148, 176,
179, 379, 380, 381
Lewis 182
Leys 161
Lichačev 152, 283, 284,
285, 288, 289, 293, 298,
299, 306, 310, 321, 323
Lichtenstein 379
Lietzmann 184
Lipšic 137, 148, 182, 380,
381
Lišev 177
Loenertz 148, 155, 164
Longnon 147, 177
Loos 59 sq., 358
Löwe 148
Lützelers 367
Lyonnet 161

Maas 155
Maenchen-Helfen 341
Mahler 171
Majkov 283
Malafosse, de 186, 377
Maldfeld 155

Małowist 182
Mamboury 364
Manadian 338
Manoussakas 148, 377
Mansel 367
Mantzuranos 157
Maricq 155, 170, 358
Maries 374
Marr 379
Martin 374
Masleft 170
Mathar 365
Mattenbury 145
Matthiae 374
Mathieu, M. 148
Matz 380
Mavris 377
Mavrodin 308, 320, 321,
322
Mavrodinov 370
Maximovič 295
Mayer, Ph. J. 158
Mazon 152
Mécérian 372
Medico, del 1 sq., 156,
189 sq.
Medový 361
Medovnik 360
Megas 153
Mendel 317, 318
Menges 170
Mercati, A. 161, 164
Mercati, S. G. 149
Merlier 153
Meyer, E. 146
Meyer Steineg, T. 382
Michaelides-Nouaros 186
Michel 358
Mikucki 310
Millet 313
Millingen, van 106, 110,
111, 116, 119, 121
Minisci 161
Minns 367, 374
Mioni 164
Mirambel 326, 327
Mirković 329
Misch 149
Mitev 177
Mitford 170
Moberg 339
Molè 271 sq.
Mommensen 252
Mondesert 380
Moravcsik 146, 149, 157,
158, 302, 303, 380

- Morenz 165, 377
 Moss, H. St. L. B. 173
 Mošin 148, 170, 307
 Müller, C. 182
 Müller, G. 161
 Müller, K. 177
 Müller, L. 358
 Müseler 374

 Nasonov 307
 Nautin 161
 Nicolaescu 358
 Nicolai 140
 Niederle, L. 307, 322
 Nielen 161
 Niese 11
 Nikolaev 177, 182
 Nociar 377, 381
 Novaković, St. 333
 Novikov 283

 Obnorskij 285, 291
 Oeconomos 149
 Ogdenova 372
 Ohnsorge 171
 Olivieri 382
 Olšr 358
 Onasch 166
 Orgels 164
 Orlandos 374
 Ortiz de Urbina 159, 161,
 162, 163, 166, 184
 Ostrogorskij 179, 181, 182,
 183, 186, 350
 Overbeck 162

 Palanque 187
 Palikarova-Verdeil 158
 Pallas 368, 372
 Panagiotopoulos 140
 Papademas 140
 Papademetriou 170
 Papadopoulos 363
 Papamichael 358
 Parchomenko 307
 Paret 187
 Parlangeli 359
 Pascal, P. 11, 193
 Paschali 149
 Paulová 137 sq., 176,
 183
 Paust 149
 Peeters 164, 165
 Pertusi 146, 149
 Petrov 180
 Petta 156, 162

 Philippson 364
 Philipsborn 382
 Phytrakis 177, 359
 Picard 374
 Pigulevskaja 137, 183, 334
 Piwowarczyk 359
 Poeschel 158
 Pogodin 307
 Polits 141
 Popescu 359
 Popov, P. N. 296, 297, 310
 Popović 328
 Poulik 368
 Prautzsch 166
 Prijma 295, 300
 Primov 177
 Pritsak 180
 Prochazka, V. V. 380
 Procopiou 374
 Puech 65, 66
 Puig i Cadafalch 370
 Purković 359

 Raes 160, 166, 167, 381
 Ramazanoglou 370
 Rammelmeyer 358
 Ramsay 316
 Rang 359
 Rangabé 140
 Rattenbury 151
 Rautenfeld, v. 358
 Rawlison 334
 Refikov 341
 Reinach 11, 207, 208
 Rezus 167, 359
 Rhodokanakis 334
 Riabouchinsky 374
 Richard, M. 155, 156, 158,
 377
 Riegl 312
 Rivoira 312, 315
 Robert, J. 170
 Robert, L. 170
 Robinson 152, 321
 Rodenwaldt 177, 375
 Rogers 323
 Roggisch 162
 Rohlf's 158
 Romanov 320
 Rose 153
 Rott 316
 Rouillard 377
 Rousset 359
 Roux 176
 Rubin 149
 Rubio i Lluch 155

 Russo 359
 Rybakov 301, 320, 321, 322,
 344
 Ržiga 292, 293

 Sadnik 153
 Sakač 178
 Salač 150
 Salaville 165
 Salmaslian 380
 Salvo, di 158
 Sanz 155
 Sartorius 358
 Sas-Zaloziecky 312, 318,
 368
 Sauvaget 177
 Sayer 174
 Schaeder 359
 Schapkareff 177
 Scharf 162
 Schefold 368
 Schiller 171
 Schilling 382
 Schliske 359
 Schlumberger 101, 105,
 106, 114, 118, 119, 120,
 122, 135, 252
 Schmaus 152
 Schmidt, H. 187
 Schmidt, K. D. 163
 Schneemelcher 161
 Schneider 165, 172, 362,
 363, 364, 365, 366, 370,
 372, 375, 378
 Schreiber 187, 359
 Schreiner 152
 Schubart 155, 359, 377
 Schudt 365
 Schuirmann 359
 Schultze 166
 Schuster 359
 Schürer 2
 Schwartz 153
 Schweinfurth 375
 Schwyzer 158
 Segré 176
 Seidl 187
 Sellmair 162
 Semmelroth 162
 Seraphim 359
 Şeşan 360
 Setton 178
 Severyns 150
 Sidorov 292
 Siegmund 162
 Sigalas 150

VIII

- Siegert 158
 Sinogowitz 184
 Sjuzjumov 183, 360, 380, 381
 Slaski 368
 Slawski 361
 Smirnov 176, 316
 Smit 360
 Snegarov 150
 Snegirev 292
 Soyter 150
 Spanneut 163
 Speier 370
 Speranskij, M. 284
 Spörl 163, 380
 Spuler 160, 171, 172, 177, 178
 Spyridakis 153, 158, 165, 187
 Stadtmüller 178
 Stalin 379, 380
 Stan 165, 360
 Staniloae 167, 360
 Stanislav 361
 Stanojević 328, 329, 332, 333
 Staurou 140
 Stefanescu 375
 Stein, E. 174, 178
 Stelleckij 283, 296, 300
 Stephanou 151, 181
 Stern, H. 376
 Stern, S. M. 151
 Stikas 371
 Stoklickaja-Terešković 182
 Strakhovsky 147
 Sträter 167
 Strzygowski 312, 313, 315, 319
 Sudhoff, K. 382
 Sudhoff, Th. 382
 Sules 173
 Svencickij 310, 311
 Svoronos 183
 Swift 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 368
 Syrku 328, 330, 331
 Šambinago 292
 Šarleman' 293, 294, 299
 Ščepkin 293
 Ševčenko 151
 Taeger 178
 Taeschner 172, 183
 Tahsin Öz 377
 Talbot Rice 142 sq., 143 sq., 312 sq., 368, 375, 376
 Tatakis 382
 Taubenschlag 187
 Täutu 187
 Tchalenko 183
 Ternovskij 310
 Thompson, E. A. 178, 341, 343
 Thomsen 355
 Thumb 327
 Tichanova 321
 Tichomirov 292, 305
 Till 382
 Tiunov 293
 Tobler 188
 Tomadakis 151, 167, 360, 365
 Toumanoff 178, 188
 Treťjakov 178, 320, 322
 Trifonov 328, 329, 330, 333
 Trypanis 151
 Tsangarakis 152
 Turyn 151
 Tyciak 167
 Udaľcova 138, 151, 183, 341, 381
 Ulrich-Bansa 170
 Unbegaun 147, 304
 Ure 179
 Uspenskij, F. I. 179, 334
 Uspenskij, K. N. 151
 Ussani 10, 11
 Vaillant 11, 158, 198, 199, 201
 Vakalopoulos 179
 Vasilev 371
 Vasiliev, A. A. 174, 179, 360
 Vašica 159, 361
 Vătășianu 376
 Venedikov 170
 Vinogradov 297, 299
 Vismara 180
 Vogt 180
 Volff 178
 Volk 381
 Voronin 283, 286, 287, 320, 321, 322, 323
 Vööbus 163
 Vries, de 360
 Wachsmuth 141
 Ward Perkins 312, 319
 Waszink 184
 Weidle 368
 Weigand 371
 Weitzmann 142, 143, 144, 313, 314, 368, 375
 Wellesz 159
 Wellhausen 2, 8, 10
 Wenger 155, 163, 178, 184
 Wessel 372
 West, L. C. 176
 West, L. D. 183
 Westerink 151
 Wharton Fay 328
 Wickhoff 312, 314, 315
 Wiefels 188
 Wilbrand 153, 377
 Wilde 163
 Wildschnidt 180
 Williams 360
 Wittek 188
 Wolf, E. 358
 Wolff, I. 159
 Wolff, R. L. 174
 Wollman, S. 152
 Wollny 359
 Wolska 171
 Wuyts 360
 Xanalatos 180
 Zablockij 283
 Zaborov 183, 360, 381, 382
 Zacharias 354
 Zajączkowski 180
 Zakythinos 180, 183, 188
 Zástěrová 368
 Zepf 180
 Ziegler 151, 361
 Zizischwili 375
 Zunz 8
 Žuglev 180
 Žukovskij 283